



Anomie et culture écrite. Enquête d'ethnographie linguistique sur le rapport entre la Révolution de 2011 en Tunisie et le dire-écrire des jeunes Tunisiens sur Facebook
Ameni Tlili

► **To cite this version:**

Ameni Tlili. Anomie et culture écrite. Enquête d'ethnographie linguistique sur le rapport entre la Révolution de 2011 en Tunisie et le dire-écrire des jeunes Tunisiens sur Facebook. Linguistique. Normandie Université, 2021. Français. NNT : 2021NORMR004 . tel-03204127

HAL Id: tel-03204127
<https://theses.hal.science/tel-03204127>

Submitted on 21 Apr 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

THÈSE

Pour obtenir le diplôme de doctorat

Spécialité (SCIENCES DU LANGAGE - LINGUISTIQUE)

Préparée au sein de « **Université de Rouen Normandie** »

Anomie et culture écrite. Enquête d'ethnographie linguistique sur le rapport entre la Révolution de 2011 en Tunisie et le dire-écrire des jeunes Tunisiens sur Facebook.

**Présentée et soutenue par
Ameni TLILI**

**Thèse soutenue publiquement le 27 janvier 2021
devant un jury composé de**

Nedjma CHERRAD	Professeur des Universités, Université de Constantine (Algérie)	Rapporteure
Foued LAROUSSE	Professeur des Universités, Normandie Université (France)	Directeur de thèse
Chokri RHIBI	Maître de conférences, Université de Gabès (Tunisie)	Rapporteur
Sondes BEN ABID ZARROUK	Maître de conférences, Université de Haute Alsace, Mulhouse (France)	Examinatrice
Fabien LIENARD	Professeur des Universités, Université du Havre Normandie (France)	Président du jury

Thèse dirigée par Foued LAROUSSE, Dynamique du langage in situ (DYLIS)



code diplôme SISE	LIBELLE
4200022	SCIENCES DU LANGAGE - LINGUISTIQUE

THÈSE

Pour obtenir le diplôme de doctorat

Spécialité (SCIENCES DU LANGAGE - LINGUISTIQUE)

Préparée au sein de « **Université de Rouen Normandie** »

**Anomie et culture écrite.
Enquête d'ethnographie linguistique sur le rapport entre la
Révolution de 2011 en Tunisie et le dire-écrire des jeunes Tunisiens
sur Facebook.**

**Présentée et soutenue par
Ameni TLILI**

**Thèse soutenue publiquement le 27 janvier 2021
devant un jury composé de**

Nedjma CHERRAD	Professeur des Universités, Université de Constantine (Algérie)	Rapporteure
Foued LAROUSSE	Professeur des Universités, Normandie Université (France)	Directeur de thèse
Chokri RHIBI	Maître de conférences, Université de Gabès (Tunisie)	Rapporteur
Sondes BEN ABID ZARROUK	Maître de conférences, Université de Haute Alsace, Mulhouse (France)	Examinatrice
Fabien LIENARD	Professeur des Universités, Université du Havre Normandie (France)	Président du jury

Thèse dirigée par Foued LAROUSSE, Dynamique du langage in situ (DYLIS)

Résumé :

Ce travail d'investigation est une enquête d'ethnographie linguistique pour penser et concevoir la relation entre deux notions : celle de la Révolution, cette mutation politique qui a eu lieu en Tunisie en 2011 (nous sommes là en face d'un problème extralinguistique) et celle de la culture écrite ou du parler-écrire des jeunes Tunisiens sur Facebook qui est un phénomène purement linguistique.

Tout notre travail consiste à étudier les transformations et les métamorphoses mais aussi le maintien et la conservation de tel ou tel aspect de ce dire-écrire des jeunes dans une situation exceptionnelle, une situation d'anomie, de subversion et d'hérésie. Autrement dit, il s'agit d'étudier les inventions mais aussi les ritualisations et les mises en scènes ainsi que les différences et les inégalités entre les jeunes face à la culture écrite.

Mots-clés : révolution, anomie, dire-écrire, linguistique ethnographique, inégalités linguistiques, culture écrite, Facebook, réseaux sociaux, pratiques langagières, Tunisie.

Abstract :

This work is a linguistic ethnography survey to think and conceive the relation between two notions : the Revolution in Tunisia, this political mutation which took place in 2011 (this is an extra-linguistic problem) and the written culture of young Tunisians on Facebook which is a purely linguistic phenomenon.

All our work consists of studying the transformations and metamorphoses but also the maintenance and conservation of the different aspects of this speaking / writing of young people in such an exceptional situation combining anomie, subversion and heresy. In other words, it is necessary to examine the inventions but also the ritualizations and the presentation of self in everyday life as well as the differences and the inequalities between the young people facing the written culture.

Keywords : Revolution, anomie, speaking-writing, linguistic ethnography, linguistic inequality, written culture, Facebook, social networks, language practices, Tunisia.

*Aux jeunes Tunisiens qui ont rendu le rêve de la révolution
possible. . .*

Liste des abréviations :

A. : arabe.

Abz. : arabizi.

Ac. : arabe classique.

Amz.: amazigh.

At.: arabe tunisien.

CMO : communication médiée par ordinateur.

Fr. : français.

L [1-13] : locuteur n° [1-13].

RCD : Rassemblement constitutionnel démocratique.

Tr. : traduction.

Remerciements :

Mes remerciements vont, tout d'abord, aux jeunes Tunisiens, garçons et filles, qui ont rendu le rêve de la révolution possible. Ce travail d'investigation et d'enquête est un don et une offrande à ces jeunes facebookeurs et blogueurs qui ont su à travers leur dire-écrire verbaliser l'expérience muette et réaliser cette révolution symbolique dont dépend nécessairement la révolution politique.

Mes dettes vont ensuite à « ma chère petite maman » (Proust, 1973 : 10) à cette institutrice qui a passé toute sa vie à apprendre aux enfants à écrire et à penser. Ce « on » ou ce « nous » que j'ai emprunté tout au long de mon travail pour avoir une posture de neutralité axiologique devrait dans cet espace de remerciement céder au « je » et à la subjectivité la plus profonde. Je dirai donc que j'ai eu la chance, personnellement, d'être une de ses élèves et de poser ma tête sur les genoux de la tendre nourrice magicienne pour abreuver le lait délicieux de ses contes de fées et de se laisser doucement caresser par sa parole ailée et reprenant toujours élan, parole semblable à celle de Shéhérazade qui sait forcer la mort à retenir sa faux de peur de trancher les fils du récit et la vie conquise de nuit en nuit.

Mes dettes vont aussi à mon père, cet enseignant universitaire qui m'a autorisée depuis mon jeune âge de dresser ma tente et de bâtir ma demeure au sein même de sa propre bibliothèque. C'est cet espace magique qui m'a servi de lieu de retraite semblable en cela à la bibliothèque du grand-père dans laquelle le Jean Paul Sartre enfant a pu découvrir les choses et la vie à travers sa découverte des mots, de leur saveur, de leur bruissement, de leur tintement et de leur palpitement. C'est en cela que Sartre, en écrivant « Les mots » parlait avec éloquence de moi en parlant de lui-même.

Mes dettes vont également à mon directeur de thèse, le Professeur Foued Laroussi qui m'a encouragée à travailler sur la question de la culture écrite et qui m'a beaucoup aidée tant au niveau de l'élaboration de ma problématique qu'au niveau de la transposition et de l'élaboration du texte écrit de mon travail de thèse. Je lui dois beaucoup et j'en suis profondément reconnaissante.

Avant-propos :

Dans une lettre adressée à Antoine Meillet, Saussure écrit :

*« Préoccupé surtout depuis longtemps de la classification logique de ces faits, de la classification des points de vue sous lesquels nous traitons, je vois de plus en plus à la fois l'immensité du travail qu'il faudrait **pour montrer au linguiste ce qu'il fait** » (C'est nous qui soulignons) (Saussure, 1964 :95)*

Montrer au linguiste ce qu'il fait : voilà en quoi consiste le projet de Ferdinand De Saussure dans ses travaux comme dans son « Cours de linguistique générale ».

Notre travail d'investigation se veut être une suite et un prolongement, une sorte de mise en application de ce propos ou de cette idée de Saussure en ce sens où nous voulons – en suivant les pas du Grand Maître et en empruntant ses propres mots – « montrer au facebookeur ou au blogueur ce qu'il fait » étant donné que ce dernier, à l'instar du linguiste ou du grammairien dont parle Saussure, fait mais il ne sait pas, à proprement parler, ce qu'il fait. Tout notre travail consiste à pointer l'interrogation sur cette docte ignorance en vue de la dévoiler et de la mettre à nu.

Entreprendre, en effet, à penser une évidence, quelque chose qui se fait chaque jour mais qui n'a jamais été pensée avant, entreprendre à penser une expérience du clair-obscur du quotidien, comme celle, par exemple, de « parler-écrire » des jeunes Tunisiens sur Facebook, est une aventure qui pourrait inciter ceux qui la pratiquent quotidiennement à s'interroger sur ce qu'ils font.

Un avant-propos sert souvent à apporter des nuances, à fixer des repères, des limites et des frontières. Il sert souvent aussi à tracer en pointillé un plan, un parcours, un chemin, le chemin le plus simple, le plus pratique et le plus approprié, pour indiquer au lecteur par où il devrait passer pour parcourir le texte, le traverser et lui donner sens.

Notre avant-propos ne cherche à réaliser ni l'un ni l'autre de ces fonctions habituelles d'un préambule ou d'une préface. Mais, il tend plutôt à secouer une évidence en s'interrogeant sur la culture écrite des jeunes sur Facebook. Comment penser ce « parler-écrire » des jeunes qui se fait et se défait sans cesse quotidiennement comme un palimpseste sans que personne parmi les usagers et les pratiquants ne s'interroge sur ce qu'il fait ou sur ce qu'il est en train de faire ? Comment penser ce genre de pratique si fugitif, si fuyant, si opaque, si fragile et si éphémère ? Comment penser ce genre de pratique si ordinaire, si répétitif et si routinier ?

Interroger la culture écrite des jeunes Tunisiens sur Facebook, c'est mettre des points d'interrogation non pas sur ce que Marx appelle « les rapports sociaux fondamentaux », sur ces choses graves et sérieuses telles que le dire ou l'écrire des personnes célèbres, la parole orale ou écrite, par exemple, d'un grand homme politique, d'un penseur, d'un écrivain, d'un magicien ou d'un prophète, parole censée faire et transformer le monde mais sur la parole de tous les jours qui semble être acquise et connue par tout le monde comme le fait de parler à un voisin ou de faire un commentaire sur Facebook.

Interroger le dire-écrire des jeunes sur Facebook, c'est montrer que ce qui est évident ou ce qui semble être évident n'est pas aussi évident qu'on ne le pense et qu'il s'agit chaque fois d'enlever le voile sur ces pratiques linguistiques ordinaires drapées comme elles sont dans leurs carapaces, pratiques se donnant à voir comme des évidences qui ont l'air de rien tout se passe comme si elles étaient des vérités indiscutables qui s'imposent à tous.

« *Les hommes*, écrivait Henri Lefebvre, *sont ce qu'ils font et pensent d'après ce qu'ils sont. Et cependant ils ignorent ce qu'ils font et ce qu'ils sont. Leur propre œuvre, leur propre réalité leur échappent.* » (Lefebvre, 1958 : 193) Puis, il ajoute : « *Connaître la quotidienneté, c'est vouloir la transformer.* » (Lefebvre, 1961 : 102.) Il serait important de suivre les pas d'Henri Lefebvre dans sa marche, sa démarche, sa « critique du quotidien » pour montrer au facebookeur ou au blogueur ce qu'il fait.

Pointer l'interrogation sur le familier et qui n'est pas pour cela connu, poser des questions sur les petites choses de la vie, sur ces événements sans importance comme le fait de mettre un « j'aime » sur un commentaire ou sur une photo sur Facebook, essayer de faire parler cette parole ordinaire qui coule à flots sur la plateforme du Facebook et qui se dit à voix basse et entre jeunes en retraite à l'abri du temps pour la comprendre, pour la saisir, pour la décrypter, tenter d'étudier cette parole discontinue, distincte, discrète qui n'est jamais donnée que par fragments, segments, gestes, expressions, mots ou phrases bien ou mal faites, récits ou même un début de récit est une tentative qui consiste à ramener « le récit actuel » de ce dire-écrire facebookien à « un récit enfoui » et déjà réalisé, autrement dit à ce quelque chose d'inconscient qui le gouverne.

De quoi s'agit-il exactement lorsqu'on parle de ce dire-écrire des jeunes sur Facebook, de ce dire-écrire qui se fait et se défait à chaque instant sur Facebook comme un sable mouvant ? Comment ce dire-écrire exprime-t-il une situation de crise, d'anomie et de subversion au moment de la révolution de 2011 en Tunisie ? Et comment ce parler-écrire parle-t-il également d'une manière laconique ou avec éloquence des inégalités entre les classes sociales et les classes sexuelles face à la production écrite, face à l'art de dire et d'écrire ou encore face à l'art de l'éloquence et de la rhétorique, art qui a été monopolisé depuis longtemps par les détenteurs du capital culturel et symbolique ?

Nous estimons réaliser notre mission, si on parvenait à amener le jeune facebookeur tunisien à être conscient de ce qu'il opère dans la langue et sur elle. Dans ce cas, notre travail d'investigation serait un travail d'animation ou de réanimation semblable en cela à plusieurs égards au travail du psychanalyste qui cherche à travers l'association libre, la cure et la thérapie à rendre le malade conscient de ce qui a été enfoui dans son inconscient et dans sa mémoire. Autrement dit, notre objectif serait atteint si l'on réussissait, en effet, à « montrer au jeune facebookeur tunisien ce qu'il fait » et par cela même à l'amener à se rendre compte de ce qu'il fait.

Introduction :

« Une langue ne peut pas s'isoler de son milieu social, pas plus qu'un végétal ne peut être transplanté de son milieu météorologique. »

(Lafargue, 1894 : I).

Au cours des dix années précédentes, le vent du changement n'a cessé de souffler sur la société tunisienne. Deux rafales puissantes ont marqué perpétuellement l'histoire du pays : la première, de nature technique, est l'apparition du réseau social Facebook en Tunisie à partir de 2005. La seconde, d'ordre sociopolitique, c'est la révolution proprement dite qui a eu lieu le 14 janvier 2011 et qui a sonné le glas à l'ancien régime de Ben Ali et de ses partisans.

Ayant vécu ces deux événements — qui ont remué le dessous du pays — comme témoin¹ et comme citoyenne, nous avons voulu en tant que jeune linguiste entreprendre une enquête d'ethnographie linguistique pour étudier le rapport entre les mutations sociales et politiques profondes qui ont eu lieu en 2011 en Tunisie et le parler-écrire des jeunes sur Facebook. Comment avons-nous élaboré cette réflexion ?

1. Élaboration d'une pensée :

Le point de départ de cette réflexion est né pendant de longues heures d'observations que nous avons passées au cœur de ce terrain virtuel. Nous nous sommes parvenue petit à petit à nous rendre compte que Facebook est un excellent terrain de recherche en linguistique puisque c'est un espace public où l'on parle et où l'on écrit sur tout et sur rien à longueur de journée. Si pour Descartes, il faut penser pour être, le « *cogito* » facebookien peut être formulé ainsi : « je parle donc je suis ». L'acte de prise de parole est sacré. Pour être, il faut parler ; pour exister, il faut écrire. Le fameux slogan « Publish or perish » qui continue encore à régner dans les universités anglo-saxonnes pourrait aussi être la règle et la mesure de toutes les mesures sur Facebook. Il faut chaque jour laisser des traces sur notre mur sur ce que nous avons fait la veille. Griffonner sur notre ardoise virtuelle, raturer, écrire, effacer, recommencer, parler de nos amours, de nos peines, de nos espoirs, de nos inquiétudes, faire des commentaires sur ce qui a été dit, sur ce qui a été partagé, donner et recevoir des « j'aime », se plier aux exigences des rituels et des politesses de la conversation facebookienne devient pour les jeunes et peut-être aussi pour les moins jeunes quelque chose du quotidien, quelque chose qui se fait presque automatiquement comme le fait de se laver la matin ou de

¹ Il est important de savoir que nous ne sommes ni une militante de gauche ni une activiste de droite. Toutefois, nous appartenons à ces jeunes facebookeurs que nous voulons étudier. Nous devons garder une neutralité axiologique comme il est recommandé dans tout travail qui se veut « scientifique ». Nous nous considérons comme un témoin, une observatrice qui a voulu projeter une lecture linguistique des faits qu'elle a vécus et mettre en mots l'expérience concrète qu'elle a connue. Néanmoins, cette objectivité feinte disparaîtra quand il s'agit de défendre les droits des minorités : des femmes contre les hommes, des groupes marginaux contre les groupes dominants, des langues minorées contre les langues officielles. Il est clair que notre position scientifique est du côté des faibles, des opprimés et des marginalisés. Dans notre vision, le but d'une science consiste à dire la vérité celle-là même de la libération de voix étouffées par le pouvoir, par les certitudes et par les clichés.

prendre son petit déjeuner. Fini le temps où celui qui parle ou celui qui écrit est un privilégié. Aujourd'hui sur Facebook, tout le monde parle et tout le monde écrit.

Au sein de cette « grande parlerie »², les internautes ont vite compris que pour avoir une place dans le monde virtuel, pour pouvoir séduire et être lu, pour s'imposer et devenir un porte-parole ou un *influenceur*, il faut faire des choix linguistiques, peser les mots, sélectionner des tournures, construire un style linguistique, se démarquer du lot. Chaque internaute forgera sa propre façon de parler : si certains comme Jalel Brick³ ont choisi le langage du bas matériel et corporel, les mots orduriers et la violence verbale comme timbre dominant de leurs styles linguistiques, d'autres comme Azyz Amami⁴ vont opter pour le langage de la rue et des *djeuns*⁵ du quartier, d'autres encore préfèrent s'exprimer en français standard ou en arabe classique ou en arabe tunisien ou en parler régional ou local. Selon l'origine sociale, le parcours de vie, le sexe, l'idéologie, le niveau d'instruction, la profession et le but à atteindre, les comportements linguistiques divergent : du purisme et du conservatisme aux innovations et aux créations linguistiques les plus insolites et les plus étranges. Qu'est-ce qui motive ces partis pris par rapport aux mots ?

La révolution a rajouté une nouvelle donne : de nouveaux termes vont fleurir et les sens de certains mots seront transfigurés. Prenons à titre d'exemple « galtouni » [galtuni],⁶ « dégage », « battal »⁷

² La notion de *parlerie* a été investie par Jean Duvignaud dans un travail d'enquête sur Chébika. Voilà comment il l'a défini : « Les hommes peuvent rester ici, au milieu du village, durant des heures, du matin au soir et une partie de la nuit ; et, selon les saisons, ne pas rentrer chez eux ou ne pas descendre à l'oasis. Oisifs ? Trop fatigués pour travailler ? Chômeurs ? Tout cela ensemble si l'on veut et rien de tout cela : le temps mort, le temps de non-travail constitue probablement le centre réel du village, son noyau le plus dur. Le labyrinthe des niveaux de l'expérience s'arrête là où l'on dialogue tantôt rapidement, tantôt lentement (un mot toutes les trente ou quarante secondes) dans une *parlerie* où s'élaborent en fin de compte la plupart des décisions. » Et il ajoute : « Cette discussion est une *parlerie* au sens précis de ce terme, en ce sens que les mots ne recouvrent pas nécessairement une action éventuelle, ni même une décision, mais se composent entre eux suivant une logique qui est propre à ce discours de place publique : on dirait qu'un espace fictif est proposé à tous les assistants qui doivent en organiser les parties un peu comme l'on emplit les cases d'un jeu de loto, sans tenir compte de la possible efficacité de l'ensemble. [...] On peut parler, ainsi, sans changer de sujet, durant trois, quatre heures. On se lève alors et l'on part : il ne reste rien de la conversation et d'ailleurs elle n'est pas faite pour rester. » (C'est l'auteur qui souligne) (Duvignaud, Jean (1990) « Chébika », suivi de « Retour à Chébika . Changement dans un village du Sud tunisien », Paris : Plon, pp. 163, 164 et 165) La parlerie en ce sens c'est cet échange entre les gens du village à la place de la *djémâa*, ce noyau dur du village, ce haut lieu où se réunissent les hommes : propriétaires et *khammès* c'est-à-dire métayers, Noirs et Blancs, nomades ou sédentaires. Et à chacun de séduire les autres par la magie du verbe en jetant à l'assemblée des petits bouts de rien ou de presque rien. Lieu de face-à-face où l'on se trouve pour affronter la nouveauté, pour contrôler l'information ou pour domestiquer un présent malade, lieu où l'on s'attache, où l'on oublie l'usure du temps, où l'on s'oublie dans une parlerie sans limite et sans fin. C'est dans ce sens que nous utilisons cette notion dans cette introduction et tout au long de notre travail d'investigation.

³Jalel Brick est un cyberactiviste tunisien anarchiste connu pour une façon de parler marquée par une violence verbale assez prononcée qui peut même choquer la sensibilité des auditeurs. Pour savoir encore plus, nous vous invitons à consulter ce lien : URL : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Jalel_Brick>consulté le 08/11/2020.

⁴ Azyz Amami est un militant, cyberactiviste et blogueur tunisien, opposé au régime de Zine el-Abidine Ben Ali et qui a joué un rôle important en tant que porte-parole des jeunes au moment de la révolution. Pour savoir encore plus, nous vous invitons à consulter ce lien : URL : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Azyz_Amami> consulté le 08/11/2020.

⁵*Djeun* terme argotique qui signifie « jeune ».

⁶ « Galtouni » [galtuni] signifie « on m'a trompé ».

⁷ « Battal » [bat'al] signifie « chômeur ».

[bat'al], « 9lib el vista »⁸ [klibElvista], etc. Loin d'être stables et immuables comme l'avait prétendu l'école structurale⁹ (Calvet, 1975), les langues sont des images réfléchies et réflexives d'une société elle-même en construction et en mutation continue. En effet, « *le langage est [...] éminemment un fait social* » (Meillet, 1906: 230). La sociolinguistique va faire de ce constat l'une de ses clefs de voûte fondamentales. Dans un article dont le titre est assez révélateur « Les mots voyagent et se transforment », ¹⁰ Foued Laroussi a souligné que « *[la langue] ne peut être un système figé ou clos mais une entité en perpétuel mouvement en élaboration continue, qui ne cesse de s'enrichir par des rapports externes* » (Laroussi, 2012: 146) De ce fait, il est légitime de poser la question suivante : puisque la Tunisie a vécu deux mutations sociales profondes et vu que la langue « (...) ressent le contrecoup des changements survenus dans l'être humain et dans le milieu où il se développe » (Lafargue, *op. cit.* : 1), quelles sont donc les retombées linguistiques de ces bouleversements sociaux ?

2. Problématique et hypothèse :

Il s'agit, en fait, d'une enquête sociolinguistique ou, pour être précis, d'une enquête d'ethnographie linguistique ou de linguistique ethnographique en ce sens où nous allons étudier les faits linguistiques *in situ*, dans leurs contextes, dans leurs situations à l'instar de Dell Hymes dans son « Ethnography of speaking » où il suggère qu'il fallait entreprendre une exploration systématique des « *situations et des usages, des structures et des fonctions de la parole envisagée comme une activité de plein droit* » (Hymes, 1964 : 16, cité in Winkin, 1984 : 115). Cela veut dire appréhender les parlers à travers une posture où se manifestent non seulement toutes les forces de la langue mais aussi toutes les forces de la société et de la culture en ce sens où tous les faits de parole sont inextricablement liés à des faits de la culture et de la société. Autrement dit, adopter une heuristique ou une méthode d'approche qui ne permet de considérer que le sens des mots ne vient pas uniquement des rapports entre les mots mais aussi du contexte et de situation sociale et culturelle en ce sens où nous n'avons à aucun moment un sens ultime de la parole mais un sens qui se construit au fur et à mesure des échanges entre les locuteurs ou entre les enquêtés et les enquêteurs. Enquête d'ethnographie linguistique pour penser et concevoir la corrélation entre deux notions : celle de la révolution, cette mutation politique qui a eu lieu en Tunisie en 2011 (nous sommes là en face d'un problème extralinguistique) et celle de la culture écrite c'est-à-dire du parler-écrire ou du dire-écrire des jeunes sur Facebook qui est un phénomène purement linguistique. Pour identifier le concept de « révolution », qui est un concept purement anthropologique, nous allons tout au long de notre travail mobiliser toutes nos connaissances en anthropologie, en sociologie et même en philosophie, en épistémologie et en littérature et convoquer essentiellement des ethnographes, des ethnologues, des

⁸ « 9lib el vista » [qlibelvista] signifie (il a retourné sa veste).

⁹ Calvet, L.J. dans *Pour et Contre Saussure* (1975) a bien expliqué les limites et les apports de la pensée saussurienne.

¹⁰ Dès le titre (« Les mots voyagent et se transforment »), l'auteur personifie les mots et leur attribue des caractéristiques humaines (possibilité de voyager, d'émigrer, de changer de milieux et même de s'intégrer).

anthropologues, des sociologues et des philosophes. Et pour identifier les parlers sur Facebook qui est un problème purement linguistique, nous allons mobiliser tout ce que nous savons de la linguistique et inviter des linguistes qui ont travaillé sur les parlers et sur la culture écrite pour nous éclairer. Aussi notre travail n'est-il ni tout à fait une enquête d'ethnographie, d'ethnologie, d'anthropologie, de sociologie ou de philosophie à part entière ni non plus une enquête de linguistique à part entière mais c'est un travail d'ethnographie linguistique ou de linguistique ethnographique qui est une suite et un prolongement du regard croisé du mouvement de pensée de Dell Hymes des États-Unis et de la perspective du grand maître Jean Baptiste Marcellesi et de son équipe de l'université de Rouen-Normandie en France.

Tout notre travail consiste à étudier les transformations et les métamorphoses mais aussi le maintien et la conservation de tel ou tel aspect de ce dire-écrire des jeunes sur Facebook dans une situation exceptionnelle, dans cette situation d'anomie, de subversion, d'hérésie et d'attente. Autrement dit, il s'agit de porter l'enquête sur les inventions et les innovations mais aussi sur les ritualisations et les mises en scène. Il s'agit aussi de porter l'enquête sur les différences et les inégalités entre les jeunes face à la culture écrite. Nous partirons de l'hypothèse que la révolution de 2011 en Tunisie a eu une emprise considérable sur le parler écrire des jeunes Tunisiens sur Facebook, hypothèse qui va être développée amplement dans la partie méthodologique. Pourquoi avons-nous choisi ce sujet ?

3. Légitimation du choix du sujet :

3.1. Motivations personnelles :

Des motivations personnelles, sociales et scientifiques justifient le choix du sujet :

Les motivations personnelles s'expliquent par une double appartenance à deux régions, à deux sociétés, à deux cultures et à deux langues qui sont en perpétuel conflit. En effet, nous sommes née à Kébili, une région reculée au fin fond du sud de la Tunisie et où la grande majorité de la population est constituée d'agriculteurs de palmiers dattiers et de paysans. Cependant, nous avons vécu aussi à la Marsa, à la banlieue nord de Tunis, lieu très prisé par la petite bourgeoisie locale. Du nord au sud, il y a deux modes de vies opposés qui se traduisent par des pratiques langagières différentes comme en témoignent les réalisations opposées des phonèmes [q] (citadin) (ق) et [g] (rural) (ق). Cette double appartenance nous a permis de vivre sans le savoir depuis la tendre enfance un conflit sociolinguistique : quelle langue utiliser dans telle et telle situation ? La prudence et la méfiance à l'égard des mots et des accents sont plus que jamais à l'ordre du jour. Les Tunisois perçoivent la langue du sud comme un langage des paysans et des « arriérés ». Ce climat tendu où nous avons grandi nous a permis d'être attentive aux poids des mots et méfiante à leurs égards et d'être plus sensible au bilinguisme ou au diglossie national ou régional et de sentir et de vivre ce

combat acharné des mots, dans les mots et avec les mots dans la vie et dans le quotidien et ce qu'un accent, une intonation, un timbre ou une voix peut avoir de prix ou de profit sur le marché linguistique.

Mis à part cette mixité culturelle et linguistique qui nous a préparée à accorder une importance considérable à la linguistique ou à la sociolinguistique, d'autres événements vont s'ajouter pour nous inciter à l'élaboration de ce sujet de thèse : d'une part, la découverte des réseaux sociaux, de Facebook et d'autre part, l'expérience inédite de la révolution.

Depuis leurs apparitions, les nouveaux lieux et formes de communication et de socialisation *Hotmail, Microsoft Windows, LinkedIn, Academia.edu, Twitter, Facebook, Instagram, WhatsApp, Messenger, Yahoo Mail, TikTok...* nous ont violemment fascinée parce qu'ils offrent un nouvel espace de liberté qu'on ne trouvait nulle part ailleurs dans la vie réelle. Sous la protection d'un pseudonyme ou à partir de l'étranger, les internautes osaient dire dans ces agoras virtuelles ce qu'ils ne pouvaient pas dire dans la vie de tous les jours. Ils s'avisait à dire ce qu'il ne fallait pas dire, ils prononçaient tout haut, ce que le peuple pensait tout bas ; ils transgressaient l'interdit, ils pointaient du doigt les points faibles et défaillants du système politique et social en place. Assoiffée de liberté, nous suivons avidement ces débats et nous lisons avec admiration, fascination et passion ces fruits défendus. Ceux qui allaient plus loin dans l'interdit, sont ceux qui sont les plus applaudis. Les internautes sentaient la « *catharsis* » (Aristote, 2011 : 95) grecque mêlée par la crainte et la pitié, par l'implication et par la distance, autrefois éprouvée devant un spectacle tragique où les héros transgressaient l'ordre de la morale par des incestes, des adultères, des crimes, etc. Le tragique rôdait autour de nous, quand le système choisit de réprimer par des arrestations les dépassements qu'il a fixés aux limites de la parole.

Hormis ces motivations personnelles qui nous ont poussée vers le choix de ce sujet de thèse, s'ajoutent des raisons sociales.

3.2. Motivations sociales :

Sur le plan social, bien que la révolution ait fait couler beaucoup d'encre de la part d'historiens et de romanciers : citons à titre d'exemple, « Tunisie, une révolution en pays d'islam » de Yadh Ben Achour (Ben Achour, 2016), « La révolution tunisienne s'empare de l'histoire » de Amor Cherni (Cherni, 2011), ou « Dégage, la révolution tunisienne » de Viviane Bettaïeb (Bettaïeb, 2011). Rares sont les livres qui abordent la révolution selon un point de vue linguistique. Or, s'il y a eu une mutation sociale profonde, c'est dans la langue qu'on peut trouver ses traces. Et dans le contexte tunisien, une enquête sur Facebook et sur les langues sur Facebook est primordiale pour comprendre ce qui s'est réellement passé puisque la parole des internautes est le seul document tangible qui est resté et a été archivé automatiquement par Facebook.

La relation entre le Facebook et la révolution est paradoxale : s'il est faux et réducteur d'expliquer scientifiquement l'effondrement d'un système politique et social par une invention technique puisque des

raisons sociologiques profondes sont derrière la colère d'un peuple. Il est vrai aussi que Facebook – en tant qu'espace d'expression qui échappe au contrôle et à la censure grâce au cybermilitantisme et au cyberactivisme – a facilité la prise de la parole et a accéléré la libération du peuple tunisien. C'est ce qu'affirme, par exemple, Yves Gonzalez-Quijao dans son livre « Arabités numériques : Le printemps du Web arabe » qui soutient que « *(le printemps arabe) est surtout étroitement associé à l'épanouissement de nouvelles cultures électroniques, de nouvelles identités numériques, dont on peut juger qu'elles forment les véritables racines de la révolte arabe* » (2012 :18). La corrélation ambiguë qui unit l'évènement politique et la technique nous permet de dire que les études faites sur la révolution gagneraient en légitimité et en réalisme si elles prenaient pour terrain l'espace virtuel où les premières idées de désobéissances sont nées, sont grandies, se sont développées et se sont propagées.

3.3. Motivations scientifiques :

Sur le plan scientifique, cette thèse traite de deux problématiques essentielles : d'un côté, l'influence du canal choisi et du médium (dans notre cas c'est Facebook) sur les pratiques du discours. Beaucoup de recherches importantes ont été entreprises en CMO¹¹ et qui traitent de l'impact des nouvelles technologies sur nos façons de dire, de lire et d'écrire. Cet essai est une contribution – si partielle soit-elle – aux études menées sur le rapport de Facebook et les nouvelles façons d'écrire des jeunes.

D'un autre côté, l'emprise d'un évènement sociologique ou anthropologique comme celui de révolution sur les façons de dire constitue ce que l'on entend la socio ou l'anthro ou l'ethno-linguistique puisqu'il s'agit d'établir des corrélations et des correspondances entre un fait social (la révolution) et un fait linguistique (les parlers des Tunisiens). Notre objectif serait atteint si nous parvenions par ce travail d'enquête à la description des pratiques langagières des jeunes d'une manière générale ; et plus précisément, des manières de parler des Tunisiens au moment de la révolution et sur Facebook. Cette enquête répond donc à un besoin scientifique puisque aucune thèse n'a été soutenue sur les correspondances et les corrélations entre les pratiques linguistiques des Tunisiens et la situation de crise qui a eu lieu en Tunisie en 2011. Quelles sont les difficultés que nous avons rencontrées ?

4. Difficultés rencontrées :

Les difficultés que nous avons rencontrées relèvent de trois niveaux : méthodologique, déontologique et idéologique.

D'abord, la difficulté majeure pour des recherches qui portent sur la communication numérique est la construction du corpus. Comment construire le corpus et le délimiter du moment où la production du

¹¹ CMO : Communication Médinée par Ordinateur.

discours sur ce réseau coule à l'infini comme un fleuve ? Selon quel critère choisir les locuteurs et leurs discours ?

Le flux de parole sur Facebook semble infini. Les locuteurs sont aussi nombreux que le nombre des habitants et parfois un même habitant possède plusieurs comptes Facebook. Comment choisir, comment trancher ? Faut-il choisir le facebookeur ordinaire ou celui qui est le plus suivi, celui de cette communauté ou celui de telle autre ? Faut-il nous baser dans notre choix sur le critère du nombre d'abonnés ou sur l'appartenance à telle ou telle communauté étant donné que la société tunisienne est composée de différentes communautés et que chacune d'elles possède ses propres porte-paroles : par exemple, Azyz Amami (L3) est celui de la jeunesse tunisienne anarchiste et rebelle, Maha Jouini (L4) est celle de la communauté amazighe, etc. Il est évident, d'après ce qui précède, de choisir. La question du choix est essentielle mais problématique : comment le chercheur va-t-il choisir tout en gardant la neutralité axiologique ?

La deuxième difficulté — qui est d'ordre déontologique — a fait couler beaucoup d'encre dans le champ de la communication numérique. Est-il possible de recueillir des conversations publiées par des internautes sur Facebook ? Est-ce légitime et moral ? Deux cas de figure se présentent : certains internautes règlent leurs paramètres de confidentialité en mode *public*, ceux-là font exprès de faciliter l'accès du public à leurs données. Ils veulent être lus par tout le monde. Ils cherchent la célébrité et la reconnaissance ; ce sont des personnalités publiques et ne posent pas de problème pour l'enquêteur. Le deuxième cas de figure concerne des profils personnels non paramétrés en mode public. Dans ce cas précis, il faut soit demander l'accord préalable de la part de ces enquêtés, soit « anonymiser » les propos recueillis.

La troisième difficulté, enfin, est de nature idéologique ; elle pose la question de savoir si la Tunisie a réellement vécu une révolution. Certains contestent le fait qu'il ait eu une révolution en Tunisie. Ce sont les insatisfaits des apports de la révolution, les dépourvus des privilèges ou encore les complotistes et les adeptes des théories du complot fermenté par des puissances étrangères. Ces gens ne cessent de dénigrer la révolution en la réduisant à une simple émeute, à un soulèvement passager ou à une révolte éphémère. D'autres, généralement les jeunes qui ont exposé leurs vies pour réaliser ce beau rêve, sont convaincus de l'importance de cet événement et de ses retombées sociales et linguistiques et n'hésitent pas à lui attribuer le terme de « *révolution de la dignité* ».

Qu'on réduise ce changement à un simple « soulèvement populaire », à une « révolte », ou qu'on lui accorde le nom de « révolution », ou qu'on atténue sa portée et son sens en le désignant de « Printemps arabes », la question du point de vue oriente le choix de l'appellation : le discours dominant aux États-Unis et en Europe a imposé le nom de « Printemps arabes » pour inscrire cette révolution dans la lignée des révolutions mondiales : le « Printemps des peuples » en Europe de l'Est, le « Printemps de Prague », etc. Le choix du terme *printemps* suggère l'idée du renouveau « *de l'éclosion, du réveil (de la nature et des*

consciences), des petites fleurs et des oiseaux qui chantent, de la vie qui renaît après un long hiver, de l'espoir»(Montané, 2011). Toutefois, ce nom venu d'ailleurs n'a pas plu au peuple surtout dès ses premières apparitions où une atténuation du sens et une euphémisation décevante de la portée de la révolution sont ressenties.

En ce qui nous concerne, nous sommes persuadée que ce qui s'est passé en Tunisie le 14 janvier est bel et bien une « révolution » dans le sens où il a eu un changement et une rupture au niveau de la structure sociale et politique qui s'accompagnent par une mutation des habitudes, des comportements et des pratiques aussi bien linguistiques, psychologiques que sociologiques des Tunisiens. Quel est notre plan ?

5. Plan à suivre :

Notre travail se divise en trois grandes parties.

La première partie « théorie de la pratique », est constituée de trois chapitres. La première partie expose les motivations – personnelles et objectives – qui nous ont incitées à choisir ce sujet. Le deuxième chapitre est consacré à la problématisation de notre objet d'étude et à définir nos concepts. Le troisième présente l'état de la recherche sur la question et confronte les théories sur lesquelles nous nous sommes appuyée pour construire notre objet scientifique sous le modèle relationnel.

La deuxième partie est consacrée à la méthodologie de l'enquête : le premier chapitre décrit le terrain de l'enquête qui est Facebook. Le deuxième chapitre expose les hypothèses de recherche. Le troisième chapitre présente le corpus et les méthodes de recueil de données. Le quatrième chapitre précise la nature quantitative et qualitative de l'enquête. Enfin, la question déontologique sera abordée.

La troisième partie est de nature analytique : en premier lieu, il s'agit de décrire les pratiques des jeunes Tunisiens sur Facebook. En deuxième lieu, il s'agit d'élaborer des correspondances et des corrélations entre le social et le linguistique : entre classes sociales et pratiques linguistiques. Dans un troisième front, nous étudions l'emprise de la révolution sur le dire-écrire des jeunes sur Facebook.

Une conclusion montrera les résultats de ce travail et esquisse en pointillé le chemin ou le champ qui s'ouvre suite de ce travail de réflexion et d'enquête.

Première partie : la théorie de la pratique

« Un discours maintiendra (donc) une marque de scientificité en explicitant les conditions et les règles de sa production, et d'abord les relations d'où il est né. Ce détour ramène à la dette, mais comme à un élément qui est essentiel en tout discours nouveau, et non plus comme à un emprunt qu'un hommage ou une reconnaissance puisse exorciser. (...) Toute place « propre » est altérée par ce qui, des autres, s'y trouve déjà. De ce fait, est également exclue la représentation « objective » de ces positions proches ou lointaines qu'on appelle des « influences ». Elles apparaissent dans un texte (ou dans la définition d'une recherche) par les effets d'altération et de travail qu'elles y sont produites. Les dettes ne se muent pas non plus en objets. Des échanges, lectures et confrontations qui forment ses conditions de possibilité, chaque étude particulière est un miroir à cent facettes (d'autres reviennent partout dans cet espace), mais un miroir brisé et anamorphosique (les autres s'y fragmentent et s'y altèrent). »

(De Certeau, 1990 : 98)

Introduction : la construction d'objet

Lorsque l'on envisage une enquête sur les pratiques langagières, on pourrait se demander s'il est possible de le faire sans aucune construction théorique ? Est-il possible d'analyser les faits linguistiques sans aucune construction théorique de l'objet de la recherche ? Qu'est-ce qu'une théorie de la pratique ? Ou mieux encore qu'est-ce que la théorie qui donne sens à la pratique ?

Le sens commun ou la « *doxa* » cherche à faire croire que *ce qui est là est là* et que rien ne peut avoir la force de démentir le concret palpable et perceptible à l'œil nu. Cette référence obsessionnelle au concret, au vécu, aux choses mêmes – pour parler comme les phénoménologues – produit ce que Barthes appelle « l'effet du réel » (Barthes, 1994), l'illusion de croire et de faire croire que le vrai n'est pas l'objet construit scientifiquement mais l'objet réel tel qu'il est perçu, observé et constaté. Travail qui tend à faire comme si le vécu, le concret ou le réel était purement et simplement une donnée naturelle qui pourrait être appréhendée, pensée et construite comme étant une substance qui ne renvoie à rien sinon à elle-même, comme étant une entité autonome indépendante de l'ordre social et sans aucun lien avec les rapports sociaux et symboliques.

Or, la linguistique en tant que science n'étudie pas l'objet réel mais l'objet construit. Parler d'objet construit c'est l'étude des correspondances, des équivalences, des corrélations, disons en un mot des relations.

Pour construire son objet scientifique, Ferdinand De Saussure pour ne prendre qu'un seul exemple a essayé de détruire les usages de *la langue* pour les analyser, de les réduire à l'état de rien pour saisir leur logique et leur sens, de les renvoyer au monde de la spontanéité, du désordre et de la méconnaissance pour pouvoir dégager leur modèle qui est *la langue* en ce sens où la maîtrise du modèle suffit à lui seul pour nous permettre, de la manière la plus cohérente et la plus économique, de maîtriser les usages et les logiques pratiques des usagers. Ainsi, *la langue* – en tant que système de relation entre les unités syntaxiques – est la condition nécessaire à la réalisation du sens de la pratique langagière c'est-à-dire de *la parole*.

Dans cette optique, nous allons porter l'enquête sur le rapport entre « la révolution » qui a eu lieu en Tunisie et « les manières de dire » des Tunisiens sur Facebook. Autrement dit, il s'agit de mesurer la correspondance entre la situation d'anomie qui a régné en Tunisie au moment de la révolution en janvier 2011 et les différentes manières de dire et de s'exprimer des jeunes Tunisiens sur Facebook.

Pour répondre à ce questionnement, nous allons diriger l'enquête dans une triple direction.

Dans un premier temps, il s'agit d'esquisser l'histoire de notre problématique, de montrer comment nous nous sommes venue, petit à petit, à nous intéresser à cette problématique. Cela revient en définitive à faire une autoanalyse, un travail de soi sur soi ou mieux encore une objectivation de soi et de sa recherche qui est, au fond, une étape indispensable à l'analyse.

En second lieu, il s'agit de poser notre problématique, celle des mutations sociales profondes et de leur emprise sur les parlers ordinaires¹² des jeunes Tunisiens sur Facebook. Tout notre travail consiste, ici, à délimiter et à éclaircir non seulement le sens de notre questionnement mais aussi ses soubassements théoriques et épistémologiques. Cela nous amène à définir et à délimiter les concepts et les termes que nous allons investir dans notre enquête comme le concept de *révolution*, *d'insurrection*, de *révolte*, ou *d'anomie*, le concept de *pratiques langagières*, de *parlers* ou de *manières de dire*, le terme de *Facebook*, cet espace virtuel qui a ses rites, ses libertés affichées et ses tabous...

Il s'agit, enfin, de nous interroger sur les travaux d'enquêtes qui ont été faits sur ce sujet. S'il est vrai qu'une recherche est le plus souvent le produit d'une enquête sur le terrain, il est vrai aussi qu'elle est le produit d'un débat, d'une polémique, d'une controverse, de *ce rapport dialogique* dont parle Bakhtine (*Bakhtine, 1970 b*), rapports dialogiques entre les différents points de vue, entre les différentes manières de voir, de concevoir, de construire, de décrypter, d'analyser et d'interpréter les faits. L'important, nous semble-t-il, est de délibérer, de dialoguer, de confronter nos visions, nos divisions et tant mieux si on demeure divisé.

¹² Nous entendons par « le parler ordinaire », la pratique de la parole dans le quotidien.

Chapitre I : Histoire d'une problématique

Introduction : l'intérêt de l'autoanalyse ou de l'objectivation de soi

L'autoanalyse est une partie indispensable à l'analyse, une partie intégrante à la construction d'objet. C'est pourquoi nous commençons par déterminer les raisons profondes qui nous ont amenée à nous intéresser non seulement à la sociolinguistique mais aussi à la question des manières de dire sur Facebook.

1.1. Ce que nous devons à l'Université de Tunis :

Notre passion envers la linguistique qui s'est développée petit à petit en nous a amenée à préparer en 2014 un mémoire de « master » sous la direction de Othman Ben Taleb qui s'intitule « *La communication électronique : étude sociolinguistique du français des jeunes Tunisiens sur Facebook* » (Tlili : 2014). Le but était de saisir de plus près la diversité linguistique sur Facebook et de comprendre les raisons pour lesquelles on ne parle pas tous de la même manière. Nous avons essayé d'associer des covariances linguistiques à des variances sociales : le canal (Facebook), l'âge, le sexe, le degré d'instruction, la classe sociale... Nous avons montré que les enfants des paysans et des ouvriers dans la tendance générale ne parlaient pas assez sur Facebook. Dans les rares moments où ils s'exprimaient, ils utilisaient à l'instar des Beurs en France ou des jeunes Blacks aux États Unis, des parlers qui contournent les mots de l'institution et les manières de dire officielles en essayant d'enfanter dans la douleur et dans la joie un parler à eux qui devient subitement une arme de résistance contre le silence, contre l'oubli, contre le mépris, contre la haine, contre l'exclusion...

Cet intérêt à porter l'enquête sur les dires des voix souterraines qui ne se disent qu'à voix basse et murmurante, cet intérêt qui a germé en nous depuis longtemps va être renforcé et encouragé par l'enseignement que nous avons reçu à l'École sociolinguistique de Rouen.

1.2. Ce que nous devons à l'École rouennaise :

La préparation du mémoire de « master » nous a permis de nous familiariser avec des sociolinguistes comme Labov, Gumperz, Calvet, Marcellesi ou Gardin, lesquels ne viennent pas tous de Rouen. Nous avons appris au cours de nos lectures que nombre de sociolinguistes français dans les années 80 ont été formés à Rouen. Ils formaient une équipe, une famille ou encore une école. Cette école, qui avait un chef de file, Jean-Baptiste Marcellesi, était composée de membres cités, d'ailleurs, par ce pionnier, en ces termes : « *Contentons-nous de citer ceux qui, formés à Rouen avant 90, se sont illustrés dans les problèmes que nous abordons ici : les Prudent, les Bulot qu'on ne présente plus ni ici, ni ailleurs, les Laroussi.* » (Marcellesi, 2003 :274).

L'École rouennaise — pour petite qu'elle soit et en dépit de sa promiscuité des grandes universités parisiennes et des hauts lieux du savoir et de la science et ce qui en suit de compétitions, de concurrences et de rapports de force par trop inégaux et par trop cruels — a réussi à s'imposer contre vents et marées et à marquer profondément la sociolinguistique en essayant de voir et de faire voir comment les faits linguistiques sont des faits sociaux et comment les manières de dire parlent, avec métaphore mais avec beaucoup d'éloquence, indirectement, comme dans les rêves, dans les actes manqués et les lapsus, de la terre et des hommes, de l'*éthos* et du lien social, de la vie sociale et du cours du monde. C'est de cela qu'il s'agit quand Marcellesi décrivait le corse dans ses variations, ses intonations, ses tons, ses actions et ses rythmes et comparait le corse du Sud qu'il a toujours parlé aux autres parlers corses qui narrent les expériences des autres hommes et des autres terres du pays corse (Marcellesi, 1980). Et c'est aussi de cela qu'il s'agit quand Blanchet parlait des manières de dire de Provence, des dires urbains d'Avignon, de Digne-les-Bains, de Nice, de Marseille mais aussi des dires paysans qui parlaient des conditions paysannes et d'une manière typiquement paysanne de Provence. (Blanchet, 2010) Et c'est aussi de cela qu'il s'agit quand Laroussi parlait des pratiques du français dans la ville de Sfax, français authentiquement sfaxien en ce que concerne l'accent, le rythme ou la manière de dire. (Laroussi, 1991)

L'École rouennaise a beaucoup réfléchi sur ce processus d'homogénéisation, de normalisation, de « glottophagie » (Calvet, 1974) et de mise à mort. Elle a aussi porté l'enquête sur la diglossie et le bilinguisme et également sur les langues et parlers locaux et régionaux qui continuent à résister malgré la *conquista* de l'économie du marché qui cherche à les détraquer et à les mettre en panne. (Marcellesi, 1975)

Voilà pourquoi l'École rouennaise est une école essentiellement ethno-socio-anthropo-linguistique qui renvoie constamment les différentes manières de dire et de parler à leurs *éthos* et à leurs conditions politiques, économiques et sociales de production et de réalisation. Et c'est parce qu'elle porte l'enquête sur les usages et les usagers de la langue et leurs rapports avec la terre, la géographie et les hommes qu'elle nous intéresse particulièrement. Notre enquête sur les dires des jeunes Tunisiens sur Facebook en sera une suite et un prolongement.

Chapitre II : Objet de la recherche

Introduction : l'objet réel et l'objet construit :

On n'insistera jamais assez sur la distinction toujours de mise entre l'objet réel et l'objet construit. L'objet réel est conçu d'une manière essentialiste et produit par la *doxa*, par le sens commun et par les agents sociaux engagés dans la lutte sociale pour battre, pour combattre, pour défendre des intérêts, pour produire de la méconnaissance tandis que l'objet construit est conçu d'une manière relationnelle et « fabriqué » par les scientifiques pour construire le « tout ».

Or, la construction scientifique des pratiques langagières des jeunes sur Facebook exige que l'on oriente la recherche dans une triple direction : poser notre problématique et nos questionnements, émettre nos hypothèses de travail et délimiter les notions ou les concepts fondamentaux que nous allons mettre à contribution dans cette recherche.

2.1. Problématique :

Notre enquête portera sur le rapport ou la correspondance entre l'anomie et la culture écrite. Autrement dit, nous allons entreprendre une enquête d'ethnographie linguistique sur le rapport entre la révolution tunisienne de 2011 et le dire-écrire des jeunes sur Facebook. Il s'agit pratiquement de décrire et d'analyser l'emprise de ces mutations sur les direx souterrains des jeunes déshérités et démunis qu'ils soient ceux des jeunes filles qui ont toujours été exclues de la prise de la parole et notamment celles qui sont issues des régions rurales de la Tunisie profonde ou des fils des paysans, des prolétarisés et des prolétaires dont la voix a toujours été une voix rauque et murmurante qu'on entend à peine. Mais aussi, il s'agit également d'enquêter sur l'emprise de ces mutations sur les parlers des jeunes privilégiés qu'ils soient ceux des fils ou des filles de la petite bourgeoisie ou des classes supérieures. Dans ces travaux sur Rabelais et Dostoïevski, Bakhtine montre comment le carnaval permet à des gens ordinaires à se dresser contre la parole officielle et à parler du corps, du sexe et de l'interdit. (Bakhtine, 1970 b-1984) Peut-on dire à l'instar de Bakhtine que la révolution en tant que fête tourbillonnante a permis aux jeunes et aux moins jeunes de contourner la parole officielle et la remplacer par une parole libérée, une parole provocante, une parole obscène qui parle du corps, du sexe, de l'éros et qui lance un rire hilare face au sacré ou au sacralisé et aux interdits de toutes sortes ?

Il s'agit aussi de nous interroger sur les effets de ces mutations sur la morphologie, la syntaxe, le lexique, la sémantique et la rhétorique des parlers des jeunes sur Facebook. Comment ces grandes mutations ainsi que l'intrusion du numérique dans la sphère sociale ont profondément changé nos façons de nommer, de dire, de penser et de voir le monde en Tunisie ? Il y a là, en effet, de nouveaux usages, de nouvelles énonciations, de nouvelles appropriations du « stock » (Ryle, 1968) et de nouvelles inventions de

la langue qui sont en train de naître. Quels sont ces créations et nouveaux usages ? Et ces derniers, au cas où ils existeraient, dépendraient-ils essentiellement du canal, du contexte ou des acteurs ? Il y a là à porter l'enquête non seulement sur les variations morphologiques, lexicales ou syntaxiques, comme nous l'avons déjà signalé, mais aussi sur les variations codiques. Concrètement, il s'agit d'analyser le phénomène linguistique du cyberl@ngage (troncation des mots, syllabogrammes, logogrammes, siglaisons, acronymes, fautes de frappe, ponctuation excessive, étirement graphique, etc.), l'omniprésence des marqueurs linguistiques du code oral au niveau de la syntaxe (chute du clitique « il » et du « ne » de négation, dislocation, redondance des pronoms, ancrage référentiel dans la situation d'énonciation...) et du lexique (termes populaires, familiers et argotiques, usage du verlan, emprunt...), l'hybridité et la mixité linguistique (calque sémantique, alternance codique...), la création verbale, et enfin, le néologisme. On a l'impression que pour forger une nouvelle réalité sociale et pour pouvoir verbaliser et rendre compte d'une expérience muette non encore réalisée qu'ils sont en train de vivre, les Tunisiens et notamment les jeunes avaient besoin de créer des mots nouveaux et des manières de dire nouvelles. Prenons l'exemple de l'injonctif « Dégage », celui-ci a évolué sémantiquement dans le contexte tunisien d'un simple impératif (avant la révolution) à un slogan révolutionnaire qui a joué le rôle d'un énoncé performatif, qui a renversé le pouvoir en place et qui a libéré un peuple de l'oppression. Le « dégage » du « Petit Robert » n'a pas les mêmes sèmes que celui qui est / a été prononcé par la foule des manifestants à l'Avenue Habib Bourguiba devant le Ministère de l'Intérieur, le 14 janvier 2011. Et par extension, il s'avère, en effet, utile de s'interroger, dans un contexte révolutionnaire sur le choix des mots par les Tunisiens. Pourquoi, par exemple, a-t-on choisi « dégage » et non « irhal » (le correspondant du terme en arabe) ? Pourquoi a-t-on opté pour un slogan en français et non en arabe au moment le plus décisif de l'histoire du pays ? Pourquoi le discours de Ben Ali le jour du 13 janvier 2011 a été prononcé en arabe tunisien plutôt qu'en arabe classique comme à son habitude ? L'arabe tunisien de tous les jours dit-il les choses d'une manière beaucoup plus concrète, beaucoup plus sensible, beaucoup plus spontanée, beaucoup plus proche à l'entendement de l'homme ordinaire que l'arabe classique, langue des situations formelles ? Tous ces questionnements cherchent à trouver une réponse sur le terrain. D'où l'importance de recourir à « *l'imagination créatrice* » (Mills, 2000) pour inventer des idées intéressantes, autrement dit, des rapports et des corrélations nouvelles afin de postuler par cela même des hypothèses.

2.2. Hypothèses éclairantes et directrices :

Nous partons de l'hypothèse que l'anomie, cette situation exceptionnelle, va avoir une emprise considérable sur le dire-écrire des jeunes. Cette hypothèse sera développée amplement dans la partie méthodologique. Notre objectif serait atteint si on parvenait à vérifier cette hypothèse. Une étude sociolinguistique est tout d'abord une étude sur le terrain et une confrontation des hypothèses avec la réalité. Mais au préalable nous devons identifier et définir nos concepts de base.

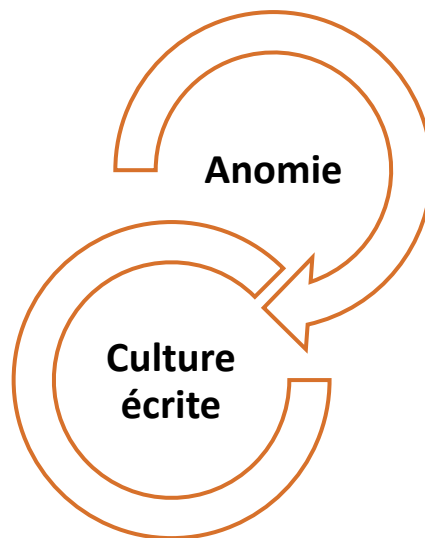


Figure 1: Hypothèse de base

2.3. Les concepts mis à contribution dans la recherche :

Trois notions fondamentales sont à interroger et à définir : celle de Facebook, de la *révolution* et, enfin, des *parlers*.

2 .3.1. La plateforme « Facebook » :

Deux questions se posent ici et auxquelles, nous devons apporter des réponses : comment identifier cet espace virtuel, ce canal ou cette plateforme qu'on appelle *Facebook*? Pourquoi avons-nous choisi de travailler sur Facebook plutôt que sur un autre réseau social ?

Facebook est un réseau social; pour y accéder, il faut consulter l'URL suivant : www.facebook.com. S'affiche alors la page d'accueil du site colorée en bleu et blanc.



Figure 2: Page d'accueil de Facebook

D'un point de vue étymologique, *Facebook* est un terme anglais, composé de « face » qui signifie « visage » et « book », « livre » ; lors de sa création en 2004, le site correspondait à un ensemble d'albums dans lequel figuraient les photos des élèves en début de chaque année universitaire. À cette époque, il n'était réservé qu'aux étudiants de l'Université de Harvard qui s'implante au sein de la ville de Cambridge, ville qui fait partie de l'agglomération de Boston dans l'État de Massachusetts aux États-Unis. Ce n'est qu'à partir de septembre 2006 que celui-ci est devenu public. Si, à l'origine, le contenu partagé était des photos ; le réseau a évolué pour faciliter la publication et la circulation aussi bien du texte que de l'image.

D'une manière générale, Facebook est un lieu d'échanges virtuels qui offre deux possibilités différentes de communication : la première, de nature asynchrone, permet de publier des *posts* et des commentaires, la seconde est synchrone et consiste en des échanges *via* une messagerie privée (*chatroom*). Les publications peuvent prendre différentes formes : scripturales (c'est-à-dire de nature linguistique) ou picturales (image fixe telle la photographie ; image mobile comme la vidéo). Contrairement à *Musically* (devenu récemment *TikTok*) qui est un réseau dédié aux vidéos et *Instagram* spécialisé dans le partage d'images, *Facebook*, lui, est un ensemble de *posts* (statuts) où le verbe occupe une place assez considérable. Les internautes communiquent principalement par écrit : au fur et à mesure des interventions, des prises de paroles et des histoires conversationnelles, les internautes, ces êtres virtuels langagiers construisent des images et forgent des identités.

Ces *parleries* (Duvignaud, 1990) n'ont pas de limite à la différence de Twitter où les caractères sont limités à 280 ; il n'y a aucune contrainte similaire sur Facebook. Cette liberté au niveau de la taille du texte attire les locuteurs les plus verbeux.

Mais il y a plus : la liberté d'expression en est un autre atout. En effet, Facebook offre aux usagers une liberté d'expression qui n'a d'égal dans l'histoire de l'humanité que *l'agora* chez les Grecs au VIII^{ème} siècle avant Jésus Christ ou plus récemment le Speakers Corner londonien « coin des orateurs » : lieu virtuel de rassemblement des citoyens pour débattre de « la chose publique ».

S'il est vrai que le Facebook est un lieu de liberté pour les jeunes Tunisiens, il est vrai aussi qu'il a été, tout d'abord, conçu, pour paradoxal que cela puisse paraître, comme un moyen fabuleux de contrôle de la vie intime par les vainqueurs et les dominants. Marshall McLuhan l'a déjà pressenti avant même l'invention des réseaux sociaux depuis qu'il a commencé à parler du « *village global* » dès la fin des années soixante (McLuhan, 1994). Des intellectuels critiques tels que Adorno (Adorno, 2005), Chomsky (Chomsky, 2002), Habermas (Habermas, 1991), Baudrillard (Baudrillard, 1995), Virilio (Virilio, 1993), Bourdieu (Bourdieu, 1996), Riesman (Riesman, 1969) ou Barthes (Barthes, 1985) ont été plus critiques que Marshall McLuhan en montrant comment la massification, en vue de standardiser les manières de faire et de dire, tend à suspendre « *l'imagination créatrice* » et à faire taire les individus et les communautés en imposant à

l'échelle mondiale ce que Adorno appelle « la culture industrielle », cette culture triviale et sans odeur, cette culture de rien ou du presque rien, cette culture de la non-culture, cette culture de « *l'insignifiance* » (Castoriadis, 2007) et son cortège habituel de divertissement, de banalisation, de naturalisation, de fétichisation et de mise en conditionnement. Baudrillard va même émettre l'hypothèse que les *mass media* ont pour objectif essentiel d'inventer de toutes pièces un discours qui parle des faits divers et des trivialités et d'une manière triviale rien que pour détourner ou pour faire éloigner le citoyen de la chose publique, de l'espace public et des affaires politiques de la cité. « *On voit que ce néolangage, disait Baudrillard, derrière son idéologie de dialogue et de communication massive, prolonge et sanctionne l'abstraction sociale dominante, et contribue à la reproduction élargie d'une société de monopole de la parole et du sens, renforçant par son articulation même la puissance des uns et l'irresponsabilité des autres.* » (Baudrillard, 1995 : 1)

Seulement voilà, cette lecture critique des nouvelles techniques de l'information ou de la désinformation, pour pertinente qu'elle puisse paraître, ne semble pas trouver, contrairement à toute attente la place qu'elle mérite auprès des jeunes facebookeuses et facebookeurs tunisiens. Bien au contraire, tout semble indiquer qu'ils préfèrent trouver un abri dans Facebook et dans ces nouvelles techniques inventées par le capitalisme à l'échelle mondiale. Tout se passe comme s'il s'agissait de « coloniser » une domination lourde et massive pour faire de cet abri le lieu le plus approprié pour attaquer et rendre vulnérable une domination locale ! En effet, Facebook peut être vu par les jeunes Tunisiens comme un lieu à l'abri du temps, comme un espace de débat public où les internautes vont se réunir virtuellement pour parler, écrire, commenter, dénoncer, exprimer leurs avis... Il ne faut jamais oublier que dans des pays en mal de développement comme la Tunisie, le droit à la parole en public fut longtemps confisqué par la dictature : les apparitions dans la presse écrite, à la télévision et à la radio ont été réservées exclusivement à la classe politique et, en second lieu, aux stars des arts et des médias. En ce sens, Facebook pourrait être perçu comme un moyen technologique prometteur qui pourrait faire des avancées au niveau des libertés d'expression.

En Tunisie, comme partout ailleurs où l'espace public (*the public sphere*) se rétrécit, comme une peau de chagrin, et corrélativement, le rétrécissement des espaces des libertés, les groupes et les individus se trouvent pour ainsi dire contraints de se plier aux exigences d'une domination autre ou du moins de lui emprunter des mots, des noms, des costumes ou des outils ou techniques comme c'est le cas ici pour se donner les moyens de se distancier de la tyrannie locale.

On assiste pour la première fois en Tunisie à l'explosion de la parole sur Facebook pendant et après la révolution. Pour publier un texte, les journalistes, les blogueurs, les écrivains et les activistes ne vont plus attendre l'avis favorable ou défavorable d'une maison d'édition. Il suffit d'un clic ou d'un bouton, pour diffuser leurs idées au monde entier. Ce que Facebook nous apporte de radicalement nouveau est qu'il est désormais possible de publier des articles qui pourraient être jugés comme non publiables dans les

journaux, les revues et les maisons de publication. Ce sont des articles où il y a beaucoup de violences verbales et qui sont écrits en entier ou en partie en code-switching.

Ainsi, on a assisté à une floraison d'une littérature électronique et à l'apparition de beaucoup de blogueurs : certains sont connus par leur féminisme telle que Lina Ben Mhenni, d'autres par leurs humours tel que Hamdi Kebdi, d'autres encore, par leurs anarchismes et discours obscènes tel que Jalel Brick, etc. Même ceux qui *ont la main à la charrue* et qui n'ont jamais *eu la main à la plume* (Rimbaud, « Mauvais sang », 1984 :124) nous voulons dire les paysans, les prolétarisés et les prolétaires se sont mis brusquement à écrire sur le sable mouvant du palimpseste de Facebook.

Cette écriture-lecture sur Facebook pourrait être une cure, une thérapie, un moyen de contestation ou tout simplement un moyen de ritualisation, d'intégration et de socialisation. Autrement dit, cette écriture-lecture pourrait avoir diverses fonctions : écrire pour faire du bruit sans rien dire d'essentiel, écrire pour décrire ou prescrire, écrire pour traverser la nuit et aller si loin en soi-même, écrire pour retrouver une jouissance ou une innocence perdue, écrire pour dénoncer, pour contester, pour dire *non* à une tyrannie, écrire pour subvertir la langue et rendre la communication impossible, écrire pour construire un pont entre un monde ancien qui va disparaître et un monde nouveau qui est en train de paraître.

Sur Facebook, la vie réelle défile devant nos yeux sur écran d'ordinateur ou d'un téléphone portable comme si c'était une représentation théâtrale. On assiste à une « mise en scène de la vie quotidienne », une « mise en scène » dans ses ritualisations et ses inventions, dans ses obsessions têtues et ses libertés affichées (Goffman, 1973). D'autant plus qu'on se livre à cette activité généralement en position assise comme si on allait voir un film ou lire un livre. Mais ce film ou ce livre cherche à nous aider, à nous faire installer dans une position médiane entre le rêve et la réalité. Une telle position dote les internautes de cette fameuse « *distanciation* » (Brecht, 2000 : 841), distanciation leur permettant d'être en mesure de commenter avec beaucoup de sarcasme, beaucoup d'ironie ou beaucoup d'humour les moindres gestes des acteurs de la vie politique ou des médias.

Aussi, les facebookeurs et les facebookeuses sifflent-ils (elles) certains acteurs de la vie publique, les caricaturent-ils (elles), les imitent-ils (elles), les ridiculisent-ils (elles), faisant d'eux, chaque fois, des matériaux pour une critique radicale. Pour s'en rendre compte, il suffit de lire ce qui a été écrit sur les murs de certains facebookeurs. On pourrait prendre Moncef Marzouki, ex-président de la République, comme exemple, lors de son apparition au Palais de Carthage enveloppé d'un *burnous* comme un véritable autochtone en vue de présenter ou de représenter la tradition. On pourrait aussi prendre tel ou tel membre du gouvernement, du parlement ou du monde de la communication quand il commet un lapsus ou un glissement dans la marche, dans la démarche ou dans la manière de dire.

Ainsi, Facebook devient un phénomène social qui demande à être étudié puisqu'il occupe une place centrale dans la vie des Tunisiens. Ce n'est pas un simple phénomène éphémère et passager car il a

duré bien des années. Même après la révolution, les Tunisiens ont continué à utiliser Facebook d'une manière plus atténuée, certes, mais ils sont toujours présents sur cette plateforme beaucoup plus que sur d'autres réseaux comme l'illustre le schéma ci-dessous où l'on constate que les utilisateurs de Facebook (d'environ 4,6 millions) sont plus nombreux que ceux de *LinkedIn* ou ceux de *Twitter*.



Figure 3 : Statistiques comparatives des nombres d'utilisateurs des réseaux sociaux (Facebook, LinkedIn, Twitter selon Medianet Labs) (in BEJI, 2016)

Selon des données statistiques diffusées par *Medianet*, (la société de Services en Ingénierie Informatique (SSII) spécialisée dans le domaine des TIC), la Tunisie est tantôt classée en tête de la liste des pays maghrébins les plus connectés à Facebook, tantôt en deuxième position (comme en témoigne le schéma ci-dessous). Quoi qu'il en soit, les Tunisiens demeurent très dépendants de Facebook.

Chiffres clés de Facebook en Tunisie Nombre d'utilisateurs Facebook par gouvernorat

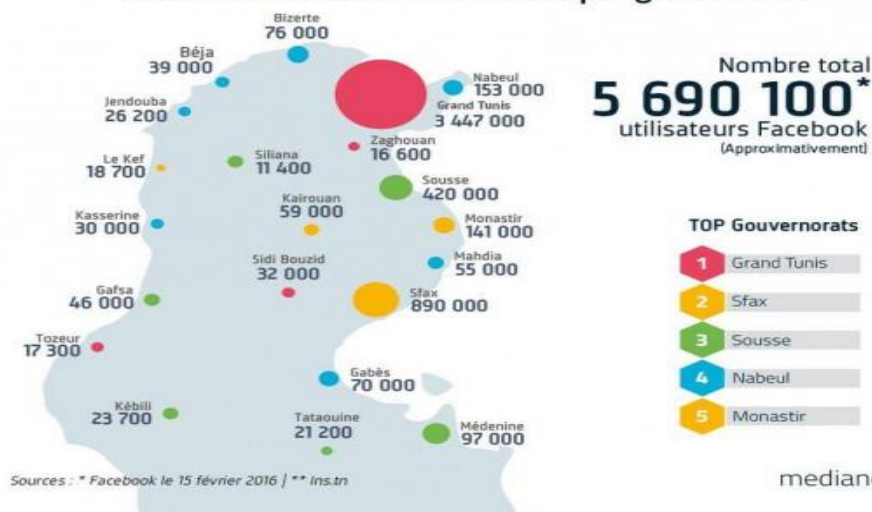


Figure 4 : Distribution du nombre des utilisateurs de Facebook selon la variable géographique

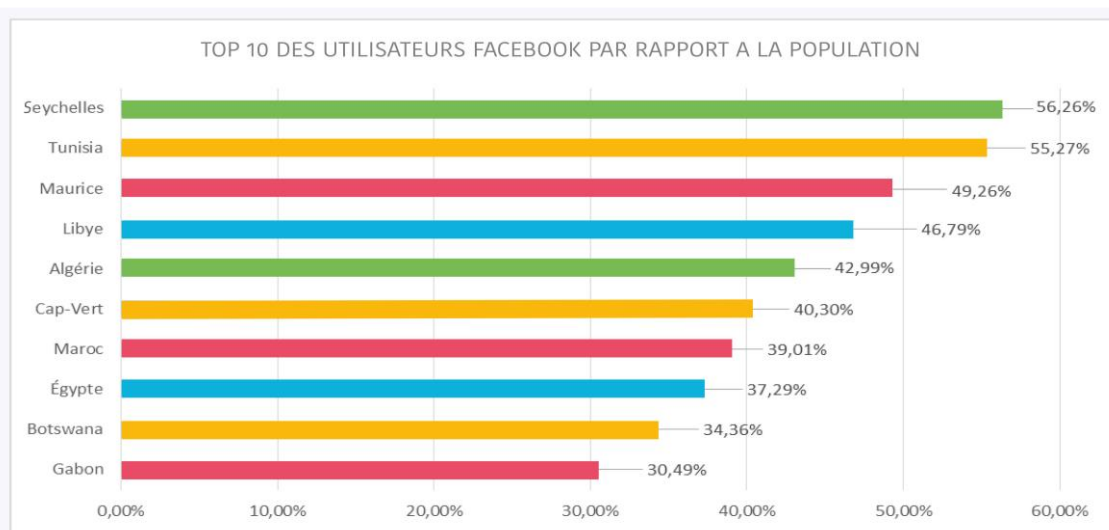


Figure 5 : Tunisie, en tête de la liste des 10 pays les plus connectés sur Facebook

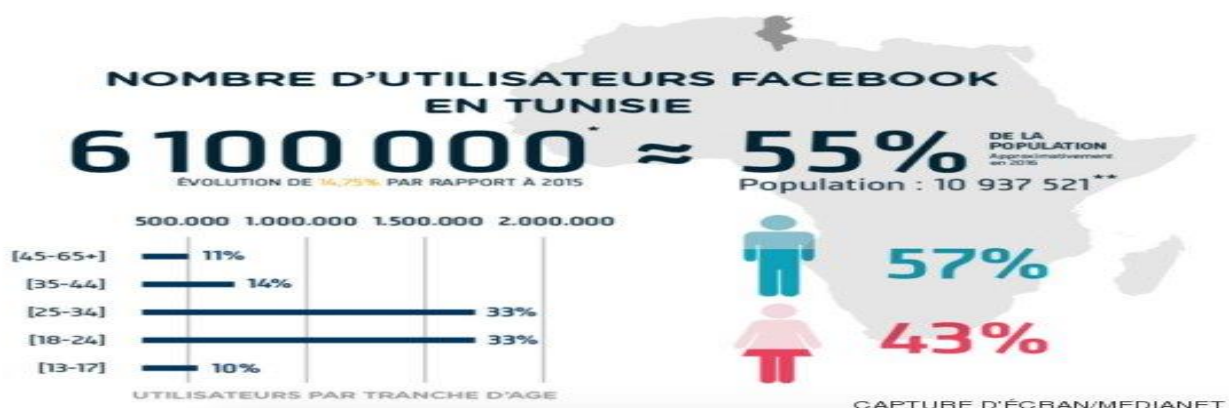


Figure 6 : Distribution du nombre des utilisateurs de Facebook en Tunisie selon la variable sexuelle

Du rapport de *Medianet*, on pourrait apprendre que plus de la moitié de la population tunisienne est connectée à Facebook. On apprend aussi que les hommes utilisent ce réseau plus que les femmes et que la majorité des utilisateurs sont des jeunes. On apprend, enfin, que les espaces les plus connectés sont les grandes villes comme les villes de Tunis, Sfax et Sousse.

Faut-il noter, par ailleurs, que Facebook a été autorisé en Tunisie en 2005, soit un an après sa création. Mais, à cette période, il était inconnu du grand public à cause, d'une part, des tarifs jugés trop élevés de la connexion ADSL, et, d'autre part, de la rigidité du système de répression et de surveillance mis en place par le régime politique de Ben Ali.

Les arrestations des internautes depuis 2001 se sont multipliées : beaucoup de jeunes ont été arrêtés en 2002 pour avoir téléchargé des documents jugés "dangereux". En 2002, l'économiste cyberdissident Zouhair Yahyaoui qui anime le journal en ligne *Tunizine* fut arrêté, torturé et mis en prison. Il mourra en 2005 après sa libération de quelques mois.

L'État tunisien voit en l'essor d'Internet une véritable menace et un grand danger. Un espace de liberté et d'échange est en train de se créer à son insu. Des rassemblements politiques virtuels s'organisent à distance. Ben Ali multiplie la censure : du blocage d'accès aux sites, à la surveillance, à l'espionnage, à la limitation du débit... Il va jusqu'à fermer le site social Facebook le 24 août 2008. En se connectant à leur site favori, les internautes se trouvent face au célèbre message d'erreur « 404-Not Found ».

Très vite, de nombreuses manifestations ont été organisées dans toute la Tunisie et scandant le même slogan « Sayeb Salah » (littéralement « libère Salah », une expression figée en arabe tunisien qui signifie « laisse béton »).

Tout un lexique a été créé par les jeunes Tunisiens pour nommer la censure : « 403-Forbidden », les « 404 bâchées » (en référence à une camionnette populaire...), « Ammar 404 », etc. En effet, les internautes ont créé des astuces pour contourner la censure (notamment les serveurs proxy qui permettent

une connexion indirecte et donc anonyme). En revanche, les émeutes de Rdeyef dans la région minière de Gafsa ont ravivé la flamme entre censeurs et censurés. Ben Ali n'arrive plus à contrôler cet univers virtuel qui repose sur la pluralité et sur la polyphonie. C'est, en partie, grâce à Facebook, que s'est organisé le plus grand rassemblement qui s'est constitué dans l'histoire de la Tunisie, le 14 janvier 2011.

Est-il besoin de noter, pour écarter toute ambiguïté, que Facebook est une plateforme, un instrument ou une technique qui ne peut en aucune manière, en tant que telle, être à l'origine d'une révolution politique et sociale. On ne peut pas expliquer scientifiquement l'effondrement d'un système social ou la naissance d'un ordre nouveau par l'existence ou la non-existence d'un instrument ou d'une technique ou même d'un ensemble de techniques. On ne peut pas expliquer la révolution industrielle en Europe, par exemple, par l'invention du moteur à vapeur. Ce ne sont pas les techniques ou les instruments de communication ou de production qui sont importants mais l'usage social qui est toujours déterminé par les rapports sociaux et symboliques. Ainsi, loin de lier la révolution tunisienne en tant que révolution sociale et politique à l'apparition de Facebook, nous avons tout simplement enregistré une simultanéité dans le contexte tunisien et partout ailleurs dans les pays du printemps arabe entre l'apparition de Facebook et l'explosion de la parole des jeunes sur Facebook et hors de Facebook. Autrement dit, loin d'être une révolution facebookienne, la révolution tunisienne est bel et bien une révolution sociale et politique que les réseaux sociaux, Facebook tout particulièrement, ont favorisée et facilitée.

Comme on vient de le montrer, Facebook n'a pas été tout de suite autorisé dans le pays ; il n'a, donc, jamais été une donnée offerte gratuitement et sans efforts aux jeunes Tunisiens mais il a été conquis de force au même titre que le droit à la liberté en s'exposant corps et âme à la répression la plus brutale, à la torture et à la prison. C'est pour toutes ces raisons que Facebook ou plus exactement l'usage social de Facebook garde, en Tunisie – comme partout ailleurs dans les pays du printemps arabe – le charme d'un fruit interdit que les jeunes vont conquérir et approprier au bout de tout un combat dans les villes beaucoup plus que dans la campagne, combat qui a abouti à la révolution.

2.3.2. Identification de la notion de *révolution* :

Définir le concept de « révolution » n'est pas une entreprise aisée. La difficulté à délimiter cette notion provient de ses sens multiples et parfois même contradictoires. Tout notre travail consiste ici à confronter le sens étymologique du concept à son sens scientifique.

Sur le plan étymologique, le TLFi (*Trésor de la Langue Française Informatisé*)¹³ définit la révolution comme suit :

« Révolution vient du latin chrétien revolutio [qui signifie] « retour du temps ; cycle, retour des âmes par la métempsychose (...) dér. du lat. revolvere « rouler quelque chose en arrière ; imprimer un mouvement circulaire à, faire revenir quelque chose à

¹³ « Le Trésor de la langue française informatisé » (TLFi) est une copie informatisée et mise en ligne du « Dictionnaire le Trésor de la langue française » (TLF) qui comporte seize volumes.

un point de son cycle ; au passif : accomplir une révolution, revenir à son point de départ ». (TLFi, 2012 : page non indiquée en ligne)

Si on suit ce dictionnaire étymologique, on se rend compte que les sèmes du *retour*, de la *répétition*, du *cycle* et du *mouvement circulaire* sont ceux qui constituent le sens étymologique du concept. Tout se passe comme si la révolution était ce retour à l'enfance qui a bercé l'imaginaire collectif de l'humanité que ce soit en mythologie, en littérature ou en religion. C'est, en effet, la recherche des racines, des filiations, de l'identité et du sens de la vie dont on a besoin tant au niveau social qu'au niveau existentiel qui nous fait plonger dans la mythologie et notamment dans la mythologie grecque. Elle nous donne l'illusion d'accomplir ce retour longtemps souhaité à un ordre révolu, aux mots perdus de la tribu, aux héros tragiques d'une Grèce antique. Ce sont ces héros tragiques qui se sont dressés comme des fauves contre la loi, contre le destin, contre la mort, contre les Dieux pour sauver l'essentiel en eux.

Seulement voilà, si on confronte ce dictionnaire étymologique à un dictionnaire ordinaire comme « Le Petit Robert » ou « Le Petit Larousse », on se rend vite à l'évidence que nous sommes en face d'un terme polysémique qui pourrait avoir un sens et son contraire.

En effet, si le TLFi (Trésor de la Langue Française Informatisé) met en relief le sens du « retour » et de la « répétition » auxquels nous nous sommes longuement arrêtée, « Le Petit Larousse », pour délimiter le concept, met plutôt l'accent sur les sèmes de la « rupture », de la « différence », de « l'invention », de la « création » et du « changement » en focalisant toute l'attention sur les grandes ruptures politiques et sociales sans jamais souffler un mot concernant les sèmes de « retour » et de « répétition », en effet, « Le petit Larousse » comme « Larousse encyclopédique » définit la révolution comme suit :

« Changement brusque et violent dans la structure politique et sociale d'un État, qui se produit quand un groupe se révolte contre les autorités en place et prend le pouvoir » (Larousse encyclopédique, 1998 :1344)

Tandis que « Le Petit Robert » parle de la révolution comme « retour » et à la fois comme « rupture ». Il définit « la révolution » comme suit :

« Sens 1 : mouvement en courbe fermée ; rotation complète d'un corps mobile autour de soi. Sens 2 : changement soudain. Changement brusque et important dans l'ordre social, moral... » (Le Petit Robert, 2004)

Ainsi, « Le Petit Robert » semble faire le travail le plus attendu d'un dictionnaire ordinaire, celui-là même de renvoyer la notion de « révolution » à la fois à la « répétition » et à la « différence », à la « continuité » et à la « rupture », à la « tradition » et à la « création », autrement dit, à un sens et à son contraire.

Or, le travail du dictionnaire, comme celui du « *Petit Robert* » en ce qui nous concerne, est un travail scolaire qui fait fonctionner les mots dans le vide, travail artificiel par excellence qui ressemble à un jeu de mots, travail scolaire qui ne peut s'accomplir que dans les milieux scolaires et qui appelle une compétence scolaire, celle-là même de chiffrement déchiffrement de la chose en soi, compétence qui exige une aptitude typiquement savante ou intellectualiste à s'arracher de la situation et à briser la relation

pratique qui relie un mot à son contexte pour avoir devant soi tous les sens d'un mot simultanément et à la fois.

Ainsi détaché de son contexte et de ses rapports sociaux pratiques qui l'irriguent, par lesquels il vit et dans lesquels il fonctionne, le mot du dictionnaire n'a pratiquement aucune existence sociale. Voilà pourquoi le dictionnaire ordinaire en ce qui concerne notre enquête ne peut pas nous apporter un grand secours. Seules, en effet, des enquêtes scientifiques qui cherchent à confronter le concept à la situation où il a immergé, peuvent nous apporter un nouvel éclairage pour saisir la notion de *révolution*.

L'apport de Karl Marx demeure encore à l'heure actuelle comme un des apports indépassables pour identifier la notion de *révolution*.

Dans « *le 18 Brumaire de Louis Bonaparte* », Marx définit la révolution comme suit :

« Les hommes font leur propre histoire, mais ils ne la font pas arbitrairement, dans des conditions choisies par eux, mais dans des conditions directement données et héritées du passé. La tradition de toutes les générations mortes pèse d'un poids très lourd sur le cerveau des vivants. Et même quand ils semblent occupés à se transformer, eux et les choses, à créer quelque chose de tout à fait nouveau, c'est précisément à ces époques de crise révolutionnaire qu'ils évoquent craintivement les esprits du passé, qu'ils leur empruntent leurs noms, leurs mots d'ordre, leurs costumes pour apparaître sur la nouvelle scène de l'histoire sous ce déguisement respectable et avec ce langage emprunté ». (Marx, 1969 :7)

Ainsi pour Marx, le retour au passé est purement et simplement un déguisement et une mise en scène pour pouvoir accomplir la rupture. Tout se passe comme s'il fallait reculer encore davantage pour pouvoir mieux sauter en avant et comme s'il fallait retourner des pas en arrière pour mieux trouver de l'élan pour avancer. François Châtelet reprend cette idée de Marx pour insister sur *la rupture* :

« D'un côté, note Châtelet, « la révolution désigne l'é-volution qui re-vient ; elle a pour image (...) celle du cycle, du cercle... ; d'un autre côté, la révolution opère une rupture et une discontinuité qui redistribuent autrement les configurations existantes. Ainsi une rupture décisive est marquée ; qu'avant l'événement révolutionnaire, il y avait une certaine configuration, et qu'après un tout autre ordre s'instaure, totalement différent de ce qui précédait. ». (Encyclopædia Universalis, 2020, Châtelet, page non indiquée)

Si on suit François Châtelet, on pourrait dire qu'il y a donc un ancien ordre que la révolution a défait pour mettre en place un ordre nouveau. La révolution ou la rupture tend ainsi à déstabiliser et fragiliser davantage l'ordre social et symbolique ancien pour faire asseoir un ordre social et symbolique nouveau. Autrement dit, il y a là une rupture entre deux états : un état antérieur et un état postérieur. Et le fait de revenir en arrière n'est qu'un masque, un déguisement et une mise en scène.

Selon François Châtelet toujours, il est plus pertinent de parler au pluriel et mettre un « s » à « révolution » car il y a des révolutions et non pas une : chaque domaine de la vie pourrait avoir sa propre révolution. On parle de la révolution d'Einstein en physique qui tend à fragiliser celle de Newton, de celle

de Freud en psychanalyse qui tend à déstabiliser la psychologie de l'introspection, de celle de Marx en économie politique qui tend à corriger et à rectifier la science économique de Smith et de Ricardo, de celle de Darwin en anthropologie qui tend à troubler et à complexifier la vision ordinaire des origines de la vie et des hommes, de celle de Durkheim et de Mauss en sociologie qui tend à déstabiliser et à rendre vulnérable la vision morale ou religieuse en ce qui concerne le fonctionnement de la société, de celle de Saussure en linguistique qui tend à mettre en panne le savoir des grammairiens du Port Royal, de celle de Nietzsche en philosophie qui cherche à mettre en question l'idéalisme et l'essentialisme de Platon ou d'Aristote, etc.

Un individu ou une communauté pourrait aussi envisager de révolutionner sa propre vie en opérant un changement dans le style de vie que ce soit vestimentaire, linguistique, culturel ou gastronomique en essayant de rendre abracadabrants et archaïques les anciennes modes vestimentaires, linguistiques, culturelles ou gastronomiques.

Le sens qui nous intéresse particulièrement ici est celui de la révolution politique et sociale. C'est pourquoi, il serait éclairant de revenir encore une fois à Marx pour comprendre ce que c'est qu'une révolution politique et sociale.

L'apport de Marx est ici considérable. Il nous permet d'avoir un nouvel éclairage sur le concept. Dans ses écrits, la révolution devient un objet de science, c'est-à-dire un champ de recherche à part entière et à la fois une « praxis » au sens d'une pratique politique et d'un moyen d'intervention dans les affaires de la cité. Désormais, le concept de *révolution* n'est plus défini d'une manière abstraite comme le faisait Hegel ou Fichte mais plutôt comme une urgence et un besoin pratique. Marx cherche à décortiquer ce concept pour construire la science des faits sociaux mais aussi pour mieux saisir ce que c'est qu'une prise de conscience des injustices subies, ce que c'est qu'une pratique de contestation, de résistance et de lutte tels que les arts, les grèves, les manifestations, les barricades ou l'écriture.

« Les philosophes, disait Marx dans « La onzième thèse sur Feuerbach », n'ont fait qu'interpréter le monde de différentes manières, ce qui importe c'est de le transformer. » (Marx, 2003 : 6)

Autrement dit, la philosophie a échoué dans ces différentes tentatives à définir spéculativement la révolution. En réalité, pour penser la révolution, il faut la vivre, l'éprouver et la sentir.

Dans la préface de « La critique de l'économie politique », Marx définit la révolution comme suit :

« À un certain stade de leur développement, les forces productives matérielles de la société entrent en contradiction avec les rapports de production existants, ou, ce qui n'en est que l'expression juridique, avec les rapports de propriété au sein desquels elles s'étaient mues jusqu'alors. De formes de développement des forces productives qu'ils étaient ces rapports en deviennent des entraves. Alors s'ouvre une époque de révolution sociale. » (Marx, 1972 : 14).

Pour qu'il ait une révolution selon Marx, il faut que les *forces productives* d'une société et les *rapports de production* entrent en conflit et en contradiction. Or, si conflit il y a entre *rapports de production*

et *forces productives* en Tunisie, la révolution tunisienne n'a pas cherché à en finir avec le mode de production dominant comme c'était le cas pour la révolution française. Tout le travail des philosophes des Lumières qui parlent de l'individu, de la liberté, de l'égalité et de la justice a été une étape indispensable pour l'accomplissement de la révolution bourgeoise du 14 juillet 1789 en tant qu'invention d'un ordre économique, social et politique nouveau et en tant qu'une volonté générale de rompre ou du moins de mettre en panne l'ordre ancien.

Or, rien n'a été fait ou presque de ce travail intellectuel en Tunisie. La révolution tunisienne n'a pas été précédée par les Lumières et ce qui en suit de préparation, de gestation, de réflexion et d'investigation. Et elle n'a pas été accompagnée aussi d'une volonté populaire de rompre définitivement avec le système capitaliste et avec l'état de dépendance auquel se trouve le pays. Mais, en revanche, elle a été aussi, on ne dira jamais assez, une révolution sans guillotine : ni des têtes coupées ni fusillades ni exécution de masse, rien de ceci ne s'était passé.

D'après Hatem M'rad en rapportant les paroles de Yadh Ben Achour (auteur de « Tunisie une révolution en pays d'islam ») :

« (La révolution a été) dirigée plusieurs mois par des membres de l'ancien régime, (...) une révolution qui n'a pas coupé les têtes, une révolution laïque et civile confisquée par la suite par une contre-révolution théocratique, une révolution autorisant les membres de l'ancien régime à débattre, à créer des partis et à se présenter aux élections de 2014. Tout cela, c'est du jamais-vu. On n'imagine pas, il est vrai, les partisans de Louis XVI, du tsar russe, ou du Chah d'Iran, participer effectivement au processus révolutionnaire et transitoire qui leur succédera. » (M'rad, 2017, page en indiquée, en ligne).

Outre son pacifisme et son refus d'exécuter et de bannir les membres du régime de Ben Ali, la révolution tunisienne a bien d'autres caractéristiques qui la distinguent de la révolution russe et de mai 68. Si les événements de mai 68 sont nés dans un milieu étudiant contre la répression et la société d'enfermement et de contrôle et si la révolution d'octobre a été menée par un groupe de jeunes intellectuels révoltés qui revendiquent plus de justice et plus d'égalité, la révolution tunisienne a été menée, d'une part, par les jeunes révoltés issus, en grande partie, de la petite bourgeoisie citadine, et, d'autre part par les jeunes chômeurs en désarroi issus des paysans et des prolétariés des quartiers populaires des grandes villes et des villages du fin fond de la Tunisie.

On ne dira jamais assez combien les jeunes Tunisiens — toute classe confondue — ont vécu tout au long des dernières années du règne de Ben Ali dans une espèce d'asphyxie et d'oppression lourde et massive. Pour eux, la *police* a toujours été synonyme non pas de la sécurité et de la justice mais de répression et de brutalité. Ils les désignent de « flics », « serpents » (*znoucha* en tunisien), de « poulets », de « chiens de garde » ou de « Big Brother » pour employer l'expression d'Orwell (Orwell, 1950 : 12). Cette communication impossible entre la police et les jeunes des cités populaires de Tunis est semblable à plusieurs égards à cette

haine — éprouvée par les jeunes des banlieues populaires de Paris envers les policiers — dont parle le réalisateur Mathieu Kassovitz dans son long métrage « La haine » (Kassovitz, 1995).

Il faut attendre que Bouazizi, ce jeune marchand ambulant d'une région pauvre (Sidi Bouzid) se donne la mort en se brûlant à la place publique pour que l'obscurité devienne subitement clarté et pour que la révolution se déclenche. Et comme par effet de boule de neige ou par contagion, les émeutes, les protestations et les révoltes vont se transmettre et se propager du sud au nord du pays, autrement dit de Sidi Bouzid à Tunis en passant par Sfax. Ce cri de liberté va être rapidement reçu, capté et entendu en Libye, en Égypte, au Yémen, et plus tard en Syrie, surtout par des jeunes habitués de Facebook qu'ils soient de milieux socio-culturels aisés ou défavorisés. Ceux qui ne sont pas sur Facebook vont, en revanche, occuper la place publique dans toutes les cités, les bourgs et les villages de la Tunisie tout d'abord et progressivement partout ailleurs dans les pays arabes mentionnés précédemment.

Le temps est venu pour dire « non » à Ben Ali et à son système d'oppression et de dictature. Le 14 janvier 2011, les jeunes criaient la rage au cœur dans un concert de voix qui est monté en *crescendo* devant le ministère de l'intérieur à l'avenue Habib Bourguiba : « *dégage* » (sic) : « Pain et eau et Ben Ali : non » (« Sobj ow me ow Ben Ali le ») (sic). La nuit du 14 janvier Ben Ali fuit le pays, ce qui a marqué la fin de son régime. Au moment même du départ de Ben Ali, l'avocat Abdennaceur Aouini crie à l'avenue Habib Bourguiba en faisant fi au couvre-feu : « Ben Ali s'est enfui ! N'ayez plus peur ! On s'est libéré ! Le peuple tunisien est, enfin, libéré ! » (Traduit de l'arabe tunisien)

S'agit-il là d'une révolution, d'une révolte, d'une émeute populaire, ou tout simplement d'une situation d'anomie ? Si l'on se réfère à Marx, on se rend à l'évidence que les mutations qui ont eu lieu en Tunisie n'ont pas eu pour but comme c'est le cas de la révolution française de résoudre les contradictions entre les forces productives et les rapports juridiques politiques et sociaux de production. Selon ce critère, ce qui a eu lieu en Tunisie n'a rien de révolutionnaire. Mais si on compare ce qui a eu lieu en Tunisie avec la prise de la parole par les jeunes en France en mai 1968, on se rend compte qu'il y a bien des corrélations et des correspondances : l'explosion verbale, la rage de parler et de se dresser collectivement contre une domination lourde, massive et brutale.

Dans d'autres termes, ce qui a eu lieu en Tunisie pourrait être considéré, à l'instar de mai 68 comme une situation d'anomie et de subversion qui se caractérise essentiellement par ceci : la révolution est faite par les jeunes et pour les jeunes. Qu'ils soient activistes ou blogueurs, les manifestants sont majoritairement des jeunes de 18 à 35 ans. On assiste pour la première fois en Tunisie à des grandes fêtes d'explosion verbale où tout le monde parle et notamment les jeunes dans une volonté de prise de pouvoir ou de contre-pouvoir qui laisse entendre un conflit générationnel patent.

On pourrait dire, en conclusion provisoire, qu'on a assisté en Tunisie à une situation d'*anomie* où l'ordre ancien tend à disparaître sans que l'ordre nouveau ne soit encore là.

Pour pouvoir porter l'enquête sur ces fêtes populaires d'explosions verbales animées surtout par les jeunes, il faudrait, au préalable, délimiter les contours de ce qu'on entend par « parler » ou « dire » ou écriture-lecture des jeunes sur Facebook.

2.3.3. La notion de parler ou des dire des jeunes :

« Gilbert Ryle, disait Michel De Certeau, reprenant la distinction saussurienne entre « la langue » (un système) et « la parole » (un acte), comparait la première à un capital et la seconde aux opérations qu'il permet : d'un côté, un stock ; de l'autre des affaires et des usages ». Selon Ryle (1968), (cité par De Certeau, 1980 :1)

La sociolinguistique a porté l'enquête non pas sur le « capital » ou sur « le stock », pour employer les termes de Gilbert Ryle, mais sur « les affaires et les usages », la sociolinguistique a ainsi pris le contre-pied du structuralisme. En effet, contrairement à la linguistique structurale qui étudie la langue, l'énoncé, le capital, le « stock » ; la socio, l'ethno et l'anthropo- linguistique étudient les utilisations sociales de la langue c'est-à-dire les usages ou les pratiques langagières des locuteurs. Ainsi, les sociolinguistes s'intéressent à des paroles bien ancrées dans le réel, à des énonciations qui ont été produites dans des situations de communications déterminées. Autrement dit, les sociolinguistes s'intéressent à des discours produits par des locuteurs bien déterminés, reçus par des interlocuteurs précis et émis dans des lieux sociaux donnés et dans un moment historique particulier.

Notre enquête sur les dire des jeunes Tunisiens sur Facebook avant, pendant et après la révolution s'inscrit dans cette perspective. Nous sommes, en effet, en face d'une conversation ou plus d'« une parlerie » (Duvignaud, 1990 :163-164-165) sans limite. Et à chacun de séduire les Autres par la magie du verbe en jetant à la conversation et aux dire des petits bouts de rien ou de presque rien. (« J'aime », « je n'aime pas ».) Lieu de face-à-face via le Facebook où l'on se trouve pour affronter la nouveauté, pour contrôler l'information ou pour domestiquer un présent malade, lieu où l'on s'attache, où l'on oublie l'usure du temps, où l'on s'oublie dans une *parlerie* sans limite et sans fin. Cette conversation sur Facebook a ses règles d'art, ses rites établis, ses zones franches et ses libertés.

Nous allons porter l'enquête sur les règles d'usage et de fonctionnement de cette conversation-écriture, sur ses rites d'institution ou de passage qui servent à imposer des frontières, à inventer des limites et à créer des bornes et à mettre en place des distinctions. Nous allons aussi porter l'enquête sur ces zones franches et ces libertés affichées qui se donnent à voir à travers des résistances, des transgressions ou des sarcasmes. Nous allons enfin focaliser l'attention sur l'explosion verbale des jeunes pendant et après la révolution, c'est-à-dire au moment de la rupture, de la crise, de l'anomie, de l'hérésie et de la subversion et tout ce que cela a entraîné en termes de changement, modification, transgression, ou invention tant au niveau du lexique que de la syntaxe, du code et de la rhétorique.

Il va sans dire que ces notions de parler des jeunes, de Facebook ou de révolution vont se préciser, se rectifier et s'éclaircir au fur et à mesure que l'on avance dans la critique des travaux réalisés.

Chapitre III : Critique des travaux réalisés : état des lieux et confrontation des points de vue

Introduction :

Ces écritures-lectures qu'on cherche à construire, ces énonciations souterraines qu'on entend à peine, ces appropriations individuelles et collectives de la langue comment les interpréter, comment leur donner sens ? Ces opérations que les jeunes ne cessent de faire sur la langue, comment se transforment-elles en conformisme ou en innovation, en acte d'obéissance ou en acte de rébellion et de résistance par rapport à la norme ?

Pour ce qui nous concerne, nous ferons appel uniquement à quatre voix qui ont marqué le débat sur les pratiques langagières et qui ont donné sens à ces usages même si certaines de ces voix sont parfois celles d'anthropologues, d'historiens ou de critiques littéraires avant d'être de linguistes.

Nous convoquons, tout d'abord, De Certeau (De Certeau, 1980) pour nous aider à interpréter ces opérations singulières que les jeunes et les moins jeunes font dans la langue et sur elle.

Nous faisons appel, ensuite, à Bourdieu (Bourdieu, 2001-1977-1971) pour nous faire comprendre l'influence de ce que Bourdieu appelle le « marché linguistique » dans la détermination ou dans le conditionnement de l'acte de parler d'un individu ou d'un groupe.

Nous invitons, ensuite William Labov (Labov, 1978-1983-2001- 2006) pour nous aider à saisir la genèse du changement linguistique grâce à ses enquêtes sur le terrain qui ont mis en corrélations les positionnements des individus et des groupes sur le « marché linguistique » (c'est-à-dire sur ce *continuum* composé de différentes manières d'énonciations qui informent sur l'appartenance de l'agent ou de l'acteur à une ethnie, à une classe d'âge, à une classe sexuelle et à une classe sociale).

Nous donnons, enfin, la parole à Mikhaïl Bakhtine (Bakhtine, 1970 a et b) pour nous montrer l'importance de la notion du « carnaval » quand on veut enquêter, comme c'est notre cas, sur la libération de la parole dans une situation de révolution, de crise, d'anomie et de subversion.

Ce travail théorique est un éclairage qui nous permet de voir en quoi la réflexion de ces auteurs nous aide, à mieux comprendre et analyser l'invention dans le quotidien par les jeunes Tunisiens de cette écriture-lecture qui se fait et se défait à chaque instant comme un palimpseste sur le sable mouvant de Facebook.

3.1. De Certeau ou comment donner sens aux usages sociaux de la langue ?

3.1.1. Comment penser les pratiques singulières ?

Michel De Certeau (1980) cherche à penser les pratiques singulières longtemps reléguées à l'insignifiance : les pratiques de la langue mais aussi celles de la lecture, d'occuper ou d'habiter l'espace, de

marcher, de porter le corps, de faire la cuisine, etc. Son texte s'ouvre par la présentation des objectifs qu'il voudrait atteindre :

« La recherche est née d'une interrogation sur les opérations des usagers, supposés voués à la passivité et à la discipline. Plus que de traiter un sujet aussi fuyant et fondamental, il s'agit de le rendre traitable, c'est-à-dire de fournir, à partir des sondages et d'hypothèses, quelques chemins possibles pour des analyses encore à faire. Le but serait atteint si les pratiques ou « manières de faire » quotidiennes cessaient de figurer comme le fond nocturne de l'activité sociale et si un ensemble de questions théoriques, de méthodes, de catégories et de vue, en traversant cette nuit, permettait de l'articuler. » (De Certeau, 1980 : 1)

Or, justement, de cette histoire muette des énonciations fugitives qui s'inventent en milles manières de bricoler, de ces écritures-lectures toujours à faire et à se défaire comme un palimpseste sur le sable mouvant du Facebook, entre autres plateformes que dire, comment les penser, comment les faire parler, comment les interpréter, comment leur donner sens et signification, bref comment construire ces singularités en objet de science ?

Michel De Certeau part d'un constat selon lequel il y a dans le monde où nous vivons une culture qui tend à homogénéiser, à uniformiser, à standardiser et à imposer sa manière de voir et de penser ; c'est la culture de la *conquista* de « l'économie du marché », celle des vainqueurs et des dominants et une contre-culture qui tend à se distinguer, à se différencier, à se particulariser et à se singulariser. En ce qui concerne notre travail d'enquête, on verra comment les usagers de Facebook vont réagir à l'égard de l'imposition par le Facebook de la culture industrielle. Vont-ils parler le langage de la culture industrielle, ce langage de la massification ou cherchent-ils à détourner la langue des dominants à travers des manœuvres, des stratégies et des tactiques ?

Nous allons définir à présent ce que Michel De Certeau entend par *manœuvre*, *tactique* et *stratégie*.

3.1.2. L'art de dire en tant que manœuvre :

Selon Michel De Certeau, les individus et les groupes cherchent souvent à utiliser leurs actes d'énonciations mais aussi leurs manières de faire comme des procédures ou des dispositifs pour contourner les institutions entre autres la langue puisque c'est cette dernière institution qui nous intéresse ici plus particulièrement en tant que linguiste.

En commentant le livre de Foucault « *Surveiller et punir* », (Foucault, 1993 et De Certeau, 1980 : 101), Michel De Certeau souligne que son objectif est de chercher à montrer comment les manières de dire et de faire des usagers tendent à ruser avec les institutions et à les contourner pour les faire parler un langage autre. En effet, il s'agit pour les usagers, selon De Certeau, de faire régner dans le monde social un ordre autre que celui des institutions, un micro-pouvoir inventé par eux, une certaine surveillance particulière qui

se met à la place du pouvoir institutionnel comme le montre Foucault dans son enquête mais aussi, ajoute De Certeau, les usagers cherchent à créer des poches de liberté, des lieux d'asiles et des espèces de *niches écologiques* pour se réfugier à l'abri du bruit des institutions de standardisation, de massification et d'homogénéisation. C'est de cela qu'il s'agit, pour De Certeau, de montrer et de faire voir dans son travail d'enquête. C'est précisément de ces pratiques souterraines, de ces procédures et de ces dispositifs qui cherchent à trouer les institutions, à tricher avec elles, à les coloniser de l'intérieur sans chercher pour autant à les mettre en panne ou à les quitter. Il s'agit, donc, pour Michel De Certeau, d'être à la fois pour et contre « *Surveiller et punir* ». Autrement dit, de reprendre cette problématique intéressante que Foucault pose dans son travail sur les procédures disciplinaires dans le but non seulement de la suivre et de la prolonger mais aussi de l'orienter dans un sens opposé à celui suivi par Michel Foucault en montrant que ces dispositifs et procédures inventés par les usagers ne cherchent pas uniquement à créer une nouvelle manière de surveiller et de punir différente de celle des institutions des Lumières comme le montre Foucault mais aussi d'ouvrir comme nous l'avons montré des plis, des creux et des interstices de lumière et de liberté à l'intérieur même de ces institutions répressives, lourdes et massives.

Si on suit Michel de Certeau, on pourrait définir une *manœuvre* comme un ensemble de dispositifs et de procédures, autrement dit, comme un ensemble de technique, de ruse, de détour, d'appropriation de ce qui est institué et imposé.

Loin du regard réprobateur et normatif du professeur et en marge des institutions, les jeunes internautes tunisiens sur Facebook vont utiliser différentes manœuvres (truncations de mots, abréviations, rébus, emprunts, etc.) pour tordre la langue officielle. Ils vont créer un nouvel ordre et des règles linguistiques qui contrecarrent celles imposées par le pouvoir mais aussi et surtout un nouvel espace de liberté.

3.1.3. L'art de dire en tant que stratégies et tactiques :

Michel De Certeau montre d'autre part que les manières de dire et de faire des usagers ne se réduisent pas à des manœuvres c'est-à-dire à des dispositifs et des procédures. Elles sont souvent aussi utilisées en tant que « *stratégies* » et en tant que « *tactiques* ». Pour distinguer les « *stratégies* » par rapport aux « *tactiques* » :

« J'appelle « *stratégies*, le calcul des rapports de force qui devient possible à partir du moment où un sujet de vouloir et de pouvoir (un propriétaire, une entreprise, une cité, une institution scientifique) est isolable d'un « *environnement* ». Elle postule un lieu susceptible d'être circonscrit comme un propre et donc de servir de base à une gestion de ses relations avec une extériorité distincte (des concurrents, des adversaires, une clientèle, des « *cibles* » ou « *objets* » de recherche). La rationalité politique, économique ou scientifique s'est construite sur ce modèle stratégique. » (Michel De Certeau, 1980 : 20).

Et il ajoute :

« J'appelle au contraire « tactique » un calcul qui ne peut pas compter sur un propre, ni donc sur une matière qui distingue l'autre comme une totalité visible. La tactique n'a pour lieu que celui de l'autre. Elle ne dispose pas de base où capitaliser ses avantages, préparer ses expansions et assurer une indépendance par rapport aux circonstances. Le propre est une victoire du lieu sur le temps. Au contraire, du fait de son non-lieu, la tactique dépend du temps, vigilante à y « saisir au vol » des possibilités de profit. Ce qu'elle gagne, elle ne le garde pas. Il lui faut constamment jouer avec les événements pour en faire des « occasions ». Sans cesse le faible doit tirer parti de forces qui lui sont étrangères. Il l'effectue en des moments opportuns où il combine des éléments hétérogènes (ainsi, au supermarché, la ménagère confronte des données hétérogènes et mobiles, telles que les provisions au frigo, les goûts, les appétits et les humeurs de ses hôtes, les produits meilleur marché et leurs alliages possibles avec ce qu'elle a déjà chez elle, etc.), mais leur synthèse intellectuelle a pour forme non un discours, mais la décision même, acte et manière de « saisir » l'occasion. » (Fin de citation). (Michel De Certeau, 1980 : 21).

Voilà en quoi consistent les usages sociaux des arts de dire ou de faire de l'homme ordinaire dans le quotidien. Nous avons montré longuement comment ces arts ou ces pratiques de dire ou de faire pourraient servir comme des procédures, des dispositifs ou des manœuvres pour coloniser de l'intérieur les institutions comme celle de la langue. Nous avons montré aussi comment les pratiques langagières de l'homme ordinaire travaillent inlassablement dans les plis et les creux de la langue à travers toute une série de manœuvres, de procédés, de dispositifs, de tactiques ou stratégies. De telles manœuvres pourraient se diviser en de tactiques pour ceux qui sont dépourvu de pouvoir ou en stratégies pour ceux qui agissent à partir d'un territoire ou un pouvoir qu'ils cherchent à défendre et à renforcer.

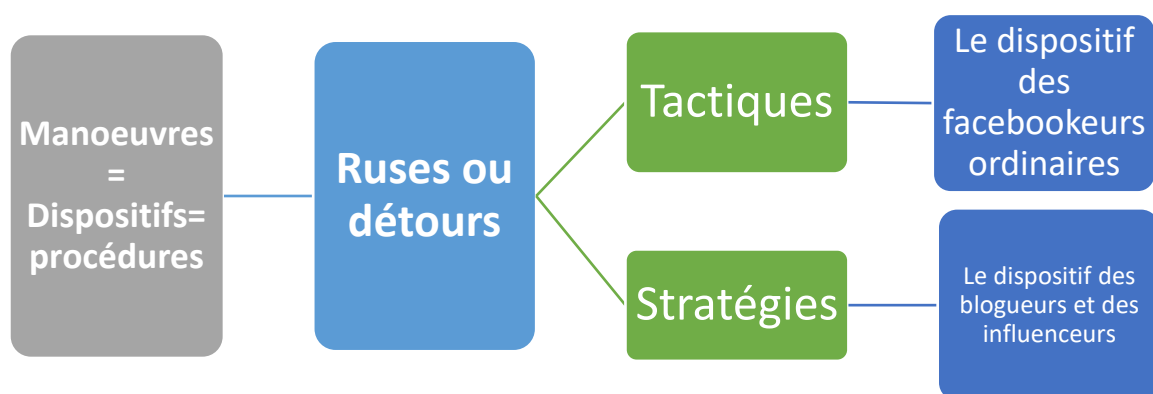


Figure 6: Nuances sémantiques entre la notion de « manœuvre », celle de « stratégie » et de « tactique »

Résumons-nous. Des travaux de De Certeau dans « L'invention du quotidien », on apprend deux idées principales : la première est que le facebookeur ou le blogueur n'a jamais été à aucun moment un consommateur passif. La deuxième est que le dire ou l'écrire sur Facebook n'est pas uniquement un simple dire ou un simple écrire mais il est aussi un faire, un acte, une manœuvre qui mobilise un ensemble de dispositifs et de procédures. Ces derniers pourraient être soit des *stratégies*, autrement dit, des actes d'imposition ou de distinction qui cherchent à maintenir et à renforcer un pouvoir soit des *tactiques* autrement dit des occasions, des ruses et des détournements d'un facebookeur dépourvu de pouvoir.

Toutes ces manœuvres qu'elles soient des tactiques ou des stratégies, tous ces tours et détours, tout ce travail de bricolage de la langue sont utilisés par les agents sociaux dans le quotidien pour se distinguer, pour se positionner sur le *continuum* que Bourdieu appelle « marché linguistique ». Or, de quoi s'agit-il lorsqu'on parle de ce positionnement ou de cette distinction linguistique qui est aussi une distinction sociale ? Et qu'est-ce qu'on entend par ce « *continuum* » ou ce « *marché linguistique* » ?

3.2. L'apport de Bourdieu ou l'intérêt de la notion de « marché linguistique » :

Ce que Bourdieu nous apporte de relativement nouveau en sociolinguistique, c'est sa tentative de rompre avec la pensée substantialiste qui tend à traiter le parler franc des déshérités et le parler distingué des classes aisées comme des identités distinctes et autonomes. En effet, il s'agit pour Bourdieu d'aller au-delà de l'objet réel, au-delà des apparences, au-delà de ces fragments épars et hétéroclites qui se donnent à voir dans ces identités distinctes et autonomes et dans ce dualisme ou cette opposition toujours de mise entre le parler franc ou relâché et le parler distingué ou soutenu pour constituer et construire l'objet scientifique des manières de parler à savoir « le marché linguistique ». Nous aussi à l'instar de Bourdieu nous avons essayé de rompre avec l'objet réel et de construire le dire-écrire des facebookeurs et des blogueurs sous le modèle relationnel comme par exemple « anomie » et « culture écrite », « classe sociale » et « dire-écrire », « révolution » et « dire-écrire ».

Pour pouvoir étudier le dire-écrire selon un modèle relationnel, nous devons considérer la langue non pas comme des fragments épars mais comme un espace unifié ou comme un *continuum* autrement dit comme un espace partagé par tous les usagers d'où l'intérêt de la notion du *marché linguistique*.

Ainsi, il convient d'abord de définir ce que Bourdieu entend par la notion de « marché linguistique ». D'où l'intérêt aussi de montrer, en second lieu, comment ce marché a été inventé et produit linguistiquement, historiquement et anthropologiquement. Il y a là tout un travail de généalogie ou plus exactement « *d'archéologie* » (Foucault, 1969) pour faire voir comment ce marché est loin d'être une entité naturelle mais un produit de l'histoire ou mieux encore une entité historiquement et anthropologiquement constituée. Il s'agit, enfin, de porter l'enquête sur son fonctionnement, autrement dit, sur ses réalisations c'est-à-dire sur ses usages sociaux.

3.2.1. Délimitation de la notion de « marché linguistique » :

Dans « Vous avez dit populaire » (Bourdieu, 1983), Bourdieu cherche à déconstruire l'objet réel qui nous donne l'illusion qu'il y a une dichotomie, un dualisme et une véritable opposition entre deux identités distinctes et autonomes, deux identités antagonistes engagées dans la lutte sociale de « la langue » des nantis qui parlent avec autorité et qui ont tous les moyens pour se traduire ou se convertir en faire, en action et en pouvoir et de « la langue » des laissés-pour-compte qu'on entend à peine et qui pourraient se réduire en silence et en insignifiance. Il y a là, disait Bourdieu, une manière substantialiste de la *doxa*, de la linguistique spontanée et du sens commun qui tend à réduire la langue aux apparences des apparences, à des éléments épars et hétéroclites qui cherchent à naturaliser ce qui est un produit historique et social et à évacuer l'objet construit, l'objet scientifique. Or, pour pouvoir aller au-delà de l'objet réel inventé du bout en bout par le sens commun et pour pouvoir construire l'objet scientifique en tant qu'objet relationnel, Bourdieu substitue les notions de *dichotomie*, de *dualisme* et d'*opposition* par la notion de *continuum*. Il n'y a pas, selon lui, différentes manières de parler autonomes et distinctes les unes des autres mais un *continuum* qu'il appelle l'*espace linguistique* ou le *champ linguistique* ou le « marché linguistique ».

Le concept de « *marché linguistique* » nous permet de penser les pratiques langagières non pas comme des entités autonomes, disparates et hétéroclites mais comme des rapports sociaux et symboliques au sein des échanges linguistiques tant au niveau de la production qu'au niveau de réalisation, de la circulation et de la consommation ou des usages sociaux. À l'instar de Marx qui, pour comprendre la société capitaliste, a fabriqué la notion de « *mode de production* » ou à l'instar de Mauss qui a forgé la notion « *d'échange* » pour saisir le don c'est-à-dire le rapport entre donner, recevoir et rendre, Bourdieu a inventé la notion du « *marché linguistique* » pour briser les apparences et pour pouvoir comprendre le fonctionnement de l'économie de l'échange symbolique et saisir, par cela même, les interactions et les rapports linguistiques et sociaux entre les différentes manières de dire et de parler une langue.

Si la création des concepts sert, comme disait Deleuze dans son « *Introduction à la philosophie* » (Deleuze et Guattari, 1991) à nous doter des lunettes pour voir et penser le monde autrement, en quoi le concept de « *marché linguistique* » tel qu'il a été inventé par Bourdieu nous apporte-t-il un éclairage nouveau sur les pratiques langagières ?

En pensant la langue comme un *continuum*, le concept de « *marché linguistique* » nous aide à aller au-delà de la pensée dualiste qui est l'expression ou la manifestation du haut et du bas, du bien et du mal, du vrai et du faux, du jour et de la nuit, du distingué et du vulgaire, du parler bourgeois qui privilégie la forme et la mise en forme et du franc-parler des classes populaires qui néglige les formes et la mise en forme, etc. Ce concept nous permet aussi d'aller au-delà de la pensée relativiste qui étudie les parlers comme étant des entités égales, distinctes et indépendantes les unes des autres. Il nous permet aussi de rompre avec la pensée essentialiste ou substantialiste qui cherche à autonomiser la langue et à l'étudier en elle-même et

pour elle-même indépendamment de ses conditions de production et de réalisation. Ce concept nous permet, enfin, de briser cette division artificielle entre ce qu'on appelle « la linguistique interne » et ce qu'on appelle « la linguistique externe ». Aller au-delà de cette division ou de cette dichotomie pour nous rendre compte que les mots ne sont pas uniquement des mots et que les formes et les mises en forme ne sont pas uniquement des formes ou des mises en forme mais aussi des actes et que le dire pourrait être un faire comme disait Austin. En effet, comme nous l'avons montré lorsque nous avons précédemment abordé les travaux de Michel De Certeau, les mots, les discours, les formes et les mises en forme sont aussi des pratiques, des contenus, des manœuvres, autrement dit, des tactiques et des stratégies qui visent souvent à contourner l'ordre des mots, à détourner l'ordre des choses et à permettre, par cela même, les pratiquants à se mettre à l'abri d'une domination massive et brutale.

Il s'agit, ensuite, de montrer ce que ce concept nous permet de voir et de concevoir. En effet, la notion de « *marché linguistique* » telle qu'elle a été forgée par Bourdieu nous autorise à faire subir aux concepts linguistiques un triple déplacement : le premier consiste à substituer à la notion des *rapports de communication* la notion des *rapports des forces symboliques* ; faut-il rappeler que la langue n'a jamais été uniquement un moyen de communication et d'interaction mais elle a toujours été aussi un moyen d'imposition de sens. On ne parle pas pour parler mais pour conserver ou inventer une réalité. On ne parle pas uniquement pour être compris mais aussi pour être cru, obéi, respecté, aimé, distingué. Il y a là à substituer à la notion du sens celle de la valeur, du prix et du profit.

Le deuxième déplacement consiste à substituer à la notion de *compétence* la notion de *capital linguistique*. En effet, la raison d'être d'un parler ou d'une manière de dire ne réside jamais complètement dans la *langue* telle qu'elle a été inventée par Saussure ou dans la *compétence linguistique* du locuteur telle qu'elle a été définie par Chomsky c'est-à-dire dans la capacité d'engendrer des phrases à l'infini grammaticalement recevables mais aussi et surtout dans l'investissement de cette compétence linguistique dans le marché c'est-à-dire dans la possibilité d'utiliser de manière cohérente et adaptée une infinité de phrases dans un nombre infini de situations. Il y a là à substituer à la notion de *compétence* ou de *grammaticalité*, la notion d'*acceptabilité* qui consiste à savoir quand il faut parler ou se taire ou utiliser un parler plutôt qu'un autre. Nous allons revenir sur ces deux déplacements lorsque nous allons aborder la question du fonctionnement du marché linguistique dans le troisième point de cette présentation de l'apport de Bourdieu.

Le troisième déplacement consiste à substituer la notion de « compétence » – telle qu'elle a été inventée par Chomsky ou de la « langue » telle qu'elle a été forgée par Saussure – par le concept de « langue légitime ». Il s'agit là de dénaturiser ou d'historiser, c'est-à-dire de ramener ou de rendre ce qui est historique à l'histoire, à la culture et au contexte. En effet, ce déplacement consiste à montrer et à faire voir que la langue ou la compétence ou encore cette grammaticalité ou cette capacité d'engendrement des

phrases correctes à l'infini n'a jamais été comme l'entend Saussure ou Chomsky quelque chose qui a toujours existé en nous indépendamment de l'histoire et de la société tout se passe comme si la langue ou la compétence était un trésor partagé provenant d'une hérédité plutôt d'un héritage, quelque chose d'inné ou de naturel qui existe en nous depuis toujours. Il s'agit, pour Bourdieu, de montrer que la langue dont parle Saussure est loin d'être une entité autonome, mais, au contraire, elle a toujours été le produit et l'aboutissement de tout un travail de standardisation, d'uniformisation et d'homogénéisation à la suite d'un processus long et douloureux de domination et d'imposition du sens.

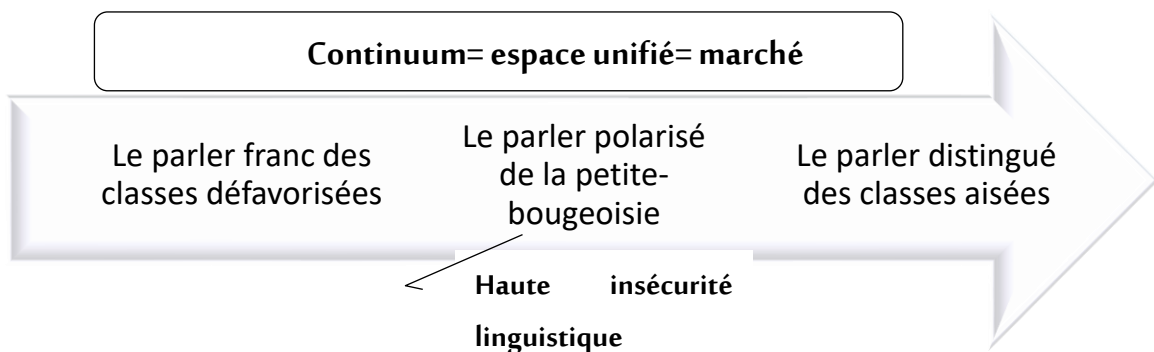


Figure 7: Continuum= marché linguistique= langue légitime

Cette figure pourrait se traduire en ce qui concerne notre travail d'investigation comme suit :

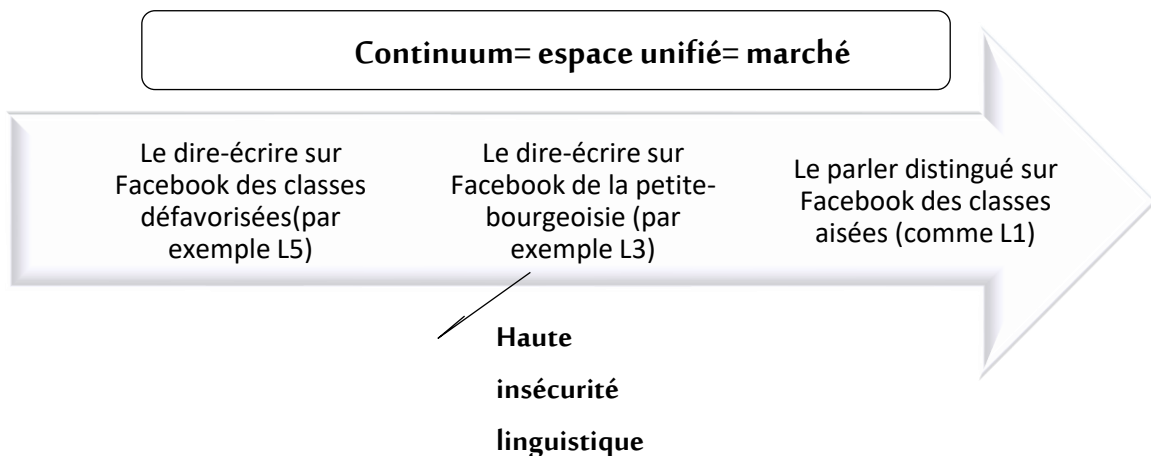


Figure 8: Application du concept de « marché linguistique » sur notre corpus

En nous basant sur notre corpus, le schéma pourrait donner le tableau suivant :

Locuteurs- types	Classes sociales	Langue et type de transcription	Position dans le marché linguistique	Exemples
L5	Classe défavorisée	arabizi	Ecart	Hhhhhhh ui uii aaa rouu7iYy ¹⁴ 
L3	Petite- bourgeoisie	Franco-arabe	Plus ou moins proche	L3 c'était la 2eme fois ha boubakker ... en plus, 7it rajelha wala 7itha, c kifkif , nafs el7it ... ¹⁵
L1	Bourgeoisie	Français	Proche	L1 . Post de juillet 2011.... (soupir) Je suis dégoûtée....un profond écoeurement, une tristesse incommensurable...comment en est on arrivé là ?

Nous constatons un *continuum* dans les différentes façons de parler des trois locuteurs L5, L3 et L1 représentatifs des trois classes sociales en Tunisie la classe défavorisée, la petite bourgeoisie et la bourgeoisie. Loin d'être séparées, ces variétés linguistiques sur Facebook sont interreliées : les deux extrémités de ce *continuum* sont occupées par l'arabe tunisien et le français et entre les deux se situe le franco-arabe. L'absence de coupure nette entre les parlers des jeunes sur Facebook nous permettra de mieux comprendre les écrits approximatifs à mi-chemin entre le français et l'arabe.

3.2.2. Le marché linguistique est un espace inventé :

Comment la langue en tant que langue légitime, en tant que langue dominante, en tant qu'espace qui s'impose à tous, en tant que marché structuré et structurant, a été inventée en France et dans ses colonies ? C'est à ce questionnement qu'il s'agit de répondre dans ce deuxième point de notre exposé sur l'apport de Bourdieu.

La nouveauté de l'approche de Bourdieu en linguistique consiste à inventer le concept de « marché linguistique », concept sans lequel on n'aurait pas pu repenser et réinterroger le concept de « langue » ou de « compétence » ainsi que celui de « parole » ou des « parlers ». C'est, en effet, la création du concept du « marché » qui a ouvert à Bourdieu des nouvelles perspectives et qui l'a doté de nouveaux éclairages et de nouveaux horizons qui l'ont incité à substituer le concept de « langue légitime » à la place de celui de « langue », en opérant, ainsi, un déplacement au sein des concepts linguistiques et en inaugurant, par cela même, une coupure épistémologique au sein même de la linguistique. Au lieu de parler de

¹⁴ Tr. « Hhhhh Oui, oui, mon âme  ».

¹⁵ Tr. « C'était la 2^{ème} fois Boubaker...De plus, son mur ou celui de son mari, c'est la même chose, le même mur ».

« langue » ou de « compétence » comme étant un trésor partagé par une communauté linguistique tout se passe comme si ce trésor était inné et cet engendrement d'une infinité de phrases grammaticalement correctes était une donnée fixe qui existait en nous depuis la naissance et qui faisait partie de la nature humaine, Bourdieu parle de « langue légitime », d'un espace linguistique anthropologiquement et historiquement institué. Or, qu'est-ce qu'on entend, donc, par cette notion de « langue légitime » ?

Parler de « langue légitime » revient à parler d'un état, d'un pouvoir, d'une hégémonie ou d'une domination politique, lourde, massive et brutale qui impose, tout au long d'un processus long et douloureux, l'unification de la langue et à travers elle l'homogénéisation du goût et de la manière de penser, de porter le corps, de présenter et de représenter le cours du monde.

En effet, pour pouvoir inventer une nation, un empire ou un État, il faut absolument qu'on invente, entre autres choses, une langue qu'on impose à tous les locuteurs à l'intérieur de la nation et parfois même hors de la nation.

Cela revient à dire que la « langue légitime » est celle-là même que la domination politique, économique, sociale et culturelle impose en tant que langue officielle, autrement dit, en tant que langue dominante chez elle et hors de chez elle, en tant que langue reconnue comme langue standard, en tant que langue de la « modernité » et, donc, méconnue comme langue d'oppression et de répression. Autrement dit, « la langue légitime » est celle que la domination impose en tant que langue autorisée à parler et à parler avec autorité, en tant que langue de droit (qui fait le droit), en tant que langue de la chose politique et de l'espace public, dotée, comme elle est, de tous les pouvoirs y compris ceux de faire jouir, de faire séduire, de faire aimer et de faire croire afin qu'elle invente les mots qu'il faut pour inventer les choses et convertir à l'occasion des actes d'institutions le dire en faire comme le souligne Austin en parlant du discours performatif et le faire en dire comme cela se fait quotidiennement dans l'art de persuasion de la rhétorique, de la politesse, de la politique, de la propagande et de la publicité pour vaincre, pour convaincre et pour se donner raison. Voilà, donc, comment « la langue légitime » devient la langue standard, la norme, le bon usage, l'étalon ou la mesure sans laquelle on ne pourrait en aucun cas ni hiérarchiser les parlers et les discours ni calculer les écarts et les variations ni pointer du doigt pour ainsi dire « les fautes » et les « maladresses » ni souligner les « marges », les « incorrections », « les subversions », les obéissances et les inventions.

En s'appuyant sur les travaux de Fernand Brunot (Brunot, 1968), Bourdieu (Bourdieu, 2001 : 67-98) a montré comment le français — tout au long d'un processus historique long et complexe — a pu s'imposer en France et dans les colonies — comme langue légitime au moyen des institutions d'impositions multiples telles que l'école, les académies, le service militaire et la création des marchés et des routes — et corrélativement et en conséquence, plus que sept cents langues ou dialectes locaux ou régionaux ont été condamnés subitement à se taire sinon à se perpétuer comme des résidus d'un temps révolu, comme des

linga franca, de baragouin ou de jargon obsolète et abracadabrant, langage grossiers et incompréhensibles des « paysans arriérés » et des « barbares », langages incompréhensibles et incapable de dire la « science et la modernité » (Bourdieu, 2001 :73).

Si on suit Ferdinand Brunot, on se rend compte que jusqu'à la révolution française l'unification linguistique et l'imposition du français en tant que langue de la nation ont été des éléments parmi tant d'autres de l'édifice du processus de construction de l'État monarchique. En effet, dès le XIV^{ème} siècle, la langue française, langue qui s'élabore dans les cours royaux et dans les milieux cultivés de l'île de France, a pu s'imposer en tant que langue légitime dans les provinces centrales du pays d'oïl. Et par voie de conséquence, tous les autres parlers de ces régions sont tombés subitement au rang de « patois », de « langue incompréhensible, langage corrompu et grossier » pour reprendre les termes mêmes que Furetière utilise dans son Dictionnaire de 1690 pour qualifier les langues qui ont été parlées dans ces régions.

Et si on continue à suivre Ferdinand Brunot, on se rend compte également qu'en pays d'oc, il faut attendre le XVI^{ème} siècle pour que le français, ce dialecte parisien, tende à substituer les parlers locaux dans les cérémonies officielles et dans les actes publics tandis qu'un bilinguisme ou plus exactement une diglossie s'installe dans ces régions : les paysans, les pauvres et les démunis sont réduits à parler le local alors que les aristocrates, les bourgeois et les petits-bourgeois ont tout à gagner pour parler la langue des dominants et des vainqueurs.

La révolution française a maintenu et a renforcé ce processus d'unification linguistique qui n'a pas cessé de se constituer. Pour les révolutionnaires, il ne s'agit pas uniquement à travers l'imposition du français en tant que langue légitime de créer un médium de communication et d'échange mais aussi et surtout de réformer la langue française, de la purifier, de la purger des « mauvais usages » des « corruptions » et des « impuretés » liés à l'ordre ancien et aux usages « révolus » de l'aristocratie c'est-à-dire des vainqueurs d'hier qui sont devenus des vaincus. Il s'agit, en effet, pour l'ordre nouveau d'inventer dans la langue française « une langue nouvelle », une langue révolutionnaire capable de véhiculer « la pensée nouvelle de l'homme nouveau ». (Bourdieu, 2001 :74)

Il faut attendre la Troisième République pour que l'école – qui devient gratuite et obligatoire depuis 1882 – tende à fabriquer de tous les petits Français de France et des colonies des enfants capables de manier la langue de la nation, la langue de tous, la langue pour tous, un français standard pour que tous les petits Français de France puissent voir et sentir les choses de la même manière. Parler la même langue pour pouvoir avoir le même goût, la même culture et la même manière de voir et de penser le monde. Voilà bien une École, celle-là même de la Troisième République et ses instituteurs, aussi déterminés, aussi dévoués que des braves soldats, que des braves sentinelles pour créer, pour fabriquer, pour édifier une conscience commune, « une conscience collective », selon Durkheim (Durkheim, 1967 : 53), de la nation française qui vient de naître.

Dans une enquête critique publiée en anglais qui a alimenté beaucoup des controverses, enquête qui est aujourd'hui à sa deuxième édition en français (Weber, 2011). Eugène Weber cherche à nous faire voir qu'en dépit des efforts immenses de l'Ancien régime et de la révolution, ce processus d'unification de la langue, de l'imposition du français en tant que langue dominante à l'intérieur de l'Hexagone a demeuré jusqu'à 1848, l'avènement de la Troisième République plus un rêve ou une volonté qu'une réalité. Il a fallu à l'ordre colonial, de mener par la force des armes cette expérience barbare en Algérie, chez les autres, dans la terre des autres en dehors de la France et il a fallu aussi que cette expérience puisse aboutir à des résultats concluants pour qu'elle soit appliquée enfin en terre française à l'intérieur de l'Hexagone ! Autrement dit, il a fallu inventer le français en tant que langue dominante en dehors de la France, dans les colonies pour pouvoir l'imposer ensuite à l'intérieur de l'Hexagone à travers l'école et aussi à travers l'école des pauvres c'est-à-dire à travers le service militaire et l'émigration des paysans vers les villes !

Ces travaux montrent l'importance de ce déplacement que Bourdieu a opéré au sein des concepts linguistiques en substituant la notion de « langue légitime » à la notion « de langue » ou « de compétence ». Ces travaux ont montré que la langue n'a jamais été une donnée ou un *trésor partagé* qui a toujours existé mais qu'elle a toujours été un enjeu de lutte toujours à faire et à se défaire, un produit de l'histoire et des rapports de lutte. Tout l'apport de Bourdieu consiste à mettre à nu ce travail de naturalisation et de dissimulation pour montrer que « langue légitime » est quelque chose que l'on invente, que l'on produit, que l'on fabrique tout au long d'un processus de domination réelle et symbolique mis en œuvre pour faire taire les parlers locaux et créer ainsi un vide linguistique permettant à la langue nouvelle, langue des dominants et des vainqueurs, d'inscrire sa loi sur les lieux, sur les corps et sur les âmes récemment conquis et de les faire siens.

Sans ce travail d'imposition du sens, la « langue légitime » ne sera pas inventée. Et sans cette invention historiquement et anthropologiquement datée, toute hiérarchisation des parlers et toute mesure des écarts et des variations n'auraient aucun sens.

Nous avons fait ce rappel historique du processus d'invention de la langue légitime pour nous rendre compte qu'on ne peut pas décrire les positions des parlers de Facebook et qu'on ne peut pas les étudier sans identifier au préalable les langues légitimes c'est-à-dire les langues dominantes en Tunisie : l'arabe classique et le français qui sont historiquement datés. Le marché linguistique tunisien impose l'arabe classique et le français comme langues d'ascension et de réussite sociales tout en réduisant au silence l'arabe tunisien, l'amazigh et les parlers régionaux. Pour réagir contre cette politique linguistique imposée du dehors, les jeunes facebookeurs vont privilégier les langues qui ont été exclues du marché linguistique : l'arabe tunisien et l'amazigh. Voici comment L2 répond à ses détracteurs qui lui reprochent d'écrire en arabe tunisien :

L2

¹⁶: إيا يا سيدي موضوع باش نحكي فيه آخر مرة

في صفحاتي و مدوّنتي نستعمل اللغة اللي نحب ما ينجم حدّ يفرض عليّا باش نكتب. نكتب ب3 لغات و كلّ مرة باش يظهرلي نكتب أنا بيدي ما نقرّرش كي نقعد باش نكتب اللغة تفرض روحها ما عنديش رئيس تحرير و ما نخدم عند حدّ (...). اخرتها وحدة جات قالت ما نجمش نصوّت لانسانة تقول اللي هي مدوّنة و هي تكتب بالدارجة و السيدة هادي نتحدّثاها كان تكتب بالعربية الفصحى خير منّي .

. لا يا للة و يا خويا انا نكتب مالفلب و نكتب باللغة اللي نحب ما فنييتش عمري نقرى باش نلّوح اللي قريتو في الزبلة

وزيدهم العامية¹⁷

- بالحق وحدة قالت كيفاش مدونة و تكتب كان بالعامية ؟ ههههه¹⁸
- التدوين هو فكرة تلقائية يمكن لك أن تفكر فيها حتى بالعبرية المدون لا يتحكم بأفكاره أو مشاعره

أبعث_الشعب¹⁹#

Go go écrit comme tu le sens c'est toi qui décide personne n'a le droit de te dicter comment écrire et dans quelle langue, le dialecte, l'arabe, le français, l'anglais, illi mejibouch oumour 😊

اكتبي انت حرة²⁰

Au nom de la liberté, de la spontanéité, de la sincérité mais aussi de la révolte contre le discours dominant les jeunes facebookeurs vont défendre les parlers les moins dotés de pouvoirs symboliques. Quelles sont les différentes positions des parlers au sein du marché linguistique ?

3.2.3. Les positions des parlers au sein du marché linguistique :

On ne peut, en effet, établir l'ordre des discours qu'à partir du moment où l'unification linguistique a été complètement réalisée. Autrement dit, on ne peut hiérarchiser les parlers et les manières de dire qu'à partir du moment où on a réussi à créer une langue qui s'impose à tous sur un marché linguistique unifié pour que cette langue dominante devienne l'étalon et la mesure de toute évaluation ou de toute classification des parlers qui partagent le marché linguistique de la nation toute entière. Une fois cette condition a été réalisée, il faut rappeler ce que parler veut dire.

Selon Bourdieu, parler n'est pas uniquement parler. On ne parle pas uniquement pour parler, pour communiquer, pour décrire, pour dire la vérité sur le cours du monde comme on ne fait pas un don pour faire un don mais aussi pour être aimé, cru, obéi, distingué. Parler est un acte de communication et

¹⁶ Tr. « Pour une dernière fois, je vais aborder ce sujet : je publie sur ma propre page Facebook et sur mon propre blog. Personne ne peut m'imposer en quelle langue j'écris. J'écris en 3 langues. Je ne décide pas au préalable quelle langue je vais écrire. C'est selon mon humeur et mon état d'âme. Ce n'est que quand je prends la plume que la langue s'impose par elle-même. Je n'ai pas un rédacteur en chef à qui je dois me soumettre. La dernière fois une fille a osé me dire qu'elle ne veut pas voter pour une blogueuse qui n'écrit qu'en arabe tunisien. Je parie que cette dame-là ne maîtrise pas mieux que moi l'arabe classique. Alors écoutez-moi bien mesdames et messieurs ce que j'écris émane du cœur. C'est à moi de choisir la langue que je veux utiliser. Je n'ai pas passé ma vie à étudier pour jeter tout ce que j'ai étudié à la poubelle. »

¹⁷ Tr. « Ajoute l'arabe tunisien ».

¹⁸ Tr. « C'est vrai que cette fille a osé te demander comment une blogueuse n'écrit qu'en arabe tunisien ? haha. »

¹⁹ Tr. « L'écriture relève du spontané. Tu peux même penser en hébreu. Le blogueur ne décide pas de ses idées et de ses sentiments. Envoie les valser ».

²⁰ Tr. « Ecris, tu es libre »

d'échange mais aussi un acte d'institution, de distinction et de pouvoir. « *Les discours ne sont pas seulement, écrivait Bourdieu, des signes destinés à être compris, déchiffrés ; ce sont aussi des signes de richesse destinés à être évalués, appréciés et des signes d'autorité, destinés à être crus et obéis* ». (Bourdieu, 2001 : 99) La même idée sera reprise et soulignée avec beaucoup d'insistance dans un autre article. Il ajoute :

« *La langue n'est pas seulement un instrument de communication ou même de connaissance mais un instrument de pouvoir. On ne cherche pas seulement à être compris mais aussi à être cru, obéi, respecté, distingué. De la définition complète de la compétence comme droit à la parole, c'est-à-dire au langage légitime, comme langage autorisé, comme langage d'autorité. La compétence implique le pouvoir d'imposer la réception. Ici encore, on voit combien la définition linguistique de la compétence est abstraite : le linguiste tient pour résolu ce qui dans les situations de l'existence réelle constitue l'essentiel, c'est-à-dire les conditions de l'instauration de la communication. Il s'accorde le plus important, à savoir que les gens parlent et se parlent (sont en speaking terms) que ceux qui parlent estiment ceux qui écoutent dignes d'écouter et ceux qui écoutent estiment ceux qui parlent dignes de parler* » (Bourdieu, 1977 : 20)

Chaque communauté, chaque classe sociale, chaque groupe, chaque individu mandaté veut parler pour dire et interdire, pour décrire et prescrire, pour être entendu, cru et obéi et, corrélativement et par voie de conséquence, pour faire taire ou du moins pour reléguer dans les marges les parlers ou les écrits concurrents. Il y a là un véritable enjeu : qui selon Bourdieu, se distingue parmi les agents sociaux de la lutte sociale en parlant, qui se corrige constamment, et qui préfère se taire ? Pour pouvoir répondre à ces questions, il s'agit, tout d'abord, de définir ce que Bourdieu entend par *acte de parler*.

Si on se réfère aux travaux linguistiques de Pierre Bourdieu, on se rend compte que, selon lui, parler est un acte qui se définit dans la rencontre ou mieux encore dans le rapport ou la correspondance entre le *capital linguistique* et le *marché*.

Or, qu'est-ce qu'un capital linguistique ? Et quel est le rôle du marché dans l'échange linguistique ? En effet, parler de « *capital linguistique* » revient à parler d'une compétence pleine c'est-à-dire d'une capacité d'engendrer des phrases grammaticalement correctes mais aussi et à la fois d'une compétence ou d'une capacité de placer les mots en situation, de trouver ou de retrouver des phrases à propos, d'inventer ou de réinventer des mots, des tours et des détours linguistiques dont on se sert selon les circonstances pour narrer ou traduire une situation singulière. Est-il besoin de signaler que cette compétence totale ou cette capacité pleine n'est ni totalement rationnelle ni totalement irrationnelle ou inconsciente mais elle se traduit le plus souvent en une sorte « d'habitus linguistique » pour parler comme Bourdieu, cette incorporation de l'histoire objective, « *habitus* » qui s'engendre automatiquement selon les besoins des circonstances et les exigences de la situation.

Quant au concept de « *marché* », Bourdieu le définit comme un espace de domination symbolique et d'unification linguistique, espace nécessairement relationnel dont on a longuement parlé précédemment. Est-il besoin de rappeler qu'il s'agit pour Bourdieu, comme nous l'avons dit avec beaucoup d'insistance, d'un

espace classé et classant. Autrement dit, d'un champ hiérarchisé et hiérarchisant dont le rôle premier consiste et à attribuer les prix et les profits aux différents parlers selon la loi de l'offre et de la demande c'est-à-dire selon la loi de la rareté et de la distinction des produits et à exercer, également et par voie de conséquence, une censure qui sera intériorisée et incorporée par les locuteurs eux-mêmes sous forme « d'*habitus linguistique*. » C'est cet espace d'hégémonie et de domination symbolique et en même temps de concurrence et d'opposition qui servira à déterminer et la manière de dire (nous entendons par cela les niveaux de langue selon les conjonctures et les interactions et le code-switching ou la diglossie concernant les situations de bilinguisme) et ce qui pourra ou ne pourra pas être dit.

Or, pour pouvoir évaluer les différents parlers, pour pouvoir les classer et les hiérarchiser, le marché en tant que lieu de rencontre des différents discours cherche à imposer entre les différents parlers et les différentes manières de dire des bornes, des limites et des frontières qui se donnent à voir comme des lignes de partages « naturelles » qui vont de soi. En quoi donc consiste ces frontières ou ces lignes de partage ou de différenciation ?

En effet, un des apports et non le moindre du travail linguistique de Bourdieu consiste à montrer que le sens du discours ne vient pas seulement ou uniquement de l'intérieur, c'est-à-dire de la grammaire et de la syntaxe, de l'ordre des mots ou, qui revient au même, des similitudes et des oppositions entre les sons, les syllabes et les mots à l'intérieur du discours comme le prétend la linguistique interne, le structuralisme et la sémiologie mais aussi et d'une manière significative de l'extérieur, des parlers et des discours. Cela veut dire que le sens provient aussi et d'une manière significative du *marché linguistique*.

C'est, en effet, le marché en tant que champ d'unification linguistique et à la fois en tant qu'espace d'opposition des parlers des acteurs sociaux engagés dans la lutte sociale, en tant qu'espace composé, avons-nous dit, d'une série de relation, de domination et d'homogénéisation d'une part et à la fois d'un ensemble de relation de différenciation et de distinction d'autre part, autrement dit en tant que rapport relationnel d'unification et à la fois de distinction, c'est, en effet, cet espace qui, pour hiérarchiser et donner sens, cherche à inventer des barrières, à créer des frontières et à fabriquer de toutes pièces des lignes de partage en son sein pour pouvoir imposer aux différentes classes sociales des identités linguistiques particulières. Or, justement quelles sont précisément ces identités linguistiques qui occupent les positions les plus visibles et les plus saillantes au sein du marché ?

Les enquêtes sur le terrain de Pierre Bourdieu sur la distribution inégale de la langue légitime et de la culture légitime dans les grandes villes de France et dans les régions rurales de Béarn, pays natal de Bourdieu au sud de l'Hexagone, et de la grande Kabylie en Algérie, enquêtes qui ont eu lieu dans les années soixante, soixante-dix et quatre-vingt du siècle dernier soit en ce qui concerne « *Les héritiers* » (Bourdieu et Passeron, 1985) et « *La distinction* » (Bourdieu, 1979) soit en ce qui concerne « *Ce que parler veut dire* »

(Bourdieu, 1982), ces enquêtes de terrain enregistrent clairement l'existence des trois identités linguistiques et culturelles qui occupent les positions les plus saillantes du marché des biens symboliques.

En effet, ces enquêtes de terrain de Pierre Bourdieu révèlent que « *le marché impose aux groupes et aux classes les plus défavorisés et les plus démunis, aux paysans et aux ouvriers et à leurs progénitures le silence ou la revendication d'une identité imposée ou mieux encore d'un stigmat ou plus exactement d'un sabir culturel, sorte de pidgin ou d'un bric-à-brac d'un parler détraqué et mis en panne, à la petite bourgeoisie la recherche de la forme et de la mise en forme qui va de la correction à l'hypercorrection, de la timidité à la honte et la conscience malheureuse et de la critique sévère de sa manière de dire à la haute insécurité linguistique et aux classes supérieures y compris les milieux aristocratiques et bourgeois les plus huppés la confiance de soi et les libertés d'un langage assuré.* » (Bourdieu, 2001 : 99-131).

Si on voulait contracter le propos de Bourdieu de la manière la plus économique et la plus concise, on pourrait dire que l'État-nation en France, à la suite d'une domination économique, politique et culturelle qui a duré des siècles, a réussi à inventer, avec les Français, malgré les Français ou contre les Français, une langue légitime une langue dominante qui constitue aujourd'hui un « *continuum* ». Ce « *continuum* » a, évidemment, des zones franches qui correspondent à des espaces ouverts comme les Universités, les ports, les aéroports et les villes ou les villages frontaliers où l'on pourrait entendre et parler plusieurs parlers, user des codes-switching voire comme dans des zones d'industrialisation où se concentre une forte immigration, inventer des pidgins et rafistoler, pour les besoins de la cause, des parlers nouveaux à partir des restes et des débris épars. Mais ces zones franches et ses effets sur les parlers ne nous intéressent pas ici essentiellement. L'important pour nous est que ce *continuum* a deux extrémités : une extrémité haute où les discours coulent à flots et où les mots sont, si on ose dire, « claires, purs et épurés » semblable en cela à plusieurs égards à l'eau d'une rivière ou d'un ruisseau qui tombe d'une cascade où l'on entend de loin un bruit semblable en cela au bruissement de la langue et une extrémité basse où l'on parle à voix basse comme si on parlait à soi, où les sons sont monotones et où les discours sont confus et insaisissables semblables en cela à plusieurs égards à l'eau pourpre et impure, stagnée, comme elle est, dans des terres basses et marécageuses pleines de boue et de moisissure. Et entre les deux extrémités, le discours, comme l'eau, est polarisé entre le haut et le bas, entre le pur et l'impur, entre la montagne et les plaines marécageuses (une opposition qui pourrait se lire dans les façons de parler différentes entre L1 et L5).

Or, ces points ou ces positions extrêmes de ce *continuum*, qui les occupent, qui les dominent, qui les habitent parmi les groupes, les communautés et les classes sociales engagés dans la lutte sociale ?

Pour esquisser les liens, les rapports ou les correspondances entre les positions extrêmes du « *continuum* » et ceux qui les occupent parmi les agents sociaux de la lutte sociale, Bourdieu part de l'idée de la distinction c'est-à-dire de cette tendance d'imposer des barrières, des frontières et des lignes de partage à la recherche de distanciation et de démarcation. En effet, plus on possède un capital économique, culturel

et linguistique important, plus on donne une importance à la stylisation de la vie, autrement dit, à l'importance de la forme et de la mise en forme. Cela veut dire que les classes supérieures et notamment les milieux aristocratiques et bourgeois les plus huppés cherchent non seulement dans leurs manières d'habiter, de manger ou de s'habiller mais aussi dans leurs manières de parler, de cultiver la forme et la mise en forme quitte à faire fonctionner la langue dans le vide. Voilà comment Bourdieu décrit les manières de dire des aristocrates et des bourgeois :

« Il est certain que, à mesure que l'on s'élève dans la hiérarchie sociale, le degré de censure et, corrélativement, de mise en forme et d'euphémisation ne cesse de croître. Et cela non seulement dans les occasions publiques et officielles mais aussi dans les routines de l'existence quotidienne. Cela se voit dans la manière de s'habiller ou de manger mais aussi dans la manière de parler qui tend à exclure le laisser-aller, le relâchement ou la licence. » (Bourdieu, 2001 : 124).

En effet, dans cette optique, plus on appartient aux classes défavorisées, plus on s'intéresse au contenu et plus on va vers les classes supérieures, plus on donne une importance à la forme. Cela signifie, en ce qui concerne notre travail d'investigation, que les jeunes issus des classes aisées vont donner une importance à la forme et à la mise en forme pour se distinguer de ceux qui sont issus des classes populaires. Puis il ajoute :

« C'est à ce plus haut degré de censure, qui exige, et de façon permanente, un plus haut degré d'euphémisation, un effort plus constant pour mettre des formes, que se rattache le fait que la maîtrise pratique des instruments d'euphémisation qui sont objectivement exigés sur les marchés les plus tendus, comme le marché scolaire ou le marché mondain, s'accroît à mesure que l'on s'élève dans la hiérarchie sociale, c'est-à-dire à mesure que s'accroît la fréquence des occasions sociales où l'on se trouve soumis (et dès l'enfance) à ces exigences, donc en mesure d'acquérir pratiquement les moyens et les satisfaire. » (Bourdieu, 2001 : 124).

Cela veut dire que la censure et ce qui en suit d'euphémisation et de mise en forme est un moyen de distinction par excellence. On comprend ainsi que la stylisation est la marque la plus saillante des parlers des facebookeurs issus des classes aisées. Et il conclue :

« Superflues et oiseuses du point de vue d'une stricte économie de la communication, elles(les locutions ou les formules de distanciation) remplissent une fonction importante dans la détermination de la valeur d'une manière de communiquer ; outre que leur surabondance et leur utilité mêmes attestent l'ampleur des ressources qu'elle autorise, elles fonctionnent, au titre d'éléments d'un métalangage pratique, comme marques de la distance neutralisante qui est une des caractéristiques du rapport bourgeois à la langue et au monde social... Pareil mode d'expression, qui est produit par et pour des marchés demandant « la neutralité axiologique », et pas seulement dans l'usage du langage, est aussi ajusté d'avance à des marchés exigeant cette autre forme de neutralisation et de mise à distance de la réalité qu'est la stylisation de la vie, cette mise en forme des pratiques qui privilégie en toutes choses la manière, le style, la forme au détriment de la fonction ; il convient aussi à tous les marchés officiels, et aux rituels sociaux où la nécessité de mettre en forme et de mettre des formes qui définit le langage en forme, officiel, (formal), s'impose avec une rigueur absolue au détriment de la

fonction communicative qui peut s'annuler pourvu que fonctionne la logique performative de la domination symbolique » (Bourdieu, 2001 :125.).

Si dans les positions les plus hautes du « *continuum* » la recherche de la forme et de la mise en forme est de mise comme vient de nous le rappeler l'auteur de « *Ce que parler veut dire* », dans les positions les plus basses du « *continuum* » on assiste, au contraire, à une dénégarion et un refus du travail de distanciation, de stylisation et de mise en forme. Ce qui importe vraiment pour les classes les plus défavorisées et les plus démunies est d'inventer non pas un discours qui leur permet de se distancier et d'avoir une certaine neutralité axiomatique comme c'est le cas pour les bourgeois et les aristocrates mais d'avoir un franc-parler, un parler relâché où l'on dit ce que l'on pense sans censure ni retenue, un parler qui sait narrer tout un rapport au monde social, rapport générateur chez tous ceux qui vivent dans le manque et le manquement d'une disposition plus générale ou « d'un *habitus* » qui valorise la force, la virilité et la masculinité et qui apprécie ce qui est « nature », rapport au monde social qui permet aux plus démunis d'instituer et de construire une identité qui s'oppose trait par trait à l'identité dominante qui se distingue essentiellement, comme nous l'avons montré, par la distanciation, la dissimulation et la politesse. C'est pourquoi le discours populaire, comme par ailleurs la littérature populaire, parle de ce qui est bas, de ce qui est corps et de tout ce qui relèvent du plaisir du corps à savoir le sexe et le ventre. Dès lors on ne serait pas surpris de retrouver des expressions récurrentes dans le parler populaire qui nous renvoient non seulement au sexe de l'homme et de la femme et à la sexualité mais aussi à la bouche comme étant le siège même de la personne et de l'affirmation de soi et comme étant un haut lieu du plaisir du sexe et du ventre. En effet, pour les classes populaires, écrivait Bourdieu, avoir un franc-parler revient en définitive à avoir « *une bonne gueule* » ou « *une grande gueule* », d'être « *fort en gueule* », de pouvoir « *gueuler* », « *s'engueuler* » et « *ouvrir sa gueule* » pour faire en sorte que « *les petites bouches* », ou « *les bouches fines* » puissent « *la fermer* » « *la boucler* » « *s'écraser* » et « *taire sa gueule* » (Bourdieu, 2001 : 127-128)

Toutefois faut-il remarquer qu'en dépit de cette violence verbale qui exprime certainement une résistance affichée à la domination, il n'en demeure pas moins que dans toutes les rencontres officielles lors, par exemple, d'un examen scolaire, d'un entretien d'embauche, d'une consultation médicale ou même d'une enquête anthropologique ou linguistique, l'enquête enregistre, la plupart du temps, ce qui est prévu et attendu de ceux qui ne sont pas habitués aux rencontres officielles et à l'art de dire, l'enquête enregistre, en effet, — avons-nous dit — le silence ou la non-réponse qui pourrait traduire probablement l'incompétence et le malaise des classes populaires lors de ces conjonctures officielles.

Entre ces deux extrémités du « *continuum* », la petite bourgeoisie se trouve polarisée. Et cette position, somme toute inconfortable, qu'elle occupe au sein du marché et, corrélativement, au sein de la structure sociale la rend plus consciente de la réalité objective de sa prononciation et de son accent et en même temps plus déterminés à la refuser, à la nier et à la démentir. D'où son insécurité, son anxiété et son malaise tant au niveau linguistique qu'au niveau cosmétique et esthétique, d'où aussi son recours à ce que

Bourdieu appelle « *la bonne volonté culturelle* » l'obéissance affichée aux règles et aux exigences de la culture légitime et ce qui en suit de recherche acharnée de la « correction » qui aboutit le plus souvent à « l'incorrection » ou à « l'hypo-correction » par « hypercorrection ».

On pourrait, donc, conclure que la notion du « *marché* » s'avère d'une grande utilité pour identifier les lieux et les agents sociaux du changement linguistique. En effet, la notion du « *marché* » nous a appris que, contrairement, aux enquêtes linguistiques du début du siècle dernier, les classes qui occupent les deux bouts des extrémités du « *continuum* » à savoir la bourgeoisie et le prolétariat sont loin d'être des classes innovatrices puisqu'ils vivent, linguistiquement parlant, dans ce que Bourdieu appelle « la détente dans la tension » ou, ce que revient au même, l'assurance ou l'aisance dans le conflit ou la lutte de classe ; par contre, c'est parmi les classes moyennes, qui occupent les positions moyennes du « *continuum* » et qui vivent dans une tension permanente due à la contradiction entre leurs schèmes de production et leurs schèmes de perception ou, si on veut, entre la connaissance et la reconnaissance, qu'on trouve les véritables acteurs du changement linguistique. Ces innovations s'intensifient davantage quand on vit dans une situation bilingue. On s'en souvient de cette dame âgée habitant les hameaux de Béarn dont parle Bourdieu dans son enquête sur « *la formation des prix et l'anticipation des profits* », (Bourdieu, 2001 : 115-116) :

« On se souvient de cette dame petite-bourgeoise, vivant sous la tension des différents marchés, qui s'adresse en « français-patoisé » à une jeune commerçante du bourg, d'origine citadine ignorant ou feignant ignorer le béarnais, puis en béarnais à une femme du bourg originaire des hameaux et à peu près de son âge, puis après en français fortement « corrigé » à un petit fonctionnaire du bourg, puis enfin en béarnais à un cantonnier du bourg, originaire des hameaux. » (Bourdieu, 2001 :115-116)

Cette idée de Bourdieu pourrait nous servir d'hypothèse : l'innovation ne vient nullement de facebookeurs qui occupent les deux extrémités du *continuum*, la basse et la haute positions mais de ceux qui ont une position intermédiaire vouée à une très haute polarisation et corrélativement à une très haute insécurité linguistique.

Il est donc important de tenir compte de la notion du *marché*. Seulement voilà, pour importante qu'elle soit, cette notion est-elle pour autant suffisante pour appréhender les innovations ou le changement linguistique des locuteurs dans les réseaux sociaux ? Autrement dit, ces innovations, suffit-il de les renvoyer à leurs positions au sein du marché comme l'a fait Bourdieu ou faut-il les renvoyer aussi à d'autres concepts liés à l'*éthos* et à l'origine sociale des locuteurs telles que les notions d'ethnie, de classes sociales, générationnelles ou sexuelles ? William Labov qui a travaillé toute sa vie sur les réseaux sociaux et sur le changement linguistique, pourrait nous être, ici, d'un grand secours.

3.3. William Labov et le changement linguistique :

3.3.1. Changement social et changement linguistique :

S'il faut rappeler que sans ce coup d'État théorique et méthodologique qui a renversé les priorités de pertinence telles qu'elles ont été établies par Saussure et Chomsky entre « *langue* » et « *parole* » ou entre « *compétence* » et « *performance* », les travaux de Michel De Certeau sur la parole en tant qu'acte de pouvoir ou de contrepouvoir et les travaux de Bourdieu sur les parlers et leurs rapports avec la langue légitime et le marché n'auraient pas pu aboutir, il est aussi important de rappeler que Labov, a également opéré, lui aussi, ce renversement théorique et méthodologique en privilégiant les parlers ordinaires dans ses enquêtes à New York et à Philadelphie (Labov, 1983). Il a aussi établi, et c'est cela son mérite, une correspondance entre le changement social et le changement linguistique.

3.3.2. La conservation linguistique chez la bourgeoisie et les classes populaires :

Ses enquêtes à New York et à Philadelphie (Labov, 1978-2001-2006) qui portent essentiellement sur les enregistrements phonétiques lui ont permis de découvrir que les innovations linguistiques ne parviennent ni de la classe dominante c'est-à-dire de la bourgeoisie ni non plus des classes démunies c'est-à-dire des paysans et des ouvriers. Est-il besoin de préciser que la bourgeoisie a été indéniablement révolutionnaire dans la production et dans les rapports sociaux de production comme l'a bien dit Marx (Marx, 2015) ? Mais il n'en demeure pas moins qu'elle est restée conservatrice au niveau du discours puisqu'elle se trouve, comme disait Bourdieu, dans la détente et dans l'aisance de parler et de parler avec autorité pour se définir et définir les Autres. Quant aux classes dominées, même si elles sont révolutionnaires au niveau des revendications sociales et des rapports sociaux de production du fait même qu'elles n'ont rien à perdre et tout à gagner comme l'a bien montré Marx (Marx, 2015) pour la classe ouvrière et Fanon (Fanon, 2004) pour les paysans, il n'en demeure pas moins qu'elles continuent à être dominées tant au niveau du discours qu'au niveau de la culture et des rapports symboliques. Richard Hoggart dans « *La culture du Pauvre* » (Hoggart, 1970) et Oscar Lewis (Lewis, 1978) dans « *Les enfants de Sanchez* » ont bien montré comment cette culture des pauvres est un sabir-culture ou un ensemble d'éléments disparates et hétéroclites cimenté par une disposition de partage et de solidarité, disposition irriguée par un esprit de conformisme et du maintien de la tradition. Et Gramsci (Gramsci, 1996) en tant qu'intellectuel engagé dans la lutte sociale, a bien ressenti ce conservatisme culturel de la classe ouvrière, conservatisme qui a empêché, à ses yeux, la révolution à s'accomplir et à se réaliser au moment même où la bourgeoisie au pouvoir en Italie et en Allemagne dans les années vingt et trente du siècle dernier vivait dans un état d'effondrement sans précédent.

3.3.3. La petite bourgeoisie et les innovations linguistiques :

Selon William Labov, seule la petite bourgeoisie ascendante est porteuse d'innovations au niveau du discours :

« Les innovateurs, disait Labov, sont les membres des classes moyennes qui ont une trajectoire sociale ascendante et qui sont les mieux estimés par leur groupe local. Mais loin d'être conscients de leurs innovations linguistiques, paradoxalement ils les rejettent quand on leur propose d'en apprécier directement les résultats » (Labov, 1983 : 69)

Arrêtons-nous un instant sur cette définition. Pour éviter tout malentendu, il serait utile de préciser que les innovations dont il s'agit ici sont des innovations d'ordre phonétique qui sont supposées être autonomes des innovations sémantiques, syntaxiques, lexicologiques ou stylistiques. Il serait aussi intéressant de préciser que les innovations ou les instabilités qui caractérisent le processus de changement linguistique en cours se reposent sur des enjeux de lutte qui expriment soit la prépondérance de l'appartenance à la communauté locale sur l'appartenance à la communauté nationale ou *vice versa*. Les innovations linguistiques des repris de justice ou des « outsiders », (Becker, 1986) par exemple, sont souvent des innovations que l'on invente pour nier la domination de la langue légitime et se détacher d'une appartenance supposée à la communauté nationale et en même temps un marquage d'un territoire approprié des « caïds », « des vrais mecs », « des forts en gueule » au sein même de la communauté locale. Si on prend, en revanche, le cas des femmes à Foussais dont parle Pierre Encrevé (Encrevé, 1967), on se rend compte que ces femmes abandonnent le patois pour se démarquer de la communauté locale et appartenir à la communauté nationale. Les hommes restent à la terre et au patois souvent célibataires et les femmes partent en ville et se marient avec des citadins et avec la langue des citadins.

Ainsi, ce que les travaux de Labov nous apportent de relativement nouveau c'est que les innovations linguistiques proviennent essentiellement de la fraction supérieure de la classe ouvrière (les contremaîtres, les chefs d'ateliers, les mécaniciens, les ingénieurs...) et de la fraction inférieure de la petite bourgeoisie (les secrétaires, les infirmiers, les instituteurs, les professeurs, les artisans, les commerçants, les restaurateurs...) ou disons, pour faire vite et pour éviter tout amalgame, de la petite bourgeoisie ascendante plus sensible à « la promotion sociale », plus traversée par ce que Bourdieu appelle « la bonne volonté culturelle »²¹ (Bourdieu, 1979 : 124), plus prête à porter sur elle-même le point de vue des Autres et plus disponible, pour toutes ces raisons, non seulement à se distancier et à ne pas apprécier sa prononciation et sa manière de dire et de faire mais aussi à se nier ou à se renier pour acquérir, recevoir et incorporer les valeurs de la modernité (nous traduisons: les valeurs de la domination nationale ou internationale).

Et parmi cette petite bourgeoisie ascendante, ce sont les femmes qui se montrent au niveau phonétique plus innovatrices que les hommes. Cela se voit de manière récurrente à travers toutes les

²¹ La « bonne volonté culturelle » est cette tendance de se soumettre et de se conformer à la culture légitime.

enquêtes entreprises par Labov et son équipe. Delà vient notre interrogation : pourquoi les femmes sont-elles particulièrement plus innovatrices que les hommes en matière de langue et plus généralement en matière de culture ? Autrement dit, pourquoi les femmes sont-elles beaucoup plus disposées et beaucoup plus aptes à adopter le modèle standard ?

Pour trouver des bouts de réponse à cette interrogation, il faudrait aller au-delà des caractéristiques purement biologiques et faire appel à la notion de « gender » (notion que nous ne voulons pas traduire par la notion de *genre* étant donné qu'elle constitue aux États-Unis tout un champ scientifique the *Gender Studies*) qui pourrait nous aider à nous rendre compte que la femme, comme, par ailleurs l'homme, n'a pas une nature au sens des caractéristiques et des dispositions innées mais elle a ou plutôt elle est une histoire. Cela veut dire que la femme, à l'instar de l'homme, est, essentiellement, une entité historiquement et anthropologiquement constituée. On ne répétera jamais assez à force d'oubli ce préalable anthropologique. Il faut, donc, aller en ce sens et trouver une réponse dans les conditions historiques, anthropologiques et sociales qui ont construit et fabriqué la femme d'une manière qui l'a rendue plus apte à adopter la langue standard et la culture standard. Dans cette optique, on pourrait partir de l'hypothèse que, comme elles ont toujours été des objets d'échange dans les sociétés où règne une domination masculine et comme elles ont toujours été incapables de monter que par le mariage et la soumission aux normes dominantes, les femmes se sentent, dès qu'elles commencent à jouer des rôles publics et dès qu'elles se retrouvent engagées dans la vie sociale, plus sensibles et plus ouvertes à l'influence de la norme de prestige linguistique et culturelle et plus apte à faire fonctionner sa disposition socialement acquise à se conformer et à se montrer docile à l'école et dans toutes les institutions de domestication, de socialisation et de sélection. Il est à noter que pour Bourdieu ce type de soumission à la culture légitime est une libération puisqu'il permet à celui ou celle qui le fait de monter dans la hiérarchie sociale mais cependant la soumission des « mecs », des « durs » à la culture locale qui semble être une résistance à la domination est plutôt une revendication du stigmate et donc une aliénation en ce sens où elle est au fond une résignation à la domination. (Bourdieu, 2001, 135)

Pour Labov, les innovations linguistiques sont le produit des agents qui aspirent à monter et qui ont une disponibilité socialement acquise à se changer, à changer et à faire changer quitte à se renier, à s'installer indéfiniment dans une haute insécurité linguistique et culturelle et à avoir une conscience malheureuse. On pourrait donc dire, en guise de conclusion provisoire, que les agents porteurs d'innovations dont il est question dans les travaux de Labov viennent tous, de la petite bourgeoisie (c'est le cas de L3) ascendante et sont plus des femmes que des hommes (Labov, 1983, 70).

Qu'est-ce qu'un discours en fait ? Pour Michel De Certeau, un art de dire est aussi un art de faire ou mieux encore un acte de pouvoir ou de contrepouvoir. Bourdieu et Labov épousent, eux aussi, cette hypothèse. Pour Bourdieu un dire est un faire qui pourrait souvent se convertir en un coût économique

rentable, en acte politique qui fait souvent l'effet de la magie surtout dans les actes d'institution, comme il pourrait se convertir aussi en signe de distinction et de prestige : noblesse oblige : un chef charismatique, par exemple, devrait être nécessairement un grand orateur qui sait séduire les foules. Et dans tous les cas, un dire ou un discours ne peut avoir un sens ou une valeur que par rapport au marché. Quant à Labov, un dire est un faire dont la valeur dépend non seulement du marché mais aussi et surtout des agents sociaux engagés dans la lutte sociale. Ce n'est pas un innovateur linguistique qui veut, disait Labov. Les innovateurs en Philadelphie, à New York et partout ailleurs sont surtout les classes moyennes ascendantes et notamment les femmes petites bourgeoises. (Labov, 1983, 70) L'apport de Labov sur le changement linguistique nous éclaire sur le rôle de la petite bourgeoisie et notamment des femmes dans l'innovation et le changement linguistique. Il serait utile de suivre Labov et de ramener les pratiques linguistiques des facebookeurs non pas uniquement à leurs positions dans le *continuum* mais aussi à leurs appartenances de classes.

Or, la question du changement linguistique ou des innovations linguistiques nous intéresse ici particulièrement puisque c'est de cela qu'il s'agit tout au long de notre travail. D'où viennent-elles en effet ? Est-il suffisant de les renvoyer uniquement au marché et aux agents sociaux ? Pourraient-elles être aussi le produit de l'anomie, des subversions, des turbulences et des révolutions ? Les explosions verbales, autrement dit, les inventions ou les innovations linguistiques sont-elles des pratiques bien appropriées d'une classe sociale et sexuelle contraintes par sa position dans le *continuum* et dans la société à inventer pour monter dans la hiérarchie sociale comme le montrait Labov ou bien sont-elles des pratiques exceptionnelles des situations exceptionnelles ? Nous convoquons Mikhaïl Bakhtine, ce linguiste et critique littéraire, pour nous éclairer sur ce point.

3.4. L'apport de Mikhaïl Bakhtine ou comment penser l'explosion verbale ?

Y a-t-il des foyers, des gisements, des noyaux durs, des niches écologiques, des lieux ou des espaces particuliers qui favorisent plus que les autres le déferlement et la libération du discours ? Autrement dit, quelles sont les conjonctures et les conditions historiques et anthropologiques les plus favorables au développement et à la multiplication des innovations linguistiques ? La paix ou la guerre, l'ordre ou le désordre, la répétition ou la création, la ritualisation ou la fête, la conservation et le maintien de l'ordre ou la crise, l'anomie, la subversion et la révolution ?

3.4.1. La notion du « carnaval » ou de « fête populaire » :

Nous tenterons de trouver des éléments de réponses à ces interrogations chez, Mikhaïl Bakhtine. En effet, dans un travail sur Rabelais (Bakhtine, 1970 b), Mikhaïl Bakhtine s'intéresse particulièrement à la notion du « *carnaval* ». Or, le carnaval est une fête populaire qui cherche à sonder le champ du possible par le renversement des hiérarchies et le rabaissement de ce qui est élevé, par le rire, par le masque, par les déformations burlesques ou parodiques et aussi, — et c'est cela qui nous intéresse ici particulièrement — par

un déferlement d'une parole libre et libérée qui fait l'éloge du bas, de l'ignoble, de l'indigne et du vulgaire. En effet, par toute une série de transgressions des normes et des valeurs en cours, le carnaval énonce une rupture qui se veut radicale et définitive avec le vieux monde. En travaillant ainsi à rompre avec l'ordre ancien et à inventer un monde nouveau, le carnaval est une conjoncture qui nous renvoie nécessairement à une situation d'attente, de transition ou de crise et ce qui en suit d'anomie, de subversion, de révolution et de turbulence. Voici comment L3 défend le droit à la parole d'un rappeur intégriste :²²

- (L3) Ma7leha bledi,nafs elzenfliga elbera7 tebki "5alliwni n3abber, 7a99i fitta3bir", lyoum msabb7a tsi7 w t3ayyet : "sakker rabb fommeq ya met5allef" .. w barra met5allef, mahou 3la 5atrou ma y3abbarch .. 5alli rabbou y3abber yna3ndirrabek
- koll chay yetfassel 3al 7seb fi hal bled
- (L3) w barra 5wenji?? nikou btri7a .. fatt9ou men ba3dhou ... chedd ommou dokkhoulha fi za3ketha 9oddemou ... wakklou lablebi filmanar .. ama 5alli rabbou ya7ki, 5alli rabbou y3abber ..
- fi 3ou4 ma nkabbrou nos libertés non9bou 3inin b3a4na 5ir, el 7akem n'aura qu'à se baisser pour ramasser !
- idha mayfarra9h bin y3abber w bin yseb ach5as tneket ommha berrasmi
- (L3) 7add fikom ma sabb trabsi wala ben 3li wala mo7ammed elrassoul 9bal??
- mo7ammed eyh amma trabelsi lé, respects quand même...

Dans « l'Automne du Moyen Âge », Huizinga, (Huizinga, 2015) cherche à montrer que le Moyen Âge européen n'a jamais été une époque de décadence, de résignation et de stérilité comme on nous l'a toujours appris à l'école et aux universités mais il a constitué, au fond, toute une conjoncture d'attente, de transition et de crise où les individus et les groupes, par le rêve, par la célébration des fêtes, par la transe, par la consommation et le potlatch, par l'enfantement d'une parole libre et libérée de toutes les conventions et de toutes les censures et par une multitude de gestes frénétiques et effervescents qui font l'éloge du bas matériel et corporel, ces individus et ces groupes, avons-nous dit, cherchent, lentement mais progressivement, à faire la traversée de l'ancien monde en allant sonder si loin en eux-mêmes le champ du possible.

Voilà à quoi nous renvoie la notion du « *carnava*l » telle qu'elle a été forgée par Bakhtine : elle nous renvoie non pas à une situation d'une classe sociale particulière mais à cette situation d'anomie qui touche toutes les classes sociales : une situation où l'on ne peut plus s'abriter derrière des justifications d'un

²² Tr. « (L3) Comme c'est beau mon pays la même meuf qui hier disait « laisse-moi m'exprimer librement aujourd'hui elle crie « ferme ta gueule espèce d'inculte et d'arriéré » et alors arriéré ? n'a-t-il pas le droit lui aussi de s'exprimer ! Laisse-le parler putain de merde. /On doit tout expliquer dans ce pays. /Et alors intégriste religieux est-ce qu'on doit l'enculer, le battre, le tuer, niquer sa mère devant ses yeux ou l'emmener à El Manar pour manger un Lablabi mais laissez-le s'exprimer putain de merde ! /Au lieu d'élargir nos espaces de liberté, on s'entretue entre nous ! les flics n'ont qu'à se baisser pour ramasser ! /Personne d'entre vous n'a insulté Mohammed le prophète avant ? Mohamed oui mais Trabelsi non-respect quand même ».

monde disparu ou qui va disparaître, où l'on ne peut non plus nous référer à des valeurs nouvelles encore informulées et où l'on se retrouve, pour toutes ces raisons, condamnés, pour ainsi dire, à l'enfantement dans l'angoisse, dans la peur et dans la joie d'une parole infinie et sans limite, d'une parole murmurante qu'on entend à peine de l'homme souterrain, d'une parole sauvage et ensauvagée, d'une parole non encore domestiquée qui cherche à sonder le vécu et à donner sens à l'expérience muette.

Nous, qui travaillons sur la parole des jeunes Tunisiens sur Facebook avant et après la révolution, nous qui donnons une importance considérable à la notion de « révolution », « d'attente », de « crise », « d'anomie » et de « subversion », sommes très sensible et très ouverte à la notion du « *carnaval* » telle qu'elle a été développée par Bakhtine dans son travail sur Rabelais et à son hypothèse de départ qui consiste à dire que le carnaval ou la fête populaire est un gisement ou une nappe d'où se déferle une parole libre et libérée qui sait faire l'éloge du bas, et surtout du bas matériel et corporel, de l'obscène, du tordu, de l'humide, du laid, du grotesque, du **grasseyant**, de l'indigne, de l'ignoble, du grossier, du vulgaire et de tout ce qui a été inter/dit, occulté et réduit au silence par la culture légitime et la langue légitime.

Grâce à cette hypothèse, somme toute, assez séduisante et assez prometteuse, nous allons désormais nous doter d'un éclairage nouveau et regarder avec des lunettes tout à fait nouvelles aux « choses linguistiques » qui s'inventent sur Facebook et qui se donnent à voir dans les carnivals, dans les moments d'effervescence des fêtes populaires, dans les moments de crise, d'anomie et de subversion.

3.4.2. Révolution et explosion d'une parole-conception du monde :

Deux choses vont nous intéresser particulièrement : la première est de décrire ces arts de dire ces parlers ou ces voix qui se créent ou qui s'inventent et qui s'explodent au moment du carnaval et à l'occasion des situations d'anomie et de subversion comme c'est le cas de la Tunisie en janvier 2011. Si nous voulions réellement investir l'hypothèse de Bakhtine sur le terrain, il faudrait que nous regardions à ces voix et à ces parlers nouveaux qui s'inventent dans les moments de crise non pas comme le produit d'un individu ou d'un groupe mais comme la suite, le prolongement et l'aboutissement d'un rapport dialogique et d'une polyphonie qui s'exerce à « l'*agora* » et à la place publique entre les différents agents sociaux engagés dans la lutte sociale. Voilà comment, selon Bakhtine, se fabriquent les innovations et les inventions linguistiques. La pratique de donner sens et notamment au moment exceptionnel où l'on assiste à l'agonie de l'ancien monde et à la naissance du nouveau a toujours été non pas le résultat d'un monologue mais d'une dialogie, d'un rapport dialogique entre des prises de position, des visions et les di/visions qui expriment les rapports sociaux du monde social. Autrement dit, si nous voulions aller jusqu'au bout dans la perspective de Bakhtine, il faudrait observer ces parlers qui s'inventent à la place publique (et, en ce qui nous concerne, à travers Facebook), provoqués par la révolution non pas comme des discours ordinaires qui se disent dans des situations ordinaires pour parler des choses ordinaires mais comme des « *parlers-conceptions du monde* » qui se disent dans des moments extraordinaires, dans des moments d'anomie, de convulsions, de

subversions et des turbulences pour exprimer une prise de position, une vision, une conception du monde non pas seulement de la petite bourgeoisie mais aussi et surtout celle des « petites gens », des « gens d'en bas » du « nouveau bloc historique » (Gramsci, 1978 :9) autrement dit, des femmes, des hommes, des intellectuels de l'avant-garde et de toutes les classes sociales démunies et conscientes de la situation dans laquelle elles se trouvent. Ce sont des parlers-conceptions du monde qui cherchent, à travers le rire, l'humour et l'ironie sarcastique, à travers les railleries, les injures et les insultes et à travers l'éloge de l'obscène et corrélativement du bas matériel et corporel, à mettre à bas les masques du vieux monde ou de l'*ancien bloc historique* en mettant à nu le sérieux officiel du parler officiel et des formes, des mises en forme et des mises en scènes officielles. Dans ces moments précis de l'histoire, tout le travail de toute cette polyphonie qui se donne à voir à la place publique et sur la plateforme du Facebook cherche à aider le faux sérieux et le faux élan historique à mourir pour instituer à sa place un nouveau sérieux, un nouvel élan et un nouveau devenir historique. Écoutons Bakhtine s'exprimer sur ce point :

« Sur les places publiques pendant les fêtes, devant une table bien garnie, on jetait bas le ton sérieux comme un masque, et on entendait alors une autre vérité qui s'exprimait sous la forme comique par des plaisanteries, des obscénités, des grossièretés, des parodies, des pastiches, etc. Toutes les peurs, tous les mensonges se dissipaient devant le triomphe du principe matériel et temporel » (Bakhtine, 1970 :102).

Dès lors, il s'agit, pour nous de décrire et d'analyser tant au niveau stylistique, lexicologique, syntaxique qu'au niveau thématique, c'est-à-dire au niveau de la sémantique, de la sémiologie, de la signification et particulièrement au niveau de la dénotation.

3.4.3. Révolution et apparition des prophètes :

La deuxième chose sur laquelle nous devons nous arrêter est, précisément, l'apparition soudaine des *prophètes* aux moments des grandes ruptures. En effet, il y a là un phénomène qui ne se reproduit que très rarement dans l'histoire de l'humanité et sur lequel nous devons focaliser toute notre attention. Or, un prophète est, par définition, l'homme extraordinaire des situations extraordinaires où l'on assiste à l'effondrement, à l'obsolescence ou du moins à l'affaiblissement de l'ordre ancien et l'ordre nouveau demeure encore informulé. « *Le prophète est l'homme de situations de crise où l'ordre établi bascule et où l'avenir historique tout entier est suspendu. Le discours prophétique a plus de chances d'apparaître dans des périodes de crise ouverte ou larvée.* » (Bourdieu, 1971 : 331)

Il y a là un constat anthropologiquement enregistré : un prophète est celui à qui, du fait de son charisme, on fait appel dans des situations de transition dans des situations de passage d'un ordre qui est en train de s'effondrer à un autre qui n'est pas encore institué. Autrement dit, un prophète est celui à qui on fait appel du fait de son charisme et de son éloquence dans un moment de crise radicale du langage pour dire l'indicible et pour déplacer les limites du pensable et de l'impensable, du formulé et de l'informulé. Cela équivaut à dire qu'on fait appel à des prophètes qui savent non seulement comment séduire, comment faire

croire et faire aimer mais aussi et surtout comment convoquer, invoquer, provoquer, inciter et susciter les agents sociaux de la lutte sociale à s'exercer à la maïeutique, à l'enfantement et à la mise au monde d'un nouveau discours porteur dans ses plis et ses interstices des signes, des thématiques et des idées les plus saillants d'un nouvel ordre symbolique dont on a besoin pour pouvoir consolider et faire asseoir le nouveau sérieux et le nouveau devenir historique qui sont en train de s'instituer et de se mettre en place. Les prophètes dont il s'agit en ce qui concerne le terrain de notre enquête se trouvent soit parmi les blogueurs et les blogueuses, soit même parmi les « facebookeurs » et les « facebookeuses » qui, grâce à une éloquence exceptionnelle, ont pu acquérir dans l'espace de Facebook un nom, un charisme et une chaire en quelque sorte à partir desquels ils pourraient être lus, entendus, crûs et parfois même obéis quand ils se mettent à décrypter, à déchiffrer et à donner sens à cette expérience muette et à cet ordre nouveau qui est en train de naître. Pour mieux cerner cette explosion verbale, notre enquête cherche à décrire, à analyser et à confronter les figures les plus marquantes de ces prophètes ou disons de ces « grandes gueules » qui ont su participer activement au travail de production du sens.

Conclusion de la théorie de la pratique : récapitulation et ouverture :

Résumons-nous. Insistons encore une fois — et on n'insistera jamais assez — sur l'importance de la pratique de la théorie. En effet, sans la présentation de notre problématique et notamment sans l'invention de nos concepts, on ne peut pas nous permettre d'aller de l'objet réel, objet, somme toute, préconstruit et inventé de toutes pièces par le sens commun et par la *doxa*, objet contaminé du bout en bout par les rapports de force, rapports d'intérêt et de profits, objet pris en lui-même pour lui-même sous le modèle substantialiste, objet qui ne présente qu'une partie de la réalité à l'objet scientifique, objet conçu à l'aide de l'imagination créatrice sous modèle des rapports relationnels, objet qui tend à inventer la totalité, objet qui ne cherche pas à désinformer mais au contraire à éclairer et à instruire. Cela veut dire que la construction théorique sous forme de polémique incessante ou plus exactement sous forme de confrontation des visions et des di/visions, de va-et-vient entre le concept et le concret, est une étape aussi nécessaire, aussi primordiale, aussi cruciale que celle de l'analyse analytique ou de l'enquête sur le terrain. Faut-il rappeler à ceux qui considèrent que la théorie est purement et simplement une abstraction que le réel n'a jamais l'initiative puisqu'il ne peut répondre que lorsqu'on l'interroge. « *Notre pensée*, disait Bachelard, *va au réel, elle n'en part pas*. » (Bachelard, 1929 : 121), que « *c'est le point de vue qui crée l'objet* » (Saussure, 2005 : 15) et que « *la totalité pensée, concret pensé, est en fait un produit de la pensée, de l'acte de concevoir*. » (Marx, 1974 : 14).

Pratiquement, qu'avons-nous appris de l'apport théorique de De Certeau, de Bourdieu, de Labov et de Bakhtine pour nous éclairer dans ce travail d'investigation sur la culture écrite sur Facebook. Avant de répondre à ce questionnement, il serait utile de signaler que nous allons garder à l'égard des différents

apports la même distance, autrement dit en nous situant à un point géométrique qui nous permet d'apercevoir à la fois ce qui peut et ce qui ne peut pas être aperçu à partir de chacun des points de vue.

On retient, en effet, de l'apport de De Certeau que les facebookeurs ne sont pas des consommateurs passifs. D'où l'intérêt d'appréhender et de concevoir le parler écrire des jeunes Tunisiens sur Facebook non pas uniquement en tant qu'actes de communication mais aussi en tant qu'actes de pouvoir ou de contre-pouvoir, actes d'institution et d'imposition du sens. Autrement dit, nous devons traiter le dire-écrire des facebookeurs et des blogueurs comme une série de manœuvres cherchant à contourner, à ruser, à tricher, à tricher la langue, à tricher avec la langue pour la faire sienne. Ainsi, le parler-écrire de ces jeunes sur Facebook sera pris comme un ensemble de tactiques qui cherchent à gagner sur l'autre ou sur la parole de l'autre ou de celle de l'institution en ramassant dans le quotidien le plus de profits au moindre coup et de stratégies qui tendent à défendre un propre, à défendre un pouvoir, à influencer et séduire en vue d'imposer ou conquérir un pouvoir et annexer par cela même des nouveaux territoires.

Cela ne peut se faire, si on suit Bourdieu, que lorsqu'on travaille à circonscrire les différentes positions qu'occupent les différents parlers par rapport au *continuum* linguistique, cet espace unifié et unifiant. Sans cela, il serait impossible de mesurer le degré d'appartenance, de filiations ou de proximité, pour ainsi dire, des différents parlers par rapport au marché local ou, au contraire, au marché national.

Cela équivaut à dire que grâce à la notion du *marché*, on sait aujourd'hui que les jeunes garçons facebookeurs beaucoup plus que les filles des classes les plus défavorisées, ceux – là mêmes qui se considèrent comme des « véritables mecs » sont les plus enclins à se démarquer du marché national et à se distinguer au sein du marché local. Victor Hugo dans « Les misérables » n'a-t-il pas attiré notre attention depuis longtemps sur le parler des repris de justice qui cherchent à se distinguer au sein du marché local (Hugo, 1985, quatrième partie, livre 7) ?

On sait également, grâce à la notion du *marché*, que les facebookeurs issus des classes les plus huppées sont les plus proches du marché national et que ceux qui vivent la polarisation la plus intense entre le marché local et le marché national, sont portés plus que les autres à changer de parler à chaque fois où l'on change ou l'on tend à changer de position sur le marché.

Seulement voilà, la notion du marché, pour importante qu'elle soit, demeure insuffisante pour appréhender de la manière la plus profonde et la plus précise, la question du changement ou plus exactement des innovations linguistiques.

Ce que Labov nous apporte de relativement nouveau c'est que la circonscription des parlers dans leurs positions corrélatives est une opération nécessaire mais insuffisante. Il faut également les ramener et ramener les opérateurs sur la langue, en ce qui nous concerne, il s'agit de ramener les facebookeurs ou les blogueurs eux-mêmes à leurs différentes classes sociales d'appartenance pour savoir quels sont les agents

les plus sensibles et les plus susceptibles d'apporter des innovations linguistiques et quels sont ceux qui se soumettent à, la tradition, à la censure, à la ritualisation, à la forme et la mise en forme imposée par la langue légitime.

Les travaux de Labov nous aident aussi à voir qu'au sein même de la classe la plus sujette à la polarisation à savoir la petite bourgeoisie, ce sont les femmes — parce qu'elles sont les plus brisées économiquement, socialement, politiquement et culturellement — qui sont les plus favorables, les plus ouvertes et les plus disponibles à réaliser ce qu'elles souhaitent réaliser vraiment : se renier et être autre chose qu'elles-mêmes et, donc, à accomplir jusqu'au bout des innovations culturelles en général et des innovations et linguistiques en particulier.

Rien, donc, ne nous empêche d'intégrer les apports de De Certeau, de Bourdieu et de Labov en vue de les investir comme des outils de travail pour mesurer les obéissances ou les innovations linguistiques des jeunes Tunisiens sur Facebook dans des situations ordinaires, c'est-à-dire avant la révolution.

Mais pour porter l'enquête sur les pratiques langagières des jeunes au moment et après la révolution, il faudrait dans ce cas non seulement être armé des apports de De Certeau, de Bourdieu et de Labov mais aussi épouser l'hypothèse de Bakhtine et investir dans la réalité la notion du « carnaval » ou de « fête populaire » puisque nous vivons non pas dans une situation ordinaire mais, bien au contraire, dans une situation extraordinaire, autrement dit, dans un moment révolutionnaire. Il faudrait dans ce cas focaliser toute notre attention sur les « parlars — conceptions du monde » des classes populaires et de la « production des prophètes » qui savent dans ces situations d'attente trouver les mots qu'il faut pour déplacer les limites du pensable et de l'impensable et verbaliser l'expérience muette d'un monde nouveau qui vient de naître. Dans cette situation de rupture, de subversion et d'anomie, dans ces moments d'explosions verbales, on attend légitimement que les innovations linguistiques de toutes sortes ne soient pas l'apanage de la petite bourgeoisie et notamment des femmes de la petite bourgeoisie comme l'a constaté Labov dans des situations de tous les jours et dans les moments ordinaires mais de toutes les classes sociales de la nation et particulièrement des classes populaires qui cherchent plus que les autres à en finir avec une identité imposée comme un stigmate, une identité qui ne vaut rien, identité qui parle des langages ou des discours qui ne valent rien en mobilisant toute leur énergie pour participer collectivement à l'effondrement d'un ancien sérieux, d'un ancien devenir historique et d'un ancien ordre symbolique en état d'effondrement. Voilà en quoi consiste notre travail théorique.

Seulement voilà pour que la pratique de la théorie devienne une théorie de la pratique, nous avons besoin de l'art de l'ingénieur. Nous entendons par art de l'ingénieur cet art qui fait la médiation entre « l'homme à théorème » et « l'homme à expérience », autrement dit, entre le domaine de la spéculation ou de la contemplation et l'espace de la pratique ou de l'exécution, autrement dit, entre le champ où l'on cherche à éclairer, à voir, à faire voir, à réfléchir « le tout » et à déchiffrer le livre du *cosmos* et celui où l'on

cherche à exécuter, à faire, à inventer, comme ce danseur à corde, des gestes particuliers toujours à faire et à se défaire pour maintenir un équilibre qui n'est jamais acquis. Cet art qui fait la médiation entre la théorie et la pratique, c'est celui qui « *organise la manière de penser en manière de faire, en gestion rationnelle d'une production et en opération régulée sur des champs appropriés. C'est la méthode* » (De Certeau, 1983 :131).

La partie, qui suit, constitue le deuxième volet de notre travail. Elle sera entièrement consacrée à cet art de l'ingénieur dont nous venons de parler, au discours de la méthode ou, si l'on veut, aux règles de la méthode. Autrement dit, le deuxième volet de notre enquête portera totalement sur la manière heuristique d'appréhender notre objet d'étude. Cela revient à dire que la partie qui suit sera totalement réservée à la méthodologie.

Deuxième partie : pratique de la méthode

« *C'est le point de vue qui crée l'objet* » (Saussure, 2016 : 1)

Introduction :

Au lieu de réduire la méthode à un ensemble de procédures et de protocoles ou à une espèce de rituel ou de formule magique qu'il s'agit de prononcer comme si sa prononciation à elle seule suffisait à résoudre toutes les difficultés heuristiques, il nous faudrait considérer plutôt la méthode comme un agencement ou un processus (nous disons bien un processus c'est-à-dire une construction, un travail contenu) de réflexion, d'invention, d'opération, d'imagination qui nous convoque, chaque fois, à créer de concepts opérationnels, probants et fiables dont le rôle primordial consiste à confronter la théorie à la pratique, autrement dit, à relier les pratiques les plus ordinaires, les plus banales, les plus anodines, et les plus souterraines à une hypothèse, à une idée, à un ensemble, à une classe, à un système, à un regard, à une vision du monde, bref à un fil conducteur.

Si, en effet, la théorie nous aide à inventer et à concevoir la totalité qui se masque derrière le désordre apparent des apparences en suivant des détours et des chemins écartés et tortueux, la méthode cherche à traduire, à faire parler et à exprimer cette totalité à travers l'invention d'une batterie de concepts linguistiques précis, probants, fiables et opératoires.

Parler de méthode revient, donc, à parler de cet agencement ou de ce processus d'invention des concepts. Les grands méthodologues sont ceux qui ont réussi à inventer ou à forger des concepts fiables, rigoureux et opérationnels. Ce préalable méthodologique, on ne le répétera jamais assez.

Dans « Sociological imagination » (Mills, 2000) qui est passé comme un éclair dans le ciel des sciences humaines sur lequel nous nous sommes arrêtée tout au long de notre travail, Wright Mills définit la méthode comme une imagination créatrice qui cherche à inventer des rapports nouveaux et des correspondances nouvelles en vue non seulement de rompre avec la *doxa* et la pensée dominante nécessairement réductionnistes et mutilantes mais aussi et surtout pour complexifier le monde en inventant par cela même une pluralité de sens à la pratique. Nous reviendrons d'une manière plus détaillée et plus profonde sur cette notion d'imagination telle qu'elle a été définie par Mills dans les pages qui suivent... (Mills, 2000)

Or, pour pouvoir justement appréhender d'un point de vue heuristique les pratiques linguistiques des jeunes Tunisiens sur Facebook, nous devons suivre au niveau de la démarche quatre stations ou quatre étapes qui nous semblent être indispensables. Cela veut dire que le processus de réinvention ou d'imagination méthodologique, pour reprendre cette expression heureuse de Mills, devrait, nous semble-t-il, se diviser en quatre étapes distinctes mais complémentaires.

Dans un premier moment, nous allons présenter notre terrain d'enquête « Facebook ». Ce moment de l'enquête est indispensable puisque le lieu de l'enquête ainsi que l'angle d'attaque conditionnent, dans une large mesure, les résultats de l'enquête et la vérité scientifique à laquelle on va aboutir.

Dans une deuxième étape, nous allons focaliser toute notre attention sur les hypothèses ou les idées directrices que nous allons investir dans la réalité pour faire parler les faits. Autrement dit, nous allons penser et interroger les notions ou les concepts qu'il s'agit d'explorer et de traduire. À l'instar du cerveau par rapport aux autres organes du corps, à l'instar du moteur par rapport aux autres pièces d'une machine ou mieux encore à l'instar de la locomotive par rapport aux autres voitures ou wagons du train, cette étape constitue l'essentiel puisque c'est elle qui articule, qui oriente, qui invente, qui fait fonctionner le tout et qui donne sens ; d'où son importance dans le processus d'enquête. En effet, sans hypothèses, sans concepts, sans idées directrices, bref, en un mot, sans fil conducteur, il serait impossible d'aller vers la réalité, d'interroger les faits, de rectifier l'erreur et de faire parler la vérité étant donné que les faits ne parlent pas d'eux-mêmes et que l'expérience muette demeure muette tant qu'on ne cherche pas à l'interroger et à la faire parler.

Dans une troisième direction, nous essayons d'opérationnaliser, comme disent les chercheurs anglo-saxons, nos concepts ou nos hypothèses. Cela revient pratiquement à présenter notre corpus et nos techniques d'analyse et d'investigation. Ce moment de l'enquête est décisif puisque tous nos résultats sont subordonnés, d'une part, à la représentativité du corpus à partir duquel on va travailler, et, d'autre part, à la fiabilité, à la validité et à la rigueur des techniques d'investigation, des protocoles et du plan d'observation à travers lesquels on va interroger et faire parler les faits.

Enfin, dans un quatrième volet, nous allons présenter nos enquêtes sur le terrain. Cette étape constitue la suite et l'aboutissement de tout ce processus de réflexion et d'imagination méthodologique. Cette dernière étape nous permet de voir comment la quantification nous sert non seulement à avoir une image panoramique ou une idée d'ensemble sur notre objet d'étude mais aussi et surtout à saisir les répétitions et les régularités où se cachent probablement les rites d'interaction et comment, par contre, l'enquête qualitative nous permet d'explorer encore davantage certains aspects de notre objet pour aller si loin dans les profondeurs bien au-delà des apparences mais aussi et surtout pour pouvoir capter la singularité irréductible du discours des jeunes dans ces moments d'anomie et de subversion. Singularité qui va nous éclairer sur l'ampleur des inventions ou des changements linguistiques chez les jeunes Tunisiens sur Facebook.

Nous ajoutons un cinquième volet qui est dicté non pas par les exigences internes de cet agencement ou de ce processus méthodologique mais par des exigences tout à fait externes et exogènes qui sont des exigences éthiques. Il s'agit dans ce cinquième volet de poser en ce qui concerne notre enquête la question de la science et de la conscience. Il y a là une question de déontologie et de responsabilité de l'enquêteur face aux enquêtés et face à la société tout entière. Si on ne fait pas la science pour la science mais pour vaincre et pour convaincre, pour battre et pour combattre, toute la question est de savoir si ce combat que l'enquêteur est en train de faire est un combat qui cherche à aider ou à nuire aux observés ou

aux enquêtés qui nous ont ouvert leurs portes, qui nous ont tendu la main et qui ont participé activement à l'enquête. « *Science sans conscience, disait Rabelais, n'est que ruine de l'âme.* » (Rabelais, 1884 :151)

Chapitre I. Notre terrain d'enquête : la plateforme du Facebook :

1.1. Enquête dans un espace virtuel : le Facebook :

Pour construire notre objet scientifique, nous sommes partie de Facebook comme terrain d'enquête. Celui-ci permet à ses usagers d'opter soit pour la création d'une page personnelle fréquentée par un nombre déterminé d'internautes ou une page publique accessible à tous. Dans les deux cas, notre terrain d'investigation appartient au « forum de discussion », définit par Marcoccia (2004 : 23-37) en ces termes :

« Un forum de discussion est une correspondance électronique archivée automatiquement, un document numérique dynamique, produit collectivement de manière interactive. De ce point de vue, il s'agit d'un corpus idéal pour l'analyse des conversations et l'analyse du discours, car il répond aux critères suivants : il s'agit d'échanges authentiques produits en l'absence de l'analyste qui les enregistre, ce qui permet d'éviter un des problèmes méthodologiques habituels de l'analyse des conversations (peut-on faire du micro caché, et sinon, comment évaluer le biais provoqué par l'enregistrement ?). Ces corpus sont homogènes, définis par leur mise en mémoire et par le dispositif ou l'institution qui a assuré cette mise en mémoire (Mangueneau, 1991 : 22). »

En effet, l'archivage automatique des discussions nous a permis de remonter jusqu'à 2009. Sans cette propriété de stocker les conversations, nous n'aurions pas pu recueillir les paroles des jeunes Tunisiens et suivre leurs traces écrites avant, au moment et après de la révolution.

1.2. Les atouts du terrain virtuel :

On pourrait énumérer au moins deux avantages du terrain virtuel comme Facebook : le premier est celui de l'observation persistante dans la durée et le deuxième est celui de l'observation participante qui ne provoque pas d'effet de la situation de l'enquête.

Quant au premier atout, le terrain virtuel Facebook nous permet d'être persistants dans l'observation de longue durée. Et c'est en cela précisément que le terrain virtuel comme Facebook nous offre cette possibilité exceptionnelle de suivre l'enquêté partout où il se trouve de nuit comme de jour, chez lui ou dans son lieu de travail, dans la sphère privée comme dans la sphère publique. Au lieu d'enregistrer le peu que l'on peut collecter dans un carnet de notes ou grâce à un magnétophone ou tout autre appareil d'enregistrement comme ce fut le cas des linguistes et des ethnologues dans le siècle dernier, on pourrait aujourd'hui — grâce au Facebook — accéder à des informations brutes accumulées sur une longue durée. Il y a là un souhait depuis longtemps formulé par les enquêteurs qui vient d'être réalisé par le Facebook.

« D'une façon ou d'une autre, il nous faut être témoins du discours quotidien auquel l'informateur reviendra dès qu'il aura fermé la porte derrière nous, du style qu'il emploie pour discuter avec sa femme, gronder ses enfants ou passer le temps avec ses amis. C'est l'un problème d'une difficulté considérable. Nous gagnerons beaucoup à le résoudre, tant pour nos objectifs présents que pour la théorie générale des variations stylistiques. ». (Labov, 1976 : 145)

Le deuxième atout et non pas le moindre est celui de permettre à l'enquêteur de résoudre au moindre frais ce que les linguistes appellent « le paradoxe de l'observateur ». Toute la question est de savoir

comment enregistrer et observer les pratiques quotidiennes sans subir les effets de ce rapport de force ou de pouvoir de la situation d'enquête.

Dans la situation réelle, toute enquête ne peut avoir une suite et un aboutissement, nous semble-t-il, que lorsqu'elle se propose non pas comme une rencontre ordinaire mais comme une rencontre extraordinaire, comme une forme, si on ose dire, d'exercice spirituel.

« Au risque de choquer aussi bien les méthodologues rigoristes que les herméneutes inspirés, je dirais volontiers que l'entretien pour être considéré comme une forme d'exercice spirituel, visant à obtenir, par l'oubli de soi une véritable conversion du regard que nous portons sur les autres dans les circonstances ordinaires de la vie ».

Et il ajoute :

« L'essentiel des « conditions de félicité » de l'entretien reste sans doute inaperçu. En lui offrant une situation de communication tout à fait exceptionnelle, affranchie des contraintes, notamment temporelles, qui pèsent sur la plupart des échanges quotidiens, et en lui ouvrant des alternatives qui l'incitent ou l'autorisent à exprimer des malaises, des manques ou des demandes qu'il découvre en les exprimant, l'enquêteur contribue à créer les conditions de l'apparition d'un discours extraordinaire, qui aurait pu ne jamais être tenu, et qui pourtant, était déjà là, attendant ses conditions d'actualisation, [...] certains enquêtés, surtout parmi les plus démunis, semblent saisir cette situation comme une occasion exceptionnelle qui leur est offerte de témoigner, de se faire entendre, de porter leur expérience de la sphère privée à la sphère publique » (Bourdieu, 1990 : 1406.)

Ou bien, il faut que l'enquête soit menée par un enquêteur qui est issu de la même situation sociale que l'enquêté et si possible de même sexe et des mêmes caractéristiques ethniques. Cette leçon nous a été donnée par Labov. En effet, ce dernier a déjà compris depuis les années 60 l'importance de la situation d'enquête. C'est pourquoi il a choisi depuis les années 60 non seulement d'aller vers les bas-fonds, vers les cités les plus défavorisées comme la cité de Harlem à New York pour porter l'enquête sur le vernaculaire des « blacks » c'est-à-dire du « parler nègre ou petit nègre » mais aussi et surtout il a choisi par conviction de se faire « nègre » parmi les « Nègres » et au cas où cela serait impossible, il a su engager des « Nègres », des « Blacks » pour pouvoir recueillir chez les « Nègres » cette « parole nègre ». Et c'est cela qui donne une importance toute particulière aux travaux de William Labov. (Labov, 1973)

Lorsqu'on travaille sur Facebook, ce rapport de force ou ce rapport de pouvoir ne se pose pas. Le terrain virtuel Facebook offre la possibilité à l'enquêteur d'aller au-delà non seulement des suspicions et des méfiances mais aussi des effets de l'interaction ou ce que l'on appelle « le paradoxe de l'observateur » puisque l'enquêteur peut observer sans être vu. Ainsi, le Facebook en tant que terrain virtuel nous permet de résoudre ou de remédier à l'effet de l'interaction puisqu'il n'y a plus de face-à-face entre celui qui interroge et celui qui répond. « *Le but de la recherche linguistique au sein de la communauté*, affirmait Labov, *est de découvrir comment les gens parlent quand on ne les observe pas systématiquement* ». (Labov, 1976 : 290)

Ainsi bien qu'elle soit une enquête d'ethnographie linguistique et, donc, d'observation participante, notre enquête sur Facebook nous permet d'observer sans être vu et de recueillir le discours

effectif et réel des internautes sans le moindre risque de les influencer et corrélativement sans le moindre risque de subir les effets de ce rapport de force et de pouvoir qui s'exerce entre l'enquêteur et l'enquêté. À cela s'ajoutent d'autres avantages de la recherche sociolinguistique sur Facebook tel que le fait que le chercheur dispose d'informations précises sur les enquêtés : âge, sexe, profession des parents, degré d'éducation, profession...

1.3. Les inconvénients d'un terrain virtuel comme Facebook :

On pourrait énumérer au moins deux inconvénients majeurs : celui, tout d'abord, de la contextualisation de la parole collectée surtout lorsqu'on veut, comme c'est notre cas, réaliser une enquête d'ethnographie linguistique qui cherche à capter une parole vivante, palpitante, enracinée et jubilante bref une parole *in situ*. Comment situer ce qui est enregistré ou observé ? Comment contextualiser ce qui a été décontextualisé ? Faut-il renvoyer le texte aux textes, le parler aux parlers et le dire ou l'écrire aux « dire » ou aux « écrire » du groupe ou de la communauté pour reconstituer le contexte à travers l'intertexte, à travers ce rapport dont parle Bakhtine ? Faut-il emprunter de Barthes le concept de « dénotation » (Barthes, 1964 : 130 - 134) pour surprendre dans les plis et les interstices des mots et des phrases des fragments épars, des restes et des débris archéologiques de significations qui pourraient nous permettre de remonter à la surface du sol et de découvrir les acteurs et les contextes ? C'est là où le Facebook, ce terrain qui est pourtant un terrain aussi exotique que celui de planter notre tente chez les Esquimaux ou les Bororos, est un non-lieu où l'on ne sent ni la sueur des hommes ni le palpement de la terre ni l'odeur du pain.

Le deuxième inconvénient est cette confusion généralisée dans le monde virtuel entre la sphère privée et la sphère publique, entre l'agora et l'intime, entre ce qui est permis de penser et d'interroger et ce qui appartient à l'intimité de la personne et qu'il s'agit de préserver et de protéger. On reviendra sur cette question épineuse lorsqu'on traite dans les pages qui suivent la question de déontologie.

Chapitre II. Nos concepts et nos hypothèses :

2.1. Exploration des parlers :

Si on suit Mills avec intelligence, on se donne le moyen de faire en sorte que l'enquête, au lieu de se limiter à ramasser des positivités déjà conquises, au lieu de continuer à remuer les ordures entassées depuis longtemps sur la face du monde, au lieu de décrire une réalité falsifiée et trompeuse, devienne véritablement un travail d'interrogation, de transposition, d'évocation, d'invocation, d'invention et de création d'un monde qui a été longtemps relégué au silence et à l'insignifiance. Or, pour réinventer ce qui a été longtemps occulté, l'enquête devrait s'installer dans cette continuelle et interminable contestation d'une réalité produite du bout en bout par la domination, autrement dit, d'une réalité ossifiée, gelée, durcie, ridée, momifiée et réduite à la croûte la plus apparente des choses et à la simple répétition des gestes les plus banals et les moins assoiffés de passion. En effet, une enquête véritable devrait contribuer au discrédit total de la réalité encore ensablée et souillée par le sérieux officiel. Nous entendons par la notion de « sérieux officiel » les valeurs en cours, celles des vainqueurs et des dominants. Tout ce travail de contestation et de résistance a pour objectif de faire jaillir des nouvelles hypothèses nous permettant à réinventer des voix multiples reléguées depuis longtemps au silence et à l'insignifiance. Travail d'investigation qui cherche à dé/fracturer, à mettre à nu, à faire tomber les masques et à entreprendre l'archéologie du silence et de l'oubli.

C'est précisément sous cet angle d'attaque que nos hypothèses de départ ont été inventées. On ne répétera jamais assez qu'une méthode ne se réduit nullement, comme le pense l'expert ou l'apprenti chercheur le moins instruit, au choix des procédures et des techniques de mesure et d'investigation. Une enquête se mesure toujours à son invention des nouvelles hypothèses et à sa création des nouvelles idées sans lesquelles on ne pourrait pas penser le monde autrement.

2.2. Traduction de concepts ou invention des hypothèses :

En ce qui nous concerne, nous pouvons partir du constat suivant : il y a une emprise par trop considérable de l'anomie sur la culture écrite sur Facebook. Autrement dit, il y a là une corrélation significative et pertinente entre la révolution de janvier 2011 en Tunisie – en tant que mutation sociale et politique profonde et en tant que libération de l'expression dans la réalité, dans la presse et dans les réseaux sociaux et notamment sur Facebook – et son emprise sur les parlers des jeunes. Cette idée exprimée sous forme d'un rapport relationnel entre deux concepts celui de révolution et celui des parlers ou encore celui d'anomie et celui de pratiques linguistiques, cette hypothèse de départ a donné naissance à trois correspondances ou corrélations ou mieux encore à trois hypothèses secondaires et dérivées.

La première postule que cette emprise pourrait se donner à voir à tous les *paliers* comme soulignait Gurvitch (Balandier, 1966 : 3-5), à tous les niveaux des parlers des jeunes sur Facebook : niveau de la morphologie, au niveau du lexique, au niveau de la syntaxe, au niveau du code et au niveau de la rhétorique et de l'art de persuasion et de séduction. Ce serait l'occasion de décrire et de rendre compte du

maintien des rites têtus et des conservations qui meublent les discours mais aussi des modifications, des corrosions, des transgressions, des innovations et des créations à tous les niveaux des pratiques linguistiques des jeunes.

La seconde cherche à montrer comment la révolution a permis aux jeunes de se dresser contre la parole établie et instituée ou du moins de la contourner en inventant une sorte de « lingua franca composée des mots épars et d'un « sabir-culture » décontextualisé qui se met à parler d'une manière hystérique du corps, du sexe, de l'érotisme, de la jouissance longtemps interdite et de « l'ob/scène » c'est-à-dire de ce qui est considéré par l'établi et l'institué comme « langage ob/scène », manières de dire qui contiennent beaucoup d'ironie et de sarcasme, manières de dire qui ont une charge de provocation, de subversion et de transgression. Ce serait l'occasion de décrire certains dires des jeunes qui deviennent subitement des moyens de résistance, de lutte, d'anomie et de subversion, manières de dire qui se donnent à voir comme des vi/sions ou conceptions du monde, manières de dire qui n'ont jamais existé en Tunisie avant ces secousses profondes qui ont eu lieu depuis janvier 2011. Ce serait aussi l'occasion de montrer et de faire voir qu'une révolution comme celle de janvier 2011 pour la Tunisie est un moment exceptionnel, un moment unique qu'il faut lui donner toute son importance, un moment rare d'explosion verbale où l'on est appelé à enterrer le vieux discours et à accompagner la germination sous sa ruine d'une parole nouvelle.

La troisième – et la dernière – postule que ces mutations sociales et politiques lourdes de conséquences ainsi que l'apparition ou le renforcement du Facebook dans l'espace virtuel tunisien n'ont pas eu les mêmes effets sur les différentes manières de dire des jeunes et que les appropriations des inventions et des libertés varient selon le Gender des acteurs ou des agents engagés dans la lutte sociale, c'est-à-dire selon la division sociale entre les sexes mais aussi et surtout selon l'appartenance de classe sociale. Ce serait l'occasion de montrer comment les enfants des classes aisées et de la petite bourgeoisie ont profité plus que les autres de cette liberté d'expression qui a été offerte. Ce serait aussi l'occasion de montrer et de faire voir comment les filles et surtout celles qui sont issues des milieux défavorisés mais aussi les fils des pauvres et des exclus de la prise de la parole font avec ces nouvelles manières de dire qui se font et se défont dans cet espace virtuel du Facebook.

La méthodologie, c'est essentiellement cela. C'est l'invention des propositions fécondes ; c'est l'invention des hypothèses si imaginaires et si réelles à la fois. On ne répétera jamais assez ce préalable méthodologique : la méthodologie n'est nullement l'application des techniques et des procédures sur une expérience linguistique vivante. Mais une sorte d'intervention pour animer, pour réanimer et réinventer la vie. En effet, le métier d'un méthodologue en sciences humaines et notamment en sociolinguistique consiste, lui aussi, à inventer des hypothèses capables de voir, de concevoir, de construire et de rendre présent une multiplicité des voix autrement dit une polyphonie au sens que donne Bakhtine à ce mot, une multiplicité des voix qui a été réduite par une domination lourde, massive et brutale à des bribes de sons, à

un ensemble disparate de bruit, de cris, d'accents et de couleurs locales, à un bric-à-brac de voix, de sons, d'accents déchiquetés, décontextualisés et mis en panne.

Or, pour rendre présent ce langage perdu ou qui est en train de se perdre, pour parvenir à capter cette singularité du parler des jeunes, singularité longtemps assiégée et prise à la taille, il faut aller au-delà de ce que Goffman (Goffman, 2017) appelle « the interaction ritual », les « rites d'interaction », rites têtus et toujours les mêmes qui ouvrent et ferment toute prise de parole et toute explosion verbale, ritualisation qu'on pourrait facilement surprendre, si on suit Goffman, dans les discours qui se construisent et qui se donnent à voir au sein des institutions totalitaires telles que l'hôpital ou la clinique psychiatrique, la caserne, le camp de concentration, le couvent, l'école ou l'université. (Goffman, 1981, 2017)

Formulées ainsi, nos hypothèses n'ont pas pour objectif d'appliquer des moyens de mesure de civilisé sur cette singularité sauvage dont parle De Certeau. D'ailleurs, toute investigation sérieuse qui se respecte n'a rien à voir avec toutes ces applications quelles qu'elles soient, applications qui cherchent à pacifier, à domestiquer, à normaliser, à dissoudre le singulier au sein de l'identique et l'individuel dans le collectif. Ce sont, en effet, des enquêtes qui ne cherchent nullement à démasquer et aller à l'essentiel, des enquêtes qui, au nom du respect du concret concret, du concret qui est là qui n'est au fond le concret de l'établi, le concret du *political correct*, cherchent directement ou indirectement à faire taire cette part sauvage en nous qui dérange et qui isole, cette part sauvage qui déstabilise et appelle que l'on quitte nos certitudes et nos zones de confort pour voir, concevoir et repenser le monde autrement. On ne rappellera jamais assez toutes ces enquêtes d'imposition et de violence symbolique qui ont eu lieu dans les colonies mais aussi à l'intérieur de la France, enquêtes, comme celle de Grégoire dont parle De Certeau dans son texte « Une politique de la langue : la Révolution française et les patois : l'enquête de Grégoire » (De Certeau et al, 2002) , qui cherche, par les procédures qu'on applique sur l'objet d'étude, par le ton et par la visée, à faire taire les patois, ces manières de dire ou ces « lingua franca des barbares, des indigènes, des paysans et des arriérés » (sic) pour créer le vide nécessaire au déploiement du français, langue des vainqueurs et des dominants (Niel, 2003 : 227-233). Est-il besoin de signaler que ce genre d'enquêtes qui n'a de science que les apparences les plus apparentes a été mis à nu et dénoncé d'une manière virulente par plusieurs méthodologues critiques dont on pourrait citer à titre d'exemple De Certeau dans le texte que nous venons de citer précédemment quand il parle de l'enquête Grégoire, enquête qui se fait justement pour en finir avec les patois c'est-à-dire avec les langues locales et régionales ?

Il s'agit pour nous d'enregistrer les répétitions et capter les différences et les singularités. Il s'agit d'enregistrer ce que Goffman appelle les *rites* ou les *règles de politesses* qui ouvrent et ferment les interactions verbales et les conversations et qui scandent, comme un refrain, comme un leitmotiv ou comme une note musicale, les dialogues, les monologues, les paroleries qui se tissent sur ce palimpseste de Facebook mais aussi les inventions, les innovations et les singularités.

Mais attention ces rites ou ces règles de politesses, on devrait toujours les prendre justement comme des règles de politesse dans le sens strict du terme en ce sens où elles sont toujours des règles de politique que l'on s'en serve ou que l'on utilise soit pour la perpétuation et pour la conservation d'un ordre établi et donc au maintien et à la reproduction d'une stratification sociale qui s'impose et qui est là, soit, surtout dans les moments de crise et de révolution comme c'est le cas ici, pour la contestation d'un ordre politique et pour la déstabilisation et la remise en cause de ce qui en suit de hiérarchie, de stratification et d'ordre social et symbolique.

Roland Barthes ouvre son texte « Le degré zéro de l'écriture » par ce paragraphe :

« Hébert ne commençait jamais un numéro de Père Duchêne sans y remettre quelque « foutre » et quelque « bougre ». Ces grossièretés ne signifient rien, mais elles signalent. Quoi ? Toute une situation révolutionnaire. Voilà donc l'exemple d'une écriture dont la fonction n'est plus seulement de communiquer ou d'exprimer, mais d'imposer un au-delà du langage qui est à la fois l'Histoire et le parti qu'on s'y prend. »
(Barthes, 1972 : 7)

Cet Herbert du Père Duchêne dont parle Roland Barthes, nous allons certainement le rencontrer dans ces parlers-écrits sur Facebook. Nous attendons à ce que des blogueurs ou tout simplement des Facebookeurs jettent à « la gueule du loup » à la face du monde toute une cascade « d'insalubrité » de grossièreté ou d'obscénité. (Voir par exemple comment parle L1 ou L3). En effet, au moment des crises et des révolutions, comme c'est le cas ici, nous attendons que les mots qui ouvrent, ferment et scandent les interactions verbales sur Facebook ne soient pas simplement des mots doux et lisses, des mots aristocratiques ou d'origine aristocratique qui se disent habituellement dans la haute société et dans les beaux quartiers pour exprimer, pour accompagner et pour reconforter l'ordre établi et les stratifications ou les hiérarchies qui y correspondent. Ces rites de politesse ou d'interaction dont parle Goffman (Goffman, 2017), nous allons les faire passer à l'enregistrement statistique pour dénombrer les occurrences, les redondances et les répétitions des mots impolis et obscènes qui cherchent à déstabiliser l'ordre ancien. Mais ce n'est pas tout.

Notre objectif serait atteint, si on parvenait aussi à capter cette part maudite, cette singularité « sauvage » et non-civilisée dont parle De Certeau, cette singularité qui se donne à voir pour la première fois dans cette explosion verbale et ce carnaval du verbe, à travers ces voix qui râlent et au moyen de « ces gueules » qui s'ouvrent subitement et sans préavis pour continuer toujours à « gueuler » pendant et après la révolution. Il y a là à enquêter sur ces singularités étranges et « barbares » qui s'enfantent dans la douleur et dans la joie lors de cet accouchement risqué de l'Histoire pour accompagner l'agonie d'un monde ancien en train de disparaître et pour traduire un monde nouveau qui est en train de naître.

Notre objectif serait atteint si nous parvenions à faire l'archéologie de ces mots et de ces manières de dire au moment où s'installe en Tunisie cette situation d'anomie où l'on tombe subitement dans un trou, dans un vide, dans un abîme et où l'on vit intensément, pour la première fois dans l'histoire du pays une expérience authentique, une expérience originale, une expérience du provisoire et du transit, une

expérience qui refuse catégoriquement de faire usage du langage perdu ou qui est en train de se perdre et de mourir devant tout le monde et qui, par cela même, se met à chercher, à fouiller, à hésiter, à tâtonner, à tituber comme un ivrogne pour inventer, dans la précipitation et l'urgence mais aussi dans la douleur et la jouissance, un langage nouveau qui sait dire ce monde nouveau qui est en train de naître.

Conclusion :

Notre objectif serait atteint si on parvenait à vérifier ces trois hypothèses, autrement dit, si on parvenait à établir une véritable confrontation entre nos hypothèses et la réalité avec le corpus. Ce corpus de 1325 pages, comment l'interroger, comment l'analyser, comment le faire parler, comment peut-on lui donner un sens ? Pour ce faire, faut-il soumettre ce corpus à la quantification et à l'enregistrement de l'appareil statistique ou avons-nous besoin de recourir à l'ethnographie et à l'étude qualitative des écarts, des singularités et des différences qui distinguent un enquêté ou un groupe d'enquêtés par rapport aux autres ?

Chapitre III. Corpus et procédés de collecte de données :

Notre enquête sur les pratiques linguistiques des jeunes Tunisiens sur Facebook s'appuie sur deux corpus : le premier porte sur les productions effectives et réelles des internautes (corpus 1) alors que le second dévoile les coulisses de l'écriture numérique et montre les étapes par lesquelles ces productions verbales ont passé pour apparaître telle qu'elles le sont sur l'écran (corpus 2). Si le premier corpus relève de l'apparent, de ce qu'on voit à l'œil nu et de ce qui défile sur l'écran quand on se connecte sur Facebook ; le second est masqué. Nous proposons dans un premier moment de décrire ces deux corpus et les techniques de recueil de données. Dans un second lieu, nous allons présenter les enquêtés. Dans un troisième lieu, nous expliciterons le contexte des productions verbales.

3.1. Présentation des corpus : Corpus 1 :

Le corpus 1 est composé de 1325 pages qui correspondent à un ensemble de polylogues et de conversations écrites à plusieurs et à distance sur les murs Facebook de 13 enquêtés (L1-L13) pendant trois périodes : avant, pendant et après la révolution. L'archivage automatique des messages, nous a permis de voyager dans le temps et de remonter jusqu'à décembre 2009.

La technique du recueil de données est simple : nous avons utilisé la touche « copier/coller », et, par la suite, nous avons procédé au nettoyage du corpus des liens hypertextuels, des images et des vidéos. En revanche, les productions verbales sont effectives et réelles et n'ont subi aucune modification. Et c'est en cela que le corpus est représentatif des parlers des jeunes sur Facebook : il est authentique mais aussi volumineux. Ce qui nous permettra de mieux saisir les répétitions et les phénomènes linguistiques les plus fréquents et également les singularités qui se font distinguées.

Le type de communication sur les murs de Facebook est asynchrone et différé et le sujet de discussion est libre ; l'intervention initiative (le statut publié) oriente le fils de discussion et donne le ton. Les internautes parlent de tout et de rien, de la vie et de la mort, de l'amour et du désamour, du sexe, de la religion, de la littérature, de la philosophie, de la politique et de l'actualité. Ils parlent des choses sérieuses mais à leurs manières ; sous leurs plumes Spinoza devient « Spino » :

L3 si si, je le pense ... la haine n'est pas un désamour (ce dont parle Spino), c'est un genre d'amour dirigé à soi-même, une sorte de auto-réflexivité ... on suppose de facto que c'est une force dirigée vers le but de supprimer la chose haïe, l'objet de haine ... mais ceci n'est pas toujours évident, car si la haine elle-même devient un objet d'amour, elle devient doublement puissance vitale ..

Comme ils parlent des choses futiles. Du côté des hommes la discussion-type tourne généralement autour d'un match de football :

L7
#دربي كي الخرا .. لا #الترجي تستاهل الريح ولا #الإفريقي تستاهل التعادل#
#إخبييت
#بنزرتي ديغااa

و الأريتر شنة يستحق؟²³

Du côté des femmes, on peut lire ce genre de passage²⁴ :

L2

: أسئلة خالية من السياسة

علاش كي تمشي للحجامة تفلها نحب نحفف شعري تضربك شطرو ؟+

و علاش كي تفلها نظفلي حواجبي و ما تجودهمش تردهم خيط ؟

Mais surtout, ils construisent des identités en écrivant d'où la fréquence des structures attributives du type « je suis.../je ne suis pas/ nous sommes/ nous ne sommes pas » comme dans ces exemples issus de L4 et de sa communauté amazighe, une communauté où le discours identitaire occupe le premier plan, une communauté rejetée et réduite au silence mais qui commence à s'exprimer et à défendre son identité et ses droits publiquement depuis la révolution de 2011 :

-	ⵔⵓⵙⵉⵎⵎⵓⵙ ⵏ ⵎⴰⵖⵔⵉⵔ DSL L4. Le mot Maghreb c'est par rapport l orient et nous sommes pas des arabes .je suis pas maghrébin je suis berbère c'est tout .fière de l être
-	Je défend mon identité et je suis fière d'être amazigh
-	Je suis kabyle et je confirme que c pas de kabyle
-	Nous nous sommes pas des arabe
-	Azul chère soeur. Merci infiniment au Bon Dieu de nous avoir créé imazighn.Nous sommes fiers de notre identité offerte par Akushe.Ayuuz

Si le corpus 1 est constitué d'ensemble d'échanges réels, effectifs et authentiques publiés par nos enquêtés et leurs communautés sur les pages de Facebook, en quoi consiste le deuxième corpus ?

3.2. Présentation des corpus : Corpus 2 :

Le second corpus est l'ensemble des modifications effectuées par 6 enquêtés (L1, L2, L3, L4, L5 et L8) et leurs communautés. En effet, sur Facebook, une fonctionnalité spéciale et cachée permet de revenir sur un texte pour le corriger et le recorriger à l'infini : la touche « modifiée ». (Figure 09)

²³ Tr. "#Derby comme de la merde#Ni l'espérance ne mérite la victoire ni le club africain ne mérite le #match nul ! #Merde Binzarti Dégage Et l'arbitre qu'est ce qu'il mérite ? »

²⁴ Tr. « Des questions qui sont loin de la politique : pourquoi quand je vais chez la coiffeuse pour couper uniquement les pointes celle-ci coupe la moitié de mes cheveux et pourquoi quand je lui demande d'épiler mes sourcils sans les rétrécir celle-ci les réduit à un fil ? »

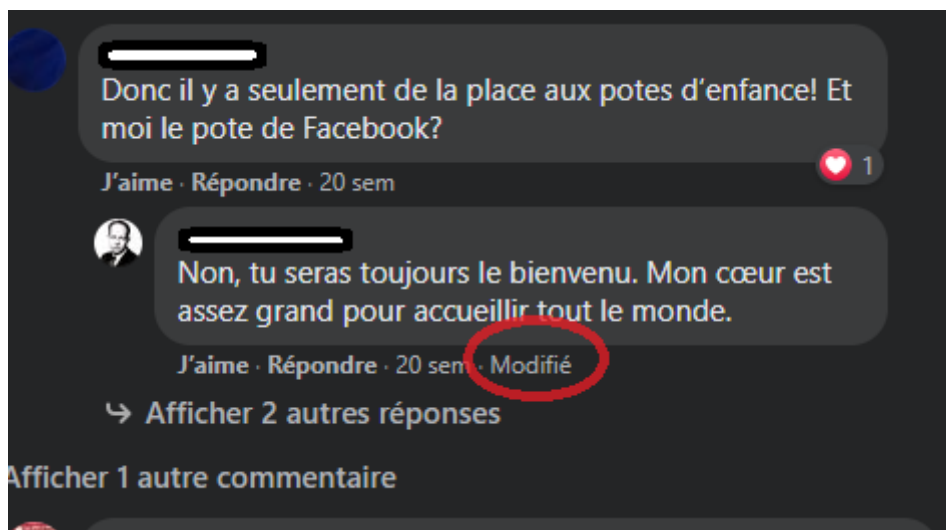


Figure 9: Technique de recueil des données pour le « corpus 2 »

Cachée, car on ne peut y accéder que si on clique sur la touche « modifiée » apparaissent alors toutes les retouches que le locuteur a entreprises pour améliorer son texte. (Figure 10)

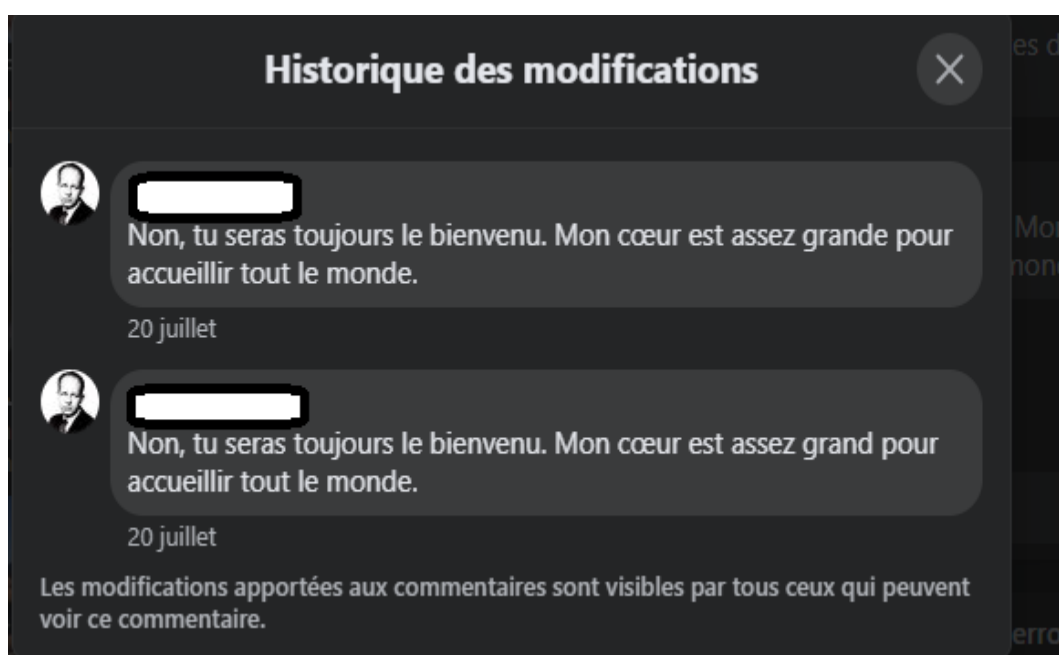


Figure 10 : Exemple d'historique des modifications

Ce volet de l'enquête est utile pour étudier les attitudes, les représentations et les comportements langagiers. On a remarqué que les locuteurs n'utilisent pas de la même manière cette touche : en proie à une forte insécurité linguistique, certains d'entre eux vont corriger leurs textes jusqu'à trois ou quatre fois de suite (hypercorrection). Chez les locuteurs qui ont une conscience et une sensibilité linguistique, la tendance générale consiste à corriger un texte pour se rapprocher de la langue légitime. Comme dans cet extrait où la locutrice reprend son texte pour rectifier la conjugaison du verbe « vouloir ».

Ils sont conditionnés, ne leur en **veut** pas. Des pas de géants sont entrain d'être faits...continuez. Nous sommes nombreux à vous soutenir.

Ils sont conditionnés, ne leur en **veux** pas. Des pas de géants sont entrain d'être faits...continuez. Nous sommes nombreux à vous soutenir.

D'autres locuteurs tombent dans le piège inverse de l'hypocorrection, croyant qu'ils vont se rapprocher de la norme légitime en reprenant leurs textes, ils s'en éloignent : c'est le cas de ce locuteur qui choisit un accent grave pour un mot qui devrait selon le bon usage s'écrire avec un accent aigu.

Les seigneurs de **frérisme** 🐒👉

Les seigneurs de **frèrisme** 🐒👉

Beaucoup sont les locuteurs qui même en corrigeant leurs textes demeurent en marge de la langue légitime (hypocorrection). Dans l'exemple suivant la locutrice a réussi a trouvé le mot juste celui qui s'adapte au contexte (« polémique ») mais elle ne l'a pas orthographié correctement.

Il c est avéré que c'est un monteur il n est pas pilote il travaille dans un centre d'appel.une **politique** pour rien

Il c est avéré que c'est un monteur il n est pas pilote il travaille dans un centre d'appel.une **polimique** pour rien

Cependant, si cette conscience linguistique et cette sensibilité envers les mots, les structures de la langue par rapport à la norme ou la langue légitime se laissent voir chez des locuteurs qui ont un degré d'éducation moyenne ou élevée et qui connaissent les lois du marché linguistique, d'autres locuteurs usent de cette fonctionnalité non pas pour modifier le texte mais pour ajouter des smileys, des émoticônes ou des liens hypertextuels. C'est le cas du jeune lycéen L5 qui reprend contact avec de l'écrit grâce à Facebook chez qui toutes les modifications portent sur les émoticônes et non sur le texte. Dans cet exemple, son texte initial publié le 31 décembre 2017 à 21h 37 minutes sera repris deux minutes plus tard pour en rajouter d'autres émoticônes, comme s'il en manquait.

L5²⁵

31 décembre 2017, 21:37

عام يذهب 🕒👉 وأخر 🕒👉 يأتي 🕒👉 وكل 🕒👉 شيء فيك يزداد 🙄 سوء 🙄 و بشاعة

مستقبل مشرق 🙌🙌🙌

Kæf__ēð 🙌👉

L5

31 décembre 2017, 21:39 · 21

عام يذهب 🕒👉 وأخر 🕒👉 يأتي 🕒👉 وكل 🕒👉 شيء فيك يزداد 🙄 سوء 🙄 و بشاعة

مستقبل مشرق 🙌🙌🙌

²⁵ Tr. : « Un an passe 🕒👉, et un autre arrive 🕒👉, et quelque chose en toi 🙄 se transforme de de pire en pire. ★ bonjour Un brillant avenir 🙌🙌 (signature de l'internaute) 🙌👉 »

3.3. Présentation des enquêtés :

3.3.1. Délimitation négative de notre corpus :

Nous avons, tout d'abord, évité d'inclure dans le corpus tous ceux et toutes celles que nous connaissons d'une manière intime, tous ceux qui font partis du cercle de la famille, du travail ou des études. Nous avons éliminé nos amis et nos ennemis à la fois afin que le rapport de pouvoir et donc d'investigation entre l'enquêteur et l'enquêté puisse être le plus serein possible.

Nous avons également évité de prendre en compte dans notre échantillon tous ceux qui sont passifs en ce sens où ils ne parlent pas ou qui ne parlent pas assez et qui se contentent d'exprimer leurs approbations (« j'aime » ou « je n'aime pas »).

Nous avons essayé d'éviter aussi toutes les voix qui cherchent à faire la publicité à des produits de consommation et de marketing ou à faire la propagande à des partis politiques. Ces mystifications mystifiées nous ne les avons pas prises en compte du fait qu'ils sont plus parlés qu'ils ne parlent.

3.3.2. Délimitation positive de notre corpus :

En effet, ce sur quoi nous avons, en effet, tenté de braquer toute l'attention réside principalement dans des individualités qui critiquent, qui pensent et qui s'interrogent. C'est dans la boue de ces individualités-là, si on ose dire, que nous avons prélevé 13 cas anonymes. Ce ne sont pas nécessairement des blogueurs ou des influenceurs mais au moins ils (ou elles) ne sont pas passifs (ves) en ce sens où ils/elles ont quelque chose à dire. Nous avons suivi les pratiques quotidiennes de ces 13 locuteurs tunisiens durant 3 périodes : 2 mois avant la révolution (décembre 2009, janvier 2010), 2 mois pendant (décembre 2010, janvier 2011), 2 mois après la révolution (décembre 2017 et janvier 2018).

Voici la liste de tous nos enquêtés :

Code	Anonymisation	Sexe	Age	Statut socio-professionnel	CSP des parents	Lieu de résidence	Idéologie
M. D.	L1	F	27	Rédactrice Web	Classe bourgeoise	Tunis - Paris	Anarchiste
L.B. M.	L2	F	30	Professeur universitaire d'anglais et blogueuse	Classe moyenne	Tunis	Militante de gauche

A.D.	L3	H	30	Blogueur	Classe moyenne	Capitale	Militant de gauche
M.	L4	F	30	Étudiante	Classe défavorisée	Kef	Cause amazighe
K.	L5	H	16	Lycéen	Classe défavorisée	Kébili	
M.T.	L6	H	30	Professeur d'informatique	Classe moyenne	Kébili	
B.	L7	H	30	Blogueur	Classe moyenne		Opposant au régime de Ben Ali
B.B.	L8	H	27	Directeur de la radio Shams et blogueur	Classe moyenne	Hammam et	Cause homosexuelle
Y. A.	L09	H	30	Ingénieur et blogueur	Classe moyenne	Tunis	Militant de droite
A.E.	L10	F	16	Lycéenne	Classe défavorisée	Kef	Militante de gauche
B.B.	L11	H	30	Médecin et blogueur	Classe bourgeoise	Capitale	
E.G	L12	H	30	Journaliste	Classe moyenne	Nord-ouest	
A. Y.	L13	F	30	Étudiante	Classe moyenne	Tataouine	Militante de gauche

Tableau 1 : Les enquêtés et leurs caractéristiques sociales (âge, sexe, classe, etc.)

Il est important de noter que ces 13 individualités anomiques qui composent notre corpus n'ont pas été choisies par hasard et d'une manière aléatoire. Bien au contraire, nous avons, en effet, procédé selon la méthode des quotas. C'est, en effet, cette méthode qui nous a amenée à avoir un échantillon qui a une structure qui ressemble le plus possible de celle de la population mère. Nous avons essayé, en effet, de faire en sorte que notre échantillon soit plus ou moins identique à la population de référence en ce qui concerne certains critères que nous avons considérés comme pertinents et qui sont au nombre de trois.

Le premier critère est celui de blogueur ou de facebookeur ordinaire. Ce critère est significatif puisque les blogueurs sont des individualités qui se croient et qui se donnent à voir comme des « prophètes » qui sont là pour accompagner et l'agonie d'un discours ancien d'un monde qui est disparu ou

qui est en train de disparaître et l'enfantement ou la germination d'un nouveau discours d'un monde nouveau celui de la révolution. Très suivis sur Facebook, très admirés et vénérés, ceux-ci sont considérés comme des porte-paroles. Ils n'hésitent pas à utiliser le « nous » pour parler au nom des jeunes sur les murs de Facebook. C'est à eux que les jeunes s'adressent pour comprendre les événements du pays et le cours du monde comme dans cet exemple :

- L2 aman qu'est ce qui se passe exactement ? tu confirme ce qui se passe ??? aman bech nehbel²⁶
- L2 elli sar eli saybou bandya ou 9alou eli houma jme3et le3tissam
- c vrai ?? et c koi leur but ? tu etais à la kasbah
- L2 le but c 'est de nous obliger à accepter ce gouvernement

C'est aussi à eux qui ont été les premiers à oser rêver de la révolution quand personne d'autre n'y a pensé, voici ce qu'une locutrice répond à L3 quand celui-ci lui explique qu'il rêve d'une Tunisie plurielle où les citoyens peuvent s'exprimer librement :

L3 : L3 tu es trop utopique, tu ne vis pas dans notre monde, parce que sur terre en décembre 2010 ce que tu souhaites est impossible à appliquer ..et franchement moi je n'ai que faire de l'espoir que les choses changent et je n'ai que faire des nano-actions qui ne servent finalement à rien .. parce que c'est comme foncer à chaque fois droit dans le même coin du même mur .. je préfère regarder le monde d'un regard moins fougueux .. la tête reposée .. et me poser la question ..mais où en sommes nous là today? .. et qu'est ce que je peux revendiquer .. essayer d'atteindre moi today .. et que ce que je demande soit accessible à (compréhensible par) X et Y? Ton discours à toi .. c'est comme venir parler de fusées et Nils Amstrong à un Bédouin du 13^e siècle .. ! C'est un anachronisme flagrant .. et même le revendication de la liberté d'expression .. c'est fake .. il y a des étapes par lesquelles on doit passer pour atteindre ca .. !

C'est aussi à eux qu'on s'adresse le jour de la révolution pour féliciter la Tunisie et le peuple tunisien pour la révolution :

merci pour l'ajout et mabrouk 3lik L2 cette révolution ...le travaille reste à faire pour batir notre tunisie salutation

مبروك أسبوع عن رحيل الديكتاتورية ، وبعد ستة أشهر راح نبارك أول حكومة ديمقراطية في الوطن العربي
ووردة وشموع لشهداء الحرية في تونس²⁷

Ces individualités atomiques sont personnifiées et représentent des concepts, des idées et des valeurs : dans ces passages, le visage de L3 et les larmes de L2 deviennent « le visage de la liberté » et les « larmes de la liberté ». Ces groupes nominaux formés de noms concrets suivis de complément de nom abstrait soulignent à quel point ces individualités atomiques ne sont pas perçues comme des personnes réelles mais des symboles de la liberté, des porte-paroles de la jeunesse et des voix du futur.

Revoir ce sourire sur **le visge de la liberté....**Merci***.

les larme de la liberte L2 inbou zinik

²⁶ Tr. " L2 s'il te plaît qu'est ce qui se passe exactement ? tu confirmes ce qui se passe ??? s'il te plaît je vais perdre la raison / L2 ce qui s'est passé c'est que le gouvernement a chargé des bandits dans le but de semer la pagaille dans la manifestation /C'est vrai ?? et c'est quoi leur but ? tu étais à la Kasbah /L2 le but c 'est de nous obliger d'accepter ce gouvernement "

²⁷ Tr. " Félicitations, voilà une semaine que le dictateur est parti, et après six mois, nous féliciterons le premier gouvernement démocratique du monde arabe. Une fleur et des bougies pour les martyrs de la liberté en Tunisie »

Tandis que les facebookeurs ordinaires sont des individus qui veulent tout simplement participer à la conversation. Ces derniers cherchent peut-être la douce et calme intégration dans ces zones de confort que l'on trouve dans l'espace virtuel et dans les mass media. Nous désignons donc par « individualités anomiques » non pas seulement des individualités qui se considèrent comme des prophètes et des activistes mais tous ceux qui parlent, qui pensent et qui s'expriment.

Le deuxième critère est celui du « Gender » puisque non seulement dans la population mère celle du Facebook, il y a autant d'hommes que de femmes sur la plateforme mais aussi et surtout parce que les femmes tunisiennes et maghrébines en général avant l'invention des espaces virtuels ont été, dans leur grande majorité, confinées, recluses et complètement exclues de l'espace public et de la parole, celle-là même qui constitue le propre de l'Homme et de la citoyenneté. Ce concept de « Gender » est, donc, important pour voir et faire voir qui, des deux sexes, cherche à parler sur la plateforme et à parler avec autorité, à agir et à, créer le monde à son image et corrélativement qui, par contraste, cherche à se taire et à se faire taire, à suivre le troupeau, à se résigner et à ne pas vouloir se distinguer de l'anonymat.

Le troisième critère est celui de l'éthos et des inégalités sociales ou si l'on veut, de la condition sociale ou des classes sociales. Nous travaillons sur la jeunesse, mais le concept de jeunesse, comme nous l'avons expliqué dans la partie théorique, ne se définit en aucune manière par l'âge biologique. Dans l'article qui s'intitule « La jeunesse n'est qu'un mot » (Bourdieu, 2001 :137). Bourdieu nous montre que la jeunesse, comme par ailleurs la vieillesse, est loin d'être biologique puisqu'elle est une entité socialement et historiquement constituée. Ainsi, on pourrait rencontrer, disait Bourdieu, des hommes et des femmes de quarante ans qui sont encore des jeunes puisqu'ils sont encore des étudiants et des vieux ou des vieilles qui sont âgés de quinze ou vingt ans puisqu'ils ont déjà intégré le travail salarié et industriel et responsable d'un foyer et des enfants. Ces garçons ou ces filles de quarante ans ou plus sont évidemment la progéniture des classes bourgeoises ou aristocratiques ou des fractions supérieures de la petite bourgeoisie et les « vieux » ou les « vieilles » de quinze ou vingt ans sont les enfants des paysans, des ouvriers, des prolétariés et des laissés-pour-compte. Il va sans dire que le critère des inégalités sociales ou des classes sociales est un critère qui divise la société tant au niveau sociologique et anthropologique qu'au niveau culturel et linguistique. Les héritiers de la culture peuvent manier la langue avec beaucoup d'aisance et ceux qui sont dépossédés du capital culturel et linguistique, sont bègues de naissance au sens littéral et au sens métaphorique du terme.

Les critères de sélection	La distribution de l'échantillon selon les critères de sélection.

Blogueurs et facebookeurs pris en tant que des individualités anomiques	6 blogueurs 7 facebookeurs ordinaires
Gender	8 garçons 5 filles
Classes sociales	2 Classes bourgeoises 8 Classes moyennes (dont 2 sont de la fraction la plus haute de la petite bourgeoisie) 2 fils de paysans 3 Classes défavorisées (1 fils d'ouvrier et

Tableau 2 : Distribution de l'échantillon selon les critères de sélection

Nous nous sommes arrêtée lors du prélèvement au treizième cas au moment où nous avons constaté que notre corpus a été saturé en ce sens où nous nous sommes rendue compte qu'il ne sert à rien d'ajouter d'autres individus puisque précisément les régularités et les occurrences du discours ont déjà commencé à se donner à voir et, donc, à se répéter.

3.3. Le choix de la période :

Pourquoi ces 3 périodes ?

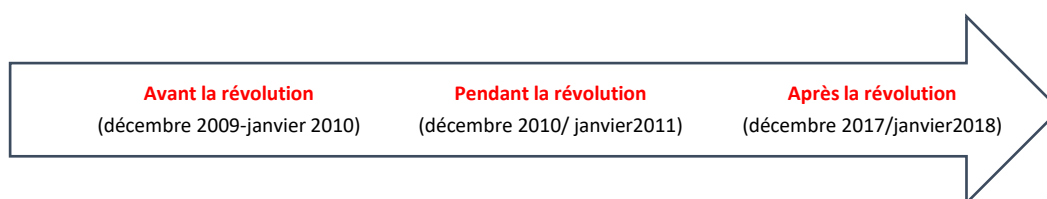


Figure 11 : Une enquête qui porte sur trois périodes : avant, pendant et après la révolution

Pour décrire la parole des jeunes Tunisiens sur Facebook, une seule période aurait pu suffire : celle de la révolution. Cette période est certes la plus importante car elle couvre un fait historique : le moment de la révolution. Mais pour étudier une évolution, un changement, une métamorphose, il faut bien comparer un état antérieur des pratiques à un état ultérieur ; autrement dit, avoir au minimum 2 éléments de comparaison. Aussi avons-nous porté l'enquête sur trois périodes : la période de la « pré-révolution » nous informera sur l'état des pratiques linguistiques avant que la révolution n'ait eu lieu. Comment les jeunes

parlaient-ils sur Facebook avant même le déclenchement de la révolution ? Qui ose dire « non » ou du moins qui ose lever le petit doigt au temps du règne de Ben Ali ? La période de la révolution nous renseignera sur les échanges pendant cette période d'ébullition, d'explosion verbale et d'anomie. La révolution a-t-elle une syntaxe et un lexique, une sémantique, une rhétorique et un ou des codes qui lui sont propres et qu'elle invente pour les besoins de la cause ? La troisième période postrévolutionnaire qu'on a décalée exprès de quelques années (2017-2018) pour pouvoir observer les changements, si changement il y a, après la révolution.

Seule la comparaison nous permet de saisir ce qui change et ce qui reste dans les parlers suite à cette révolution tout en sachant qu'un changement linguistique pour partiel et limité qu'il soit ne se produit pas du jour au lendemain. C'est un long travail sous-terrain, interne et sourd de la langue, dans la langue et sur elle. La comparaison des échanges linguistiques avant, au moment et après révolution nous permet de vérifier s'il a eu réellement ou non un changement dans tels ou tels aspects de ces pratiques.

La confrontation des trois périodes nous a permis à partir de l'analyse du champ lexical et des termes les plus fréquents de déceler des changements dans les centres d'intérêt : dans le premier nuage de mots qui représente graphiquement les mots les plus récurrents avant la révolution (figure 12) en augmentant leurs tailles et en les plaçant au centre du graphique : « Tunisie », « haine », « étudiants », « ammar » (c'est-à-dire la « censure ») et « nous ». Les discussions sur Facebook pendant cette période tournent autour de la *haine*, de la *censure* (Ammar), de l'importance des mobilisations estudiantines et d'un « nous » solidaire qui domine les interactions et qui s'érige comme une épée contre les forces répressives. On peut lire quand un étudiant a été arrêté le 21/12/2009 du fait qu'il a été dissident ou opposant au régime de Ben Ali :

- من أجل إطلاق سراح الطلبة المساجين²⁸
- ر. مثال على الطالب المجتهد والمناضل الصادق، الحرية لر. ورفاقه
- yé r. lé tehtem el7oria tefda beddam :a7na m3kom w9loubna m3akom
- 3achet nidhalet ettalaba w kol elkoua elhaya bi bladna
- En Tunisie, le pouvoir n'a jamais compris ce qu'est la jeunesse, ce qu'est la gestion des ressources humaines de demain.
- هذه السلطة كنوع خطير ونادر من أنواع الجراد، تأكل اليباس وتأتي على الأخضر
- عيناه تلمعان بشيء ما، الحرية للطلبة المساجين

²⁸Tr. : « Pour la libération des étudiants emprisonnés/ R. est l'exemple-type de l'étudiant assidu et du combattant sincère, la liberté à R. et à ses compagnons/ oui. Ne t'en fais pas la liberté ne peut se conquérir que par le sang. Nous sommes avec vous corps et âme. / Vive le combat étudiantin et les forces vives de la nation/ En Tunisie, le pouvoir n'a jamais compris ce qu'est la jeunesse, ce qu'est la gestion des ressources humaines de demain. / Ce pouvoir est semblable aux sauterelles qui ne laissent rien derrière eux/ Il y a comme une lueur de liberté dans ses yeux, la liberté pour les étudiants emprisonnés ».

- à L3²⁹

احتفالاً بالنصر « المؤقت » ونظراً لحظر التجول: صعود التونسيين للأسطح و النوافذ لرفع النشيد الوطني و أشعال الشموع وفاء ا لشهداء
a 20h30 passez le message svp

Si dans le premier passage, on peut lire des recommandations pour bien mener une révolution, le second, lui, dicte aux Tunisiens comment fêter le départ de Ben Ali lors d'un couvre-feu. Les internautes vivent la révolution et respirent l'air de la liberté. La joie et l'extase règnent et dominent les échanges.

Pays UNIQUE
Pays FANTASTIQUE
Pays PHARE
Pays AVANTGARDISTE
Pays à moi , à mes blédard ...
je t'aime chère Tunisie, différente et anti-conformiste

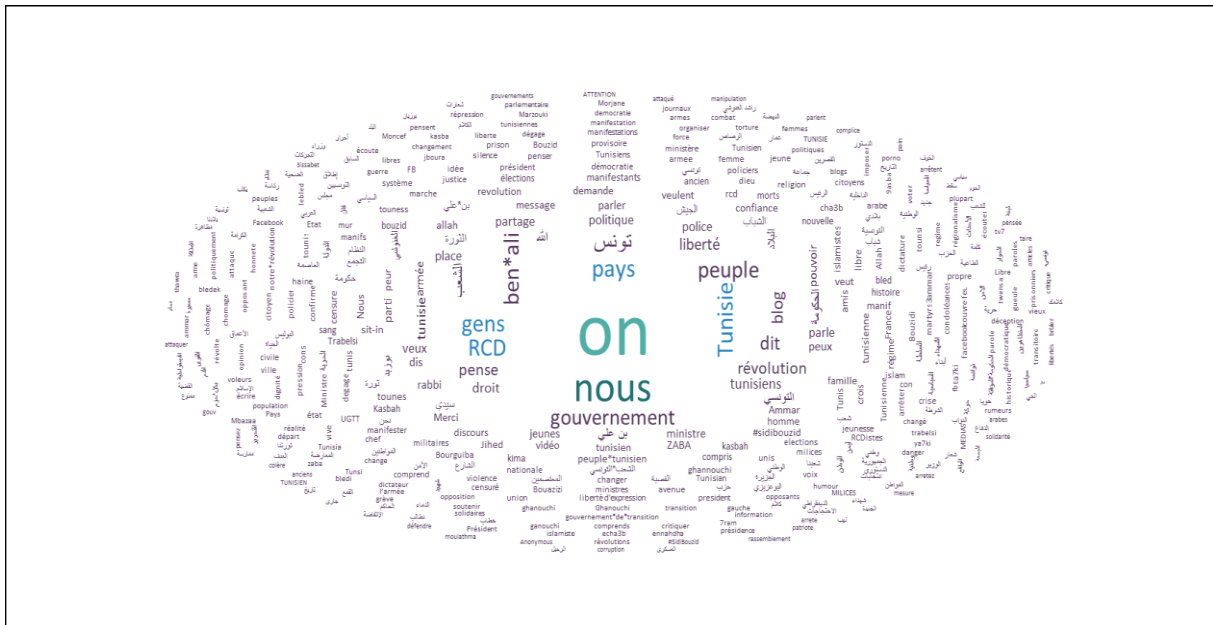


Figure 13 : Les mots les plus fréquents pendant la révolution sur Facebook

Tandis que la troisième période rompt radicalement avec les deux autres : on assiste à la montée du discours religieux « allah » se trouve au centre du troisième nuage de mot. (Figure 14). Avec l'arrivée au pouvoir après la révolution des frères musulmans, le débat facebookien commence à tourner autour de l'identité : il s'agit de savoir ce que nous sommes. Sommes-nous des Arabes ou des Amazighs ? Que voulons-nous édifier : un état laïc ou la charia, le califat ou une république ?

²⁹ Tr. " Pour célébrer cette victoire « temporaire » et en vue du couvre-feu: les Tunisiens sont invités à monter sur les toits pour chanter l'hymne national et allumer des bougies en hommage à nos martyrs à 20h30. Passez le message s'il vous plaît "

été réalisée grâce à plusieurs mois d'observation. Nous avons été témoin et actrice de ces échanges. Il nous arrive d'intervenir, de commenter certaines discussions et de parler avec les enquêtés en privé pour valider ou écarter certaines hypothèses. Nous avons vécu une immersion virtuelle totale au sein de la communauté étudiée, une insertion prolongée dans l'espace virtuel des enquêtés, une imprégnation au sein de leurs univers qui nous a permis de nous familiariser avec leurs pratiques discursives numériques. Marcoccia propose le concept d'*immersion ethnographique à distance* qu'il définit ainsi :

« Si l'immersion ethnographique renvoie à une intégration durable aux activités quotidiennes d'un groupe social, sa variante en ligne, que nous défendons ici, induit certes une limitation dans la participation effective à ces activités, mais rend possible la gestion d'un travail de terrain à caractère ethnographique auprès de groupes sociaux autrefois inobservables, constitués en ligne et/ou éparpillés géographiquement. » (2012)

Le deuxième grand apport de l'ethnographie-linguistique, c'est d'étudier les pratiques linguistiques *in situ* et en contexte. Notre enquête accorde une part importante au contexte qui est ici la révolution. Les sens des interactions des jeunes Tunisiens ne peuvent être déchiffrés que si nous renvoyons à chaque fois ces productions verbales à leurs contextes de productions historiques et sociaux. On verra surtout dans la troisième partie de l'analyse à quel point beaucoup d'allusions et d'expressions qui ont vu le jour au moment de la révolution ne peuvent être décortiquées, analysées et comprises sans ce va-et-vient incessant du linguistique vers l'extralinguistique, de la parole vers le social et du texte vers le contexte.

Conclusion :

Il faudrait ici retenir que la présentation du corpus et des techniques de collecte des données est une étape sans laquelle nos enquêtes quantitatives et qualitatives ne peuvent pas aboutir.

Chapitre IV. Nature de l'enquête : du quantitatif au qualitatif :

Nous allons porter l'enquête dans une double direction. Dans un premier moment, nous allons recourir à la quantification et à l'enregistrement statistique pour saisir les régularités, les récurrences et les répétitions. Dans un deuxième front, nous allons faire appel à l'ethnographie et à la méthode qualitative afin de pouvoir comprendre et analyser les singularités et les inventions linguistiques des différents parlers des jeunes sur Facebook.

4.1. Analyse quantitative :

L'analyse quantitative s'appuie sur l'analyse du discours électronique. En se basant sur la littérature ou l'écriture numérique (Anis (1999), Pierozack, (2003), Liénard (2012), etc.) nous avons élaboré une grille d'analyse dont la fonction consiste à nous rendre compte des phénomènes linguistiques remarquables sur Facebook : elle est composée de 5 volets : l'orthographe, la typographie, le lexique, le code et la grammaire.

4.1.1. Les grilles d'analyse :

<i>Grilles d'analyse</i>					
L'ORTHOGRAPHE					
Troncation de signe	Squelette consonantique	Logogramme	Syllabogramme	Erreurs de saisie	Écriture phonétique
Étirements graphiques	Déformation volontaire de l'orthographe pour des raisons ironiques	Erreurs orthographiques			
TYPOGRAPHIE					
Absence majuscule, tiret, accent, etc.	Ajout (majuscule, tiret, point, etc.)	Casses mélangées	Erreur au niveau des accents	Ponctuation excessive	
LEXIQUE					
Acronymes	Siglaions	Abréviations	Mots Djeuns	Violences verbales	Termes familiers
Régionalismes	Néologisme	Jeux de mots			
CODE					
Calque sémantique	Calque grammatical	Anglicisme	Emprunt à l'arabe tunisien	Emprunt à l'arabe classique	Emprunt au français
Code-switching ar.tn./ ar.cl.	Code-switching ar.tn./ fr.	Code-switching fr./ ar.cl.	Code-switching ar.tn./ angl.	Code-switching fr./ angl.	Code-switching arabizi/français
GRAMMAIRE					

Ellipse du sujet (du clitique "il")	Chute du "ne" ou "pas" de négation	Formules et formes elliptiques	Usage du pronom neutre "ça"	Dislocation et redondances des pronoms	Interjection
Termes d'adresses	Formes présentatives	Formes contractées			

Tableau 3 : Grille d'analyse du corpus n° 1

Aussi, ferons-nous appel aux méthodes traditionnelles d'analyse de discours telle que l'analyse du contenu des récurrences, des sous-entendus, des malentendus entre les locuteurs, des figures stylistiques ou rhétoriques investies dans les parlers...

4.1.2. Les outils d'analyses :

L'analyse quantitative s'est appuyée sur deux outils importants : en premier lieu, en partant de la grille d'analyse précédente avec Excel et Xlstat, nous avons pu calculer les fréquences de tel ou tel phénomène récurrent dans les parlers des jeunes Tunisiens sur Facebook. Aussi, avons-nous croisé des données qualitatives (classes sociales, Gender, niveau d'instruction, etc.) avec des données quantitatives (fréquence d'un phénomène récurrent tel que les syllabogrammes) ? À titre d'illustrations, nous avons corrélié la fréquence des corrections avec la variable « sexe » pour savoir si les femmes s'autocorrigent plus que les hommes et si ces corrections touchent essentiellement les parlers locaux ou les langues légitimes tel que l'arabe classique ou le français.

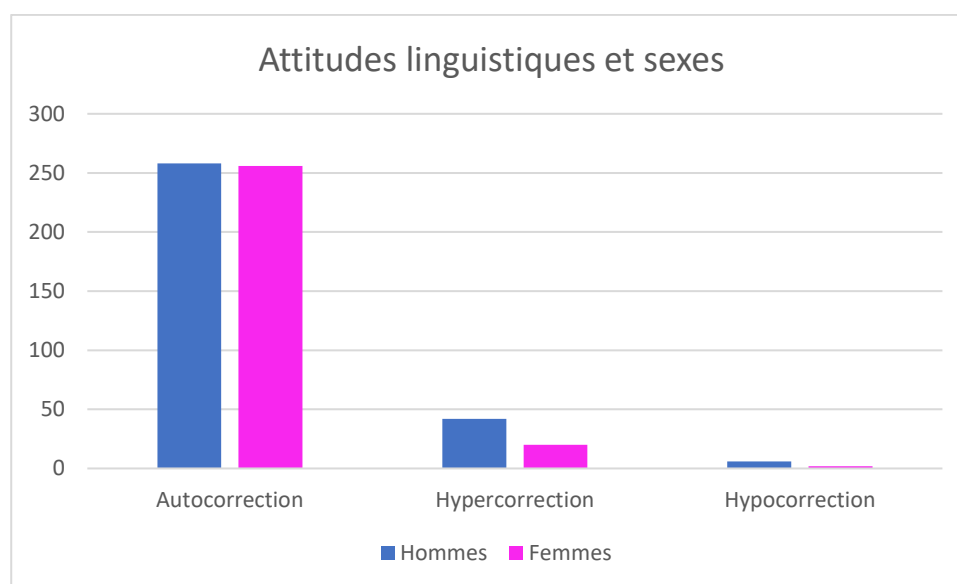


Figure 14 : Gender et autocorrection linguistique sur Facebook

Dans le cadre de notre enquête, les hommes s'autocorrigent autant que les femmes sur Facebook. Cependant, le locuteur devient plus insécure quand il écrit dans une langue seconde ou étrangère. Et cela est prévu et attendu.

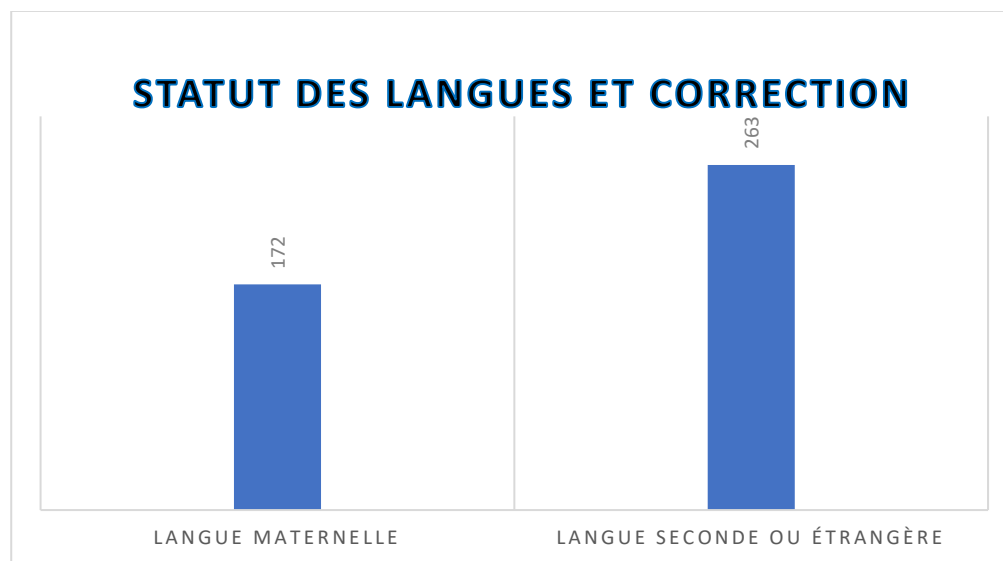


Figure 15 : Statut des langues et insécurité linguistique

En second lieu, le logiciel LEXICO5 nous a permis grâce à sa fonctionnalité « segments répétés » de repérer les rites d'interaction les plus fréquents sur Facebook. Aussi, pour comparer les trois périodes Lexico 5 nous a permis de voir les ventilations de certains termes clefs avant, pendant et après la révolution.

4.1.3. L'analyse quantitative proprement dite :

Le discours des jeunes sur Facebook s'ouvre et se ferme par des signes, des mots ou des expressions qui signalent que ces jeunes sont bel et bien à « l'intérieur du temple » (Blanchot, 1973). Nous entendons par « temple » le parler du Facebook. Il y a là, en effet, des signes ou des expressions qui nous disent que ces jeunes sont bel et bien dedans, qu'ils sont bel et bien à l'intérieur d'un discours particulier celui-là même des jeunes Tunisiens sur Facebook. Or, pour pouvoir étudier ces expressions cloutées, si on ose dire, ces plis d'une telle ou telle texture, ces signes entêtés, bien installés et bien ancrés à l'intérieur du discours, bref pour pouvoir porter l'enquête sur ces continuités irréfléchies ou ces rituels ou encore ces démarcations bien réelles, nous allons les soumettre à la résistance statistique en vue de découvrir quelque chose de sociolinguistique qui laissera des traces constantes, régulières et répétitives sur l'appareil statistique d'enregistrement stable. Traces qui parlaient non pas des individus et de leurs soucis personnels mais des correspondances significatives constantes, identiques et répétées du parler d'une communauté celle des jeunes facebookeurs. Un parler est toujours un parler non pas d'un individu ou d'un ensemble d'individu mais d'une communauté comme celle des jeunes, des blacks ou des pauvres. Loi irréversible sur laquelle on pourrait aujourd'hui encore se baser pour faire des avancées nouvelles. Cela voudrait dire précisément que la quantification, quand elle est bien menée, serait en mesure d'éclairer et de construire.

Ainsi, en soumettant le discours de jeunes Tunisiens sur Facebook à la résistance des statistiques, la quantification permet, tout d'abord, d'éclairer en brisant les totalités immédiatement perçues, en déchirant les réseaux opaques des relations qui se tissent spontanément dans l'expérience ordinaire et en résistant contre les inductions hâtives et les tentations chez certains chercheurs au prophétisme, au mysticisme ou à l'intuitionnisme. Mais elle aide aussi à construire et à concevoir en faisant révéler de nouveaux problèmes auxquels on n'aurait pas songé. Et c'est cela la force des analyses structurales et statistiques.

Seulement voilà qui peut capter les parlers vivants et palpitants ? Les paroles les plus particulières, les plus singulières, celles qui représentent le noyau dur du discours des jeunes Tunisiens sur Facebook, celles qui ne peuvent en aucun cas se reproduire ou se répéter de manière automatique, régulière et identique, celle qui se font et se défont chaque fois d'une façon nouvelle, ces pratiques linguistiques, comment les saisir, comment les analyser, comment leur donner sens, est-il possible de les soumettre, elles aussi, à la quantification et à l'enregistrement statistique ?

4. 2 Nos enquêtes qualitatives :

4.2.1 Qu'est-ce qu'une parole singulière ?

Nous convoquons un de ces rares chercheurs qui ont parlé avec beaucoup d'éloquence sur ce qu'on appelle les singularités ou les pratiques singulières. Il s'agit de Michel De Certeau. Nous l'avons déjà convoqué dans la partie théorique de notre travail et nous nous sommes longtemps arrêtée sur son texte : « L'invention du quotidien ou l'art de faire ». Nous le convoquons cette fois-ci encore non pas en tant que théoricien mais en tant que méthodologue pour nous aider à trouver une réponse à ce questionnement.

« Producteurs méconnus, poètes de leurs affaires, inventaires de sentiers dans les jungles de la rationalité fonctionnaliste, les consommateurs produisent quelque chose qui a la figure des « lignes d'erre dont parle Deligny. Ils tracent des « trajectoires indéterminées » apparemment insensées parce qu'elles ne sont pas cohérentes avec l'espace bâti, écrit et préfabriqué où elles se déplacent. Ce sont des phrases imprévisibles dans un lieu ordonné par les techniques organisatrices de système. Bien qu'elles aient pour matériel les vocabulaires des langues reçues (celui de la télé, du journal, du supermarché ou des dispositions urbanistiques), bien qu'elles restent encadrées par des syntaxes prescrites (modes temporels des horaires, organisations paradigmatiques des lieux, etc.), ces « traverses » demeurent hétérogènes aux systèmes où elles s'infiltrant et où elles dessinent les ruses d'intérêts et de désirs différents. Elles circulent, vont et viennent, débordent et dérivent dans un relief imposé, mouvances écumeuses d'une mer s'insinuant parmi les rochers et les dédales d'un ordre établi. De cette eau régulée en principe par les quadrillages institutionnels qu'en fait elle érode peu à peu et déplace, les statistiques ne connaissent presque rien. » (De Certeau, 1980 : 82)

Et il ajoute :

« Est compté ce qui est utilisé, non les manières de l'utiliser. Paradoxalement, celles-ci deviennent invisibles dans l'univers de la codification et de la transparence généralisées. De ces eaux qui s'installent partout ne sont perceptibles que les effets (la

quantité et la localisation des produits consommés). Elles circulent sans être vues, repérables seulement aux objets qu'elles bougent et font disparaître. Les pratiques de la consommation sont les fantômes de la société qui porte leur nom. Comme les « esprits » de jadis, elles constituent le postulat multiforme et occulte de l'activité productrice. » (De Certeau, 1980 : 82 -84).

On comprend dès lors que la quantification ou, disons, l'enregistrement statistique peut, certes, classer, diviser, mesurer des mots ou des discours isolés, détachés et arrachés de leurs contextes mais il ne peut en aucun cas nous servir de moyens d'analyse si on veut décrypter et analyser des mots ou des discours qui ne sont pas uniquement des mots ou des discours mais des paroles vivantes, palpitantes attachées à une histoire, enracinées dans une culture, attachées à une terre et collées à des hommes déterminés. Comment définir, comment délimiter, comment appréhender cette parole singulière des jeunes Tunisiens sur Facebook, une parole qui porte les marques indélébiles de la révolution et qui est le produit et l'aboutissement d'une situation extraordinaire, une situation de crise et d'anomie ?

4.2.2 La méthode d'appréhension de la parole singulière :

Seule ici ce que les ethno-linguistes américains appellent « the ethnography of speaking » c'est-à-dire l'ethnographie des manières de dire ou l'ethnographie des parlers puisse nous être d'un grand secours. Or, justement, en quoi consiste cette méthode d'approche ? Qu'est-ce qu'on entend par « l'ethnography of speaking » ou l'ethnographie des parlers ? Pour répondre à ce questionnement, essayons de comparer cette méthode d'approche à celle de l'analyse structurale. Pour le faire, nous allons de nouveau convoquer l'auteur de « L'invention du quotidien » :

« L'analyse des mythes, depuis Aarne jusqu'à Lévi-Strauss, a montré comment une science de ce discours, en les isolant et triant, en affinant et en formalisant les unités minimales qu'elle traite, a pu classer une littérature supposée hétéroclite, déceler une « pensée sauvage » et une logique dans les corps constitués comme « étrangers », enfin renouveler de la sorte l'interprétation et la production de nos propres discours. L'inconvénient de la méthode, condition de sa réussite, est d'extraire les documents de leur contexte historique et d'éliminer les opérations des locuteurs en des circonstances particulières de temps, de lieu et de compétitions. Il faut que soient effacées les pratiques linguistiques quotidiennes (et l'espace de leurs tactiques), pour que les pratiques scientifiques s'exercent dans leur champ propre ». (De Certeau, 1980 : 62)

Puis, il ajoute :

« Des pratiques mêmes, on retiendra seulement les meubles (outils et produits à placer sous vitrines) ou des schémas descriptifs (comportements quantifiables, stéréotypes de mises en scène, structures rituelles), en laissant de côté l'indéracinable d'une société : des façons d'utiliser les choses ou les mots selon les occasions. Un essentiel se joue dans cette historicité quotidienne, indissociable de l'existence des sujets qui sont les acteurs et les auteurs d'opérations conjoncturelles. Au contraire, semblable au Dieu de Schreber, qui « n'a de commerce qu'avec des cadavres », nos savoirs semblent ne considérer et tolérer d'un corps social que des objets inertes. » (De Certeau, 1980 : 64)

De cette citation, on retient l'idée que l'inconvénient de la méthode structurale est la condition même de sa réussite : pour saisir les corrélations les plus profondes, il s'agit, pour l'analyse structurale, de dé/contextualiser, de dé/historiser, de dé/raciner, et d'extraire les pratiques et les usages de leurs conditions

de production et de réalisation. Contrairement à la méthode structurale, l'ethnographie de communication cherche à étudier la parole dans leurs conditions réelles de production, d'usage ou de réalisation. Hymes définit l'ethnographie de communication comme « une théorie de l'interaction du langage et des pratiques sociales » (Hymes, cité par Lindenfeld, 1978 : 46) Lindenfeld la définit comme suit : « *Il s'agit de travailler non pas sur des phrases isolées et parfois artificielles mais sur un discours recueilli dans des situations naturelles* ». (Lindenfeld, 1978 : 46). Il s'agit donc pour nous d'étudier le parler-écrire des jeunes Tunisiens à partir à partir du contexte socio-culturel de la révolution.

Conclusion :

Nous avons entrepris deux types d'enquêtes : des enquêtes quantitatives pour enregistrer le récurrent dans la parole de jeunes sur Facebook et des enquêtes qualitatives pour capter cette parole singulière qui s'invente dans le quotidien. C'est probablement dans la parole récurrente qu'on pourrait retrouver les rituels qui scandent la conversation facebookienne et qui cimentent la communauté des facebookeurs et des blogueurs et c'est probablement dans la parole singulière où l'on essaye de formuler l'informulé et de verbaliser ce qui est encore inopiné.

Chapitre V : Questions de déontologie : science et conscience :

Si on part de l'idée que l'enquête est une interaction, un *rapport dialogique*, une rencontre ou une confrontation entre deux personnes, deux cultures, deux lectures, deux visions du monde, on attend légitimement de l'enquêteur qu'il respecte au moins les règles élémentaires de la politesse et donc de la politique et de l'éthique à savoir le consentement de l'enquêté d'entrer en conversation ou de permettre à l'enquêteur de soumettre son discours à l'interrogation et à l'analyse.

Or, cette règle élémentaire de politesse une fois appliquée pourrait polluer ou du moins troubler ou ensabler le terrain de l'enquête et endommager les résultats que nous devons recueillir. Nous expliquons : en effet, si on demande à un facebookeur ou un blogueur de nous autoriser à soumettre son discours à l'interrogation, la première idée qui lui vient à l'esprit, nous imaginons, est de chercher à revisiter son profil pour rectifier, modifier, retrancher ou ajouter « les choses » qui lui semblent convenables pour faire bonne figure et répondre aux critères légitimes de la culture légitime et de son cortège habituel d'uniformisation, de domestication et de revendication du stigmaté ou du contre-stigmaté.

Il va sans dire que l'enquête sociolinguistique telle qu'elle devrait se faire dans les règles de l'art n'a pas à se mêler des intimités, à mettre le nez dans son soi qui est à lui et à lui seul, à vouloir voir, au nom de la science et de la transparence, son pyjama, son slip ou son soutien-gorge, à mettre à l'index ses données personnelles, à afficher les secrets des individus et des groupes à la place publique ou à divulguer les affaires personnelles de l'enquêté, de ses amis, de ses ennemis ou de sa famille.

Et pourtant pour paradoxal que cela puisse paraître et contre toute attente, nous avons pris l'initiative de ne pas chercher à avoir le consentement des enquêtés. Et cela a été un acte longuement réfléchi. Ne pas demander le consentement de l'enquêté nous permet d'éviter le plus possible d'introduire des artefacts ou des simulacres ou des artifices qui pourraient endommager ou du moins fausser l'enquête. D'où notre choix de ne pas demander l'autorisation des enquêtés pour préserver, par cela même, les conditions authentiques de l'enquête.

En cela, nous avons suivi les Établis, ces jeunes intellectuels militants de gauche d'après 68 qui ont choisi à s'établir dans les usines pour vivre les conditions réelles du travail salarié et industriel et pour connaître la vie des ouvriers.

Si l'auteur a réussi à raconter ce que c'est que la vie d'un immigré ou d'un ouvrier dans une grande entreprise parisienne, c'est en partie parce qu'il a pu s'établir comme un ouvrier parmi les ouvriers sans que personne ne sache que cet ouvrier qui joue à être ouvrier est au fond un intellectuel militant qui veut vivre pleinement l'expérience pour la connaître de l'intérieur. Si un « établi » comme Linhart un rebelle avait demandé de l'administration ou des ouvriers ou du syndicat l'autorisation et s'il avait dévoilé sa véritable

identité, on aurait pu, à coup sûr, soit le chasser des lieux soit l'accepter en tant qu'hôte mais avec des précautions et des gants de velours (Linhart, 2013).

Si Labov avait demandé le consentement des jeunes vendeurs dans ces trois magasins de New York, leurs réponses à la question « excuse me where are the women's shoes ? » auraient été différentes et ses résultats de l'enquête auraient été certainement faussés. Il faut être naïf dans ces différents cas cités ici pour dévoiler son identité d'enquêteur ou de chercheur.

Ce qui nous a encouragée aussi à ne pas demander l'avis des intéressés c'est que sur Facebook nous assistons dans ces « sociétés de spectacles » (Debors, 2017) où nous vivons une confusion généralisée entre la sphère privée et la sphère publique. Ce qui est intime : avoir chez soi un caniche, un hérisson ou une tortue, faire du ski sur les hauteurs des Alpes ou porter une cravate ou une jupe plissée pour aller danser le soir dans un night-club du coin par exemple peut paraître dans les émissions de télé-réalité ou dans les réseaux sociaux et notamment sur Facebook comme une affaire publique qu'il s'agit d'étaler ou d'exhiber à la place publique. Et corrélativement, ces mêmes réseaux sociaux pourraient considérer la gestion politique de la cité comme une affaire privée ! Tout cela pour dire que les choses ne sont pas aussi claires qu'on le pense dans l'espace virtuel. D'autant plus que les lois en la matière manquent terriblement en Tunisie et ailleurs pour dresser des limites et des frontières dans la sphère du cyberspace entre ce qui est considéré comme une chose publique sur laquelle et à propos de laquelle on pourrait porter l'enquête et sur ce qui est considéré comme une affaire privée qu'il faut préserver.

Dans cette confusion généralisée et savamment entretenue, pour protéger nos enquêtes, on se sent incapable de faire quoi que ce soit hormis évidemment le fait d'« anonymiser », si le mot est correct, systématiquement le corpus en ce sens où nous avons essayé de supprimer les noms et les prénoms et toutes les indications et les identifications de l'identité personnelle tout au long du corpus en mettant à leurs places des codes ou des signes pour les identifier. Cela s'appelle le codage de l'enquête, pratique qui se fait également et depuis toujours dans toute enquête scientifique sur le Facebook et hors du Facebook.

Conclusion :

S'il fallait retenir quelque chose de ce discours ou de cette pratique de la méthode, c'est que nous allons adopter comme angle d'attaque sur terrain ce n'est pas le point de vue structuraliste qui ne peut étudier le langage qu'une fois il sera détaché de son contexte et de ses racines, mais selon le point de vue ethnographique qui nous incite à faire l'immersion dans ce terrain exotique du Facebook. Immersion totale et pour une longue durée comme cela se fait par les ethnologues du siècle dernier pour réussir à capter cette parole singulière des jeunes dans son milieu naturel, la capter vivante, palpitante et active.

**Troisième partie : travail de
terrain**

**Enquête ethnographique d'une
parole ordinaire celle des jeunes
Tunisiens sur Facebook**

« Les Sirènes : il semble bien qu'elles chantaient mais d'une manière qui ne satisfait pas, qui laissait seulement entendre dans quelle direction s'ouvraient les vraies sources et le vrai bonheur du chant. Toutefois, pour leurs chants imparfaits qui n'étaient qu'un chant encore à venir, elles conduisaient le navigateur vers cet espace où chanter commençait vraiment. »

Blanchot, Maurice (1916 : 9) Le livre à venir.

L'enquête sur le terrain : présentation ou préambule :

Grâce à ces élucidations théoriques et méthodologiques, on pourrait enfin parvenir à aller au-delà de l'objet réel et à conquérir notre objet scientifique qui est ici le parler des jeunes en tant qu'objet construit scientifiquement non seulement en termes de modèle relationnel étant donné que la science n'est scientifique que lorsqu'elle est relationnelle, c'est-à-dire, que lorsqu'elle étudie les correspondances, les analogies et les homologies mais aussi en termes de discours authentique qui ne peut avoir du sens et de signification que dans la situation et par rapport à la situation où il s'est produit.

C'est ce propos qu'il s'agit de vérifier dans cette étape décisive de notre investigation, cette étape que l'on appelle « l'enquête sur le terrain ». Pour se faire, nous avons orienté l'investigation dans une triple direction.

Dans un premier moment, tout notre effort a consisté à montrer comment le discours des jeunes Tunisiens sur Facebook s'affiche, s'exhibe, se montre, se met en scène et se donne en spectacle. Il y a là à enquêter sur les rituels, les régularités, les répétitions mais aussi les innovations et les créations verbales qui le marquent d'une manière indélébile et, par cela même, le démarquent des autres discours qu'ils soient ordinaires ou littéraires. Il y a là à enquêter, en définitive, sur les caractéristiques et les spécificités de cette parole particulière, de cette sorte de « Netspeak » (Crystal, 2001) qui apparemment affiche sa révolte contre toute institution et contre tout rituel.

Dans une deuxième direction, nous dirigeons l'enquête vers l'étude des rapports entre ce parler des jeunes et les classes sociales dont ces jeunes sont les héritiers et les progénitures. Nous partons de l'hypothèse – presque d'une évidence qui va de soi – que les jeunes Tunisiens sur Facebook ne parlent pas le même langage puisqu'ils n'appartiennent pas à la même classe sociale. Et corrélativement, nous posons aussi l'hypothèse qui est aussi presque une évidence qu'au sein même d'une seule classe sociale, les filles, pour des raisons historiques et sociales, ne parlent pas comme les garçons et qu'elles n'ont pas la même image ou la même perception de la langue légitime (de la langue dominante) que les garçons. Pour vérifier ces hypothèses, nous devons interroger et faire parler la réalité. Mais tout en allant vers le terrain, nous allons certainement rencontrer sur notre chemin le concept du « code restreint » et du « code élaboré » de Basil Bernstein ainsi que le concept du « capital culturel » et du « capital linguistique » de Pierre Bourdieu, notions qui seront reprises et réinvesties de nouveau dans des enquêtes récentes par Bernard Lahire. Tout cet appareil conceptuel que nous allons rencontrer sur notre passage et en cours de route, nous allons certainement le revisiter, le décortiquer et le réexaminer de plus près.

Dans un troisième et dernier moment de notre recherche, nous allons porter l'enquête sur les rapports et les correspondances entre les parlers des jeunes Tunisiens sur Facebook et la révolution qui a eu

lieu en Tunisie en 2011. Il y a là à enquêter sur le rapport entre la rhétorique et la politique. Enquête, en fait, sur l'éloquence, sur la manière de vaincre et de convaincre, sur la manière d'émouvoir, d'émerveiller et de séduire dans un moment extraordinaire, dans un moment de crise et d'anomie, dans un moment de bouleversement des mots et des choses, dans un moment d'éclipse où toutes les lumières ont été éteintes, dans un moment d'explosions des structures sociales mais aussi d'explosions verbales, dans un moment où toutes les bouches qui ont été depuis longtemps cousues s'ouvrent subitement pour parler toutes à la fois. Et sans que personne ne puisse les interrompre. Nous retrouvons certainement sur notre chemin, entre autres, Mikhaïl Bakhtine surtout dans son travail sur le « carnaval » pour mieux nous éclairer sur ce phénomène de la création ou plus exactement de l'explosion verbale qui se donne à voir au moment de crise, d'anomie, d'hérésie et de subversion, au moment des fêtes populaires et des révolutions, au moment du tremblement des mots et des choses, au moment du basculement du grand sérieux et de la grande vérité de l'ordre établi, dans l'obscurité du petit matin où toutes les lumières ont été éteintes.

Chapitre I : Une ethnographie des parlers : enquête sur le paradoxe du « dire-écrire » des jeunes Tunisiens sur Facebook :

Introduction :

Le « dire-écrire » des jeunes est cette chose qui se définit par ce qu'elle n'est pas. Autrement dit, l'écriture du Facebook, affiche autre chose qu'elle est véritablement. Pour rendre compte de ce paradoxe, nous proposons le plan ou le mouvement discursif suivant : dans un premier front, nous portons l'enquête sur ce que ce « parler-écriture » affiche. Dans un deuxième front, nous portons l'enquête sur ce que cette écriture est véritablement.

Beaucoup de chercheurs ont essayé de décrire les caractéristiques les plus parlantes de ce « parler-écriture » sur Facebook : le travail de Constance Hale et Jessie Scanlon « Wired style principles of English usage in the digital age » qui est presque un manifeste qui a été publié depuis 1999 ou celui de David Crystal « Language and the Internet » (2001) ou encore de Jacques Anis « Internet communication et langue française » (1999) en France pour ne citer que les pionniers. Ces auteurs ont décrit d'une façon claire, rigoureuse et précise ce type de « parler-écriture ». Il ne sert, donc, à rien de reprendre ce qui a été fait et de rabâcher ce qui a été dit et pensé avant.

L'important dans cette recherche est de braquer toute l'attention uniquement, sur les dimensions ou les fonctions ou les caractéristiques ou les points les plus saillants de ce paradoxe que renferme toute littérature ou toute écriture y compris celle de Facebook. Aussi allons-nous center toute l'attention sur les aspects qui nous semblent être les plus parlants et qui sont au nombre de cinq : le premier aspect se situe au niveau purement graphique, voire purement morphologique. Il s'agit de savoir comment ce paradoxe s'exprime au niveau de la transcription des lettres, des mots et des chiffres. Le deuxième aspect est celui du choix de l'idiome. Toute la question est de savoir comment ce paradoxe se définit par rapport au parler standard, autrement dit, par rapport à la langue légitime. Le troisième aspect aborde la structure inhérente de ce type de « parler-écriture » elle-même. Est-il essentiellement de l'oral ou sommes-nous en face d'un type bien déterminé de l'écrit ? Le quatrième aspect aborde le problème du contexte et de la culture. Comment ce langage de Facebook pourrait s'afficher en tant que langage (s) vernaculaire (s) « authentique » (s) au moment où il s'invente comme un langage de la massification et du « village global » ? Le cinquième et dernier aspect aborde le problème de l'établi et de la révolte. Il s'agit de savoir si ce type de « dire-écrire » cherche l'insignifiance et l'impolitesse comme il se plaît à l'afficher ou, au contraire, il travaille à donner sens à l'institué et à exprimer l'établi.

I. Différences ou libertés affichées :

Il est à noter que le « parler-écriture » de Facebook cherche à se montrer comme une pratique révoltée qui refuse d'être attachée, comme une pratique libre et libérée de toutes les règles et de tous les codes, comme une pratique vierge pure et épurée. Il y a là, en effet, une pratique qui cherche à apparaître comme quelque chose de sauvage, de spontané, de pur ou d'authentique. Aussi, cherche-t-elle, cette écriture, à se montrer comme quelque chose d'original ou d'essentiel qui ne peut pas ne pas aller au-delà non seulement des règles linguistiques – qui donnent sens aux mots telles que celles qui régissent, au niveau morphologique, la transcription ou l'orthographe des mots et des lettres ou celles qui régissent, au niveau de la grammaire ou de la syntaxe, l'ordre des mots et des énoncés ou celle qui montrent que les mots au niveau lexical sont enracinés dans des situations et des contextes – mais aussi contre toutes les règles logiques ou sociales. À l'opposé de toute logique, elle se considère comme une culture écrite et à la fois comme une parole orale qui a gardé toute sa prosodie et toute sa splendeur comme elle se considère comme un « dire-écrire » profondément authentique qui sait révéler au lieu de masquer l'essentiel en l'homme. Par tout cela, par tout cet espoir et ce rêve en cascade qu'elle ne cesse de nous promettre, elle cherche à se donner à voir comme un grand vent de liberté qui fait fi de l'établi, des hiérarchies, de la politique et, corrélativement, de la politesse. Nous examinons ces libertés affichées une à une.

1. Écrire comme on veut :

L'un des aspects et non pas le moindre est cette liberté affichée concernant la morphologie c'est-à-dire les différentes formes ou les différentes configurations ou les apparences que les mots peuvent prendre sur Facebook. Souvent, abrégés, soudés, tronqués, réduits à des consonnes, parfois, étirés et allongés sur une ligne ou deux, les mots font l'objet de beaucoup d'inventions. Grâce à des ruses subtiles, des tactiques et des stratégies (De Certeau, 1980), les internautes ont détourné les lettres, les chiffres et les signes de ponctuation de leurs usages établis pour les approprier et les utiliser à leurs façons.

Afin d'illustrer à l'aide de quelques exemples concrets ces mille et une manières de faire avec les matériaux et les signes graphiques, nous proposons de décrire certaines tactiques et certaines stratégies des locuteurs en nous appuyant sur la catégorisation proposée par Pierozak dans son travail de thèse « Le français tchaté » (Pierozak, 2003). En effet, elle a distingué les écarts intentionnels, voulus et motivés de ceux qui ne le sont pas. Les variétés non intentionnelles, celles qui ne sont ni voulues ni recherchées mais qui se produisent contre les grés des utilisateurs soit par contraintes sociales (les « phénomènes non-orthographiques ») soit par contraintes techniques (les « phénomènes ergographiques ») ; les premiers renvoient aux fautes d'orthographe, les seconds aux erreurs de saisies. Les variétés intentionnelles sont choisies, recherchées et revendiquées par les locuteurs : on comprend dès lors pourquoi s'impose cette orthographe qui suit les mouvements et les rythmes de la parole quitte à mettre en péril ses propres constituants et quitte à perdre ses lettres, ses syllabes ou ses syntagmes sur le chemin de cette course. On

comprend aussi pourquoi prennent forme ces graphies qui miment le rythme saccadé de la diction, ces abréviations, ces tronctions, ces sigles et ces acronymes, ou, en d'autres termes, ces phénomènes péri-orthographiques. Ajoutons à cela, ces icônes, ces émoticônes, ces smileys et ces émojis c'est-à-dire ces phénomènes para-orthographiques et aussi ces jeux et ces acrobaties linguistiques qui donnent à ce « dire-écrire » l'air d'une écriture spontanée, naturelle, non contrôlée et immédiate qui rappelle à bien des égards l'écriture automatique, celle d'André Breton en particulier et des surréalistes en général.

Il y a là tout le vernis et toute l'apparence d'une écriture libre et libérée des contraintes de la logique, des chaînes de la morale et des règles de la langue comme l'illustre si bien la figure 16 mettant en relief la fréquence des phénomènes péri-orthographiques et para-orthographiques par rapport aux phénomènes ergographiques et les phénomènes non orthographiques. Ce qui montre que la néographie est souvent un « choix linguistique conscient » comme le dit Feussi (Feussi, 2007).

Nous n'abordons ici que les écarts non intentionnels étant donné que les écarts intentionnels sont soumis à une rhétorique et à une poétique qu'on dévoilera ultérieurement.

La néographie chez les jeunes Tunisiens sur Facebook



Figure 16 : Néographie chez les jeunes Tunisiens sur Facebook

Nous focalisons ici toute notre attention sur les phénomènes ergographiques, nous entendons par là les fautes de frappe par rapport aux phénomènes non-orthographiques cela veut dire les écarts graphiques ou, disons, les erreurs ou les fautes relevant de l'ordre l'orthographe et du dessin des mots et des lettres.

En ce qui concerne les fautes de frappe, ce sont les erreurs de saisie ou des lapsus si on ose dire ou encore des actes de graphies manqués typiques de l'écriture électronique. Elles informent sur la condition de production du discours numérique. Générées par une mauvaise manipulation des touches du clavier, ces maladresses techniques touchent toutes les langues (figure 17). Dans un premier point, nous exposerons les procédés de génération d'erreurs de saisie. Dans un second temps, nous chercherons à déterminer quelle langue est la plus touchée par ces scories.

En général, une faute de frappe affecte une lettre ou une syllabe et rarement un mot en entier. D'après notre corpus, elle peut se réaliser à travers quatre procédés : d'abord, la substitution d'une lettre par une autre (comme « sue » au lieu de « sur ») facilitée par la proximité des touches sur le clavier ; ensuite, la duplication des lettres ou des syllabes (« l'eexces » au lieu de « l'excès ») causée par un appui long sur les touches ; puis, la suppression d'une lettre ou d'espace entre les mots dus à un oubli ou à une inattention. Enfin, des faux départs spécifiques des pratiques bilingues : les locuteurs bilingues passent systématiquement de l'alphabet arabe à l'alphabet français et *vice versa*, cependant, il arrive que ces va-et-vient ne se déroulent pas comme prévu (dp ; l»). L'écran affiche alors un énoncé illisible issu d'un décalage entre ce que le locuteur croit avoir écrit et ce qu'il a réellement écrit.

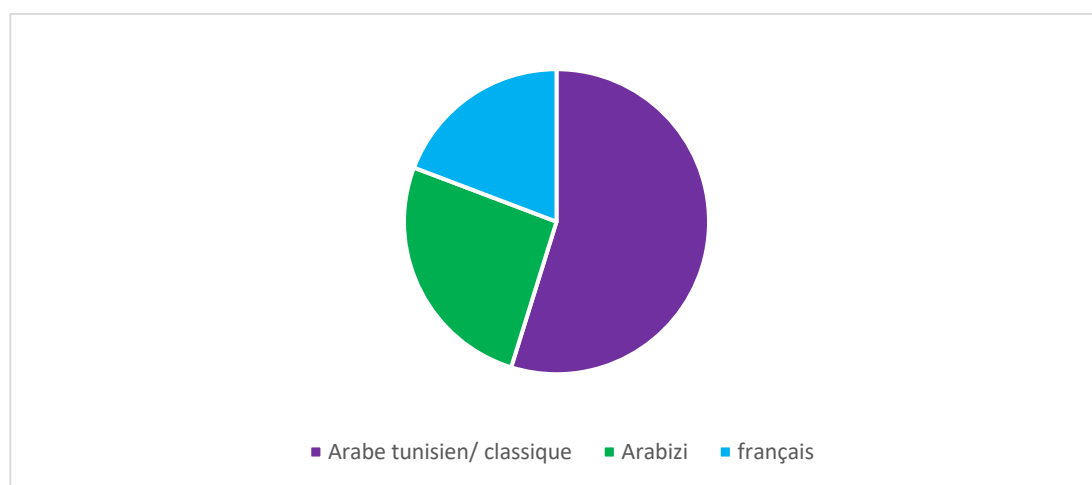


Figure 17 : Fréquence des erreurs de saisie selon les langues

L'analyse statistique des erreurs de saisie montre que la langue arabe, celle-là même qui est transcrite en alphabet arabe, est la plus touchée par ces lapsus graphiques alors que les langues transcrites avec des lettres latines sont moins sujettes à ce phénomène (on pourrait comparer par exemple l'arabizi par rapport au français). En effet, dans le système graphique arabe, beaucoup de lettres se ressemblent : le seul trait distinctif étant le point : c'est, en effet, selon le nombre de celui-ci (un, deux ou trois) et de son emplacement (au-dessus ou au-dessous de la lettre) que s'effectue la différenciation entre les lettres. Ce n'est, donc, pas par hasard si les scripteurs écrivent « د » [d] au lieu de « ذ » [ð], « ع » [ʕ] au lieu de « غ » [ɣ], « ظ » [ðʕ] au lieu de « ط » [tʕ], etc. Mis à part l'homographie approximative de ces lettres qui prête à confusion, leurs dispositions sur le clavier accentuent davantage le risque d'erreurs (figure 18).



Figure 18 : Clavier arabe QWERTY

Pour illustrer ce phénomène, on peut citer les exemples suivants : « مطاهرة », « بالكدب », « الأمازيغية », etc. où les lettres confondues sont des lettres voisines sur le clavier. Il convient de souligner que la « hamza » [ʔ] est un déclencheur de fautes de frappe surtout quand celle-ci occupe le statut d'un diacritique pour les lettres « alif », « Yā' » et « Wāw ». Comme dans ces exemples :

Fautes de frappe	Ce que le locuteur a voulu écrire
لاسرائيليو	الإسرائيليون
الأمارعية	الأمازيغية
رئيس	رئيس
المساء ول	المسؤول
الجزائرية	الجزائرية
اذن	إذن

Tableau 4 : Exemples de fautes de frappe

En effet, prendre une lettre pour une autre est une source féconde d'erreurs de saisie en arabizi et en français : si les usagers écrivent « fail » au lieu de « faim », « sue » au lieu de « sur » et « yq okhtii » au lieu de « ya okhti », c'est certainement parce que ces lettres sont côte à côte sur le clavier AZERTY.

On pourrait donc dire que les erreurs de saisie, ces lapsus électroniques, sont spécifiques à l'écriture numérique. Elles naissent d'un décalage, d'une faille, d'un abîme entre ce que le locuteur a voulu écrire et ce qu'il a écrit réellement. Bien sûr, la rapidité de la saisie, le matériel utilisé (clavier ou touches tactiles d'un téléphone portable) et la technique adoptée pendant la transcription (transcrire lettre par lettre ou utiliser l'orthographe intuitive) sont les premiers facteurs qui favorisent la multiplication de ces scories. Cependant, d'autres facteurs psychologiques (enthousiasme, colère, joie, impulsivité, etc.) ou cognitif (oubli, degré de concentration...) peuvent entrer en jeu pour accroître ces coquilles. Comme les fautes d'inattention à l'écrit, les fautes de frappe sont tolérées et ne font pas l'objet de stigmatisation.

En revanche, les erreurs d'orthographe sont « classées et classantes » pour parler comme Bourdieu parce qu'elle informe sur le capital linguistique et culturel détenu par chaque locuteur, sur son niveau d'éducation et sur son degré de maîtrise de la langue.

En ce qui concerne ces derniers, en ce qui concerne ces écarts par rapport à l'orthographe standard et conventionnelle, ils se produisent à l'insu des usagers. Ils informent sur le degré de maîtrise de la langue légitime et donc du positionnement des locuteurs au sein de la sphère sociale. À l'instar du silence au moment de l'enquête, ces écarts orthographiques nous donnent une idée plus ou moins exacte du degré de la compétence de l'enquêté dans ce domaine bien précis. C'est pour cette raison que les erreurs d'orthographe peuvent être des indicateurs sociaux : plus on monte dans la hiérarchie sociale, moins il y a des erreurs d'orthographe. Nous nous proposons d'examiner les écarts les plus fréquents commis par les internautes en vue d'expliquer leurs raisons d'être.

Selon Frei, *« on ne fait pas des fautes pour le plaisir de faire des fautes. Leur apparition est déterminée, plus ou moins inconsciemment, par les fonctions qu'elles ont à remplir (plus grande expressivité, plus grande clarté, plus grande économie, etc.). »* (Frei, 1926 :18). Deux besoins essentiels, nous semblent-ils, motivent les erreurs d'orthographe sur Facebook : l'économie et l'assimilation.

L'un des besoins les plus urgents pour l'écriture numérique est l'économie : économie de la parole, du temps de la frappe et de l'effort physique. Il s'ensuit que les pratiques des internautes vont tendre vers l'invariabilité. En premier lieu, ils vont supprimer les accords en genre et en nombre. Si on examine les exemples suivants : « les artiste » (sic), « les photo » (sic), « les vrai prob » (sic), « les vrai solution » (sic), « mes dernière phrase » (sic), etc., on découvre que le morphème du pluriel « s » n'apparaît que dans l'article défini ou indéfini. Les internautes optent pour l'uni-marquage du pluriel au lieu du tri-marquage imposé par la langue officielle. Ce qui nous conduit à poser la question suivante : n'est-il pas redondant de marquer trois fois le pluriel dans un même syntagme nominal ? Est-il plus judicieux et plus pratique afin d'éviter les répétitions de ne le marquer qu'une seule fois ?

En deuxième lieu, ils vont omettre des signes de ponctuation : les majuscules, les tirets, les accents, les diacritiques, etc., comme dans cet exemple : « ah je pensé municipales, je suis trop déconnecté de la tunisie

que je savais pas qu'il y'avait des elections ces jours ci » (sic)³⁰. Il est utile de noter que l'absence de lettres accentuées (telles « é », « è », « ê », « à », « â », « î », « ï », « ù », « û », « ç », etc.) des premiers claviers américains fabriqués selon le code ASCII (selon le clavier QWERTY) a poussé les locuteurs à faire avec ces machines et à écrire avec les moyens du bord. Toutefois, la persistance de ces pratiques même après la création de clavier où figurent des lettres accentuées s'explique par la volonté de simplifier l'orthographe afin de pouvoir écrire le plus vite possible. « La phrase commence par une majuscule et finit par un point », n'a cessé de dire et de redire le maître d'école à ses élèves, cependant, dans l'univers de Facebook, ce n'est pas toujours le cas. Les majuscules initiales et le point final sont majoritairement absents. Les diacritiques sont presque toujours occultés. Notons que la suppression des accents ne touche pas les énoncés écrits en arabe tunisien ou littéraire puisqu'il n'y a pas de majuscule dans le système d'écriture de la langue arabe et la suppression des points sur les lettres pourrait brouiller les pistes.

Et enfin, les utilisateurs de Facebook ont tendance à conjuguer le « je » et le « tu » d'une manière similaire. On peut lire sur l'écran les phrases suivantes : « Chaque mot que tu écrira est un coup porté à nos ennemis. Ne t'arrête pas. » (Sic), « tu gère (sic) », « Tu parle » (sic), etc. Dans certains cas, le participe passé n'est pas conjugué. Laissé intact, il est utilisé pour sa valeur sémantique : « moi je continu a dir qu'on a pas terminer la revolution , c un travail d'arabe » (sic) ; « g n'aurai pas poser la question » (sic) ; « ils ont vraiment galérer avec l'ancien regime » (sic) ; etc.

Le deuxième impératif qui commande les écrits numériques est celui de l'assimilation, c'est-à-dire, le « besoin de ramener l'inconnu au connu » (Frei, 2011 : 52). Le cerveau du locuteur bilingue va transposer ses connaissances en orthographe arabe sur l'orthographe française. Cette transposition n'est pas adéquate puisque le système de fonctionnement orthographique de ces deux langues est différent : l'arabe possède une orthographe transparente, on écrit ce que l'on entend alors que le français dispose d'une orthographe opaque, c'est-à-dire qu'il n'y a aucune coïncidence entre l'orthographe et la phonologie. De là l'apparition de termes inhabituels et insolites : « Joyeux année versaire » (sic) (Joyeux anniversaire) ; « droghe » (sic) (drogue) ; « C ankrê » (sic) (c'est ancré) ; « à tire » (sic) (attire), « yana mar de de pays » (sic) (y'en a marre de ce pays) ; « ma sherie » (sic) (ma chérie), « notre cartier » (sic) (notre quartier), « la famme » (sic) (la femme) etc. De plus, l'analogie phonétique, va amener les internautes à confondre entre les sonorités qui se ressemblent. Par exemple, le « an », « en » et « on » sont réduits à « on » comme dans « chonson » (sic) (au lieu de chanson) ; ou encore « Je sui tre tre conton de vouz » (sic) (Je suis très très content de vous). Aussi, le « é » et le « i » sont sources d'équivoques ; on trouve sur l'écran « ligitime » (sic) au lieu de « légitime ». Les diphtongues « au » sont remplacées par « o » (de petits gochiste » (sic)). Notons, enfin que, l'homonymie est le terrain privilégié des incorrections et des écarts. Le décalage entre homophonie et homographie peut engendrer des énoncés tels : « la plus part » (sic) (la plupart) ; « un peut sarcastique ! » (sic) (un peu) ; « ils non pas » (sic) (ils n'ont pas) ; « Son comentaire » (sic) (sans commentaire), etc. Si on examine de plus près

³⁰ Les extraits du corpus figurent entre guillemets et sont suivis de *sic*. On a choisi de les laisser intacts.

l'exemple suivant : « On ai pas loin » (sic) (on n'est pas), on peut déduire que la disparition de la particule de négation qui est considérée comme une faute par les grammairiens et puristes s'explique par des défaillances de la langue correcte et normée où le [n] phonème de liaison qui relie le « on » et le « est » et le [n] phonème de négation élide se prononcent de façon identique.

Sur le plan de l'orthographe, la loi du moindre effort pousse vers plus d'invariabilité en évitant d'accorder les noms et les adjectifs ; en supprimant les majuscules, les accents et les diacritiques ; en négligeant la conjugaison des formes composées et en confondant la conjugaison de la première et la deuxième personne du singulier au présent de l'indicatif. Le besoin d'assimilation et d'analogie phonétiques incitent les locuteurs à écrire ce qu'ils entendent et à vouloir transformer l'orthographe du français en orthographe transparente d'où les amalgames et les confusions homonymiques.

Nous venons de montrer comment le texte numérique fait montre de liberté et de tolérance en accueillant à bras ouverts des termes dont le signifiant a été déformé à cause des besoins de rapidité en ce qui concerne les fautes de frappe, d'économie et d'assimilation pour les fautes d'orthographe. Nous allons nous pencher, à présent, sur une autre forme de liberté qui touche cette fois-ci le lexique : un lexique à l'état de nature, brut et relâché.

2. Un lexique qui a l'air d'être libre et relâché :

Nous portons l'enquête essentiellement sur deux procédés qui nous semblent être les plus investis par les jeunes Tunisiens sur Facebook à savoir celui du jeu des lettres à l'intérieur des mots pour les corrompre, les subvertir et les rendre impurs et celui de l'invention lexicale et du néologisme qui servent, eux aussi, au détournement du sens.

En ce qui concerne le premier procédé, loin du regard normatif et réprimant des grammairiens, des législateurs et des gardiens du temple, inspecteurs et enseignants des langues confondues, les blogueurs et les facebookeurs cherchent à profiter de cet espace de liberté virtuelle pour jouer avec les mots, s'amuser avec les lettres et jouir, par cela même, en se frottant au corps de la langue. Il y a là tout un rapport de jouissance d'ordre organique ou mieux encore d'ordre sexuel avec le langage. Roland Barthes l'a déjà pressenti. Ce dernier dans « Le plaisir du texte » essaye de nous faire voir qu'un beau texte est celui précisément qui montre et qui cache à la fois un plaisir, un désir, le lieu où loge l'inter/dit qu'on cherche à transgresser. La jouissance d'un lecteur actif vient précisément de cela : « il faut que ça baille » disait Roland Barthes (Barthes, 1973 :19) exactement comme une minijupe qui montre et qui cache à la fois ce dont on rêve, ce dont on imagine le lieu du désir.

Pour jouer avec les mots, les internautes ont beaucoup de tactiques à leurs dispositions : ils peuvent remplacer une lettre par une autre dans le but de créer des équivoques. C'est ce que Richard Arcand (Arcand, 2017 : 78) a appelé la « fausse coquille ». Écrire, par exemple, « الترشي » [tarachi] au lieu de « الترجي » [taraji] crée une association voulue et intentionnelle entre l'équipe de football « Espérance » et les pratiques de corruptions de certains entraîneurs, administrateurs ou joueurs de l'équipe. De même, dire

«مجلس نواب الشعب» [majlis nouhab 2acha3b] à la place de «مجلس نواب الشعب» donne l'idée que cette assemblée constitutionnelle est traversée de corruption et d'escroquerie. À l'instar des rédacteurs du « Canard enchaîné », les internautes substituent des termes paronymiques comme par exemple « زين » [zin el haribin ben ali] au lieu de « زين العابدين بن علي » pour ajouter un sème ironique nouveau à la dénomination officielle du Président déchu ou encore « حمه الهامل » [hama el hamil] à la place de « حمّة » ; ou encore « فرحات حشواد » [farhat 7achwad] à la place de « فرحات حشاد ». Ces mots une fois corrompus et subvertis de l'intérieur laissent entendre une tonalité ironique et sarcastique à l'égard du pouvoir des vainqueurs et des dominants. La comédie qui consiste à imiter les accents des dominants et des stars des médias a été également investie comme moyen de détournement du sens. On relève, dans notre corpus des caricatures graphiques, l'imitation par exemple de l'accent d'un présentateur de télévision connu pour sa nasalisation excessive des phonèmes « سي عناء » au lieu de « سي علاء » ou celle de l'accent des bourgeois qui accentuent les « r » « le commentaighe », « j'adoooooghe », « فغانسا » ou encore celle de la classe populaire qui confond certains phonèmes : « المسهول », « الحندولا », « شخصية » ou enfin celle du langage enfantin « بونثور », « z t adddore toi », etc.

On emploie aussi la décomposition de certains mots peut créer des déformations sémantiques étonnantes comme pour le terme « compatriote » qui devient « con-patriote » : ce calembour associe deux termes « les compatriotes » et « les cons » et laisse entendre que les compatriotes sont des *cons*.

On pourrait dire qu'il suffit sur Facebook de laisser libre cours à l'imagination créatrice des blogueurs et des facebookeurs pour qu'ils parviennent, en jouant avec les usages lexicaux et les signifiants conventionnels, à mettre en panne le langage officiel en le minant de l'intérieur. En continuant ce jeu, les blogueurs et les facebookeurs parviennent souvent à proposer de nouvelles nominations ou des nouvelles dénominations afin de *changer les mots pour changer le monde* comme disait Mallarmé. (Cité in Barthes, 1978 :23)

En ce qui concerne le deuxième procédé, les blogueurs et les facebookeurs investissent la créativité lexicale et les néologismes : ces libertés prises avec les mots se réalisent grâce à différents procédés de renouvellements lexicaux tels que la dérivation, la néologie dénomminative et la composition.

En effet, la dérivation permet aux jeunes d'enrichir le stock lexical commun, d'apporter plus de précision et de donner de nouveaux noms à des réalités nouvelles. Ainsi, pour nommer la Tunisie dont rêvaient les intégristes religieux, un autre nom a été créé sur le modèle de « أفغانستان » (afghanistan) qui est le modèle par excellence de l'extrémisme religieux « تونسستان » (« tunistan »). Par conversion, les jeunes créent le verbe « amourer », dérivé du nom « amour » : « on t'amoure ». Apparaît aussi le terme « taggage » qui est formé à partir de l'anglicisme « tag » et du préfixe « -age » pour désigner l'acte de taguer.

Quant à la néologie dénomminative, elle laisse percevoir la vision du locuteur, sa façon de voir et de percevoir la chose ou la personne nommée. Si on étudie les dénominations attribuées par exemple au président de la République Béji Caïd Essebsi : ceux qui l'appellent par le surnom « البجوج » [Bejbouj] laissent

entendre une certaine affection à son égard. En revanche, ceux qui utilisent les termes « Papi Beji » ou « Le dinosaure de Sebsi ! » veulent souligner que le président est très âgé (90 ans) : ils partent d'une réalité (son âge), l'exagèrent pour la caricaturer et cherchent ainsi à la tourner en dérision en le comparant à un « papi » ou encore à un « dinosaure ». De même, « المرخوف » [almar5ouf] est une appellation péjorative de Maklout, le leader du parti Elkarama, parti de l'extrême droite pour dire à quel point il est faible et parlé du bout en bout par la « Nahdha » c'est-à-dire le parti des frères musulmans.

Quant au procédé de la composition, il a donné lieu à des termes comme celui de « saint-penseuse », de « con-patriotes », d'« anal-ethique », de « conne-ular », de « super-police », etc. On repère des termes compactés ou télescopés (les mots-valises) à l'instar de « Zgougoutime », « Caricatounsi », « عربعتي », etc.

Enfin, notons que tous ces procédés peuvent se combiner et se fusionner : c'est le cas de « boulliss-attitude » qui est le fruit d'un emprunt (le locuteur a emprunté au français le terme « attitude ») suivi d'une composition. Le terme « exkhwanji » (un ancien frère musulman) va subir deux modifications : l'emprunt à l'arabe du terme « khwenji » et après une dérivation (ajout du préfixe « ex »).

En définitive, le texte de Facebook est un texte de plaisir et de jouissance textuelle. Libérés des contraintes, les internautes contournent le discours officiel grâce à la figure de l'ironie et poussent les jeux et les inventions à leurs combles au point de créer des mots nouveaux. Cette liberté n'est pas uniquement lexicale. Elle vise, cela va sans dire, à déclasser, à détrôner et à mettre en panne les valeurs sociales, éthiques et esthétiques en cours. Et cette liberté a œuvré non seulement dans le champ lexical mais également au niveau de l'ordre du discours et de la grammaire ou de la syntaxe.

3. Oublier la règle, aller au-delà du niveau et de la barrière :

Afficher une rage et une révolte contre toute réglementation se donne à voir non seulement au niveau morphologique et au niveau lexical comme nous l'avons vu mais également au niveau de la syntaxe et de l'ordre du discours. Il y a là une tendance dans ce « dire-écrire » de Facebook d'aller au-delà des structures complexes, d'aller au-delà de la phrase de Proust qui ne finit pas ou même de celle de Flaubert, pour séduisante qu'elle soit, pour parler et écrire sans se donner une importance à la norme mais aussi à la forme et la mise en forme. D'où l'appel à l'oubli du langage standard et de la langue légitime. Et d'où également le recours de plus en plus au style télégraphique et à la concision.

Voilà comment Herring, une des spécialistes canadiennes les plus connues de l'analyse du discours électronique, décrit le « dire-écrire » du Facebook :

« The syntax of computer mediated English, when it deviates from standard syntax, is sometimes described as telegraphic and fragmented. Parts of speech such as articles and subject pronouns may be elided in informal style, and messages that do not contain a complete grammatical clause (with a subject and finite predicate) are common, especially in CMC modes characterized by brief, informal messages, such as chat, IM, SMS, and microblogging. The usual reason given for elision is to save keystrokes, whereas sentence fragments may be caused by people typing speech like utterances

and/or the requirement in some CMC systems that messages be brief, which can lead users to break longer utterances into several messages. » (Herring, 2012 :5)

La figure 19 met en exergue les caractéristiques les plus significatives de ce type d'écriture. Comparée à un style télégraphique ou à la syntaxe de la prise de notes, la « e-grammaire » se caractérise, d'un côté, par la prédilection de l'ellipse, d'un autre côté, par la domination des formules, des interjections, des onomatopées, d'énoncés brefs et elliptiques, de bruits, voire de rien ou de presque rien.

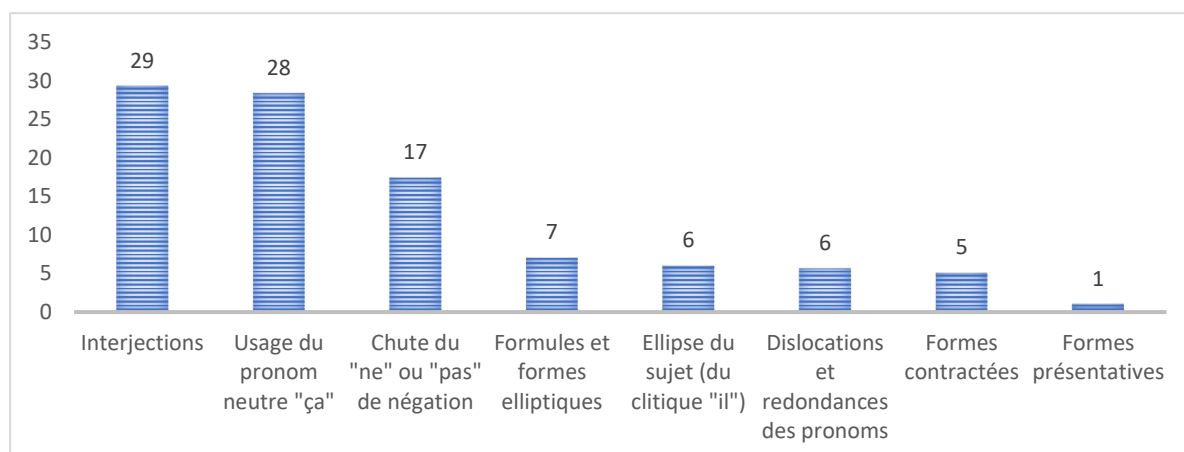


Figure 19 : Phénomènes syntaxiques remarquables sur Facebook

Retenons qu'il y a une tendance dans cette manière de parler et d'écrire à privilégier l'ellipse, les formules brèves et le rythme poétique. Nous examinons ces trois procédés un à un.

En ce qui concerne l'ellipse, il est à noter que cette dernière est la figure de rhétorique la plus investie sur Facebook. « *(Elle) consiste à ne pas utiliser dans une phrase des éléments qui devraient s'y trouver.* » (Suhamy, 2016 : 100, chap. VI) et peut toucher toutes les parties du discours (tableaux 5 et 6).

Types d'ellipses	Exemples
Ellipse du « ne » de négation	- Parle pas de malheur ! - Je sais pas
Ellipse du « ne » de négation et de « pas »	T'inquiète
Ellipse du clitique « il »	Faut bien ça pour pas se pendre
Ellipse du sujet	suis TAKKKRIZ
Ellipse du « ne » de négation + du clitique « il »	- Y'a pas que France Gall qui est morte, y'a notre liberté d'expression agonisante qui a trépassé... - faut pas déconner non plus,
Ellipse du « ne » de négation et de « est »	C pa tré rigolo
Ellipse de « ce n'est »	pas étonnant pour un maçon

Ellipse du COI	Par peur de vous décevoir, je m'abstiens de .
Ellipse d'une proposition	Pas que
Ellipse d'une phrase	« déception énorme »

Tableau 5 : Typologie des formes elliptiques remarquables chez les jeunes Tunisiens sur Facebook

hope u were there	I hope you were there
ya ke toi ki reste ...	Il n'y a que toi qui reste
yehlkek	nchalla rabbi yehlkik
n3ref twahchtni ama allaghaleb khidma 😊	n3ref (illi inti) twahchtni ama allaghaleb (9a3ed ni5dem)khidma 😊

Tableau 6 : L'ellipse, une figure rhétorique qui touche toutes les langues : l'arabe, le français et l'anglais

Les tournures elliptiques les plus répandues sur Facebook (comme l'illustre la figure 19 ci-dessus) proviennent de l'oral : d'un côté, la chute du « ne » ou du « pas » de négation ou des deux à la fois (17 %) et, de l'autre côté, l'ablation du sujet et surtout du clitique « il » (6 %).

Dans un article Van Compernelle et Williams (Compernelle et Williams, 2007) ont montré à quel point l'environnement linguistique peut influencer et conditionner l'apparition ou la disparition du « ne » de négation et du clitique « il ».

Selon ces deux chercheurs américains, la présence dans la phrase de syllabogrammes, de mots transcrits phonétiquement, de logogrammes, en un mot, de formes orales peuvent favoriser la disparition du « ne » et du clitique « il ». On a pu vérifier la validité de cette hypothèse comme le montrent les exemples ci-dessous. La présence du syllabogramme « c » est souvent suivie de l'absence du « ne » de négation. Donc, les mots dans une phrase agissent et interagissent les uns sur les autres et s'influencent réciproquement et mutuellement.

Exemples	Traductions
c pas que je suis rancunier ,ama g une bonne mémoire .	C'est pas que je suis rancunier, mais j'ai une bonne mémoire.
w encore, c pas sur.	Et encore, c'est pas sûr.
amane c pas en suicidant qu'on va arriver a une solution!!	S'il vous plaît, c'est pas en se suicidant qu'on va arriver à une solution !!

Tableau 7 : Exemples de l'influence de l'environnement linguistique sur la disparition de "ne" de négation

Si d'un point de vue interne, l'ellipse n'est pas réellement un choix puisqu'elle est conditionnée par son voisinage et son entourage linguistiques, d'un point de vue externe, elle émane d'un choix

linguistique bien réfléchi. Il est donc légitime de nous demander pourquoi les internautes chérissent tant l'ellipse.

Pour tenter de répondre à ce genre d'interrogation, on pourrait poser que l'ellipse, cet art de la brièveté et de la concision, permet de réduire le message à l'essentiel, aux moins de mots possibles, ce qui par conséquent, permettra aux scripteurs d'éprouver moins de fatigue liée à l'effort fourni pendant le pianotage sur le clavier. Les constructions elliptiques ne sont pas fortuites. Elles ont une fonction linguistique et répondent, selon Frei, au besoin de brièveté ou d'économie discursive :

« Le besoin d'économie exige que la parole soit rapide, qu'elle se déroule et soit comprise dans le minimum de temps. De là les abréviations, les raccourcis, les sous-entendus, les ellipses, etc. que la langue parlée présente en si grand nombre. » (Frei, 2011 : 28)

Il arrive que l'ellipse soit poussée à son paroxysme si le message est réduit à des formules toutes prêtes, à des interjections, à des onomatopées, à des bruits, à des riens ou à des presque riens. Mais on privilégie aussi les formules brèves.

En ce qui concerne ces dernières, on est en droit de constater que dans cette même logique d'économie linguistique et de la loi du moindre effort, les formes brèves sont très privilégiées : d'abord, les formules toutes prêtes sont souvent employées comme à titre d'illustration la locution « just for fun », anglicisme qui signifie « c'est juste pour rire », utilisé pour atténuer le sens offensant d'une blague ou d'une histoire drôle. Beaucoup de statuts sur Facebook commencent par « en mode » comme dans cet exemple : « En mode : boulo - métro — dodo » (sic). Ce message, qui est un slogan de mai 68, signifie que le locuteur mène une vie quotidienne plate et ennuyante rythmée par des actes répétitifs et rébarbatifs. Ensuite, les réponses minimales sont récurrentes : sous la forme de mots-phrases (« oui » ou « non ») ; ou d'émoticône ou encore d'un simple signe de ponctuation en laissant à l'interlocuteur le soin de chercher le sens caché du message et le sous-entendu qui se cache derrière ces signes. Du fait de leurs concisions exagérées, certains échanges deviennent opaques et inaccessibles aux non-initiés comme c'est le cas dans cet échange où la conversation a pris la forme de formules mathématiques énigmatiques, cryptiques et secrètes :

- | |
|--|
| <ul style="list-style-type: none">- (L3) gmal + sibene = barghouth 🤔- Gmal- (bargouth + siben) =?- (L3) marque (L3) 🤔- hahahahaha |
|--|

Notons, aussi, parmi les formules brèves, la prédilection des onomatopées et des interjections qui s'explique par l'aisance à les transcrire puisqu'elles sont monosyllabiques. Leur emploi s'explique, ainsi, par leur fonction expressive. Du reste, avons-nous besoin de remarquer que si beaucoup d'interjections sont attestées dans l'usage comme : « ah », « Oh », « ouf », etc., beaucoup d'autres interjections ne correspondent à aucune entrée dans le dictionnaire. Elles ont été inventées soit parce qu'elles mimaient le son que le locuteur était en train d'imiter lors d'une conversation en face-à-face comme le terme « mouah » qui correspond au son d'un bisou ou « Waaaw » à celui de la surprise ou « Emmm » à celui de la gourmandise ou encore pour mimer le rire « haaaaaaaaaaaa33333 », « niah niah niah », etc. soit parce qu'elles sonnent

comme de simple bruitage, de simples transcriptions graphiques de bruit comme le terme « ben », « Uuuuuhhhh », etc.

À vrai dire, il n'y a pas de raisons qui expliquent réellement leurs apparitions dans le discours à part la fantaisie et la volonté de transcrire ce qu'on prononcerait dans telle ou telle situation en faisant fi des mots qui sont autorisés par le dictionnaire de ceux qui ne le sont pas et en laissant libre cours à sa pulsion créatrice et à son imagination.

En définitive, la syntaxe du discours électronique peut se lire comme un essai de simplification de la langue et d'élimination des lourdeurs syntaxiques. Ainsi, ce qui est supprimable et superflu a été supprimé tels que le « ne » de négation, le clitique, les suites de voyelles qui se suivent, etc. Ces changements linguistiques par rapport au code écrit et normé s'expliquent par l'évolution naturelle des langues vers moins de complexité et plus d'efficacité. Idée qui a été clairement exprimée par Pierre Guiraud qui l'exprime comme suit :

« Livrée à elle-même, la langue tend à une simplification du système par l'élimination des formes parasites et, à la longue, par celle des paradigmes secondaires. Il y a, donc, une économie de la langue, fondée sur les besoins de la communication, et qui en règle naturellement l'évolution dans le sens d'une structure plus simple et plus cohérente » (Guiraud, 1973 : 17).

Enfin, en ce qui concerne le recours à ce qui est poétique, on ne peut pas ne pas noter que le texte écrit sur Facebook est traversé du bout en bout par le rythme. Il y a là un travail colossal sur les sonorités. Une poésie faite par tous qui s'adresse à tous et en plus grand nombre. Sur Facebook, la musique ici est avant toute chose comme disait Verlaine (Verlaine, 1999 :126). Même si les mots en eux-mêmes ne sont pas toujours compréhensibles, il faut en tout cas qu'ils soient dressés, scandés, rythmés comme un véritable chant. Des mots qui étonnent, qui séduisent et qui émerveillent, des mots qui bercent et qui font dormir les enfants, des mots ailés et beaux, poétiques et doux comme dans cet extrait :

(L3) Voulant bien dire
Je me suis tû
Voulant tout faire
Je me suis eu
Ainsi fût
Ce tout petit jeu de langue hâchée

Comme nous étions en train de les voir, ces libertés affichées à l'égard de la norme cherchent à s'exhiber, à se montrer et à se donner à voir tant au niveau de la morphologie, du lexique ou du vocabulaire qu'au niveau de la syntaxe. Mais ces libertés ne s'affichent ni uniquement ni exclusivement ni seulement à la façade de ces niveaux de cette écriture, niveaux sur lesquels nous nous sommes arrêtée jusqu'ici. Elles se déploient aussi et également au niveau du code.

4. Une écriture qui a l'air de faire le va-et-vient entre les codes :

Il semble que l'une des caractéristiques de ce « dire-écrire » des jeunes Tunisiens sur Facebook est manifestement le code-switching ainsi que les emprunts d'un code à un autre. Nous allons nous arrêter sur

ce phénomène non seulement pour le saisir, le décortiquer et l'analyser mais aussi pour nous interroger sur ses visées et sur ses significations les plus profondes.

En effet, dès que l'on tend l'oreille à la conversation quotidienne des Tunisiens, à la parole indigène, à ce que disent les gens ordinaires dans le clair-obscur du quotidien, on est tout de suite frappé par un phénomène sans précédent de va-et-vient permanent entre le français et l'arabe. Longtemps, réservé à l'oral uniquement, avec l'avènement des réseaux sociaux, les pratiques plurilingues et ce qu'elles impliquent comme contact de langues et comme mélange de codes font leurs apparitions dans la sphère écrite. Les internautes pratiquent le plurilinguisme, alternent les codes, mélangent les variétés linguistiques, importent des mots venus d'ailleurs, poussent les mots à émigrer d'une terre à une autre et d'un code à un autre, inventent la tour de Babel et brouillent les frontières entre les langues...

Dans son travail de thèse sur Rabelais, Mikhaïl Bakhtine fait l'éloge non pas du monologue et de la clôture d'un code ou d'un langage quel qu'il soit mais de la dia/logie et l'écoute de l'Autre et montre que l'invention d'un code, d'un langage ou d'une littérature ne peut se réaliser que dans un rapport dialogique avec un autre code, un autre langage ou une autre littérature. L'œuvre de François Rabelais qui représente la littérature populaire du Moyen Âge, celle précisément du bas matériel et corporel, ne peut se réaliser et prendre corps réellement que dans son opposition toujours de mise avec la littérature officielle, celle du sérieux, de l'ordre, de l'établi, de l'achevé, de la politique comme maintien et conservation des hiérarchies et, corrélativement, de la politesse. (Bakhtine, 1970) Bien imprégné des idées de Bakhtine, Khatibi, dans « Amour bilingue », cherche à entendre le souffle, le bruissement, le frou-frou des restes de la langue arabe, restes déchiquetés mais tranquillement blottis dans les plis et les interstices du français que l'auteur est en train de parler et d'écrire. (Khatibi, 1983)

Notre réflexion s'articulera autour de deux axes : en premier lieu, on s'interrogera sur la pertinence de termes concurrents suivants : le bilinguisme de masse, le contact des langues et la diglossie en s'appuyant sur le point de vue de l'École sociolinguistique de Rouen. En deuxième lieu, on s'intéressera aux manifestations linguistiques du plurilinguisme : les emprunts et les alternances codiques.

En ce qui concerne le premier point, il est à constater que le plurilinguisme a longtemps été rejeté du champ des recherches en linguistique du fait même qu'il a été considéré comme une impureté par le paradigme dominant à savoir le structuralisme. Il a fallu attendre que « *cette linguistique formelle se trouve dans une impasse ou dans une « crise » selon les termes de J.B. Marcellesi (1980), pour que naisse « la linguistique de la crise », la sociolinguistique* » (Laroussi, 1991 : 6). « [Cette] linguistique de la crise » a pris à cœur les problématiques posées par le pluri- ou bilinguisme. De nombreux termes ont vu le jour : pluri/bilinguisme, contact des langues ou diglossie. Ces termes sont-ils équivalents ? Existe-t-il des nuances sémantiques entre ces notions et laquelle décrit le mieux le cas de la Tunisie ?

Dans un article fondateur de l'École sociolinguistique rouennaise, J.-B. Marcellesi a établi une distinction nette entre différents couples : bilinguisme versus bilinguisme de masse, bilinguisme versus

plurilinguisme, contact de langue versus diglossie. Le bilinguisme est défini comme « *[l'] aptitude d'un individu à utiliser couramment deux (ou plusieurs) langues différentes* ». (Marcellesi, 1981 :5) Il importe de souligner l'adjectif indéfini « plusieurs » qui déplace le bilinguisme d'un concept qui caractérise deux langues (ce que sous-entend le préfixe « bi ») à plus de deux. Ce qui signifie que le bilinguisme englobe le plurilinguisme. Du reste, la différence entre le bilinguisme tout court et le bilinguisme de masse est claire : si le premier ne touche que l'individu, le second affecte toute une population ou du moins une partie de celle-ci. Il est sans doute utile d'expliquer pourquoi la notion de *contacts de langue* a été sujette à beaucoup de critiques. Le fondateur de « The Rouen School » justifie en ces termes le rejet de cette notion :

« On a renoncé sans regret à l'expression « contact de langues » pourtant illustrée par Weinreich. C'est qu'elle est trompeuse dans la mesure où elle paraît évoquer une sorte de phénomène d'intersection d'aires géographiques, par ailleurs différentes, alors qu'il y a en réalité (ou qu'il peut y avoir) recouvrement complet. Le problème n'est pas un problème de marge : il est consubstantiel à la communauté linguistique dans laquelle il apparaît. » (Marcellesi, 1981 :5 -6).

La notion de contact de langues induit en erreur parce qu'elle fait penser à une « *simple contiguïté géographique* » (Laroussi, 1991 :7) Or, le mélange des codes, l'enchevêtrement des parlers et l'imbrication des parlures peuvent se produire sur un même territoire et dans une seule communauté. À la place de *contact de langue*, est proposé celui de *diglossie*. En revanche, il s'agit d'une diglossie différente de celle du modèle nord-américain (Ferguson, 1959 ; Fishman 1967) : à l'origine, le terme signifie une corrélation stable, durable et statique entre deux variétés proches d'une même langue qui ont des fonctions différentes : une variété haute (la langue dominante, prestigieuse, officielle) et une variété basse (la langue dominée, stigmatisée et populaire). Le Grup Català de Sociolinguística a reproché à l'approche ferguso-fishmanienne le statut fixe et stable de la diglossie alors qu'elle est, en réalité, dynamique et en perpétuel mouvement. C'est ce qu'expliquent Gardy et Lafont : « *la diglossie n'est pas un fait linéaire, univoque, mais le lieu d'un conflit, sans cesse reproduit et sans cesse remis en cause.* » (Gardy et Lafont, 1981 : 75) Bref, au sein d'une configuration diglossique, les langues concurrentes se livrent une bataille sans antécédent pour accéder à l'hégémonie linguistique.

À la lumière de cet arsenal théorique, nous nous proposons d'étudier le plurilinguisme en Tunisie sur Facebook. C'est le deuxième point de notre propos.

Comme on l'a déjà signalé, la Tunisie est un pays plurilingue. Cependant, les langues coprésentes sur le territoire (l'arabe classique, l'arabe tounsi, le français, l'anglais et l'amazigh) ne sont pas, au niveau des usages sociaux, sur le même plan d'égalité. En effet, l'enquête statistique élaborée à partir de notre corpus a montré que l'arabe (et ses trois variétés comme l'arabe classique, l'arabe tunisien et l'arabizi) et le français sont des langues majoritaires, alors que l'anglais et l'amazigh se présentent comme des langues minoritaires.

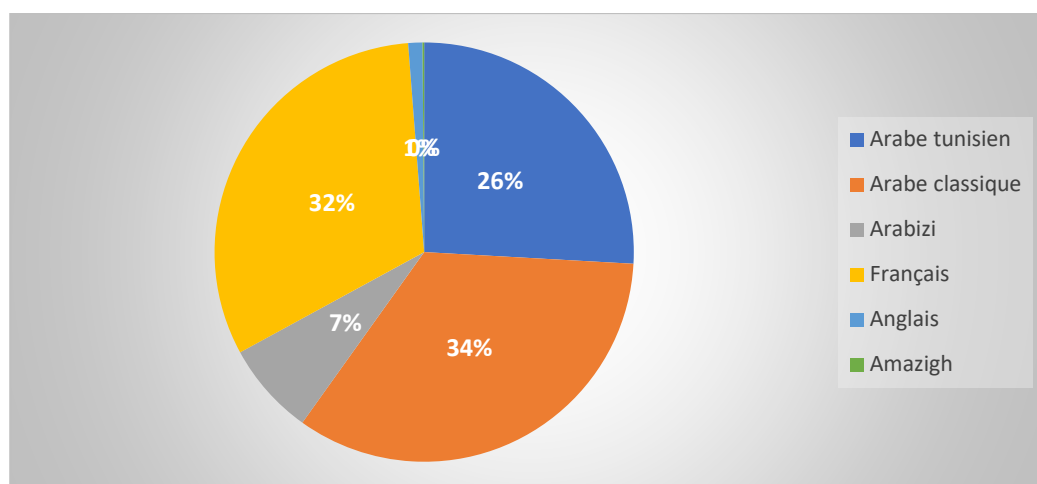


Figure 20 : Langues majoritaires/ langues minoritaires sur Facebook

LANGUES	POURCENTAGE
Arabe classique	83 %
Français	67 %
Arabe tunisien	50 %
Arabizi	33 %
Anglais	17 %
Amazigh	0 %

Tableau 8 : Pourcentage des langues dans notre corpus

L'usage inégalitaire des langues (langue majoritaire versus langue minoritaire) met en évidence l'existence de langues dominantes et de langues dominées, et par conséquent, ceci souligne les rapports de force, les relations conflictuelles entre ces langues (Lafont). Or, qui dit conflit laisse entendre une configuration diglossique. Nous soutenons l'existence, en Tunisie, d'une double diglossie enchâssée : une première diglossie attestée par beaucoup de sociolinguistes affecte l'arabe classique (High Variety : langue du Coran et de l'école réservée habituellement aux lettrés et aux instruits) et l'arabe tunisien (Low Variety : langue maternelle, langue vernaculaire ou première utilisée au sein de la famille, dans un cadre intime et informel). L'arabizi, quant à lui, est une variété du tunisien : il partage avec celui-ci toutes les caractéristiques linguistiques mais s'en distingue par une transcription facile (« easy ») qui fait appel à l'alphabet latin et aux chiffres. Une seconde diglossie fait intervenir l'arabe standard et le français. L'emploi du terme de *diglossie* là où la majorité des sociolinguistes préfèrent le concept de « bilinguisme » n'est ni saugrenu ni inattendu. Gumperz a déjà proposé d'élargir le terme de *diglossie* pour l'appliquer à des langues qui n'ont aucun lien de parenté mais où un rapport de domination existe, ce qui est le cas ici où l'arabe classique (standard, littéraire, littéral, « la fos7a », etc.) joue le rôle de variété basse, celle qui jouit d'un moindre prestige dans les mentalités et les imaginaires linguistiques des locuteurs même si elle occupe le statut de langue officielle ;

alors que le français est la variété haute : langue de prestige, de l'école et de la bourgeoisie locale. (Naffati, 2000)

Notre corpus est un exemple-type de corpus plurilingue, métissé, hétérogène et hybride où différentes langues sont imbriquées, enchevêtrées et liées. Nous proposons d'étudier les manifestations de ce plurilinguisme dans le discours à savoir les emprunts et les alternances codiques.

En ce qui concerne les emprunts, on ne rappellera jamais assez que ces derniers sont les enfants légitimes ou illégitimes des guerres, des conflits et des rapports de force entre les nations et corrélativement entre les langues.

L'emprunt, ou insertional code-switching d'Auer (Auer, 1999) est un « *mot, un morphème ou une expression qu'un locuteur ou une communauté emprunte à une autre langue, sans le traduire.* » (Hamers, 1997 :136)

Il s'agit, en effet, de faire l'histoire de l'émigration-immigration de ces mots étranges et étrangers, des mots venants d'ailleurs qui ont voyagé hors de chez eux et loin de chez eux, qui ont quitté leur terre natale, qui ont parcouru des distances et traversé des continents pour venir se greffer, se poser et se reposer dans les bras d'une autre langue.

Deux types d'emprunts existent : les emprunts libres et les emprunts établis. Les emprunts libres sont ceux qui ne répondent pas à une systématité bien précise puisqu'ils sont le fruit des fantaisies et des caprices des locuteurs. Un bilingue équilibré peut à tout moment choisir n'importe quel lexème et le transformer en emprunt. En revanche, l'emprunt établi et assimilé est enraciné dans les pratiques et les usages collectifs. Il est partagé par toute la communauté quelles que soient les variables sociales (sexe, âge, classe, etc.). À force d'usage, ceux-ci perdent leurs identités allogènes et allochtones pour se confondre avec les mots natifs et indigènes. C'est de ce type d'emprunts adaptés et adoptés qu'on traitera ici. Quelles sont, donc, les langues donneuses d'emprunts en Tunisie ?

Le processus de l'emprunt n'est pas fortuit. Des raisons sociales et historiques profondes se cachent derrière ce phénomène : la colonisation, l'immigration, ou encore les échanges commerciaux, etc. Pour qu'il y ait emprunts massifs d'une langue à une autre, il faut qu'il ait un contact, une rencontre et un frottement réel ou virtuel de deux civilisations pendant lesquels les échanges de mots et de termes, l'import et export des lexèmes vont avoir lieu. D'après nos données statistiques (Figure n°21), les langues qui fournissent le plus d'emprunts à l'arabe sont le français (60 %) et l'anglais (30 %). Il est légitime de se poser la question suivante : pourquoi ces deux langues précisément et non pas d'autres ?

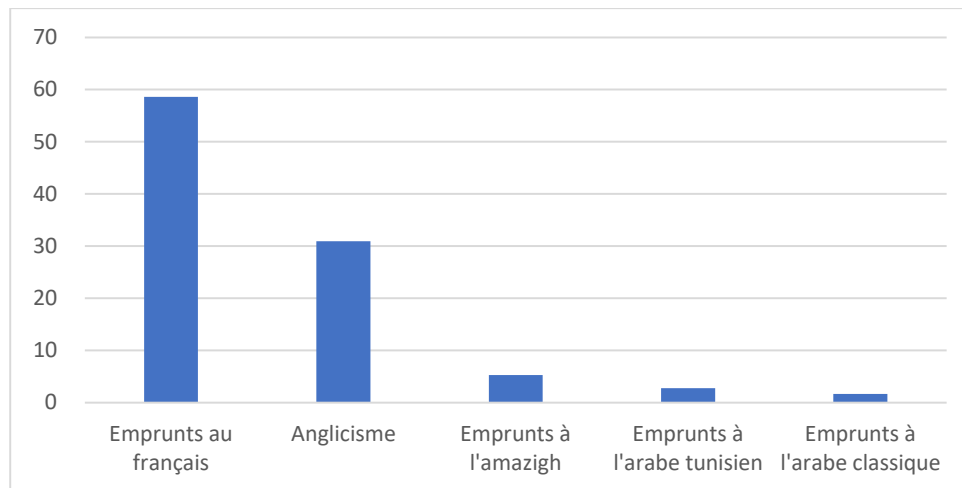


Figure 21 : Pourcentage des emprunts

Pour répondre à cette question, il faut prendre en compte deux paramètres : l'histoire du pays et la fonction attribuée aux langues.

L'histoire de la Tunisie nous apprend que la langue française, comme par ailleurs la langue arabe, n'a pas été choisie mais imposée par les vainqueurs et les dominants. Pour Kated Yacine, le français est « un butin de guerre », un objet précieux qu'on a gagné lors d'une bataille et que nous devons garder comme une perle rare. Aujourd'hui encore, le français demeure en Tunisie et partout ailleurs au Maghreb la langue des classes aisées et de quelques fractions ascendantes de la petite bourgeoisie (Naffati, 2000 ; Veltcheff, 2006 :88). Et il continue à faire des enfants illégitimes aux parlers autochtones. Dans « Linguistique et colonialisme » (1974), Louis-Jean Calvet va même parler de *glottophagie* en ce sens où dans différents secteurs de la vie sociale par exemple dans le domaine de la santé ou de la technologie de pointe les parlers locaux berbères ou arabes en tant que parlers dominés empruntent en vrac l'essentiel de leur lexique du français en tant que langue dominante chez elle et hors de chez elle c'est-à-dire dans ses colonies ou ses anciennes colonies. Prenons à titre d'illustration l'espace ou le champ de la santé, les Tunisiens au moment de la colonisation et aujourd'hui encore parlent d'« Isbitar » (l'hôpital), des « farmliya » (infirmiers), de la « visita » et du « cetifica » (la visite et le certificat médical), de bilan, de scanner, d'urgence, d'hospitalisation, etc.

En ce qui est de l'anglais, il s'agit d'une langue hégémonique qui a forcé la porte de tous les pays du monde surtout avec l'avènement de la mondialisation et ce qui en suit de développement de l'informatique et des nouvelles technologies de l'information. Louis-Jean Calvet, dans son modèle de gravitation, place la langue anglaise au centre autour duquel tournent toutes les autres langues. Ainsi, affirmait Calvet :

« Autour d'une langue hypercentrale (l'anglais) gravitent ainsi une dizaine de langues super-centrales (le français, l'espagnol, l'arabe, le chinois, le hindi, le malais, etc.) autour desquelles gravitent cent à deux cents langues centrales qui sont à leur tour le pivot de la gravitation de quatre à cinq mille langues périphériques. [...] L'anglais [...] est aujourd'hui le pivot, la langue hypercentrale. » (Calvet, 2014 :2)

Et Calvet ajoute que la mondialisation ne nous a pas uniquement imposé la "malbouffe" et « McDonald », mais elle nous a surtout imposé sa langue qui est l'anglais. La France n'a pas échappé aux anglicismes malgré les efforts des académiciens et des puristes. À l'ère de la mondialisation, les réseaux sociaux tels que Facebook et Twitter vont accélérer la circulation et la diffusion des anglicismes en Tunisie comme partout ailleurs. Ainsi, beaucoup de mots mais aussi des manières d'être et de faire venant directement des États-Unis ou des autres pays anglo-saxons ou arrivés en France puis transférés par la suite en Tunisie, seront employés par les jeunes Tunisiens qui veulent afficher leur modernité et être dans l'air du temps.

En ce qui concerne les alternances des codes, il suffit de jeter un coup d'œil sur le large éventail des dénominations pour comprendre à quel point l'alternance des codes est un lieu de discordes qui divise encore les spécialistes. Certains chercheurs préfèrent parler de « code-switching » (Haugen, 1956), d'« alternance codique » (Gumperz, 1982), d'« alternances de codes » (Hamers et Blanc, 1983) afin de souligner l'idée d'alternance, de va-et-vient et de balancement successif entre deux codes ; d'autres proposent les appellations suivantes : « métissage linguistique » (N'Sial, 1979), de « mélanges des langues » (Cadiot, 1987), « interférences linguistiques » (Weinreich, 1953) dans le but d'insister sur l'idée de mélange simultané de deux langues ; d'autres, enfin, parlent de « heurt de deux langues » (Lafont, 1997) pour montrer qu'il y a un conflit entre deux langues, conflit qui semble tellement puissant qu'il ressemble à un choc, à un heurt et à une collision. L'appellation la plus appropriée à nos yeux demeure celle de Hamers et Blanc : « alternances de codes » et son correspondant outre-atlantique « code-switching ». En effet, le mélange codique n'est rien d'autre qu'une alternance codique poussée à son paroxysme. De ce fait, l'alternance codique englobe la fusion, l'hybridité et la mixité linguistique.

Pour analyser finement l'alternance des codes sur Facebook, nous allons convoquer deux spécialistes canadiennes du code-switching : Sankoff et Poplack.

Voilà comment ces deux chercheuses conçoivent l'étude des rapports entre les codes :

« Complete understanding of code-switching could only be achieved through combined ethnographic, attitudinal and grammatical study, an integrated analysis not only of when people code-switch, but how, where and why » (« l'alternance de codes ne pourrait être comprise de manière complète que grâce à une étude ethnographique, comportementale et grammaticale, c'est-à-dire grâce à une analyse intégrée visant à savoir non seulement quand l'alternance de code se produit, mais aussi comment, où et pourquoi ») (traduit par Laroussi, 1991 :16,17)

D'après ces deux disciples de Labov, pour enquêter sur les alternances des codes, nous devons tout d'abord commencer par poser les questions suivantes : quand se produit le code-switching ? Où peut-il avoir lieu dans la phrase ? Comment se déclenche-t-il ? Et pourquoi les locuteurs usent-ils et abusent-ils de ce procédé ?

À la lumière de ces interrogations, on devrait d'abord délimiter ce que nous entendons par la notion de « code-switching » pour identifier par la suite les langues qui « switchent » le plus dans le « dire-écrire » des jeunes Tunisiens sur Facebook.

Selon Gumperz, l'alternance des codes est précisément « *la juxtaposition, à l'intérieur d'un même échange verbal, de deux systèmes ou sous-systèmes grammaticaux différents* » (Gumperz, 1982 :75)

Si la définition proposée par Gumperz a le mérite de souligner l'aspect linguistique et grammatical du phénomène, le nombre des systèmes alternés est réduit au nombre de deux, ce qui pose les limites de cette définition à laquelle on préfère celle de Hamers et Blanc formulée comme suit : les alternances codiques sont « *des segments de discours dans une langue alternant avec des segments de discours dans une ou plusieurs autres langues* » (Hamers et Blanc, 1983 :198). Toute la question maintenant est de savoir quelle (s) langue (s) entre (nt) dans l'autre dans notre corpus et de quelle façon.

L'enquête quantitative dévoile une nouvelle distribution des cartes en ce qui concerne le code-switching : habitués à travailler sur des conversations orales, les sociolinguistes ont consacré leurs travaux à l'alternance arabe tunisien / français. Cependant, dans le cadre électronique, l'arabe tunisien (écrit avec l'alphabet arabe) va reculer en deuxième position, pour laisser la place à l'arabizi (une autre variante du tunisien écrite avec l'alphabet latin) comme le montre le schéma ci-dessous. L'alternance la plus répandue sur Facebook n'est plus celle qui touche l'arabe tunisien et le français mais plutôt celle qui porte sur l'arabizi et le français.

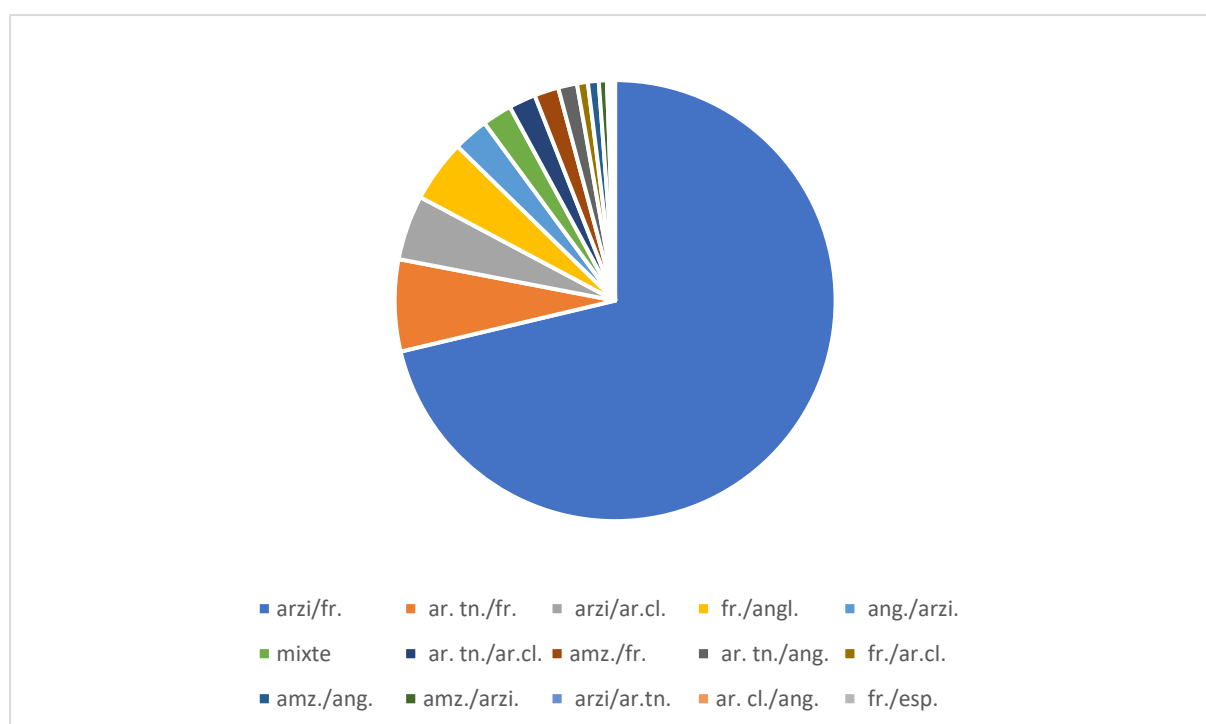


Figure 22 : Fréquence des alternances codiques chez nos enquêtés sur Facebook

Concernant la base linguistique la plus répandue, les énoncés à base française (65 %) dépassent largement les énoncés à base arabe (29 %). Les Tunisiens recourent le plus souvent au français comme base de leurs énoncés. Ils utilisent la langue de prestige et de distinction sociale (le français) comme l'ossature, le pilier et le fond de la phrase. C'est donc le français qui va donner le ton et le rythme et qui va imposer sa syntaxe et son ordre de mots alors que l'arabizi ne sera utilisé que comme langue de remplissage qui viendra se greffer sur la base française. *« Cela appuie l'idée que la langue de prestige, ici le français, offre généralement la structure lexicale et que la langue minorée se limite aux unités élémentaires, c'est-à-dire aux items grammaticaux. »* (Mabrou, 2007, page non indiquée)

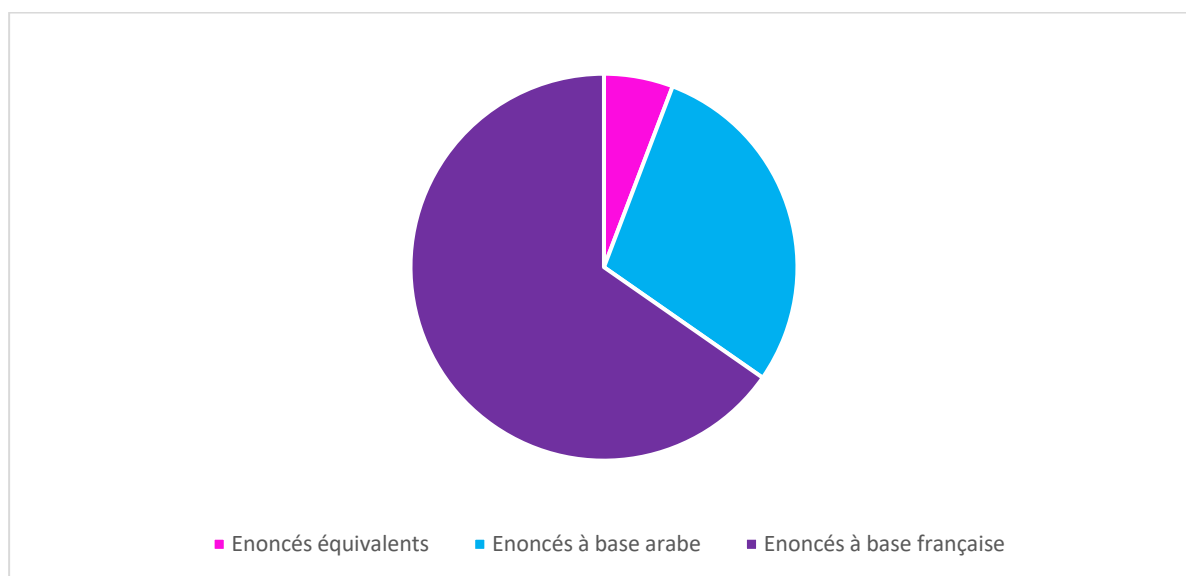


Figure 23 : Typologie du code-switching arabizi-français

Le « parler-écrire » des jeunes Tunisiens sur Facebook s'affiche comme une révolte non seulement au niveau de la morphologie, au niveau du lexique, de la syntaxe et du code mais aussi au niveau de l'oralité et de la culture écrite. Elle se donne à voir comme une pratique qui appartient à l'une et à l'autre à la fois et en même temps.

5. Écrire comme on parle :

Il y a là un « parler-écrire » qui se présente comme quelque chose qui appartient à l'oralité et en même temps à la culture écrite pour paradoxal que cela puisse paraître. Cette barrière qui sépare le monde de l'oralité au monde de l'écrit, cette dichotomie sur laquelle a beaucoup insisté un Bernstein, un Bourdieu ou un Lahire entre « le code restreint » et « le code élaboré » ou encore entre la parole spontanée, mercenaire et servile puisqu'elle n'a d'autre fin que celle d'être au service une valeur d'usage ou une valeur d'échange et la parole écrite où le langage est pris pour lui-même et en lui-même en tant que finalité sans fin, cette barrière n'est plus réellement une barrière si l'on croit les facebookeurs et les blogueurs.

L'un des précieux conseils donnés aux internautes par Hale et Scanlon (1990 :25) dans leurs guides d'écriture électronique « Wired Style » est précisément d'écrire comme on parle, autrement dit, de capter le fugitif, d'enregistrer l'instantanée et l'éphémère, et de faire ainsi de la parole spontanée, de la parole brute, celle-là même de la vie ordinaire une parole écrite. (« Write the way people talk »).

Pour parvenir à cette fin, différents procédés ont été mobilisés au niveau de l'orthographe et au niveau de la grammaire.

Sur le plan de l'orthographe, selon Jacques Anis (2003), l'un des procédés les plus saisissants consiste à réduire « qu » à « k » comme dans « mankes » (sic) (manques) ; « kand » (sic) (quand) ; « kelke » (sic) (quelque) ; « koi » (sic) (quoi), « k à » (sic) (qu'à) ; « jusk'au » (sic) (jusqu'au), etc. En outre, on observe une tendance à supprimer toutes les lettres en fin de mot qui ne sont pas prononçables et les « e » muets (dans la terminologie de J. Anis « chute des mutogrammes en finale »). Voici une liste de mots où les mutogrammes finaux s'estompent : « avangardist » (sic) (avangardiste), « pari » (sic) (paris) ; « dan » (sic) (dans) ; « frer » (sic) (frère) ; etc. Parfois, des lettres et des syllabes qui ne sont pas accentuées dans la chaîne parlée disparaissent : « un ti peu » (sic) (un petit peu) ; « ptit » (sic) (petit) ; « mam'zelle » (sic) (mademoiselle) ; etc. Les compactages des termes mettent à mal les frontières entre les mots « j'connais » (sic) (je connais) ; « j'n'le vois pas » (sic) (je ne le vois pas) ; etc. Écrire l'oral pousse les locuteurs à transcrire les liaisons (« z'enfants » (sic)) ce qui est nouveau et insolite pour le code écrit. « La simplification des diagrammes et des trigrammes » c'est-dire que les deux voyelles (digrammes) ou les trois (trigrammes) qui se suivent sont remplacées automatiquement par le phonème de la même sonorité correspondante ; ainsi, on peut lire « fo » (sic) (faut) ; nvo (sic) (nouveau) ; nivo (sic) (niveau) ; etc. Ajoutons aussi les effets de phonétisation qui transforment le « s » en « z » comme dans « baaz » (sic) (base), « biz » (sic) (bises), etc.

En résumé, ces ensembles de manœuvres, autrement dit, de stratégies et de tactiques sont utilisés pour simplifier l'orthographe et effacer les limites entre oral et écrit. Il s'agit d'une tentative d'écrire l'oral ; de mettre en place une « oralité écrite » (Brandt, 2005), une « conversécriture » (Maingueneau), une « graphie phonétisante » (Anis, 2006) ou encore une « orthographe phonétique » (Marcoccia, 2016). Les règles de l'orthographe classiques perdent leurs valeurs dans cet univers virtuel. Ce qui compte désormais ce sont les jeux du clair-obscur, les stimulations par écrits des effets d'oralités, de spontanités et de familiarités... Ce qui compte, c'est colorer le monde virtuel par l'effet du réel pour transformer l'imaginaire en palpable, l'abstrait en concret et le rêve en réalité.

On ne le répétera jamais assez combien les écrits électroniques « [constituent] " de l'oral dans l'écrit " (Gadet, 2007) ». C'est-à-dire que même si ces productions langagières défilent sur un écran et ne sont nullement prononcées réellement ; les locuteurs usent et abusent de tous les procédés et les artifices de l'oral pour contourner les limites de l'univers virtuel et donner l'illusion de l'effet de réel. Ils recourent à des stratégies et des tactiques diverses pour mimer la spontanéité de la langue parlée : les scories, les

ellipses, les dislocations, les redondances, les usages fréquents du pronom neutre « ça », la chute du clitique « il » et du « ne » de négation, les parataxes, la transcription des bruits et des petits sons, etc. (Gadet, 1996)

Notons, de prime abord, la prédominance vertigineuse chez tous les locuteurs du pronom neutre « ça ». Nous avons relevé 600 occurrences de ce pronom ; dont 194 de celui-ci sont dépourvues de cédille. Récemment introduite dans les listes lexicologiques (Groosse, 2000) en 1932, cette forme n'avait aucune entrée, ce n'est qu'en 1992 qu'elle en obtint une dans le « Dictionnaire de l'Académie française » et par conséquent, une reconnaissance. Elle demeure, néanmoins, classée comme « familière » mais on lui accorde, enfin, le statut de forme pronominale à part entière. Sa concurrente standard, propre à la langue écrite, semble perdre de plus en plus d'efficacité étant bi syllabique : elle n'apparaît que 54 fois dans les usages ; nos internautes semblent nettement préférer l'emploi de « ça » au lieu de « cela ».

De surcroît, les dislocations et les redondances des pronoms ponctuent les échanges. Emprunté à la langue parlée, ce procédé confère aux messages des tonalités expressives, emphatiques et oratoires. Citons quelques formulations pléonastiques : « et toi tu croyais qu'un simple SMS allait m tenir Calme, Grrrrrr » (sic), « Moi je dis que tant qu'ils subissent » (sic), « Moi je crois vraiment » (sic), « moi je crains » (sic), « et puis moi, je ne suis pas anonyme » (sic), « Moi perso je suis un non croyant Ama manich athée 😄 » (sic), « moi je le trouve relativement crédible » (sic), etc.

Un autre trait caractérisant la syntaxe électronique consiste à contracter autant que possible les formes : « t'as raisson » (sic) au lieu de « tu as raison », « t'ouvres l'article » (sic) au lieu de « tu ouvres l'article », « T'es en train de juger » (sic) au lieu de « tu es en train de juger » ...

Les internautes essayent d'éviter les hiatus pour imiter la prononciation orale. Il convient de signaler que les présentatifs sont très utilisés : « C un system d valeur » et ce qui en suit d'ancrages référentiels au moment de l'énonciation (MOI-ICI-MAINTENANT) : l'emploi fréquent de la première et de la deuxième personne du singulier, les verbes sont conjugués au présent ou au passé composé de l'indicatif, etc.

On vient de voir comment la distinction oral/ écrit est devenue saugrenue dans le texte numérique tant la mixité du texte numérique est puissante. C'est pour cette raison que beaucoup de chercheurs qualifient l'écrit électronique d'« écrit conversationnel » (Anis, 1999), de « conversation écrite » (Anis, 1999), de « parlécrit » (Jeay, 1991), d'« écrit oralisé », de « langue orale scriptée »... Cette capacité de capter l'oral dans l'écrit est une stratégie pour se persuader et persuader le lecteur qu'on est en mesure de fixer la parole errante, la parole fugitive avec la voix, le timbre, le rythme et l'accent de l'homme sous-terrain qu'on entend à peine.

6. Parler le langage ordinaire de l'homme ordinaire :

Le cinquième conseil donné par Hale et Scanton aux internautes dans leur *Wired Style's* (Hale et Scanton, 1999 :11) est le suivant : « *Capture the colloquial* : « *At Wired, we write geek and we write street. We insist on accuracy and literacy, but we celebrate the colloquial* ». C'est dire à quel point l'écriture

numérique cherche à capturer le langage dans sa mouvance familière, à écrire les parlers de l'homme souterrain, de tendre et de prêter l'oreille au sens commun, à la parole indigène, à ce que disent les gens ordinaires dans le clair-obscur du quotidien, au sens premier, au sens degré zéro de la verbalisation de l'expérience, à cette « description légère » (thin description) (Geertz, 1973). Ce parler de l'homme ordinaire se caractérise (figure 24) concrètement par l'abondance des termes obscènes et vulgaires (45 %), un registre familial (32 %) et des mots djeuns et verlans (21 %). On réservera les termes obscènes à la partie réservée à l'impertinence (l.7.). À présent, on consacrera notre étude à l'analyse du registre populaire : dans une première direction, on va définir ce que l'on entend par parler populaire. Dans une deuxième direction, on s'intéressera aux réalisations lexicales de celui-ci à travers le recours au lexique familial, argotique et verlan.



Figure 24 : Lexique des jeunes Tunisiens sur Facebook

Avant toute chose, il est utile de cerner de plus près la notion de parler populaire. Que veut dire un parler populaire ? Y a-t-il un parler populaire et un autre qui ne l'est pas ? Existe-t-il des parlures propres à chaque classe de la société : celle de la classe noble, celle de la classe bourgeoise et, enfin, celle du peuple ?

D'un point de vue étymologique, « populaire » du latin « popularis » signifie « gens du peuple ». Par conséquent, le parler populaire est la façon de parler et de converser de ceux qui « n'[ont] que [leurs] bras pour vivre (...) » (Voltaire, 1817 : 1028) c'est-à-dire les paysans, les ouvriers, les gueux, les mendiants, etc. « *Il en est ainsi de la notion du « langage populaire » qui, à la façon de toutes les locutions de la même famille (« culture populaire », « art populaire », « religion populaire », etc) n'est définie que relationnellement, comme l'ensemble de ce qui est exclu de la langue légitime.* » (Bourdieu, 2001 : 133) Une parlure considérée par les nobles et la cour, par la grammaire prescriptive comme un parler vulgaire et dégradé propre aux incultes, aux ignorants et aux gens qui ont un faible accès aux livres, au savoir et à la connaissance. Dans cette logique, le parler populaire, celui du peuple et des classes inférieures, se définit par opposition au parler cultivé et savant, celui des classes supérieures de la bourgeoisie et de l'aristocratie. Voici comment Pierre Guiraud formule cette dichotomie :

« Entre le français populaire et le français cultivé il y a, comme on l'a dit, la différence d'une culture ; la distance de l'Art à la Nature. Aussi ne s'étonnera-t-on pas si les

discussions qui s'élèvent entre les partisans du laisser-faire et ceux de la règle sont si souvent passionnées ». (Guiraud, 1973 :17)

Le parler populaire, « relâché » ou encore « non -surveillé » est du côté de la Nature, de ce qui est sauvage, simple, trivial et spontané. Par contre, le parler cultivé, « surveillé », « soigné », « soutenu » et « recherché » est comparé à l'Art parce qu'il est un produit artificiel d'un effort intellectuel qui met en place un ensemble de manœuvres et de règles conçues pour créer l'effet de beauté. Si pour l'auteur du « Français populaire », ce qui sépare ces deux façons de dire est la culture celle-là même qui éloigne les gens du peuple de *l'intelligentsia* et de l'élite sociale raffinée et distinguée, de nos jours, le parler populaire est devenu l'apanage de toutes les classes sociales mais dans des situations d'énonciations orales, informelles et privées. François Caradec (1998) soutient cette idée, laissons-lui la parole :

« Qu'est-ce donc que le « français populaire », ce pop. dont le niveau devient si vague que les Français eux-mêmes ne s'y retrouvent plus ? On assiste à une démocratisation progressive du vocabulaire qui rend de plus en plus fragile la notion de pop. : il est devenu faux de dire aujourd'hui que cette langue est seulement « populaire », elle est devenue la langue française « parlée » connue de tous les Français, même si certains feignent de l'ignorer, ou si, par une pudeur encore imposée par les conventions sociales, ils lui préfèrent, mais de moins en moins, un langage plus châtié, plus proche de ce qu'il est convenu d'écrire. » (Caradec, 1998 : VIII – IX).

Le vocabulaire populaire comprend deux catégories : le lexique familier et argotique. En ce qui concerne le vocabulaire familier, « Le Grand Robert de la langue française », le définit comme étant celui « *qu'on emploie naturellement en tout milieu dans la conversation courante, et même par écrit, mais qu'on évite dans les relations avec des supérieurs, les relations officielles et les ouvrages qui se veulent sérieux.* » (Le Grand Robert de la langue française, 2017). Le vocabulaire dit familier appartient à la sphère de vie privée. Pour ce qui est des conversations en français, les termes familiers ponctuent les échanges : « mec » (« homme »), « nana » (« petite amie »), « gueule » (« bouche » / « visage »), « clope » (« cigarette »), « boulot » (« travail »), « bossé/bosser » (« travailler »), « gosse » (« enfant, garçon ou fille », « frérots » (« frère »), « rigolo » (« quelque chose qui amuse »), « bagnole » (« voiture »), « tarés » (« débiles »), « bourré », (« soul ») « flic » (« police ») ; « fric » (« argent »), « mouchard » (« espion »), etc. On enregistre des locutions populaires : « s'en foutre de... » / « s'en branler » (« être complètement indifférent à ... »), « je n'ai rien pigé » (« je n'ai rien compris »), « être dans la galère » (« passer par une période très difficile »), etc. ; des interjections populaires : « putain », « merde », « zah » / « za7 » [zaħ], etc.

Il est utile de noter que si la langue française possède différents registres : populaire, courant et soutenu ; l'arabe, quant à lui, il est subdivisé en variantes qui correspondent aux différents registres : l'arabe tunisien (et sa variante l'arabizi) est perçu comme une langue réservée au registre populaire et familier (alammiya) ; l'arabe moderne au registre courant et l'arabe classique au registre littéraire. Cela explique l'abondance des échanges sur Facebook en arabe tunisien.

Si le vocabulaire familier est si présent sur Facebook c'est parce que les échanges rappellent à bien des égards les conversations intimes et privées qui peuvent avoir lieu au sein de la famille, lors d'une

rencontre entre amis, au bistrot, au café ou dans les ruelles du quartier entre « potes », etc. Les discussions sont informelles, relâchées et peu surveillées. Qu'en est-il des termes argotiques ?

Selon « Le Petit Robert », l'argot, né au XV^{ème} siècle en France, langue des Coquillards c'est-à-dire de « *(ceux qui) portaient [la coquille] pour se faire passer pour des pèlerins allant à Saint-Jacques-de-Compostelle ; il leur était ainsi plus facile de détrousser les vrais pèlerins.* » (Calvet, 2007). Autrement dit, *c'est la langue des marginaux, des tricheurs et des voleurs, celle « des malfaiteurs, du milieu ; langue verte ».* (Le Petit Robert, 2017)

Victor Hugo consacre tout un chapitre dans « Les misérables » pour décrire ce parler des marginaux, des hors-la-loi, du bas-fond et des laissés pour compte :

« Aller chercher dans les bas-fonds de l'ordre social, là où la terre finit et où la boue commence, fouiller dans ces vagues épaisses, poursuivre, saisir et jeter tout palpitant sur le pavé cet idiome abject qui ruisselle de fange ainsi tirée au jour, ce vocabulaire pustuleux dont chaque mot semble un anneau immonde d'un monstre de la vase et des ténèbres, ce n'est ni une tâche attrayante ni une tâche aisée. Rien n'est plus lugubre que de contempler ainsi à nu, à la lumière de la pensée, le fourmillement effroyable de l'argot. Il semble, en effet, que ce soit une sorte d'horrible bête faite pour la nuit qu'on vient d'arracher de son cloaque. On croit voir une affreuse broussaille vivante et hérissée qui tressaille, se meut, s'appuie, s'agite, redemande l'ombre, menace et regarde. Tel mot ressemble à une gifle, tel autre à un œil éteint et sanglant ; telle phrase semble remuer comme une pince de crabe. Tout cela vit de cette vitalité hideuse des choses qui se sont organisées dans la désorganisation. » (Hugo, 1985, quatrième partie, livre 7 : 9)

L'argot est, certes, un parler que les hors-la-loi inventent ne serait-ce que pour ne pas être compris par les policiers et les agents de la justice. Mais, il n'a pas été inventé seulement pour être un abri contre la police, contre la discrimination et la stigmatisation de toute sorte ; il est aussi le tissu, le corps, la chair, la demeure et l'expression de la vie dans les bas-fonds comme le dit beau et bien Hugo.

Seulement voilà, l'argot n'est plus aujourd'hui une langue inconnue des autres. Les mécanismes de formations argotiques ont été démasqués. On a relevé des traces de ces parlures argotiques chez les locuteurs tunisiens : « costard » (« costume »), « flic » (« police »), « fric » (« argent »), « bagnole » (voiture), « balancer » (« dénoncer »), « bouffe » (« nourriture »), etc. On note une présence légère du verlan, ce procédé argotique consiste à renverser l'ordre des syllabes : « cette tof » (verlan de « photo »), « meuf » (verlan de « femme »), « teubé » (verlan de bête), « chelou » (verlan de « louche »), « feuj » (verlan de « juif »), etc.

Ce « parler-écrire » du Facebook cherche à s'afficher non seulement en tant que parole de l'homme sous-terrain mais aussi et, corrélativement, en tant que parole de l'insolence, de l'impertinence et de l'impolitesse.

7. Éloge de l'impertinence et de l'impolitesse :

Nous entendons tout d'abord par impertinence d'aller au-delà de ce qui est considéré officiellement et institutionnellement comme essentiel pour focaliser toute l'attention sur ce qui est considéré comme insignifiant tel que le rire, le burlesque, le comique, les obscénités, les grossièretés, bref, le principe du bas matériel et corporel pour parler comme Bakhtine. Faire l'éloge de l'impolitesse signifie ne pas être poli. Autrement dit, refuser de s'intégrer, de se socialiser, de se faire corps avec le corps légitime et autorisé. Être impolis, c'est refuser de dire « oui » à l'ordre établi, refuser la politesse et la politique qui la fonde et ce qui en suit de barrière, de démarcation, de distinction, de hiérarchie, d'ordre et d'inégalité. Faire l'éloge de l'impertinence et de l'impolitesse revient, en définitive, à se déclarer dissident, anomique et révolté.

Dans cette optique, on pourrait dire que l'impertinence et l'impolitesse occupent une place par trop considérable sur Facebook. On pourrait, en effet, les surprendre tant au niveau du lexique investi notamment à travers le choix des mots crus et vulgaires qu'au niveau de la pragmatique c'est-à-dire de la fréquence des actes de langage menaçants.

En ce qui concerne le lexique, la transgression verbale a été jusqu'à une période récente réservée aux chansons rap et aux discussions en tête à tête « entre les durs, les mecs, les vrais mecs de la cité » (Bourdieu, 2001 : 139). Considérées comme indécentes, choquantes et immorales dans une société régie par le sérieux et l'officiel et où les hiérarchies sont bien établies comme celle du régime de Ben Ali, comme tout régime autoritaire, où personne n'a le droit de rire, de faire le clown ou le fou du village ou de prendre sa distance des règles de la bienséance, les jeunes et particulièrement ceux du milieu populaire ne se livrent à ces pratiques qu'entre eux, dans leurs intimités et dans des cercles privés, dans le bas-fond de la société, dans ces niches retirées, retranchées, écartées de la société et cimentées dans la plupart du temps d'alcool, de drogue ou de sexe.

Cependant, depuis à peu près l'année 2000, la Tunisie entre dans une situation de crise sociale et, corrélativement, de crise radicale du langage. Aussi, s'opère un véritable déplacement dans le langage et dans la culture. D'abord, de la sphère privée, la violence ou la transgression verbale va s'étendre à la sphère publique. Ensuite, d'une pratique orale, éphémère, passagère et provisoire, insidieuse et retranchée, elle va forcer la porte de l'écrit et s'installer dans les romans, dans la poésie et dans les réseaux sociaux (Twitter et Facebook). Enfin, au niveau de la représentation, le tunisien moyen, quel que soit sa position sociale, son sexe, son âge ou son éducation, tend le plus souvent, avant les années 2000 à masquer cette violence, à ne pas la nommer tout ce se passe comme si elle n'existait pas. Elle a été considérée par toutes les classes de la société y compris par ceux qui se retrouvent dans les positions les plus basses de l'échelle sociale comme une marque de d'échéance sociale et éthique. Au temps de la crise dès le début de l'année 2000, les schèmes de perception de la violence ont subi des mutations profondes. On tend aujourd'hui en Tunisie sur Facebook et hors Facebook dans la sphère publique et même dans la sphère privée à exhiber cette violence

ou cette transgression verbale parfois avec fierté même chez les femmes et les enfants ! Le cas des blogueurs ou des facebookeurs ou même des écrivains qui utilisent des mots gras tels que Jalel Brick ou Toufiq Ben Brick en est un exemple si l'on a besoin. (Voir partie 3 de l'analyse sur la révolution).

On a distingué dans notre corpus deux types de transgressions verbales : dans un premier volet, celui qui a un sens de dénigrement comme les insultes et les termes obscènes. Dans un second volet, celui qui n'a aucune dimension blessante comme les jurons, les vannes et les joutes verbales.

« *Parler, ce n'est pas livrer une information à un destinataire, c'est présenter un drame devant un public* », affirmait Goffman (1991 :499). Drame au sens où on joue pour ne pas recevoir de coup, pour ne pas tomber dans l'abîme pour rester debout.

Et puis, ce n'est pas n'importe qui peut parler devant n'importe qui et être écouté et cru. Cela, nous l'avons longuement démontré dans notre partie théorique. En effet, parler n'est pas un acte neutre de communication qui ne présente aucun risque. Au contraire, parler c'est choisir d'être un sujet parlant au lieu d'être une personne-objet parlée par les autres. Parler, c'est s'engager au sein de la lutte sociale pour l'appropriation, la détention et la prise du pouvoir symbolique. La parole est une puissante arme de combat, cela va sans dire. D'où la bataille toujours de mise entre les classes sociales, entre les individus et les groupes pour monopoliser, conserver, préserver comme héritage et comme capital l'art de la rhétorique et de l'éloquence.

Parmi les actes de langage menaçant qu'on a relevé figure l'insulte (la pratique du « flaming »). Les insultes sont des énoncés performatifs, des actes de paroles qui s'adressent directement à une personne dans le but de l'offenser et de l'outrager, autrement dit, dans le but de le déclasser et de la détrôner. Parmi les insultes les plus investies dans le Facebook, on pourrait citer à titre d'illustration des mots tels que « Bande d'idiots » (sic), « les mal baisées » (sic), « cette pute » (sic), « un bâtard de barbu » (sic), « تفووو » (sic), « ya guérd » (sic) (« espèce de singe »), etc. Signalons 58 occurrences de l'invective « con » du latin « cunnus » (le sexe de la femme) et ses variantes (« cons », « conne », « connard », « connase » ...) qui, comme l'a signalé Guilleron, est probablement le gros mot, l'insulte et l'injure les plus employés de la langue française.

Les sociolinguistes Marina Yaguello (1977) et Louis-Jean Calvet (1975) ont porté l'enquête sur l'usage de pareilles invectives qui drainent avec elles un fort degré de misogynie. Rabaisser la femme à travers ces insultes est une constance dans le Facebook. Il se peut que cela soit dû au fait de la domination masculine qui fait que la femme tunisienne et maghrébine d'une façon générale a été depuis des siècles de domination assujettie, subordonnée, parlée et réduite à un objet de plaisir ou à une bête de somme. Il se peut que cela soit dû aussi au fait que la femme est comme la terre, le lieu de l'enfantement, du souffle et de la vie palpitante. Les mots qui réfèrent au sexe féminin et à la femme sont tous marqués négativement et sonnent comme des injures (con, putain, zabour) alors que ceux qui réfèrent au sexe masculin sont connotés positivement (« Il faut avoir les couilles de le faire ? » (sic), le mot « couille » signifie ici « courage »)

La violence verbale non vexatoire peut être de deux ordres : soit, le locuteur émet un juron. Ce sont des interjections qui expriment la colère ou le dépit, sans s'adresser à un destinataire précis : « putain », « merde ! », « za7 », etc. Ils ont une fonction émotive. Le deuxième cas de figure qui est très intéressant à nos yeux concerne les vanes et les joutes verbales. Ces vanes sonnent comme des codes qui ne sont reconnus et démasqués que par les habitués de Facebook et comme des marqueurs identitaires qui représentent la catégorie *jeune*. Les joutes verbales possèdent une fonction ludique importante qui découle des jeux linguistiques qu'elles suscitent, des rapprochements surprenants qu'elles établissent et du rire qu'elles arrachent à nos internautes. Elles respectent une structure bien particulière : composées de deux parties (deux hémistiches). Le locuteur est obligé de choisir des mots qui riment ensemble et de reproduire la partie fixe cependant, la liberté du locuteur s'exercera sur le choix des mots rimés et mis en parallèle (tableau 9). Généralement, les mots rimés sont aussi loin l'un de l'autre. C'est la mise en relation de deux réalités si éloignées qui provoque le rire : dans les vanes ci-dessous « اسلامية » (musulmane) a été mise sur le même plan que « بطنانية » (couverture) ; « الحكومة » (l'état) a été rapproché d'un plat populaire tunisien « مردومة », la république « الجمهورية » à « مدرية » (madrier), etc.

Magnifique coucher de soleil ³¹ متاع البهيم تعملو مغرب
الخبر حر و التعليق مقدس.. متاع البهيم فيك مدّيس
فازة تونسية.. متاع البهيم تعملو دجاجة مصليّة
... خاوة خاوة متاع البهيم تعملو بقلّوة... 🤔🤔🤔
اسلامية.... متاع البهيم تعملو بطنانية... .
وزراءنا من الحكومة.. متاع البهيم فيك مردومة... . 🤔🤔🤔
عيد الجمهورية - متاع البهيم فيك مدرية - .
عيدك مبروك ينعاد- متاع البهيم تعملو جباد- الووو-الووو#
متاع البهيم تعملو تورنيفيس ❤️
متاع البهيم تعملو تريبولات سي عبلطيف bavette بافات بافات

Tableau 9: Joutes verbales et lancements des vanes sur Facebook

Ces joutes verbales, foyer des créativité linguistiques, renversent l'ordre des choses : l'abstrait devient concret, le sérieux devient comique et le grave se mue en banalité tout se passe comme si nous étions dans une fête populaire ou dans un carnaval où on assiste à un monde renversé dessus dessous.

Ces libertés affichées, il faut les confronter à la réalité du « parler-écriture » pour les démasquer et les mettre à nu.

³¹ Énoncés intraduisibles puisque la traduction fera perdre les rimes (colorées en rouge) et les jeux sur les sonorités.

II. Une écriture régie par la répétition du même et de l'identique :

En dépit de ce qu'elle affiche, l'écriture sur Facebook est régie, elle aussi, comme toute écriture par ailleurs, par un corps de normes et de règles. Tout notre effort, dans cette deuxième partie de ce chapitre, consiste à montrer et à faire voir ces normes, ces règles ou ces valeurs sociales ou esthétiques dominantes qui gouvernent du bout en bout ce type d'écriture. Notre investigation va se déployer, tout d'abord, au niveau de la morphologie et donc au niveau de dessin, de la transcription graphique pour examiner l'orthographe des mots et des lettres. Nous abordons, ensuite, la syntaxe, le lexique et l'alternance des codes. On montrera à ce niveau que les pratiques linguistiques malgré l'apparent relâchement sont, au fond, contrôlées. Aussi prouvera-t-on que la syntaxe électronique qui se veut simple et naturelle est, en réalité, très complexe. On soulignera aussi que l'apparent désordre et l'illusion de liberté thématique et lexicale sont limités puisque l'échange électronique a ses rites, ses répétitions et ses topos. Puis, on montrera comment malgré l'apparente ouverture vers les autres langues, on assistera par la même occasion à un repli sur soi et à la revalorisation des langues nationales. Puis, sur d'autres fronts nous essayerons de faire voir que ce cyberspace n'est pas un espace exclusif à l'exercice de l'impertinence et au lancement des propos rebelles qui dérangent et déstabilisent puisque le respect de l'établi et l'exercice de la politesse et du « politiquement correct » y occupent une place non négligeable et puisque les réseaux sociaux en général et le Facebook en particulier sont une des manifestations récentes de la culture industrielle (Adorno, 2001) en tant que culture de domestication et de mise en conditionnement, une culture qui suspend la pensée critique comme le disait beau et bien Adorno aussi Walter Benjamin, Guy Debord, Pierre Bourdieu ou encore Jean Baudrillard. Si nous voulons avoir la chance de saisir quelque chose de ce qui se joue dans les réseaux sociaux et notamment sur Facebook, il ne faut jamais oublier que « le médium, comme le disait McLuhan, est le message » c'est-à-dire que le langage de Facebook n'est jamais neutre comme n'importe quel autre langage et qu'il tend inlassablement, comme on le voit, à substituer l'Histoire par les histoires de vie, le structural et les rapports sociaux fondamentaux par l'événementiel et les faits divers, le national par le local, la raison, le livre et la pensée par le sensible et l'émotionnel, bref il s'agit d'un langage qui cherche à substituer le monde vrai, le mode des rapports de lutte et des rapports de force par la fable, par l'écran, par « la société de spectacle » (Debord, 1996).

1. Les normes de transcription : une liberté mais à l'intérieur d'une série limitée de procédés :

Comme toute écriture, l'écriture numérique dispose d'un ensemble de règles qui régissent son orthographe. Selon les besoins, le locuteur fait usage d'un ensemble fini de procédés. Pour se permettre de colorer son discours par des teintes d'affectivité et d'amour, le facebookeur pourrait faire usage d'un certain nombre limité³² de procédés tels les émoticônes, les émojis, la capitalisation, la démultiplication et

³² Pour avoir une idée sur l'ensemble de ces procédés, selon l'apport de chaque chercheur de Anis (2004), en passant par Liénard (2005) pour arriver à Panckhurst (2009), il est utile de consulter le « Tableau 3 : les typologies

l'étirement graphique. Si l'internaute veut abréger les mots, il peut utiliser la troncation, l'abréviation, les sigles, les acronymes, les syllabogrammes, les squelettes consonantiques, les logogrammes ou les rébus à transfert. S'il veut revisiter son texte, le reprendre, le retravailler, il suffit de cliquer sur certains boutons déterminés du clavier pour déclencher le processus de modifications telles que les retouches, les améliorations ou les corrections. Nous nous arrêterons sur ces procédés techniques un à un.

1.1. Les procédés d'émotions :

1.1.1. Les émoticônes et les émojis :

Créés pour compenser le manque du paraverbal et du mimétique dans le monde virtuel et pour colorer les discussions d'affectivité et de chaleur humaine, les émoticônes et les émojis ponctuent les échanges sur Facebook. 63 % des usagers dans notre corpus recourent à cette technique. Les signes de ponctuation ont été détournés de leur usage officiel imposé par la norme dominante : ce ne sont plus des outils d'organisation textuelle qui délimitent les frontières entre syntagmes et phrases, ce ne sont plus des marqueurs de types de phrases au service du texte ; combinés entre eux, ils sont devenus des icônes et des symboles chargés d'une fonction émotive et expressive. On assiste avec cette déviation à un passage de la mise en valeur du texte et de l'écriture à la sacralisation de la personne et des liens interpersonnels, c'est-à-dire à donner plus d'intérêt au paratexte et au social.

La fabrication des émoticônes est simple : il suffit de combiner certains caractères : le sourire est exprimé par « :) », la tristesse « :(», etc.

Les émojis, d'apparition plus récente (à partir de 2017 pour Facebook), issus de la culture japonaise, sont des images toutes prêtes statiques ou mobiles mises à la disposition des internautes sur la plateforme. Les émojis, tout comme les « stickers » et les « gifts » peuvent exprimer des émotions mais aussi symboliser des concepts, des objets, des animaux, des pays, etc. Dans l'exemple suivant, Noël a été symbolisé par quatre émojis qui donnent l'essentiel de cette fête : le Père Noël, le bonhomme et le flocon de neige et, enfin, l'arbre de sapin.

Joyeux Noël !



À la manière d'un roman-photo ou d'une bande dessinée, les émojis servent, dans cet exemple, à illustrer le texte.

des procédés caractéristiques de l'écriture SMS » in « TIC, Communication électronique écrite, communautés virtuelles et école ». (Liénard, 2012)

1.1.2 Capitalisation et démultiplication de caractères :

La fonction émotive peut aussi être marquée sur Facebook avec des signes typographiques : la démultiplication des caractères et la capitalisation. Il arrive aux internautes d'écrire un énoncé tout entier en majuscules. Dans ce cas, la capitalisation constitue soit un procédé de mise en relief, d'emphase et d'exagération, soit un indice sur l'état psychologique de l'émetteur (colère ou grande joie selon le contexte). Les deux locuteurs (des cousins) (exemple 1) parlent des premières flammes révolutionnaires qui ont commencé à Meknassi, ville voisine de Sidi Bouzid : on les imagine en train de crier de joie en prononçant ces paroles. La capitalisation est utilisée pour mettre en valeur un énoncé ou un mot mais surtout pour préciser que le message a été prononcé avec une voix très forte car le locuteur est en colère. Exceptionnellement, dans notre cas, les majuscules témoignent d'un état de joie et d'extase.

³³ AAAAAAAAAAAAAAAAAAAA COUSIINN , EL MAKNESSI 5AYDHA TAWWAAAAA ... L3MAYMIYYA KOLL FIL CHARA3 YE5I CA C DEPLACE LIL MAKNESSY? WILA JUSTE 9OLT OU BARA NON, ÇA S'EST DEPLACE A MEKNASSI ... ET C'EST CHAUD Oooh joli !!!!! c'est quoi ça !!!!!!!!!!!!!!! RCD DEGAGE chbikom nsitou !!!!!

Dans les exemples ci-dessus, l'accumulation et la démultiplication des points d'exclamation servent à exprimer une vive émotion : l'admiration (exemple 2) et la révolte et l'indignation (exemple 3). La ponctuation octroie une fonction expressive, émotive et affective. Notons que plus il y a de multiplication de signes de ponctuation, plus l'intensité de l'émotion est forte. C'est pour cette raison que dans certains énoncés le point d'exclamation ou d'interrogation est répété sur une ligne entière. Il s'agit d'une forme particulière d'étirement graphique. En quoi consiste ce procédé ?

1.1.3. L'art de l'étirement graphique :

L'étirement graphique est une technique d'écriture numérique facilitée par la souplesse des touches du clavier qui consiste à dupliquer de deux jusqu'à l'infini une lettre. Les questions qu'on pourrait se poser concernant cette pratique sont les suivantes : l'arabe est-il touché par ce phénomène ou s'agit-il d'une tendance réservée à l'écriture en lettres latines ? Quelles sont les lettres que les locuteurs étirent et allongent ? Y a-t-il une régularité, une systématité et des règles qui régissent cette tendance graphique ou s'agit-il d'une pratique fantaisiste qui n'obéit à aucune loi à part les caprices, l'impulsion et l'humeur du scripteur ? Quelle serait la finalité d'une telle pratique si peu habituelle ?

D'après notre corpus, l'étirement graphique touche les 3 langues présentes en Tunisie : l'arabe (tunisien (dont sa forme écrite en caractères latins : l'arabizi) et classique), le français et l'amazigh. Voici des exemples pour chacune d'entre elles :

³³ Tr. : « Eh, cousin ! Meknassy est en désordre... Tous les cousins sont dans la rue./ Est-ce que ça s'est déplacé à Meknassy ? Ou est-ce que tu disais ça juste pour parler ? Non, ça s'est déplacé à Meknassi... et c'est chaud. »

L'étirement graphique est une stratégie qui permet à la fois d'exprimer la subjectivité du locuteur mais aussi à établir une proximité avec l'interlocuteur. Les lexèmes étirés sont des mots chargés d'émotion : c'est le cas du rire (« lool », « mdr »), de l'expression des appréciations (« j'aaaaime », « j'adoore »), des félicitations (« bravo »), etc. Le choix graphique de multiplier les lettres permet aux locuteurs d'écrire leurs émotions, de les dessiner et de les mettre en scène. En appuyant à l'infini sur une même lettre, le mot occupe plus d'espace sur l'écran et gagne nettement en visibilité. Si on considère cet exemple, on remarque que toute la production est une mise en scène du mot « dégage » : à la manière de Rimbaud qui cherche à associer les lettres aux couleurs dans son célèbre poème « Voyelles », l'internaute a établi des associations entre les lettres du mot « dégage » et ce qu'elles évoquent pour le scripteur. Le locuteur joue avec les lettres en les considérant comme des êtres vivants qui ont des caractéristiques et des attributs. Toutefois, le rejet du mot « dégage » à la fin du message crée une attente chez le lecteur qui ne pourra réellement comprendre et déchiffrer le sens de cette description qu'à la fin. La chute prend la forme d'un long allongement du mot « dégage » procédé d'emphasis et de mise en relief d'un slogan révolutionnaire qui a joué un rôle décisif dans l'histoire de la Tunisie.

Après avoir dressé l'inventaire des procédés qui permettent aux internautes d'exprimer leurs émotions comme les émoticônes, les émojis, la capitalisation, les démultiplications des caractères et l'étirement graphique, il s'agit maintenant de focaliser l'attention sur les procédés qui leurs permettent d'écrire rapidement.

La communication sur Facebook est parcourue par un besoin urgent d'écourter les formes afin de répondre aux impératifs de l'interaction et de mimer la vitesse et le débit de la parole. On rendra compte des procédés les plus spectaculaires de ces effets d'agglutination matérielle en commençant par les plus classiques pour la littérature écrite (les troncations, les abréviations, les acronymes et sigles) vers les moins classiques et les plus surprenants (les syllabogrammes, les squelettes consonantiques et les logogrammes) ceux-là mêmes qui ont été inventés par le langage *Texto* et le discours numérique.

1.2.1. Troncations et abréviations :

Héritées de la technique de la prise de notes, les stratégies d'abréviation et d'abrègement ne sont pas réellement nouvelles pour le code écrit. On a enregistré différentes formes d'abréviation : dans un premier volet, les abréviations classiques qui affectent le mot entier tels : « rdv » (rendez-vous), « fb » (Facebook), « pb » (problème), mn (minute), « rt » (retweet », etc. ou des locutions « fdp » (fils de pute), « hmd » (hamdou lillah), « stp » (s'il te plaît) ; « btw » (by the way) ; ou encore des phrases « cqfd » (ce qu'il fallait démontrer), etc. En arabe classique, on a relevé une seule abréviation « إلخ » qui correspond à « etc. ». Dans un second volet, les abréviations par troncation correspondent à la suppression, d'une ou de plusieurs syllabes, à la fin (apocope), au début (aphérèse) et au milieu du mot (syncope). Notons que la troncation des finales est celle qui est la plus représentée dans notre corpus : « manif » (manifestation), « hab » (habitude), « bro » (brother), etc. Nous pouvons confirmer avec Louis-Jean Calvet la prédilection du discours populaire pour l'apocope :

« La langue populaire utilise le plus souvent l'apocope parce qu'elle répond à la tendance au moindre effort tout en conservant les premières syllabes des mots, celles qui apportent le plus d'information et conservent donc le maximum de sens. » (2007 :5).

Plus généralement, la tendance est de ne conserver d'un recomposé que les deux ou les trois premières syllabes ; celle qui finit par le « o » détermine le point d'amputation comme en témoignent ces exemples « photo » (photographie), « homo » (homosexuel), « perso » (personnellement), « gouv » (gouvernement), etc. Il est utile de noter que les mots concernés par ces retranchements sont généralement multisyllabiques (trois syllabes ou plus) et, par voie de conséquence, ils sont longs à transcrire.

Pour décourager les usagers de la paresse linguistique, les partisans de la norme prescriptive et du bon usage ont toujours été réticents envers les mots coupés et amputés et voient d'un mauvais œil ces pratiques issues du verlan, du parler du Milieu et de la pègre. Cependant, l'usage fréquent de ces mots à l'ère des nouvelles technologies a accéléré la reconnaissance des mots coupés comme l'explique Alain Rey dans la préface du « Petit Robert de la Langue Française » : *« les dernières décennies ont été marquées, par un écourtement de formes qui s'étend et s'accélère dans tous les registres de la langue (...). Toutes ces formes, parfois sibyllines pour les étrangers, ont été signalées dans le dictionnaire (...). »* (Le Petit Robert, 2018 :14) En dépit de leurs présences massives sur Facebook, beaucoup de termes ciselés ne sont nullement reconnus par le dictionnaire : « com » (commentaire), « gouv » (gouvernement), « bonj » (bonjour), etc.

Signalons, enfin, que certains mots apocopés sont difficilement reconnaissables : dans un premier cas, quand ceux-ci subissent deux transformations successives : pour obtenir, par exemple « alcolo », le terme « alcoolique » a subi une apocope pour devenir « alcooli » (apocope) et, par la suite, une suffixation où le « i » a été supplantée par le « o ». Dans second volet, les internautes peuvent pratiquer l'apocope libre sur des termes qui n'ont pas été apocopés dans l'usage commun. Elles sonnent comme des devinettes : leur sens est masqué au grand public. Nous avons pris du temps pour comprendre cet échange :

- malla la3
- malla laaaaaaaaaaaaaa33333 love u diriguibi



Pour accéder au sens, il faut savoir que « La3 » [la:ʔ^s] est l'apocope de « La3be » [la:ʔ^sba:] (jeu). Nonobstant l'absence d'apocope en arabe, les jeunes ont tendance à se l'approprier pour construire leur propre code, un we-code opaque et inaccessible aux étrangers.

Mis à part les abréviations et les apocopes, la diminution formelle des signifiants peut avoir lieu grâce à d'autres procédés : les sigles et les acronymes.

1.2.2. Sigles et acronyme :

Les sigles et les acronymes sont « *des unités formées par la réunion des lettres initiales ou des syllabes initiales des mots composant une locution* » (Mitterand, 1996 :63). La différence entre ces deux techniques de genèse des signifiants est purement phonétique et articulatoire : alors que le premier se prononce en lettres séparées ; le second est articulé en tant que mot ordinaire.

« *Seules peuvent faire l'objet de la « siglaison » les locutions dénomminatives utilisées pour la désignation officielle des grandes organisations administratives, politiques, syndicales, techniques, commerciales* » (1996 :63), affirme Henri Mitterand. Cette déclaration est confirmée dans notre corpus. D'ailleurs, le domaine de la vie sociale qui a fourni le plus de sigles en Tunisie est celui de la politique : RCD (Rassemblement constitutionnel démocratique), UGTT (Union générale tunisienne du travail), PDP (parti démocrate progressiste), BCE (Béji Caed Essebsi), PSD (Parti socialiste démocrate), SNJT (Syndicat des journalistes tunisiens), etc. Notons l'apparition d'une première siglaison en arabe issu du monde politique « الوطد » (Parti unifié des patriotes démocrates). L'acronyme le plus répandu auprès des jeunes facebookeurs est « Zaba ». Itéré 50 fois, il réfère à Zine El Abidine Ben Ali, l'ancien président de la Tunisie. Que ce soit en français ou en arabe les acronymes et les sigles ont essentiellement une fonction dénomminative et désignative ; à l'opposé, les sigles en anglais possèdent une fonction pragmatique. C'est pour cette raison que même si on est face à un public franco-arabe, les sigles anglais sont en tête du classement statistique. Nous pouvons mentionner le cas du fameux « LOL » — issu de l'anglais (« Laughing out loud »), il correspond en français à « mdr » — qui semble très apprécié des Tunisiens : on relève 69 occurrences de « LOL » contre 20 pour « mdr ». Cela est-il dû à la symétrie graphique du signe « lol » qui commence comme il finit par la même lettre « l » et au milieu des deux vient se positionner la lettre « o » comme pour tenir l'équilibre entre les deux consonnes ? Cela est-il dû au prestige et à la domination de la langue anglaise sur les autres langues ?

Outre la fonction pragmatique des sigles anglais (« RIP » = « Rest in peace »), certains expriment l'humeur et l'énervement (WTF » : « what a fuck »). D'autres, enfin, expriment des identités, des façons

d'êtres dans le monde, des slogans et des visions : « ACAB » (All cops are bastard) signifie « Tous les flics sont des salauds » ; il a été créé originellement par des mineurs britanniques lors des grèves de 1984 ; aujourd'hui, il est utilisé pour lutter contre les violences policières et contre les injustices sociales. De même, « LGBT » ou « LGBT++ » est un sigle qui symbolise une philosophie et une manière d'être, plus précisément, ce sigle condense en quatre lettres l'identité des personnes lesbiennes, gay, bisexuelles et transgenres.

Une autre stratégie mise en place pour étriquer le discours, c'est l'emploi des syllabogrammes.

1.2.3. Syllabogrammes :

Le syllabogramme consiste à réduire un mot à une lettre, mais une lettre qui a la même sonorité que celui-ci. Jacques Anis présente ce mécanisme ainsi : « *il s'agit plus spécifiquement de l'utilisation du nom des lettres pour représenter une syllabe homophone, aux prix de la perte de l'identité des mots* » (Anis, 1999 : 88). Souvent, les syllabogrammes supplantent des mots grammaticaux. Même au milieu de la phrase, ils peuvent apparaître en majuscule. Pour illustrer mon propos, la lettre « c » remplace la forme présentative « c'est », « g » pour « je » ou « j'ai », « k » pour « que », etc. (tableau 12) Signalons dans une perspective comparatiste entre les langues que celles qui sont écrites en alphabet latin (le français et l'anglais) sont affectées par ce phénomène tandis que l'arabe (avec ses variantes) est demeuré à l'abri de ces techniques d'abréviations (tableau 12).

Syllabogrammes	Langue standard	Exemples
Français		
c	c'est/ ce/ comme	c pas le moment (c'est)/ c dab (comme d'habitude)
j	je/ j'ai	moi aussi j pique cousin desolé/ éé ui avant j detesté l scéans d'histoir mnt j m sui rendu compt d sa valeur
é	est	c n é k une chanson.
m	me	ouiiii c'est vrai mais moi ce qui m rend un peu pensif est le fait que toujours les problemes commence avec les pauvres policiers
T	t'es / tu/ t'ai	3 fois j T dis !!
g	je/ j'ai	G Fait
d	de	leur foto d profil
s	se	eh oui, ils s ressemblent trop
l	le	C un system d valeur k t exprime là , tout com ce ke défendent lè 5wenjiya. c pa un autr monstr ki pren la place d un monstre. Ce fût l cas d ben ali, la tunisie en souffre tjrs, é l travail d ben ali n a aidé k à ancré l islamism en tan k perspectiv unik.
i a	y a	bah, dés k'il i a (elle) en conjugaison, et k c pa ma m*maa, c sont ttes des petasses
k	que/ qu'	C un system d valeur k t exprime là , tout com ce

		ke défendent lè 5wenjiya.
C T	c'était	C T pas une agression (c'était)
Anglais		
c	see	i c
r	are	u r (you are)/ we r (are)
u	you	wish u
Arabe		
0		

Tableau 12 : Inventaire des syllabogrammes sur Facebook

Il nous reste aussi à voir et à examiner une autre forme d'abréviation appelée « squelette consonantique ».

1.2.4. Squelettes consonantiques :

Comme leurs noms l'indiquent, les squelettes consonantiques réduisent les mots à leurs ossatures, aux consonnes c'est-à-dire à l'essentiel. En effet, « *la forte redondance du code graphique permet une reconnaissance facile de mots courants dont on a supprimé les voyelles* » (Anis, 1999 : 115) Le gommage des lettres vocaliques n'est pas un obstacle pour la reconnaissance du mot puisque ce ne sont que les mots les plus répétitifs, les plus redondants et les plus prévisibles qui sont affectés par ce phénomène : soit des formules comme « bnjr » (bonjour), « cc » (coucou), « tkt » (t'inquiètes), « dsl » (désolé), etc. ; soit des mots pleins fréquents « tjrs » (toujours), « bcp » (beaucoup), « bb » (bébé), etc. ; soit des mots outils tels « tt » (tout, tous), « ds » (dans), « pr » (pour), « qd » (quand), « ksk » (qu'est-ce-que), etc. Soulignons que certaines abréviations sont polysémiques et peuvent brouiller les pistes du décodage à la manière de « ss » qui peut être interprété comme « sans » ou « suis », le contexte aide à désambiguïser l'énoncé.

Ces squelettes consonantiques sont essentiellement en français et en anglais. L'arabe classique dépourvu de voyelles ne peut connaître de pareilles méthodes. En revanche, l'arabizi comme il est écrit en alphabet latin, il est en contact permanent avec le français, celui-ci commence à être timidement contaminé par ce procédé. On a relevé quelques cas rares : « Nchl » (Nachallah), « lbs » (labes), « wlh » (walah), etc. Ce sont les trois formules les plus utilisées en langue tunisienne quotidienne.

Le dernier procédé d'écourtement du discours, le plus novice et le plus innovant est certainement l'intrusion des signes mathématiques dans le discours ou encore les logogrammes.

1.2.5. Logogrammes ou rébus à transfert :

Les logogrammes et les rébus se traduisent par le recours à l'alphabet alphanumérique et aux symboles mathématiques. Il s'agit d'une nouvelle pratique inspirée du « leetspeak » (langage de l'élite) c'est-à-dire celui des codeurs et des programmeurs. Le fonctionnement de ce langage est simple : en s'appuyant

sur des ressemblances graphiques et visuelles, les codeurs utilisent des caractères alphanumériques ASCII pour se protéger des pirates informatiques. Par exemple, ils écrivent « @ » au lieu de « a », « (» à la place de « c », « |V| » pour « m », « μ » pour « u », etc. Ce qui est curieux c'est que cette façon d'associer lettres et chiffres selon le critère de ressemblance graphique et formelle a donné naissance dans le monde arabe à une variété de langue : l'arabizi. Il s'agit d'une nouvelle façon d'écrire l'arabe, inventée, à l'origine pendant les années 90, pour contourner l'absence de claviers proposant l'alphabet arabe : les internautes ont commencé à écrire l'arabe en français, autrement dit en caractères latins. Pour ce qui est des lettres arabes n'ayant pas d'équivalent dans cet alphabet, elles ont été remplacées par des chiffres qui en rappellent la forme (comme dans le tableau ci-dessous).

Chiffres	Lettres arabes
2	ء
7	ز
5	ح
3	ع

Tableau 13 : Arabizi et correspondances entre chiffres et lettres arabes

Le leetspeak a aussi eu des répercussions sur la langue française : d'après l'alphabet 1337, l'une des variantes de la lettre « a » est l'arobase ; c'est pour cette raison qu'on peut trouver sur Facebook « @+ » c'est-à-dire « à plus ». Toutefois, dans la grande majorité des cas, l'arobase est suivie du / des nom (s) du / des destinataire (s). Sa fonction consiste à préciser à qui s'adresse le message. Le dièse (#) est, quant à lui, employé en fin du message pour résumer l'essentiel de ce qui a été dit sous la forme de mots-clés dans l'intention de former des hashtags et de faciliter, par conséquent, le regroupement des statuts qui abordent le même sujet. Ils ont une fonction « technolangagière » (Paveau, 2016 :25) : techniques vu qu'ils fonctionnent comme des liens hypertextuels et langagiers puisqu'ils condensent le corps d'un message en un lexème.

— fier(e).

Le rêve ... Notre rêve 

#SHAMS– RAD

#Dignité– égalité

#LGBTQI++

Sur Facebook, le signe d'addition « + » n'est plus uniquement un symbole mathématique qui sert à additionner deux éléments mais il est utilisé pour remplacer le lexème « plus » ce qui permet aux facebookeurs transcrire quatre lettres avec une seule frappe. C'est ce qu'on observe dans des locutions comme : « à plus » (A+ »), « de plus » (« de + »), « ni plus ni moins », (Ni + ni -), etc.

Tout en traçant les règles de la néographie, on a essayé d'adopter un regard comparatiste entre les langues coprésentes en Tunisie. Il ressort de cette analyse approfondie que la néographie n'est pas un phénomène universel : si le français et l'anglais ont été touchés par le cyberlangage ; l'arabe classique est demeuré intact (mis à part quelques timides étirements graphiques, voir tableau 14). David Cohen soutient que :

« la langue arabe limite, par sa structure même, la création de néologismes. D'une part, sa dérivation, essentiellement radicale, ne permet pas de fonder facilement une forme sur une autre, à moins que celle-ci ne comporte un squelette consonantique de trois ou quatre consonnes. D'autre part, cette langue ne possède pas de procédés de composition ; de là naissent des difficultés qui, malgré les efforts des Académies, ne sont pas résolues. » (Cohen, 2020 : entrée langue arabe)

On comprend mieux pourquoi les arabophones ont préféré la translation de l'arabe par le truchement de caractères latins : l'arabizi. Plus souple, plus facile à manipuler et plus proche du parler ordinaire tunisien que l'arabe classique. D'ailleurs, cette variété a un score néographique de 7 points ce qui est assez élevé. (Tableau 14)

NÉOGRAPHIE	Arabizi	Arabe tunisien	Arabe classique	Français
Ecart intentionnels				
Fautes de frappes	+	++	++	+
Fautes de langue	+	+	+	+
Suppression des majuscules et des accents	0	0	0	+
Ecart intentionnels				
Syllabogrammes	0	0	0	+
Acronymes et sigles	0	0	0	+
Squelettes consonantiques	+-	0	0	+
Troncations et abréviations	+-	0	0	+
Logogrammes et rébus à transfert	+++	0	0	+
Écritures phonétiques	0	0	0	+
Jeux	+	+	+	+
TOTAL	7	4	4	10

Tableau 14 : Quelles sont les langues les plus touchées par la néographie ?

S'il est vrai que la néographie possède sa propre norme endogène, il n'en demeure pas moins que la norme exogène est imposée par le discours officiel et les institutions. Pour citer certaines de ces contraintes, faut-il remarquer qu'il est impossible d'étirer des consonnes : les mots écourtés possèdent des clés de formation qu'il convient de connaître (syllabogramme, rébus, etc.). Les troncations n'affectent que les mots multisyllabiques, etc. Si on a vu dessiner une logique qui se cache derrière l'écriture néographique, est-il possible de prouver que le texte de Facebook n'est pas réellement un texte informel, relâché et dicté par le subconscient. Dans quelle mesure ce discours en apparence naturel et brut est, au fond, un discours contrôlé, travaillé et retravaillé ?

1.3. Les procédés de corrections :

L'analyse des ratures sur Facebook (corpus 2) dans la conversation quotidienne révèle que le texte facebookien est bel et bien un discours contrôlé. À l'ère du numérique, les ratures ne consistent plus à barrer avec un geste frénétique et nerveux un mot, une locution et une phrase qui ne correspondent pas aux normes du « bien-écrire » ; sur l'écran, il suffit de cliquer sur un bouton pour déclencher le processus de modifications telles les retouches, les améliorations, les corrections, etc. Certes, le geste a perdu de son expressivité mais le processus est le même : il s'agit de déconstruire non pour le simple plaisir de la destruction mais pour mieux reconstruire. Il s'agit dans ce point ou dans cette station de faire la typologie des corrections dans un premier moment, puis de délimiter les significations et les raisons d'être de ces stratégies de correction ou du raturage dans l'écriture des jeunes Tunisiens sur Facebook.

1.3.1. Typologie des corrections : (substitutives, diminutives et augmentatives)

Les errata des internautes sur Facebook sont des traces qui pourraient nous renseigner sur leurs imaginaires linguistiques : leurs conceptions de la langue légitime, leurs sentiments de sécurité et d'insécurité, leurs perceptions des langues des Autres, etc. Lors de ce chapitre, nous allons voyager dans l'univers inconscient et indicible de nos locuteurs pour vivre avec eux l'angoisse de l'écriture, leurs hésitations, leurs tâtonnements sans cesse recommencés. Serait-il possible de trouver une typologie à ces corrections et une logique d'ensemble ?

L'analyse minutieuse du corpus des modifications nous a permis de déceler 25 actes sur la langue : 29 % de ces réécritures sont occupées par ce qu'on a appelé par « développement » parce que le locuteur réécrit son texte pour le développer, l'étaler et pour augmenter le volume de celui-ci. Les fautes de frappe sont très récurrentes (16 %) ; ce qui est loin d'être étonnant pour un corpus issu du web où la vitesse du clavardage concurrence le débit de la parole et la vitesse de la lumière et où la technique d'écriture ressemble bien à celle de la sténographie. Viennent après les manipulations multimodales c'est-à-dire l'ajout ou la suppression d'une image ou d'une vidéo, etc. D'autres remaniements d'ordre linguistique comme les corrections de l'orthographe, correction de la forme verbale, etc. sont aussi très pratiquées. Le tableau suivant donne une vue d'ensemble des différentes ratures et de leurs fréquences :

Différents actes sur la langue	Fréquence
Développement	29,2
Faute de frappe	16,2
Choix du mot juste	10,1

Manipulations multimodales	7,3
Correction de l'orthographe	5,6
Choix de la forme orthographique juste	4,4
Correction de la forme verbale	4,0
Choix de la ponctuation adéquate	3,6
Ajout de commentaire	2,8
Reformulation	2,846
Développement et correction	2,4
Changement de contenu	2,0
Correction de la structure phrastique	2,0
Ajout d'hashtag	1,2
Choix d'un autre commentaire	0,8
Préciser le destinataire	0,8
Suppression de commentaire	0,8
Ajout d'apostrophe	0,4
Ajout de citation	0,4
Choix d'une appartenance à une communauté	0,4
Compléter son commentaire	0,4
Réduction du contenu du texte	0,4
Stratégie de proximité linguistique	0,4
Suppression d'une information	0,4
Suppression du destinataire	0,4

Tableau 15 : Les différentes ratures et leurs fréquences

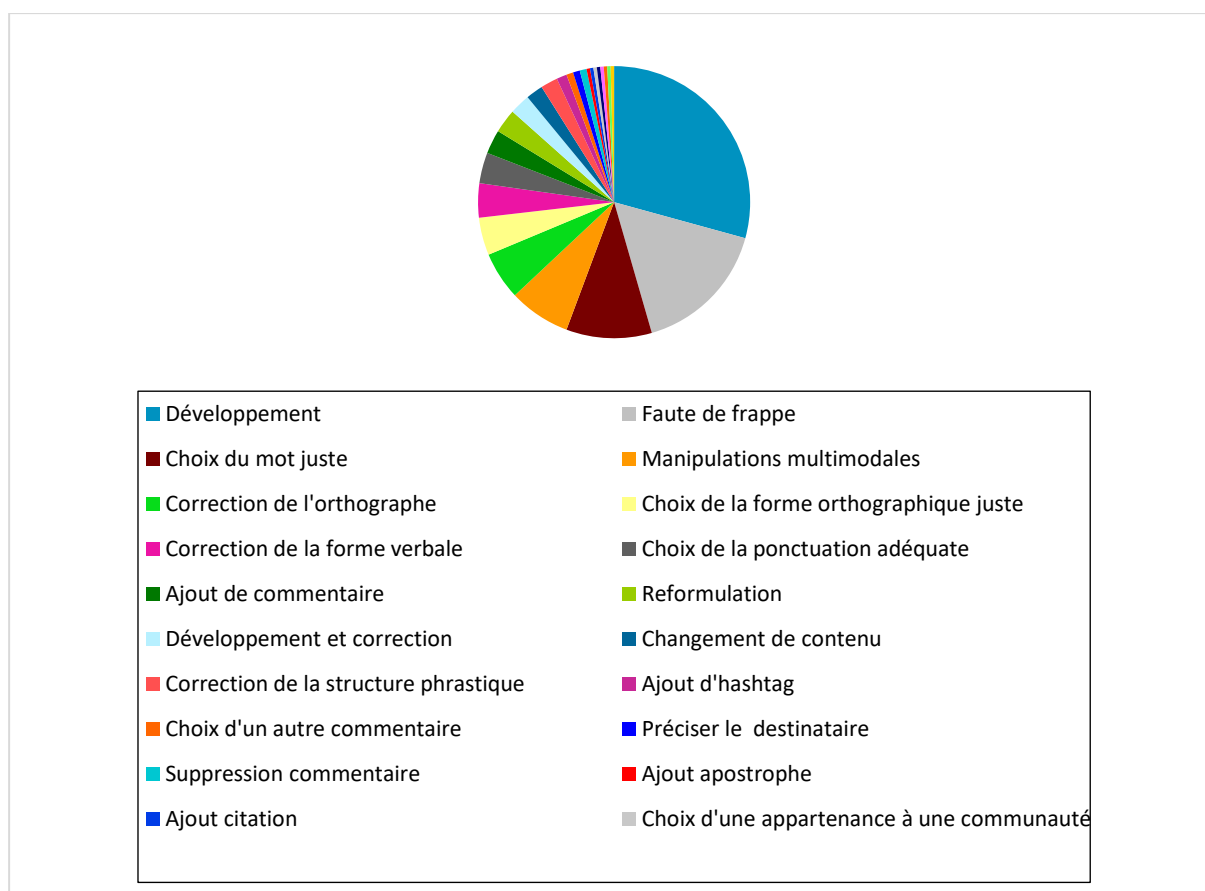


Figure 26 : Pourcentage des différents actes de modification

Ces actes sur la langue, si nombreux et si complexes, ne facilitent pas la compréhension du phénomène de modification. Pour comprendre la logique interne et les principes qui régissent les retouches linguistiques, nous allons convoquer Barthes : « *L'écrivain*, soulignait ce dernier, *dispose en somme de trois types principaux de corrections : substitutives, diminutives et augmentatives : il peut travailler par permutation, censure ou expansion.* » (Barthes, 1968 :50).

Les corrections substitutives procèdent par remplacement et permutation : le remplacement d'une lettre par une autre, d'un mot par un autre, etc.

Les corrections diminutives reposent sur une réduction du volume du texte ou une ellipse. C'est le cas ici de l'acte de suppression de commentaire.

Les corrections augmentatives, enfin, ont pour principe les expansions et ils sont nombreux dans notre inventaire : ils commencent tous par ajout : ajout de commentaire, ajout d'hashtag, ajout d'apostrophe, etc.

Vu sous cet éclairage, notre corpus nous montre que les corrections diminutives sont les moins fréquentes. Ce sont les corrections augmentatives et substantives qui se concurrencent la tête du classement. Loin d'être surprenant sur Facebook, espace de parlerie et d'explosion verbale : les internautes réduisent très rarement leurs textes pour les augmenter aussi souvent que possible.

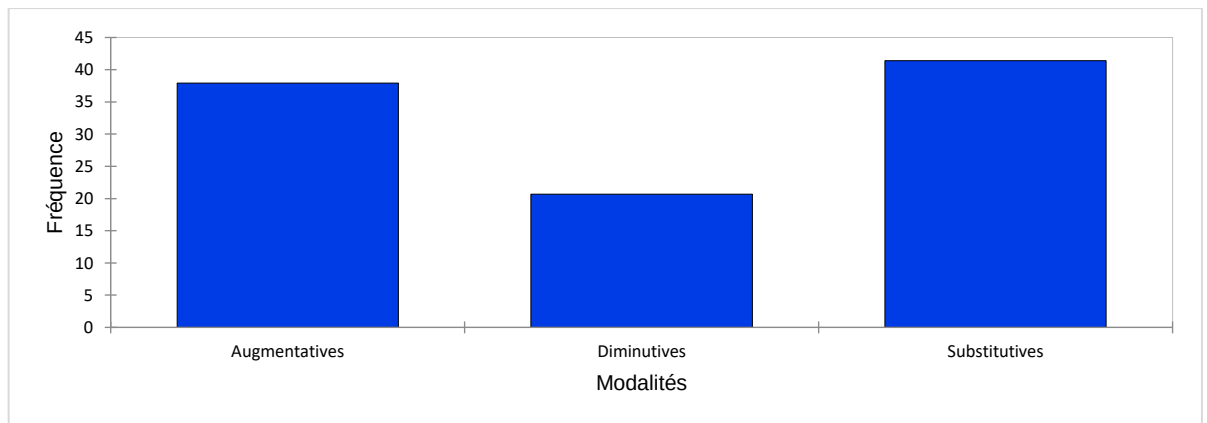


Figure 27 : Typologies et fréquences des corrections

Et Barthes d'ajouter dans le même article que les corrections substitutives relèvent de l'axe paradigmatique (« les hésitations ») alors que les deux autres appartiennent à l'axe syntagmatique (« les refontes »). Dans ce qui suit, ces hésitations et ces refontes seront analysées de plus près afin d'explicitier les stratégies linguistiques et sociales qu'elles mettent en jeu.

1.3.2. Corrections et stratégies :

L'acte de correction n'est jamais innocent ou accidentel. C'est un acte réfléchi et prémédité qui a été mis en place pour répondre à des buts linguistiques, psychologiques et sociaux bien précis. Il repose sur des ruses tacticiennes : défaire pour bien faire, barrer pour écrire, effacer pour tracer ou encore détruire pour mieux construire. Dans le cadre de notre enquête, on a décelé trois tendances générales qui motivent le recours à ces stratégies autocorrectives : nous commencerons par montrer que ces retouches et ces réajustements ont une fonction de socialisation. Nous ajouterons que ces modifications ont un rôle de distinction linguistique. Nous terminerons par montrer que ces retouches peuvent aussi répondre à des stratégies identitaires.

1.3.2.1. De la correction comme stratégie d'intégration ou de distanciation :

En suivant les traces écrites des locuteurs, leurs tâtonnements et leurs hésitations, nous avons pleinement vécu avec eux cette descente dans le non-encore inopiné, cette douleur et cette joie au moment de l'enfantement et au moment de l'élaboration de l'écrit. S'il est si angoissant, si horrible et si difficile d'écrire, c'est essentiellement parce que les mots ne sont pas de simples outils et de simples moyens de communication.

À travers son « Exercices de style » Raymond Queneau (Queneau, 1982) nous a montré qu'il y a mille et mille manières d'écrire un texte. Artaud, à travers ses lettres à son éditeur Claude Rivière, nous parle de cette crise radicale du langage qu'il a en lui et qui l'empêche terriblement de trouver les mots qu'il faut pour dire les choses. (Cité par Derrida, 1967 : 261) Dans « Comment j'ai écrit certains de mes livres »,

Raymond Roussel montre que ce n'est pas un écrivain qui veut et que l'écriture, comme la transe, la possession ou la magie, ne vient que dans des moments de crise et de déstabilisation. (Roussel, 1995) James Joyce n'hésite pas à attaquer avec un marteau la langue anglaise, sa langue mère, à la brutaliser, à la torturer, à la prendre à la taille, à lui faire des enfants illégitimes en lui injectant des mots nouveaux empruntés à d'autres langues à travers des allitérations (les célèbres mots-valises), des « private jokes » et au bout d'un travail long et infini sur les sonorités et les rythmes, tout cela pour inventer à l'intérieur de la langue mère une langue nouvelle qui lui permet de dire l'essentiel. (Joyce, 1997) Kleist nous dit qu'un auteur n'a pas des mots arrêtés et des idées claires qui sont là à mettre sur le papier mais c'est en écrivant et en cours de route que l'on retrouve et les mots et les idées. (Kleist, 2016)

Nous avons parlé de Queneau, de Roussel, d'Artaud, de Joyce et de Kleist, on pourrait aussi parler de Flaubert, de Nietzsche, de Mallarmé ou de Hölderlin pour montrer à quel point l'écriture est une expérience qui n'est pas donnée à tout le monde.

Ainsi, parler, écrire, c'est choisir des mots au détriment des autres, c'est sélectionner une phrase à la place d'une autre, c'est décider qu'une forme exprime mieux notre pensée plutôt que telle autre. La question du choix est ici déterminante. Elle répond à une stratégie. L'une des stratégies les plus répandues sur Facebook est notamment la quête de socialisation et d'intégration ou la quête de distanciation et de désintégration.

Parler, c'est définir ses relations avec les autres : de distance ou de proximité. Dans la vie quotidienne, quand les locuteurs écrivent sur Facebook ; ce n'est nullement pour transmettre des informations mais c'est pour être aimé, respecté, admiré et applaudi. Une grande partie des autocorrections étudiées consistent dans des ajouts de taxèmes de proximité : l'usage de termes affectifs, l'interpellation par le prénom du destinataire (« Sami », exemple 2), les termes de salutations, des clins d'œil qui jouent le rôle de marqueur de cohésion communautaire. Parfois, c'est la structure même de la phrase qui intensifie la proximité avec l'interlocuteur : dans l'exemple 1, l'opération de modification fait passer la phrase d'une structure présentative neutre sans aucun lien avec l'interlocuteur (« C'est un antidépresseur puissant! ») à une structure personnelle qui désigne directement l'interlocuteur (« Tu es un antidépresseur puissant! ») et qui cherche à créer un lien affectif avec celui-ci. Ces stratégies permettent de créer et de maintenir des connivences entre deux individus et dans un groupe, de se rapprocher, de s'intégrer et de se socialiser.

Texte avant modification	Texte après modification
C'est un antidépresseur puissant!	Tu es un antidépresseur puissant!
Oui je viens de lire le poste. Il faut porter plainte sinon bienvenue en Tunisie	Oui je viens de lire le poste Sami . Il faut porter plainte sinon bienvenue en Tunisie

مادام تحساب الي يحترموا الأقلويات معانها كيفهم راك بهيم معانها إنت كي³⁴ متضربش كلب و الا قطوسة في الشارع و متضربش و دفاع عليهم معانها نتي حيوان؟؟؟؟ هههههه قبل كل شي أحنا عباد موش نخمو بترمنا نتي حيوان؟؟؟؟ هههههه قبل كل شي أحنا عباد موش نخمو بترمنا	مادام تحساب الي يحترموا الأقلويات معانها كيفهم راك بهيم معانها إنت كي متضربش كلب و الا قطوسة في الشارع و متضربش و دفاع عليهم معانها نتي حيوان؟؟؟؟ هههههه قبل كل شي أحنا عباد موش نخمو بترمنا كيفك يا حيوان

En revanche, il arrive aussi dans certaines occasions que la correction soit effectuée dans le but d'accroître la distance entre les interactants. L'exemple 3 illustre bien ceci. Le locuteur reprend son texte initial pour ajouter une insulte et creuser, par conséquent, un abîme avec le destinataire. Cependant, les révisions et les vérifications n'ont pas pour simple et unique finalité l'envie de socialisation ou de distanciation, les usagers de la langue contrôlent leurs discours aussi pour se rapprocher de la langue légitime qui domine le marché linguistique de Facebook.

1.3.2.2. De la correction comme stratégie de distinction :

Bourdieu explique en ces mots comment fonctionne le marché linguistique : « *toutes les pratiques langagières se trouvent mesurées aux pratiques légitimes, celles des dominants* » (Bourdieu, 1980 : 40)

Comme nous l'avons souligné dans la partie théorique, la langue légitime devient la mesure et l'étalon de toutes les mesures. C'est donc par rapport à la langue légitime que les pratiques langagières sont jugées, classées et hiérarchisées. Plus le locuteur s'approche de la langue dominante, plus il est applaudi, admiré, respecté, écouté, bref en un mot, valorisé. Plus il s'en éloigne, plus il est sifflé, critiqué, méprisé, écarté, exclu, en un mot, dévalorisé. C'est pour cette raison que les locuteurs sur Facebook vont corriger à maintes reprises leurs propos quitte à tomber dans les pièges de l'insécurité linguistique. Une insécurité naît toujours d'une prise de conscience d'un écart entre ce qu'il fallait dire et ce qu'on dit réellement, d'un conflit entre la langue légitime, standard, correcte, permise, prestigieuse, dominante et la langue illégitime, informelle, interdite, relâchée, dominée dont l'utilisation est sanctionnée et réprimée.

Pour donner une bonne image de soi et « faire bonne figure » (Goffman, 2017 : 15), les internautes se lisent et se relisent. Pour quelques secondes, ils placent entre parenthèses leur statut de destinataire du message ; ils se mettent dans la peau du destinataire. Ce jeu leur permettra une prise de distance, une distanciation (Brecht, 1979 : 153) par rapport à leurs textes afin de pouvoir imaginer les retombées de ces mots sur les Autres. Ainsi, ils pèsent chaque mot, révisent les structures des phrases et cherchent à trouver

³⁴ Tr. : « Si tu condamnes ceux qui respectent les minorités c'est que tu n'es qu'un imbécile ! Si tu ne maltraites pas les chats et les chiens errants et si tu ne les frappes pas cela ne veut pas dire que tu les défends. Toi t'es un animal hahaha Avant tout nous sommes des gens qui ne travaillent pas avec nos cul » (sic).

les erreurs et les failles. Ils vont parfois en prêchant par excès de l'autocorrection à l'hypercorrection. Cette obsession est surtout présente chez les locuteurs qui ont une hypersensibilité linguistique. Ils se tortillent pour atteindre un idéal esthétique : un message devrait être clair, concis, précis et beau.

En s'appuyant sur les travaux de Jakobson de 1956 sur l'aphasie, nous soutenons que la faculté de production des phrases repose sur deux principes : le principe de combinaison sur l'axe syntagmatique et celui de la sélection sur l'axe paradigmatique. Il s'ensuit que les corrections aussi peuvent porter, d'un côté, sur l'organisation de la phrase, sur les règles d'accord et de conjugaison, etc. (axe horizontal) C'est le cas dans cet exemple où la locutrice remplace « explique » par « expliquer » car selon les règles de contiguïtés syntaxiques lorsque deux verbes se suivent le second est à l'infinitif.

Il faut lui explique que les gens sont plus inquiet à propos de sa conscience à lui, pas celle des animaux.	Il faut lui expliquer que les gens sont plus inquiet à propos de sa conscience à lui, pas celle des animaux.

D'un autre côté, l'autocorrection peut toucher l'axe paradigmatique et vertical : il ne s'agit pas de combiner mais de sélectionner. En général, les hésitations concernent des mots sémantiquement proches, des mots voisins, des synonymes, et dans des cas plus rares des antonymes. Cette opération a pour but de trouver le mot juste, adéquat, correspondant au contexte et à la situation. C'est le cas dans ces exemples où « judiciaire » est venu prendre la place de « pénale » puisqu'il est le plus approprié dans ce contexte. Dans le second cas, ce qui motive le choix n'est nullement une nuance sémantique, mais plutôt intertextuelle. Le discours indirect libre est une reprise parodique d'une célèbre phrase qui a fait beaucoup de bruit sur les réseaux sociaux lors des événements du 14 janvier 2011. Pour reprendre avec exactitude et fidélité la citation telle qu'elle a été réellement prononcée, le locuteur a remplacé l'adjectif qualificatif « décisif » par « historique ». Pour ce qui est du dernier exemple, le choix a été fait non pas entre deux mots mais entre deux langues : le locuteur a remplacé un terme arabe par son correspondant français « sms groupé » : le sens du mot est le même ; le choix linguistique s'explique ici par une volonté d'afficher sa modernité, d'être à la mode et dans l'air du temps : l'usage a imposé l'emploi du terme français, beaucoup plus que son correspondant arabe qui est inusité et inhabituel.

J'ai reçu une convocation officielle de la part de la police pénale	J'ai reçu une convocation officielle de la part de la police judiciaire
هرمنا من اجل هذه اللحظة الحاسمة ، ربي يحملك ياخويا ³⁵	هرمنا من اجل هذه اللحظة التاريخية ، ربي يحملك ياخويا ³⁶
الغلبة اللي فما شكون قبل المولد يبوسك ويقلك مولدك مبروك ³⁷ ويزيد نهار المولد بيعتلك بطاقة تهاني واغاني دينية ويزيد	الغلبة اللي فما شكون قبل المولد يبوسك ويقلك مولدك مبروك ويزيد نهار المولد بيعتلك بطاقة تهاني واغاني دينية ويزيد

³⁵ Tr. : « Nos cheveux sont devenus blancs pour pouvoir vivre ce moment **décisif** ! Que Dieu te protège, mon frère ! »

³⁶ Tr. : « Nos cheveux sont devenus blancs pour pouvoir vivre ce moment **historique** ! Que Dieu te protège, mon frère ! »

³⁷ Tr. : « Le pire dans tout ceci est qu'il y en a que tu vois avant le Mould (la commémoration de la naissance du prophète de l'islam, Mahomet), il t'embrasse, te souhaite bonne fête, t'envoie une carte et des chansons religieuses ;

يعرضك بعد المولد وييوسك ويقلك مولدك مبروك وما تنساش اللي هو زادة بعثلك ميساج مصحح باسمو ماللوطة ميساج جماعي يعني 😂😂😂😂😂	يعرضك بعد المولد وييوسك ويقلك مولدك مبروك وما تنساش sms اللي هو زادة بعثلك ميساج مصحح باسمو ماللوطة groupé 😂😂😂😂😂

Toutes ces corrections qu'elles soient horizontales ou verticales elles répondent aux mêmes finalités à savoir la quête de légitimité, de reconnaissance, de distinction.

L'analyse des différentes autocorrections nous a permis de remarquer que les locuteurs ne corrigent pas systématiquement tous les écarts ; et ce comportement est assez récurrent. En effet, certaines erreurs ne sont pas tolérées : en général, ce sont ceux qui remettent en cause les compétences linguistiques des locuteurs (règles d'accord, de conjugaison, etc.) alors que d'autres erreurs sont perçues comme « acceptables » tels les squelettes consonantiques, les abréviations, etc. Les écarts dus au canal et à l'écriture électronique sont acceptés et ne semblent pas menacer les faces positives des locuteurs. Ce qui confirme ce qu'on a déjà asserté précédemment qu'il existe une norme linguistique endogène à Facebook fabriquée par les internautes qui est différente de celle du marché.

Considérons ces exemples où les locuteurs choisissent de remplacer « quel » par « quelle » et « habillé » par « habillée » pour respecter les règles d'accord en genre mais ils laissent intact des squelettes consonantiques comme « pr » et « psk » alors qu'eux aussi ne correspondent pas à la langue légitime officielle telle qu'elle est enseignée sur les pupitres des écoles et dans les universités.

lebes? pr quel raison?	lebes? pr quelle raison?
Ou c'est peut être psk tu est effectivement habillé comme une bitch 😂😂	Ou c'est peut être psk tu est effectivement habillée comme une bitch 😂

Cette norme locale et endogène sur Facebook fabriquée par les internautes est moins sévère que la norme officielle inventée par des grammairiens et des académiciens. Elle autorise des écarts pourvu qu'ils ne soient pas dus à un manque de compétence linguistique mais justifiés plutôt par l'économie de l'effort physique et temporel au moment de la saisie.

En définitive, chasser les maladroites, les « corruptions », les « impuretés », et les « fautes » permet aux internautes de construire une image sociale valorisante et prestigieuse et se rapprocher de la langue légitime imposée par la classe dominante sur Facebook. Si la plupart des corrections s'inscrivent dans cette logique, d'autres corrections répondent à des stratégies de revendication identitaire.

puis, tu le revois pendant la fête du Mouled, il t'embrasse de nouveau et te souhaite de nouveau une bonne fête ; et c'est toujours la même personne qui t'envoie plus tard un sms collectif pour te dire *bon Mouled*.

1.3.2.3. De la correction comme stratégie de revendication identitaire :

Parfois, c'est le phénomène inverse qui est observé, au lieu de se convertir à la domination linguistique d'une seule langue imposée par une élite dominante, certains locuteurs de langues illégitimes et stigmatisées choisissent de résister en continuant à utiliser leurs langues malgré les dangers auxquels ils s'exposent. Le choix linguistique établi, dans ce cas, s'inscrit dans le cadre des revendications identitaires et de la défense des minorités linguistiques. Un prototype de ces revendications est exprimé en Tunisie par la célèbre opposition phonétique du [k] : [ق] et du [g] : [ك] qui oppose les parlers des villes aux parlers des campagnes, l'accent de la capitale et l'accent des régions intérieures, avec tout ce que cela implique de préjugés et de stéréotypes. Dans les exemples suivants, les locuteurs reprennent leurs textes pour remplacer avec fierté le [k] par [g] et affichent leurs accents dans la place publique. Cependant, pour qu'une langue accède au rang de langue légitime, il ne suffit pas uniquement de l'utiliser mais il faut qu'elle trouve sa place au sein du marché linguistique.

و زيدها يحبو يجسوني في فلوسي و نا موش لافية مصروفي ³⁸ 🤔🤔	و زيدها يحبو يجسوني في فلوسي و نا موش لافية مصروفي 🤔🤔
7ajem Zabaa ³⁹ لا نقصد	Ngsod 7ajem Zabaa

Mis à part l'accent et le choix des transcriptions, les appartenances identitaires sont lisibles aussi dans le sémantisme des mots choisis : dans l'exemple suivant, l'hésitation porte sur deux termes « juif » et « sioniste ». Cependant, il y a une nuance de sens : le terme « juif » désigne une personne appartenant à la communauté israélite c'est-à-dire au peuple juif, alors que le « sionisme » est le mouvement politique national juif. Beaucoup de Tunisiens confondent ces termes. La rectification opérée par le locuteur prouve qu'il est averti et méfiant, il connaît le poids des mots et les subtilités sémantiques qui se cachent derrière leurs synonymies apparentes et trompeuses. Il fait preuve de distinction puisqu'il s'agit d'une compétence rare qui n'est pas partagée par le reste de la communauté.

أنت غير مهتم أصلا بإيجاد الدليل ونستشف هذا من نوعية طرح السؤال وكأنك يهودي تطلب معرفة شيء عن الإسلام.. إن كنت حقا مهتما بمعرفة الحقيقة (بقطع النظر إن كانت ستوافق هواك أو العكس) فستجدها.. غير ذلك.. إذهب وتحدث عن هذا الأمر ⁴⁰ . على الصفحات الإسرائيلية وستلقى الكثير من الإعجاب هناك	أنت غير مهتم أصلا بإيجاد الدليل ونستشف هذا من طريقة طرح السؤال وكأنك صهيوني تطلب معرفة شيء عن الإسلام بتعال واستهزاء.. إن كنت حقا مهتما بمعرفة الحقيقة (بقطع النظر إن كانت ستوافق هواك أو العكس) فستجدها.. غير ذلك.. إذهب وتحدث عن هذا الأمر على الصفحات الإسرائيلية وستلقى الكثير من الإعجاب هناك ⁴¹

³⁸ Tr. : « Ils veulent voler mon argent, alors que je n'ai pas d'argent de poche ».

³⁹ Tr. : « Non, je veux dire le coiffeur Zabaa ».

⁴⁰ Tr. : « Tu n'es pas intéressé à l'origine par la recherche de preuves, et nous percevons cela dans ta façon de poser la question comme si tu étais un **juif** qui demande des informations sur l'islam. Si tu es réellement intéressé à connaître la vérité (quelle qu'elle soit), tu la trouveras. Sinon... Va en parler sur les pages israéliennes et tu recevras beaucoup d'admiration. »

⁴¹ Tr. : « Tu n'es pas intéressé à l'origine par la recherche de preuves, et nous percevons cela dans ta façon de poser la question comme si tu étais un **sioniste** qui demande des informations sur l'islam. Si tu es réellement intéressé à

En définitive, le texte facebookien n'est pas si relâché qu'il laisse paraître. Il est le fruit de beaucoup d'ajustements, de contrôle et de surveillance du discours. Le texte numérique veut donner l'illusion d'être naturel, relâché et fluide afin de se rapprocher de l'homme ordinaire, le toucher et gagner, par conséquent, en popularité.

Dans ce qui suit, on abordera un autre paradoxe que pose le texte numérique : la syntaxe est-elle réellement simple et rudimentaire ? Dans quelle mesure, l'hybridité et le métissage textuel vont-ils changer cette donne ?

2. Syntaxe hybride et complexe :

L'hybridité et la mixité linguistiques obéissent à des lois et des règles. Les locuteurs de l'arabo-français n'alternent pas le discours au hasard : des lois syntaxiques régissent ces parlers franco-arabes et des motivations se cachent derrière les changements de langue. Notre objectif serait atteint si on réussissait à démasquer certaines régularités, certains lieux communs et certains points de convergences dans ces pratiques plurilingues. On étudiera respectivement les emprunts et les alternances codiques en dévoilant à chaque fois leurs grammaires et leurs syntaxes (leurs fonctionnements) et les raisons profondes de leurs emplois.

2.1. Les emprunts :

Une analyse approfondie des emprunts français (60 %) et anglais (30 %) nous a permis de dégager trois tendances essentielles : une première tendance est occupée par des xénismes c'est-à-dire des emprunts non intégrés. Ils sont reproduits tels qu'ils le sont dans la langue d'accueil sans aucune modification comme « commentaire », « application », « café », « OK », « gay », etc. C'est le cas de la majorité des emprunts anglais.

Une seconde tendance concerne les emprunts semi-intégrés. Cette intégration partielle peut se réaliser grâce à deux stratégies : soit une adaptation graphique soit une assimilation phonétique. Pour ce qui est de l'adaptation graphique, le locuteur écrit les mots français ou anglais non pas en lettres latines mais en alphabet arabe, comme dans ces exemples : « برافو » pour « bravo », « البوليس » pour « police », « بلاصة » pour « place », etc., de même pour le nom du réseau Facebook : الفايبيوك / الفاييس / فايبيوك.

Pour ce qui est de l'adaptation phonétique appelée « métathèse » ou « distorsions », elle consiste à modifier certains phonèmes de l'emprunt pour les rapprocher des sons de la langue réceptrice : « ainsi, le [R] français sera systématiquement remplacé par le [r] dit roulé. Le son [p] sera souvent remplacé par le son [b], et le son [v] par le son [f] bien qu'ils soient de plus en plus maintenus dans de nombreux emprunts » (Mzoughi, 2015 :264). Comme en témoignent ces exemples : « برافو » pour « bravo », « البوليس » pour « police », « لكونط » pour « compte », « counji » pour « congé », « زمفري » pour « immigré », « birra » pour « bière », « الترينو » pour « le train » etc. Bien qu'ils soient des mots français, ces signes sont prononcés à la

tunisienne. Une troisième tendance est occupée par les emprunts totalement intégrés : c'est l'assimilation morphosyntaxique des mots étrangers. Les mots greffés sont adaptés à la morphologie et à la syntaxe de la langue réceptrice. On appellera ce procédé : la « formation néologique hybride ». D'après Poplack et Sankoff :

« Les études traditionnelles et plus récentes traitant de l'emprunt soulignent le fait que les adaptations d'éléments étrangers de tout niveau linguistique aux patterns de la langue réceptrice telles que l'incorporation de suffixes verbaux et nominaux, l'attribution du genre, etc. constituent des indications que les formes ont été intégrées dans cette langue » (Poplack et Sankoff, 1984 :143)

Une pratique courante d'intégration morphosyntaxique consiste à coller au nom français un morphème arabe lié « al » (= « ال ») (l'article défini « le »). Cet article peut être transcrit en caractères latins comme dans ces exemples (« elbouliciya », ⁴⁴ « elbirra » ⁴⁵, « elblog » ⁴⁶ ...) ou en lettres arabes (الوتلة, الراديو, ...) Les deux alphabets peuvent être imbriqués ce qui accentue encore l'hybridité de ces parolures (« ascenseur ال » ⁴⁷, « fil ال » ⁴⁸, « formulaire ال » ⁴⁸, « page ال » ⁴⁹). La mixité a aussi été observée dans la formation du pluriel : le pluriel des noms français n'est plus formé en ajoutant le fameux « s » final mais plutôt un morphème lié arabe « et » : « Blogueurete » ⁵⁰, « kabturet » ⁵¹, etc. On relève un ensemble impressionnant de verbes hybrides qui appartiennent aux deux langues à la fois : « بلوكتني » ⁵², « bloukitni » ⁵³, « برتاجي » ⁵⁴, « partagi » ⁵⁵, « yetnervzou » ⁵⁶, « يتنرففزو » ⁵⁷, « Yabraki » ⁵⁸, « بيراكي » ⁵⁹, « Supprimini » ⁶⁰, etc. La tournure négative n'est pas exempte de mixité comme c'est le cas de ce verbe « matoblokich » ⁶¹ formé selon le modèle : « ma » +verbe français + « ich » où « ma ...ich » correspondent successivement à « ne » et « pas ». Dans certains cas, le morphème grammatical « y » (qui remplace « lui ») se trouve au début du lexème : « ykaptiha » ⁶², « ydigag » ⁶³, etc. Souvent ces créations néologiques hybrides s'accompagnent de néographie : les termes nouveaux subissent alors trois transformations : d'abord, les locuteurs empruntent un terme à une langue étrangère, ensuite, ils procèdent à son adaptation morphosyntaxique « at » (ات) pour

⁴⁴ Tr. : « La police ».

⁴⁵ Tr. : « La bière ».

⁴⁶ Tr. : « Le blog ».

⁴⁷ Tr. : « L'ascenseur ».

⁴⁸ Tr. : « Le formulaire ».

⁴⁹ Tr. : « La page ».

⁵⁰ Tr. : « Les blogueurs ».

⁵¹ Tr. : « Les captures ».

⁵² Tr. : « Tu m'as bloqué ».

⁵³ *Idem.*

⁵⁴ Tr. : « partage ».

⁵⁵ *Idem.*

⁵⁶ Tr. : « Ils s'énervent ».

⁵⁷ *Idem.*

⁵⁸ Tr. : « Il braque ».

⁵⁹ *Idem.*

⁶⁰ Tr. : « Supprime-moi ».

⁶¹ Tr. : « Ne bloque pas ».

⁶² Tr. : « Il capte ».

⁶³ Tr. : « Il dégage ».

enfin, procéder à son adaptation graphique avec l'alphabet arabe. Voici des exemples qui ont subi ces trois opérations : «البُلوقات»⁶⁵, «سيتات»⁶⁴, «طابوات»⁶⁶, etc.

Techniques	Emprunts
Article défini arabe + emprunt français	الستاتو, الال, الformulaire, الpage, الascenseur, الradivo, الوتلة, الوتيل, الستاتو, elboulisiya, elbirra, elblog, elboulisiya,
Verbe français conjugué en arabe	يكونفيري, يبراكوي, يبراي, yetnervzou, partagi, ينرفز, bloukitni, تديكلاري
Verbe français + morphème de négation arabe	matoblokich,
Mots français + Morphème de pluriel arabe	كوار, الفيديوهات, فيديوات, الپارولات, الميساجات, ميساجات, الميليشيات, براكاتات, لأكسسورات, الكاميرواوات, ستاتوات, فواندوات, طابوات, البلاتوات, Blogueurete, پُونْجُورَات, كاشكولات, parolet, kabturet, الالباصات, التاكسيات, الستاتوات, تيترواوات, تيكيات,
Possessif en arabe+ mot français	جامك, noumrouya, فراري, فراتي, frery, بروفيلي
Préposition arabe + mot français	felboulisiya
Féminin arabe + mot français	فرارة
Passif en arabe appliqué sur un morphème français	مريثل

Tableau 16 : Techniques d'intégration des emprunts français

On vient de montrer que si certains emprunts peuvent être utilisés sans qu'ils soient intégrés (les xénismes), la plupart subissent des modifications pour faciliter leurs intégrations dans la langue d'accueil telles que des modifications phonétiques, graphiques ou morphosyntaxiques. Ces différentes tactiques d'assimilations brouillent les frontières classiques entre les langues et accentuent « les zones flottantes » et

⁶⁴ Tr. : « Les sites ».

⁶⁵ Tr. : « Les blogs ».

⁶⁶ Tr. : « Les tabous ».

les *no man's land* (Ledegen and Richard, 2007). A la question de savoir si ces termes sont français ou arabes, anglais ou arabe, on peut répondre que ce sont des énoncés à double appartenance, androgynes, mixtes et approximatifs comme le camfranglais au Cameroun, le nouchi en Côte d'Ivoire, le francitan en France, le jopara en Paraguay. Il est à noter que la Tunisie possède une parlure mixte le franco-arabe qui est né des conflits pluri-glossiques. Il s'agit d'une façon de parler hybride, d'un mésoslecte qui se situe sur un *continuum* à mi-chemin du français (acrolecte) et de l'arabe (basilecte). En insérant des termes issus du français dans leur langue grégaire c'est-à-dire dans l'arabe dialectal, les internautes veulent tendre vers l'acrolecte, la langue la plus prestigieuse, ils s'en rapprochent sans pour autant y arriver ; ce qui a donné naissance au franco-arabe. Formée sur une base arabe, cette parlure mixte emprunte des mots français qui sont tellement intégrés qu'ils sont accordés et conjugués selon les règles grammaticales de la langue de la réception. Souvent, il s'avère difficile de démêler le français de l'arabe et *vice versa*, créant ainsi un *patchwork* linguistique qui pousse le linguiste à parler dans ce cas d'*interlecte*, d'*interlangue*, de *zones flottantes* et *intermédiaires*.

Il s'agit maintenant de savoir pourquoi on recourt à ces emprunts.

Les motivations :

Pourquoi emprunter ? Quelles sont les raisons de faire des emprunts français et anglais ?

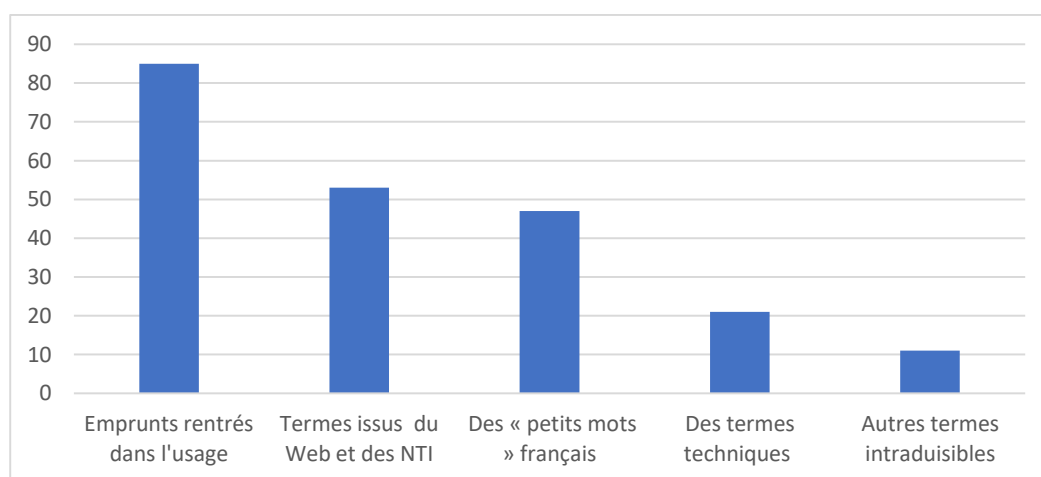


Figure 28 : Emprunts français les plus récurrents sur Facebook

Pour ce qui est des emprunts français, comme en témoigne cette figure, on a dégagé cinq tendances essentielles : dans la plupart des cas (85 % des cas), les emprunts français sont attestés et rentrés dans l'usage. Utilisés par la majorité des Tunisiens lors des conversations quotidiennes, ces emprunts sont souvent des « mots lexicaux » et rarement « des mots grammaticaux ». C'est surtout au niveau des nominations que l'emprunt intervient. C'est pour cette raison que la grande majorité se constitue des substantifs : « الوتلة » pour « les hôtels », « فرار » qui signifie « frère », « بلاصة » pour « place », etc. En deuxième position, les emprunts issus du web et des nouvelles technologies de l'information foisonnent. On a relevé

51 emprunts français qui remplissent cette fonction : « الفيديو » pour « vidéo », « الفيديوهات » pour le pluriel de « vidéo », « site », « blogueurete »⁶⁷, « en couple », « elblog »⁶⁸, etc. A réalité sociale nouvelle, des mots nouveaux sont importés. En effet, l'univers de Facebook a introduit en arabe beaucoup de mots français comme « بروفيلى »⁶⁹, « الستاتو »⁷⁰, « لكونط »⁷¹, « كومتار »⁷², « بريف »⁷³, « commentaire », « couple », « direct », « profil », « site », « الميساجات »⁷⁴, « actualité », « leur foto d profil », etc. D'autres désignatifs correspondent aux inventions technologiques ont été empruntés au français, « كميونه »⁷⁵, « بسكلات »⁷⁶, « التران »⁷⁷, « راديو »⁷⁸, etc. La troisième tendance d'emprunts français est occupée par « des petits mots français » qui jouent le rôle des formules telles « bravo », « برافو »⁷⁹, « normal », « نورمال »⁸⁰ ou des mots grammaticaux « سينون ديكا »⁸¹ ou des mots phrases « وي »⁸². Il s'agit de petits mots courts, pratiques et économiques. Signalons que pour « bravo » / « برافو », itéré 22 fois, il n'y a pas de correspondant arabe qui puisse remplir la même fonction sémantique avec un terme bisyllabique. D'où la facilité de son utilisation.

Enfin, dernière explication des emprunts français concerne des concepts, des termes scientifiques souvent intraduisibles en arabe : « grève », « الاديلوجية »⁸³, « idéologie », ou « dictature », « دكتاتورية »⁸⁴, etc.

Quelles seront les raisons essentielles qui poussent les internautes à emprunter des termes anglais ?

La raison essentielle qui motive l'emploi d'emprunts anglais revient à l'hégémonie de l'anglais dans l'univers numérique. À commencer par le nom du réseau sur lequel on travaille : « Facebook », « FB », « fb », « Facebook », « الفاييبوك »⁸⁵, « فاييبوك »⁸⁶, « الفاييس »⁸⁷ ... et en passant par d'autres mots diffusés sur internet tels « blogueurs », « tags », « Tags », « internet », « fake », « intox », « المسنجر »⁸⁸, « gmail », « post », « net », etc.

La deuxième catégorie d'emprunts sont ceux qui sont rentrés dans la langue arabe après avoir été transmis par le français. C'est le cas de « buzz », « leader », « news », « sponsor », etc. La troisième tendance

⁶⁷ Tr. : « les blogueurs ».

⁶⁸ Tr. : « le blog ».

⁶⁹ Tr. : « mon profil ».

⁷⁰ Tr. : « le statut ».

⁷¹ Tr. : « privé ».

⁷² Tr. : « commentaire ».

⁷³ Tr. : « Le compte ».

⁷⁴ Tr. : « Les messages ».

⁷⁵ Tr. : « radio ».

⁷⁶ Tr. : « Le train ».

⁷⁷ Tr. : « bicyclette ».

⁷⁸ Tr. : « camion ».

⁷⁹ Tr. : « bravo ».

⁸⁰ Tr. : « normal ».

⁸¹ Tr. : « sinon, déjà ».

⁸² Tr. : « oui ».

⁸³ Tr. : « idéologie ».

⁸⁴ Tr. : « dictature ».

⁸⁵ Tr. : « Facebook ».

⁸⁶ Tr. : « Facebook ».

⁸⁷ Tr. : « Facebook ».

⁸⁸ Tr. : « Messenger ».

est celle du « parler jeune » comme « cool », « love », « today », « yep », « OK », etc. Les jeunes affichent leur modernité et leur appartenance à un groupe en optant pour ces emprunts qui sont à la mode. Enfin, certains lexèmes anglais sonnent comme des formules tels « thx », « Done », « back », « welcome », « see u », « see you », etc.

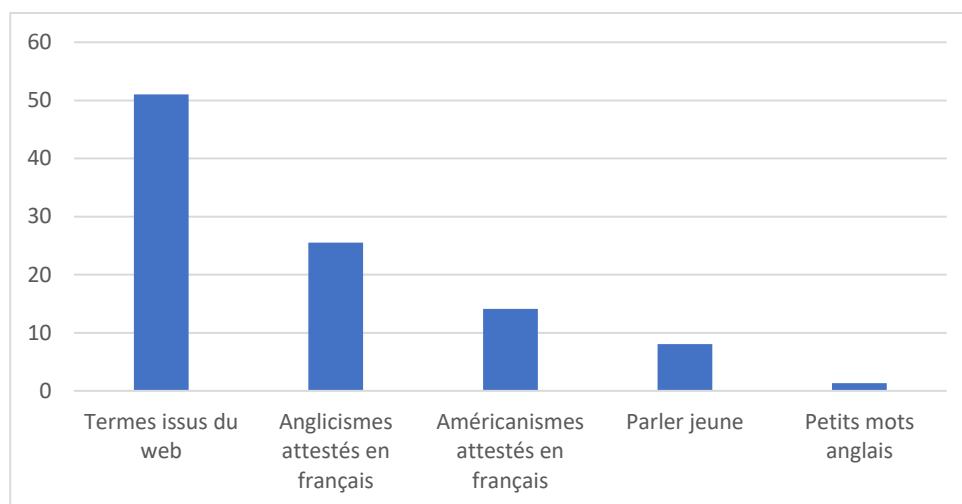


Figure 29 : Motivations des emprunts anglais sur Facebook

En guise de conclusion, on pourrait dire que les emprunts répondent à un besoin linguistique de nommer les choses : en général, les choses inventées à l'étranger gardent leurs noms originels. Dans cette même logique, beaucoup de mots scientifiques et techniques ont été empruntés du français. Mis à part ce besoin désignatif, c'est le terme le plus court, le plus facile, le plus simple qui sera pris et choisi. Enfin, à défaut de raison apparente, se tisse en filigrane une volonté d'affirmer l'appartenance d'une communauté des jeunes citadins des grandes villes qui a choisi, ne serait-ce que pour se distinguer, de parler franco-arabe. Étudions maintenant l'autre facette du plurilinguisme : l'alternance codique.

2.2. Alternances codiques :

Pour décrire les systématiquités et les règles des alternances codiques, on procédera comme suit : une première partie de la description sera réservée aux mécanismes de fonctionnement de l'alternance codique ; une seconde partie sera consacrée aux motivations de leurs usages.

2.2.1. Description et fonctionnement des alternances codiques :

Malgré le désordre apparent, il existe bien un ordre et une logique c'est-à-dire des règles intrinsèques à ces pratiques du code-switching (Poplack, 1988). En réalité, les locuteurs n'alternent pas les langues n'importe comment et n'importe où. Dès lors, il devient légitime de se demander comment les locuteurs tunisiens sur Facebook mélangent l'arabizi et le français. Nous nous demandons aussi s'il y a une régularité, une systématiquité et un système de règles qui régissent ces allers-retours entre langue maternelle

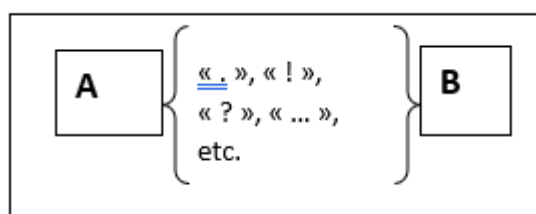
et langue seconde, s'il y a une grammaire du code-switching et si la grammaire qui gouverne l'ordre du discours sera celle de la langue réceptrice, celle de la langue donatrice, ou celle d'un nouveau code à mi-chemin entre les deux langues.

Il importe de distinguer deux types d'alternances codiques : celles qui sont signalisées ou balisées, (« flagged » in Poplack, 1988)) c'est-à-dire explicites, visibles et marquées aussi bien sur le plan typographique que sur le plan linguistique de celles qui sont fluides, autrement dit, quasi imperceptibles et indiscernables.

2.2.1.1. Les alternances linguistiques signalisées ou balisées :

Les alternances codiques signalisées ou balisées sont les plus faciles à reconnaître du point de vue du récepteur et à produire du côté du locuteur. Cette aisance découle du processus cognitif simple qui sous-entend ce type d'alternance (ce qui rappelle à bien des égards le sens électrique de *switch* qui signifie « interrupteur » ou « commutateur ») : quand le locuteur bilingue active une langue A (*to switch on* = mettre en marche), il désactive la langue B (*to switch off* = éteindre). La phase du passage de A à B est marquée par un signe de ponctuation ou par une conjonction. Il n'y a pas une simultanéité dans les deux processus mentaux mais une succession temporelle. Ce qui est très important puisque cette succession garantira l'indépendance grammaticale des deux langues. Il n'y a donc pas de croisement et d'intersection entre les deux systèmes linguistiques.

Les alternances codiques signalisées peuvent se produire soit entre les phrases (alternance balisée interphrastique) ; soit à l'intérieur de phrases (alternance balisée intraphrastique). Concernant le premier cas d'alternance, c'est-à-dire celle qui se produit entre deux phrases, le locuteur commence son intervention dans une langue A et la poursuit avec la langue B. A et B sont séparées par une ponctuation forte selon la formule suivante :

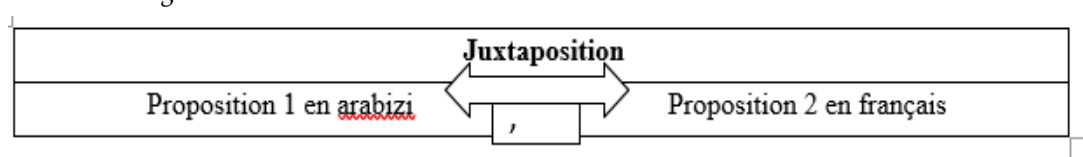


Examinons ces exemples où la mutation de code a été signalée par des signes typographiques : un point final et un point d'interrogation. La tendance générale est de basculer vers l'arabizi quand on veut laisser libre cours à l'affect (expression de sentiments pour le premier exemple, humour pour le second exemple, etc.) Ce qui n'est pas étonnant, l'arabizi, comme variante de l'arabe tunisien, est la langue par excellence des émotions et de la subjectivité.

A très bientôt, frérot. lik wa7cha :) ⁸⁹
C'est quoi le BKS ? Ey ey rani tassa ^^ ⁹⁰

Pour ce qui est de l'alternance balisée intraphrastique, il y a trois cas de figure : d'abord, l'alternance peut avoir lieu grâce à la juxtaposition. Ensuite, le passage d'une langue à une autre à l'intérieur d'une même phrase peut s'effectuer grâce à la coordination et enfin, la citation permet aussi l'insertion du discours des autres. Chacune de ces alternances codiques possède sa marque typographique / linguistique propre : la virgule pour la juxtaposition, les conjonctions pour la coordination, et, enfin, les verbes introducteurs et les guillemets pour la citation.

L'une des pratiques les plus courantes et les plus faciles consiste à juxtaposer des propositions indépendantes de langues différentes.



Comme dans l'alternance balisée inter-phrastique, ce qui rend dans ces exemples l'alternance si aisée est que chaque système linguistique demeure séparé de l'autre système par une virgule. Bien que les deux systèmes forment une seule phrase, la juxtaposition permet de les aligner côte à côte sans qu'ils entrent réellement en contact sur le plan structurel ; les deux codes sont indépendants, ils gardent leurs autonomies. Ainsi, dans le premier exemple, la locutrice a recours à l'arabizi pour exprimer un rite de politesse : quand quelqu'un souffre et passe par un moment difficile, l'usage était de lui souhaiter une atténuation de ces malheurs (« smellah 3la wéldiii » = Que Dieu atténue tes peines) et de lui assurer une amélioration prochaine de sa situation (« ca va s'arranger »). Chacune des deux formules a sa propre structure interne et sa propre organisation.

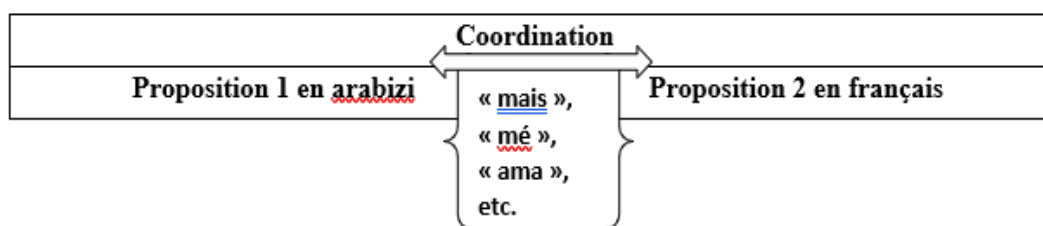
smellah 3la wéldiii , ca va s'arranger !!! ⁹¹

L'alternance balisée intra-phrastique peut aussi être réalisée grâce à la coordination. La conjonction de coordination la plus utilisée est « mais » parfois écrite phonétiquement « mé » ou en arabizi « ama ». Dans ce cas de figure, les deux propositions sont aussi indépendantes syntaxiquement mais elles sont liées sémantiquement.

⁸⁹ Tr. : « A très bientôt, frérot. Tu m'as manqué :) ».

⁹⁰ Tr. : « C'est quoi le BKS ? Oui je suis nulle ^^ ».

⁹¹ Tr. : « Que Dieu atténue tes peines, ça va s'arranger !!! ».



La conjonction « mais » est très populaire sur Facebook. Elle facilite le passage d'une langue à l'autre tout en introduisant le sens de l'opposition : dans cet exemple, le locuteur en abordant le sujet de son identité religieuse, affirme qu'il n'est pas croyant dans la première proposition et utilise la seconde proposition écrite en arabizi pour opposer à la première « qu'il n'est pas non plus athée ». Les deux propositions sont reliées par l'opposition qui établit des distinctions entre le non croyant et l'athée.

Moi perso je suis un non croyant Ama manich athée 😊 ⁹²
Tant mieux bon voyage et toz fihom ⁹³

Dans le second exemple, les deux propositions sont reliées par la copule « et » qui relie une proposition en français et une autre en arabizi formant un énoncé en « françarabizi » si on veut imiter les mots-valises qui ont été créés pour les discours hybrides tels le francanglais, le spanglish, le francitan, etc. J'aimerais attirer l'attention sur la forte imbrication et les rigides enchevêtrements construits sur le respect des règles syntaxiques de la langue réceptrice.

Un dernier cas de figure d'alternance inter-linguistique balisée est la citation. La citation est marquée par des guillemets. Elle peut être introduite à la manière du discours direct grâce à des verbes introducteurs comme dans cet exemple :

Ben c'est comme lorsqu'il a dit à une journaliste "barra rahez" ou qu'en plein direct il a balancé plein de sous-entendu un "t7eb na3tihoulek"....pourquoi nous, nous n'avons pas cette liberté ? ⁹⁴

Elle peut aussi être introduite indirectement à la manière du discours indirect libre. C'est le sens qui guide l'interprétation.

Y'a deux ou 3 semaines le Maroc a lancé un satellite....c'est juste un 7atta a7na mélla mélla mélla ⁹⁵

⁹² Tr : « Moi perso je suis un non croyant mais je ne suis pas athée 😊 ».

⁹³ Tr. « Tant mieux bon voyage et qu'ils aillent à l'enfer ».

⁹⁴ Tr. « Ben c'est comme lorsqu'il a dit à une journaliste "va te faire ..." ou qu'en plein direct il a balancé plein de sous-entendu un "tu veux que je te le donne"....pourquoi nous, nous n'avons pas cette liberté ? »

⁹⁵ Tr. « Y'a deux ou 3 semaines le Maroc a lancé un satellite....c'est juste un nous aussi on fera pareil ».

2.2.1.2. Les alternances linguistiques fluides :

Le passage d'une langue à une autre nécessite l'activation des deux langues en même temps. Ce type d'alternance est l'apanage du bilingue accompli. Il faut maîtriser les deux langues également pour « jongler », si on ose dire, d'un code à l'autre sans nuire à la structure des phrases. Le mécanisme d'insertion ne se fait pas par hasard : c'est la langue majoritaire, celle qui accueille et qui reçoit l'unité linguistique qui impose sa syntaxe, son rythme et son ordre de mots.

L'alternance codique fluide fonctionne selon la contrainte syntaxique suivante : les mots ou les syntagmes de même nature ou de mêmes fonctions peuvent commuter d'une langue à l'autre, autrement dit, le locuteur permute le COD par un COD, la proposition par une autre proposition de même sens. Le processus suit ces étapes : une phase de sélection sur l'axe paradigmatique où le locuteur choisit un mot ou un syntagme, il cherche sa correspondante dans la langue donatrice, une fois trouvée, il l'insère (phase de commutation et de permutation).

Il est important de signaler que l'ordre des mots en arabizi (VSC) est différent de l'ordre des mots en français (SVC). En appliquant à notre terrain, la contrainte d'équivalence énoncée par Poplack, on déduit que l'alternance codique arabizi-français ne peut se produire entre le sujet et le verbe puisque les deux langues n'ont pas les mêmes structures de surface mais elle pourrait avoir lieu au niveau du complément.

Considérons cet exemple où la base de l'énoncé est écrite en arabizi et le mot qui vient se greffer à la structure arabe « cette révolution » répond à la question « quoi ? » et joue le rôle de complément d'objet direct. Un verbe ou un article à sa place n'aurait pas été possible car la structure arabe s'attend à accueillir un syntagme nominal.

mabrouk 3lina cette révolution . ⁹⁶

Dans ce second exemple, le terme groupe a été complété par une proposition relative (« le groupe où on a tant rigolé »), mais la proposition relative a été insérée en arabizi sans créer une rupture dans l'ordre des mots. Les deux langues sont hautement intégrées l'une à l'autre. Dans le dernier exemple, le terme « a77777777ki » a été greffé pour définir de quel type de douleur il s'agit. Le terme arabizi caractérise le mot générique « douleur ». Par harmonie imitative, le son du mot mime le sens qu'il véhicule, c'est-à-dire le cri de la douleur d'où l'étirement graphique qui accompagne le changement de code.

hahah 2009 smek faut retrouver le groupe ou konna nfassesou fihom 3lihom , egalité machin pour l'heritage ⁹⁷

oui une douleur de type a77777777ki ⁹⁸

⁹⁶ Tr. « Félicitations pour cette révolution ».

⁹⁷ Tr. « hahah 2009 , putain, faut retrouver le groupe où on a tant rigolé quand on parlaient de l'égalité machin pour l'héritage ».

⁹⁸ Tr. « oui une douleur de type parrrrle ».

2.2.2. Les motivations d'usage :

En s'inscrivant dans l'approche de Fishman (Fishman, 1971 : 37) et de P. Auer (Auer, 1995), nous analyserons, d'un point de vue pragmatique, les alternances codiques pour comprendre pourquoi les locuteurs alternent les langues et pour quelle finalité. Nous soutenons fortement l'idée selon laquelle les alternances de codes ne sont pas le fruit du hasard. Du reste, elles ne sont pas non plus des indices de déficit linguistique ou la marque d'une incompétence langagière. Bien au contraire, le locuteur bilingue jouit d'un talent unique qui consiste à pouvoir écouter la musique interne de deux langues différentes, les unir et les fusionner sans perturber le rythme et l'harmonie de chacune de ces langues. Ce talent à aligner des mots appartenant à des systèmes différents et à des codes différents, à assembler le dissemblable et à réunir ce qui a toujours été séparé, à briser les frontières des « langues » établies par le discours dominant, ce talent, répond à des stratégies conversationnelles, psychologiques, interpersonnelles et sociales qu'on cherchera à expliciter. Quelles seraient les raisons profondes qui poussent un locuteur à quitter sa langue première pour puiser dans d'autres langues qui lui sont étrangères, à s'aventurer dans d'autres continents linguistiques à la quête du mot juste celui-là même qui va épouser le rythme de sa pensée ? Quelles seraient les motivations du locuteur plurilingue qui choisit de s'exprimer en sa langue maternelle bien qu'elle ne jouisse d'aucun prestige au sein du marché symbolique ?

2.2.2.1. Les motivations linguistiques et conversationnelles :

Dans un article qui s'intitule « The pragmatics of code-switching a sequential approach » (Auer, 1995 : 120), P. Auer a dégagé les principales raisons pragmatiques de l'alternance codique : le discours rapporté (« reported speech »), le changement de la constellation des participants notamment les termes d'adresses permettent l'inclusion ou l'exclusion des participants (« change of participant constellation »), les parenthèses ou les commentaires (« parentheses or side-comments ») dans un but d'emphasis ou de clarté ou encore pour attirer l'attention, les répétitions ou les quasi-traductions (« reiterations »), le changement de type d'activité (« change of activity type »), le changement de sujet (« topic shift »), les jeux de mots, (« puns, language play, shift of key »), etc. En s'inspirant de ces motifs, nous avons analysé les occurrences du code-switching dans notre corpus. Nous avons croisé, par la suite, les données, les résultats de l'enquête sont rassemblés dans le nuage de point suivant :

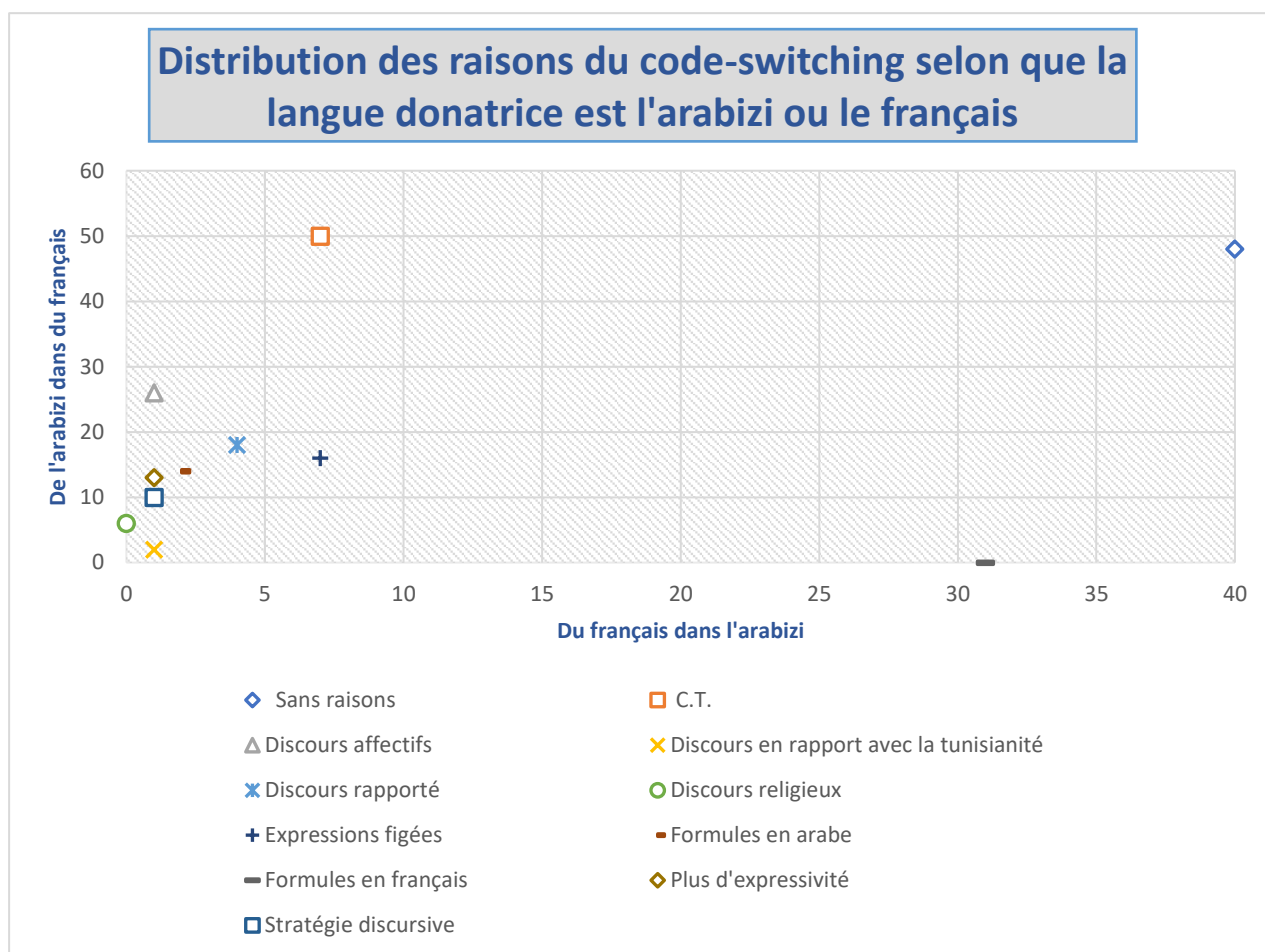


Figure 30 : Distribution des raisons du code-switching selon que la langue donatrice est l'arabizi ou le français

L'axe des abscisses et l'axe des ordonnées symbolisent respectivement les langues donatrices : le français pour l'axe horizontal et l'arabizi pour l'axe vertical. Les différents points distribués dans l'espace représentent les motifs du recours à l'alternance codique : la fréquence de ces justifications est proportionnelle à la distance/ la proximité par rapport à l'axe qui représente « de l'arabizi dans du français » ou « du français dans l'arabizi ». Ce qu'on peut déceler, de prime abord, à partir de ce graphique est qu'il y a deux constellations bien distinguées : ceux qui sont concentrées à gauche qui justifient l'usage de l'arabizi et ceux qui sont regroupées à droite expliquent l'apparition du français dans une structure arabizi. Pour quelles raisons les locuteurs qui inaugurent une intervention en arabizi décident-ils soudain de balancer vers le français ? Et qu'est-ce qui explique, inversement, la greffe dans un énoncé en français de syntagmes et de propositions en arabizi ?

L'une des raisons essentielles de l'insertion de l'arabizi est l'expression de la subjectivité qui prend la forme dans le nuage de point de changement de tonalité (marqué dans le graphique par l'abréviation C.T.) ou de recours aux énoncés affectifs. Le changement de ton se cristallise dans des énoncés colorés par

des teintes d'humour, de blague, de raillerie, d'agacement, de violence verbale, d'énervement, etc. Tous les actes de langage en rapport avec l'affect, la subjectivité et le cœur sortent des bouches des Tunisiens dans la langue maternelle. Qu'il s'agisse de la colère ou de la joie, de l'amour ou du désamour, des appréciations et des dépréciations, des flatteries et des insultes, des éloges et des blâmes, etc. Tous ces états d'âme sont exprimés en arabizi, variante de la langue véhiculaire, celle de l'inconscient, de la spontanéité, de la profondeur avec laquelle le lien ombilical n'a toujours pas été rompu. Sucée depuis le berceau et apprise depuis la tendre enfance, cette langue demeure celle qui parle le plus au cœur et celle que les locuteurs tunisiens maîtrisent le plus. Si on considère les exemples ci-dessous, l'internaute a choisi de passer à l'arabizi au moment où il a voulu exprimer des appréciations mélioratives envers son interlocuteur (« Toujours combattant mon ami !! »). En basculant vers l'arabizi, son énoncé a plus de chance de réussir, donc, de toucher son interlocuteur (stratégie de proximité linguistique). Le second exemple est très révélateur de la place de l'arabizi dans le subconscient des locuteurs tunisiens, le locuteur commence son énoncé en français par une expression vague presque hyperonymique « un statut qui en dit trop » et change de code dans le but hyponymique d'explicitier et de donner plus de détail sur ce que « dit » le statut. En revanche, pour mettre en mots et verbaliser ce que dit le statut, le choix du locuteur a été porté sur l'arabizi. Ce passage vers l'arabizi est emblématique puisqu'il est aux yeux de celui qui écrit seul capable de dire l'indicible, l'ineffable, le non-dit, ce que le locuteur ressent dans les tréfonds de son âme de « douleur mêlée d'espoir et de beaucoup d'autres choses difficiles de trouver les mots pour le dire » (sic).

T'as pas changé !!dima sadi9i combattant!!bravo! ⁹⁹

Un statut qui en dit trop, weji3a 3ala amal 3ala barcha hajete se3ib tele9a leklem bech te3aber 3liha ¹⁰⁰

En deuxième position, le discours rapporté est une bonne excuse pour métisser les langues. Déjà attesté par P. Auer, le discours rapporté permet de rapporter et d'insérer ce que les autres ont dit. Généralement, par souci de vérité et d'exactitude mais surtout de fidélité, de franchise et de sincérité qui sont les piliers des lois conversationnelles fixées par Grice, (« loi de sincérités, Grice, 1975) ; les dires et les propos des autres sont insérés tels qu'ils sont sans modification ni tentative de traduction. Pourquoi traduire si on cherche l'authenticité et la crédibilité ? Ce procédé n'est pas nouveau, déjà depuis le XVII^e siècle Molière, dans l'acte II scène première de sa célèbre pièce « Dom Juan » a imité le jargon des paysans pour donner plus de véracité et de crédibilité à sa pièce. Pierrot et Charlotte ont reproduit fidèlement les parlers de la paysannerie. Dans notre corpus, les exemples abondent d'alternances provoquées par le discours rapporté. La permutation des codes est préparée déjà dans la première partie de l'énoncé, celle-là même qui va héberger dans sa structure les paroles rapportées par des verbes introducteurs comme « te sortent », « a dit », etc.

⁹⁹ Tr. « T'as pas changé Aziz !!Toujours combattant mon ami !!bravo! ».

¹⁰⁰ Tr. « Un statut qui en dit trop, une douleur mêlée d'espoir et beaucoup d'autres choses difficiles de trouver les mots pour le dire. »

97iba! Content pour toi! Bikolli 7azem ¹⁰¹
des fois ils te sortent " a7na !? Lé wah chbik éhbéltt" ¹⁰²
quand Sebsi a dit "barra rahézz" ¹⁰³

En troisième position, des formules toutes prêtes motivent les flux et les reflux interlinguistiques. Ces expressions figées font partie des habitudes linguistiques des locuteurs. L'usage a imposé des codes et des formules idiomatiques appropriées pour chaque situation d'énonciation et pour chaque acte pragmatique : par exemple, toutes les invocations et les appels à Dieu sont exprimés en arabe, notamment en arabizi car la religion musulmane est fortement liée à l'arabe classique langue du texte sacré. C'est pour cette raison que pour qu'un vœu soit exaucé, il vaut mieux l'exprimer en arabe langue du Coran plutôt qu'en français. C'est ce qui explique la modification de codes dans l'exemple suivant :

neziha est sûrement immortelle Allah yajaalha fi jenaa ¹⁰⁴

D'autres locutions sont récurrentes : « sahha lik » (« Que dieu te rassasie ») est une formule de politesse utilisée quand l'interlocuteur se trouve dans une situation favorable et avantageuse. Le locuteur prononce cette formule dans l'espoir de vivre une situation similaire à celle dont jouit son destinataire. Cependant, si le locuteur rencontre une personne qui est dans le malheur, il doit lui souhaiter l'atténuation prompte de ses douleurs « Lotf alik » (« que votre douleur soit atténuée »), etc. Sinon, le silence pourrait être interprété comme une réjouissance du malheur des autres. Les bonnes ou mauvaises intentions des locuteurs envers ses interlocuteurs se laissent percevoir grâce à ces formules. Dans ce monde guidé par les habitudes linguistiques, les internautes croient au pouvoir des mots ; il suffit de prononcer un vœu pour que la douleur soit adoucie, il suffit de prononcer « wlh » pour que l'énoncé gagne en sincérité... Les mots ont un pouvoir magique.

sahha lik hhhh ... oui les hommes sont en général fort à considérer les choses ainsi .
Elotf a3lik, du courage ,de la persévérance ,ne baissons pas les bras ,je sais que tu es forte en plus tu es fille d'un grand militant ,c'est un atout pour toi chère ,tu sais que d'autres filles sont handicapées par le réactionnisme de leur père .Fonces brave femme

Le va-et-vient arabizi-français s'explique aussi par le recours à des formules françaises rentrées dans le quotidien des Tunisiens : ces formules sont courtes parfois bisyllabiques (« courage », « J'adore », « Bravo », « cava », « C vrai », etc.) ou trisyllabiques (« c normal », « Bn année », etc.) La question légitime qui pourrait se poser dans ce cadre est la suivante : pourquoi les Tunisiens préfèrent-ils dire « Courage » plutôt que son équivalent arabe « أتمنى لك الشجاعة الكافية » ou son correspondant français « Je te souhaite le courage nécessaire » ? En s'appuyant encore une fois sur les travaux d'Henri Frei (Frei, 2011 : 28), le besoin

¹⁰¹ Tr. « Petite pute ! Content pour toi ! Fermement ! ».

¹⁰² Tr. « Des fois ils te sortent « nous » !? Pourquoi tu es devenue folle ».

¹⁰³ Tr. « Quand Sebsi a dit « va te faire avoir ».

¹⁰⁴ Tr. « Neziha est sûrement immortelle ! Que Dieu lui accorde le paradis ! ».

d'économie pourrait expliquer ces choix linguistiques : « Courage » est une formule elliptique de « je te souhaite du courage » où le sujet, le verbe, le COD et le partitif ont été supprimés. Les deux énoncés sont équivalents sémantiquement mais pour transcrire le premier il suffit de fractions de seconde alors que pour son concurrent en français ou en arabe tunisien, il faut beaucoup plus de temps.

Ba3ed janvier ijiw el soldes c normal... ¹⁰⁵
courage ab3thhom inaykou ¹⁰⁶
J'adore! far7ana 3allakher w fakhoura bikom 3allakher 3allakher 😊 ¹⁰⁷
Bravo L4 rabi m3ak ❤️ ¹⁰⁸
salam cava
C vrai ritek kiffech tsou9 ¹⁰⁹
Bn année lina kol 3am wenti 7aya b5ir ❤️ ¹¹⁰
Bravo alik

En définitive, le changement de codes peut avoir lieu pour différentes raisons pragmatiques et conversationnelles. On a abordé les plus essentielles : primo, l'imaginaire collectif associé aux langues qui fait de l'arabizi la langue de l'affect et de l'émotion mais aussi de la religion et de la tunisianité, secundo, le discours rapporté est un bon alibi de mélanges linguistiques et tertio, les formules toutes faites sont très pratiques à l'ère du numérique et de la paresse intellectuelle. Il y a bien évidemment d'autres raisons conversationnelles qu'on a décelées comme la quête de plus d'expressivité, discours en rapport avec la tunisianité, etc. Il faut noter qu'il y a 88 énoncés auxquels nous n'avons pas trouvé de raisons apparentes pour expliquer les alternances codiques. Là où l'analyse linguistique a buté, nous proposons d'analyser ces énoncés en s'appuyant sur la notion de stratégie discursive. Quelles sont, donc, les différentes stratégies possibles qui pourraient expliquer les « heurts linguistiques » sur Facebook ?

2.2.2.2. Stratégies discursives :

L'analyse purement linguistique et interne des énoncés se heurte à un grand obstacle quand il s'agit d'expliquer pourquoi les locuteurs tunisiens changent de langues sur Facebook. En réalité, si certaines raisons relèvent du linguistique, la majorité relève du social. En s'inspirant des travaux de Gumperz, on analysera le code-switching comme « une forme de stratégie verbale » (Gumperz, 1982) : d'abord, nous montrerons que ces aller-retour arabizi-français mettent en jeu des stratégies de convergences et de divergences interpersonnelles. Ensuite, nous attirerons l'attention sur les enjeux identitaires qui se cachent derrière l'emploi de l'alternance des langues (Gardner-Chloros, 1983). Enfin, nous signalerons l'importance du jeu et du rythme dans ces pratiques juvéniles du code-switching.

¹⁰⁵ Tr. " Après janvier, c'est les soldes, c'est normal".

¹⁰⁶ Tr. " Courage. Envoie-les valser !"

¹⁰⁷ Tr. " J'adore ! Je suis très contente et je suis très très fière de vous"

¹⁰⁸ Tr. " Bravo L4! Que Dieu soit avec toi ! "

¹⁰⁹ Tr. " C'est vrai ! J'ai vu comment tu conduis !"

¹¹⁰ Tr. " Bonne année Lina ! Que chaque année tu sois en bonne santé "

2.2.2.3. Stratégie de convergence et de divergence :

Les choix stylistiques, linguistiques et codiques permettent d'accommoder le langage aux oreilles du public, de parler sa langue, de se rapprocher de lui ou encore de creuser des distances. Concernant la stratégie de convergence qui consiste à vouloir adapter son discours à son auditoire, rappelons-nous du discours de Ben Ali le 13 janvier 2011 au moment de la révolution. Ce dernier discours prononcé au moment d'une crise était une épreuve et une occasion pour se racheter une image avec des mots auprès du peuple en colère et pour se rapprocher des Tunisiens. Habitué à prononcer ses discours en arabe classique et en langue de bois, Ben Ali va changer de stratégie linguistique : il choisit d'adapter et d'accommoder son discours à son peuple et de s'exprimer en tunisien. C'est en ces mots qu'il a commencé son allocution :

« Au nom de Dieu, le Clément, le Miséricordieux, Cher peuple tunisien, Je m'adresse à vous, aujourd'hui, tous les Tunisiens en Tunisie et à l'étranger. Je m'adresse à vous dans la langue de tous les Tunisiens et Tunisiennes. Je m'adresse à vous parce que la situation impose un changement profond, un changement profond et intégral. »
("Discours de Ben Ali - 13 Janvier 2011 ")

En parlant la langue du peuple, Ben Ali espère faire dissiper la faille qui le sépare de l'homme ordinaire, de l'ouvrier et du paysan et le gouffre qui l'éloigne de la réalité sociale tunisienne. Il cherche à faire dissimuler la haine et la colère du peuple en se présentant comme un semblable, un des leurs, du moment où il parle leur langue. N'est-ce pas schizophrène et aliénant de se haïr soi-même et de se révolter contre soi ?

Cet exemple historique et unique dans l'histoire de la Tunisie montre à quel point le choix des langues, des variétés de langues et de styles n'est jamais innocent et s'inscrit dans la volonté du locuteur soit de se rapprocher des autres et d'établir des liens interpersonnels ou encore de se distinguer et de se distancier. Dans un article sur le rôle des pratiques plurilingues dans les mécanismes d'enseignement et d'apprentissage en classe de langue, Cherrad (Cherrad, 2009) a montré comment le recours à l'arabe dialectal en cours de licence de français n'est pas fortuit mais répond bien à des stratégies de convergence et de proximité.

Dans l'exemple suivant, en choisissant d'inscrire son message à mi-chemin entre français et arabizi, le locuteur choisit un lectorat bilingue maîtrisant les deux langues. Un interlocuteur monolingue ne comprendra qu'une partie de l'énoncé. Au même moment que le locuteur se rapproche des Tunisiens bilingues, il s'éloigne des monolingues. Sélectionner un public, c'est aussi déterminer à qui on veut parler et à quelle communauté le locuteur veut appartenir.

brabbi message a tous mes amis. on veut créer une page "pour que le mur de la kasbah temoigne pour toujours notre révolutions"? elli 3ejbettou el fekre ya3mel j aime. si on est nombreux a le faire. on met la pression sur le gouvernement pour que le mur reste intacte et que la place, le reste aussi. et ca sera la place de la révolution. on leur demande surtout de ne pas peindre le mur. on le veut comme ca. que les artiste de toute la tunisie en font ce qu'il veulent sous la responsabilité de la ministère de la culture. on mettra les photo de tous les martyres au milieu el bouazizi. chniya 9awlekom?¹¹¹

¹¹¹ Tr. " S'il-vous-plaît, message à tous mes amis. On veut créer une page "pour que le mur de la Kasbah témoigne pour toujours de notre révolution » ? Que celui qui est d'accord clique sur j'aime. Si on est nombreux à le faire,

En parlant d'appartenance et d'identité, y-a-t-il un lien entre le choix des langues et les enjeux identitaires ?

2.2.2.4. Stratégies identitaires et ludiques :

Comme le français québécois, le français suisse ou encore le français belge, le français tunisien, de la Tunisie, celui qui est pratiqué dans les rues et sur les réseaux sociaux loin des bancs de l'école, celui avec lequel on écrit des graffitis, est un français saupoudré de part en part par l'arabe. Contrairement à ce qu'affirme Kamel Chaabouni et les tenants du purisme linguistique, cette « ratatouille » ou cette « chakchouka » n'est pas une « catastrophe linguistique » (Chaabouni, 2017) mais plutôt le signe de la vitalité des deux langues. Il s'agit d'un particularisme linguistique des pays plurilingues. Encore mieux, les pratiques plurilingues peuvent être efficaces même en classe de langue (Cherrad, 2009). La mixité linguistique et le métissage des parlures témoignent de l'ouverture des locuteurs aux autres cultures et une identité multiple et variée.

Bien que le code-switching ait été depuis 1970 l'apanage d'une communauté instruite, d'une élite bilingue qui manie avec facilité aussi bien l'arabe que le français, beaucoup de jeunes Tunisiens, aujourd'hui, issus des milieux urbains ont construit leurs identités linguistiques sur cette alternance. Ils pratiquent un « we-code » (Gumperz, 1982) qui permet de reconnaître les membres endogènes des membres exogènes au groupe.

L'écriture bilingue est ludique. Elle est l'objet d'une « ludogenèse » (Pierozak, 2003). Les locuteurs prennent un immense plaisir à jouer avec les mots, les lettres et les signifiants. Considérons cet exemple : interrogée sur sa façon d'orthographier l'interjection « iyyah », la locutrice répond avec un énoncé où l'aspect matériel (le signifiant) mime l'aspect conceptuel (le signifié) (De Saussure, 2005). La répétition des lettres cherche à concrétiser et à représenter graphiquement le sens du terme « chedda » qui signifie « accentuation ». Le signe devient un objet où le sens est motivé. Du reste, l'écriture de trois « d » de la façon suivante « 3D » fait allusion dans un jeu homophonique proche du calembour aux films en 3D plutôt qu'à la quatrième lettre de l'alphabet.

Ils invitent les Bsaïess, Toubel à bras ouverts, et se sentent scandalisés par Yassine Ayari... Rien que pour ça : Iyyah
Iyyah prend deux Y ? 😊
Y'a une chedddda (qui elle prend 3 D ^^)

on met la pression sur le gouvernement pour que le mur reste intact et que la place, le reste aussi. Et ça sera la place de la révolution. On leur demande surtout de ne pas peindre le mur. On le veut comme ça. Que les artistes de toute la Tunisie en font ce qu'ils veulent sous la responsabilité du ministère de la culture. On mettra les photos de tous les martyres au milieu El bouazizi. Qu'en pensez-vous ? "

La question du rythme a été souvent négligée des champs de recherche en sociolinguistique. Pourtant, cette piste d'interprétation est très fertile. Les jeunes tendent les oreilles avec délicatesse et écoutent avec patience la musique interne qui berce les deux langues dans l'espoir de trouver un point d'intersection où la commutation et la fusion seraient possibles sans pour autant rompre le rythme, sans rendre la phrase agrammaticale et sans créer une rupture dans la cadence des mots. Cette oreille et cette sensibilité bilingues nécessitent un entraînement depuis la tendre enfance pour que le cerveau s'habitue à produire des phrases mixtes et à les utiliser dans des stratégies bien déterminées. Nous avons, par exemple, remarqué la prédominance et la domination des interventions à deux temps et à rythmes binaires (« smellah 3la wéldiii, ca va s'arranger !!! » = art. + fr.). Parfois, le rythme saccadé est privilégié ; on assiste alors à un va-et-vient entre les deux langues (« c'était la 2eme fois ha boubakker... en plus, 7it rajelha wala 7itha, c kifkif, nafs el7it ... » = fr + art + fr + art + fr + art). Observons l'exemple suivant :

Alors qu'à la base, c'était un statut d'incitation w fazete.. (s) ¹¹²
lkolha fel fazet, justement... ¹¹³

L'alternance dans cet exemple « w fazete » se situe en fin de phrase. Son emplacement est significatif aussi bien sur le plan sémantique que rythmique : au niveau de la signification, ce procédé permet de mettre en valeur et de souligner ce terme qui donne tout le ton de l'énoncé, un ton humoristique mêlé de séduction. Au niveau du rythme, le rejet du mot en fin de phrase établit une rupture à la manière d'une chute. D'ailleurs, l'interlocutrice a bien compris le sens du message et c'est pour cette raison qu'elle a choisi d'enchaîner sur ce mot en affirmant que « tout est question de clin d'œil, justement ». (Traduit par nos soins)

L'une des grandes caractéristiques du Netspeak en Tunisie est sa mixité franco-arabe qui fait de lui une parlure hybride et métisse. Nous nous proposons maintenant d'interroger les échanges électroniques sur un plan plus macro qui est celui de la conversation ? Existents-ils des règles conversationnelles propres à Facebook ?

4. Une écriture régie par des rites extralinguistiques :

Les échanges sur Facebook ne sont pas toujours le fruit d'une pulsion créatrice, originale et individuelle. Ils répondent parfois à des besoins et à des exigences sociales et interactionnelles de politesse et de savoir-vivre ensemble. Loin d'être un choix personnel, ces actes répétitifs, automatiques et fortement prédictibles relèvent du social, du psychologique, du rituel, du religieux, des us et des coutumes, en un mot, de l'extralinguistique.

Il convient tout d'abord de définir ce que c'est qu'un rite, un rituel et une routine. Dans la terminologie goffmanienne, les rites désignent les activités cérémonielles telles les salutations, les

¹¹² Tr. " Alors qu'à la base, c'était un statut d'incitation et des clins d'œil ".

¹¹³ Tr. " Tout est dans les clins d'œil, justement "

compliments, les excuses, l'offense, la réparation, etc. Ils concourent à maintenir l'ordre rituel. Véronique Traverso a précisé en ces termes la nuance sémantique entre « rituel » et « routine » :

« J'utilise « rituel » pour désigner globalement le type de comportement et « routine » pour renvoyer à la réalisation particulière du rituel. En d'autres termes, saluer à l'ouverture d'une interaction est un comportement rituel : le faire en disant « bonjour », « salut », « ciao », « hello », « quelle bonne surprise » sont autant de routines. » (Traverso, 1996 : 41).

Bref, les rites sont des actes pragmatiques au moment où les routines sont les différentes réalisations de ceux-ci. Si l'acte est unique (saluer, insulter, s'excuser, etc.), inversement, les réalisations sont infinies.

En vue de dresser la nomenclature des routines les plus fréquentes sur Facebook, nous nous sommes appuyée sur la fonctionnalité « segments répétés », proposée par le logiciel Lexico, un logiciel d'analyse statistique du texte développé par André Salem (voir annexe), grâce à laquelle le repérage et le calcul des expressions figées donc des rites s'effectue en un clin d'œil. Notre exposé ne traitera que les quatre rites les plus fréquents : la culture du partage, les rites discursifs, les rites religieux, et, enfin, les rites interpersonnels.

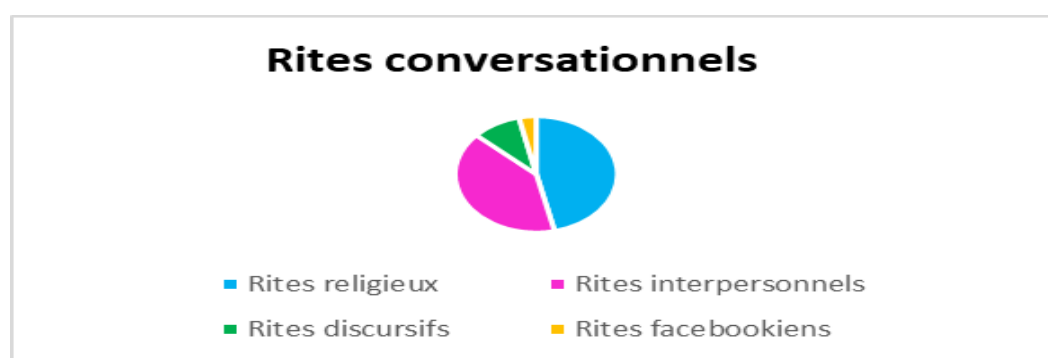


Figure 31 : Pourcentage des rites conversationnels

Le réseau social Facebook génère automatiquement des phrases : « X a été marqué dans un article », « X a partagé une vidéo », « bloquer quelqu'un », « envoyer un poke à quelqu'un », etc. Mises en circulation par le serveur, ces tournures et ces locutions ont été tellement réitérées par les internautes qu'elles sont devenues des rites. Le rite le plus typique de Facebook demeure celui du partage. Il se réalise grâce à différentes routines : une première possibilité est de recourir à la formule magique « je partage » ou à ses dérivations flexionnelles (« je partage », « partagez », « partageons », etc.). Voici quelques exemples :

moi aussi je partage lina, merci pour ton goût très raffiné
j'adore et je partage 😊
J'approuve et je partage
je peux le partager?

À la manière d'un vers de poésie qui est composé de deux hémistiches séparés par une césure, l'intervention qui verbalise l'acte du partage est, le plus souvent, divisée en deux temps marqués par une césure ou par la copule « et ». Le premier moment peut prendre deux formes : soit il est réservé à l'expression de la cause, celle-là même qui a poussé le locuteur à vouloir partager ce contenu (dans ce cas de figure, c'est une adhésion cognitive « j'approuve » ou une pulsion affective « j'adore ») ; soit il est consacré aux remerciements (« merci pour ton goût très raffiné »). Un second temps, l'internaute verbalise son intention de partager le contenu « je partage ». Ces deux temps sont réversibles et sont reliés sémantiquement par un rapport de cause et de conséquence.

Une seconde possibilité s'offre aux internautes pour réaliser l'acte de partage notamment en prononçant l'incantation « je pique » itérées 66 fois dans le corpus et ses variantes « je pik » / « je pikk[2-n] fois » répétées à 23 reprises, comme en témoigne ces extraits :

Je pik 😂😂😂
j pik!
JE PIK
ma7leeeehhh!!! je te la pik!! 😊 ¹¹⁴
j pikkkkkkkkkkkkkkk
JE PIKE!!!

« Je partage » est équivalent à « je pique » sur le plan pragmatique. Seulement voilà, le second énoncé rajoute une dose d'humour, de légèreté et de plaisanterie au premier. En effet, le sens du terme « piquer » en français familier signifie « voler ». Cependant, normalement, un vrai voleur ne demande pas l'avis du propriétaire avant de voler. Mais, ici le locuteur se précipite à s'auto-accuser de vol juste pour jouer un tour de magie et faire un renversement de situation ludique : l'accusé se transforme en accusateur. C'est pour cette raison que le « topos » du vol s'accompagne souvent du rire (« hihihi » / « hahaha »). Dans cette mise en scène de la vie facebookienne, l'accusé accepte volontiers de porter le masque d'un voleur le temps du partage. Les correspondantes arabes des termes « partage » (« النشر »), « piquer » (« سرقة ») sont rarement utilisées. On a recensé 4 occurrences de ces termes :

صباح النور لدينا...بلغة فيسبوكية استاذك في سرقة الاغنية سرقة بضامة ههه نهارك سعيد ¹¹⁵

¹¹⁴ Tr. " Comme il est beau !!!Je te la pique !! 😊 "

¹¹⁵ Tr. « Bonjour X...Avec une langue facebookienne je demande de voler ta chanson. Un vol au grand jour. HIHIHI Bonne journée. »

Le rite du partage est sacré sur Facebook. La pratique du partage obéit à des règles bien fixes. Il se déroule en trois phases : la phase de sélection, la phase de demande de permission et, enfin, la phase de l'exécution de l'acte.

D'abord, vient la phase de sélection pendant laquelle le facebookeur à partir du stock de données et de liens hypertextuels (vidéos, images, textes, etc.) va opérer un choix et opter pour le contenu qui serait digne d'être partagé. À la manière du locuteur qui va sélectionner les mots qu'il va combiner pour fabriquer des phrases dans la chaîne verbale. C'est de cela qu'il s'agit quand un facebookeur sélectionne un ensemble de contenu qui agencé et rassemblé sur son mur, va fabriquer son identité c'est-à-dire l'ensemble de ses traces numériques. L'acte de « partager » a, donc, une fonction identitaire. Choisir, c'est sélectionner des goûts musicaux, cinématographiques, littéraires, culinaires, etc. qui permettent de définir son image, son identité et sa classe sociale mais aussi c'est « *[le] dégoût des goûts des autres* » (Ina.fr, 1979). Il est important de noter qu'à partir de ces goûts et de ces dégoûts, à partir de ces préférences et ces choix, des affinités et des amitiés seront inventées et créées. Les relations interpersonnelles et la socialisation relient des locuteurs qui ont des goûts semblables, des idées identiques ou des passions communes.

Après la sélection, intervient alors la seconde étape du partage qui relève de la nétiquette : la demande de permission. Les règles de bienséances facebookiennes font de cette demande d'autorisation de partage un passage obligé sinon le partageur sera accusé de vol au nom du droit de l'auteur et de la propriété intellectuelle. Lors de cette phase, le locuteur choisit la langue avec laquelle il exprimera sa demande : cela peut être en français, ce qui est généralement le cas, ou en arabe.

Enfin, l'étape ultime c'est l'acte même de partager en cliquant sur le bouton qui porte ce nom. Il est utile de signaler à quel point ce rite a même influencé la langue française. « Le Petit Robert » classe le verbe « partager » comme un verbe transitif : il est obligatoirement accompagné d'un complément ; or, dans les pratiques facebookiennes ce verbe est employé intransitivement. Grâce à Facebook, de transitif le verbe « partager » se mute en verbe intransitif. Encore mieux, de bivalent, il devient monovalent.

Les conversations ordinaires sur Facebook sont parcourues de part en part par des phénomènes de polyphonie, de métissage des voix, d'hétérogénéité énonciative et de dialogisme. Ce concert numérique de voix en effervescence continu va créer un nouvel espace de liberté où la parole circule librement sans contrainte et sans censure. À la manière de l'agora grecque ou la place publique, Facebook est la scène de joutes verbales, de parlures conflictuelles qui laissent percevoir des tensions sociales et des luttes de pouvoir. L'homme ordinaire utilisera ce lieu virtuel pour débattre de la chose publique, de la politique et des problèmes actuels pour partager son opinion, pour participer à un débat d'idées et à des affrontements idéologiques. C'est pour cette raison que le style collectif sur Facebook est à dominante argumentative. Il suffit de jeter un coup d'œil sur le résultat des segments répétés (figure 32) pour se rendre à l'évidence que les segments qui reviennent comme un leitmotiv dans notre corpus sont des marqueurs discursifs argumentatifs.



Figure 32 : Nuage de mots des segments les plus répétés sur Facebook

Le nuage de mot ci-dessus permet de mieux visualiser les résultats puisque la taille de la police est proportionnelle à la fréquence de l'expression. Le discours argumentatif est bâti sur des arguments, des idées et des pensées. C'est ce qui explique l'omniprésence de l'expression « je pense », qui itérée 87 fois et qui occupe le premier plan du schéma. De surcroît, des verbes d'opinion abondent dans des expressions comme « je vois », « je trouve », « je crois ». Dans cette agora du XXI^{ème} siècle, les locuteurs expriment leurs pensées, leurs opinions, leurs visions et leurs divisions pour convaincre, persuader ou encore délibérer. Les traces de la réussite de cette persuasion sont bien présentes telles les formules d'approbation « bien dit », « je confirme », « tout à fait d'accord avec toi ».

La plupart des rites qui occupent le premier plan sont en arabe. Ce qui attire la curiosité est que ceux-ci sont en langue arabe classique et ils sont issus de la religion musulmane :

ان شاء الله، الله يرحمه، ربي يوفقك، ربي معاك، و الله، و ربي، بإذن الله، بالتوفيق ان شاء الله، الحمد لله، وفقك الله، رحمه الله، الله المستعان، الله اليه راجعون، Rabi m3ak، غالب، ربي يحفظك، يا رب، ربي معاكم، ربي يبارك، ربي يعينك، ربي ينصرك، الله يرحمه ويجعل مثواه الجنة صلى الله عليه، بجاه ربي¹¹⁶

Toutes ces formules partagent en commun, des mots qui réfèrent à Dieu « rab » (رب) ou « allah » (الله). Dieu est omniprésent dans tous les actes du discours de la vie quotidienne des plus futiles aux plus sérieux, chez les moins croyants au plus croyants. Ce qui reflète une représentation du monde qui accorde à Dieu tous les pouvoirs : pour réussir, il faut invoquer Dieu (ربي يوفقك), pour vaincre (ربي ينصرك), pour être plus fort (Rabi m3ak), pour guérir (انشاء الله لاباس), pour gagner un match de foot (انشاء الله مربوحة), pour justifier son échec (الله غالب), etc.

¹¹⁶ Tr. " Inch Alla, mes condoléances, que Dieu vous bénisse, que Dieu vous protège, si Dieu le veut, que Dieu vous préserve, Dieu est avec vous, Que Dieu ait son Ame et l'accueille dans son vaste paradis, etc."

Loin d'être neutres, ces actes linguistiques posent le problème de la limite fragile entre langue et culture, entre langue et religion, entre langue et conception du monde. Parler, c'est se positionner culturellement, c'est choisir une identité, une religion. Les rites religieux jouent le rôle de marqueurs d'identité ou de marqueurs d'appartenance à une communauté. Notons cependant que certaines formules ont perdu leurs sens originels religieux pour devenir une habitude linguistique vide de sens. Prenons l'exemple d'« Incha Allah » qui a été répété 681 fois, cette expression est tellement utilisée qu'elle a intégré de nos jours la langue française.

De même pour la formule « wallah » qui a quitté le territoire arabo-musulman pour intégrer la langue française. Cette expression était à l'origine un serment par Allah, signifiant « je jure par Allah ». Il s'agit pour un locuteur musulman à prendre Allah pour témoin afin de garantir que ses propos ne sont pas mensongers. Toutefois, en France, le terme a connu un autre sort, il est devenu un marqueur du parler *djeun* indépendamment des croyances religieuses.

Il est utile de souligner que les routines sont une arme à double tranchant : d'un côté, en apparence, elles prennent la forme de formules toutes prêtes, toutes faites, préfabriquées et idiomatiques Traverso (Traverso, 1996 : 41). Leurs sens sont presque vides. D'un autre côté, bien que le contenu sémantique de ces routines soit nul ou quasi nul. Leurs fonctions dépassent le simple sens. Comme elles ont été imposées dans une situation donnée au sein d'une communauté bien précise, les routines conversationnelles constituent un degré zéro de la conversation où le locuteur et l'interlocuteur entrent en communication sans pour autant rien se dire l'un l'autre puisque les paroles échangées sont vides de sens. Loin d'être le produit personnel de l'individu, elles sont préfabriquées et préparées par les valeurs culturelles de la société.

Ces activités cérémonielles préexistent avant l'échange dans les us et coutumes d'une société donnée. En les utilisant, le locuteur choisit de s'inscrire dans l'ordre rituel conversationnel d'une société donnée. Il imite ce que les autres diraient à sa place en pareille situation. Sur le plan psychologique, les routines conversationnelles assurent une certaine sécurité, c'est le moment de la conversation où il n'y a aucune menace sur la face, des moments de trêve, de répit et de paix. L'enchaînement des tours est prévisible et attendu. Il n'y a aucune place aux malentendus, aux quiproquos ou à l'incompréhension. De plus, les routines peuvent parfois être lues comme des marqueurs d'identité ou des marqueurs d'appartenance à une communauté. Enfin, sur le plan interpersonnel, les routines permettent de tisser des amitiés et des relations comme on le verra dans le cas des rites interpersonnels qui se réaliseront à travers les rites de politesse.

D'après Goffman, la déférence c'est « *un composant symbolique de l'activité humaine dont la fonction est d'exprimer dans les règles à un bénéficiaire l'appréciation portée sur lui, ou sur quelque chose dont il est le symbole, l'extension ou l'agent* ». (Goffman, 1998 :50,51) Manifester de la déférence envers

quelqu'un peut être réalisée grâce à des rites de politesse (appréciation positive) ou des rites d'impolitesse (appréciation négative).

En définitive, Facebook possède ses rituels et ses rites, des événements de langage qui reviennent comme un leitmotiv qui structurent les échanges et qui construisent un savoir partagé qui fonde la culture et l'identité d'une communauté (savoir partager, savoir insulter, savoir invoquer Dieu, savoir argumenter, etc.)

Quelle est la langue de la communication sur Facebook ?

5. Une écriture qui revalorise les langues premières :

Il est utile de souligner que malgré l'apparente ouverture vers les autres langues, les langues nationales ont joui d'une place privilégiée sur Facebook. L'arabe tunisien (« elammia ») réservé à l'oral uniquement force la porte de l'écrit. Il s'agit d'un changement important dans l'histoire linguistique du pays. Laissons la parole à Laroussi :

« L'arabe tunisien, langue, qui reste malgré tout, officiellement minorée, grâce notamment aux réseaux sociaux, Facebook, en particulier, a envahi toutes les sphères publiques (radio, télévision, réseaux sociaux, etc.). Il y a des voix qui s'élèvent, aujourd'hui, en Tunisie, pour réclamer sa standardisation. » (Laroussi, 2020)

Nous avons dressé les statistiques des langues utilisées chez L3 et sa communauté et nous avons obtenu les résultats suivants (figure 33) qui sont si représentatifs de la situation linguistique en Tunisie.

D'autre part, il est à constater qu'au moment où l'usage de l'anglais ne change pas (trajectoire rectiligne en vert), on enregistre le déclin de l'arabe classique et de l'arabizi. Une bataille sans précédent est livrée entre l'arabe tunisien et le français. Et c'est l'arabe tunisien qui finit par remporter la victoire (courbe ascendante en jaune). Les mêmes résultats s'observent chez tous les locuteurs (figure 34).

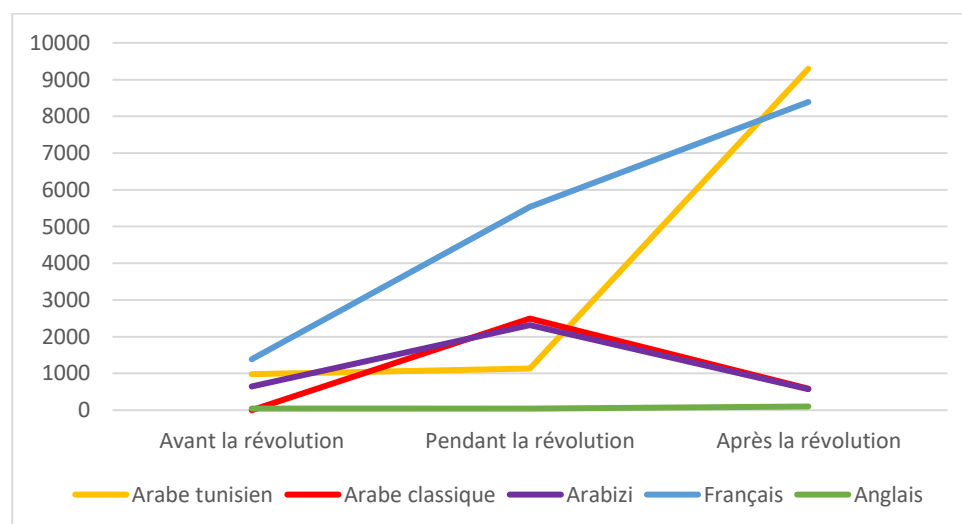


Figure 33 : Retour en force des langues premières : exemple-type de L3 et de sa communauté

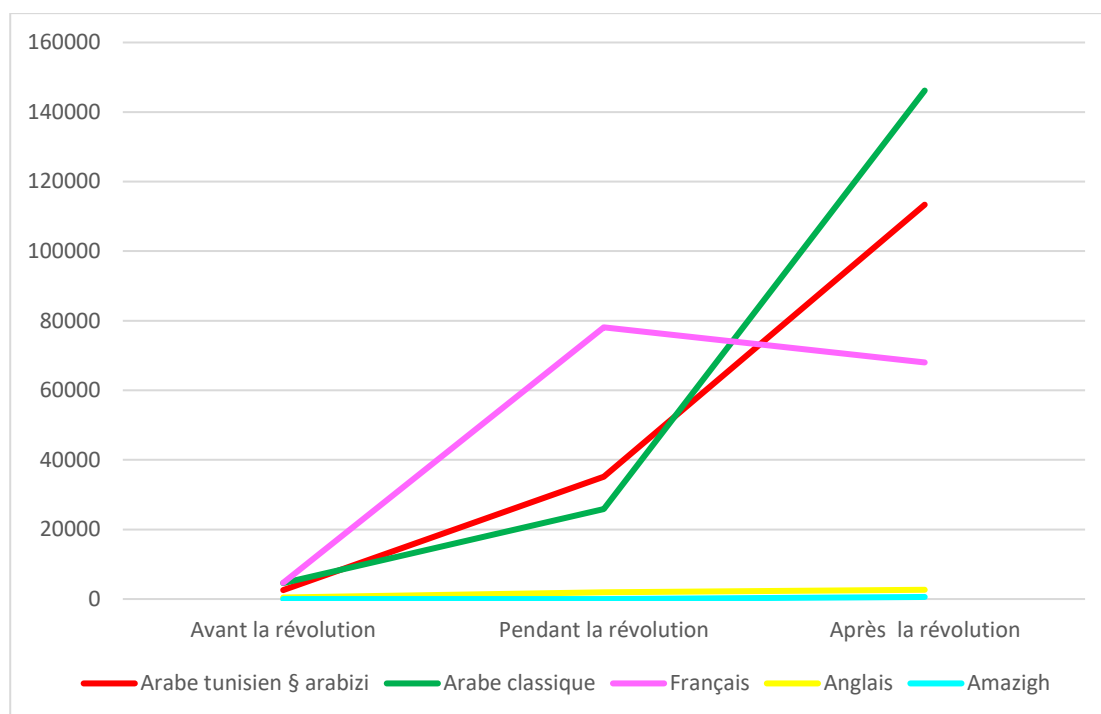


Figure 34: De l'usage de l'arabe tunisien, de l'arabe classique, du français, de l'anglais et de l'amazigh avant, pendant et après la révolution chez tous les locuteurs en Tunisie

Après avoir montré que le discours électronique est traversé par différents paradoxes : libertés et contraintes, ouvertures vers d'autres langues et repli sur les langues nationales, appartenance à l'oral mais aussi à l'écrit, il est temps de souligner que cet espace réservé habituellement à la critique, à l'ironie et aux moqueries est aussi rythmé par des règles de politesses et de savoir-vivre virtuel (la nétiquette).

6. Une écriture de l'établi et de la politesse :

Loin d'être un espace réservé uniquement à la transgression, à l'impolitesse et au lancement des flammes, le cyberspace, comme tout espace public, est aussi un lieu régi par la nétiquette et les règles de politesse. Nous proposons de considérer de plus près le fonctionnement de ces rites de politesse.

Développée, d'abord, par Goffman et puis par, Brown & Levinson dans les années 1970, la politesse linguistique a pour but de préserver la face positive du locuteur et de ses interlocuteurs (ce que Goffman appelle « travail de figuration » « face work »).

Pour appliquer la terminologie goffmanienne sur notre terrain, on pourrait dire que la face positive est la ligne de conduite que le locuteur adopte tout au long de son histoire conversationnelle, c'est l'image avec laquelle il veut être perçu, c'est l'autoportrait qu'il peint grâce à toutes ses traces numériques (le choix du pseudonyme, de la photo de profil, de ses amis, ses « j'aime », ses partages, ses commentaires, ses identifications, etc.).

Dans le cadre de ce jeu de figuration et de cette mise en scène de la vie facebookienne, chaque internaute va développer des stratégies discursives et des ruses conversationnelles pour atténuer les actes

menaçants [Face Threatening Acts (FTAs)]. La fonction essentielle et profonde des formules de politesse est d'ordre interpersonnel : ils permettent d'établir des liens sociaux, de les consolider et de les renforcer.

Considérons cet échange :

Bonjour X! J'ai mis sur mon mur les manifestations de Manish Msameh, mais quels sont les objectifs? Une courte information en arabe et en français si possible serait bien. Bon courageX!
Rassemblement à la mémoire des martyrs de notre révolution.Sept ans après le départ de ZABA, on n'a pas les listes définitives des martyrs et des blessés de la révolution
Merci X! Et bravo pour ton action 😊 ❤️

Dans cette interaction entre une blogueuse et un interlocuteur étranger à la communauté de « Manish Msameh » (« Non au pardon ») : les rites de politesse abondent. Le journaliste commence son échange par une salutation interpellative (« Bonjour X »). Il demande une information sur un mouvement de jeunes révoltés qui s'appelle « Non au pardon » (Manish Msameh) et, par la suite, il propose une requête qui consiste à donner plus d'informations sur ce mouvement qu'il atténue avec des adoucisseurs comme l'emploi du conditionnel (« serait ») et de la locution adverbiale (« si possible »).

Toutes ces stratégies conversationnelles sont employées pour éviter les actes menaçants pour le territoire ou encore pour la face positive de l'interlocutrice car la demande de celui-ci pourrait être entendue comme un ordre et pourrait toucher à la liberté de la personne à disposer de son temps et de ses actes. Ce type de politesse correspond à la politesse négative.

Après une intervention réactive de la part de l'interlocutrice qui est dépourvue de formules de politesses, le locuteur enchaîne avec une autre réplique composée par d'autres formules de politesses : remerciement (« merci x ») suivie d'un encouragement (« Et bravo pour ton action »). Ce qui est étrange est que le journaliste a utilisé cinq fois des formules de politesse alors que la blogueuse n'a utilisé aucune. Comment expliquer cette inégalité d'usage des règles de politesses, cet usage unidirectionnel de la politesse ?

Selon le modèle de Brown & Levinson, plus la distance entre les interlocuteurs est grande (axe horizontal), plus les formules de politesse se prolifèrent. Moins il y a de hiérarchie politique et sociale entre les locuteurs, plus il y a de proximité, donc moins il y a de rites de politesses. Dans notre exemple, il n'y a pas de proximité entre les intervenants : un journaliste qui n'appartient pas au groupe demande des informations d'une blogueuse. Mais aussi il y a une hiérarchie sous-jacente à cet échange qui ne relève pas du pouvoir mais plutôt du savoir : celui qui ne sait pas est en position subalterne à celui qui sait.

Voici un autre exemple, où un lien horizontal et amical de proximité relie les interactants :

جئت عليك مزبانة؟؟ تي كان يشوفوا إلى شفته أنا يشكروا بيك لمناهضة التعذيب يا قردة 😊 ¹¹⁷

¹¹⁷ Tr. " Tu crois vraiment que t'es belle ?? Bon s'ils voient ce que j'ai vu ils porteront plaintes contre toi auprès les instances de lutte contre la torture ! Espèce de singe "

Dans la conversation précédente, il n'y a aucune formule de politesses mais il y a, en revanche, beaucoup d'impolitesse dans le discours utilisé à des fins ludiques sans mettre en danger les faces des interlocuteurs. Il s'agit d'une impolitesse neutre à finalité humoristique car les actes menaçants (Face-Threatening Acts (FTAs)) sont absents.

Conclusion :

Une fois le livre est fermé, que reste-t-il de ce chapitre dans la mémoire du lecteur ? Il se peut que le passeur, une fois ayant traversé le texte comme on traverse une rue ou un jardin public rentre chez lui sans se souvenir des tours, des contours, des couleurs locales, des tableaux de signalement, des insistances, des nuances et des détails. Nous voudrions souhaiter qu'il garde au moins dans la mémoire deux choses qui nous semblent être essentielles : la première concerne la forme ou plus exactement la méthode d'appréhension ou disons en un mot la posture, la deuxième concerne le fond ou le questionnement ou l'interrogation qui traverse le chapitre du bout en bout.

En ce qui concerne la forme de l'énonciation, nous avons suivi cette fameuse thèse, antithèse, synthèse de Hegel, une gymnastique intellectuelle que nous avons apprise à l'école. Il s'agit dans un premier moment de porter la thèse dans le corps et dans l'âme pour insister sur ses aspects, ses points ou ses côtés les plus forts, les plus consistants, les plus féconds et les plus sérieux. Dans une deuxième étape, nous devons nous distancier de cette thèse que nous avons défendue bec et ongles et ne voir en elle que les points ou les pièces défectueuses et, somme toute, abracadabrantes. Dans une troisième direction, nous devons confronter le pour et le contre, le positif et le négatif, les points forts et les points faibles dans l'espoir d'inventer par cette espèce de maïeutique une nouvelle optique, des nouvelles lunettes beaucoup plus précises et beaucoup plus fiables dans la manière de voir, de concevoir et de construire.

Évoquant son itinéraire intellectuel, Claude Lévi-Strauss dans « Tristes tropiques » disait :

« Là, j'ai commencé à apprendre que tout problème, grave ou futile, peut être liquidé par l'application d'une méthode, toujours identique, qui consiste à opposer deux vues traditionnelles de la question ; à introduire la première par les justifications du sens commun, puis à les détruire au moyen de la seconde ; enfin à les renvoyer dos à dos grâce à une troisième qui révèle le caractère également partiel des deux autres, ramenées par des artifices de vocabulaire aux aspects complémentaires d'une même réalité : forme et fond, contenant et contenu, être et paraître, continu et discontinu, essence et existence, etc. Ces exercices deviennent vite verbaux, fondés sur un art du calembour qui prend la place de la réflexion, les assonances entre les termes, les homophonies et les ambiguïtés fournissant progressivement la matière de ces coups de théâtre spéculatifs à l'ingéniosité desquels se reconnaissent les bons travaux philosophiques. » (Lévi-Strauss, 1955 : 42-43)

¹¹⁸ Tr. " Chien viverrin ! Ferme ta gueule !"

¹¹⁹ Tr. " Tu n'es qu'un écureuil et tu ne peux rien faire ! C'est toi qui dois la fermer =D"

Et il ajoute :

« Cinq années de Sorbonne se réduisaient à l'apprentissage de cette gymnastique dont les dangers sont pourtant manifestes. D'abord parce que le ressort de ces rétablissements est si simple qu'il n'existe pas de problème qui ne puisse être abordé de cette façon. Pour préparer le concours et cette suprême épreuve, la leçon (qui consiste, après quelques heures de préparation, à traiter une question tirée au sort), mes camarades et moi nous proposons les sujets les plus extravagants... Non seulement la méthode fournit un passe-partout, mais elle incite à n'apercevoir dans la richesse des thèmes de réflexion qu'une forme unique, toujours semblable, à condition d'y apporter quelques correctifs élémentaires. » (Lévi-Strauss, 1955 : 255-256.)

Pour échapper à cette rhétorique scolaire ou universitaire qui tourne souvent, certes, dans le vide, Claude Lévi-Strauss a décidé de larguer les amarres en allant pointer l'enquête chez les Bororos au Brésil.

Seulement voilà, nous autres nous n'avons aucune échappatoire. C'est la nature même du sujet (nous en reviendrons tout de suite après) qui nous contraint par la force des choses à épouser cette rhétorique pour scolaire, pour artificielle qu'elle soit et à adopter cette fameuse thèse, antithèse, synthèse de Hegel.

Venons-en à la question de fond, à l'objet même de notre étude. Il s'agit dans ce chapitre de faire la description de l'écriture sur Facebook. Or, justement l'écriture est, à l'instar de tout autre phénomène culturel, n'est pas une chose qu'on pourrait toucher, palper et voir à l'œil nu mais elle est un ensemble de signes qui signalent et qui signifient, qui connotent et qui dénotent, qui s'affiche dans un état autre que ce qu'elle est réellement, bref qui se définit toujours par ce qu'elle n'est pas. Nous sommes en face d'un phénomène qui parle pour se masquer encore davantage. Nous sommes en face d'un véritable paradoxe. Un facebookeur ou un blogueur lorsqu'il écrit sur son mur ou sur son palimpseste, ne se rend pas compte de cela comme exactement l'écrivain qui se trouve en face de la page blanche. Et cela n'est pas son souci dans tous les cas. Mais un chercheur ou une chercheuse comme c'est mon cas, s'il ne se rend pas compte qu'il est devant un paradoxe, il ou elle n'arrivera jamais à comprendre quoi que ce soit.

En dépit de ses inconvénients manifestes, cette fameuse rhétorique de Hegel nous a permis de mettre cette écriture sur la table, de la disséquer comme font toutes les pratiques intellectualistes scolastiques et scolaires — c'est peut-être en cela où l'on reconnaît son mérite — pour voir ce qu'elle affiche et ce qu'elle est réellement. Toute écriture y compris l'écriture électronique, nous dirons même toute culture et tout langage cherche à se dissimuler et à se définir par ce qu'elle n'est pas. C'est au chercheur de le ou de la démasquer et de le ou de la mettre à nu. C'est ce que nous avons essayé de faire dans ce chapitre.

Nous aussi nous sommes partie pour découvrir cette écriture de Facebook qui se veut rebelle aux valeurs en cours et qui se donne à voir comme une voix authentique qui refuse d'être attachée, qui donne à croire que les jeunes ne contrôlent pas leurs discours ; qu'ils abrègent, tronquent et raccourcissent les mots au gré de leurs caprices et de leurs fantaisies, mélangent les langues comme ils le souhaitent et manient les codes à leurs guises, qu'ils font des acrobaties et des jongleries linguistiques pour jouer et se divertir. Le texte numérique laisse croire qu'il est exempt de normes parce qu'il tolère les écarts, les erreurs et les déviations

par rapport au discours dominant, parce qu'il simplifie la syntaxe et la réduit à une ossature, parce qu'il efface les distinctions habituelles entre oral/ écrit, français /arabe, image/ texte, etc.

Seulement voilà, nous avons découvert tout au long de ce chapitre que malgré le désordre apparent, il y a bien un ordre, une logique pour l'écriture sur Facebook. Encore plus, loin d'être complètement dépourvu de normes, le texte numérique possède sa propre norme, une norme endogène, parallèle et différente de la norme officielle. Bien qu'il tolère certains écarts (erreurs de saisie, troncations, syllabogrammes, etc.), certaines déviations sont sanctionnées par les usagers de Facebook. Parmi les écarts qui ne sont pas acceptés figurent essentiellement les erreurs de langues proprement dites qui sont de bons indicateurs sur le statut social du locuteur et sur son degré de maîtrise de la langue. Aussi, les erreurs néographiques indiquent sur la non-maîtrise de la compétence néographique. En effet, pour abrégé des termes, il existe des clés de diminution des signifiants des mots qu'il convient de maîtriser (syllabogrammes, abréviations, squelettes consonantiques, etc.). Pour colorer le discours d'une tonalité émotive, il y a des techniques bien définies comme (les émoticônes, les émojis, les étirements graphiques, les ponctuations excessives, etc.) Parmi les contraintes du discours électronique, les lettres étirées sont toujours des voyelles. Les mots abrégés, apocopés et tronqués sont des mots multisyllabiques. Les locuteurs ne switchent pas n'importe comment les langues. Il y a des règles d'accord mixtes qui facilitent la forte hybridité morpho-syntaxique. La conversation est rythmée par des répétitions et des rites qui répondent aux règles de netiquette et de bienséance.

Il y a là un constat : l'écriture électronique affiche une image et se trahit en cours de route. En réalité, le texte de Facebook échappe à toutes les classifications classiques. Il s'agit d'une forme bâtarde, mixte et métissée qui a la force d'associer les contraires ou ceux qui ont été considérés comme injoignables et inconciliables.

La question de savoir si la communication électronique relève de l'oral ou de l'écrit a fait couler beaucoup d'encre d'où des néologismes comme « écrit conversationnel » (J. Anis) « conversation écrite » (Anis, 1999), « parlécrit » (Jeay, 1991), « écrit oralisé », « langue orale scriptée ». La communication électronique réduit à néant toutes ces tentatives.

Pour dépasser ces problèmes de classifications et de catégorisations, Laroussi et Liénard proposent le terme « d'écritecte » :

« Nous pensons que la notion d'écritecte a l'avantage de neutraliser les oppositions de type oral/écrit ou parlé/écrit qui sont régulièrement suggérées pour qualifier l'écriture électronique sous sa forme la plus altérée. Autrement, l'écritecte neutralise toute opposition de type forme soutenue/relâchée, forme standard/forme non standard, forme orale/forme écrite. L'écritecte serait une forme spécifique à un type particulier de communication : les écrits électroniques. » (Liénart, 2012 : 151)

Pour conclure, l'écriture électronique est un *écritecte* qui se situe sur un *continuum linguistique* entre l'oral et l'écrit, à mi-chemin entre le relâchement du discours et la correction, entre la tradition (rites conversationnels) et l'invention (néologismes), à la frontière de la distinction classique entre les langues. Il

s'agit d'un *pachwork* linguistique qui se situe sur une zone mixte et hybride où fusionne l'arabe avec le français.

Chapitre II : Langage et classes sociales

« Il n'est pas d'usage de la langue qui ne remplisse (plus ou moins économiquement) une fonction de communication et, inséparablement, une fonction de distinction (positive ou négative) : les usages vulgaires ou distingués de la langue ne remplissent leur fonction symbolique du premier ordre, qui est de communiquer et d'unir symboliquement, qu'en remplissant une fonction symbolique du second ordre (ce qui ne veut pas dire secondaire) qui consiste à séparer symboliquement ».

Pierre Bourdieu (1975), *Le fétichisme de la langue*, in « Actes de la recherche en sciences sociales, volume 1, numéro 4, p.18.

Introduction :

Dans sa fameuse introduction de l'œuvre de Mauss, Claude Lévi-Strauss, en parlant de ce coup d'État méthodologique de l'auteur de l'essai sur le don, disait « *qu'après avoir décomposé, il s'agit de recomposer le tout* ». (Lévi-Strauss, 1966 : XXV). Cela veut dire précisément que la production du sens en sciences humaines se fait en deux moments :

Dans un premier temps, pour comprendre, pour saisir les répétitions et les corrélations profondes mais cachées entre problèmes ou entre concepts, ce qui revient au même, il s'agit non seulement de diviser et de décomposer l'Homme des sciences humaines en plusieurs champs de spécialités, comme nous l'avons déjà montré précédemment, mais aussi d'étudier à l'intérieur d'un seul champ — comme pour notre cas le champ linguistique — les correspondances et les rapports entre concepts ou entre problèmes indépendamment de leurs conditions de production et de réalisation tout se passe comme si la décontextualisation de l'objet était, de ce point de vue, la clé de la réussite de sa compréhension.

Et puis, dans un deuxième moment, pour interpréter et donner sens, il s'agit, disait Lévi-Strauss, « de recomposer le tout. » Autrement dit, de contextualiser ce qui a été décontextualisé, de rendre compte du contexte et de la situation en ce sens où nous devons renvoyer notre objet construit à une totalité, autrement dit, à quelque chose comme une batterie mère, comme une structure ou une genèse structurante, comme un système beaucoup plus vaste et beaucoup plus profond, comme un ensemble ou un agencement plus général et plus parlant, bref, en un mot, pour interpréter et pour pouvoir passer du manifeste au latent et de la « description légère » à la description plus dense et plus profonde, nous devons renvoyer notre objet d'étude à une Histoire générale qui donne sens aux expériences particulières ou disant à un « Tout » qui gouverne non seulement les rapports sociaux fondamentaux (Marx, 1972 :1) mais même nos gestes quotidiens apparemment les plus anodins et les plus minuscules puisque c'est ce « Tout » qui donne sens aux parties et aux éléments et non pas l'inverse.

« Le social n'est social qu'intégré en système » disait Lévi-Strauss dans cette même introduction (Lévi-Strauss, *ibid.*, même page) comme pour faire l'écho à ce propos célèbre de Marx que l'on retrouve dès les premières pages de « l'Introduction à la critique de l'économie politique », propos qui commence ainsi : « *dans la production sociale de leur existence, les hommes entrent en des rapports déterminés, nécessaires, indépendants de leur volonté* ». (Marx, 1980 :2)

C'est ce deuxième moment de l'analyse qui nous intéresse ici particulièrement. Il y a là une étape fondamentale de la production ou de la construction du sens où le chercheur tend à renvoyer les répétitions ou les correspondances qu'il a obtenues à un « Tout » qui prendra le nom de « Mode de production » ou des « Rapports sociaux de production » pour Marx, « d'Ethos », de « Cité » ou de « Communauté » pour Weber, d'« Inconscient » pour Freud, de « Conscience collective » pour Durkheim, de « Rapport d'échange » pour

Mauss, d'« Institution totalitaire » pour Goffman, de « langue » pour Saussure, d'« Histoire générale » pour Mills, d'« Agencement » pour Deleuze, d'« Epistémè » pour Foucault, etc.

Mais peu importent les noms qu'on invente à cette totalité pour la construire, (et combien ils sont nombreux !) il n'en demeure pas moins que cette totalité pourrait se référer en définitive, *grosso modo*, à trois concepts.

En effet, certains chercheurs tendent à traduire cette notion de « totalité » en termes de « situation » ou de « contexte » ou de « champ », ou disons en un mot, en termes d'espace anthropologiquement constitué. On pourrait citer ici comme exemple d'illustration le travail de Jean-Louis Calvet « Linguistique et colonialisme » (1974) où il montre comment la situation coloniale au Maghreb, en tant qu'espace et en tant que champ de domination, a été à l'origine de ce processus de dislocation des langues locales et de la création par cela même d'une sorte de situation linguistique chaotique qui se donne à voir à travers ce que Bourdieu appelle « *un sabir-langue et un sabir-culture des mots ou des expressions décontextualisées, démuselées et mises en panne* ». (Bourdieu, 2001 :73)

D'autres chercheurs ont essayé de traduire cette notion de totalité en termes d'ethnicité. C'est dans ce sens que Marcel Cohen parle du parler arabe des juifs d'Alger (Cohen, 1912), que Juliette Garmadi parle du français des Tunisiens (Garmadi, 1974) ou que Jamila Lyiscott parle dans ses vidéos du « Black English » des Afro-Américains des États-Unis (Lyiscott, 2014).

D'autres enquêteurs, enfin, ont essayé de traduire cette notion de « totalité » en termes de classe sociale et, corrélativement et par voie de conséquence, en termes de « classe sexuelle » ou de « genre » en ce sens où ils ont tenté à mettre en correspondance la notion de « parler des femmes et des hommes » et la notion de « classe sociale ».

Ce chapitre qui portera sur les parlers des jeunes Tunisiens sur Facebook et leurs rapports avec les classes sociales en sera une suite et un prolongement. Et nous le concevons comme suit : dans un premier moment, nous essayons de définir ce que nous entendons par la notion de *classe sociale*. Notre réflexion partira des travaux de Marx et examinera l'apport de Thompson et de Bourdieu.

Dans une deuxième direction, nous nous arrêterons sur les résultats de certains travaux qui ont abordé cette problématique, travaux tels que ceux de Bernstein ou de Bourdieu.

Dans une troisième et dernière étape, nous focalisons toute notre attention sur ce qui distingue le parler des jeunes Tunisiens issus des hautes classes et des beaux quartiers du parler des jeunes issus de la paysannerie, de la classe ouvrière et des bas-fonds. Nous ne nous arrêterons pas sur cette polarisation tantôt vers le haut tantôt vers le bas du parler des enfants de la petite bourgeoisie pour ne pas entretenir la confusion et pour pouvoir mobiliser toute notre énergie à décrire et à instituer cette opposition et cet antagonisme entre les acteurs ou les deux agents les plus influents au sein de la lutte sociale à savoir les classes aisées composées des aristocrates et des bourgeois et les classes défavorisées composées des paysans, des nomades, des prolétarisés et des prolétaires.

1. Ce que nous entendons par la notion de classe sociale :

Il est vrai que Karl Marx n'a pas consacré une section, une partie ou un chapitre de son travail pour délimiter d'une manière claire, précise et définitive la notion de *classe sociale*. Seulement voilà, si on le lit entre les lignes comme on dit ou, disons, si on interroge les plis et les creux de ses écrits de jeunesse mais aussi de maturité, on se rend compte rapidement que Marx définit les classes sociales comme des structures, comme des catégories, comme des réalités objectives, comme des réalités concrètes en ce sens où « *le concret, chez Marx, est concret parce qu'il est synthèse* ». (Marx, 1972-1974-1976)

On comprend parfaitement pourquoi Marx a voulu montrer, prouver, faire croire et faire convaincre que les classes sociales ne sont pas simplement un concept qui n'existe que sur le papier mais elles constituent bel et bien une réalité objective qui existe réellement, une réalité qu'on peut palper, sentir, voir et observer, si on ose dire, à l'œil nu.

Marx est un intellectuel engagé, fortement impliqué dans la lutte sociale, ou, disons, si on emprunte le mot de Gramsci, « un intellectuel organique » (Gramsci, 1996 :60) qui a consacré toute sa vie et tout son temps à la cause ouvrière. C'est pourquoi il ne peut pas ne pas considérer la notion de « classe sociale » comme une structure, comme une catégorie, comme une réalité objective, tangible, palpable qui existe réellement.

Cette définition a été reprise, *grosso modo*, telle quelle, par la majorité des marxistes ou marxisants dont Louis Althusser dans son fameux texte « Lire le Capital » est un exemple éloquent. (Althusser, 1973)

Il a fallu attendre la publication en 1963 de ce texte qui a fait couler beaucoup d'encre « The making of the english working class » (« La formation de la classe ouvrière anglaise », texte qui ne sera traduit en français seulement après 25 ans) pour que cette définition objectiviste de la classe sociale puisse être réinterrogée, repensée et remise en question. En effet, c'est grâce à l'auteur de ce livre ou disons grâce à Edward Palmer Thompson, cet intellectuel qui est resté provincial en marge de l'université britannique et de ses lieux de pouvoir, cet intellectuel engagé qui a écrit ce livre pour être lu non pas seulement par l'élite mais aussi et surtout par les ouvriers eux-mêmes, cet intellectuel qui a passé toute sa vie à donner des cours de soir aux ouvriers de Yorkshire et qui a voulu en faisant ce livre « écrire l'histoire par en bas » comme il le dit lui-même, (the history from below), l'histoire du peuple, de la marginalité et de la résistance, histoire ou biographie ou ethnographie de la voix des vaincus à peine audible. C'est, donc, grâce à lui et à son très beau texte sur l'expérience de la classe ouvrière en Angleterre que l'on assiste pour la première fois à un réexamen profond de cette notion de « classe ».

À vrai dire, Edward Palmer Thompson s'en prend violemment à cette définition de Marx et des marxistes comme Althusser. Il serait important de prêter toute l'attention au premier mot du titre de l'ouvrage, au mot « formation » (making) qui constitue le cœur de sa thèse et de sa méthode. Le mot « formation » (making) indique que l'objet de cette étude est un processus historique long et douloureux

mis en œuvre par des agents autant que par des conditions. « *La classe ouvrière*, disait-il dans la préface, *n'est pas apparue comme le soleil à un moment donné. Elle est partie prenante de sa propre formation* » (Thompson, 1963 :9) Il faut donc éviter de réifier la classe, de l'essentialiser, de la substantialiser, de la regarder selon le mode de la perception statique et de l'appréhender comme une chose ou une entité en soi. Pour Thompson, une classe sociale est loin d'être une structure, une catégorie ou une réalité objective qui est là, mais plutôt une formation à se faire et à se constituer, une force en devenir, une histoire qui est en train de se faire et de s'écrire, un processus long et douloureux qui conduit au bout du compte à une vision, à une mobilisation, à une conscience d'être et d'exister. Pour Thompson, une classe sociale en soi n'existe pas. Nous devons parler, si on le suit dans sa logique jusqu'au bout, non pas de classe en soi mais de classe pour-soi, celle-là même qui sait ce qu'elle est, qui fait de la réalité objective de cette longue et terrible histoire de l'exploitation de l'homme par l'homme une intériorisation, une subjectivation, une histoire pour ainsi dire incorporée, une histoire en acte pour qu'elle se constitue en tant que classe et pour qu'elle accède enfin à la conscience. Et, la conscience, pour l'auteur de « *the making of the english working class* » n'est pas seulement une résistance directe et immédiate contre la haine, contre le mépris contre la répression, contre l'exploitation de toute sorte mais aussi la constitution d'outils d'analyses, de lunettes pour voir et faire voir, de tradition de lutte, d'associations, de clubs et groupes de lecture qui se réunissent dans les tavernes des quartiers pauvres et dans les usines pour lire et interroger le cours du monde. La notion de *meeting* est une invention ouvrière, disait Thompson, autour des années 1810. Cette conscience invente des mots et des nouveaux concepts comme elle invente des nouvelles réalités. Voici en quels termes l'auteur définit la classe sociale :

« *By class, I understand an historical phenomenon, unifying a number of disparate and seemingly unconnected events, both in the raw material of experience and in consciousness. I emphasize that it is an historical phenomenon. I do not see class as a "structure", nor a "category", but as something which in fact happens (and can be shown to have happened) in human relationships* » (Thompson, 1963 :9)

Sans qu'il ne dise le mot, la classe, pour Thompson, est une construction sociale ou du moins quelque chose qui ne vient pas du ciel mais qui s'invente, qui nous invente autant que l'on invente, quelque chose qui se construit comme un rapport historique conflictuel, quelque chose qui s'invente par l'expérience des agents et par les conditions auxquelles ces expériences se trouvent, quelque chose qui se crée dans la lutte et au sein de la lutte sociale.

Cette délimitation du concept de classe nous intéresse ici particulièrement non seulement parce qu'elle nous renvoie au niveau de l'objet à un « éthos », à une expérience particulière, à une biographie, à une ethnographie totale (économique, sociale, culturelle et politique) mais aussi parce qu'elle nous renvoie au niveau heuristique au conflit, à la lutte, à la construction des limites et des frontières, à la démarcation, à la distanciation et à la distinction sociale.

Si on confronte cette définition de la notion de classe sociale à celle de Pierre Bourdieu, on se rend compte rapidement que les deux conceptions non seulement se complètent mais elles se renforcent et se

consolident mutuellement. En effet, l'important chez Bourdieu et chez Thompson ce n'est pas la classe en soi en tant qu'identité autonome mais les barrières, le conflit, la lutte, l'opposition, les démarcations ou la distanciation, bref, en un mot, la distinction (Bourdieu, 1994 : 15-35).

Nous prenons ce concept de *classe* tel qu'il est défini par Thompson et Bourdieu en tant que matériel ou instrument d'investigation pour enquêter sur la distinction au niveau du parler des jeunes Tunisiens sur Facebook. Comment, en effet, parlent les jeunes Tunisiens issus des classes les plus défavorisées par rapport au parler des héritiers, ceux-là qui vivent dans les beaux quartiers ?

2. Examen critique ou état des lieux :

Pour pouvoir répondre à ce questionnement, la confrontation ou la rencontre avec la notion du « code restreint » par rapport au « code élaboré » de Basil Bernstein ainsi qu'avec celle du « capital culturel » et plus particulièrement du « capital linguistique » de Pierre Bourdieu devient un passage obligé.

2.1. L'apport des travaux de Basil Bernstein :

Étant donné le malencontreux malentendu qui a lieu lors de la réception de l'œuvre de Bernstein notamment dans les pays anglo-saxons, nous ne pouvons pas ne pas nous arrêter, dans un premier moment, sur ce malentendu qui a empêché beaucoup de lecteurs d'aller à l'essentiel. Il s'agit de voir et de faire voir en quoi consiste ce malencontreux malentendu, de le clarifier, de montrer ses origines et ses aboutissements.

Dans un deuxième point, nous abordons le problème de la méthode dans l'œuvre de Bernstein. L'important ici est de nous interroger sur la leçon que nous pouvons tirer des travaux sur le terrain de Basil Bernstein notamment en ce qui concerne ce va-et-vient entre la théorie et l'expérimentation, entre la posture théorique et le travail empirique, entre l'hypothèse de départ et les différents moyens de vérification et d'enregistrement des faits sur le terrain.

Nous consacrons le troisième et le dernier moment de notre réflexion à la question qui nous intéresse particulièrement le plus à savoir la pertinence ou la non-pertinence du concept de « code restreint » et de « code élaboré » quand on veut parler du rapport entre le langage des enfants issus des classes défavorisées par rapport à celui des héritiers des beaux quartiers que ce soit à l'école comme l'a fait Bernstein ou sur Facebook, comme il est question dans cette enquête.

2.2.1. Le malencontreux malentendu qui a empêché les lecteurs d'aller à l'essentiel :

En 1975, on venait de publier chez les éditions de Minuit pour la première fois en langue française le premier volume des travaux de Basil Bernstein, volume dont les principaux articles ont été publiés en anglais dans des revues spécialisées tout au long des années 60, puis ils ont été rassemblés et réédités en 1973. Faut-il noter que la suite des travaux de Bernstein (les trois autres volumes qui ont été successivement

publiés en anglais de 1975 à 1990) n'a pas été traduite en français jusqu'à maintenant. (Bernstein, 1975-1990). Notons aussi que c'est l'équipe de Jean Claude Chamboredon qui a réalisé cette traduction et c'est Chamboredon en personne qui va présenter le livre. Cette présentation de l'œuvre s'ouvre par la phrase suivante :

« Le développement des travaux de Basil Bernstein, dit-il, témoigne que son œuvre a dû se construire contre sa définition sociale, née de la rencontre, dans le malentendu, entre des attentes sociales et une problématique scientifique ».

Cela veut dire que l'œuvre de Basil Bernstein a rencontré dès le départ dans les pays anglo-saxons une « définition sociale », autrement dit, une interprétation sociale ou mieux encore une réception ou une lecture qui exprime beaucoup plus une attente sociale que cette problématique scientifique que Bernstein tente de poser. D'où ce malentendu. En effet, dès le premier mot de sa présentation, Chamboredon attire notre attention sur cette lecture qui a été faite par un certain nombre de lecteurs, lecture qui a nui considérablement, comme tout le monde sait, à l'œuvre en produisant ce malentendu qui fait dire à Bernstein ce qu'il n'a jamais dit ou mieux encore qui fait dire à Bernstein — malgré lui et en dépit de ses élucidations ou ses clarifications — ce que disait à voix haute toute une littérature abondante qui existait avant lui et qui demeure influente dans les milieux académiques et universitaires en Angleterre, au Canada, en Australie et, bien sûr, aux États-Unis tout au long des années 60 et 70, au moment même où Bernstein est en train de construire sa problématique scientifique. Cette littérature est celle du « déficit » et du handicap » des enfants des classes défavorisées. Des milliers de livres et d'articles de sensibilités multiples (de gauche comme de droite) apparaissent chaque année depuis les années cinquante du siècle dernier au Royaume-Uni, en Amérique du Nord et Canada pour montrer que l'échec scolaire des enfants défavorisées est lié essentiellement à la carence, à la déprivation, au déficit, ou disons, en un mot au handicap qui est considéré comme quelque chose d'inhérent à la culture des pauvres. En effet, la notion de *déficit* ou de *handicap* a été pensée dans la plupart de ces recherches d'un point de vue substantialiste, essentialiste pris en lui-même et pour lui-même en tant que variable ou catégorie indépendante tout se passe comme si ce déficit ou ce handicap était une donnée objective indiscutable ou plus exactement quelque chose d'inné ou de seconde nature ou du moins quelque chose d'inhérent à la condition et à la culture des pauvres. Et pour remédier à l'état des choses, ces travaux exigent des programmes de compensation et d'assistance. On pourrait citer à titre d'illustration les travaux de Deutsch mais aussi de Jensen, de Katz et de bien d'autres. (Deutsch et al., 1967 et 1968)

Dès que Bernstein a commencé à parler de sa théorie des deux codes, le « code restreint » et le « code élaboré », l'étiquetage était déjà prêt et on l'a tout de suite associé à cette théorie de déficit, du handicap, du manque et du manquement qui régnait déjà, comme nous l'avons dit, dans les universités et les observatoires des pays anglo-saxons.

On verra que dans ce concert, ont participé certains chercheurs comme William Labov (1969), pour ne citer que celui-ci.

On reproche injustement à Bernstein d'avoir reproduit et renforcé tout au long de son œuvre la thèse du déficit et du handicap des enfants issus des classes défavorisées. En effet, selon ses détracteurs, Bernstein, dans ses travaux, n'a fait que reprendre ce stigmatisme ou cette vulgate qui dit que le langage des enfants des classes populaires est un langage détraqué, décousu et malade, un langage des bons à rien, un langage degré zéro, un langage du manque et du manquement, un langage pauvre et rudimentaire, prisonnier de l'instant immédiat et incapable d'abstraction.

La critique de William Labov est ici exemplaire. En ayant l'impression de répondre à Bernstein, cette critique, sous l'apparence de rupture, reprend le même préjugé ou disant le même stigmatisme, autrement dit, le même schématisme des mêmes représentations de l'œuvre de Bernstein en essayant, toutefois, d'inverser les termes de l'équation. Voilà comment Chamboredon résume le propos de Labov :

« Affirmation de la valeur de l'expression spontanée des enfants des classes populaires, effort pour démontrer que, dans les domaines les plus difficiles, leur langue offre les mêmes ressources expressives que celle des classes cultivées et qu'inversement, celle-ci peut être pompeuse et verbeuse. » (Chamboredon, 1975 :11)

Labov pose le problème de la hiérarchie des formes de langue. Il pourrait avoir parfaitement raison en ce qu'il dit. Il y a là un rappel des préalables des acquis scientifiques de base. Qui pourrait dire qu'une langue ou une culture est inférieure ou supérieure à une autre ? Empressons-nous tout de suite pour noter que si on veut vraiment parler scientifiquement de Bernstein comme par ailleurs de n'importe quel autre chercheur, il faut nous arrêter sur les nuances, les subtilités et les détails presque imperceptibles qui se logent dans le mouvement de sa pensée. Est-il besoin de dire que si on suit Bernstein dans les tours et les détours de sa pensée, on se rend compte qu'il n'a jamais parlé dans l'absolu ? Selon Bernstein, c'est seulement dans une situation particulière celle de l'école et uniquement dans cette seule situation que le langage populaire s'avère inférieur à celui des riches. (On expliquera cela amplement dans le troisième point de notre exposé). En quoi consiste cette problématique dont il est question dans les travaux de Basil Bernstein ?

2.2.1.1. La démarche de Bernstein ou son va-et-vient entre la théorie et l'expérimentation :

Le va-et-vient entre le théorique et l'empirique dans l'œuvre de Bernstein cherche à rendre l'analyse beaucoup plus rigoureuse, beaucoup plus fine et beaucoup plus nuancée en soumettant chaque fois ses concepts à des corrections et à des rectifications successives qui l'aident certainement à approfondir et à élucider davantage son axiomatique et son fil conducteur d'idée ou de pensée. Ses élaborations théoriques et ses constructions expérimentales s'appuient sur trois séries de recherche :

Une première série d'enquête qui a porté, d'une part, sur 309 jeunes postiers âgés de 15 à 18 ans issus de la classe ouvrière, et d'autre part, sur 45 enfants issus de la « Middle class », terme qu'il faut traduire pour avoir le sens qu'il a en anglais, non pas par « classe moyenne » ou « petite bourgeoisie » mais par

« classe supérieure ». Ce sont des élèves du secondaire inscrits dans une école publique « Public School ». Ces enquêtes consistent à administrer aux enfants des deux classes sociales des tests verbaux et des tests de performances. Les tests verbaux servent à mesurer la capacité verbale, autrement dit, la capacité à comprendre et à utiliser les mots. Les tests de performance servent à mesurer le temps des réponses. On les laisse parler durant un laps de temps en vue de mesurer le nombre et la longueur des pauses, le ton, le débit et la posture mais aussi la fréquence des éléments lexicaux et syntaxiques investis tout au long de leur discours.

Une deuxième série d'enquête portant sur les mères appartenant à la fois à la classe ouvrière et à la bourgeoisie. L'entretien se fait avec la mère deux ans avant la rentrée de l'enfant à l'école et deux ans après. En faisant réagir les femmes mères sur des questions exploratoires des enfants, on tend de mesurer l'emprise de la socialisation, c'est-à-dire de la manière de gouverner l'enfant ou, disons, du contrôle social sur l'enfant dans sa manière de penser et d'être au monde et sur son rapport au langage. Il y a là à enquêter sur le rapport que nous devons établir entre tel ou tel type de solidarité dans lequel l'enfant se trouve plongé et son influence sur le discours, la pensée et le comportement de ce dernier.

Une troisième et dernière série d'enquête portant sur des images. P. R. Hawkins, un des principaux collaborateurs de l'équipe de Bernstein présente aux enfants des deux classes quatre images numérotées d'une à quatre correspondant chacune à une histoire qu'il leur demande de raconter. On cherche à travers ce test d'identifier des cas limites : ceux parmi les enfants qui parviennent à produire un discours complètement détaché de ces images et, donc, de la réalité, un discours plus élaboré, plus abstrait, plus construit, plus libre et plus cohérent et ceux, par contre, qui volent très bas, qui ne parviennent jamais à décoller, ne trouvant pas les mots pour dire les choses, incapables de se libérer du temps présent, demeurent attachés et suspendus à l'image, à l'immédiat et au concret.

Toutes ces séries d'enquête, toutes ces perspectives, tous ces angles d'attaque, toutes ces expérimentations cherchent à élaborer, à élucider et à construire une problématique scientifique qui traverse ses travaux du bout en bout. En quoi consiste ce questionnement ou cette problématique ?

2.1.3. Bernstein et la construction du « code restreint » et du « code élaboré »

Dans le souci de rompre avec le mode de pensée substantialiste qui considère la manière de dire comme une aptitude et une donnée naturelle qui est là et dans le souci également de prolonger d'une part les travaux d'Edward Sapir et de Benjamin Lee Whorf qui partent de l'hypothèse qui est aujourd'hui connu dans la communauté scientifique au nom de l'hypothèse Sapir et Whorf, hypothèse, avons-nous dit – qui pose que le langage détermine ou du moins influence les catégories de classification, les rapports logiques et la manière de penser et de voir le monde, et dans le souci d'autre part de prolonger les travaux de Vygotsky Lev et de Luria Alexandre Romanovitch qui cherchent à montrer comment le langage participe dans la construction du « moi », de l'individu et du groupe et dans le souci de prolonger également les travaux de

Durkheim sur les différents types de socialisation ou de solidarité et leurs emprises sur les catégories de classifications et en même temps sur les usages sociaux du langage, dans le souci de suivre et de prolonger tous ces travaux, Basil Bernstein pose le langage en tant que rapport au monde et en tant que rapport de classe qui divise le monde en deux : celui des démunis et celui des nantis. (Sapir, 1921) (Whorf, 1956) (Kay et Kempton, 1983) (Wersch, 1985) (Luria et Cole, 2010) (Durkheim, 1902)).

Il faut ici noter que Bernstein se place tant au niveau linguistique qu'au niveau sociologique et également de la psychologie pour voir et faire voir comment un rapport au langage invente des rapports logiques de classification et des rapports d'être au monde et comment, en contrepartie, des rapports de vivre ensemble des rapports de solidarité, pour parler comme Durkheim, instituent, eux aussi, un langage bien déterminé.

Dans toutes ses enquêtes, comme on l'a vu précédemment, Bernstein part toujours de l'École étant donné que l'institution scolaire est non seulement un lieu privilégié où s'expriment le mieux les rapports de lutte entre les classes mais aussi parce que c'est la seule institution qui produit et qui légitime par une attestation certifiante l'excellence ou l'échec scolaire.

Or justement toute la question est de savoir pourquoi les enfants des classes défavorisées, dans leur majorité écrasante, ne réussissent pas à l'école ou, disons, pourquoi ils s'excluent de l'école ou mieux encore pourquoi l'école les exclue ?

Si on suit Bernstein et son équipe, la réponse est claire : parce que ces enfants ne savent utiliser qu'un seul langage. En effet, ils ne parlent que le langage populaire, autrement dit, le « code restreint » dont les propriétés ne permettent pas l'enfant à s'approprier et à reproduire le savoir que l'on impose à l'école qui est, par définition, un savoir abstrait et analytique, un savoir qui exige un langage ou un code plus ou moins élaboré. Voilà toute la réponse. Qu'est-ce, donc, qu'un « code restreint » par rapport à ce qu'on appelle « le code élaboré » ?

À lire « Les enfants sauvages » de Lucien Malson, on se rend compte que ces enfants qu'on appelle « sauvages » — ceux-là mêmes qui n'ont pas vécu dans une atmosphère éducative humaine — ne savent pas parler comme ils ne savent pas faire beaucoup d'autres choses (Malson, 1964).

Selon cette expérience terrible, il devient clair que le langage est le propre de l'homme. Autrement dit, il est le produit non pas d'une nature mais d'une histoire. Essayons d'approfondir avec Bernstein cette proposition. Comment le langage est-il le produit d'une histoire ?

Il est important de noter que, pour répondre à cette interrogation, Bernstein a accompli un déplacement méthodologique. Au lieu de porter l'enquête directement sur les usages sociaux, démarche attendue d'un sociolinguiste, il fait un détour pour focaliser toute l'attention, ne serait-ce que dans ses premiers travaux des années 70, sur les conditions historiques et sociologiques qui ont été à l'origine des parlars en usage. En effet, Bernstein tente de trouver dans la famille et dans la communauté ou encore dans les formes de socialisation et dans les types de solidarités le principe d'explication des différences non

seulement dans nos rapports aux catégories de classification pour penser et donner sens, non seulement dans nos rapports au travail de construction de soi et de l'Autre mais aussi dans nos rapports aux usages linguistiques.

En effet, la « culture des pauvres » (le mot est de Passeron) n'a jamais été pour Bernstein ni non plus pour Passeron et pour Hoggart (Hoggart, 1970) une culture pauvre mais elle a toujours été une culture de partage et de vivre ensemble, une culture du don, de la main tendue et de la générosité, une culture non pas de différence et de distinction mais d'intégration et d'immersion totale au sein du groupe et de la communauté. Il y a là une culture qui ne cherche pas à exclure, à renvoyer de chez elle les fous, les parias, les dissidents et les inadaptés mais, au contraire, à les inclure, à les intégrer et à les accompagner.

Dans cette présentation de « Uses of literacy », texte qui portera en français un titre beaucoup plus charmant : « La culture des pauvres », Jean Claude Passeron soutenait qu'un intellectuel bourgeois ou petit bourgeois imbibé comme il est par une culture individualiste, égoïste et, somme toute, ethnocentrique, n'arrivera jamais à comprendre pourquoi un ouvrier préfère, au lieu d'avoir une salle de bains, posséder un poste de télévision. C'est, en effet, la télévision, commente Passeron, qui, à travers la transmission des fêtes populaires de consommation et de potlatch, permet à l'ouvrier d'aller à l'essentiel, à rentrer à sa propre demeure, à sa seule patrie à savoir la communauté et ce qui en suit de communion, de rencontre, de rassemblement et de partage (Passeron, 1970). Thompson, entre autres, avait noté, avons-nous dit précédemment, que la notion de « meeting » était une invention récente de la classe ouvrière. Nous dirons, nous aussi, que ce sont les nomades et les bédouins dans leurs mouvances ou leurs transhumances qu'ils ont inventé, pour la première fois, dans ces grands déserts de l'Arabie, la notion de pause où l'on chante, où l'on danse, où l'on entre en transe et en communion pour rappeler et se rappeler, pour invoquer, provoquer et convoquer les liens de sang réels ou supposés, les liens de solidarité, les liens de « assabia » dont parle Ibn Khaldoun, les liens de filiation et d'appartenance à la communauté dans cette terre désertique et ingrate où la notion d'individu, si elle avait existé, aurait été rapidement dévastée et engloutie par le sable et le vent.

Il va sans dire que les paysans, les nomades ou les ouvriers sont des communautés de forte intégration, où l'individu cherche à réaliser ce qu'il souhaite réaliser : être un corps qui fait corps avec le corps de la communauté. Ainsi, le bonheur ou l'hygiène ou la bonne santé qu'elle soit organique ou mentale ne consiste-t-elle pas, au fond, d'être en parfaite harmonie et en parfaite symbiose avec la communauté.

En contrepartie, la culture des quartiers de la noblesse et de la bourgeoisie est celle de l'individu, de la liberté, de la différence et de la distinction. Dans ce type de société, tout le travail de l'individu ou du groupe consiste à se différencier, à se singulariser, à se distancier, et à mettre partout des frontières, des limites, des barricades et des barrières pour dire enfin que « moi c'est moi et toi c'est toi ».

La notion du *grand enfermement* (Foucault, 1976), la notion de *retranchement* (Artaud, 2001) la notion de *distanciation* (Brecht, 2000 : 841), la notion de *confinement* que l'on vient de découvrir à l'occasion du Coronavirus, toutes ces notions qui expriment l'écart et la mise à distance conviennent à

merveille pour exprimer l'essentiel de la culture bourgeoise et aristocratique à savoir la réclusion solitaire et la mise en scène dans toutes ses formes de la distinction.

En effet, la notion de *confinement*, notion que l'on découvre au moment des calamités, au moment de la lèpre, de la peste ou du coronavirus comme c'est le cas aujourd'hui, notion qui aurait pu être considérée pour la classe ouvrière comme une problématique imposée et étrangère à sa manière de voir le monde, aurait certainement été appréciée, à ne pas en douter, par les aristocrates et les bourgeois. C'est, en effet, dans les quartiers de la noblesse et de la bourgeoisie que l'on cherche par tous les moyens non seulement dans les moments extraordinaires mais aussi dans le quotidien le plus ordinaire à être à l'abri du temps, loin de la « racaille », de la « canaille » ou « des petites gens », loin des « ronronnements », des « palabres » et « des trivialités », dit-on, des lieux communs. C'est, en effet, dans ces beaux quartiers contrôlés et bien surveillés, dans ces cités paisibles, calmes, tranquilles aux allées portant des noms des musiciens ou des roses entourées des arbres et de fleurs rangés, disciplinés, alignés, ordonnés, domestiqués et dirigés à la baguette, dans ces cités ornées et toujours en fête où une lumière imperceptible à la fenêtre imperceptible d'un imperceptible palais fait passer l'amour, la chaleur, l'aisance et la joie de vivre que les aristocrates et les bourgeois se retranchent, se retirent pour lire, pour se lire, pour créer, pour se recréer, pour contempler, pour penser le cours du monde, pour traverser les apparences et aller si loin en eux-mêmes.

Dans « L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime », Philippe Ariès montre comment le bonheur du foyer, ce microcosme dans ce macrocosme le bonheur de se trouver chez soi loin du vacarme et du bruit du temps, ce bonheur de se retrancher dans l'intimité de la vie conjugale, cette forme de la famille centrée sur l'enfant et son avenir, est une manifestation récente qui n'a jamais existé avant, une invention tout à fait nouvelle de la bourgeoisie en France et en Angleterre du XIXe siècle. (Ariès, 1960)

À la manière de Panofsky qui cherche à établir des rapports d'homologie entre l'architecture gothique et la pensée scolastique (Panofsky, 1967) Bernstein cherche, lui aussi, à construire des correspondances entre ces deux structures sociales diamétralement opposées, structures sur lesquelles nous nous sommes longuement arrêtée, et les deux types de pratiques linguistiques fondamentalement opposés, eux aussi, : le parler populaire qu'il qualifie, pour affiner l'analyse, de « code restreint » et le parler des classes supérieures qu'il appelle, pour un souci de précision, le « code élaboré ». Penser le rapport entre le langage de l'enfant et la structure sociale, entre la manière de dire et le milieu de socialisation, entre le parler et le vécu : voilà la thèse sociolinguistique que Bernstein cherche à vérifier sur le terrain. Et voilà comment cette thèse a été judicieusement interprétée par J. Cook-Gumperz, un de ses meilleurs collaborateurs :

« Le problème de l'acquisition des contrôles sociaux par l'enfant se pose en de nouveaux termes : comment l'enfant apprend-il à observer les choses et les événements, à en parler comme les autres, et à prendre, à propos de la vie quotidienne, des décisions pratiques qui lui permettent de « produire » l'ordre social et de le jouer de façon coopérative » (Cherkaoui, 1974 :587)

Comment, donc, le langage populaire ou « le code restreint » et le langage des classes supérieures ou « le code élaboré » ont été le produit et l'aboutissement de toute une histoire, celle des structures sociales ?

La force de l'appréhension de Bernstein est ce mode de pensée relationnel où l'élément ne peut se définir que par opposition ou par similitude. Autrement dit, la force de la pensée de Bernstein est cette opposition « code élaboré » / « code restreint », ou encore « middle class » / « working class », opposition qui sert non seulement à identifier, à repérer et à décrire mais aussi à penser, à recomposer et à réinventer « le tout ». En effet, à l'instar de Marx qui, pour pouvoir comprendre le capitalisme, invente la notion de « mode de production » et cette opposition toujours de mise entre la bourgeoisie et le prolétariat, Bernstein, pour comprendre le déploiement du langage en Angleterre des années 60-70 invente cette opposition « code élaboré » / « code restreint ».

En effet, l'opposition « code élaboré » / « code restreint » tente de transposer au niveau du langage l'opposition au niveau de la structure sociale de ce qui est éminemment individuel par rapport à ce qui est profondément collectif ou ce que revient, en définitive, à opposer « la solidarité organique » par rapport à « la solidarité mécanique » pour parler comme Durkheim.

Dès lors, on comprend aisément pourquoi dans les quartiers de la noblesse et de la bourgeoisie le « code restreint » ne suffit pas à l'enfant de dire l'essentiel puisque l'essentiel dont il s'agit ici est cette large plage réservée à la notion de l'individu, de l'individualisme et de l'individualité. Or, pour la dire, pour la narrer, pour l'exprimer, l'enfant se trouve dans l'obligation de faire recours au « code élaboré » qui désigne par le nom même qu'il porte qu'il y a là réellement un travail d'élaboration dans et sur la langue, un réel travail de construction de soi linguistiquement parlant en construisant les compétences et les attitudes qu'on devrait avoir pour réussir à l'école et dans la vie, un réel travail ardu et, somme toute, de longue haleine en vue d'incorporer et de faire sien ce *plaisir du texte* (Barthes, 2014), ce plaisir de lire, de se lire et d'explorer ce que l'on trouve dans un code, dans une langue ou dans une culture écrite de nuances, de subtilités, d'inventions, bref du bonheur sans lequel il serait impossible d'édifier un rapport au monde et à soi-même, un réel effort de faire des pratiques linguistiques — en tant que pratiques lexicales, syntaxiques ou de styles relevant de la rhétorique — un objet de réflexion, un objet de manipulation et de sculpture, un objet de jeu d'enfant et de ce qui en suit de passion, d'application et de mobilisation de tous les sens en vue de se construire en tant que sujet parlant, pensant et réfléchissant. Tout ce commentaire du mot « élaboré » vise à souligner l'importance de ce que Bernstein qualifie du code élaboré pour réussir dans l'école et dans la vie.

Revenons maintenant à l'enfant des beaux quartiers. En effet, pour pouvoir exprimer ce processus de différenciation et pour décrire les méandres de ce « Je » ou de ce « moi » si confus et si complexe, l'enfant ne peut ne pas faire usage — quitte à inventer au cas où elles auraient pu ne pas exister — des subtilités et à des nuances linguistiques. D'où l'effort d'aller chercher dans la syntaxe les phrases les plus complexes, les

locutions, les conjonctions et les modalités qui l'aident à mettre devant soi une idée ou une opinion, à exprimer un sentiment, une volonté ou une différence par rapport à la réalité, à se doter de tous les outils et de toutes les armes de l'argumentation et de la rhétorique pour se permettre d'entrer dans les jeux et les enjeux d'une plaidoirie, d'une défense ou un réquisitoire et de pouvoir ainsi poser, déposer, imposer un point de vue face au monde et d'être aussi méticuleux, aussi fin, aussi nuancé, aussi rigoureux, aussi précis que possible : « *non, je n'ai pas voulu dire tout à fait cela ; mais tout simplement ceci. Il n'en demeure pas moins que dans l'ensemble, j'ai voulu dire que... Il faut donc me lire dans ce sens-là, etc.* » Pour savoir nuancer, il faudrait savoir danser avec les mots. (Nietzsche, 1974 b : 106)

L'enfant a aussi besoin dans ce monde bourgeois de se doter d'un lexique qui pourrait l'aider à narrer le monde non pas d'une manière impartiale et objective mais selon ses propres intérêts et sa propre perspective. Il faut ici rectifier le propos de Stendhal : la narration ou le roman n'est pas uniquement un miroir que l'on promène le long d'un chemin. La narration ou le roman est certes un miroir mais un miroir suspendu non pas au regard d'un Dieu lointain et tragique ou impartial mais au regard d'un auteur et d'un « je » qu'il faut désormais en tenir compte. Cet enfant a aussi besoin de marquer des pauses à la fin ou au milieu des phrases, moments d'hésitation ou de réflexion pour retrouver le sens et pour retrouver les mots justes, les mots qu'il faut pour dire les choses.

Rien de cela n'a besoin l'enfant issu de la classe ouvrière. Bien au contraire, pour ne pas se renier et pour ne pas se déculturer et perdre son identité de prolétaire ou de fils de prolétaire, il faut qu'il inhibe en lui toute tentative d'exprimer la différence et d'exhiber le « je ». Chez les pauvres, il faut être humble, ne pas parler de soi et de ses réussites. D'où ce « on » qui est toujours perceptible dans le langage des pauvres, d'où ce style glacial sans aucun travail d'ornement. D'où ces phrases condensées qui ne sont là que pour dire l'essentiel à savoir les liens communautaires. D'où encore ces expressions qui coulent de source et qui se disent d'une façon rapide sans hésitation et sans pause. D'où aussi l'économie des propos qui l'amène le plus souvent à substituer la verbalisation de l'expérience par le langage du corps : on crie, on siffle, on fait des mimiques, des grimaces. On se tape sur le dos, on jette des formules stéréotypées ritualisées enfermées dans des paquets qui pourraient dire et signifier à la fois : « Ya bouha » en parler tunisien qui pourrait tout simplement dire « oh ! Mon pote, oh ! Mon frère » ou encore « sahha frère »¹²⁰. Il est à noter aussi que cet enfant porte en lui l'amour de l'immédiat, du concret et du palpable. Il y a là un constat. Chez les pauvres, l'enfant préfère faire un match de football ou manipuler des jouets électroniques que de se plonger dans la lecture d'un roman ou d'aller au musée. Et cela d'une part parce que la lecture ou les tableaux d'art ne peuvent être déchiffrés que par celui qui a déjà en main la clef ou la grille de déchiffrement (on ne prêche que le convaincu) et d'autre part parce que ces pratiques culturelles ont toujours été considérées chez les pauvres comme des activités oiseuses, comme « un travail de ceux qui n'ont pas de travail » : les bourgeois et les aristocrates.

¹²⁰ Terme d'adresse humoristique entre jeunes de quartiers populaires.

Voilà comment dans les moments ordinaires, l'enfant issu de la classe ouvrière use de ce que Bernstein appelle « le code restreint » mais ce code restreint pourrait être, comme le soulignaient Labov et Bernstein, d'une richesse syntaxique et lexicale inattendue dans des moments exceptionnels, dans des moments extraordinaires comme aux moments des fêtes populaires et aux moments de ritualisation. Mais toute cette richesse qu'on vient brusquement de découvrir n'est là que pour célébrer collectivement et ensemble les Dieux, les morts, les saints et les prophètes, en un mot, le sacré ou, disons, l'essentiel auquel personne ne pourrait toucher. Et cet essentiel n'est autre chose que l'esprit de la communauté et du lien social. Célébration qui se fait comme il est attendu dans ces quartiers pauvres au détriment du développement de la personnalité de l'enfant et de son « Je ».

Nous nous sommes arrêtée, dès l'ouverture de ce chapitre, sur ce malencontreux malentendu qui a buté contre la réception de l'œuvre dans les pays anglo-saxons. Nous l'avons compris. Toutefois ce que nous n'avons pas encore saisi c'est ce silence lourd comme du plomb en France malgré la traduction de la première partie de l'œuvre dans un temps assez raisonnable en 1975, deux ans uniquement après sa publication en anglais et malgré encore cette fameuse présentation de l'œuvre par un des meilleurs esprits critiques, ancien élève de l'École Normale Supérieure et chercheur affirmé à l'École pratique des hautes études. Nous faisons allusion à Jean Claude Chamboredon qui a montré du doigt, tout au long de cette remarquable présentation, les mérites de l'œuvre, ses lignes de force comme, par exemple, la tentative de l'auteur de rompre avec la pensée substantialiste pour se démarquer de toute cette littérature abondante du handicap, sa volonté d'interroger cette opposition code restreint / code élaboré, working class / middle class en renvoyant les usages linguistiques aux conditions sociales des usages et des usagers et en ayant l'intention de penser cette problématique selon le mode de pensée relationnelle tout en partant des acquis de Cassirer, de Sapir, de Whorf, de Luria, de Vygotsky, de Durkheim et de bien d'autres. Ce que nous n'avons pas compris, avons-nous dit, c'est ce silence même de la part d'un chercheur comme Bourdieu qui a, lui aussi, travaillé sur l'école, sur l'échec scolaire, sur la culture et sur les parlers.

Il est à constater que Bourdieu n'a jamais parlé de Bernstein dans ses écrits à l'exception d'un seul article où il a passé rapidement en revue son travail sur les deux codes, article que Bourdieu a produit en collaboration avec Boltanski et qui porte le titre suivant : « le fétichisme de la langue ». (Bourdieu et Boltanski, 1975)

Nous allons examiner cet article à la loupe pour voir comment ces deux hommes - qui, tous les deux, ont enquêté durant toute une vie sur l'école — se sont regardés mutuellement et comment ils ont collaboré directement ou indirectement pour enlever le couvert sur la tête des enfants des démunis et des déshérités et mettre à nu les raisons profondes de leur échec à l'école et probablement hors de l'école.

2.2. Bourdieu et Bernstein face à face : la théorie des deux codes face à celle de l'héritage culturel et des héritiers :

2.2.1. Bourdieu qualifie les travaux de Bernstein de « fétichisme de la langue » :

Dans cet article en question, Bourdieu et Boltanski n'hésitent pas à taxer la théorie de deux codes de Bernstein (ainsi que la critique de Labov de cette théorie ; mais cela ne nous intéresse pas ici) de fétichisme de la langue. Qu'est-ce que cela signifie ?

Parler du fétichisme revient, en définitive, à parler de réification. Voilà comment Marx dans le chapitre premier du « Capital » définit le terme : « *le fétichisme [...] propre à l'économie bourgeoise change le caractère social de production en un caractère naturel découlant de la nature matérielle de ces choses* » (Marx, 1960 :208). Et Lukacs d'ajouter dans son préambule du premier chapitre de son essai « Histoire et conscience de classe » que le fétichisme ou la réification n'est rien d'autre que le fait « *qu'une relation entre personne prend le caractère d'une chose* ». (Lukacs, 2001 :90)

On retient du propos de Marx et de celui de Lukacs que le fétichisme est, par définition, ce travail de conversion, de manipulation, de métamorphose et de transformation des rapports sociaux, des rapports historiques, des rapports humains, de la vie et ce qu'elle a de vibrant, de lutte et de cruauté en une apparente réalité pseudo-concrète. Ainsi, on glisse du substantif à la substance, de l'histoire du travail et de l'exploitation de l'homme par l'homme à la marchandise et au monde des choses, du construit à l'essence et de l'histoire à la nature naturelle. Et la boucle est bouclée : la longue et terrible histoire de l'exploitation de l'homme par l'homme disparaît dans la tourmente derrière le voile de ce travail de chosification et de naturalisation. On enfonce le nez dans l'immédiateté et l'apparent de l'apparence et le monde des choses, le monde réifié apparaît désormais de manière décisive le seul monde possible. Et du coup, on se trouve dans un monde où le mystificateur est mystifié comme le dit beau et bien George Perec dans « Les choses » (Perec, 1965).

Que signifie véritablement le fétichisme de la langue ?

Parler de fétichisme en ce qui concerne la théorie de deux codes, c'est essayer de poser que Bernstein a tenté d'absolutiser les deux codes, de les considérer comme des objets naturels, de les naturaliser, de les chosifier en les détachant de leurs conditions historiques et sociales de production, en réalisant ainsi par cela même une sorte d'amnésie de genèse qui aboutit à faire en sorte que le langage populaire et le langage élaboré apparaissent comme s'ils étaient un trésor qui est toujours là ou un don tombé du ciel.

Bernstein, ne parle jamais de domination et d'imposition du sens. À aucun moment, il ne parle de la langue légitime, que l'on invente pour l'unification d'une nation comme on invente l'école, les chemins de fer, les routes, les marchés internes et, corrélativement, les marchés externes et ce qui en suit de colonisation et d'impérialisme, cette langue que l'on crée pour inventer une nation et qui, à son tour, crée par la force de la loi et impose aux tenants et prétendants, aux héritiers et aux déshérités un marché

linguistique, une sorte d'espace de partage et d'unification, une sorte de *continuum* qui devient, par cela même, à l'intérieur du champ linguistique – au bout d'un long processus long et douloureux d'extermination et de mise en pannes des langues locales et régionales – l'étalon et la mesure de toutes les mesures et la règle de toutes les règles.

Le langage élaboré dont parle Bernstein n'est-il pas, au fond, la langue légitime, la langue qu'on impose à l'école et dans les lieux de travail, la langue de distinction et de correction (la distinction pour les écrivains et les usagers et la correction pour les grammairiens et les enseignants) ?

« Pour reprendre dans la théorie l'opération de fétichisation de la langue légitime qui s'opère dans la réalité, il suffit de décrire les propriétés les plus spécifiques du « code élaboré » dont parle Bernstein (reprenant ainsi implicitement la définition de la langue qui a cours sur le marché scolaire) sans rapporter ce produit aux conditions sociales de sa production et de sa reproduction (avec, en particulier la légitimation qui lui assure l'École en l'imposant et en l'inculquant (c'est nous qui soulignons). Sans doute Bernstein a-t-il le mérite de rapporter le langage des classes populaires à leurs conditions d'existence. Mais cette mise en relation est plus apparente que réelle. [...] Et elle ne saurait en tout cas tenir lieu d'une analyse qui rapporterait au moins ces propriétés au travail d'imposition linguistique (et par là de dépossession) qu'opère l'École en consacrant l'usage dominant i. e. celui que transmettent les familles de la classe dominante avec l'aide de l'École. » (Bourdieu et al., 1975 : 8).

Bourdieu et Boltanski ont mis le doigt, sans complaisance et sans détour, sur la plaie qui saigne ou, disons, sur le point faible de l'effort pourtant si grandiose de Bernstein. En effet, c'est cette définition de langue légitime par ce qu'elle n'est pas par autre chose qu'elle-même en essayant d'occulter ses conditions historiques et sociologiques ou anthropologiques de production et de la réduire à une entité figée et autonome qui ne peut se référer qu'à elle-même. C'est, donc, cette fétichisation de la langue légitime pour reprendre les mots mêmes des auteurs, qui a condamné Bernstein à penser les parlers par rapport à la domination en tant que réalité historique et sociologique et en tant que concept construit et constitué.

Et c'est sans doute ce fétichisme ou cette absolutisation de code élaboré qui a empêché Bernstein de voir dans ce dernier la langue légitime et son travail d'imposition, de distinction et de correction et ce qui en suit de reclassement et de déclassement de telle ou telle variété linguistique qui cherche à se positionner dans le *continuum*, travail que Bourdieu a déjà entrepris et à propos duquel nous avons consacré un large espace dans notre travail théorique dans la première partie de notre recherche.

2.2.2. Bourdieu et la question des héritiers et des déshérités de la culture et de la langue :

Ainsi, pour aboutir à des résultats concluants en ce qui concerne la possession ou la dépossession de l'art de dire en corrélation avec les classes sociales, Bourdieu propose de partir non pas de l'école comme a fait Bernstein mais de la distribution sociale inégale de la culture hors de l'école.

Ce champ, Bourdieu l'a ouvert depuis la publication au début des années 60 de son fameux texte « Les héritiers ». Il va le poursuivre dans « La reproduction » et dans « La noblesse de l'État ». Il va aussi porter

l'enquête en collaboration avec d'autres chercheurs sur les pratiques linguistiques, sur les usages sociaux de la photographie, sur les musées, sur les goûts, bref sur la distinction. Et c'est dans tous ces travaux qu'il investit sur le terrain la notion du capital culturel et du capital linguistique. (Bourdieu, 1964, 1965, 1966, 1970, 1979, 1982, 1989)

Ces petits plaisirs quotidiens (lire, écrire, contempler la langue ou contempler un tableau, savourer un poème ou une composition musicale, se plonger dans la littérature, dessiner des mots sur le cahier ou sur le mur de Facebook...) s'intériorisent et s'incorporent en nous petit à petit jusqu'à ce qu'ils deviennent un éthos, une partie intégrante de notre corps, de notre Être et de notre personnalité. Cela s'appelle, selon les termes de Bourdieu, *le capital culturel*.

Quant au capital linguistique, il est une partie intégrante de ce dernier. Il est surtout question de notre rapport avec le langage élaboré. Ceux qui sont issus des classes populaires ont, en général, un rapport plus utilitaire et plus pratique avec le langage : si un émigré ou n'importe quel autre dépossédé du capital culturel et linguistique regarde un film ou un feuilleton à la télévision en fermant le son, ce n'est pas pour savourer le langage en lui-même mais pour pouvoir cuisiner, bricoler, faire marcher un ustensile ou faire du film ou d'un feuilleton autre chose que l'usage prévu et imposé.

2.2.3. Bernard Lahire et la question des inégalités sociales face à la culture écrite :

La fabrique des inégalités culturelle et linguistique entre les classes, ce champ qui a été ouvert depuis les années 60 en France par Pierre Bourdieu et son équipe comme nous l'avons montré, ce champ d'investigation, Bernard Lahire veut le suivre, le prolonger et peut-être — c'est en tout cas son ambition — d'aller plus loin. Pour ce faire, il emprunte de Bourdieu notions et méthodes. En effet, si Bourdieu et Passeron portent l'enquête sur les étudiants dans les milieux universitaires dans les années 60, Lahire choisit de planter son observatoire là où pourrait pointer le commencement de ces inégalités, dans les premières fabriques, si on ose dire, des inégalités sociales et culturelles c'est-à-dire dans les grandes sections de la maternelle. Dans ses enquêtes, Lahire part de l'hypothèse que la culture écrite, cette culture scolaire par excellence, pose dès la petite enfance la question de pouvoir. C'est de cela qu'il est question dans ce bref commentaire.

En effet, dès la maternelle, soulignait Lahire, l'école instaure une coupure avec le langage ordinaire, avec ce langage incorporé qui sert à dire et à verbaliser l'expérience dans le clair-obscur du quotidien.

Qu'est-ce que c'est que la culture écrite, cette culture que l'école cherche à imposer à tous les petits enfants de la nation ? En quoi consiste exactement cette opération scripturale qui cherche à transformer une expérience en un récit et une réalité concrète en une narration ? Et quelle est l'emprise d'une telle opération sur les enfants et notamment sur ceux des classes défavorisées ? C'est à ce genre de questionnement que Lahire tente de trouver une réponse à travers ses enquêtes dans les grandes sections de la maternelle. Dans ce bref commentaire, nous allons suivre Lahire dans son travail de dévoilement.

Il est à noter que cette opération scripturale nous impose de changer de posture non seulement à l'égard du langage mais aussi à l'égard du monde. Expliquons-nous et prenons les choses une à une.

Comment une telle opération exige-t-elle que nous changions de posture et d'adopter un nouveau regard et un nouveau rapport au langage ?

Si, dans le quotidien, le langage a, essentiellement, une valeur d'usage étant donné qu'il a été conçu et perçu comme un matériel ou un ustensile pour communiquer ou pour exercer une domination, il a, en revanche, une fonction autre dans la culture écrite : dans l'espace scriptural, le langage est pris comme une chose pour soi, comme une fin en soi. Dans le quotidien, on regarde le langage comme quelque chose d'incorporé qui fait partie de la subjectivité ou de l'intersubjectivité de l'individu ou du groupe. En revanche, dans la culture écrite, il est vu de l'extérieur. On doit le mettre devant soi comme un objet à scruter, à disséquer, à diviser, à classer, à déclasser, à reclasser, à catégoriser, à mettre en listes ou en tableaux ou à mettre en scène ou en narration. Mieux encore, dans la culture écrite, le langage n'est plus un véhiculaire, un transmetteur ou un traducteur d'une expérience, un traducteur neutre et neutralisé ou un traducteur qui cherche à domestiquer mais une forme esthétique, un objet d'art à part entière qu'il s'agit de tailler, de polir, de sculpter, de malaxer, de corriger, de dresser, de recomposer, de décomposer, de rafistoler, bref de travailler jusqu'à ce qu'il devienne la forme qui peut parler à partir de rien, si on ose dire, et de la manière la plus éloquente : comme cette fameuse pipe de Magritte qui parle mieux que n'importe quelle autre pipe de toutes les pipes et pourtant elle n'est pas une pipe !

Il va sans dire que ce travail esthétique, ce travail formel par excellence, suppose de celui qui le fait qu'il soit un détenteur du capital culturel et linguistique, un héritier parmi les héritiers, autrement dit, quelqu'un qui a été suffisamment familiarisé avec ce travail sur les mots, dans les mots et avec les mots, quelqu'un qui a été suffisamment familiarisé à la lecture libre et libérée et à l'écriture en tant que travail de soi sur soi et sur la langue.

Les enfants des classes défavorisées n'ont pas eu cette chance inouïe de dessiner des mots, de les colorer et de jouer avec. « La culture des pauvres » (le mot est de Passeron mais aussi d'Oscar Lewis) est pauvre en ce sens où elle ne permet pas à l'enfant ni à l'adulte de se retirer loin du monde pour lire, pour se lire, pour rêver d'un monde autre et pour aller si loin en lui-même. Jouer la vie avant de la vivre, la mettre devant soi, la regarder, la contempler est un luxe que seuls les héritiers, les détenteurs du capital culturel et linguistique puissent en réjouir.

C'est pourquoi les enfants fils d'ouvriers, de paysans ou de nomades, hormis quelques miraculés, échouent à l'école. C'est le constat qui a été fait par Lahire dans les grandes sections de la maternelle. (Lahire, 1993, 1994) C'est aussi le constat que l'appareil statistique a enregistré en Tunisie en 2020.

En effet, selon le ministère de l'éducation nationale de la Tunisie, sur un effectif de 133 mille candidats, 7 mille cas ont obtenu un zéro pointé en examen du français au baccalauréat. Le constat est presque le même dans les trois années précédentes. Un chiffre effrayant qui montre à quel point l'exclusion

des pauvres est de taille dans un pays qui a été distingué, il y a quelques décennies, par une école qui a su fabriquer, à partir des fils et des filles des pauvres, des voix qui ont su parler au monde entier. Le regretté Albert Memmi ou la regrettée Giselle Halimi, qui ont été issus tous les deux des familles nombreuses et pauvres de la Tunisie, en sont un exemple si l'on a besoin.

Cet échec des enfants des classes populaires est dû aussi à une posture, à un regard au monde que la culture écrite impose à l'intérieur de l'école et hors de l'école. En effet, la culture écrite, ce travail sur le langage en tant que travail de soi sur soi, est une pratique savante mais aussi un capital incorporé, disait Bourdieu, un éthos, autrement dit, une disposition socialement constituée et constituante d'un regard objectivant qui sait prendre suffisamment de la hauteur, de l'élévation et de la distance, qui sait se situer dans les sommets et les crêtes des montagnes pour avoir une vue panoramique sur le monde, une vue, pour ainsi dire, dominante sur ceux qui habitent en bas dans les basses terres des plaines et des vallées.

Lévi-Strauss, dans « Tristes tropiques » disait que l'écriture n'est pas uniquement une lumière et un soleil flambant, n'est pas uniquement un moyen de résistance et d'émancipation, elle est souvent aussi une violence qui s'exerce et un moyen de domestication et de domination. Il suffit que quelqu'un dans une tribu ou dans un village détienne un petit pécule de savoir écrit, il suffit qu'il sache épeler les mots et dessiner des lettres pour qu'il impose son pouvoir et son point de vue sur les autres. (Lévi-Strauss, 2014 : Chapitre XVIII : Leçon d'écriture)

Jean Jacques Rousseau dans son « Essai sur l'origine des langues » (Rousseau, 1983) et Jack Goody dans « La raison graphique » (Goody, 1979) vont aussi dans ce sens.

Ainsi, apprendre à avoir un rapport scriptural et scolaire au langage, apprendre à mettre en récit et en narration l'expérience vécue, apprendre à être l'écrivain public et le traducteur de sa propre expérience et des expériences des autres, apprendre à être maître et possesseur de ses écrits en étant le correcteur, le grammairien et le législateur de son propre discours, c'est apprendre, en définitive, à se maîtriser et à maîtriser le monde, c'est apprendre, en définitive, à se gouverner et à gouverner les Autres. Il y a là une disposition à exercer le pouvoir, il y a là, disait Bourdieu, « *une condition d'accès à des positions dominantes dans tous les univers sociaux qui fonctionnent sur la base de la séparation, de l'opposition entre les agents chargés de la conception et les agents chargés de l'exécution qui correspond à un niveau supérieur à l'opposition fondamentale entre les travailleurs intellectuels et les travailleurs manuels, entre théorie et pratique* » (Bourdieu, 1989 :211).

Si nous avons mobilisé toute cette littérature scientifique, si nous sommes passée de la théorie des deux codes de Bernstein, à celle de la distribution sociale inégale de la culture, de l'héritage culturel et des héritiers de Bourdieu à celle aussi de Lahire sur les grandes fabriques des inégalités culturelles, c'est pour avoir les instruments indispensables qui nous permettent d'interroger l'écriture des jeunes Tunisiens sur Facebook sur les inégalités sociales et culturelles qu'elle draine avec elle partout où on la rencontre. Autrement dit, c'est pour pouvoir inventer des rapports d'intelligibilités en faisant parler l'écriture

facebookienne des inégalités sociales qui la traversent du bout en bout. Toute la question est de savoir comment parle cette écriture facebookienne sur les différences et sur les inégalités culturelles et linguistiques entre les classes sociales.

3. Distinction sociale entre les différents parlers-écritures des jeunes Tunisiens sur Facebook :

Il suffit de jeter un coup d'œil sur les pratiques linguistiques des jeunes Tunisiens sur Facebook pour nous rendre compte qu'il y a là une différence bigarrée qui se donne à voir à l'œil nu tout se passe comme si nous étions en train d'assister à une fête foraine ou un carnaval où chacun cherche à se mettre en scène et à se masquer mais sa cravate ou, disons, son style vestimentaire, sa manière de porter le corps, ses tics et notamment son parler le démasquent, le trahissent et le ramènent à ses filiations et à ses appartenances de classe. Venez voir : il faut que se cacher se voie !

Dès lors, on assiste à un défilé de représentants de toutes les conditions sociales : on voit défiler devant nos yeux, comme dans un spectacle, sur Facebook des gens rassurés, confiants en eux, ayant toute l'aisance et toute l'élégance de parler la langue légitime, de porter le corps légitime et d'avoir le bon goût ou le goût légitime. Ce sont des gens riches : financièrement, socialement, culturellement, linguistiquement riches. Ce sont des gens qui nous rappellent, à plusieurs égards, le riche de Jean de La Bruyère. En effet, le riche sur Facebook, celui qui parle fort et avec autorité, celui qui parle de lui-même et des autres, celui qui définit lui-même et définit les autres, celui qui prend sur lui-même et sur les autres son propre regard et sa propre perspective, celui qui ramasse le plus possible de « j'aime » n'est-il pas ce riche de Jean de La Bruyère ? Mais qui a dit que de La Bruyère n'est pas un ethnologue de grand talent ? Revisitons-le et écoutons bien ce qu'il dit à propos des riches qui sont économiquement, socialement et culturellement riches :

« Giton a le teint frais, le visage plein et les joues pendantes, l'œil fixe et assuré, [...] la démarche ferme et délibérée. Il parle avec confiance ; il fait répéter celui qui l'entretient, et il ne goûte que médiocrement tout ce qu'il lui dit. Il déploie un ample mouchoir et se mouche avec grand bruit ; il crache fort loin, et il éternue fort haut. Il dort le jour, il dort la nuit, et profondément ; il ronfle en compagnie. Il occupe à table et à la promenade il a plus de place qu'un autre. Il tient le milieu en se promenant avec ses égaux ; il s'arrête, et l'on s'arrête ; il continue de marcher, et l'on marche : tous se règlent sur lui. Il interrompt, il redresse ceux qui ont la parole : on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi longtemps qu'il veut parler ; on est de son avis, on croit les nouvelles qu'il débite. [...] il se croit du talent et de l'esprit. Il est riche. » (La Bruyère, 2005 : 189)

L'art de dire, comme les techniques du corps ou la question du goût, est une affaire d'éthos c'est-à-dire une affaire de disposition socialement et historiquement constituée ou mieux encore une affaire de seconde nature, de capital culturel et linguistique incorporé, capital méconnu pour être reconnu, culture devenue nature à la suite d'une inculcation ou à une socialisation réussie.

Dans « A la recherche du temps perdu » Proust, en parlant de sa famille et de lui-même ou du petit Marcel, porte l'enquête sur les manières de dire chez la haute aristocratie française. Proust nous montre, tout au long de sa mise en récit de sa propre expérience, comment la manière de dire et de parler est l'un des moyens les plus éloquents, si ce n'est le moyen le plus sûr, de distinction sociale.

Ce qui se passe dans le beau monde, dans les hauts quartiers de la noblesse pourrait se dérouler plus ou moins presque de la même manière dans le Facebook. Bourdieu porte l'enquête sur la domination masculine dans la haute aristocratie anglaise à travers les écrits de Virginia Woolf pour pouvoir comprendre la domination masculine chez les paysans kabyles perchés comme ils sont sur les crêtes du Djurjura au nord algérien ! Nous faisons aussi de même : nous aussi nous convoquons Jean De La Bruyère pour comprendre l'art de dire de la haute aristocratie française de XVII^e siècle et nous convoquons également Marcel Proust pour comprendre le langage de distinction de la haute aristocratie française du XX^e siècle, tout ce détour pour pouvoir comprendre le parler-écriture sur Facebook des héritiers du capital culturel et linguistique en Tunisie d'aujourd'hui.

D'autres avancent dans les pages de Facebook avec des pas moins sûrs et plus lents, hésitants, intimidés, tremblants, la peur dans le ventre. Ils n'osent pas prendre la parole. On les voit bégayer, balbutier, en panne de phrases, cherchant les mots. On les voit baragouiner un langage incompréhensible ou rentrer dans un silence lourd comme du plomb. On les voit prendre sur eux-mêmes le point de vue des autres. Apparemment, tout semble indiquer qu'ils ne parlent pas mais qu'ils sont parlés.

Voici comment Ossip Mandelstam, ce poète russe, parlant de sa famille et de lui-même, montre à quel point les enfants issus des classes démunies comme lui se retrouvent dans un grand désarroi, bredouilles, perdus, éperdus, ayant un parler détraqué et malade, cherchant les mots qui ne viennent pas, vivant en permanence dans une situation de malaise, de silence et d'attente :

« Que voulait dire ma famille ? Je ne sais. Elle était bègue de naissance et cependant elle avait quelque chose à dire. Sur moi et sur beaucoup de mes contemporains pèse le bégaiement de la naissance. Nous avons appris non pas à parler, mais à balbutier et ce n'est qu'en prêtant l'oreille au bruit croissant du siècle et une fois blanchis par l'écume de sa crête que nous avons acquis une langue. » (In Mandelstam, Ossip, 1972 :98)

Ce sont ces enfants dépossédés du capital culturel et linguistique qui sont bègues, qui « n'ont pas appris à parler mais à balbutier » à l'école, à la place publique et sur Facebook. Ce sont les gens de peu qui vivent dans un mouchoir de poche. Ce sont les pauvres. Revenons encore une fois à Jean de La Bruyère :

« Phédon a les yeux creux, le teint échauffé, le corps sec et le visage maigre ; il dort peu, et d'un sommeil fort léger ; il est abstrait, rêveur, et il a avec de l'esprit l'air d'un stupide : il oublie de dire ce qu'il sait, ou de parler d'événements qui lui sont connus ; et s'il le fait quelquefois, il s'en tire mal, il croit peser à ceux à qui il parle, il conte brièvement, mais froidement ; il ne se fait pas écouter, il ne fait point rire. Il applaudit, il sourit à ce que les autres lui disent, il est de leur avis ; il court, il vole pour leur rendre de petits services. Il est complaisant, flatteur, empressé ; il est mystérieux sur ses affaires, quelquefois menteur ; il est superstitieux, scrupuleux, timide. Il marche doucement et légèrement, il semble craindre de fouler la terre ; il marche les yeux baissés, et il n'ose les lever sur ceux qui passent. Il n'est jamais du nombre de ceux qui

forment un cercle pour discourir ; il se met derrière celui qui parle, recueille furtivement ce qui se dit, et il se retire si on le regarde. Il n'occupe point de lieu, il ne tient point de place ; il va les épaules serrées, le chapeau abaissé sur ses yeux pour n'être point vu ; il se replie et se renferme dans son manteau ; il n'y a point de rues ni de galeries si embarrassées et si remplies de monde, où il ne trouve moyen de passer sans effort, et de se couler sans être aperçu. Si on le prie de s'asseoir, il se met à peine sur le bord d'un siège ; il parle bas dans la conversation, et il articule mal ; [...] Il n'ouvre la bouche que pour répondre ; il tousse, il se mouche sous son chapeau, il crache presque sur soi, et il attend qu'il soit seul pour éternuer, ou, si cela lui arrive, c'est à l'insu de la compagnie : il n'en coûte à personne ni salut ni compliment. Il est pauvre. » (La Bruyère, 2005 :190.)

Les pauvres sur Facebook sont bègues de naissance. Ils contournent les mots de *l'establishment*, ils les reniflent, ils les regardent, ils les soulignent mais ils se sentent incapables de les détrôner, de les déstabiliser, de les arracher et de les substituer par des mots à eux. Ils apportent des croûtons de phrases par suite d'un long effort de bégaiement, de balbutiement de la langue, par suite d'un long combat avec les mots. Fatigués, incapables d'aller plus loin, ils jettent l'os devant eux sur la table et rentrent dans une crise radicale du langage. Leur combat, leur retraite, leur amertume, leur souffrance nous rappellent à plusieurs égards le combat, la souffrance et la défaite de leurs ancêtres, ceux qui ont la main à la charrue face aux notables citadins et bourgeois qui cherchent à accaparer les terres des paysans et qui ont toujours la main à la plume.

Certains internautes choisissent par chauvinisme ou par goût esthétique de bannir les emprunts et la néographie, alors que d'autres en usent et en abusent. Certains usagers font le parti pris d'utiliser, contre toute attente, sur Facebook un lexique littéraire et soutenu ; d'autres encore se laissent emporter par la vague du vocabulaire populaire, de la langue verte et du langage cru. Comment expliquer et donner sens à ces différences et à ces inégalités linguistiques ? Est-il possible d'établir des corrélations entre ces dispersions linguistiques et les différences de classe ?

Afin de répondre à cette interrogation, notre analyse essayera essentiellement de cerner tout au long de ce chapitre les oppositions entre le parler des héritiers issus des classes moyennes, ou supérieures et celui des déshérités qui ne détiennent ni la langue légitime, ni la culture légitime ni le goût légitime. On se demande dans la conclusion de ce chapitre si le parler-écriture des filles tant chez les dépossédés de la culture que chez les détenteurs du capital culturel et linguistique diffère ou non, dans l'essentiel, de celui des garçons. On essayera de poser une hypothèse sans avoir la moindre intention de l'approfondir ou de la détailler puisque cette interrogation ne relève pas de notre axiomatique, celle des classes sociales dont il est question ici mais de celle du genre.

3.1. Le Facebook est un espace d'écriture inégalement distribué :

Avant même d'analyser les parlers des héritiers de la culture et de la langue légitimes et ceux des dépossédés culturellement et linguistiquement parlant, nous avons trouvé judicieux de pointer l'interrogation sur la division sociale inégale au niveau de l'espace anthropologiquement constitué du

Facebook, ce mur virtuel ou de ce palimpseste où l'on écrit et l'on efface indéfiniment. En effet, quelle classe sociale s'exprime-t-elle le plus sur Facebook ? Qui occupe réellement et effectivement cet espace ? Qui est réellement le propriétaire de ce territoire ? Qui parmi les classes sociales est le maître des lieux ?

Est-il besoin de rappeler que le mode de la distribution sociale des techniques et des produits de consommation a toujours été le même en Tunisie et partout ailleurs qu'il s'agit du gaz de ville ou de l'eau potable, de la presse écrite, de la radio, de la télévision, ou des chaînes paraboliques, du téléphone fixe, du fax ou du téléphone mobile, du vélo, de la moto ou de la voiture, du « disque top », du « Laptop », de l'internet, de Netflix, de twitter, de TikTok, de l'Instagram ou du Facebook ou même des produits de consommation tels que le thé, le café, la pipe, les cigarettes, le sucre ou le chocolat. Ce sont toujours les hautes classes qui sont les premiers utilisateurs du produit. Ensuite, vient le tour des classes moyennes. Puis, la classe ouvrière urbaine. Et les derniers usagers ou consommateurs des nouveaux produits ou des nouvelles techniques ont toujours été les paysans et les nomades. On se souvient évidemment de l'image des bergers, transistors en mains, écoutant la BBC en arabe dans le grand désert du Maghreb ! Il a fallu, en effet, attendre les années 70 du siècle dernier pour que le transistor parvienne enfin chez les nomades et les paysans du Maghreb. Il a fallu aussi une colonisation lourde, massive et brutale qui a duré plus de cent ans en Algérie pour que la fille du paysan algérien, marocain ou tunisien porte, enfin, dans les années soixante du siècle dernier une mini-jupe à l'école ou à l'université ! Ces exemples nous montrent que les nouveaux objets ou les nouvelles inventions ne parviennent aux pauvres et aux démunis qu'aux derniers moments.

Faut-il noter que la variable âge et également celle du sexe sont aussi d'un intérêt considérable en ce qui concerne l'usage ou l'appropriation des techniques ou des produits de consommation. En général, toute classe confondue, les jeunes ont tendance à utiliser les motos ou l'internet beaucoup plus que les adultes et les vieux. Et les femmes sont beaucoup plus portées à consommer les feuilletons télévisés et les causeries radiophoniques que les hommes.

En effet, il est certain que ceux qui ont profité de Facebook dès son ouverture en Tunisie en 2007 ont été les classes aisées et leur progéniture. Plus que cela, les heures d'observation passées sur le terrain virtuel du Facebook nous ont permis d'enregistrer une très faible présence des classes défavorisées sur le lieu.

Les classes moyennes et bourgeoises sont encore aujourd'hui largement représentées pour ne pas dire que le réseau demeure encore en Tunisie l'apanage des classes aisées. Et même si quelques enfants issus des classes défavorisées possèdent des comptes, ceux-ci prennent si peu la parole et se réfugient si souvent dans le silence. La figure 35 montre que la classe moyenne et bourgeoise parle onze fois plus que les classes dépourvues de la culture et de la langue légitimes.

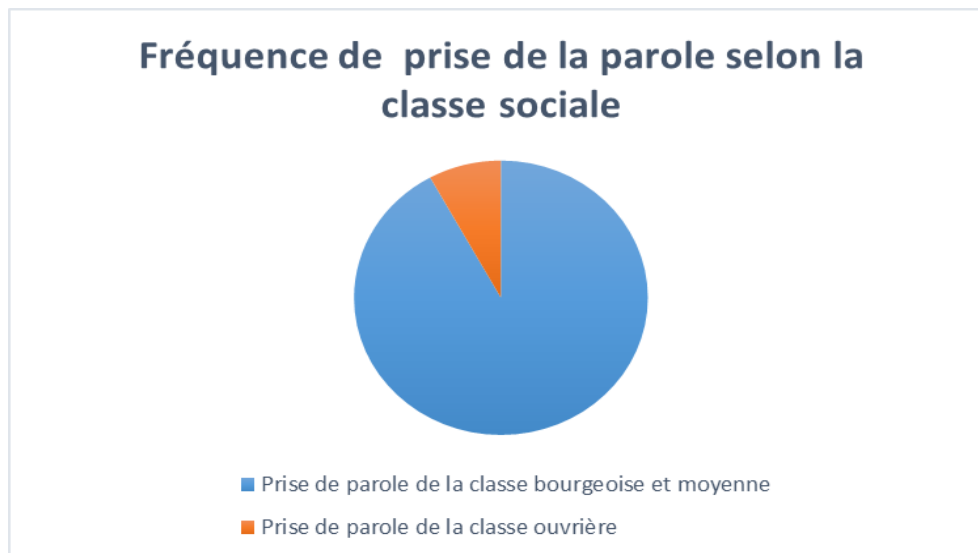


Figure 35 : Fréquence de la prise de la parole selon la classe sociale

Quand l'insécurité linguistique est si intense, les locuteurs issus des classes défavorisées choisissent de se taire plutôt que de parler et de s'exposer, en conséquence, à la critique. L'insécurité linguistique se mue en silence. Autrement dit, il est clair que le mutisme ou le renoncement à la parole n'est pas une stratégie qui tend à conserver un territoire privé mais un signe probablement d'incompétence. Le locuteur n'est plus en position de lutte et de résistance quand il choisit de se taire (comme quand il tente de parler en s'autocorrigant continuellement). Il est plutôt en position d'abandon et de soumission rampante : il n'a pas le choix. Il baisse les bras, déserte le terrain de combat et se laisse dominer. Selon Bourdieu, le « *silence, [est] la seule forme d'expression qui soit laissée, bien souvent, aux dominés* ». (Bourdieu, 1983 :103)

Une autre facette de la dépossession linguistique de la classe la plus démunie consiste à produire des énoncés non verbaux constitués essentiellement d'émoticônes. Voilà bien une des caractéristiques les plus parlantes du code restreint tel qu'il a été décrit par Bernstein. En effet, en proie à une incapacité totale de trouver les mots et devant un déficit linguistique lourd et massif, les enfants des classes populaires trouvent refuge dans les émoticônes pour exprimer leurs sentiments, leurs humeurs ou leurs ironies, leurs sarcasmes ou leurs désarrois. Chez le locuteur L5 et sa communauté, les émoticônes atteignent 33 % de la production verbale : il s'agit d'un taux élevé puisque les émoticônes, devraient accompagner la production linguistique et non se substituer à elle.

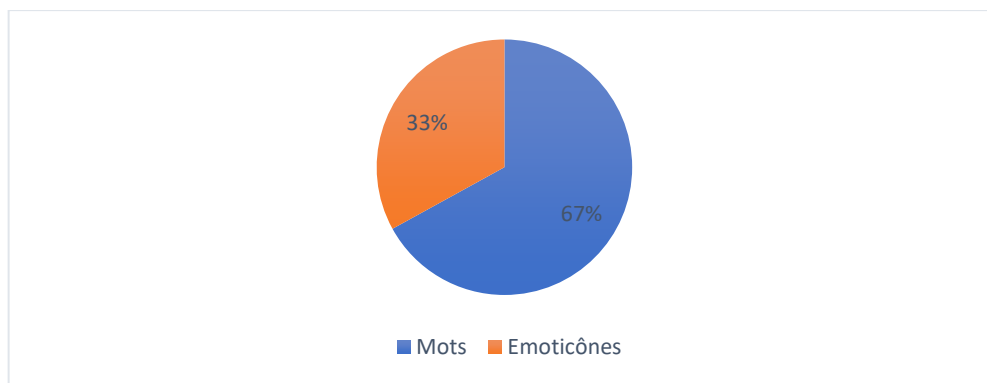


Figure 36 : Concurrence du linguistique et du pictural chez L5 et sa communauté

Dans ce groupe d'adolescents, des énoncés en entier étaient fabriqués à partir des émoticônes qui viennent les secourir quand ils sont en panne de mots.

Voici un exemple d'échange où le sentiment de l'amour a été exprimé par une suite de trois cœurs :

♥♥♥
♥♥♥
Y5aliik ¹²¹

Toutefois, au sein de la classe moyenne et bourgeoise, les émoticônes jouent un tout autre rôle : celui de second plan au niveau de la production verbale. C'est pour cette raison d'ailleurs qu'ils ont souvent été associés à des « didascalies électroniques ». Dans cet échange où les locuteurs expriment leurs amours et leurs respects mutuels, le verbal domine le non verbal. Les émoticônes du cœur et du clin d'œil jouent un rôle secondaire et facultatif : si on les supprime, le sens de l'énoncé n'est pas altéré. Leurs fonctions consistent à renforcer et à illustrer le sentiment de l'amour avec le symbole du cœur.

Nous aussi on t'amoure ♥
Tu sais tout le respect que j'ai pour toi.... 😊♥

3.2. « Dis-moi comment tu parles, je te dis qui tu es » :

Aux niveaux des parlers, et de la culture écrite sur Facebook comme par ailleurs à l'école ou dans la sphère publique, les phénomènes les plus saillants de la différenciation linguistique entre les classes sociales en Tunisie se donnent à voir tant au niveau de la syntaxe et de la structure de la phrase ou du discours qu'au niveau du lexique, de la pauvreté ou de la richesse de l'énoncé. Les inégalités linguistiques se donnent à voir aussi tant au niveau de l'orthographe (comment dessiner les mots et les phrases, comment ponctuer, l'art d'user des majuscules et des alinéas) qu'au niveau du style d'écriture, de la rhétorique et de l'art de dire. Nous allons pointer l'enquête à tous ces niveaux un à un. Mais, au préalable et par suite de cette

¹²¹ Tr. " Que Dieu te garde !"

mise au point, nous allons dire un mot sur la maîtrise ou la non-maîtrise du français par telle ou telle classe sociale.

Le français est presque un territoire privé des classes aisées et moyennes en Tunisie. Il y a là un constat. « *La langue française, selon Mohamed Miled, est souvent l'apanage d'une catégorie sociale plutôt citadine ou aisée et de cercles professionnels déterminés* » (Miled, 2007 :83), propos partagé aussi par Habiba Naffati, qui le dit en ces termes :

« Bien qu'une catégorisation soit toujours à nuancer, un intérêt particulier se manifeste à l'égard de la langue française de la part [...] des classes moyennes et supérieures par opposition aux milieux ouvriers ou paysans. » (Naffati, 2000 :303.)

En effet, il suffit de faire un tour dans les beaux quartiers : les quartiers de la bourgeoisie et de la noblesse tels que Carthage Hannibal, Carthage Présidence, Hamilcar, Sidi Bou Saïd, la Marsa Juges, la Marsa Corniche, la Marsa Plage, Gammarth supérieur, cité Ennacer, cité El Manar, les cités El Menzah, les cités Ariana (etc.) pour entendre retentir le français de France avec toute sa musicalité et sa splendeur. C'est dans ces quartiers calmes et paisibles, qu'on fait fonctionner le français bancaire, le français technologique, le français des affaires, le français scientifique, le français littéraire...

En revanche, en distribuant la somme des mots en français sur Facebook selon les classes sociales (figure 37), il s'est avéré que le français est quasiment absent des pratiques linguistiques des classes populaires. Ce qui est fort attendu.

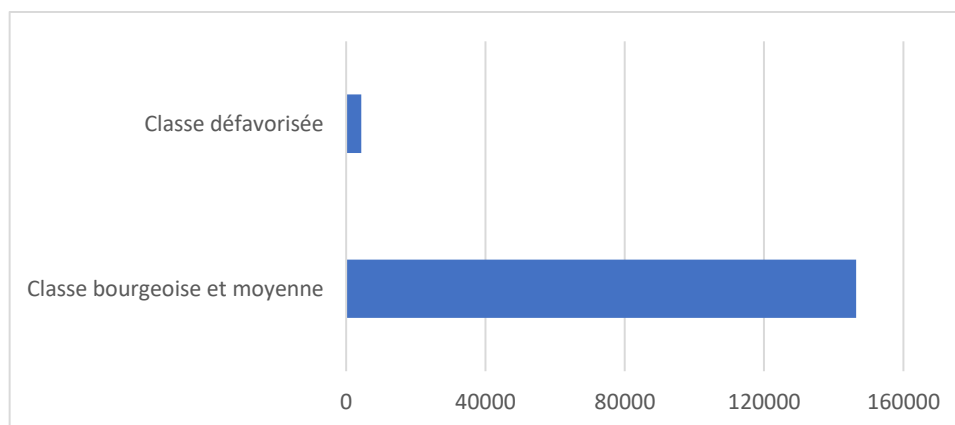


Figure 37 : Pratique du français selon la classe sociale

Il s'ensuit que les emprunts au français et les code-switchings sur Facebook demeurent rares chez les classes populaires (figure 38). Dépossédés des compétences bilingues, permettant de passer aisément d'un code linguistique à un autre, les seuls emprunts dont ils disposent sont des emprunts français qui sont tellement intégrés et adaptés à l'arabe tunisien que ces jeunes les utilisent par habitus linguistique sans même se rendre compte que ces emprunts sont issus de la langue des Blancs et des petits Blancs, celle, disent-ils, « des Gawris », des égarés et des hérétiques ou des « mturni » (ceux qui « ont retourné la veste et qui ont renié leur identité ».)

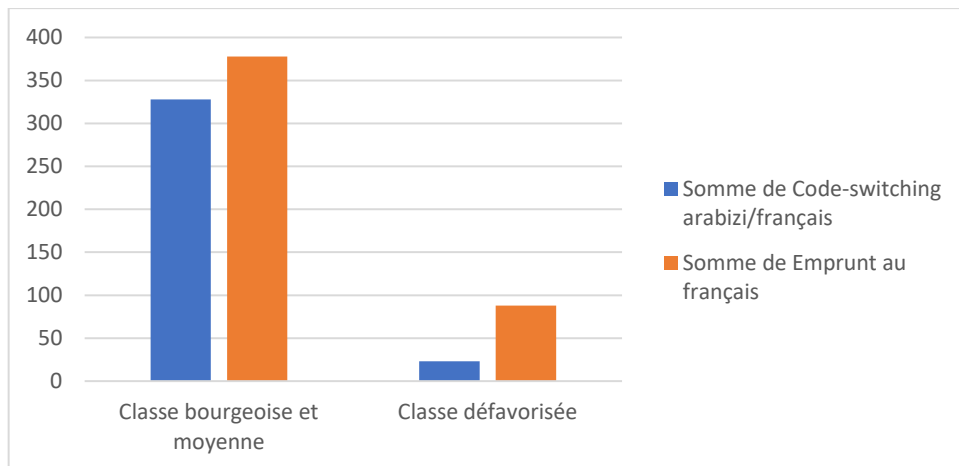


Figure 38 : Distribution du code-switching et de l'emprunt selon la classe sociale

Comme Monsieur Jourdain qui fait de la prose sans le savoir, les enfants des classes ouvrières et paysannes emploient sans se rendre compte des emprunts qui se sont intégrés totalement au parler tunisien de tous les jours. On pourrait citer à titre d'illustration des mots comme : « zoufri » (les ouvriers), « bandi » (bandit) « paysa » (paysannerie ou communauté villageoise) « banou » (bain), « barwitta » (brouette), « daccourdou » (d'accord), « fatoura » (facture), « blouza » (blouse), « vesta » (veste), « saufage » (sauvage), « digourdi, (dégourdi), « rendi-vous » (rendez-vous), etc.

Dans « Linguistique et colonialisme », Louis-Jean Calvet parle dans ce cas précis de *glottophagie* en ce sens où le français, la langue dominante chez elle et hors de chez, travaille à « bouffer » (le titre de la traduction allemande du texte est plus explicite : Die sprachen fresser (les bouffeurs de langues)), à dévorer, à absorber, à dissoudre les autres langues ou plus exactement à les déglutir pour les dégurgiter ensuite ou du moins à les faire taire là où il faut les faire taire. En effet, en Tunisie, comme par ailleurs en Algérie et au Maroc, la colonisation a tout essayé pour exclure de l'école et des lieux de pouvoir la « langue des indigènes » – qui est ici l'arabe – pour la substituer purement et simplement et se mettre à sa place ou du moins la trouer, la miner de l'intérieur, la dévaloriser ou la mettre en panne.

Nous assistons depuis la colonisation à une imposition d'une détermination linguistique qui est en même temps une détermination sociale, culturelle et politique des espaces et des lieux de pouvoir : le français parle de la science, du progrès, de la technologie bref de la modernité et l'arabe pourrait continuer à parler de la superstition, de la sorcellerie, de la religion, bref de la tradition. Dans les universités, dans les hauts lieux de pouvoir, dans les beaux quartiers, on fait fonctionner le français. Dans la Médina, dans les bidonvilles, dans les quartiers populaires, dans les palais de justice, dans les mosquées, dans les « Madersa », dans les écoles coraniques et ce qui en suit d'universités théologiques de la grande mosquée de la Zitouna, l'arabe classique continue à faire bon ménage. Et la boucle est bouclée : il y a, d'une part, la langue de la modernité qui est censée donner à ceux qui la parlent les clefs de la réussite : une belle carrière, un travail assuré et ce qui en suit de bonheur, de confort et de prestige et d'autre part, il y a la langue de la tradition

qui ne peut déboucher que vers les petites portes et les petits « boulots » tels que le métier d'instituteur ou de « Meddeb » à la « Madersa » ou les travaux d'exécution et de contrôle de toutes sortes.

Des secteurs entiers de la vie courante ou de la vie scientifique en Tunisie demeurent encore à l'heure même où nous sommes en train d'écrire sous la domination du français. Parmi ces secteurs, on pourrait citer le champ lexical de la cuisine, un des espaces où les ustensiles techniques ou technologiques sont les plus investis : (« coujina » (cuisine), « ferchita » (fourchette), « casarouna » (casserole), « gamila » (gamelle), « marmitta » (marmite) « louch » (louche), frigidaire (réfrigérateur), « four » (four), « cantina » (la cantine) etc.) comme on pourrait citer les sciences d'ingénierie, les sciences médicales et pharmaceutiques qui continuent à être pensées, enseignées et pratiquées uniquement en français du fait même que tout le « background » et toutes les techniques ont été importés de France.

Jusqu'à l'heure actuelle, l'enseignant à l'université notamment dans les spécialités scientifiques continue à faire son cours dans la langue de celui qui possédait au temps de la colonisation la science et la technique tout se passe comme si le monde était toujours le même et tout se passe comme si les étudiants d'aujourd'hui étaient comme les étudiants d'hier, des étudiants qui savent manipuler avec aisance et plier la langue de l'Autre à des exigences nouvelles. Jusqu'à l'heure actuelle, l'architecte continue à faire son plan « dans la langue de la modernité » et le médecin continue, lui aussi, à livrer même dans les coins les plus reculés son certificat médical en français ! (Calvet, 1970)

Et le plus important dans ce travail de *glottophagie*, pour reprendre cette notion de Calvet, c'est que cette violence qui s'exerce d'une langue sur une autre, comme c'est le cas ici, est tellement naturalisée à un point où l'imposition des mots et du sens devient une nature naturelle. Les jeunes comme les adultes des classes démunies, tout en affichant violemment leur hostilité à l'égard de la langue française et de ceux qui la parlent, sont en train de faire fonctionner tous les jours sans se rendre compte une langue première minée de l'intérieur, une langue première qui renferme un très grand nombre d'emprunts ensablés qui ne se montre pas comme tel.

Pour récapituler, on pourrait donc dire que l'usage du français dans le quotidien comme dans le Facebook est profondément connoté : les héritiers des classes aristocratiques et bourgeoises ont approprié la langue des Blancs. Et comme l'héritage hérite souvent l'héritier, les petits blancs (la fraction la plus favorisée de la petite bourgeoisie et la bourgeoisie urbaine des beaux quartiers des grandes villes côtières) défendent, bec et ongles, la présence du français en Tunisie comme ils défendent le mode de vie à la française qu'il soit au niveau du culinaire, du vestimentaire ou de l'art de vivre et de voir le monde.

Il est attendu qu'ils représentent, consciemment ou inconsciemment, directement ou indirectement, la Tunisie moderne, celle de Bourguiba qui s'oppose diamétralement, point par point, à la Tunisie intégriste, traditionaliste, celle des conservateurs et des fondamentalistes musulmans dont le territoire est indéniablement les quartiers pauvres des grandes villes et les régions de la Tunisie profonde

telles que les régions du Nord et du Sud du pays, régions marginalisées et longtemps oubliées de l'indépendance.

En contrepartie, les classes populaires continuent à être attachées au savoir local, à la culture locale et au parler local. S'ils sont, au niveau du principe au niveau des opinions et de la théorie, favorable à la présence de la langue arabe classique, ils ne parlent pratiquement ni l'arabe classique ni le français tel qu'il a été appris à l'école, mais plutôt ils se contentent d'user ce qui a toujours été là à savoir l'arabe maternel, l'arabe tunisien, acquis par suite d'une longue familiarisation à la maison et dans la cité. Mais attention, nous n'avons pas un seul arabe tunisien. On en a plusieurs selon les filiations et les origines, selon la région et la couleur de la terre, selon l'intonation, selon l'accent et selon le ton du « douar » d'origine ou de la tribu.

S'attacher à la langue de la région, de la localité ou de la tribu est ici considéré consciemment ou inconsciemment comme un acte d'affirmation d'un processus identitaire et, corrélativement et par voie de conséquence, comme un acte de résistance contre toutes sortes de dominations : contre le français des anciens colons et des cols blancs, ces petites âmes urbaines, commis ou agents d'administrations au moment où après la période coloniale et à la fois contre la langue arabe classique, la langue des notables et de l'aristocratie urbaine, la « Fatma », dit-on, la « voilée » la « recluse » dans la mosquée et le palais de justice.

Il y a une similitude ou une analogie frappante entre ces jeunes fils ou filles d'ouvriers et de paysans de la Tunisie profonde et les jeunes issus de l'émigration-immigration maghrébine en France (Sayad, 1979 et Laroussi, 1986)

Les uns et les autres ont le sentiment d'être des enfants mal compris, mal traités, mal servis, oubliés, marginalisés, exclus, haïs, détestés et pris à la taille. Cette colère, cette souffrance, cette amertume, ils les ont eues depuis longtemps dans le ventre.

Les uns et les autres ne veulent plus de cette identité qu'on leur impose, de cette identité usée et malade qui ne leur servira à rien ni à personne : ceux parmi ces enfants de la Tunisie profonde qui ont réussi à traverser clandestinement la Méditerranée et à planter provisoirement leurs tentes en Italie se dressent face à la police en lançant du fond du cœur des cris stridents : « eau et pain nu / et non à la Tunisie ! » (خبز و ماء و تونس لا) Ils ne veulent pas de cette patrie qui ne leur a rien donné malgré l'indépendance et les drapeaux pourtant neufs. Les enfants de France, fils ou filles d'immigrés maghrébins, ces *enfants illégitimes*, disait Sayad, crient haut et fort qu'ils sont arabes quand on leur dit qu'ils sont français et qu'ils sont français quand on leur dit qu'ils sont arabes ; mais, au fond, ils ne sentent ni l'un ni l'autre. Ils ne revendiquent ni le stigmate ni le contre stigmate. Ils ne sont pas assez dupes pour tomber dans la gueule du loup. Les uns et les autres cherchent à inventer une identité autre, une patrie autre et une appartenance ou une filiation autre quitte à inventer de toutes pièces une autre réalité, une autre légende et une autre mythologie. (Laroussi, 1986)

Quant au langage, et c'est cela qui nous intéresse ici particulièrement, ces enfants des deux rives de la Méditerranée, ces enfants orphelins, ces enfants illégitimes, ces enfants sauvages abandonnés à eux-mêmes et à leurs sorts dans la forêt, sont apparemment bègues de naissance comme le dit Ossip Mandelstam mais les déceptions et les déboires en ce qui concerne les fils de paysans et des ouvriers restés au pays et les contradictions incommensurables de l'émigration-immigration en ce qui concerne ces enfants de France fils ou filles d'émigrés maghrébins les contraignent à se battre, à bégayer, balbutier la langue jusqu'à ce qu'ils inventent, à partir des morceaux épars, des couleurs locales, des mots ramassés d'ici et de là, une sorte de « pidgin », une sorte de « sabir-culture ou sabir-langue », une sorte de parler inventé par eux et pour eux.

« Nous devons nous battre, disaient les enfants de France fils ou filles d'émigrés maghrébins, avec les mots pour démystifier la force des préjugés. Nous battre jusqu'au bout de l'alphabet, d'une idée à l'autre, d'un mot à l'autre. La véritable transgression pour un enfant du ghetto consiste à s'appropriier la langue » rapportent Laroussi et Melliani (Laroussi et Melliani, 1986 :1).

Il arrive à quelques enfants issus des classes démunies à apprendre le français et à vivre une ascension sociale mais ceci demeure une exception. En réalité, les dominants et les vainqueurs travaillent sans cesse à marquer la différence et à se démarquer du peuple : le français en tant que langue de sélection et de distinction sociale se hisse comme une barrière qui sépare les héritiers fils de « bourgeois de vieille souche » des enfants des pauvres.

Cependant, à l'intérieur d'une même langue, il y a aussi d'autres façons d'établir des différences et des différenciations : nous commencerons par le vocabulaire et la syntaxe.

3.3. Le vocabulaire et la syntaxe sont aussi une affaire de classe sociale :

Nous partons de l'hypothèse que l'étendue du vocabulaire investi et du répertoire verbal de l'usager varie selon son appartenance de classe. Pour le locuteur L5 et sa communauté, exemple-type de la classe ouvrière, nous avons été frappée par l'extrême pauvreté du vocabulaire qui se réduit à un ensemble de groupe nominaux courts, simples, simplifiés et simplistes tels : « يخليك (que dieu te protège), كيدي (mon amour), هوا (oh ! frère de ma copine qui peut aussi avoir le sens de : oh ! frère de celle que j'ai eue), « بوها », (oh ! Père de ma copine qui pourrait aussi avoir le sens de : oh ! Père de celle que j'ai baisée), etc. Les phrases sont courtes : souvent elles se réduisent à des termes mélioratifs passe-partout, des interjections ou de simples bruits. Les constructions verbales sont peu développées et les propositions subordonnées sont très rares. Tellement les échanges sont ritualisés qu'on peut prévoir aisément ce que vont dire les locuteurs. Souvent pour s'exprimer, le locuteur use de citations ou de proverbes c'est-à-dire d'énoncés ou des formules figées et toutes faites, du prêt à porter, des pièces détachées en quelque sorte pour fuir l'acte contrariant et angoissant de production textuelle. Ces enfants ne sont pas habitués à écrire mais ils reprennent contact avec l'écrit grâce à Facebook. Liénard a confirmé le rôle primordial joué par Facebook (ou les TIC d'une manière générale) dans la reconquête de la culture écrite en ces termes : « nous disons avec d'autres

chercheurs (Rispaïl 2011, Macedo-Rouet 2010) que les TIC permettent à des individus d'écrire tout simplement ; des individus, des scripteurs qui n'auraient jamais (tant) écrit sans les TIC (Liénard et Penloup 2011). » (Liénard, 214 :147)

Voici un exemple d'échange :

-	122-!# قد أبْدُوْا لَكَ غَيْرَ مُهْتَمٍّ مِنْ الْخَارِجِ لِكُنْثَى مِنَ الدَّخْلِ ° أَنَا فِعْلًا غَيْرَ مُهْتَمٍّ
-	Bro
-	ولد امي لباهي
-	wahra louda
-	حبي
-	3younha
-	يخليك بيا بيبتي
-	w y5aliik
-	بريف بب
-	OK taych
-	Loudtiy
-	بيبتي
-	EYh nfHm FiQ saHBy hhhh
-	7abibi
-	حبيبتي
-	I5alik liya weld omi l8ali lik wahche wallh
-	يخليك ليا دنييتي

Répétitions et redondances sont les maîtres-mots de leurs discours. Rien n'attire l'attention du lecteur. Il n'y a aucune originalité et aucune recherche ou intention de rechercher cette originalité. En effet, ces enfants ignorent les lois du marché linguistique dont parle Bourdieu. Dans leurs univers, le travail sur la langue et le travail de soi sur soi occupent si peu de place. Ce qui compte plutôt c'est le groupe, ses valeurs et les relations interpersonnelles. Il est à noter que plus la communauté reçoit des agressions meurtrières, plus l'invention de la tradition est de mise. La répétition à différentes reprises du terme « frère » et de ses dérivés (« frery », « frereet », « frer », « freroo », etc.) colore les échanges d'une dimension fraternelle, communautaire et collective où l'individu en tant que personne, en tant que « je », en tant qu'individualité et en tant que processus d'individualisation, d'autonomisation, d'émancipation ou de détachement du rocher mère n'a pas de place. « Que le chevalier soit un rocher parmi les rochers ou une pierre parmi les pierres », disait le poète, (ليب الفتي حبرا) en ce sens où l'individu chez les nomades, les paysans ou les ouvriers n'a pas à parler de lui-même ou parler un langage autre que celui de sa communauté. « *Le groupe [dans les quartiers populaires], disait Labov, exerce son pouvoir sur le vernaculaire au moyen d'une surveillance si étroite qu'une seule erreur condamnée peut rester dans les mémoires pendant des années* » (Labov, 1977 : 114.)

¹²² Tr. " Peut-être que je donne l'impression que je ne suis pas intéressé alors que je ne suis réellement pas intéressé/ fils de ma mère le bon/ Brother /la classe Louda/ mon amour/ ses yeux / Que Dieu te garde pour moi mon bébé/Qu'il te garde aussi/ privé BB/ okay jette / Mon Loud à moi/mon BB / oui je te comprends mon ami ahaha/ mon amour / mon amour / Que Dieu te garde pour moi, fils de ma mère, mon cher, tu m'as manqué wallah/ Que Dieu te garde pour moi, ma vie "

Or, justement, les valeurs de la communauté sont des valeurs qui font l'éloge de la virilité, de la force physique et de la violence puisque c'est de cela qu'il s'agit lorsqu'on se retrouve dans la rue entre *copains*. Les garçons qui ne peuvent pas se battre sont des femmes et ces dernières ont toujours été vues dans les lieux populaires comme des femmes-femmes, des femmes-sexe, des femmes-harem que l'on devrait protéger comme on devrait protéger la terre et l'honneur.

Dans l'exemple suivant, le locuteur L5 cherche à montrer que ses principes sont en harmonie avec celles de la communauté arabo-musulmane qui prescrit, au nom de la religion, la prohibition des boissons alcooliques et des cigarettes.

- §, très bien.¹²³ أَنَا طِفْلٌ مَنْسَكْرَشِنْ مَنْسَكْرَشِنْ تَاغَ اللَّيْلِ 9:00 وَنَرْجِعُ لِلدَّارِ قَبْلُ - وَي نَحْنًا مُوجُودِينَ - s لم ننقرض بعد - We exist - Kṛṇṣṣ for ever - Yeeeeeh - اي اي بالضبط - نعرف خويا راجل

Attirons l'attention sur le dernier commentaire qui revient comme un leitmotiv (« Je sais que mon frère est un Homme ») et qui condense les valeurs promues par la culture populaire : loin d'être des femmes-femmes ou des efféminés, semblables en cela, disent-ils, à des « meufs », à des « gonzesses » ou à des « pédales », les garçons issus des classes populaires veulent jouer aux « durs », aux « affranchis » aux « vrais mecs » aux « durs des durs », qui pourraient faire face aux « poulets » et aux « flics »(sic) et qui ne reculent devant rien et sur lesquels on pourrai compter.

De l'autre extrémité de l'échelle sociale, le souci de distinction et de différenciation frappe tous les coins et les recoins de la langue : à commencer par les émoticônes, la locutrice L1 refuse délibérément leurs emplois et préfère par souci esthétique et par purisme linguistique de les remplacer par des mots entre parenthèses qui renseignent sur son émotion : ainsi, au lieu de l'émoticône qui symbolise le rire, celle-ci écrit « (rire) », etc. Cette stratégie lui permet de ne pas rompre l'écoulement fluide de la phrase.

Oh... une publication optimiste 😊 que du bonheur pour tous
On espère toujours c'est ce qui nous fait aller vers demain.... (sourire)

¹²³ Tr. « Très bien, Je suis un garçon qui ne boit pas, ne fume pas et je rentre chez moi avant 21 heure. Oui, on existe encore ! /On n'a pas disparu encore !/ We exist/ For ever !/ Yeah !/ Oui, oui, exactement !/ Je sais que mon frère est un homme. »

De surcroît, le vocabulaire est riche et varié, les structures de la phrase sont complexes, élaborées et bien construites. La manière de relier les mots, de les combiner, de les disposer et de les arranger est unique et réduit à néant toute tentative de prévision. Voici un statut écrit par L1 où celle-ci lance un cri d'espoir à travers une métaphore filée qui associe la lumière et le soleil à l'espoir, les ruines, les ombres et le chaos aux doutes et aux désespoirs. Puisque chaque jour, le soleil se lève après la nuit ; L1 établit une analogie qui lui a permis de déduire qu'après les mauvais moments il y a des moments d'espoir et de bonheur. Au lieu d'écrire « je garde l'espoir », L1 quitte le terrain du concret et file des métaphores où le symbolisme des mots joue un rôle décisif dans la construction du sens :

Des ruines jaillit la lumière...du Chaos naît, dans le rôle d'un espoir à l'agonie, le sursaut de vie qui permet de croire en demain. Derrière ces mêmes ruines se lève le soleil de midi qui, au zénith, balaie toutes les ombres qui ont hanté nos doutes. Espérer, croire et se battre, tous les jours...comme le soleil, qui chaque jour, malgré la nuit, renaît...

3.4. Néographie et classes sociales :

La corrélation entre néographie et classe sociale permet de déceler trois cas de figure : en premier lieu, on distingue les déshérités qui ne détiennent pas la compétence néographique : on a vu que malgré l'apparent désordre de cette nouvelle écriture, celle-ci obéit à des règles. Ecrire « prvi » au lieu de « prv » (privé) est une erreur néographique, « akyyd » au lieu de « akid » est aussi un signe de non-maîtrise de la norme néographique. Parfois, L5 et sa communauté étirent des consonnes ce qui n'est pas correct ne serait-ce que sur le plan graphique : on ne peut étirer que des voyelles. Voici un exemple où on voit un dédoublement de la lettre [t] « 3ttyyyh ». Il leur arrive d'écrire des sons qui ne se prononcent pas comme le « e » final dans « binatnache » (au lieu de « binatnach ») et d'utiliser des rébus fautifs « myn8er » à la place de « maygir ».

Les jeunes des classes défavorisées n'ont pas écrit ce qu'ils devraient écrire selon la norme néographique.

Ce qu'ils ont écrit	Ce qu'ils devraient écrire selon la norme néographique
LooTff aalyK khraaaa	Lootf 3lik 5raaaa
fi bali tiir prvi 5anfhmek	fi bali tiir prv 5anfhmek
Weejbeed 3ttyyyh	Weejbeed 3tiih
Binatnache 3chiri	Binatnach 3chiri
Khoye	Khouya
Aaychou wkhaytyy	3aychou w5ayti
Akyyd	Akid
hhhhhh fi bali ama tnjem t3ml 7ata libnet bech myn8er hed	hhhhhh fi bali ama tnajim ta3ml 7ata libnet bech maygir had
Ayyshlyy freero yaa raabyy	3ayechli freero yaa raabi

AaYyeeSsh Bae o YykhaallUuQ SsaaRou	3aych Bae ow i5alik Sarou

En revanche, les classes moyennes et bourgeoises manipulent avec aisance la norme néographique (figure 39). Elles savent aussi adapter le style et la manière de dire selon le destinataire et selon la situation du moment. Voici comment le cas de L7 adapte son discours à son interlocuteur :

- | |
|---|
| <ul style="list-style-type: none"> - L7 : 3ammar ma ya9rach, ma t5afech ... ken ja ya9ra, ma y5allich site el rcd ma7loul, tellement ¹²⁴m3abbi blklem elferagh 😊 - peut être t'a raison ... - rabbi yzid fi bhemtou ..bech nerkbou w endaldlou sa9ina |
|---|

Le même locuteur choisit de s'exprimer en français avec un style soutenu quand il s'agit de s'adresser à L1 :

- | |
|---|
| <ul style="list-style-type: none"> - L7 : Totalement d'accord avec ce que dit L1. Face à la normalisation par le fait avec le statu-quo socio-politique, la course contre la montre vertigineuse des uns et des autres pour se glorifier des saveurs d'un pouvoir fictif, auquel ils n'accéderont jamais eussent-ils dépensé tout l'argent qu'on leur verse au nom du Délice et de la bonne audience ramadanesque dans les plus "in" et "under" des boîtes de nuit, face à cette stratification des discours acceptables, du plus correct au plus radical dans le cadre du "bien-être national et patriote", de ce beau tunisien originel, face aux réflexes franco-saxons d'indignation sélective hiérarchisée, et d'indignation face à ce "Mal qui n'est pas nous", face au retour (ont-ils jamais disparus) des mêmes pratiques répressives vis à vis de la jeunesse de la part des repentis de cette même jeunesse, ces repentis convertis au "costume à autorité". Face à ces ZABA en acte, il est impératif que les anciennes aventures reprennent leur chemin. A ancien mal, ancien médicament. <p>Vivement la résurrection du Tak.
Takrizo Ergo Sum.
L1 : 1998-2018 : 20 ans de lutte ça se fête, à grands coups de mots libres et d'opinions débridées....à grand coup de tout le monde et à la fois personne. Juste des voix qui elles n'iront pas remplir les urnes de leur hypocrisie.
Phrases trop longues ya L7!!!!!!</p> <ul style="list-style-type: none"> - (L1) Aussi longues que le chemin qui nous reste à faire pour acquérir la liberté ^^ - Le chemin peut être long comme un jour sans pain..mais apprendre à y marcher le coeur léger car convaincue! - Waterman Takriz a très bientôt ganja - (L7) : A très bientôt, frérot. lik wa7cha :)¹²⁵ - Waterman Takriz toi aussi. denya kalba , on va se retrouver comme au bon vieux temps¹²⁶ - (L1) (sourire) |
|---|

¹²⁴ Tr. " N'ai pas peur, Ammar ne lis pas ! S'il lisait, il ne laissera pas le site de R CD ouvert et pourtant il regorge de paroles vides ☹️ /peut-être ta raison/ Que Dieu le rende encore plus bête pour qu'on profite davantage de ses sottises !"

¹²⁵ Tr. "(L7) : A très bientôt, frérot. Tu m'as manqué :)"

¹²⁶ Tr. " toi aussi. La vie est dure, on va se retrouver comme au bon vieux temps "

Cette longue phrase qui s'étale sur onze lignes montre les compétences linguistiques de l'utilisateur et le degré de son éloquence. Il y a là tout un travail d'élaboration de la langue : les formes prestigieuses et rares sont fréquentes comme l'inversion du sujet (« ont-ils jamais disparus »), l'emploi du plus-que-parfait du subjonctif (« eussent-ils dépensé ») et l'anaphore « face à » qui rythme l'énumération et crée un effet de musicalité. Face aux critiques d'une lectrice qui souligne que la phrase de L7 est longue, L1 fait un déplacement et établit une analogie entre la longueur de la phrase et le long chemin qui reste à parcourir pour conquérir la liberté ou l'autonomie. L'abstraction et l'imagination sont de mise pour établir des correspondances, des métaphores et des analogies.

Ces héritiers du capital culturel et linguistique, tout en maîtrisant les usages de la néographie ainsi que les règles de la grammaire, se permettent souvent de ne pas en faire usage. Ce dernier cas de figure rassemble les artistes, les passionnés de l'art et de la littérature, les écrivains, bref tous ceux qui veulent agir sur le monde en agissant sur le langage.

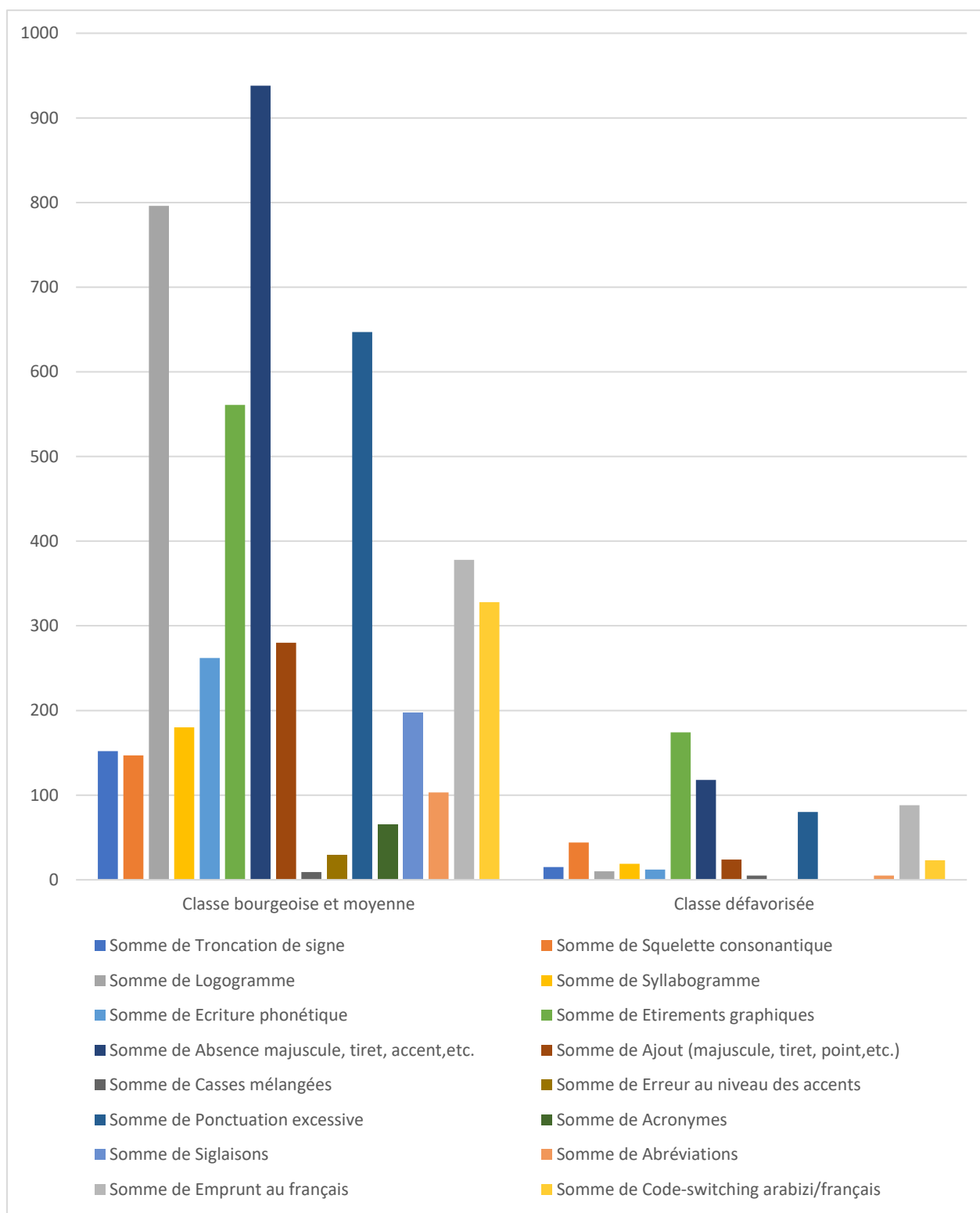


Figure 39: Néographie et classes sociales

3. 5. De la rhétorique ou le souci de distinction :

La rhétorique, telle que nous l’entendons, est loin d’être un bruit de son. Autrement dit, elle n’est pas, essentiellement un simple travail d’ornement, de stylisation, de célébration ou de glorification du verbe.

« *La peinture, disait Picasso, n'est pas faite pour décorer les appartements. C'est un instrument de guerre offensive et défensive contre l'ennemi.* » (Terry, 1945 : 5)

Quand nous parlons de rhétorique, nous posons d'emblée la question de la problématisation du langage. Or, problématiser le langage c'est essayer de convertir, de transposer et de traduire la question sociale, culturelle ou politique en une question esthétique et linguistique. Si nous voulons, par exemple, parler au niveau de la littérature ou du moins au niveau de la culture écrite des inégalités sociales entre les classes, nous devons convertir traduire ce questionnement d'ordre sociologique dans l'ordre rhétorique et linguistique en termes de rapport de distinction ou de démarcation entre deux positions ou deux postures à l'égard du marché linguistique ou du *continuum* : une posture qui tend à inventer et à faire fonctionner un langage « soutenu », « distingué », « choisi », « noble », « élaboré », « châtié » ou « élevé » par rapport à un autre « ordinaire », « commun », « relâché », « parlé », « libre », « grossier » ou « vulgaire ». Si nous voulons, par exemple, parler au niveau de la littérature ou de la culture écrite de la question politique et de ce qui en suit de politesse ou d'impolitesse, d'établi ou de dissident, nous devons convertir cette question d'ordre purement politique en un langage rhétorique et linguistique qui parle du bon usage et du mauvais usage (Grévisse, 1986), de la norme et de l'écart, du bon goût et du mauvais goût, du correct et de la faute, de l'établi et du non établi, de l'interdit et du permis, du cultivé et du sauvage, du légitime et de l'illégitime ou du bâtard, etc.

Le français populaire que Céline invente dans « Voyage au bout de la nuit » n'est-il pas une position politique et sociale ou encore le français populaire que Zola invente dans « Germinal » n'est-il pas une prise de position politique et sociale pour marquer sa différence et probablement son opposition au français si beau et si distingué de Flaubert qui s'exhibe dans ses tableaux esthétiques d'une portée très haute dans son roman « Madame Bovary » ? Ou encore l'arabe classique que fait fonctionner Mahmoud Messadi dans sa pièce de théâtre « le barrage » (السد) comme pour se purifier ou purifier une langue qui a été prise à la taille et violente ou encore cet arabe classique que fait fonctionner le Président tunisien actuel Kais Saïd n'exprime-t-il pas une prise de position sociale et politique diamétralement opposée à celle de Bourguiba qui s'exprime en arabe tunisien, voire parfois en français ?

La rhétorique est une construction, une institution dans laquelle, par laquelle et à travers laquelle ceux qui non seulement sont autorisés à parler et à parler avec autorité mais qui ont aussi l'autorité de se faire entendre, de se faire écouter et de se faire croire cherchent à se définir positivement et à définir les autres négativement à travers non seulement l'imposition des barrières, des limites et des frontières mais aussi à travers toute une tautologie qui consiste à définir la beauté, le bon goût, ou le bon usage comme une espèce de rétrécissement de la laideur, du mauvais goût ou du mauvais usage. Nous pensons que la rhétorique est une construction ou mieux encore une institution que l'on invente pour instituer la distinction.

Or justement ce pouvoir énorme de parler avec autorité, de se faire écouter et se faire croire a toujours été le monopole d'une élite, d'une petite minorité qui a toujours appartenu à la haute aristocratie ou à la haute bourgeoisie.

La définition que proposent Bourdieu et Boltanski pour délimiter la notion de la *rhétorique* dans l'article que nous avons cité précédemment pourrait nous aider à aller en avant :

« On risque toujours d'accorder trop ou trop peu d'importance à la lutte pour l'arbitrium et jus et norma loquendi, comme disait Horace ; bien qu'elle soit réservée à quelques « élus », elle concerne l'ensemble des utilisateurs de la langue puisqu'elle détermine la valeur que leurs produits linguistiques (et même leur capital, lorsqu'il s'agit des « petits porteurs ») peuvent recevoir sur les différents marchés – et en particulier sur ceux qui sont les plus directement contrôlés par les « autorités » linguistiques comme le système d'enseignement. Un des enjeux de la lutte que mènent « les autorités » pour imposer la définition du bon usage la plus favorable à leurs intérêts, est la délimitation du champ des prononciations, des mots ou des tours acceptables, c'est-à-dire l'étendue de la censure imposée aux usages populaires et nouveaux » (ce sont les auteurs qui soulignent) (Bourdieu et Boltanski, 1975 :21).

Deux idées essentielles sont mises en relief dans ce propos : la première est que la rhétorique en tant que construction ou en tant qu'institution, bien qu'elle représente l'héritage ou disons le capital culturel et linguistique d'une minorité des héritiers, constitue un enjeu de lutte pour toutes les classes sociales engagées au sein de la lutte sociale pour évaluer leurs produits culturels et linguistiques dans le marché et particulièrement dans le système d'enseignement.

La deuxième idée maîtresse qui traverse ce propos porte sur la définition de la rhétorique. Selon les auteurs, la rhétorique se définit elle-même à travers le contrôle, la surveillance, la censure voire l'exclusion ou le reniement des pratiques populaires. Prenons l'exemple des dictionnaires, si l'on a besoin d'illustration. Un dictionnaire est produit dans le souci de « fixer la langue » dans un moment historique déterminé. Cela va sans dire. Mais il se trouve que ce souci de « fixer la langue » est inséparablement lié à celui de l'épurer. Un recensement des usages linguistiques est toujours lié au souci d'exclure ou d'effacer les usages populaires et notamment ceux qui s'éloignent le plus de la norme et des valeurs esthétiques ou linguistiques établies.

(L1) est une héritière. Elle est un exemple parlant de cette rhétorique ou de cette éloquence qui impose des différences, qui sépare et divise, qui bâtit des limites et des barrières, qui se distingue indéniablement par sa rareté et par son originalité. Bien souvent, cette usagère de Facebook s'y donne complètement à l'écriture de la poésie. Aussi, décrit-elle la vie sous le régime de Ben Ali en ces termes :

(L1), A.C.A.B.

Vivre sous un régime où la police est Reine,
Où nous sommes victimes de pratiques inhumaines :
Matraque, parties intimes, sévices et doubles peines...
La torture est un crime : ACAB coule en mes veines !

Écrire de la poésie est un exercice sélectif d'élite sociale. Ce quatrain est composé de quatre alexandrins qui finissent par une rime suffisante [En]. La locutrice décrit la souffrance du peuple tunisien sous le régime de Ben Ali en utilisant le champ lexical du supplice : « pratiques inhumaines », « Matraque », « doubles peines », etc. La police est comparée à « une Reine » dans l'état policier de l'ancien président. La chute est un cri de révolte et d'espoir : la locutrice refuse ces pratiques de torture inhumaines de la police. Elle les dénonce non pas directement mais à travers une série d'images poétiques : « ACAB coule en mes veines ».

En guise de conclusion provisoire :

Résumons-nous. Nous nous sommes interrogée tout au long de ce chapitre sur la distribution sociale inégale de la culture écrite à travers le Facebook.

L'enquête nous a appris que les enfants issus des classes populaires sont souvent réduits au silence. En effet, ils prennent rarement la parole. Et quand ils osent s'exprimer, ils se réfugient dans les émoticônes et les émojis pour exprimer leurs sentiments et leurs émotions. Leur vocabulaire est rudimentaire. Les structures syntaxiques sont simples et se réduisent à des interjections, des groupes nominaux, des proverbes ou des phrases idiomatiques. L'enchaînement des interactions est prévisible. Le français et ce qui en suit de code-switching et d'emprunts est absent ; les seuls emprunts enregistrés dans leurs échanges sont ceux qui sont si intégrés à l'arabe tunisien qu'ils passent pour inaperçus. Ne maîtrisant pas la/ les langue officielle (s) et légitime (s), ils ne maîtrisent pas aussi la compétence néographique. Ajoutons l'importance des liens communautaires et interpersonnels qui ne laissent pas de place à l'expression de la subjectivité et de l'individuel. En somme, leur parler se résume, en fait, à ce que Bernstein appelle « le code restreint ».

Par contre, les classes moyennes et aisées maîtrisent aussi bien la compétence néographique que la / les langue (s) légitime (s) et changent de style selon la situation et selon l'interlocuteur. Ils sont généralement des bilingues accomplis qui s'expriment couramment en français et en arabe. Les émoticônes ne sont utilisés que pour une finalité illustrative et occupent un rôle facultatif de second plan. La production verbale est importante, l'étendue du vocabulaire est vaste, les structures syntaxiques sont complexes et réduisent à néant le degré de prévisibilité. L'individu occupe une place primordiale. Le souci de distinction peut se lire à différents niveaux : on a vu comment L1 refuse d'utiliser les émoticônes et choisit une tactique personnelle pour exprimer ses sentiments sans rompre la fluidité de sa parole : « (sourire) », « (tristesse) », « (rire) », etc. On a même enregistré chez la même locutrice une grande sensibilité stylistique et poétique d'où son recours aux figures de styles et de rhétoriques, au sens figuré, à des tours et à des détours recherchés.

Si Facebook nous a permis de mieux voir les inégalités linguistiques face à la culture écrite en Tunisie, il faut reconnaître que c'est grâce à ce réseau que les jeunes issus des classes populaires ont repris

contact avec l'écrit. Il est vrai que leurs productions verbales demeurent timides et ne répondent pas aux exigences du marché linguistique. Mais ils écrivent quand même à leurs façons. Et c'est en ceci que la prise en compte de ces productions à l'école pourrait être utile pour rassurer l'apprenant, réduire son insécurité linguistique et pour partir de ses propres pratiques de l'écrit comme l'a déjà proposé Liénard (2011) :

« Il nous paraît important que l'école prenne en compte cette pratique scripturale nouvelle et qu'elle la considère [...] non comme un usage déviant du français normé mais comme une variété de ce français, pertinente dans des situations de communication données et qu'il convient de décrire. Plutôt que d'ignorer ou de refuser un usage de la langue développé si largement chez les élèves, nous préconisons d'en introduire l'étude au sein de la classe. » (Liénard, 2011, 12)

Blanchot en parlant des Sirènes disait que « leurs chants étaient imparfaits » mais il s'agit d'un « chant encore à venir », un chant qui conduit « le navigateur vers cet espace où chanter commençait vraiment ».

Chapitre III : Révolution et explosion verbale :

Introduction :

Quel lien peut-on concevoir entre la politique et la poétique ? Quel rapport peut-on établir entre la révolution politique en tant qu'action qui tend à transformer la réalité, en tant que moment d'effervescence, d'hérésie et de subversion et la révolution symbolique en tant que travail sur la culture et le langage, en tant qu'explosion verbale et fête de la parole en liesse, en tant que tentative d'enfantement et de création des mots nouveaux pour penser et concevoir des axiomatiques nouvelles inventées par un ordre discursif nouveau ? Quel rapport, quelle correspondance, quelle homologie, quelle filiation peut-on construire entre la révolution en tant que situation d'anomie et d'attente où l'on ressent le besoin et l'urgence et l'obligation de changer le monde et la révolution symbolique en tant que besoin de changer le verbe, de formuler l'informulé, de « creuser le vers » (Mallarmé, 1953 : 297) et de se donner d'une manière frénétique et sans relâche au travail infini et sans limite de nomination et de dénomination, de baptême et de re /baptême, de signature et de contre-signature mais aussi en tant qu'invention d'une langue nouvelle à l'intérieur d'une langue ancienne et en tant que tentative « *d'ouvrir une brèche dans la croûte des codes, des idées reçues et des stéréotypes, une brèche par où on pourrait voir la lumière et par où passera le sens* » (Duvignaud, 1982 : 110) ? Une révolution véritable n'est-elle pas celle qui parvient non pas uniquement à donner du pain à ces enfants qui dessinent avec leurs estomacs rapetissés ce qu'on appelle la « géographie de la faim », comme on l'entend souvent, mais à faire en sorte que « *la poésie soit pour tous et non pour un* » pour parler comme Lautréamont (Ducasse, 2001 : 379) que l'on parvienne à « *changer les mots pour changer les choses* » » comme disait encore une fois Mallarmé (Mallarmé, 1998 : 481) et que l'on réussisse à « tuer Dieu en tuant la grammaire » (Nietzsche, 1980, paragraphe 108 : 125) en ce sens où l'on parvient, en changeant l'ordre des mots, à changer les catégories sur lesquels reposent nos manières de penser et de voir le monde ? Une révolution véritable n'est-elle pas celle qui cherche toujours à tempérer et à réduire le caractère fasciste de la langue en ce sens où le fascisme, révélait Roland Barthes dans son cours inaugural au Collège de France, « *ce n'est pas d'empêcher de dire, c'est d'obliger à dire* » (Barthes, 1978 : 16). Chercher à réduire, ce caractère fasciste de la langue en faisant installer dans les plis et les creux de cette dernière des fragments épars et des bribes de sons et de sens de cette parole inutile qui ne sert à rien, celle-là même des inadaptés, des dissidents, des anomiques, des barbares, des poètes et des grands rêveurs. Et cela non seulement pour subvertir, pour contaminer, pour disloquer, pour mettre en panne les mots de la tribu, les mots par trop lisses et par trop socialisés mais aussi pour séduire, surprendre, étonner, fasciner, émouvoir, jouir et faire jouir en donnant ainsi l'ascèse, l'élan et la force d'inventer une langue nouvelle ? Une révolution véritable n'est-elle pas celle qui, au lieu d'imposer la terreur et son cortège habituel de normalisation, de massification, de standardisation et d'ossification de la langue, cherche à « faire du langage une fête » (Barthes, 1978 : 20) en vue de permettre à l'homme ordinaire, celui-là même qui a toujours été domestiqué

et pris à la taille, celui-là même qui a toujours été parlé par les autres, celui-là même qui a toujours pris sur lui-même et sur le monde le jugement et le point de vue des autres, permettre, avons-nous dit, à cet homme à revenir à lui-même, à sa dignité, à sa spontanéité, à sa sauvagerie, à sa résistance et à son être d'homme total, d'homme authentique, d'homme voyant parmi les voyants ? Une véritable révolution n'est-elle pas celle qui parvient à tricher avec la langue (Barthes, 1978 : 16), à mutiler, à taillader, à violenter, à trouser la langue commune, forme stable, sécurisante et habitable de l'humaine condition ? Une révolution véritable n'est-elle pas celle qui sait déstabiliser, qui sait faire secouer, qui sait faire trembler les usages domestiqués et usés de la langue commune en élevant l'étendard de la langue que l'on invente à ses plus hautes crêtes et à ses plus hautes limites de prosodie, de sonorité et de musicalité ? Une révolution véritable n'est-elle pas celle qui parvient bon gré mal gré à faire bégayer et à faire balbutier la langue ordinaire de l'homme ordinaire, cette langue rauque et murmurante que l'on entend à peine ?

Nous posons toutes ces interrogations qui tournent autour du rapport du politique à la poétique pour voir, au juste, ce que la révolution tunisienne de 2011 a apporté véritablement à l'art de dire au sein de « l'agora » et de la place publique, en général, et aux parlers des jeunes sur Facebook, en particulier.

Pour pouvoir avoir des « bouts de vérités » selon l'expression de Freud (Freud, 2010 : 50) des bouts de réponses à ces interrogations, nous avons engagé l'enquête dans une triple direction. Dans un premier moment de l'analyse, nous avons braqué toute l'attention sur la situation. Dans un deuxième volet, nous avons porté l'enquête sur les acteurs. Dans la troisième et dernière étape, nous nous sommes interrogée sur le contenu. Expliquons-nous plus en détail pour éviter tout amalgame et tout malentendu.

En effet, en ce qui concerne notre premier volet, nous entendons par situation ce moment révolutionnaire, ce moment de crise, ce moment d'anomie et d'attente où l'on assiste pour la première fois dans le pays à une véritable prise de la parole et une véritable explosion verbale semblable en cela à plusieurs égards à ce qui a eu lieu en France en mai 1968 et aussi ce qui a eu lieu en France au moment de la prise de la Bastille en juillet 1789 et également au moment de la Commune de Paris en juin 1871 et ce qui a lieu en Chine en 1949 et en Russie en octobre 1917. Nous convoquons ici particulièrement Duvignaud mais aussi Bakhtine pour nous aider à comprendre le rapport entre la révolution, la fête populaire ou le carnaval et ce qui s'ensuit d'anomie et de subversion d'une part et l'explosion verbale à la place publique et dans les réseaux sociaux d'autre part. On verra si la révolution en Tunisie était ou non une fête populaire, était ou non un carnaval, était ou non un moment d'anomie et de secousse de sens qui a su renverser l'ordre du discours établi.

En ce qui concerne la deuxième direction de notre enquête, nous entendons par acteurs ces « gueules » qui s'ouvrent pour la première fois pour témoigner, pour crier, pour « taper fort » après avoir été depuis longtemps des bouches cousues et fermées à jamais. Il se peut ici que Michel de Certeau puisse nous être d'un grand secours pour comprendre, interpréter et donner sens à ces « expériences singulières », à ces « gueules » qui s'ouvrent subitement dans ce moment de crise pour témoigner, pour « rendre la

communication impossible » (Genet, 1976 : 106) et pour semer la pagaille dans la place publique et sur Facebook en tant que lieu de rassemblement de tous les jeunes de la cité. Ce sont là les prophètes de cette révolution. Nous voulons comprendre d'où ils viennent, comment ils viennent. Comment se sont fabriqués en tant que prophètes ou sorciers ou magiciens ou guérisseurs ou médecins de la parole, de l'éloquence et de la rhétorique et comment ils font pour se défendre, pour lutter, pour se bagarrer contre les mots anciens, comment ils font pour mutiler la langue dominante et lutter contre l'ordre du discours ancien. Bakhtine (1970), Barthes (1978), Duvignaud (1986), Ponge (1942), Françoise Gadet (1982) et bien d'autres vont nous accompagner et vont nous être d'un grand secours pour mener à bien cette réflexion sur ce travail de mutilation de la langue dominante, celle précisément des vainqueurs qui sont en train de se déchoir, de se déclasser et de dégringoler du sommet de la montagne où ils ont été bien assis.

Quant à la dernière étape ou le dernier volet de notre investigation, nous entendons par contenu tout ce discours nouveau qui s'instaure petit à petit, toutes ces inventions tant au niveau de la syntaxe qu'au niveau du lexique, de la sémantique, de la rhétorique ou du code qui est en train de se tisser et de prendre forme petit à petit à la place publique et sur Facebook. Dans ce dernier point de notre exposé, nous suivrons les traces de cette parole révolutionnaire ou révoltée, de cette parole dissidente et subversive, de cette parole inopinée, infinie et sans limite dans les pages du Facebook pour voir si cette nouvelle parole est purement et simplement une parlerie qui sert essentiellement à exorciser cette situation étrange et étrangère, l'ombre des ombres ou si elle est un nouveau « parler-vision ou conception du monde ». (Lucien Goldmann, 1959).

1. La révolution tunisienne s'ouvre sur une situation d'anomie :

1.1. La révolution : un moment de rupture :

Toute révolution véritable, toute contestation du cours du monde, toute tentative de secouer ce que Nietzsche appelle « le sérieux officiel ou les valeurs en cours » (Nietzsche, 1974 : 309) toute tentative de bouleverser les hiérarchies sécurisantes et ce qui s'ensuit de politique et de politesse, toute tentative de troubler ou de subvertir le sens institué de la vie et des rapports entre les mots et les choses, toute résistance, toute rupture véritable, tout combat contre l'établi constitue en soi une mutation, un changement profond, une hérésie et une subversion.

Parler, en effet, de révolution revient à parler d'un moment exceptionnel, d'un moment extraordinaire qui ne se produit qu'exceptionnellement dans l'histoire de l'humanité. Parler, en effet, de révolution revient, au fond, à parler d'un moment historique de haute signification, de haute signification et de haute valeur symbolique puisque c'est le moment même où l'on assiste à un véritable séisme, à un véritable tremblement de terre, à un véritable renversement du monde où les premiers sont devenus les derniers et *vice versa*. C'est un moment historique privilégié où l'on assiste au déclin d'un monde et à la montée d'un autre, à la destruction d'un ordre social tout entier y compris sa hiérarchie, sa politique, sa politesse et ses institutions linguistiques, culturelles et symboliques de socialisation, de normalisation et de

répression et, corrélativement, à l'édification ou à la construction d'un autre tout à fait différent. Il y a là un moment privilégié où l'on assiste à l'agonie et à l'effondrement d'un système économique, social, culturel, linguistique et politique ou, disons, d'un « mode de production » – au sens que Marx donne à ce terme – et à la germination et à l'enfantement d'un autre.

À vrai dire, nous nous trouvons en présence d'une situation de rupture, période où les valeurs anciennes ont disparues ou sont en train de disparaître lentement mais sûrement et progressivement et où les valeurs nouvelles ne sont pas encore là puisque leur élaboration est toujours en cours. Ces moments de rupture, de discontinuité et de tremblement de sens sont des moments d'attente, d'angoisse, d'hésitation, de balbutiement, de titubation, d'errance, de tourmente et de turbulence. Mais aussi, ce sont des périodes de rêve, de descente dans les profondeurs, de fouille dans les fins fonds des Êtres et des choses, de germination et d'enfantement dans la douleur et dans la jouissance d'une nouvelle aube et d'un nouveau bruissement ou tintement du petit matin. Ce sont des périodes de travail de soi sur soi, période de grande traversée des apparences pour aller si loin en nous-mêmes, période de doute, d'interrogation, de mises en question des dogmes, des stéréotypes, des idées reçues, des mythologies, des religions et des grandes vérités. Périodes de recherche, de quête, de requête, d'enquête en vue de secouer et de faire trembler les relations coutumières des mots et des choses et de pouvoir, par cela même, essayer « *d'ouvrir une brèche, comme disait Jean Duvignaud, dans la croûte des codes, des idées reçues et des stéréotypes. Une brèche par où passera le sens* », une brèche par où on pourrait voir la lumière. (Duvignaud, 1982 :110.)

Dans « L'automne du Moyen-Âge », Huizinga nous montre que la période dite de Moyen Âge, celle-là même du XII^{ème}, XIII^{ème}, XIV^{ème}, XV^{ème} et XVI^{ème} siècle en Europe occidentale n'a jamais été une période de déclin et d'obscurité comme nous l'avons appris à l'école et dans les manuels scolaires mais un moment où l'on pense, où l'on réfléchit, où l'on rêve, où l'on va si loin en nous-mêmes, où l'on cherche à élaborer une nouvelle manière de voir et de penser le monde. On a abouti au XVI^{ème} siècle à la renaissance c'est-à-dire au capitalisme ou encore à l'accumulation du capital. On aurait pu aboutir, affirmait Huizinga, à l'art baroque et à ses excès c'est-à-dire à autre chose tout à fait différente. La renaissance en tant que mouvement de pensée qui donne une importance capitale à la raison, à la science et à l'accumulation du capital a été une option que l'on a choisie en Europe occidentale et non pas la seule voie possible qui s'est offerte à l'occident, laissait dire Huizinga. (Huizinga, 2002)

Cette situation de gesticulation, d'hésitation, de grande transformation, cette situation de rupture et de transition est porteuse pour un esprit conservateur tel que Durkheim (2013) de désordre et de tourmente et ce qui s'ensuit de suicide, de dépression, de maladie mentale et d'insécurité et d'anomie mais pour un révolutionnaire comme Marx (1986), elle annonce, au contraire, la naissance et la germination d'un ordre nouveau où ceux qui sont brisés économiquement, socialement, culturellement et politiquement n'ont rien à perdre mais tout à gagner.

1.2. Bouazizi : une individualité anémique :

Ce moment de rupture, ce moment de destruction d'un ordre et la construction d'un autre a eu lieu en 2011 en Tunisie. Nous avons assisté, en effet, en ce moment extraordinaire où l'on voit un Bouazizi, un jeune parmi les jeunes, un jeune de Sidi Bouzid, un jeune issu d'une de ces régions de la Tunisie profonde, d'une de ces régions longtemps marginalisées, longtemps exclues, longtemps oubliées de l'indépendance, un jeune qui n'a rien appris de cette école des pauvres ou de cette université pauvre qui n'apprend rien, un jeune qui se retrouve, comme tous les jeunes de la Tunisie profonde, sans expérience, sans « background », sans qualifications, sans outils, sans rien ou presque rien dans la rue en train de tourner en rond et de trimer comme un chien dans la boue, un jeune, en fait, brisé politiquement, socialement et culturellement comme tous les jeunes issus des classes défavorisées de la Tunisie profonde, pour toutes ces raisons, on le voit se décider de se donner la mort et de se brûler vif à la place publique comme si cela était une offrande non pas aux Dieux, aux saints et aux prophètes mais à une masse silencieuse qui n'a pas su se secouer malgré le vol, le viol, le silence, le mépris et l'aliénation de toutes sortes. Il faut, en effet, que la mort saisisse le vif pour que la vie, la vraie vie puisse renaître de nouveau de la cendre. « *Si je ne me brûle pas, si tu ne te brûles pas, si nous ne nous brûlons pas, comment les ténèbres deviendront-elles clarté?* », écrivait le poète turc Nâzım Hikmet dans son poème « Comme Karem ». (Hikmet, 2009 : 35)

Par ce sacrifice de son être et de son corps, par ce don de soi, par ce prestigieux festin, par cette grande consommation et par ce véritable *potlatch* où l'on mange et l'on boit à satiété, symboliquement et allégoriquement parlant, cela va sans dire, la chair et le sang de celui qui a voulu se prêter à ces jeux dangereux, par toute cette scène d'une très grande connotation symbolique et d'une très grande éloquence, Bouazizi a déclenché – sans le vouloir réellement et sans s'en rendre compte – un tremblement de terre pour ainsi dire, une secousse de sens, une tempête de vent et de sable qui a laissé derrière elle sur le sol ici et là des destructions énormes, des fêlures, des fissures, des fentes, des cassures graves, des véritables descentes dans les profondeurs. Tous ces bouleversements matériels, culturels et symboliques s'ouvrent, comme une plaie béante qui ne peut en aucun cas se cicatriser, à une situation d'anémie.

1.3. Le concept d'anémie : essai de définition :

Essayons d'examiner de très près ce que nous entendons par situation d'anémie. Il est à noter que le concept d'anémie a été forgé par Jean Marie Guyau (Guyau, 1884).

Puis, il a été repris par Durkheim sans citer Guyau et sans nous dire d'où il l'a emprunté pour essayer de comprendre cette période de transition entre la France rurale et paysanne et la France urbaine lors de la révolution industrielle, d'une part, (Durkheim, 1893), et, d'autre part, pour comprendre ce que c'est que le « suicide anémique » (Durkheim, 1960)

Il faudrait attendre Jean Duvignaud pour que ce concept d'anémie soit repensé et approfondi. On ne dira jamais assez combien la notion d'« anémie » est au centre de l'œuvre littéraire, théâtrale ou sociologique de Jean Duvignaud. Si, en effet, la clé de voûte de toute l'œuvre de Bourdieu est le concept de

reproduction, si la clé de voûte de toute l'œuvre de Foucault est le concept du *grand enfermement*, si la clé de voûte de toute l'œuvre de De Certeau est la notion de *pratique singulière dans le quotidien*, on pourrait aussi dire que la clé de voûte de toute l'œuvre de Duvignaud est le concept d'*anomie*. Or, justement qu'est-ce que Duvignaud entend par « anomie » ?

« Si le mot d'« anomie » a un sens, il désigne les manifestations « incasables » qui accompagnent le difficile passage d'un genre de société qui se dégrade à un autre qui lui succède dans la même durée, et qui n'a pas encore pris forme. Nous sommes dans l'écluse ». (Duvignaud, 1986 :3)

Ce propos par trop éloquent de l'auteur de « L'essai sur l'anomie : hérésie et subversion » nous éclaire sur trois points.

Le premier point est relatif à la délimitation du concept. Si on suit Duvignaud, on se rend compte que parler d'anomie revient, en définitive, à parler de cette ascèse, de cette passion infinie et sans limite, de ce désir intarissable, de cette secousse de sens, de cette descente dans l'intraduisible, dans les profondeurs encore obscures de l'expérience muette, inopinée, non encore verbalisée, non encore vécue... Autrement dit, parler d'anomie revient, en définitive, à parler de cette illumination, de cette voyance, de cet effort d'anticipation, d'invention, de création, de germination ou d'enfantement d'une expérience en train de se faire, d'une expérience inachevée qui n'est pas encore tout à fait élaborée, qui n'a pas encore abouti, qui n'est pas encore accomplie, qui n'est pas encore là.

Le deuxième point se rapporte à l'espace ou au lieu de la genèse ou de la naissance de ce concept. En effet, ce propos de Duvignaud nous montre que l'anomie ne peut pas avoir lieu dans les moments d'épanouissement et de progrès. Cela veut dire que l'anomie ne peut se déployer que dans les situations de crise et de délabrement. Autrement dit, que dans les situations extraordinaires telles que celles des révolutions, d'hérésie ou de subversion ou aussi à l'occasion des carnavals et des fêtes populaires où l'on vit dans un monde renversé, dans un monde dessus dessous. Cela équivaut à dire que l'anomie se déploie concrètement dans ce qu'il appelle « l'écluse » l'entre-deux, le vide, le trou, la béance, l'abîme, bref la rupture et la descente dans les profondeurs.

Le troisième point et le dernier montre l'objet sur lequel ce concept travaille. Étant donné que ce concept se déploie dans un vide ou, disons, dans un abîme qui sépare deux mondes : le monde ancien qui est en train de disparaître et le monde nouveau qui est en train de naître, le concept d'anomie et ce qui en suit de délabrement et de construction, de subversion et de restauration servent à accompagner l'agonie de l'ancien régime ou l'ordre ancien et à la fois à anticiper dans l'élaboration et l'édification de l'ordre nouveau.

L'anomie et ce qui en suit de ce désir infini et sans limite d'illumination, de descente dans l'intraduisible, de passion d'hérésie et de subversion et de besoin de secouer l'ordre établi ne vont pas contaminer dans cette période de crise toutes les classes, tous les groupes et tous les individus de la société mais ils vont se concentrer sur quelques individualités que Duvignaud appelle des *individualités*

anomiques. Ces individualités ce sont ces « gueules » qui s'ouvrent subitement pour construire et instituer, pour voir et concevoir ce monde nouveau. Nous les appelons les « prophètes ».

2. Les prophètes de la révolution sur Facebook et hors de Facebook :

Comment les prophètes ont-ils été inventés ? Qui sont-ils au juste ? Et quelle est, au fond, la vocation ou la mission d'un prophète ? Nous allons essayer de répondre à ces questionnements un à un.

2.1. La fabrication des prophètes :

Il est à rappeler que l'enquête anthropologique n'a jamais enregistré l'invention des Dieux et des prophètes comme elle n'a pas enregistré la fabrication des magiciens et des guérisseurs dans les moments d'abondance, de prospérité et de progrès et également dans les moments ordinaires où la société se plaît, comme disait Mauss, à « se payer elle-même de la fausse monnaie de son rêve », (Mauss, 1950 : 119), à appréhender le monde naturel et social comme il devrait être appréhendé, c'est-à-dire comme allant de soi. C'est précisément dans les moments d'incertitude, dans les moments d'effondrement et de tourmente, dans les moments de crise, dans les moments où le monde tourne à l'envers que nous assistons à la fabrication des prophètes.

Pour illustrer ce propos, nous nous arrêtons brièvement sur le résultat de deux enquêtes.

La première illustration vient du travail de Jacques Berque. Dans un article sur la tribu nord-africaine, article qui a fait couler beaucoup d'encre, Jacques Berque disait que le paysan maghrébin, face aux agressions coloniales, tend à dresser partout sur sa propre terre et dans tous les coins de son territoire des saints et des marabouts tout se passe comme si la paysannerie maghrébine se mettait à inventer des saints et des marabouts qui sauraient affronter les forces coloniales et par cela même à réparer ses pannes et ses blessures béantes. (Berque, 1954)

La deuxième enquête à laquelle nous nous référons est celle de Bourdieu. Dans un article sur le champ religieux, Bourdieu convoque des anthropologues visionnaires tels que Mauss, Weber, Wallis et Pritchard pour mettre le doigt sur les conditions favorables et propices à l'apparition ou, disons, à l'invention des prophètes. Il s'exprime en ces termes :

« De même que le prêtre a partie liée avec l'ordre ordinaire, de même le prophète est l'homme des situations de crise, où l'ordre établi bascule et où l'avenir est suspendu. Le discours prophétique a plus de chances d'apparaître dans les périodes de crise ouverte ou larvée affectant soit des sociétés entières, soit certaines classes, i.e. dans les périodes où les transformations économiques ou morphologiques déterminent, dans telle ou telle partie de la société, l'effondrement, l'affaiblissement ou l'obsolescence des traditions ou des systèmes symboliques qui fournissaient les principes de la vision du monde et de la conduite de la vie. Ainsi comme l'observait Max Weber, « la création d'un pouvoir charismatique [...] est toujours le produit de situations extérieures inhabituelles » ou d'une « excitation commune à un groupe d'hommes, suscités par quelque chose d'extraordinaire » [Weber, Max (1971) Économie et Société, tome II, p. 442] Et de même, Marcel Mauss notait : « des disettes, des guerres, suscitent des

prophètes, des hérésies ; des contacts violents entament même la répartition de la population, la nature de la population, des métissages de sociétés entières. (C'est le cas de la colonisation) font surgir forcément et précisément de nouvelles idées et de nouvelles traditions. [...] Il ne faut pas confondre ces causes collectives organiques, avec l'action des individus qui en sont les interprètes plus que les maîtres. Il n'y a donc pas à opposer l'invention individuelle à l'habitude collective. Constance et routine peuvent être le fait des individus, novations et révolution peuvent être l'œuvre des groupes, des sectes, des individus agissant par et pour les groupes. [Mauss, Marcel (1968) Œuvres, III, Paris : édition de Minuit. pp. 333 – 334]. Wilson D. Wallis observe que les messies surgissent dans les périodes de crises en relation avec une aspiration profonde au changement politique, et que « quand la prospérité nationale refléurit, l'espérance messianique s'évanouit » [Wallis, W. D. (1943) Messiahs, Their Role in Civilization, Washington, American Council on Public Affairs, p.182.] De même enfin, Evans Pritchard note que le prophète est lié à la guerre : « la principale fonction sociale des principaux prophètes du passé était de diriger des raids sur le bétail des Dinka et les combats contre les différents groupes étrangers du nord » [Pritchard (1968) Les Nuer, Paris : Gallimard, p. 45] (Bourdieu, 1971 : 331 - 332)

À l'instar de ces situations anomiques, la révolution tunisienne, qui semble être à première vue une révolution spontanée, sans aucun encadrement, a sans doute été propice à la fabrication et à la multiplication des prophètes. Et tout d'abord, qu'est-ce qu'un prophète au juste ?

2.2. Le prophète : un mandaté à parler de la révolution ?

Un mandaté à parler de la révolution ? À vrai dire, le prophète n'est pas un élu. Si on doit vraiment être précis, un prophète n'a jamais été mandaté par personne. Lui-même, il n'a pas choisi d'être ce qu'il est. Ce n'est pas, comme on dit, un prophète qui veut. Il est tout simplement la personne la plus meurtrie, la plus atteinte, la plus affectée par cette situation d'anomie, la plus touchée dans son corps, dans son cœur et dans son âme par l'effondrement des valeurs en cours et la plus traversée par ce désir infini et sans limite d'hérésie et de subversion. C'est le cas de L3 et L2 : le premier fut libéré la veille de la Révolution. Sa libération a été perçue comme un acte symbolique qui a donné beaucoup de joie et d'espoir dans les cœurs des jeunes. On peut lire sous leurs plumes :

- je ne te connais pas mais j ai appris que tu es un HERO . tu merites admiration et respect et en plus tu es très beau ton sourire illuminera le peuple tunisien Insha
- Revoir ce sourire sur le visage de la liberté....Merci Khaled.
- Merci les ami-e-s notre jeunesse de la révolution de dignité
- mabrouk ya Azouz
- L'avenir d'un pays et du monde ==> les jeunes. La démarche de Aziz est courageuse et citoyenne, c'est un résistant dans cette dictature et son action conscientise probablement certains aînés. Je souhaite une longue et belle route au fils de Khaled, il a l'étoffe pour participer et s'engager à une réflexion pour un projet de société Allah, Congratulations

Pour le cas de Lina Ben Mhenni (L2), qui grâce à son blog « tunisian girl » a réussi à faire entendre sa voix et à militer pour la liberté. Elle fut considérée comme l'une des voix de la révolution tunisienne et on peut lire sur son mur des propositions pour qu'elle soit la porte-parole des jeunes Tunisiens :

L2 bonjour!pourquoi tu ne te presente pas comme porte parole des jeunes afin d'encadrer la révolution et. remplir le vide de cette jeunesse populaire.je pense qu'il faut des délégués de chaque région du pays qui formerait un comité indépendant de jeunes pour les jeunes qui seront leurs représentants dans le gouvernement*de*transition.c'est très important et meme crucial pour l'avenir des acteurs de la revo.. l'union fait la force bon courage!!!!

Si nous empruntons les termes de Duvignaud, nous dirons que le prophète est celui qui a été précisément le point d'imputation de ce désir infini et de cette attente de l'inopiné, du non encore élaboré, du non encore vécu. Dans son livre sur l'anomie, Duvignaud montre comment Nietzsche, Hölderlin, Rimbaud, Bataille, Genet, Artaud ou Van Gogh, pour ne prendre que ceux-ci, ont été touchés certainement plus que les autres artistes, écrivains ou poètes de leurs époques par ce désir effervescent irrigué par l'anomie. ((Duvignaud, 1983 : 30)) Et si on jette un regard sur la littérature du XIX siècle, sur cette littérature qui exprime le mieux le passage si difficile et si douloureux de la France paysanne c'est-à-dire de la France des terroirs, de la France rurale à la France urbaine, industrielle et capitaliste, on se rend compte que certains personnages de Balzac, de Stendhal ou de Flaubert tels que Vautrin, Julien Sorel ou Emma Bovary sont affectés par l'anomie plus que n'importe quel autre personnage romanesque des auteurs ou des œuvres citées. Vautrin, Julien Sorel ou Madame Bovary, ces dissidents, ces mécontents et ces insatisfaits cherchent à réaliser ce qu'ils souhaitent réaliser vraiment : être autre chose qu'eux-mêmes, être autre chose que des provinciaux, que des exclus, que des vauriens. Ce sont des personnalités extraordinaires, emportées comme elles sont par un élan de subversion de l'ordre établi à la manière d'Antigone, des personnalités anomiques que rien ni personne ne peut les arrêter dans leur résistance contre la bêtise, contre le mépris, contre la platitude d'une langue ordinaire et ce qu'elle draine de stéréotypes et d'idées communes et sécurisantes. Ce sont des individualités que rien ni personne ne peut les arrêter dans leur obstination de sonder un réel plus réel que le réel. Au fond, ils sont des Zarathoustra qui regardent au monde d'en haut. Ce sont des femmes et des hommes de grand incendie et de grande fureur, des prophètes, en fait, au sens plein du terme.

« Si le soleil ne brille que pour la bourgeoisie, eh bien camarades, nous éteindrions le soleil. » Ce cri strident qui se lève au ciel comme un grand vent est celui de Trotski qui parle ainsi en 1917 en Russie du haut d'une tribune. Ce cri strident de Trotski, on l'a entendu du haut des tribunes des forums et des places publiques de la Tunisie de 2011. Ces « gueules » qui s'ouvrent pour la première fois après avoir été cousues depuis des siècles cherchent, elles aussi, à éteindre le soleil, s'il le faut, « pour rendre la communication impossible » avec la bourgeoisie (comme disait Jean Genet, (Genet, 1976 : 106), éteindre le soleil s'il le faut pour qu'il n'y ait plus un monde des riches et un monde des pauvres mais un seul monde où il n'y a ni barrières ni démarcation ni distanciation. Des « grandes gueules » qui s'ouvrent pour ne plus se fermer. Et

des prophètes du haut des tribunes sur Facebook et dans la place publique commencent à dire ce qu'il y a à dire au moment des crises et d'effondrement où il est autorisé à dire ce qui a été interdit de dire dans les moments ordinaires.

2.3. La mission des prophètes : formuler l'informulé :

On n'insistera jamais assez sur le lien ou le rapport toujours de mise entre la révolution politique et la révolution symbolique. Toute révolution symbolique présuppose une révolution politique. Et toute révolution politique ne peut se réaliser pleinement qu'en réalisant une révolution symbolique en inventant les nouvelles catégories d'entendement et de perception.

Seulement voilà : à ses débuts, il est attendu et prévu qu'une révolution politique tâtonne, hésite, titube comme une personne qui a trop bu. Ne trouvant pas les mots justes pour dire les choses, les prophètes et les représentants du nouvel ordre politique cherchent à se définir par ce qu'ils ne sont pas.

Dans ces moments d'hésitation et d'errance, et tant qu'on n'a pas retrouvé les nouveaux mots et les nouvelles catégories de classement, de reclassement ou de déclassement, on continue non seulement à prendre sur soi-même et sur le monde les schèmes de perception du monde renversé mais aussi et surtout à penser le monde renversé avec les produits, les mots et les schèmes du monde à renverser. D'où l'urgence, pour s'en sortir de cette impasse et pour ne pas tourner en rond de recourir au culturel et au symbolique et de faire appel aux prophètes.

Le véritable prophète est celui qui parvient à dire ce qu'il faudrait dire dans ces moments d'effondrement du langage légitime et des catégories légitimes de classement qui, auparavant, donnaient sens à la vie et au monde. Le prophète qui réussit est celui qui parvient à être à la fois le fossoyeur de l'ordre ancien et l'accoucheur de l'ordre *nouveau*, qui cherche et trouve comment formuler l'informulé, autrement dit comment verbaliser l'expérience muette ou mieux encore comment mutiler le parler des vainqueurs et des dominants et ce qui s'ensuit de logique, d'entendement, de perception et du jugement du goût et, en même temps, comment inventer une langue nouvelle capable de nous fournir des schèmes nouveaux pour l'appréhension, la lecture et le déchiffrement du monde. Voilà en quoi consiste la vocation ou la mission des prophètes. Vocation ou mission sur laquelle nous allons porter l'enquête dans ce troisième et dernier point qui suit de notre exposé.

3. Révolution et explosion verbale :

Selon « le petit Robert », parler d'explosion, c'est parler d'une manifestation soudaine et violente, d'une bouffée, d'un débordement et d'une détonation. Exploder, disait encore « le petit Robert » c'est éclater, s'étendre, se développer largement et brusquement.

Or, il n'y a que dans les moments de crise que l'explosion verbale trop longtemps contenue, très longtemps inhibée, très longtemps reléguée à l'inconscient, très longtemps exclue et chassée de l'espace

publique, très longtemps frustrée, étouffée et réduite au silence, pourrait brusquement éclater, s'étendre et se développer. Des bouches cousues depuis des siècles s'ouvrent brusquement et d'une façon inattendue. Des « grandes gueules » qui s'ouvrent après un silence lourd comme du plomb et qui ne se ferment jamais. Et comment peut-on arrêter une vanne une fois qu'elle s'explode comme une bombe ?

Pour pouvoir enquêter sur ce phénomène, sur l'explosion verbale sur Facebook et hors de Facebook en Tunisie au moment et après la révolution, nous pointons l'interrogation dans une triple direction.

Dans un premier moment, nous allons délimiter la notion d'explosion verbale en la confrontant à la notion de carnaval telle qu'elle a été définie par Bakhtine , d'une part, et à la réalité tunisienne au moment de la révolution en 2011, d'autre part.

Dans une deuxième direction, nous allons montrer comment cette explosion verbale a essayé de mutiler, de déchiqueter et de prendre à la taille la langue officielle, la langue légitime, la langue blanche (Gadet, 1983), la langue des dominants et des vainqueurs jusqu'à ce que cette dernière renonce à sa propre logique et à sa propre histoire et jusqu'à ce que s'ouvrent en elle des blessures, des failles, des fissures, des béances, des brèches où les gens d'en bas pourraient, enfin, respirer après une longue asphyxie.

Dans une troisième direction, nous allons montrer et faire voir comment cette explosion verbale n'a pas essayé uniquement à détoner et à déstabiliser le parler officiel et la vision officielle du monde mais elle a essayé, et c'est cela qui nous intéresse ici particulièrement, d'inventer un mode de parler nouveau en créant des mots nouveaux et une rhétorique nouvelle pour narrer et traduire un monde nouveau qui vient de naître et qui va se créer et se construire.

3.1. Délimitation de la notion d'explosion verbale :

Si on s'appuie sur les travaux de Bakhtine et notamment sur son travail de thèse sur « l'œuvre de François Rabelais » (Bakhtine, 1970), on se rend compte que c'est dans des moments éphémères, des moments fugitifs, des moments de crises, des moments d'anomie, d'hérésie et de subversion que l'on assiste à l'irruption des fêtes populaires et des carnivals. Insistons sur ce préalable méthodologique à force d'oubli.

Cela veut dire, en fait, que dans les moments ordinaires et dans les moments d'abondance et de progrès, nous n'attendons pas à ce qu'il ait des explosions, des incendies et des débordements. Nous attendons, au contraire, à un monde discipliné et dressé à la baguette, à un monde où tout est calme et tout est apaisé. Bakhtine parle d'un monde régi du bout en bout par ce qu'il appelle le sérieux de *l'establishment*, le sérieux officiel, le sérieux de l'État. Dans de pareilles conditions, nous vivons dans un monde déjà achevé, déjà construit, déjà conçu, déjà fait, déjà constitué, déjà accompli. Autrement dit, dans ce genre de situations, nous vivons dans un monde fermé, replié sur lui-même, un monde traversé du bout en bout par le monologue, un monde où l'on n'entend que la parole du Big Brother, bref, un monde qui ne tolère aucune interprétation autre que la sienne. Ce monde-là n'a pas à inventer des prophètes et n'a nullement besoin

des prophètes et des traducteurs puisque, précisément, une société qui se dérobe et qui se dissimule derrière une carapace n'a pas besoin d'interpréter le monde autrement. On comprend dès lors pourquoi on fait évacuer le rire, le burlesque, le comique, le sarcasme, l'ironie, la caricature mais aussi la polyphonie, le sous-texte et la parole de l'Autre. Dans un pays où règne la pensée unique ou le monologue, il est difficile, cela va sans dire, d'instituer une science telle que la sociolinguistique ou l'anthropologie puisqu'on ne veut pas faire l'éloge de l'Autre.

Dans cette perspective, la fête populaire ou le carnaval serait une sorte de dissidence, une sorte de résistance, une sorte de révolte semblable en cela à celle d'Antigone qui tend à renverser le monde dessus dessous. Il y a là une tentative délibérée de secouer le sens, de rendre la communication impossible. Tout le travail du carnaval consiste à trouser en quelque sorte la langue, à créer dans le corps du langage institué des trous, des vides, des fissures, des béances, des brèches par où on pourrait trembler et déstabiliser le sens et rendre la confusion généralisée. Chercher à créer des trous, des vides, des fissures pour aller au-delà de cette carapace, de cette opacité et de ce double langage (la paix veut dire la guerre et l'amour veut dire la haine, être avec vous et contre vous, dire et ne pas dire ou dire pour ne pas dire, etc.) et faire en sorte que le corps du langage devient un corps qu'on pourrait fructifier et travailler, un corps ouvert au labour et à l'ensemencement, un corps béant, un corps inachevé, ouvert, traversé du bout en bout non pas par une voix unique, par le monologue toujours identique à lui-même d'un Big Brother mais par ce que Bakhtine appelle la *dia/logie* (Bakhtine, 1970) , autrement dit, par la voix de l'Autre par des voix multiples, des textes ou des sous-textes multiples, par des lectures multiples et des interprétations multiples. C'est dans ces conditions et dans ces conditions seulement que la parole du « peuple », la parole de ceux qui sont en bas, la parole du bas-fond, la parole de ceux qui « ne valent rien » parce qu'ils ont, entre autres choses, un langage qui « ne vaut rien », c'est seulement dans ces conditions, avons-nous dit, que la parole de l'homme souterrain se libère subitement et que l'on commence à l'entendre sans peine.

Cela signifie que la fête populaire ou le carnaval est une vanne qui s'ouvre subitement, une fissure, une source, un point d'eau, une descente dans la profondeur où l'on assiste à l'irruption d'une parole de ce que reste de spontané, de barbare ou de sauvage dans le civilisé, une parole qui s'explode, qui s'éclate, qui s'étend et qui se développe. Voilà en quoi consiste la notion de *carnaval* telle qu'elle a été définie par Bakhtine.

Or, justement cette notion du « carnaval » ou de fête populaire en quoi pourrait-elle nous être utile pour appréhender la situation de la Tunisie au moment de la révolution de 2011 ? Une fois investie dans la réalité tunisienne, la notion de carnaval pourrait nous révéler que la révolution en 2011 a été une véritable fête du langage.

Il y a là, en effet, un moment exceptionnel où l'on assiste pour la première fois dans le pays à l'irruption, à l'éruption et au jaillissement de la parole tout se passe comme si nous étions dans un grand *potlatch*, dans un grand festin, dans une véritable fête populaire, dans un carnaval où l'on se plaît à porter

le masque du masque et l'ombre de l'ombre et où la consommation ostentatoire du rire, du burlesque, du baroque, du comique, de l'ironie, de la caricature, de la subversion et de l'hérésie a été subitement offerte, a été subitement à la portée de toutes les voix et de toutes les bouches qui ont été longtemps cousues.

Dans « Le théâtre et son double » (Artaud, 1965), Artaud parle de peste pour parler de ce qu'il appelle le théâtre de la cruauté en ce sens où le théâtre, à l'instar de la peste, devient véritablement comme un grand vent du désert, comme une turbulence, comme un tremblement de terre qui se met subitement à nettoyer le sol des restes et des sédiments de ce qui a été déposé, maintenu et renforcé depuis des siècles par le langage institué, langage, somme toute, de l'hégémonie et de la domination. Le théâtre comme la peste tend à détruire et à saccager ce qui se trouve sur son passage. Mais, attention, ajoutait Artaud, le théâtre, comme la peste, n'est pas uniquement une force négative de destruction massive et brutale. Il produit aussi de l'affirmation dans sa rigueur implacable et nécessaire puisqu'il construit aussi et en même temps. (Artaud, 1965)

Ce qu'Antonin Artaud disait du théâtre et de la peste, on pourrait le transposer *mutatis mutandis*, pour parler de la révolution de 2011 en Tunisie et dire que la révolution a été, elle aussi, comme la peste, un éclatement, un débordement, une tempête, une turbulence, un effondrement ou un tremblement de terre qui tend à renverser la réalité dessus dessous. Un tremblement de terre, avons-nous dit, qui est, au fond, un tremblement de sens, une détonation, une véritable secousse qui a produit cette explosion verbale et cette prise de la parole par les jeunes sur Facebook et hors de Facebook pour la première fois dans l'histoire du pays.

En parlant de Mai 68, Michel De Certeau disait qu'« *on a pris la parole comme on a pris la Bastille en 1789* » pour dire à quel point la prise de la parole n'est pas quelque chose d'anodin, à quel point la prise de la parole est loin d'être une activité oiseuse qui n'aboutit à rien. Dire ce n'est que de la littérature comme disait le sens commun, c'est se tromper complètement de ce que pourraient faire les mots. (De Certeau, 1968 : 30)

À l'instar de Mai 68, à la gueule du bois s'est succédé en Tunisie en décembre 2010-janvier 2011 l'ivresse de la parole. On organise partout dans les universités, dans les lycées, à la place publique, dans les villes et dans les campagnes des forums, des assemblées, des débats et des meetings. Des parlieries s'installent partout dans le pays. Si Mai 68 était une gigantesque fête de la jeunesse dans toute la France, Décembre 2010-janvier 2011 était une extase, une ascèse, un *potlatch*, un carnaval où des bouches qui ont été longtemps cousues, longtemps frustrées, longtemps privés de parole, se mettent brusquement à parler, parler à l'autre, parler à soi, parler au monde, parler avec obstination, avec fureur, avec rage, parler de la faim, de la misère, de cette chienne du monde mais aussi du silence, du mépris, de l'oubli et du monde de l'insignifiance. Chacun jette une cascade de mots mais aussi des cris, des sons, des sonorités, des intonations ou des onomatopées devant l'assemblée sans compter, de toutes ses forces, de toutes ses fureurs, de toute son énergie, de tous ses rêves, des mots inventés, des mots défendus, des mots cruels, des mots impossibles,

des mots insupportables, des mots obscènes, nus et ramassés dans les rues sans noms des quartiers populaires et des bas-fonds.

Pour prendre en face du destin une attitude héroïque qu'on aurait jamais eue sans cela, la prise de la parole pour les jeunes des classes les plus déshéritées a été pour eux une sorte de grande querelle, un genre de bagarre qui ne finit pas avec les mots, contre des mots pour des mots, un rapport sauvage acharné, un « struggle for life » comme disaient les Noirs américains, une manière de s'installer dans cette continuelle et interminable contestation d'un langage, d'une conception et d'une réalité ossifiés, gelés, durcis et réduits à la croûte la plus apparente des apparences. En prenant la parole, les jeunes issus des classes démunies entrent en guerre contre un langage et une réalité où l'ordre social et politique ne leur a pas réservé une place.

Dans une situation d'anomie comme celle de la Tunisie de 2011, la crise n'a pas uniquement inventé un langage mais elle a été elle-même un langage. C'est ce langage de la crise qui s'exprime dans cette parole des jeunes, parole qui cherche en quelque sorte à ensemercer l'histoire, à arracher quelques bribes de sens au vide qui se creuse, à laisser quelque part une trace, un sillon, une marque ou un souvenir. Parler est plus que parler. Parler est un travail obstiné sur les mots, dans les mots pour que s'ouvrent dans le corps du langage institué des béances, des hiatus, des fissures, des points de friction, que ça se coince quelque part, que ça grince, que ça éclate, que ça se cogne et que de ces brèches puissent, enfin, faire surgir une lueur, une trouvaille, un sens, une sorte d'étrange soleil, une lumière d'une très grande intensité. Parler n'est pas uniquement parler. Il devient dans ces moments d'anomie une matrice d'une expérience possible, une anticipation du non encore vécu sur le vécu, une manière de lancer dans la gueule de la parole instituée des mots enragés, toqués et hystériques ou mieux encore une manière de lâcher sur la trace du cours du monde encore ensablée et souillée par le sérieux officiel des mots ailés qui tremblent du désir et démente.

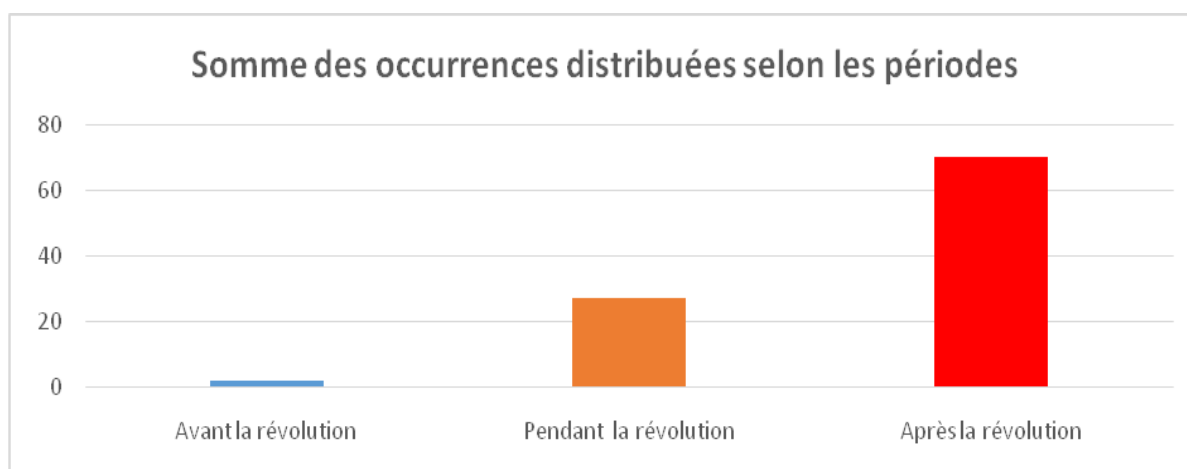


Figure 40 : Explosion verbale

Tout ce travail des mots sur les mots cherche à faire jaillir un monde nouveau. D'où l'urgence d'accompagner l'agonie de l'ordre ancien et à la fois d'enfanter dans la douleur et dans la joie un parler nouveau et une vision nouvelle pour un monde nouveau. C'est de cela qu'il s'agit dans les points qui suivent de notre exposé.

3.2. Les fossoyeurs d'un monde qui est en train de disparaître ou comment mutiler la langue légitime ?

La révolution tunisienne a commencé par déformer, démembrer et mutiler la langue légitime, celle-là qui a toujours vécu dans les beaux quartiers de la noblesse et de la bourgeoisie. Comment, dans cette situation exceptionnelle, la langue légitime, celle-là même de l'ordre ancien qui a disparu ou qui est en train de disparaître a été violemment secouée par cette explosion verbale ? Pour rendre compte de ce travail de mutilation, nous dirigerons notre enquête en trois directions : dans un premier temps, on montrera comment le discours officiel qui s'exprime dans un arabe classique pur, châtié et ciselé fut détrôné pour céder la place à un arabe tunisien plus naturel et moins sophistiqué. Dans un second temps, on examinera le rôle essentiel joué par l'ironie dans le contournement du discours dominant. Dans un dernier temps, on étudiera les nouveaux sèmes attribués par les jeunes révoltés à des termes-symboles de l'ancien régime.

3.2.1. Refus de la langue de bois :

Comme tout discours contestataire, la parole révolutionnaire se construit sur une négation et un refus des anciennes valeurs de l'ancien monde. Dans un premier moment, la langue de bois du parti politique dominant qui se déploie en arabe classique, langue officielle du pays, est l'objet de critiques virulentes. Très stéréotypée, figée, ambiguë, impersonnelle, mensongère, celle-ci cherche à masquer la réalité, à estomper la vérité et à adoucir les conflits. En tunisien, la langue de bois se traduit par l'expression « yadhreb fi louga » (يضرِب في اللُغة) qui signifie littéralement « frapper la langue, frapper sur les cordes de la langue, « tambourer, si tant est que le mot existe en français, pour faire du bruit et basta ! ». Il y a là une expression figée du langage populaire qui signifie utiliser tous les artifices du langage pour mentir-vrai et pour parvenir à ses fins.

Il suffit d'écouter tous les discours de Ben Ali, hormis le dernier, celui du 13 janvier 2011, qui est un discours exceptionnel dit dans un moment exceptionnel et sur lequel nous reviendrons ultérieurement, pour se rendre compte à quel point le discours légitime use inlassablement d'une langue de bois totalement étrange et étrangère au Tunisien ordinaire, à celui qui vient d'en bas, des classes ouvrières et paysannes. Le discours révolutionnaire, produit de la crise sociale et politique, va mettre en crise le parler légitime. Beaucoup plus personnel, beaucoup plus subjectif, beaucoup plus sensible, beaucoup plus spontané, beaucoup plus proche à l'entendement de l'homme ordinaire que l'arabe classique, l'arabe tunisien devient la langue privilégiée de l'écriture sur Facebook.

Dans cet extrait, L2 affirme qu'il suffit d'entendre un responsable parler à la radio pour que sa journée se transforme en cauchemar tant il y a un décalage et une inadéquation entre ce que prétend ce discours et la réalité :

L2

¹²⁷ صباح الخير يا اهل الخير

كلّ ما نحلّ الراديو الصباح ونسمع أحد المسؤولين يتكلّم لازم يمكّتي العصب و النقرس و الدم و السكر و النهار الجميل يتحوّل الى كابوس و تساؤلات حول مستقبل البلاد و الاجيال الناشئة .
السادة المسؤولين راهو اللغة الغشبية ما عادش تقضي راهو اليوم كلّ شي ولى يتصوّر تصاور و فيديوات و يتعدّى عالمياشر كان لازم . معناها لغة تحامل و مش صحيح و تغطية عين الشمس بالغريال ما عادش تقضي و لا توكلّ الخبز معناها سيادة معتمد حمام الانف كيف مواطنة تكلم راديو و تمذّم بتصاور الحالة المزرية لجبانة الملاسين راهي مش مستقصدة . سيادتكم حرثة و لأ ورثة . المواطنة اطلقت صيحة فزع باش انتوما تتحرّكو و الوضع يتبدّل . الموقف السليم لهنا انو استعرفو بتقصيركم و اهمالكم و تقولو آلي انتوما فهمتوا المشكل و باش تحاولو تحلّوه و انا نسمع في الراديو اليوم تفكرت مدير حديقة البلفيدير آلي تونس كل في بالها بالشيل اللي تولد جديد مات و هو نهار الاثنين . يحكي في الراديو يقول و الله توة ما عنديش المعلومة اما نهار الجمعة خليتو حيّ ميسالاش راهو نجمو نحسبو غلاطكم سهو و ما نقيدوهمش على التقاعس و التقصير و اللامبالاة اما كفانا من اللغة الخشبية و استبلاه المواطنات و المواطنين . احترمونا و قولوا التقصير صار و هانا باش نحاولو نتداركو

Dans un second temps, les prophètes et les veilleurs de nuit de la révolution vont protester contre les acteurs de l'ancien monde qu'ils appellent les « vieux ». Comme disait Lénine : « Ce qui fait l'importance de toutes les crises, c'est qu'elles manifestent ce qui, jusque-là, était latent... » (cité par De Certeau, 1994 :31). En effet, un conflit générationnel latent existait depuis longtemps entre jeunes et vieux, conflit ou rapport de force qui se démasque et se montre nu lors de la révolution. Le pouvoir a toujours été en Tunisie entre les mains d'une catégorie d'âge déterminée à savoir les vieux qui se défissent non pas comme des vieux qui devraient en principe se retirer de la chose publique et du travail salarié et industriel mais comme des gens compétents qui ont de l'expérience et que les jeunes devraient encore attendre puisqu'ils n'ont pas encore acquis suffisamment l'art de bien faire et de bien travailler. Plus le candidat est âgé, plus il a des chances de prétendre à des fonctions de prestige et de responsabilité. Ce qui a pour conséquence que les jeunes ont souvent été relégués au second rang dans le pays et réduits à des vauriens. Cette situation d'anomie va remettre au moment de la révolution sur la table ce rapport de force entre les catégories de classe d'âge.

Ainsi, à l'occasion des évènements de janvier 2011, les jeunes exigent que les choses changent comme on peut lire dans ces extraits :

(L3)

le gouvernement ==> aux jeunes , la gouvernance ==> aux jeunes, le pouvoir des jeunes est la solution

- à (L3)

¹²⁷ Tr. "Bonjour, gens généreux ! À chaque fois que j'écoute la radio de bon matin et qu'un responsable prenne la parole, je sens beaucoup d'amertume, de colère et de rage. Le beau jour se transforme en cauchemar et je commence à m'interroger sur l'avenir du pays et des générations futures. Messieurs les responsables, la langue de bois n'est plus efficace car de nos jours tout est photographié, filmé et diffusé en direct. C'est-à-dire que la langue de bois qui ne cherche qu'à dissimuler et qu'à cacher les travers de notre société est devenue inefficace. Monsieur le délégué de Hammam Lanf, quand une citoyenne appelle la radio et fournit des photos sur la situation catastrophique du cimetière El Mallasine, elle ne cible nullement votre personne. La citoyenne a lancé un cri de détresse pour que vous réagissiez et pour que vous changiez la situation. La bonne conduite serait plutôt de reconnaître vos négligences et vos manques de responsabilité, de dire que vous avez compris le problème et que vous cherchiez à le résoudre. En écoutant la radio, aujourd'hui, je me suis souvenue du discours du responsable du zoo de Belvédère à propos du lionceau qui vient de mourir : « wallah je n'ai pas d'infos mais je l'ai laissé en vie vendredi. » Ce n'est pas grave, on peut considérer vos erreurs comme un simple oubli et non pas comme signes de procrastination, de négligence et d'indifférence. Respectez-nous et avouez vos erreurs et essayez de vous rattraper"

J'ai proposé d'organiser un parti politique qui nous représente, nous les jeunes, et personnellement n7eb des élections w tkounou entouma a la tête, toi lina slim bendirman et toute la compagnie, ech 9awlek??¹²⁸

(L3)

23 ans après le Changement, les jeunes ont besoin de CHANGEMENT

- Ettabdil bikoulli7azm 😊¹²⁹

- Et qu'il soit bref cette fois ci

- ça a pris du temps putain pour le jeunes 😊

- asphyxie ... besoin d'air !!!

Encore mieux, les jeunes de toutes les classes sociales et des deux sexes confondus exigent que la notion de la jeunesse ne soit plus associée au « chômage », à la délinquance, à la criminalité, à la drogue, à la prostitution, à la paresse et à l'oisiveté puisque la révolution, disent-ils, a été le fruit, la suite et l'aboutissement de la résistance non pas des intellectuels, ni des adultes ni des vieux mais des jeunes qui ont continué à « gueuler » jusqu'à ce que l'ancien ordre se soit désagrégé.

Dans l'exemple ci-dessous, tous les artifices du langage ont été investis pour mettre en relief l'image des jeunes : de la simple répétition (on relève trois occurrences de « jeunes ») à la capitalisation (le terme « jeunes » figure en majuscule) jusqu'à la structure phrastique (la dislocation associée à la formule à présentatif). L3 légitime la prise de pouvoir des jeunes par les arguments suivants : d'un côté, en plaçant le substantif « des jeunes » comme complément de nom de « la révolution » ; il transforme celle-ci en une propriété exclusive de cette tranche d'âge ; d'un autre côté, il continue son raisonnement en rappelant le rôle primordial joué par ceux-ci pendant la révolution notamment quand ils se sont retrouvés seuls contre tous pour protéger les quartiers. Et il conclut que ces derniers sont les seuls capables de sauver le pays.

(L3) : un "slim amamou" au gouvernement, c'est bien mais pas assez. C'est la révolution *des jeunes*, ce sont les *Jeunes* qui ont protégé les quartiers et les "moktassabate" , c'est les *Jeunes* qui pourront sauver le pays.

b1 dit !!

mouzeyeda.. roukoub 3al a7deth.. la même langue de bois!!¹³⁰

Il s'agit pour eux de faire « bonne figure » pour parler comme Goffman, de réécrire en quelque sorte l'histoire à leur manière, d'être des sujets parlants qui prennent sur eux-mêmes leur propre point de vue. Les filles et les garçons vivent depuis toujours dans une misère qui s'est assise depuis longtemps sur sa face en relevant sa jupe comme une *putain*. Elles ou Ils se sentent orphelins, oubliés de l'indépendance et du pouvoir politique en place. Émergés de cette animalité où ils 'ou elles) ont été enfoncé (e)s, pour la

¹²⁸ Tr. " J'ai proposé d'organiser un parti politique qui nous représente, nous les jeunes, et personnellement je veux des élections où vous serez des candidats, toi, Lina, Slim, Bendirman et toute la compagnie, qu'en pense-tu ??"

¹²⁹ Tr. "le changement avec beaucoup de fermeté "

¹³⁰ Tr. " bien dit...la même langue de bois"

première fois en prenant la parole ils / elles se sentent des personnes à part entière. C'est pourquoi ils font l'éloge d'eux-mêmes et de la jeunesse. (Voir la courbe de ventilation figure 41)

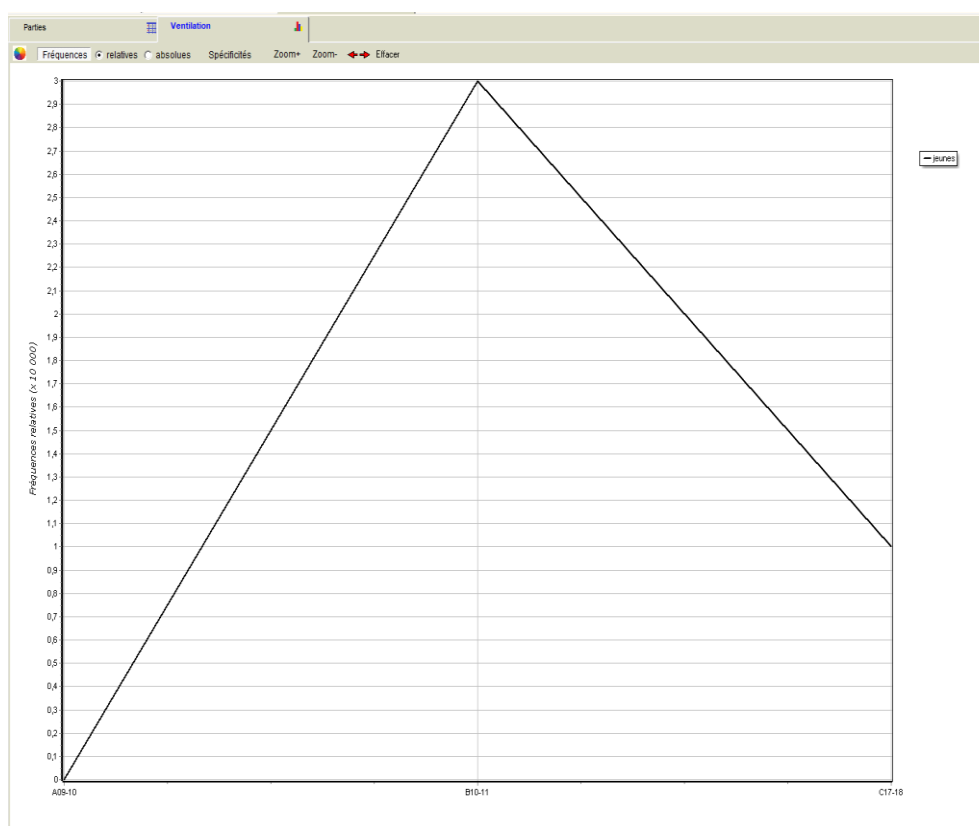


Figure 41: Fréquence du terme « jeunes » avant, pendant et après la révolution

Si l'écroulement de l'ancien ordre a eu lieu par suite de la contestation et du refus de sa langue (la langue de bois) et de ses acteurs (les vieux), les fossoyeurs de ce monde qui s'écroule vont user de l'ironie amère et grinçante pour accélérer sa chute.

3.2.2. De l'ironie comme principale arme de destruction :

Face au discours dominant, les jeunes vont lancer un rire hilare, moqueur et destructeur face aux institutions et aux autorités autorisées à parler et à parler avec autorité. Ce rire railleur permet de démasquer le discours légitime, de le montrer nu en public et de le détruire. Ironie, moquerie, sarcasme, raillerie et exagération caricaturale, tant de procédés utilisés pour jeter un regard piquant et acerbé au vieux monde, à mettre en place une distanciation critique et à sonner le glas à l'ancien monde.

À titre d'illustration, les caricatures¹³¹ du blogueur Z ont joué un rôle important dans l'éveil de la conscience collective en pointant du doigt les manquements du régime de Ben Ali. Dans cet extrait qui date de 2009, L3 rêve d'une révolution linguistique qui lèvera le tabou sur le langage de la rue et l'intégrera au discours officiel. Il met en scène un journal fictif diffusé par TV7, _la chaîne officielle du pouvoir où les

¹³¹ Blog DEBATunisie du caricaturiste Z, URL : <http://www.debatunisie.com/> [en ligne], consulté le 11/10/2020.

responsables parleront le langage des jeunes avec ce que cela sous-entend de grossièreté et d'obscénité. L'humour découle du contraste entre deux tonalités (le sérieux apparent et le carnavalesque sous-jacent) et l'ambivalence du texte qui garde des structures linguistiques de la langue du bois (صريح رئيس etc) tout en intégrant des termes issus des quartiers populaires de Tunis (« الحراقة, تربريب » etc.)

L3 : 30 juillet 2009

تونس سبعة ، و الكلام المرزي ... بقلة ليها
 (...) تخيل لو كان نهار ، هكة ، ندرا اش بصير ، و يخلط قرار محرقص لجموع تونس شبعة ، باللي الكلام المرزي ما عايش مرزي
 تكون ثورة في الشكل تبدل وجه الدنيا ... الللي يحب يكفر يكفر و الللي يحب يسب يسب ... الحاصل ، عالم آخر ... هاهو البروقرام ...
 :
 : أخبار الثمانية -
 ... الجزء الأول كلو تربريب و تصاور من غير كلام ... *
 : أخبار دولية *
 صرح رئيس وزراء إيطاليا ، المي*ون برلسكوني أنه ك*ز من الحراقة ... هذا و قد قال محلل سياسي أنه يخرالهم فيه
 " هذا و قد زادت ت*ساكت الأمور بين حركتي فيج و حماس ، حيث عبر الرئيس أبو مازن عن امتعاضه مما سماه "تقو*يب حماس
 132 ... "كما وصف الناطق الرسمي ، مطاع أمين الواعر متاع حماس ، تصريحات أبو مازن ب "لعب الذري

L'ironie a joué un rôle de premier plan pour déstabiliser le pouvoir, faire de ceux qui nous gouvernent des simples guignols ou des clowns qui ne sont là que pour être des objets de sarcasme, du comique, du burlesque et du rire des internautes. On verra dans ce qui suit comment la destruction de l'ancien monde a été le fruit d'un travail infini et sans limite de nomination et de dénomination, de baptême et de re/baptême, de signature et de contre-signature.

3. 2. 3. Changements sémantiques des mots-clés de l'ordre ancien :

Nous assistons à un renversement de situation où les premiers sont devenus les derniers, les plus forts les plus faibles et les dominants des dominés. C'est un monde à rebours, un monde à l'envers. Toute une série de mots qui a fait usage dans l'ordre ancien va subir des métamorphoses, des subversions et des détournements. Mettre en panne cette mécanique implacable de cette novlangue du Big Brother, voilà en quoi consiste la mission essentielle des jeunes blogueurs au moment et après la révolution.

En premier lieu, les dissidents vont s'attaquer au nom propre du président de l'ancien régime. Un lourd travail de dénomination a été entrepris pendant la révolution. Conscients de l'inadéquation des désignatifs officiels de l'ancien président de la République, les jeunes blogueurs et les facebookeurs affectionnent des nominatifs moins formels et plus faciles à transcrire et à prononcer. On substitue Zine Al

¹³² Tr. « Tunis 7 et le langage grossier...

Imagine si un jour, sans raison apparente, une décision gouvernementale décrète d'intégrer le langage grossier dans le discours officiel. Une véritable révolution aura lieu. Que celui qui veut blasphémer blasphème. Que celui qui veut injurier, injurie. Ce sera un autre monde. Voici le programme du journal de 20 heures :

La première partie est composée d'images silencieuses et des blasphèmes.

International : Le pédé Berlusconi premier ministre italien a révélé qu'il a ras-le-bol de l'immigration clandestine. Et un analyste politique de confirmer qu'il s'en bat les couilles.

Et les mouvements de Fih et de Hamas ont continué à s'enculer. Et le président Abou Mazen a exprimé son mécontentement face à ce qu'il a appelé « la prostitution de Hamas ». Le porte-parole de Hamas Amin El Waer a décrit ces révélations d'Abou Mazen par « c'est de l'enfantillage ». »

Abidine Ben Ali à « Ben Ali » purement et simplement ou à « Zaba », mot composé par la première lettre de chaque constituant du nom du président. (Tableau 17)

Mieux encore, ils vont créer des périphrases ironiques pour ajouter des sèmes nouveaux qui se rapportent à la réalité extralinguistique : celui du président déserteur et qui a pris la fuite « زين الهارين بن علي », « Alma5lou3 », « المخلوع » (« le déchu »). D'autres inventions vont insister sur un autre sème qui est venu se greffer au référent de Ben Ali pendant la révolution qui est celui de « corrompu », « de chef de bande » et de « malfaiteur » ce qui a donné la nomination suivante « ezine elfasi9ine ». Contrairement aux euphémismes qui cherchent à atténuer le sens laudatif de certains termes, (Zine veut dire le beau, le meilleur, la crème de la crème) ces nouvelles dénominations par leur force suggestive visent à imposer un sens nouveau, à dénigrer ceux qui ont perdu le combat, les traîtres de cette épopée collective tels que le terme de « Zine elfacidine » (qui signifie le plus grand corrompu) ou encore « Zine elharibine » (c'est-à-dire le plus grand déserteur), etc.

Analyse sémique des termes de désinences de Ben Ali avant, pendant et après Ben Ali							
	Désignation du président de la Tunisie	Président actuel	Président qui a démissionné/ qui a déserté	Président corrompu	Dénomination ironique	Nature du mot	Formation
Zine El Abidine Ben Ali/ زين العابدين بن علي	+	+/-	-	-	-	Nom propre	Ø
زين الهارين بن علي	+	-	+++	+/-	+++	Périphrase nominale	calembour
Ben Ali	+	+/-	-	-	-	Nom propre	Ø
Zaba	+	-	+/-	-	+	sigle	A partir des initiales
Alma5lou3 المخلوع	+	-	+++	+/-	+++	Nom commun	métonymie
Ezine	+	-	+++	+++	+++	Périphrase	calembour

elfasi9in						nominale	
e							

Tableau 17 : Analyse sémique des termes de désignations de Ben Ali avant, pendant et après la révolution

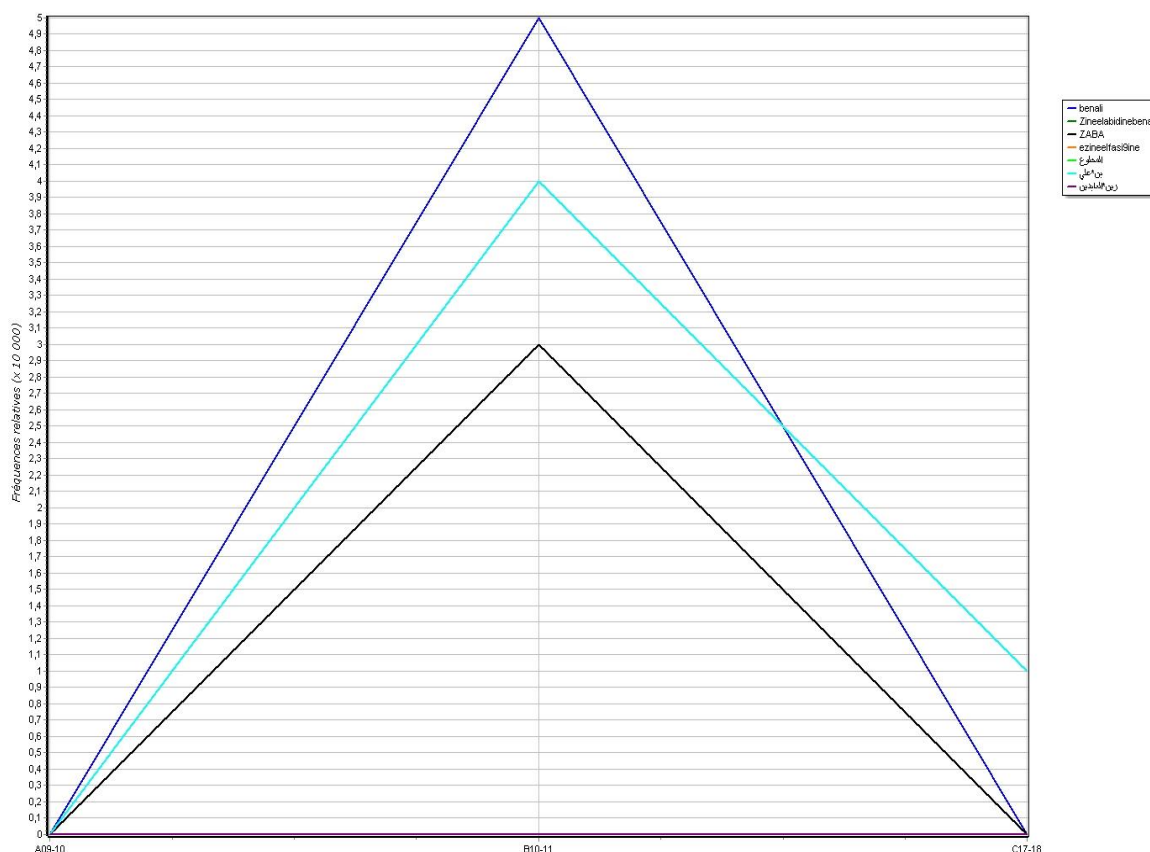


Figure 42 : Ventilation des désignatifs de Ben Ali avant, pendant et après la révolution

En second lieu, les jeunes vont s'attaquer à la famille de Ben Ali. Le nom propre Trabelsi ne réfère plus à la famille au pouvoir mais plutôt à des voleurs, des pilleurs et des bandits.

On demande des élections présidentielles! Benali doit annoncer la date de son départ qui n'excède pas à 6 mois, le temps que les autres partis préparent leurs programmes pour faire les élections présidentielles. Il n'est pas question que **les trabelsi** continuent a sucer les richesses du peuples jusqu'a 2014!

Les activistes vont utiliser ce terme comme l'équivalent de « voler ». Comme dans ces exemples où on lit pour la première fois le verbe « trabelsier » dérivé du nom commun « trabelsi » lui-même formé par antonomase à partir du nom propre « Trabelsi ».

nope, on dit "on se fait **trabelsié**", et on aime reproduire ce que l'on connaît... c'est tout .. de conscience politique pour l'instant, nous n'en avons pas assez ... et des ténors comme yassine

En guise de conclusion provisoire, on pourrait dire que ce travail de mutilation et de déplacement du sens de la langue instituée (sarcasme et rire de la langue de bois, recours excessif à l'ironie, détournement du grand sérieux, etc.) est un travail de fossoyeurs qui cherche, au bout du compte, à accompagner le monde ancien à l'agonie, à sa mise à mort et à sa disparition. Mais ce travail, de mutilation a pour mission aussi d'enfanter un monde nouveau. Formuler l'informulé, verbaliser l'expérience muette, donner aux mots le sens qu'ils ont dans le rêve, trouver les mots qui traduisent ce transit entre le rêve et la réalité est une tâche sans laquelle la révolution politique n'aura aucun sens.

3.3. L'enfantement d'un nouveau monde ou comment inventer à partir de l'institué un parler nouveau et une nouvelle vision-conception du monde :

À l'instar d'un tremblement de terre, la révolution de 2011 a mis en panne le vieux monde et a enfanté dans la douleur et dans la joie une parole neuve. Pour décrire cette nouvelle façon de s'exprimer et de parler, on s'attardera sur trois caractéristiques saillantes : primo, on montrera comment la révolution a permis aux langues premières longtemps réprimées et réduites au silence à s'exprimer ; secundo, on essaiera de décrire la stylistique défendue et prônée par les contestataires. Tertio, on s'attardera sur les audaces néologiques qui sont perceptibles dans les plis et les replis de la parole révolutionnaire.

3.3.1. Revalorisation des langues premières :

Nous nous sommes arrêtée longuement sur ce phénomène dans le premier chapitre de cette troisième partie. Nous avons montré comment les langues premières l'arabe tunisien et l'amazigh ont surgi subitement comme des revenants pour occuper la scène et nous nous sommes demandée si le fait de s'attacher à ces langues premières constitue un pas en avant ou un pas en arrière par rapport à la construction et à l'invention d'une nation.

Nous passons donc à la description de la stylistique et de la rhétorique du discours contestataire ? Quelles sont les caractéristiques de la langue révolutionnaire sur Facebook pendant les événements de 2011 ?

3.3.2. Stylistique de la parole contestataire :

Nul ne peut ignorer que la parole mise au monde pendant les affrontements avec la police, la parole inventée pour défier les barricades et pour lever les bannières de la révolution, cette parole qui a vu le jour dans un moment violent est elle-même violente. Tout se passe comme si la destruction des valeurs de la bourgeoisie et de la classe dominante ne se réalisait que par la violation de leurs façons de parler. Tout se passe comme si pour contester, il fallait foudroyer la rhétorique du pouvoir. Les mots se transforment en pistolets et « l'insolence [devient l'] une des plus grandes armes révolutionnaires » (Legois, 2008 :19). Ces

stratégies discursives ne sont pas nouvelles « *un tour d'horizon des mobilisations les plus récentes comme l'« Anti-Sarko » en France, le « Tea-Party » ou l'« Occupy Wall-Street » aux États-Unis, les « Indignados » en Espagne ou la « révolte des tentes » en Israël, permet de constater que (...) différentes formes de violence verbale se manifestent nettement.* » (Fracchiolla et al., 2013: 55)

La figure de proue de ces pratiques discursives qui transforment la violence en un style de parole est bel et bien le groupe Takriz. Issu de l'argot tunisien, Takriz signifie « ras-les-couilles » ou encore « ça me les gonfle ». Le terme a donné à l'arabe tunisien beaucoup de dérivés comme l'adjectif « takrizard » et l'apocope « tak ». Il correspond à un état de dégoût, d'écœurement et de désenchantement causés par une asphyxie totale et une privation de liberté.

Fondé en 1998 par deux étudiants Waterman et Fœtus, ce collectif a joué un rôle fondamental dans l'accélération du processus révolutionnaire et dans l'éveil collectif en optant pour un parler vrai qui pointe du doigt les torts et les travers de la société tunisienne, un parler indomptable, sauvage et libre, un parler qui n'hésite pas à attaquer dans un langage vulgaire et insultant les défaillances de l'ancien régime, à appeler à la mobilisation et à la révolte. La parole de Takriz est, évidemment, obscène. Elle parle du bas matériel et corporel comme disait Bakhtine, du carnaval et de la fête populaire. Il s'agit donc d'un parler qui parle du corps, du sexe, de la femme-femme, de la femme-sexe, de l'éros et lance un rire hilare face au sacré, au sacralisé et aux interdits de la bonne société.

Voici comment le membre fondateur de *Takriz* Waterman justifie cette façon particulière de s'exprimer :

« [...] nous nous exprimons librement et le contexte pourri en Tunisie fait que notre langage est pourri, cru vulgaire à l'image du pays. [...] C'est le langage de tous les jeunes Tunisiens et c'est ce qui a permis à Takriz de passer ses messages au sein des jeunes qui ont fait la révolution. Cette forme de langage est notre marque de fabrique, notre liberté d'expression poussée à son paroxysme. » (Haddaoui 2017)

Les mots provocants et agressifs de *Takriz* miment la société à laquelle ils se réfèrent, une société déchirée par les conflits, les divisions et les inégalités. Pour légitimer cette façon particulière de dire et d'écrire, beaucoup de *Takrizards* se réfèrent à cette célèbre citation d'un poète irakien Muthafer Ennawab :

« Pardonnez-moi ma tristesse, mon ivresse, ma colère et mes mots durs, certains d'entre vous diront vulgaire, c'est bon ... Montrez-moi une situation plus vulgaire que celle dans laquelle nous sommes. » (Nawab, 2007)

Dans l'exemple suivant, L1 n'hésite pas à établir une analogie entre le vol de la révolution par des politiciens avides de pouvoir et le viol d'une femme ; dans les deux cas de figure ni le peuple ni la femme n'ont accordé de consentement à ces actes barbares.

révolution violée
 Baisée par les politiciens...
 #balancetonporc
 Qui sont ces violeurs ???
 Les politiciens....mais après le débat sur le viol est ouvert parce que le consentement du peuple a quand même été exprimé ^^
 La rue fini tjrs par emporter
 En Tunisie la rue s'appelle Takriz

3.2.3. Innovation lexicale :

Là où elles passent, les révolutions bouleversent les sociétés, secouent les relations entre les hommes, ébranlent leurs pensées et subvertissent leurs façons de parler laissant derrière elles un lourd bagage lexical qu'il convient d'examiner avant qu'il ne tombe en désuétude.

Il y a là un moment de relâchement des lois et des mœurs qu'il faudrait mettre en corrélation avec le relâchement des parlers. Une fois n'est pas coutume de voir que le « mauvais usage », pour parler comme Grevisse, comme par ailleurs le « mauvais goût » tel qu'il est défini par Kant, n'est pas aussi mauvais qu'on ne le pense puisque ce parler du bas matériel et corporel, ce parler grossier, burlesque et parodique est le parler du peuple, de la fête populaire, du carnaval, de la littérature populaire comme celle de François Rabelais et de toute littérature polyphonique où l'on entend des voix multiples, des voix venues d'ailleurs, des voix de ceux qui n'ont jamais parlé, bref, une littérature dialogique telle que celle de Dostoïevski, de Beckett ou de Joyce, une littérature ou un parler qui fait l'éloge de l'Autre, qui tend à sauver l'essentiel c'est-à-dire à inventer l'homme total, l'Être existant sur cette terre. « *Être*, disait Bakhtine, *c'est communiquer dialogiquement. Lorsque le dialogue s'arrête, tout s'arrête. C'est pourquoi, en fait, le dialogue ne peut et ne doit jamais s'arrêter.* » (Bakhtine, 1970 :344).

En France, nombreux sont les chercheurs qui se sont penchés sur cette question et qui ont dressé la liste des mots ou des expressions inventées par la révolution française tels que Paul Lafargue in « La langue française avant et après la révolution » (Lafargue, 1894) ou encore Michel Biard in « Parlez-vous sans culotte ? » (Biard, 2009).

En Tunisie, à notre humble connaissance, rien n'a été fait ou presque à propos de cette question qui est pourtant d'une importance capitale pour une posture, un regard, une vision et une analyse sociolinguistique.

Nous nous proposons d'analyser la créativité lexicale et sémantique des jeunes au moment de la Révolution. Nous avons repéré deux procédés d'inventions sémantiques : dans un premier point, on examine les glissements sémantiques ; dans un deuxième moment, on décortique le phénomène des allusions qui traverse du bout en bout le parler-écrire des blogueurs et des facebookeurs.

Les blogueurs et les facebookeurs n'inventent pas *ex nihilo*. Ils partent d'un mot déjà existant dans la langue française ou arabe pour lui tordre le cou et lui faire dire autre chose que ce qu'il disait avant. Pour étayer notre propos, nous focalisons l'interrogation sur deux cas de figure : « dégage » et « ammar ».

Commençons, tout d'abord et avant tout, par le fameux dégage, mot qui ne vient ni de l'arabe classique ni de l'arabe tunisien ni non plus de l'amazigh mais du français, langue de domination, mais d'une des dominations lourdes et massives que les Tunisiens ont subi dans le passé de 1881 à 1957. Le mot veut dire en français délivrer, retirer ce qui encombre, dispenser, exonérer, répandre une émanation, une odeur. Mot repris, répété, hué par des jeunes Tunisiens la rage au ventre et au cœur, le 14 janvier 2011, devant le Ministère de l'Intérieur en pleine avenue Habib Bourguiba au centre de la capitale, accompagné d'un geste de la main de la droite vers la gauche pour contraindre le président Zine-El-Abidine Ben Ali à « dégager. »¹³⁵, à laisser la place ; tout se passe comme s'il était quelque chose d'encombrant, un obstacle, en fait, ou un déchet émanant des mauvaises odeurs dont on veut se débarrasser maintenant et tout de suite. Quelques heures après, le président dégagea effectivement en prenant l'avion dans la peur, dans la hâte et dans la précipitation pour l'Arabie saoudite, le seul pays au monde qui a eu l'audace de le recevoir après avoir été rejeté du pays où il a été maître tout au long de deux décennies ou plus ! Son cas nous rappelle, à plusieurs égards, celui du Chah Mohammad Reza Pahlavi qui s'envolera pour l'Égypte suite à la révolution iranienne le 16 janvier 1979.

Ce qui est fascinant d'un point de vue pragmatique est que ce mot magique, une fois prononcé par la foule, s'est transformé en action tout de suite après son élocution. Ce mot fatidique a renversé l'ancien régime et a sonné le glas à l'une des plus lourdes dictatures dans l'histoire de la Tunisie, une dictature qui a duré 23 ans.

C'est dans ce sens que la linguiste Nabila Jrad compare la révolution à un « évènement de langage » :

« Ecrasés sous une chape de plomb de silence pendant 23 ans, les Tunisiens ont accompli une révolution qui a abattu l'une des dictatures les plus sévères de notre temps avec pour seule arme le langage. (...) Et c'est cet évènement de langage qui a constitué en même temps un évènement politique. C'est une révolution qui a opposé à la répression policière la performance langagière. » (JRAD, 2011)

Dans quelle mesure ce sésame ouvre-toi a-t-il été suffisant pour qu'un nouveau monde apparaisse et un ancien monde disparaisse ?

En réalité, comme l'a déjà démontré Austin dans son livre « Quand dire, c'est faire » (1960), le dire ne se peut se transformer en faire que si l'énoncé performatif est prononcé dans des conditions extralinguistiques favorables à sa réussite. En effet, le 14 janvier lorsque des millions de manifestants ont prononcé l'injonctif « dégage », ils ont formulé un acte illocutionnaire qui ordonne le président à quitter le pouvoir. Pour que cet acte illocutionnaire se transforme en acte perlocutionnaire, pour que cet acte dans le

¹³⁵ Pour voir cette scène historique, vous pouvez consulter le lien suivant : URL : <https://www.youtube.com/watch?v=y69icq7-O-o>, [en ligne], consulté le 26/10/2020.

discours devienne un acte réel, pour que ce dire se mue en faire, d'autres conditions ont été réunies : l'immolation par le feu de Bouazizi, les manifestations organisées un peu partout en Tunisie, l'armée qui a décidé de protéger les Tunisiens contre le dictateur et contre la police, la colère du peuple et son ras-le-bol, les martyrs de la révolution, le feu vert des grandes puissances et notamment des États Unis, etc. Toutes ces conditions réunies ont transformé « Dégage » en performatif heureux selon les termes d'Austin parce que le dire s'est réellement transformé en faire.

Le pouvoir de ce mot a continué à fasciner les Tunisiens qui l'utilisent sur Facebook et hors de Facebook pour dénoncer les corruptions, les népotismes et les promotions non méritées, les candidats non qualifiés à des postes de travail etc. À la manière des paysans qui lisent une sourate du Coran au seuil de la porte pour chasser de la maison les diables et les démons, les révolutionnaires prétendent nettoyer la terre de tout le pays de la corruption en répétant le mot « dégage » en face de celui que l'on soupçonne qu'il est corrompu.

Dans ces extraits L2 lance des « dégages » en face de ceux qui sont considérés comme des opportunistes, des « rcédistes » et des corrompus :

- (L2) Opportunistes Dégagez !
- (L2) RCD dégage !!!! Rassemblement des -Dictateurs -Corrompus DÉGAGEZ!
- yé5i mahboul wela msatek yesser ma3douch hata gramme dignité le3bed t9olou dégage w howa mkabech :s !!!!!!!!!!!!!!!!!!!!! ¹³⁶
- L3@***: c pr faire entendre et imposer leur voix, dire aux anciens, corrompus ou associés de corrompus de dégager. Ils ne viendront pas te piller, rassure toi. hedhoukom awled bledi elli daf3ou dharibet eldamm ¹³⁷

Devenu emblème et symbole de la révolution tunisienne, dégage est considéré par cet internaute comme l'une des phrases qui ont marqué l'humanité :

Il y a des phrases que jamais l'Histoire n'oublierait:
I have a dream ! -Martin Luther King-
Ich bin ein Berliner ! -John Fitzgerald Kennedy-
Dégage ! Grand Peuple Tunisien

On a relevé différentes variations orthographiques et lexicales de l'injonctif « dégage » sur Facebook : tantôt étiré sur une ligne entière, tantôt capitalisé, tantôt conjugué à l'indicatif ou orthographié

¹³⁶ Tr. "il est fou ou quoi ? Il n'a aucune dignité ! Les gens lui disent « dégage » et lui insiste encore :s !!!!!!!!!!!!!!!!!!!!! "

¹³⁷ Tr. "c'est pour faire entendre et imposer leur voix, dire aux anciens, corrompus ou associés de corrompus de dégager. Ils ne viendront pas te piller, rassure-toi. Ce sont nos compatriotes qui ont payé avec leurs sangs. "

avec la prononciation tunisienne (« digaje ») le terme est dans toutes les bouches dans cette période révolutionnaire.

Mais parmi toutes ces variations celui qui est le plus utilisé (figure 43) est « dégage » à l'impératif tel qu'il a été prononcé le jour du départ de Ben Ali.

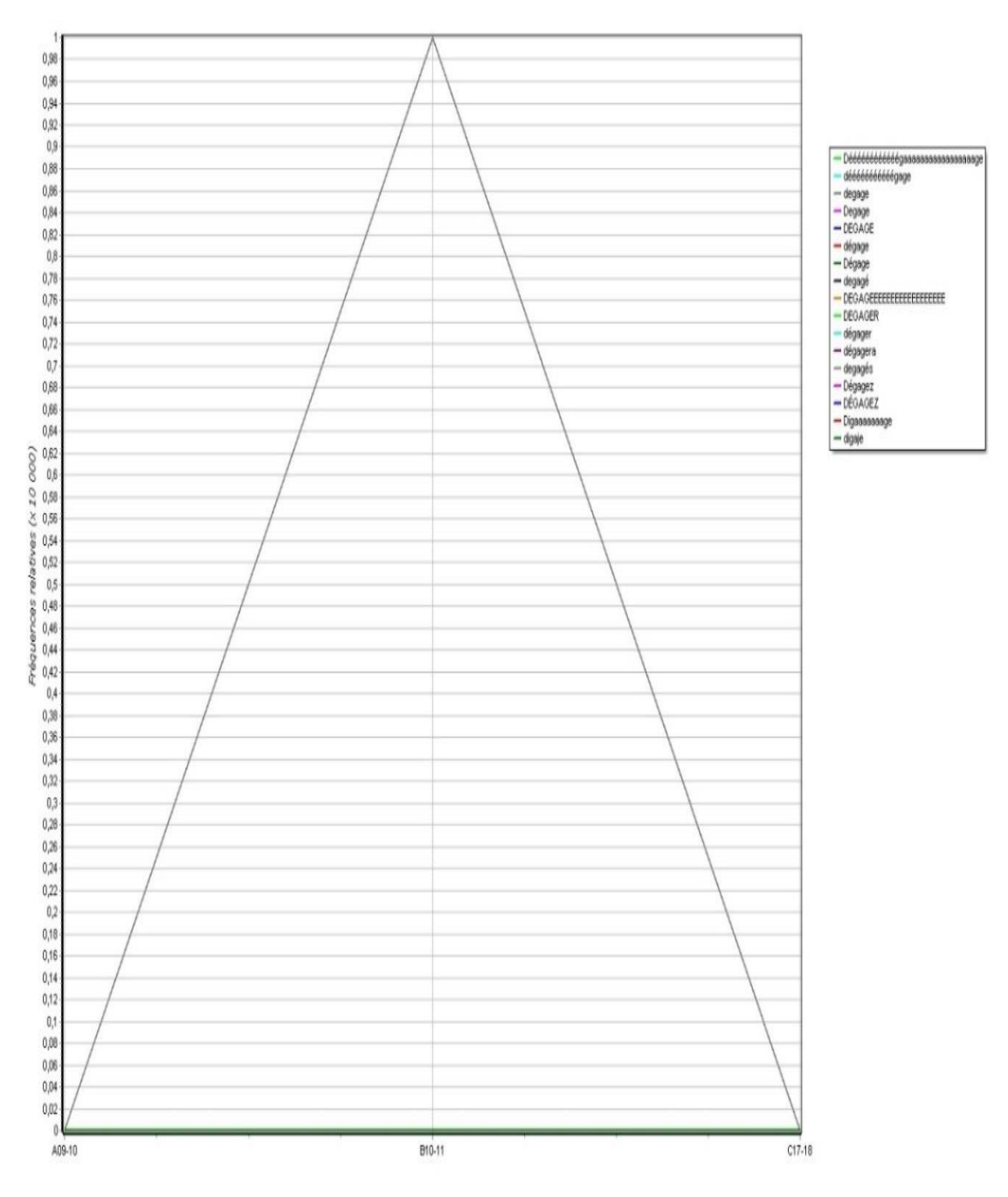


Figure 43: Ventilation du terme « dégage » et de ses variations orthographiques avant, pendant, et après la révolution

Élu le terme de l'année 2011, Stéphane Husserl écrit à propos de « dégage » : *"Je me réjouis de voir que les Tunisiens ont utilisé à un bon vieux mot de la langue française pour se débarrasser d'un tyran"*, (Beuve-Méry, 2011). Cependant, le déplacement qui a été opéré sur le plan sémantique est que ce « bon vieux mot français » d'ailleurs classé comme vulgaire et grossier par « le Petit Robert », réservé à la vie familière et quotidienne est devenu grâce à la révolution tunisienne un terme politique qui sonne comme un mouvement de pensée, un courant, une façon de concevoir la politique. Il a mis au monde le « dédagisme » mot récemment ajouté au « Petit Robert » (2019) qu'il définit en ces termes : *« rejet de la classe politique en place notamment d'une élection »*. Si ce dictionnaire de langue française a signalé que le mot est né en 2011, il n'a pas, cependant, signalé le contexte de cet enfantement qui est lié à la révolution tunisienne.

Le dédagisme a beaucoup fasciné les hommes politiques français de gauche comme Jean-Luc Mélenchon : *« ce phénomène que les Tunisiens avaient nommé le "dédagisme", par référence au slogan omniprésent de leur révolution démocratique à l'adresse du président de Ben Ali : "dégage". »* (Audureau, 2017, page non indiquée). En Belgique aussi le collectif d'extrême gauche « Manifestement » définit en ces termes le concept du *dédagisme* :

« Dire à celui qui a le pouvoir de partir sans dire qu'il y a mieux, sans vouloir être à sa place. Simplement dire « dégage » et assumer le risque du vide, contempler ce vide, voir ce qui se passe avec ce vide. » (Le Collectif manifestation, 2011)

Pour conclure sur ce premier point de l'invention lexicale, nous constatons que le déplacement sémantique qui a eu lieu a transformé « dégage » d'un mot usuel et familier de la vie ordinaire à un concept philosophique et une attitude intellectuelle. Le « dédagisme » serait l'acte d'ôter le pouvoir à ceux qui nous gouvernent laissant percevoir un vide, une situation d'anomie, d'entre-deux où l'ancien régime disparaît mais le nouveau régime est en train de naître. Mot sur lequel et à propos duquel on pourrait consacrer toute une thèse de doctorat.

Le second mot qui a été profondément marqué par la révolution et qui a été inventé par les jeunes de Facebook, mot qui est malheureusement beaucoup moins connu est certainement « Ammar ». À l'origine Ammar était un nom propre. Comme on dit Jean ou Pierre, on dit Ammar. Mais il peut figurer comme nom commun dans des expressions populaires figées comme lorsqu'on dit « chbik ye Ammar » (qu'est-ce que tu as, toi, oh mec ?) quand le locuteur s'adresse hautainement et agressivement à un inconnu. Cependant, certains jeunes blogueurs tels que Slim Amamou, Yacine Ayari, Amine Kochlef, Azyz Amami, Lina Ben Mhenni, vont lui donner un autre sens.

Considérons cet exemple :

(L3) A mes deux 'amis', ke j'appelais AMMAR, rendez moi MES comptes ... Et maintenant, j'espere vous voir ds les prochaines manif anti-chomage ¹³⁸ 😏

¹³⁸ Tr. "A mes deux amis, que j'appelais Ammar, rendez-moi mes comptes...Et maintenant, j'espère vous voir dans les prochaines manifestations anti-chômage "

L3 personnifie la censure et lui attribue le nom d'Ammar qui correspond ici à Big Brother. Souvent représenté comme un vieux fonctionnaire, cravaté, habillé toujours en mauve (symbole de l'ancien régime), possédant une voiture populaire une 404 bâchée, maladroit, frustré, complexé et qui n'a pas de vie sociale, Ammar passe sa vie devant l'écran muni d'un ou de plusieurs ciseaux pour couper les contenus, contrôler, bloquer des sites, et interdire l'accès à certains blogs. Quand les internautes se connectent, un message d'erreur s'affiche « 404 not found » pour leur faire croire qu'il s'agit d'une panne technique. Bouffon, inculte et piètre ennemi de la liberté d'expression, Ammar est toujours là en train de surveiller, de contrôler et d'interdire l'accès à certains sites. Les attaques envers Ammar vont se multiplier et prendre des formes diverses : les caricatures (par exemple celles de Z¹³⁹), les chansons ironiques (comme celle de Bandirman¹⁴⁰) et les textes Facebook :

¹³⁹ Pour voir ces caricatures, vous pouvez consulter le lien suivant : URL : http://www.debatunisie.com/albums/ammар_heros_national/index.html [en ligne], consulté le 27/10/2020.

¹⁴⁰ Pour écouter la chanson de BandirMan, vous pouvez consulter le lien suivant : URL : <https://www.youtube.com/watch?v=Iey1dTqRTjM> [en ligne], consulté le 27/10/2020.

18/01/2010 L3 a publié un article.¹⁴¹

إلى عمار

إلى عمار

صديقي البهيم عمار

مشطة طيبة ... أما بعد ... سكرت علينا اليوتوب ، و قلنا هاذاك حد المخ ... الله غالب ، بهيم ويخدم على روحو ، اش بش نعملولو ... سكرت الديليموشيون وطفينا الضو ، قلنا ميسالاش ، مزال صغير ويحب يعجب عرفو .. ميسالاش هلزوز سيتات فيهم وعليهم ، فيهم البرني، وتونس مهما كانت مازالت بلاد مسلمة ، زيد إلي يحب ع البرني ، ما يحيرش ، كان ما لقي بيها وين ، توا يحط روتانا ولا ميلودي ولا يهبط للمنارات ولحمامات يشلل عينيه ، يلم حق قضية ما قبل النوم ... البرني مسكر بفضل مجهوداتك الجبارة ، وسكتنا ... مبعد دورتها تسكر في سيتات السياسة ولاحزاب المعارضة ، ونورمال عدينا هالك ، بطبيعتنا ما نتبعوش برشة جموع الاحزاب ، ... توة ، والدين بوك، دورتها تسكر في البلوقات ، 7 وتسكر ولا ما تسكرش ، نحل التلغزة ، نلقاهم يا في الجزيرة يا في تونس وجماعة فرض جماعة سنة في الفايسبوك

عزيزي الاحمق عمار

كثرتلها يا وحي ، ضحكت علينا العالم الكل ... كي انتي همك تصويرة تونس في الخارج ، ومشاعر تونس في الخارج ، وكرارز تونس في المحافل الدولية ، ماهو سكر سيت متع لابراس ، ولا متع الشروق ، فضحونا في العالم الكل ... بالله قلتي ، انتي هاك لاعبها راجل ، ونهار كامل تدور ومقص في يدك ، تقول عليك حجارة ، يخي ما قالك حد إلي المقص متاعك حافي ؟؟؟ ... وبرة سكرت ، انتي تسكر والعباد تزيد تهبل ، مادام مهوش بوك مولى الانترنت ... بجاه ربي ، نهار ، كي ما تلقى ما تعمل ، برة فركس على كلمة "بروكسي" عل الانترنت ... تلقى تعريفها إلي هي حل المسكر ، وتحشي المقص بين ساقين مولاه ... تي حتى "دادا" ، إلي في ... ، تعرف البروكسي ، ونهار كامل تخدم بيه ، نحل بيه في لعالم لكل 80 المكناسي ، وداخلة عل

حماري المصطك ، عمار

فسرلي ، شنية اللوجيك إلي خلاتك تلم و- صفحة سفيان شورابي في نفس القفة ؟؟؟ تقول انتي ، الزوز يوقفوا المخ ؟؟ ولا حنبعل تيفي ... راهي انترنيت 7 عمار ؟ خويا المتخلف ، طير جنح ، راك فضحتنا ، وراك قد ما تقص ، شي ... ماهيش تونس ... يا بوقلب

- aime aime aime aime aime aime ça
- تي علاه تفيق فيه بالبروكسي ؟؟؟ أش عملنا لك...يمشيشو يقصو الأدسل جملة ويرجعونا للعصور الحجرية
- 3ammar ma ya9rach, ma t5afech ... ken ja ya9ra, ma y5allich site el rcd ma7loul, tellement m3abbi blklem elferagh 😊
- peut être t'a raison ...
- rabbi yzid fi bhemtou ..bech nerkbou w endaldlou sa9ina

En réalité, pour nommer la censure, beaucoup de termes concurrents à Ammar circulent sur Facebook : « fermer », « couper », « interdire » et « ciseaux » cependant, comme l'illustre la figure 44, c'est le terme « ammar » orthographié en lettre arabe « عمار » qui est le plus utilisée (sur la figure en oranger »).

¹⁴¹ Tr. " Cher Ammar ! Cher Ammar ! À l'abruti Ammar, un compagnon de longue date, mes salutations les plus distinguées ! Tu as bloqué l'accès à YouTube. Comme tu es niais et simple d'esprit, on a accepté. Que veux-tu qu'on dise ? Que veux-tu qu'on fasse ? Après tout tu ne fais que ton boulot. Après, t'es allé encore plus loin en censurant Dalymotion. Cette fois-ci encore on n'a pas protesté. On s'est dit que t'es encore un gamin qui cherche coûte que coûte à plaire à son maître. Ce n'est pas grave, on a accepté la fermeture de ces deux sites. Après tout, il y a des contenus pornographiques dans ceux-ci. On te l'accorde. Et la Tunisie est un pays musulman ! De plus celui ou celle qui veut du porno, n'a qu'à regarder la chaîne de TV Routana ou Mélody ou aller visiter El Manar ou El Hammamet ! Il trouvera certainement son bonheur. Aujourd'hui, grâce à tes efforts extraordinaires les sites pornos sont fermés mais on ne t'a toujours rien reproché... Par la suite, tu t'es tourné vers les sites politiques et ceux de l'opposition et on t'a laissé faire, de toutes les façons nous une jeunesse qui n'est pas politisée... Et te voilà aujourd'hui fils de pute en train de censurer nos blogs ! Cher abruti Ammar ! Tu es allé trop loin ! Tu nous as foutu la honte devant le monde entier. Dis-moi puisque tu joues les durs et tu te balades tous les jours muni de tes ciseaux comme une coiffeuse, personne ne t'as déjà encore dit que tes ciseaux sont usés et émoussés ??? Et même si tu censure tous les sites, tu ne fais qu'attiser la flamme : plus tu censure plus on réclamera notre liberté. Et renseigne-toi sur Proxy, tu apprendras qu'on peut accéder à tous les contenus devenus inaccessibles par tes soins. / aime aime aime aime aime ça/ pourquoi tu lui parles de Proxy ??? Il va interrompre l'ADSL maintenant et nous faire revenir aux époques préhistoriques/ Rassure-toi, Ammar est un analphabète ; il ne sait pas lire. S'il lisait il n'aurait jamais laissé le site de RCD ouvert alors qu'il regorgeait de débilités/ peut-être t'a raison .../que dieu le rende plus con encore pour qu'en en profite davantage"

Or justement, pourquoi le choix a été porté sur ce néologisme ?

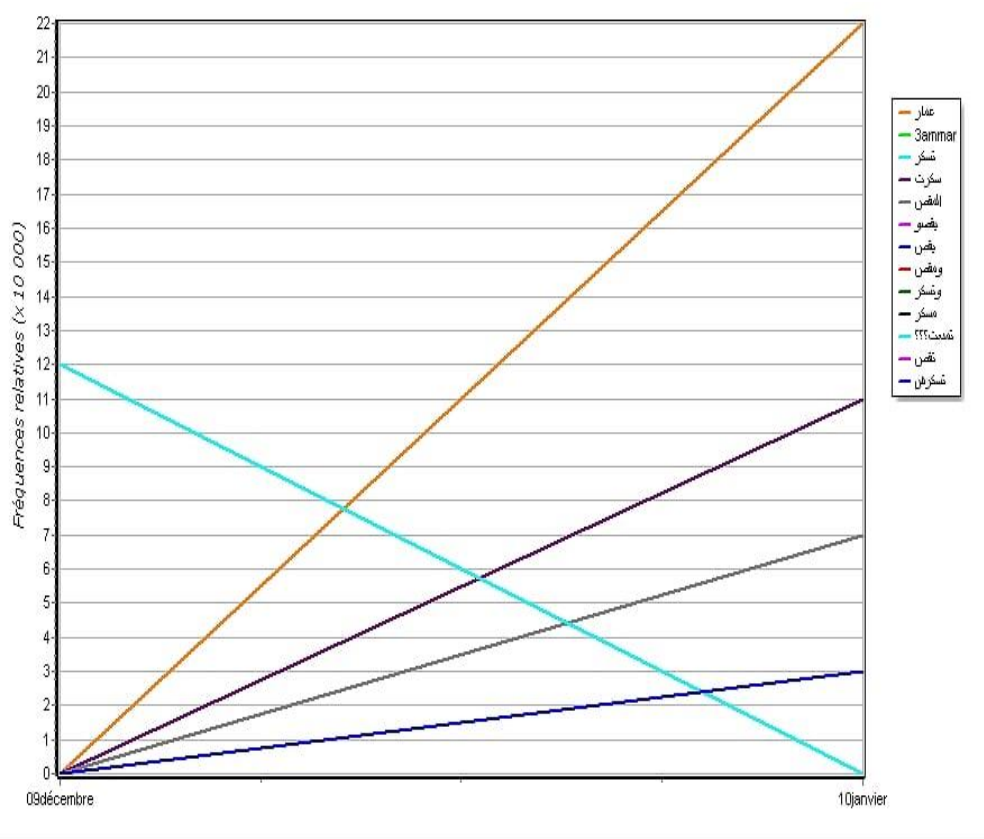


Figure 44 : Ventilations des termes concurrents pour nommer la censure en Tunisie

Comme ils l'ont déjà exprimé dans le documentaire Wled Ammar¹⁴², ces jeunes préfèrent le terme « Ammar » aux autres mots pour la simple raison que ce terme ne dit pas la chose directement mais il fait uniquement allusion à la censure. Il s'agit d'un terme qui permet de débattre de la censure avec humour et légèreté. L'aspect festif et carnavalesque, le rire, le masque et le jeu ont toujours accompagné les revendications des jeunes blogueurs et facebookeurs. Parler de Ammar, c'est parler de ces stratégies et ces tactiques qu'il s'agit de démasquer et de mettre à nu, tout se passe comme s'il s'agissait d'un jeu. On joue avec la censure comme joue un enfant à dénicher un nid d'oiseaux avec tout ce que cela implique de ces va-et-vient intermittents, de ces fuites successives, de ces retours inconsolés, de ces démissions prévues et attendues, de ses angoisses, de ses joies et de ses désespoirs. Cette dimension festive, gaie et joyeuse a été soulignée par Lecomte en ces termes :

« Les blogueurs de Nhar 3la 3ammar souhaitent que [leur manifestation] soit perçue (...) comme « légère » et même « festive » (« comme si c'était une fête », écrit l'un d'eux). (...) L'humour et le divertissement vont de fait traverser toute la campagne de mobilisation. (Lecomte, 2013) »

¹⁴² Pour voir le film, vous pouvez consulter le lien suivant : URL : <https://vimeo.com/311318347> [en ligne], consulté le 27/10/2020.

Après avoir analysé le phénomène du glissement ou de déplacement sémantique à travers deux exemples « dégage » et « Ammar », nous allons maintenant décortiquer une autre forme d'invention verbale à travers la reprise des discours. Cela s'appelle « l'allusion ». Qu'est-ce qu'on entend ce terme ?

Alain Rey définit l'allusion en ces mots :

« L'unité langagière la plus originale de l'époque est l'allusion, expression ou phrase empruntée à une personne connue sans la citer nommément (« cryptocitation »). Autrefois, l'allusion était surtout chose personnelle, et renvoyait à la littérature (...). Aujourd'hui, l'allusion s'est socialisée et renvoie au discours politique (les « petites phrases », les tweets et les slogans comme « Touche pas à mon pote », SOS Racisme) (...) Cette complicité entre les personnes qui s'établit par l'allusion lui confère le statut de stéréotype, prenant place dans la mémoire collective » (Préface du Petit Robert, 2019 : XX)

Proche du discours indirect libre, l'allusion consiste à insérer une expression, une locution ou un mot marquant d'une personnalité publique sans mentionner son nom. Celle-ci demeure inaccessible à ceux qui sont étrangers au contexte sociopolitique au sein duquel cette expression a vu le jour. Pendant la révolution, différentes prises de parole mémorables ont continué de retentir comme un écho sur Facebook.

Sans prétendre à l'exhaustivité, on examinera celles qui nous paraissent incontournables. Nous proposons d'examiner quatre expressions : « je vous ai compris », (« fhimtkom »), « on m'a induit en erreur », (« ghaltouni »), et ,enfin, « nous avons vieilli pour ce moment historique » (« haremna min ajli hathihi alla7dha attari5iya »).

Le verbe « fhimtkom » (je vous ai compris) adressé par Ben Ali au peuple tunisien le 13 janvier 2011 rappelle à bien des égards celui qui a été prononcé par le Général De Gaulle, un certain 4 juin 1958 à Alger. Dans les deux cas, en Tunisie ou en France, les gouvernants ont eu recours à cette formule dans des moments de crise pour attiser la colère et la révolte de clans adverses et opposés. Dans les deux cas, en Tunisie ou en France, les politiciens ont choisi des mots ambigus, vagues et ambivalents pour rassurer un audimat déchiré par les conflits. Grâce au flou qui plane sur le « vous », De Gaulle a exprimé son soutien aux Algériens, aux musulmans, aux juifs, aux pieds-noirs, aux Français, etc. Bien qu'il sache pertinemment que la communication dans ce moment de crise est impossible, le Général De Gaulle cherche à entretenir la confusion. De même, Ben Ali a profité de l'opacité de ce vous pour s'adresser simultanément aux chômeurs, aux politiciens, aux nécessiteux et aux citoyens assoiffés de liberté et a promis de répondre à leurs demandes.

Ben Ali, comme le Général De Gaulle, a voulu faire comme si ceux qui l'écoutent n'étaient pas divisés sur toutes les choses. Il y a là une mythologie qui se donne pour une vérité : s'adresser à tout le monde, convaincre tout le monde, les Algériens et les Français, les colons et les colonisés pour le Général De Gaulle, les défenseurs et les opposants, le rouge et le noir, la victime et l'accusé pour Ben Ali.

Malgré les efforts de Ben Ali à toucher les Tunisiens et à les convaincre en usant de cette stratégie et en parlant pour la première fois l'arabe tunisien de l'homme ordinaire, la machine infernale de la révolution a continué à tourner et à broyer les rouages de l'ancien monde. En partie parce que les Tunisiens

ont décelé la ruse et la stratégie mise en place par le dictateur. Si on considère cet exemple, le locuteur reprend l'expression « je vous ai compris » pour expliciter son sens caché et implicite : « Je vous ai compris. Eh oui, je vous ai compris. Patientez un peu que les choses se calment et après je vais vous foutre dans les prisons » ; si les citoyens, disent les facebookeurs, ont attendu 23 ans pour que Ben Ali les comprenne, c'est qu'ils ont réellement des difficultés sérieuses dans la compréhension !

- ell marra hedhi like jama3ia (X3) 😊¹⁴³ أنا فهمتكم أي نعم فهمتكم اصبروا عليا حتى تركح البلاد وراس امكم متشدوا الحبوسات - lol 😊)))) محمد البوعزيزي... ولد في الظل... ومات في النور

Voilà comment le L3 en jouant sur le verbe « comprendre » reproche sarcastiquement aux membres de l'ancien régime leur incompréhension.

(L3) Houwa Benali, w fhem ... chbihom Soumassi el RCD mech 7abbine yefhmou???¹⁴⁴

La deuxième allusion extraite du même discours de Ben Ali qui va revenir comme un leitmotiv dans les textes sur Facebook est « on m'a induit en erreur » (« ghaltouni »). Pour la première fois dans l'histoire du pays, les citoyens écoutent leur président se repentir, exprimer des regrets et reconnaître des erreurs et des failles dans son régime.

Il y a là encore une mythologie bien installée dans les plis et les creux du discours qui se donne à voir comme une vérité. À la lecture de « le loup et l'agneau » de La Fontaine, Napoléon Bonaparte se demandait pourquoi le loup cherche à tuer un agneau si innocent si poli et si gentil, tout se passe comme s'il n'avait pas tué lui-même des populations entières qui ont été innocentes. Les récits autobiographiques servent la plupart du temps à l'auteur de faire bonne figure et de se montrer vierge et innocent : « non, je n'ai pas dit tout à fait cela. J'ai voulu dire ceci, ils ont voulu me faire dire cela. Toutefois j'ai voulu dire ceci, etc. »

Pour contenir et apaiser le mécontentement des paysans au moment de la collectivisation des terres en 1968, Bourguiba a fait de son ministre Ahmed Ben Salah un bouc émissaire pour se laver les mains et se montrer innocent. C'est une rhétorique et un art de guerre assez anciens. Il y a là, disait Machiavel, l'art de ne pas recevoir des coups : s'expliquer veut dire dans le langage politique désigner un bouc émissaire, se montrer innocent quitte à inventer des mensonges pour calmer le jeu. C'est le seul moyen qui reste à l'homme politique pour ne pas tomber dans l'eau et pour renverser, comme d'une manière magique, l'ordre

¹⁴³ Tr. " celle fois-ci je veux un like collectif (X3) 😊/ Je vous ai compris. Eh oui, je vous ai compris. Patientez un peu que les choses se calment et après je vais vous foutre dans les prisons/ Mohamed Bouazizi est né dans l'ombre mais il est décédé dans la lumière."

¹⁴⁴ Tr. "Même Ben Ali a compris, pourquoi les rcédistes n'ont toujours pas compris ? "

des choses. Cela s'appelle, pour Machiavel, l'art de la dissimulation, l'art de ne jamais dire la vérité. Quelle belle et terrible leçon !

Écoutons ce que dit Ben Ali :

« Je voudrais dire que beaucoup de choses ne se sont passées comme je le voulais, s'agissant en particulier des domaines de la démocratie et des libertés. On m'a induit en erreur en me cachant les faits. Ceux-là, ils en rendront des comptes. » (Ben Ali, dernier discours prononcé le 13 janvier 2011)

Encore une fois, Ben Ali a espéré, en appliquant cette stratégie, gagner la sympathie du peuple et attendrir ses auditeurs en reconnaissant que son régime a commis des faux pas et en soulignant son innocence.

Toutefois, les Tunisiens n'ont pas cédé à cet art de faire puisqu'ils savent pertinemment que Ben Ali a toujours été contre les libertés fondamentales. Encore une fois, cette formule sera l'objet des plaisanteries, des blagues et des boutades sur Facebook.

Dans l'exemple ci-dessous écrit quelques minutes après la diffusion en direct du discours de Ben Ali sur tv7, L9 incite les Tunisiens à ne pas baisser les bras et à continuer la révolution. Il répond ironiquement au président en répliquant que lui aussi on l'a induit en erreur. Cette blague lancée ironiquement n'a pas été comprise des deux premiers commentateurs qui l'ont interprétée au premier degré sauf le dernier qui a écrit « lol » a su décortiquer le vrai sens de ce travail de détournement.

(L9) C EST PAS FINI LA REVOLTE CONTINUE LA RESISTANCE EST EN COURS¹⁴⁵

- حتى انا غلطوني
- fi chnouwa ghaltouk?
- ech i7eb i9oul L9 ??chebik 5ouya??chkoun ghaltek??
- lol 😊
- ما نعيّد عيد وما نلبس جديد إلا ما يرجع حقّ الشهيد

Dans l'usage commun de Facebook, les expressions « ghaltouni /ghaltouh /ghaltouhom » (« on m'a/il a été/ ils ont été induit (s) en erreur ») renvoient ironiquement par référence au discours de Ben Ali à quelqu'un qui affiche son innocence au moment où il est le principal accusé. C'est le sens qu'on retrouve parsemé dans les discussions des internautes pendant cette période d'anomie. En voici un exemple qui illustre l'emploi de ce terme dans ce sens :

¹⁴⁵ Tr. " c'est pas fini la révolte continue la résistance est en cours. Moi aussi on m'a induit en erreur. / comment on t'a induit en erreur ? / Que veux-tu dire Yassine ?? Qu'est-ce que tu as mon frère ? Qui t'as induit en erreur ??/ LOL 😊 Je ne peux fêter aucune fête et je ne peux porter aucun habit neuf que si le martyr retrouve ses droits perdus)"

- esm3ou¹⁴⁶

Les policiers manifestent! **Ghaltouhom** houma **zeda**!!

- mahomchi el kol kleb... fehom el behi ou el 5ayeb!!! yejriw wra el 5obza ya L9 mech el bouliissiya elkol 5aybine, elli kartchou w dharbou hedhoukom baz manech msem7inhom
- lé kenou ye5doumou 3ala rwe7hom w sektin kima twensa lkol
- ye5dmou 3le rwe7hom mon cul oui!
- jethom awemer bech ykarkrouh heta zeda? **ghaltouhom zeda**? ken just chadouh normal kenou bech y7otouhom fi el 7abss? arretez brabi

La troisième allusion qui ne peut être décodée qu'en ayant recours au contexte sociopolitique tunisien est la fameuse expression « haremna min Zajli hethihi alla7tha attari5iya » (nous avons vieilli pour vivre ce moment historique).

Diffusée sur El Jazira¹⁴⁷, un citoyen sexagénaire aux cheveux blancs, au visage ridé, apparemment fatigué, titubant, prend la parole et dit en balbutiant, en cherchant les mots, les larmes aux yeux et d'une voix tremblante mais douce et émouvante le jour même du départ de Ben Ali, qu'il a attendu depuis très longtemps ce moment historique exceptionnel qui est venu, certes, mais à la fin de sa vie.

Il y a là à travers les propos de ce vieil homme, la prise de la parole par le grand-père, par le père, par le fils et le fils du fils pour dire depuis des décennies non à la répression et à la politique des bouches cousues. Cette expression du vieil homme, oh ! Combien éloquente, nous rappelle à plusieurs égards Gavroche, ce personnage du roman de Hugo dans « Les misérables », ce vieil homme qui jusqu'à sa mort continue à dresser des barricades dans les rues de Paris lors de l'insurrection républicaine en juin 1832. A l'instar de Gavroche, ce vieil homme à lui seul constitue une épopée, une légende, une mythologie qui restera gravé à jamais dans l'histoire et la mémoire des Tunisiens.

L'expression du vieil homme sera ainsi reprise avec plaisir, avec sympathie, avec amour, avec fierté, et surtout avec beaucoup d'humour par les blogueurs et les facebookeurs. Voici un exemple où la locutrice félicite son interlocuteur en ayant recours à cette expression :

- هرمانا من اجل هذه اللحظة التاريخية، ربي يحملك ياخويا¹⁴⁸
- مبروووووك ..رغم الداء و الاعداء ..زايد معاك و برا ..يا معذبهم ..بالتوفيق ان شاء الله

¹⁴⁶ Tr. "(Ecoutez. Les policiers manifestent ! Eux-aussi ils ont été induits en erreur !!!/ Ils ne sont pas tous des chiens ! Parmi eux, il y a des bons et des mauvais !!!/ Ils ne font que gagner leur pain. Ils ne sont pas tous mauvais. Mais ceux qui ont tiré sur des citoyens on ne va pas leur pardonner. / Ils étaient en train de travailler silencieusement comme tous les Tunisiens./ Ils travaillent mon cul oui ! Ils ont reçu des ordres pour l'emporter avec eux lui aussi ? Ils ont été induits en erreur eux aussi ? S'ils l'ont juste arrêté je ne leur reprocherai rien mais ils comptaient les mettre en prison. Arrêtez-s 'il vous plaît. "

¹⁴⁷ Pour voir la séquence, voici le lien URL :< <https://www.youtube.com/watch?v=dbuCB8o0Rew>> [en ligne] (consulté le 28/10/2020).

¹⁴⁸ Tr. "On a vieilli pour ce moment historique ! Que dieu te protège mon frère !/ Félicitations ! Tu as réussi malgré tous les obstacles et les ennemis ! Je te souhaite beaucoup de réussite !"

Il va sans dire que le parler révolutionnaire foisonne d'allusions. On s'est arrêtée sur celles qui semblent être les plus récurrentes. Mais il importe de signaler l'existence d'autres expressions comme « bikolli 7azm » (avec fermeté) prononcé par Ben Ali, « jirthen » (rats) et « 7ouboub el halwasa » (des pilules qui permettent de perdre la raison) issus du discours d'El Guadafi, etc. Ce sont là des expressions qui ont été au centre des échanges entre les facebookeurs au moment de la révolution. Ce qui retient l'attention d'un sociolinguiste est que ces mots ou ces formules ou ces expressions qui sont devenues des légendes et qui sonnent comme des clins d'œil à des contextes politiques précis ne peuvent être décodés et compris que par référence à la situation historique et sociale de leurs diffusions et de leurs réceptions. Langues et sociétés sont plus que jamais imbriquées, entrelacées et emboîtées les unes dans les autres.

Il faut écrire une autre « Mythologies ». Mais cette fois-ci au lieu de mettre à nu les petits mensonges du jour de la petite bourgeoisie comme l'a fait Roland Barthes, il s'agit de montrer comment des mots ou des expressions qui se disent en des moments historiques resteront gravés à jamais dans l'histoire et la mémoire des peuples et des nations et comment nous rendre compte de « ce que parler veut dire » et de « quand dire, c'est faire ».

Conclusion du chapitre :

« *La prise de la parole, est comme la prise de la Bastille en 1789.* », disait Michel De Certeau au moment même où se déroule l'histoire « chaude » des événements de Mai 68. (De Certeau, 1968)

Il n'y a là, nous semble-t-il, aucune exagération étant donné que l'explosion verbale est loin d'être comme le pense le sens commun quelque chose d'anodin ou d'insignifiant, loin d'être une parole vide, illusoire, tapageuse et vaine. La prise de la parole pour De Certeau est, par définition, un travail en profondeur dont la mission est d'instituer une aire nouvelle et d'inventer un monde nouveau exactement et de la même manière que la prise de la Bastille qui a mis fin à l'Ancien régime et qui a inauguré un monde nouveau.

C'est ce que les jeunes blogueurs et facebookeurs tunisiens ont déjà pressenti dès le déclenchement de la révolution au début du mois de décembre 2010. Ceux qui ont eu l'audace de prendre la parole dès le déclenchement de la révolution, ce ne sont pas les intellectuels et les professeurs des universités qui ont toujours porté une image par trop négative des jeunes du Facebook. Nous assistons, disaient ces intellectuels et ces professeurs, à la dégénérescence de l'esprit, à la présence des jeunes illettrés qui ne sont plus portés sur le plaisir du texte et qui ne savent ni lire ni écrire. Il y a là une rhétorique qui a longtemps été rabâchée dans les écoles et les universités du pays.

Or, il n'en est rien. Ce sont précisément les jeunes facebookeurs et blogueurs qui ont eu l'audace de parler, de dire « non » et de se dresser comme des chacals, des lions et des lionnes face à la répression. Plus que cela : ce sont eux qui ont su avant toutes les autres forces vives de la nation, avant les « intellectuels organiques » (Gramsci , 1978 : 9), avant la classe ouvrière et avant les partis d'opposition que pour conserver, préserver et maintenir la révolution en tant que mutations profondes au niveau social et

politique, il faut absolument entreprendre une révolution symbolique en ce sens où il s'agit de formuler l'informulé, de dire ce qui est à dire dans ce moment de crise, dans ce moment d'anomie où l'on se trouve dans l'attente dans l'angoisse et dans l'hésitation entre l'ordre ancien qui est en train disparaître et un monde nouveau non encore conçu, non-encore élaboré. Ce sont les jeunes blogueurs et facebookeurs qui ont su avant n'importe quel agent de la lutte sociale que la révolution symbolique (autrement dit, la prise de la parole, le travail sur le langage, la subversion des mots anciens, l'invention des mots nouveaux, l'usage du parler du bas matériel et corporel, l'humour, l'ironie, le rire, le sarcasme, la caricature, bref, ces grandes querelles et ces grandes batailles sur les mots, à propos des mots et dans les mots) devrait se maintenir et se préserver pour maintenir et préserver les acquis de la révolution politique.

Il faut que non seulement « la poésie soit pour tous et non pour un » comme disait Lautréamont (Ducasse, 2001 : 379) mais aussi l'éloquence et la rhétorique qui ont toujours été l'apanage des héritiers de la noblesse ou de la bourgeoisie. D'où le besoin urgent des prophètes pour donner sens à tout un monde muet et non-verbalisé, pour interpréter le cours du monde, pour inventer une nouvelle *vision-conception* du monde qui éclaire les forces vives de la nation. Le concept ou la notion du *prophète* renvoie ici à toutes ces sentinelles et à tous ces veilleurs de nuit qui vont élaborer une nouvelle culture écrite qu'ils soient des blogueurs et des facebookeurs ou qu'ils soient des poètes, des animateurs, des orateurs, des conteurs et des écrivains dans les écoles, les universités et la place publique.

Pour clôturer cette conclusion, nous nous référons à P. Bourdieu qui insiste sur l'importance de la prise de la parole dans ces moments de crise et d'anomie et mettant en exergue le rôle primordial des prophètes :

« La crise du langage ordinaire appelle et autorise le langage de la crise : la révélation i.e. le fait de dire ce qui va être ou de dire ce qui était impensable parce qu'invincible, veut de ces moments où tout peut être dit parce que tout peut arriver. Le prophète qui réussit est celui qui réussit à dire ce qui est à dire, dans une de ces situations qui paraissent appeler le langage parce qu'elles imposent la découverte de l'inadéquation de toutes les grilles de déchiffrement disponibles » (Bourdieu, 1971 : 332-33)

Conclusion de la troisième partie :

« *Ce que je veux*, Virginia Woolf dans « les vagues » (Woolf, 2012), *c'est plonger dans les profondeurs*. » Or, justement on ne peut explorer les profondeurs en aucune manière si on n'est pas armé d'une idée, d'une vision, d'une conception, d'une façon de voir et de penser. Un fait linguistique ou culturel qui parlerait de lui-même où l'objet réel se donnerait à lire sans autre médium que lui-même, référant et preuve définitive est purement et simplement un mythe. « *Les faits ne parlent pas* », disait Poincaré. (Cité in Picard, 1022 : 201). Toute taxinomie engage une théorie. Toute construction d'objet suppose un regard, une optique, une perspective, bref, des lunettes pour ainsi dire pour voir et pour concevoir.

Rappelons que nous sommes partie d'une hypothèse, d'une sensibilité, d'une conception, d'une théorie pour appréhender le « dire-écrire » des jeunes Tunisiens sur Facebook. En quoi alors consiste précisément cette perspective ou ce point de vue ou ces lunettes que nous avons portées lors de notre confrontation sur le terrain avec la réalité ?

Nous avons choisi délibérément de ne pas partir des études critiques de la communication qu'elles soient celles de l'École de Francfort, celles précisément entre autres de Theodor Adorno, de Walter Benjamin ou de Jürgen Habermas ou qu'elles soient celles de l'École française tels que les travaux sur la communication de Bourdieu, de Jean Baudrillard et même de Roland Barthes dans « *Mythologies* ».

Nous avons délibérément cherché, de ne pas partir d'elles pour ne pas suivre, ne serait-ce qu'au début de notre travail, l'hypothèse qui dit que ce que se fait et s'invente sur Facebook n'est que la manifestation récente de ce que Adorno appelle « la culture industrielle » (Adorno, 2001), entendue au sens de culture plate comme un trottoir de rue, au sens de culture de standardisation, d'uniformisation, de mise en conditionnement et de dressage.

Les jeunes blogueurs et facebookeurs tunisiens ne sont pas des mystificateurs mystifiés mais des acteurs qui créent et qui inventent et qui ont su détourner la plateforme de Facebook à leur profit au moment de la révolution et aujourd'hui encore.

C'est pourquoi nous avons voulu que notre réflexion soit une suite et un prolongement du travail de Richard Hoggart dans « la culture du pauvre » « *The uses of literacy* », de celui de Michel De Certeau dans « *L'invention du quotidien* » et notamment de celui de Dell Hymes et son équipe dans « *Explorations in the Ethnography of speaking* ».

Nous avons voulu, en fait, faire une ethnographie du « parler-écrire » des jeunes Tunisiens sur Facebook mais il ne s'agit pas de n'importe quelle ethnographie mais d'une ethnographie linguistique ou une linguistique ethnographique d'en bas, comme on dit une histoire d'en bas. Cela veut dire que nous avons pris les pratiques linguistiques des jeunes Tunisiens sur Facebook comme des pratiques ordinaires aussi ordinaires que celles de porter le corps, d'habiter ou de cuisiner.

Nous nous sommes demandée si le « parler-écrire » des blogueurs et des facebookeurs tunisiens dans un moment de crise et d'anomie comme celui de la révolution tunisienne en 2011 sont des pratiques linguistiques qui ressemblent à ce que Bernstein appelle « le code restreint » des pratiques qui appartiennent plutôt à ce qu'on appelle l'oralité qui prend le langage essentiellement comme quelque chose qui sert aux usages et aux usagers ou encore comme un moyen de communication et rien d'autre ou, bien au contraire, ces pratiques linguistiques des jeunes font désormais partie de ce qu'on appelle « la culture écrite », celle-là même qui prend le langage en lui-même et pour lui-même comme un lieu et un objet de travail et d'élaboration...

Pour trouver quelques « bouts de vérité » (Freud, 2010 : 50) ou, disons, quelques morceaux de réponses à cette interrogation, nous avons essayé dans le premier chapitre de mettre ce « dire-écrire » sur la table d'opération pour le disséquer soigneusement comme on dissèque un cadavre. Nous avons découvert que ces pratiques linguistiques sont celles qui cherchent le plus à se dissimuler, à se dérober du regard et à se définir par ce qu'elles ne sont pas comme toutes les autres pratiques culturelles et comme toutes les autres pratiques essentielles dans la vie sociale. Les pratiques linguistiques des jeunes sur Facebook cherchent à afficher des libertés tant au niveau graphique qu'au niveau du code, de la syntaxe et du lexique mais, au fond, il suffit de les scruter de près pour nous rendre compte qu'elles sont soumises comme n'importe quelle autre pratique linguistique, culturelle ou sociale, à la règle, à la norme, à la répétition et à la régularité.

Dans le deuxième chapitre, nous avons établi une corrélation entre ce « dire-écrire » des jeunes et la notion de classe sociale. Ce travail nous a permis de voir à l'œil nu cette incommensurable inégalité dans la manière de « dire-écrire ». Il y a là une énorme inégalité qui divise les jeunes du pays tant au niveau de l'idiome investi qu'au niveau de l'art et de la manière de dire et d'écrire. Inégalité qui tend à casser le lien linguistique et social qui soude la nation ou du moins à le fragiliser.

Dans le troisième et dernier chapitre de notre travail d'investigation, nous avons essayé de mesurer l'emprise de la révolution sur le parler-écrire des jeunes. L'enquête nous a révélé que ce langage des jeunes sur Facebook, que certains intellectuels regardent avec dédain, a joué un rôle considérable non seulement dans la mutilation de la langue instituée, celle-là même des dominants et des vainqueurs mais aussi dans la formulation de l'informulé et dans le travail symbolique de donner sens pour inventer un parler nouveau pour un monde nouveau qui vient de naître.

Cette enquête de terrain nous a, donc, permis, en définitive, de découvrir que ce « parler-écrire » des jeunes blogueurs et facebookeurs tunisiens pourrait être —en dépit de ce qu'il affiche et quelles que soient les confusions qu'il cherche à entretenir entre l'oral et l'écrit— *une écriture degré zéro* non pas au sens que Barthes donnait à ce mot mais au sens où le travail sur le langage, c'est-à-dire le travail d'élaboration demeure très rudimentaire mais cela n'empêche nullement ce genre de « parler-écrire » d'appartenir de plein-pied à ce que l'on appelle la « culture écrite ».

Nous souhaitons que ce palimpseste, ce mur facebookien ou encore cette ardoise électronique, une fois libérée et affranchie grâce aux procédés multiples de détournement et de subversion chaque fois inventés par les jeunes de ce que voudrait faire d'elle le maître des lieux Marc Zuckerberg, nous souhaitons, , que cette ardoise électronique et ce « parler-écrire » permettent, enfin, aux jeunes des quartiers populaires et aux jeunes de la Tunisie profonde, ceux-là mêmes qu'on exclue ou qui s'excluent chaque jour des écoles et des universités du fait même qu'ils sont dépossédés, comme tout le monde le sait, du capital linguistique et culturel, à s'installer confortablement dans la culture écrite et à conquérir, ainsi, ce qui a toujours été depuis des siècles le monopole des héritiers de la haute noblesse et de la grande bourgeoisie à savoir l'éloquence et la rhétorique, ce sport de combat par excellence non pas des sujets parlés ou des classes objets censées exercer les travaux d'exécution mais des sujets parlants, législateurs et maîtres d'eux-mêmes.

Conclusion générale : résultats et perspectives :

« Écrite sous la pression des délais imposés par la publication de la revue, cette première partie est déjà elle-même non pas un travail fait mais un travail se faisant. Contrairement à toutes les règles de composition, les murs du bâtiment sont exhibés les uns après les autres au fur et à mesure de leur édification, entourés par ce qui reste des échafaudages, de tas de sable et de pierres, de bouts de poudres et de truelles sales. Sans en faire une thèse, j'assume cette présentation [...] Cela devrait être une banalité, reconnue par tous, que dans le cas du travail de réflexion, enlever les échafaudages et nettoyer les abords du bâtiment non seulement n'apporte rien au lecteur, mais lui enlève quelque chose d'essentiel. Contrairement à l'œuvre d'art, il n'y a pas ici d'édifice terminé et à terminer ; autant et plus que les résultats, importe le travail de la réflexion, et c'est peut-être cela surtout qu'un auteur peut donner à voir, s'il peut donner à voir quelque chose. La présentation du résultat comme totalité systématique et polie, ce qu'en vérité, il n'est jamais ; ou même du processus de construction comme c'est si souvent le cas, pédagogiquement mais fallacieusement, de tant d'œuvres— sous forme de processus logique ordonné et maîtrisé, ne peut que renforcer chez le lecteur cette illusion néfaste vers laquelle il est déjà, comme nous sommes tous naturellement porté, que l'édifice a été construit pour lui et qu'il n'a désormais, s'il s'y plaît, qu'à l'habiter. Penser n'est pas construire des cathédrales ou composer des symphonies. La symphonie, si symphonie il y a, le lecteur doit la créer dans ses propres oreilles. »
(Castoriadis, 1975 :6)

C'est par ce propos que Cornelius Castoriadis ouvre « L'institution imaginaire de la société » (Castoriadis, 1975). On pourrait emprunter le même propos de l'auteur, autrement dit, on pourrait dire de même en parlant de notre travail d'investigation. Il faut bien que ce travail en chantier, que ce travail qui se fait en se faisant, que ce travail qui est en train de se faire élaborer s'ouvre, enfin, sur cette conclusion. Il faut bien boucler la boucle bien que nous sachions que rien, au fond, n'a été terminé. Le travail du dire vrai est un travail infini. Nous aurons encore beaucoup à reprendre et à corriger, beaucoup à rectifier et à modifier, beaucoup à réécrire et à reformuler. Il faut en somme de temps pour mener une recherche d'une manière approfondie. Écrire un livre, nous semble-t-il, est un combat horrible, épuisant, pareil à un long excès de quelques maladies douloureuses.

Notre propos est de témoigner sur l'art de « dire-écrire » des jeunes Tunisiens sur Facebook avant, au moment et après la révolution tunisienne de 2011. L'important, dans la visée de cette étude, va au-delà de l'enregistrement statistique des faits et au-delà de la description, somme toute, objective et froide de la réalité.

Il s'agit plutôt de faire de l'enquête sur le terrain une technique d'écoute du refoulé. Une technique d'écoute qui interroge le silence et fait l'archéologie de ces petits bouts de vérités qui se disent à voix basse et entre jeunes.

L'enquête devient, ainsi, un véritable travail d'animation ou de réanimation, un lieu d'intervention à travers lequel l'ethnographe-linguiste — animatrice que nous sommes— sert d'agent d'intervention dans ce travail de soi sur soi, dans ce travail sur les lieux actifs et réactifs de soi, agent d'animation ou de

réanimation qui permet aux facebookeurs et aux blogueurs à retrouver leur langage perdu et à faire, par cela même, de leur « dire-écrire » sur Facebook un objet d'étude pour leur montrer ce qu'ils font.

Les résultats de cette intervention sont loin d'être négligeables. Ce travail d'investigation sur le terrain du Facebook, ce travail d'ethnographie linguistique ou de linguistique ethnographique nous a permis d'appréhender un problème lourd et massif, un problème d'une actualité brûlante, un problème crucial qui a toujours constitué un enjeu de lutte, à savoir le problème de « la culture écrite », culture qui a toujours été l'apanage des classes aisées en Tunisie et dans le monde.

Et dans notre parcours ou dans notre chemin, nous avons fait ici et là des petites avancées, des petites percées ou des petites conquêtes. Nous nous arrêtons brièvement sur ces avancées, sur ces percées ou sur ces enquêtes avant d'aborder la question de la culture écrite, l'axe central autour duquel tourne tout notre travail d'investigation.

Avant même d'indiquer ces conquêtes que nous avons faites au fur et à mesure que nous avançons dans notre recherche, il serait peut-être utile de noter que si nous les qualifions de petites ou de mineures ce n'est pas parce qu'elles sont petites ou mineures en soi. Bien au contraire, prises en elles-mêmes et pour elles-mêmes, elles constituent réellement des découvertes majeures, des découvertes d'une grande portée et d'une importance considérable tant au niveau théorique que méthodologique. Seulement voilà, nous les considérons comme petites ou mineures toujours par comparaison et par rapport à l'essentiel de notre propos. Faut-il rappeler que nous avons buté en cours de route sur ces conquêtes, nous ne les avons pas cherchées ; nous les avons rencontrées en cours de route. Mais, la visée principale de notre recherche est complètement autre.

Venons-en maintenant à ces conquêtes mineures ou majeures, petites ou grandes. Elles sont, en effet, en nombre de trois :

La première avancée est en relation des territoires, et des frontières entre les disciplines. Du fait même que notre enquête se veut une enquête d'ethnographie-linguistique ou de linguistique-ethnographique, du fait même que la nature de l'enquête exige que nous soyons ethnographe, ethnologue, anthropologue, sociologue et à la fois linguistique, nous avons essayé en cours de route d'ouvrir une brèche vers des champs avoisinants tels que l'anthropologie, l'ethnographie, la sociologie, voire la philosophie, l'épistémologie et la littérature. Ouvrir les portes de la maison dans laquelle on demeure à des étrangers n'est pas un acte qui nous vient brusquement d'un coup de tête ou d'une générosité hors du commun mais c'est un choix qui se fait lentement, progressivement, naturellement, suite à des lectures, à des rencontres, à des errances, à des flâneries, à des égarements, à des fréquentations plus ou moins longues et à des promesses.

Construire un pont entre la linguistique et ces différents champs d'investigations avoisinants nous a permis non seulement de sortir de cette clôture qui nous a été imposée au nom de la spécialisation et au nom de cette division en miettes de cet Homme nouveau, de cette invention tout à fait nouvelle du XIX

siècle, de cet Homme des sciences humaines qui a été divisé pour l'étudier, le saisir et le comprendre en plusieurs champs. Ouvrir une brèche qui nous a permis d'entreprendre un retour à soi plus sincère et plus rassurant suite à une rencontre avec les autres spécialistes de l'Homme des sciences humaines. Rencontre où l'on ne sort pas indemne puisqu'elle nous apprend à se placer dans les limites ou dans les frontières entre les disciplines. L'exil, sans aucun doute et la fréquentation des autres disciplines avoisinantes comme l'ethnographie ou l'anthropologie nous a encouragée de camper dans les frontières et les limites pour observer, dans ces zones neutres qui n'appartiennent à personne ni à aucune discipline.

Il y a là, en effet, dans cette brèche que nous avons ouverte sur l'ethnographie principalement mais aussi et corrélativement sur la sociologie et l'anthropologie un effort d'aller vers l'Autre pour aller si loin en nous-mêmes, ou, plus exactement, pour mieux connaître sa propre maison de l'intérieur à travers la comparaison avec d'autres lieux d'habitation quitte à détruire l'ancienne demeure et reconstruire une nouvelle plus aérée et plus libre de ses mouvements.

Effort de comprendre d'une manière beaucoup plus ample et beaucoup plus profonde les phénomènes linguistiques qui sont aussi, comme tout le monde le sait, des phénomènes éminemment sociaux et éminemment politiques. Effort d'avoir plus de vigilance, plus de rigueur et de précision et moins de naïveté dans l'élaboration et dans les délimitations des notions et des concepts avec lesquels on travaille.

C'est grâce, en effet, à cette ouverture que nous avons compris, par exemple, qu'un grand anthropologue comme Sapir est également un grand linguiste et qu'un écrivain ou un poète comme Ponge dans le « Parti pris des choses » pour ne citer que celui-là, pourrait souffler à l'oreille du linguiste des bouts de vérité sur la réalité d'une langue ou sur la réalité des rapports entre deux ou plusieurs langues que seul un écrivain ou un poète, seul celui qui est animé par la langue sent vraiment les vibrations de la parole et sache vraiment ce que parler veut dire.

La deuxième conquête que nous avons découverte dans notre chemin se situe au niveau de ce qu'on a appelé la pratique de la théorie. Nous avons été amenées, petit à petit, à nous rendre compte que le terrain n'est pas le seul moment d'élucidation. En effet, petit à petit, il nous est venu à l'idée que la confrontation des visions et des di/visions, la polémique incessante entre les différents points de vue ou, mieux encore, les rapports dialogiques toujours de mise entre les théories, entre les manières de voir et de penser, entre les idées et ce qui en suit de filiation ou d'appartenance à des écoles, à des sensibilités, ou à des mouvements de pensée est un moment aussi crucial, aussi essentiel, aussi fondamental, aussi décisif et aussi déterminant que le terrain.

Sans cette confrontation théorique, sans cette polémique et sans ces grandes querelles ou grandes bagarres ou, disons, sans ces grandes batailles sans merci, si on ose dire, entre les visions-conceptions du monde, les idées où tous les masques tombent, tous les fanfarons se retranchent du jeu et tous les points d'ombre seront éclairés, sans cela, on ne comprend rien de rien. Les sciences, comme les hommes, sont des

plantes qui ne se développent pas dans l'harmonie et la concorde comme dit le sens commun, mais dans la discorde, dans les affrontements et les batailles de longue haleine.

« *C'est le point de vue, disait Saussure, qui crée l'objet* ». La réalité, nous le savons, ne parle jamais toute seule. Voilà pourquoi on devrait faire comme ce fou qui allume sa bougie en plein midi. En effet, l'objet scientifique, l'objet que l'on construit en linguistique comme dans les différents champs des sciences humaines n'existe pas. Et on ne pourrait l'inventer, disait Saussure, que si on interroge la réalité et seulement lorsqu'on la contraint, cette réalité, et on la force à parler. Le réel, comme le criminel, ne se met à narrer et à dire la vérité que sous la pression et la torture et seulement, nous disons bien, sous la pression et la torture ! (Saussure, 2016 : 1)

Le temps de Saussure n'est plus. Il est vrai. Aujourd'hui, les experts et les techniciens accaparent la part du lion des postes dans le domaine de la recherche en sociolinguistique comme partout ailleurs en sciences humaines en France, en Angleterre, aux États-Unis et partout dans le monde. Ces nouveaux maîtres des lieux qui ignorent absolument tout de la théorie, du dia/logisme et de la confrontation des idées essayent, bec et ongles, par tous les moyens, d'évacuer, d'occulter et de dissoudre cette vérité qui parle de l'importance des idées et de la théorie, vérité qui a été, pourtant, longtemps mis en exergue par les fondateurs des sciences humaines et notamment par Saussure, le maître fondateur de la linguistique moderne.

La troisième et dernière avancée que nous avons accomplie petit à petit en cours de route se situe au niveau de la méthodologie et de l'appréhension des faits. C'est, en effet, l'examen des débats qui ont eu lieu dans les années 60 et 70 aux États-Unis et en Europe et particulièrement en France entre les subjectivistes et les objectivistes, entre les phénoménologues et les structuralistes, entre ceux qui donnent une importance à l'histoire, à l'action humaine, aux acteurs ou aux agents sociaux de la lutte sociale et ceux qui donnent une importance aux structures mères, aux conditions sociales indépendantes des volontés des individus, aux déterminations objectives, débats entre ceux qui partent de ce que dit l'autochtone ou de l'homme ordinaire et ceux qui essaient de rompre avec le sens commun c'est, en effet, l'examen de ce genre de débats qui nous a amenée, petit à petit, à nous ranger au sein d'une appartenance ou au sein d'une filiation, dans un mouvement de pensée plutôt qu'un autre. Autrement dit, c'est l'examen de ce genre de débats qui nous a amené à nous positionner et à épouser, enfin, l'ethnographie linguistique ou la linguistique ethnographique comme une méthode d'approche, cette approche qui nous permis d'étudier le dire-écrire sur Facebook *in situ*, dans le contexte, dans la situation, dans son lieu de sa production et de sa réalisation.

Cela veut dire que le choix d'une méthode d'appréhension n'est pas quelque chose de prêt à porter mais le résultat d'un itinéraire, d'une expérience et d'un processus. Cela veut dire encore que les lunettes qu'on porte pour voir et concevoir, pour construire et instituer n'est pas une chose que l'on pourrait acquérir en lisant un manuel scolaire ou un cahier d'écolier mais le fruit d'une immersion, d'une expérience

et d'une aventure qui ne peuvent être que le propre du chercheur et de la chercheuse qui a fait l'expérience sur le terrain. La méthode d'appréhension des faits est comme l'escrime, l'équitation ou l'éloquence : on ne peut la maîtriser que lorsqu'on fait d'elle une vocation, un jeu quotidien et un sport de combat.

Venons-en maintenant à l'essentiel. Tout notre travail tourne autour de ce « dire-écrire » des jeunes sur Facebook. Nous avons pris la plateforme du Facebook, ce fameux mur, cette espèce d'ardoise virtuelle ou ce type de palimpseste où l'on écrit, où l'on corrige, où l'on modifie à volonté, où l'on efface indéfiniment, nous avons pris le Facebook comme un ensemble de matériaux et rien qu'un ensemble de matériaux pour penser le « dire-écrire » des jeunes.

Pour appréhender cette interrogation, on aurait pu, à la place de Facebook, prendre comme un ensemble d'instruments et comme terrain d'enquête le Twitter, l'école ou la place publique. Tout cela pour dire que la visée de notre travail n'est ni le Facebook ni le Twitter, ni l'école ni la place publique. L'important, pour nous, est de nous interroger sur ce « dire-écrire » des jeunes. C'est ce « dire-écrire » qui constitue, avons-nous dit, rappelons-le encore une fois, la visée principale de notre travail d'investigation.

Or, qu'est-ce que c'est que ce « dire-écrire » ou ce « parler-écriture » des jeunes ? Nous sommes, en effet, en face d'une écriture qui n'est pas comme toutes les autres. Nous en face d'une écriture que se caractérise non seulement par le fait qu'elle se fait et se défait indéfiniment à chaque instant mais aussi par le fait qu'elle porte dans ses plis et ses interstices une oralité bavarde, des voix ânonnantes dont l'accent, le rythme, la tonalité, le souffle, la cadence, le bruissement, bref la prosodie se fait entendre de loin. Et pourtant nous ne sommes point en face d'une conversation, d'un dialogue, d'un monologue, en un mot, d'une oralité qui se déploie clairement devant nos yeux. C'est un dire-écrire semblable à plusieurs égards à l'écriture automatique des surréalistes ou à celle du nouveau roman. Une écriture qui tend à récupérer, à captiver, à rapporter ce qui se dit à voix basse et entre facebookeurs.

En dépit des marques indélébiles du discours oral, nous sommes—qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas — non pas dans le domaine de l'oralité mais bel et bien dans le domaine de l'écrit puisqu'il s'agit d'une parole qui se trouve confortablement installée dans les plis et les creux de ce que Goody appelle « la raison graphique », c'est-à-dire dans l'univers des symboles et des signes fixes. (Goody, 1979)

Le dire-écrire des jeunes sur Facebook cherche à fixer l'oral, à le figer en quelque sorte dans des signes graphiques et ce que cela exige d'opération de transcription, de classement, de catégorisation, d'organisation, de sélection, d'évacuation et de nettoyages des sons et des sens des effets de la prosodie et de l'oralité. Insistons sur l'idée que ce dire-écrire des jeunes Tunisiens sur Facebook, bien qu'il soit traversé, comme nous l'avons montré, du bout en bout par une oralité frileuse et bavarde, appartient, tout de même à la culture écrite.

Notre enquête sur le terrain a pu révéler les caractéristiques les plus parlantes de cette culture écrite des jeunes Tunisiens sur Facebook. Elles sont au nombre de trois.

La première caractéristique est que cette écriture se masque et cherche à se définir par ce qu'elle n'est pas. Il faut que se cache se voie !

Nous sommes en face d'une écriture qui affiche la révolte, l'hérésie, la subversion et la volonté de semer la confusion généralisée mais qui, en réalité, se soumet à des clichés, à des rituels, à des révérences, à des prières, à des traditions, bref, à des règles ou, disons, à des valeurs esthétiques dominantes comme n'importe quelle autre écriture. Notre premier chapitre de l'enquête sur le terrain met en relief ce va-et-vient entre la différence et la répétition, entre l'invention et la ritualisation, entre la révolte et la soumission dans l'écriture des jeunes Tunisiens sur Facebook.

La deuxième caractéristique de cette culture écrite est que la disparité ou, plus exactement, les inégalités sont plus que jamais de mise entre les jeunes facebookeurs, entre les pauvres et les riches, entre les héritiers et les dépossédés, entre les fils des nantis et les fils des déshérités.

D'un côté, nous avons des jeunes qui savent manier à merveille la langue française apprise à l'école comme ils savent manier avec beaucoup d'éloquence la langue première de chez eux comme le parler « tounsi » ou « le tunisois » de Tunis ou celui de Sfax ou de Sousse ou de Gabes ou de Tozeur, etc.

Quant à la langue arabe classique, celle qui a toujours été recluse dans les mosquées et les palais de justice, les enfants issus des classes aisées ne la parlent jamais sur Facebook et hors de Facebook sauf peut-être dans des circonstances exceptionnelles comme pendant les fêtes populaires ou les cérémonies religieuses.

De l'autre côté, les enfants des classes ouvrières et paysannes, ceux-là mêmes qui viennent de la Tunisie profonde, n'ont de pouvoir ou d'autorité que sur leur parler local ou régional qui est un parler profondément enraciné dans la terre et dans le sol et qui est profondément lié à la terre où ils sont nés et, donc, à leurs situations économiques et sociales. C'est le parler des enfants des nomades qui vivent dans ce grand désert de sable et de vent. C'est aussi le parler des fils des paysans qui porte l'accent, le lexique (les mots de froid ou de la chaleur, les mots des labeurs et des moissons, les mots de la pluie et du vent) mais aussi le rythme, le bruissement et la couleur noire ou grise de cette terre rocailleuse et ingrate. C'est aussi encore le parler des fils des prolétariés et des prolétaires des villes qui porte des rythmes, des accents mais aussi des mots « illégitimes » de cette situation provisoire et précaire où ils se trouvent, cette situation que l'on pourrait qualifier, elle aussi, d'illégitime.

Dans les moments officiels comme lors des cérémonies funéraires ou au moment des fêtes de mariage, ces jeunes fils ou filles de nomades, de paysans ou d'ouvriers peuvent, sur Facebook et hors de Facebook, jeter sur la table devant des invités quelques miettes d'arabe classique qui expriment ce que Bourdieu appelle « la bonne volonté culturelle » c'est-à-dire cette volonté ou ce désir ou cette disposition de se soumettre et, donc, de se remettre à l'islam qui a pu s'imposer en tant que religion dominante et donc légitime et de se soumettre et, donc, de se remettre à la tradition sécurisante qui s'est toujours exprimée en arabe classique. Mais, en réalité, ils ne la parlent pas et ils ne savent pas la parler.

Quant à la langue française, la langue qui a déserté depuis très longtemps, depuis à peu près les années 70, les faubourgs, les cités et les villages des pauvres et des démunis, les enfants des ouvriers et des paysans, filles et garçons confondus, cherchent à la séduire, à la draguer, si on ose dire, en épelant, en balbutiant quelques syllabes pour jeter dans ses bras quelques bribes de mots ou de phrases à travers ce pont ou cette forteresse qui les sépare d'elle. Mais les mots, hélas, ne viennent pas.

Ce sont des enfants ou des jeunes en crise radicale du langage, des jeunes qui ne savent nullement manipuler les armes de distinction et à la fois de domination, les armes des langues légitimes, celles qui ont exercé leur pouvoir et leur domination depuis très longtemps sur cette terre tunisienne à savoir le français scientifique ou littéraire ou bancaire ou technique ou administratif et l'arabe classique religieux, juridique ou littéraire.

Nous sommes là en face des jeunes issus des familles qui « *étaient bègues de naissance et cependant elles avaient quelque chose à dire.* » (Mandelstam, 1972 : 97) Sur ces enfants, fils ou filles de nomades, de paysans, de prolétariés et de prolétaires des villes « *pèse le bégaiement de la naissance. Ils ont appris non pas à parler mais à balbutier* » (Mandelstam, 1972 : 98) comme font exactement avec la langue de la terre d'immigration les émigrés-immigrés maghrébins de la première génération qui se trouvent transplantés dans une autre terre et face à une autre langue. (Laroussi, 1998)

C'est sur cette inégalité scandaleuse entre les jeunes des différentes classes devant les parlers et devant la culture écrite que notre deuxième chapitre de notre enquête sur le terrain tend à focaliser toute l'attention, inégalité qui casse le pays en deux : la Tunisie des riches et celles des pauvres. À propos de cette inégalité incommensurable devant l'art de dire et d'écrire, nous reviendrons dans les pages qui suivent.

La troisième et dernière caractéristique du parler-écrire des jeunes sur Facebook est cette emprise ou cette influence par trop considérable de la révolution. Une telle influence se donne à voir essentiellement tant au niveau du choix de l'idiome qu'au niveau de l'art de dire ou d'écrire.

En ce qui concerne le choix de l'idiome, nous constatons qu'il y a un regain depuis la révolution des langues premières. Avant la révolution, le parler arabe tunisien et le parler berbère ont été considérés comme des parlers mineurs qui n'ont pas de place dans les administrations, dans les écoles et les universités. Qui oserai défendre l'arabe tunisien ou le berbère dans une société où on devrait dire ce qu'il faudrait dire soit dans la langue légitime, la langue d'État, la langue imposée par l'État, l'arabe classique ou dans « la langue de la science et de la modernité », le français ? Qui oserai parler berbère sans être taxé de renégat ou réfractaire qui cherche à porter atteinte à la solidarité nationale et aux acquis de la nation ?

Depuis la révolution, les jeunes instruits et moins instruits, les filles comme les garçons, de toutes les classes sociales confondues, commencent à parler et à écrire notamment sur Facebook en arabe tunisien, en arabe dialectal, en arabe régional, en arabe local ou en berbère pour ceux qui sont évidemment d'origine berbère sans avoir honte de l'accent, de la cadence, du rythme, du souffle ou de la voix. Reste à nous demander si ce choix de différenciation que la révolution, que la situation d'anomie a rendu possible

constitue une résistance ou, au contraire, une soumission. Autrement dit, reste à nous demander si le fait de parler berbère ou si le fait de parler l'arabe tunisien qui n'est rien d'autre que ce parler arabe des terroirs qui est nécessairement un arabe local ou régional comme il pourrait être un arabe vernaculaire d'une telle ou telle ethnie ou d'une telle ou telle classe sociale, reste à nous demander si le fait de parler une langue particulière qui est pourtant une langue première pourrait résoudre le problème qui consiste à inventer un État qui garantit l'état de droit ou une nation qui devrait avoir nécessairement une langue de communication et corrélativement de domination, de normalisation, d'intégration et de domestication pour pouvoir imposer à tout le monde les mêmes goûts, les mêmes valeurs, la même monnaie d'échange entendue ici dans le sens propre et dans le sens figuré, les mêmes droits et les mêmes devoirs ?

Il est peut-être important de comparer cette situation de la Tunisie à celle de la France. En effet, pour inventer l'État de droit, l'État qui fait le droit, autrement dit, pour inventer la nation, la France du XIX^e siècle a inventé— sous les ruines de plus de sept cents patois ou langues et cultures locales ou régionales - le français avec les Français contre les Français ou malgré les Français. (Weber, 1976)

Pour réaliser ce rêve, disait Eugen Weber, la France a essayé de mettre en évidence cette expérience en Algérie (il faut que tous les petits algériens chantent en français « La cigale et la fourmi ») avant de l'appliquer à l'intérieur de l'Hexagone ! (Weber, 1976)

L'école et l'école des pauvres, c'est-à-dire l'armée ont été les instruments redoutables particulièrement au moment de la Troisième République à peu près de 1848 à 1914, disait encore Weber, pour imposer le français à tous les petits Français de France à l'école et hors de l'école. La nation française a été inventée à ce prix : il faut accepter de se renier en tant qu'Alsacien, Breton, Corse ou Auvergnat, etc., pour jouir de la citoyenneté, de cette nouvelle nation française. (Weber, 1976)

On comprend dès lors pourquoi Marx dans une lettre adressée à Engels disait qu'il était favorable à la colonisation de l'Algérie en ce sens où il faudrait une autorité, une force, un pouvoir bref une domination, une hégémonie de l'intérieur ou de l'extérieur, peu importe, capable d'homogénéiser tout le pays à travers l'imposition d'une seule langue et une seule culture et comme elle serait capable de mettre en panne ou d'exclure ce que Marx appelle « les résidus des autres modes de production », c'est-à-dire les autres langues et les autres cultures. Si pour Marx, la colonisation parvient à réaliser ce genre de travail, il y aura lieu de la légitimer puisqu'elle se déploie dans le sens de l'histoire. (Marx, 1976)

Déjà au XIV^e siècle dans une période de crise, de tourmente et de turbulence où le pouvoir des Aghlabides qui dominait toute la région du golfe persique, du Moyen orient, du Maghreb et de l'Andalousie, c'est-à-dire de l'Espagne commence à s'effriter et à se dissoudre, Ibn Khadûn disait dans son « Prolégomène » ou sa « Moqaddima » autrement dit son « Introduction à l'histoire des Berbères du Maghreb » que chaque fois qu'une nation s'affaiblit, chaque fois qu'un pouvoir hégémonique recule, les langues et les cultures particulières locales ou régionales commencent à prendre le dessus et à considérer

la langue qui a été autrefois la langue de la nation comme étant celle de la domination et des envahisseurs. (Ahmad, 2010 :135 - 136)

À notre avis, il ne faut en aucun cas ni miser sur le processus d'homogénéisation jusqu'à étouffer les créations et les libertés fondamentales comme l'a fait Staline ou Mao-Tsé-toung ou Hitler ni non plus miser sur le processus de différenciation jusqu'à dissoudre la nation comme le font les communards, les étudiants de mai 68 ou les jeunes Tunisiens au moment et après la révolution. Il faut que les forces vives de la nation aient la conscience d'être au juste milieu. On pourrait revenir avec la révolution aux langues premières sans pour autant renier l'arabe et le français comme langues légitimes.

En ce qui concerne l'art de « dire-écrire » des jeunes sur Facebook ou plus exactement le travail formel qui s'investit dans leur « parler-écriture », nous constatons également que la révolution a laissé incontestablement des traces indélébiles. En effet, au moment et après la révolution, leur « dire-écrire » a pris une forme tout à fait différente. On commence à contourner les mots de l'ordre établi qui a disparu ou qui est en train de disparaître. On les remue de loin comme on cherche à remuer, de loin et avec prudence, des serpents venimeux, puis on s'approche lentement pour les toucher du doigt comme pour se rendre compte de leur matérialité, puis on les renifle comme pour se convaincre de l'odeur fade et lugubre d'un tas de miasme, de crasse ou de fumier. Puis, on commence à les mutiler, à les détourner et à les subvertir. Et l'on imagine lors de ce travail de mutilation ou de consommation de la chair humaine cette atmosphère du carnaval ou de la fête foraine scandée d'un moment à l'autre par un rire hilare et ce qui s'ensuit de comédie, de détournement des rôles, d'ironie et du sarcasme.

Concrètement, dès le déclenchement de la révolution, les jeunes Tunisiens se retrouvent coincés. En effet, ils se sentent qu'ils ont une crise radicale du langage en ce sens où ils ne trouvent pas les mots qu'il faut pour exprimer ce pan de réalité qui a été depuis longtemps occulté et qu'ils voulaient faire apparaître. Du coup, ils se rendent compte qu'ils ont toujours pris sur eux-mêmes et sur le monde le point de vue de l'Autre. D'où l'urgence pour eux de se demander comment faire pour être soi-même, comment faire pour devenir un sujet parlant, un sujet autonome au lieu d'être un objet parmi les objets de ce monde de l'hétéronomie et de l'aliénation. Toute la question est donc de savoir comment être un sujet parlant au lieu d'être un objet de discours, comment parler au lieu d'être parlé.

Pour pouvoir répondre à ce questionnement, Françoise Gadet nous propose deux notions diamétralement opposées : la notion de « la langue blanche » et celle de « la langue rouge ». (Gadet, 1983)

En effet, si on suit Françoise Gadet, « la langue blanche » nous renvoie à toute une série d'expressions telles que « tirer à blanc », « examen blanc », « vote blanc », « mariage blanc », « papier blanc », « nuit blanche », « voix blanche », etc. Le blanc ici est l'expression de quelque chose qui n'aboutit pas, de quelque chose qui n'a pas d'effet et qui ne prête pas à conséquence.

Or, justement, qu'est-ce que c'est qu'une langue non-efficace, une langue impuissante, une langue qui n'a pas d'effet ou de conséquence, une langue de peu de réalité ? Comment se fait-il que lorsqu'on parle, on ne change rien ou presque rien ?

On pourrait, en effet, « tirer à blanc », autrement dit, on pourrait ne pas avoir d'effet ou de conséquence lorsque la langue avec laquelle ou par laquelle on parle est suffisamment armée d'assertions, de répétitions, d'expressions figées et d'automatismes où se cachent des monstres ou des fantômes ou des stéréotypes, des idées reçues, du déjà dit ou de déjà pensée, des sédiments d'idées anciennes, des épaves qui couvrent le sol comme des feuilles mortes. Quand on parle une langue commune c'est-à-dire « une langue blanche », une langue où se cachent des morceaux disparates et décontextualisés qui viennent de tout et de rien, des sédimentations des différentes conceptions du monde, il faut tout d'abord la nettoyer de tous ces restes sinon quand on la parle, on ne parle pas au fond : on est parlé.

C'est de-là que vient le besoin d'aller vers « la langue rouge ». Or, une « langue rouge » est celle-là même qui est authentiquement subversive en ce sens où elle pourrait, à travers des secousses, des tremblements, des jaillissements, des éruptions, des retournements, des détournements et à travers d'autres procédés, parvenir à déstabiliser et à mettre en panne les mécaniques, les engrenages, les automatismes, les assertions, les répétitions et les expressions figées toutes faites où se cachent toujours des monstres et des fantômes du passé. (Gadet, 1983)

Du fait même que le langage n'a pas d'extériorité, la seule chose qui nous reste à faire, disait Barthes, est de travailler la langue de l'intérieur, la seule chose qui nous reste à faire pour devenir un sujet parlant est de « tricher, disait-il, avec la langue, de tricher la langue ». (Barthes, 1977 :16)

Or, justement, « tricher avec la langue, tricher la langue » n'est-il pas là une manière comme une autre de contourner l'imposition, de créer des zones de résistance, d'enfreindre la règle, de ne pas la respecter, de passer ailleurs, de marquer des écarts ou de faire exprès des « fautes », de s'installer dans le maquis et dans la contestation de toute imposition du sens et de toute domestication des mots et des choses ?

Ce besoin de travailler le poétique et le symbolique, ce besoin de formuler l'informulé, ce besoin d'attaquer les mots régulés, aplanis et dressés à la baguette et de les violenter, ce besoin d'aller au-delà de tout servage linguistique, de toute domestication du sens, de toute hétéronomie, bref ce besoin d'avoir un nouveau rapport avec le langage, tout cela est attendu dans les moments de crise et d'anomie, dans des moments où le monde bascule comme en mai/ juin 68 au moment de la révolution estudiantine en France, comme en mars, avril, juin 1871 chez les communards de Paris, comme aussi lors de la révolution russe d'octobre 1917 ou encore lors de la révolution tunisienne en janvier 2011.

Ce travail sur le langage est celui-là même que font les jeunes Tunisiens sur Facebook et hors de Facebook tout au long de la révolution, travail qui se poursuit sans interruption jusqu'à aujourd'hui.

« *Honteux de l'arrangement tel qu'il est des choses, honteux de tous ces grossiers camions qui passent en nous, de ses usines, manufactures, magasins, monuments publics qui constituent bien plus que le décor de notre vie* » (Ponge, 1948 : 122), honteux de ce monde d'insignifiance et de peu de réalité qui entre en nous, les jeunes Tunisiens sur Facebook se mettent à battre, à combattre ce « *tas de vieux chiffons pas à prendre avec des pincettes qu'on nous offre à remuer, à secouer, à changer de place* » (Ponge, 1948 : 122). On les voit se battre avec les mots contre les mots dans les mots rien que pour ouvrir des brèches, rien que pour faire surgir des étincelles, rien que pour ouvrir les portes de la maison aux finauds, aux fripons et aux farceurs. On les voit se battre contre des paroles bien rangées, bien alignés et bien aplanis qui savent parler beau et bien de la politique et de la politesse pour les traîner dans le bout du haut de leur piédestal, ou de les plier à des exigences nouvelles en les rendant plus barbares, plus sauvages, plus ensauvagées, plus cruelles, plus grossières, plus vulgaires, moins polis et moins civilisées. On les voit dissocier ce qui a été associé et délié ce qui a été relié.

Il y a là une bataille non pas politique ou pas seulement mais aussi et essentiellement symbolique et poétique, une bataille qui consiste non pas uniquement à repousser la mécanique implacable des mots de la tribu ou à faire reculer autant que faire se peut tous ces discours étrangers qui rentrent en nous et qui nous dominent mais aussi d'explorer des possibles à l'intérieur des mots, de provoquer des rencontres inopinés dans le langage, de faire surgir des étincelles pour libérer les sujets parlants du poids de la norme et de la domestication de l'esprit et notamment pour faire rentrer dans la langue tout un pan du réel qui demeure encore ob/langue c'est-à-dire hors langue ou ob/scène par rapport à la scène du cours du monde ou, qui revient au même, par rapport à la norme. Tout le troisième chapitre de notre travail de terrain est consacré à ce travail de mutilation de la langue ancienne et à l'invention d'un parler nouveau.

Nos enquêtes et nos analyses du corpus nous montrent que les mots-clés sur Facebook avant la révolution ont été essentiellement ceux de la « censure » et de la « résistance » et de ce « nous » c'est-à-dire de ce corps solidaire ou de ce sujet collectif qui se dresse contre la répression et la politique des bouches cousues. Nos enquêtes nous montrent aussi qu'au moment de la révolution les mots qui se répètent le plus ont été essentiellement ceux de « dignité » et de « liberté ». Période où l'on revendique sur Facebook les droits fondamentaux de la citoyenneté. Puis, vient la période d'après la révolution où le débat sur Facebook comme à la place publique commence à tourner essentiellement autour de l'identité. C'est la période où les frères musulmans commencent à prendre le pouvoir. Autrement dit, nos enquêtes quantitatives nous ont montré que le combat sur Facebook avant la révolution a été un combat contre la répression et la censure. Au moment de la révolution, les facebookeurs et les blogueurs commencent à formuler l'informulé et à parler surtout de la construction de l'État de droit : le droit au travail, à culture, à l'information, à l'école et à l'hôpital. Après la révolution, les intégristes musulmans ont essayé de réduire le débat à la question de l'identité : qui sommes-nous, musulmans ou athées ?

Voilà les caractéristiques les plus parlantes de ce « dire-écrire » des jeunes Tunisiens du Facebook.

Seulement voilà, faut-il répéter, et on ne répétera jamais assez, que la visée de notre enquête ne consiste pas simplement à témoigner, autrement dit, à décrire ou à parler de ce que ce « dire-écrire » des jeunes sur Facebook veut dire dans les situations ordinaires comme dans les situations extraordinaires. Nous souhaitons pourtant que ce travail de description soit en tant que telle quelque chose qui pourrait servir, qui pourrait être utile et qui pourrait retenir l'attention. Mais si la description compte beaucoup pour nous et pour tout travail scientifique, elle n'est pas pourtant l'essentiel. Nous ne voulons pas nous limiter à cela. Nous ne voulons pas faire l'ethnographie pour l'ethnographie d'une manière désintéressée et sans autre fin que sa propre finalité comme on fait l'art pour l'art et l'amour de Dieu pour l'amour de Dieu ou encore comme il s'agit d'accomplir ce fameux acte catégorique de Kant. Même si on sait maintenant que Kant a les mains propres mais il n'a pas de mains !

Que cela soit clair : nous n'avons pas eu l'intention dès le début de notre travail ni à nous limiter uniquement à la description ethnographique de ce parler-écriture des jeunes filles et garçons et *bastani* non plus d'avoir l'ambition de porter l'enquête sur Facebook en tant que tel, autrement dit, en tant que grande machine célibataire qui cherche à gouverner à partir de la Silicon Valley en Californie les passions, les amours, les rêves, les illusions, les idées, la parole, l'écriture, bref, l'imaginaire des hommes et des femmes de la terre entière. Quelle idée géniale, quelle idée folle, quelle idée ensemencée d'éclair et semoncée de rage que cette idée de Marc Zuckerberg et de ses camarades de l'Université de Harvard d'aller au fin fond de l'Amérique et hors de l'Amérique pour cueillir, pour ramasser, pour accumuler et pour stocker mais aussi pour classer, pour contrôler, pour surveiller et donner sens, à partir de la Californie, ce que disent et ce qu'écrivent et ce que pensent les hommes et les hommes du monde entier sur eux-mêmes et sur les Autres !

Que cela soit clair : nous avons pris uniquement Facebook en tant qu'ensemble de matériaux et rien qu'un ensemble de matériaux pour penser « la culture écrite » dans un pays en mal de développement et en mal de culture, si on ose dire, comme la Tunisie. Il s'agit surtout pour nous de voir et de faire voir en quoi cette « culture écrite » des jeunes et des moins jeunes constitue un véritable enjeu dans la lutte sociale. L'enjeu est de taille. Et la bagarre entre les agents sociaux de la lutte sociale autour de ce précieux objet pourrait durer très longtemps semblable en cela à toutes les guerres qui ont porté sur des véritables enjeux.

Toutes les enquêtes au Maghreb ont montré que le capital économique et plus particulièrement la terre a été le monopole d'une minorité qui se compose essentiellement de l'aristocratie puis de la bourgeoisie avant la colonisation, au moment de la colonisation et au moment de l'indépendance. ((Laroui, 1993) (Berque, 1969))

Certains me diront que cela est une affaire d'argent et d'économie qui n'a rien avoir avec la culture. Nous montrerons dans les pages qui suivent qu'il y a une correspondance et un lien très serré et très profond entre le monopole du capital économique et le monopole du capital culturel et en l'occurrence de l'écriture et de l'éloquence puisque c'est de cela qu'il s'agit ici dans ce travail.

Toutes les enquêtes qui ont été réalisées sur cette question : de Bernstein à Baudelot et Establet, de ses derniers à Bourdieu et son équipe, de l'équipe de Bourdieu à Bernard Lahire et à Renée Balibar, toutes ces enquêtes ont montré que la culture va à la culture comme l'argent va à l'argent. (Balibar, 1974)

Autrement dit, ceux qui détiennent le capital culturel et linguistique ou mieux encore ceux qui détiennent l'art de la rhétorique et de l'éloquence ont toujours été les classes héritières de la haute culture à savoir les grands propriétaires terriens et la bourgeoisie qui possèdent les usines et les banques.

Ce constat a été enregistré en Angleterre avec Bernstein mais il est question surtout en France. On pourrait dire de même sans trop risquer de nous tromper en ce qui concerne le Maghreb en général et particulièrement en ce qui concerne la Tunisie où des vieilles souches de l'aristocratie, de la haute bourgeoisie urbaine et des fractions de la petite bourgeoisie au pouvoir depuis l'indépendance ont toujours eu la mainmise sur les meilleures terres du pays comme elles ont toujours eu le monopole de la culture écrite et notamment de l'art de l'éloquence et de la rhétorique, c'est-à-dire de l'art de bien parler et de bien écrire.

Le 14 janvier 2011 a eu le déclenchement soudain de la révolution qui a mis à nu ce qui a été masqué depuis très longtemps : les inégalités scandaleuses aux niveaux économiques, sociaux, politiques mais aussi culturels et linguistiques. On se rend compte que le lien social est totalement fissuré. Le pays est cassé en deux : d'un côté, la Tunisie des riches, ceux qui possèdent les meilleures terres, les villas de haut standing dans les beaux quartiers des grandes villes de pays mais aussi la culture écrite et en l'occurrence l'art de bien parler le français et l'arabe classique et de l'autre côté, la Tunisie des pauvres où l'on manque terriblement de tout : du travail, des logements, des routes, des hôpitaux, des écoles mais où l'on manque aussi terriblement de livres, des bibliothèques, d'ateliers d'écriture où l'on pourrait exercer à blanc l'art de la rhétorique ou de l'éloquence.

Les statistiques du Ministère de l'éducation nationale montre que, depuis 2018, on enregistre chaque jour, nous disons bien chaque jour, 280 élèves qui quittent l'école. Et ces enfants qui s'excluent ou plus exactement que l'école exclue et qui se jettent à l'eau à huit ou dix ans dans le marché du travail pour remplir du pain nu des estomacs rapetissés ne sont pas, évidemment, les enfants des beaux quartiers et les fils ou les filles des grandes familles aristocratiques ou bourgeoises qui ont toujours eu le monopole de l'éloquence et de la rhétorique.

Nous dirons plus. En effet, parmi ceux qui ont eu la chance de demeurer à l'école, le Ministère de l'enseignement secondaire a enregistré en 2018, en 2019 et en 2020, comme nous l'avons montré dans le deuxième chapitre de notre travail de terrain, sur un total de 133 mille candidats, 7 mille cas qui ont obtenu un zéro pointé en examen de français au baccalauréat ! Un chiffre effrayant qui montre à quel point la Tunisie, ce pays qui s'est distingué dans les 60 et 70 par son intelligence, commence depuis une décennie à se dégringoler à pas de géant.

Comment se fait-il que les enfants de la Tunisie profonde soient de plus en plus la proie facile de la sélection, de l'exclusion et de la mortalité scolaire ? Comment se fait-il que ces enfants quittent

l'école sans savoir ni lire ni écrire ? Comment se fait-il que, malgré l'indépendance et les drapeaux pourtant neuf et malgré aussi cette révolution qui s'est déclenchée pour rendre aux pauvres leur dignité, l'école demeure encore une école pauvre, une école incapable, somme toute, d'inculquer aux enfants du peuple une posture autre que celle qui consiste à voir dans le langage un usage utilitaire et du profit immédiat et extrêmement bas ? Comment se fait-il que l'école demeure encore incapable d'inculquer à l'enfant du peuple une posture nouvelle qui prend le langage comme un but, comme une finalité, comme une élévation et comme une réalisation en soi ?

Sans ce rapport nouveau avec la culture écrite, sans ce travail sur le langage, travail d'élaboration, de classement, d'organisation, de création, d'invention, sans ce travail pur sur la forme pure et ce qui s'ensuit de lecture libre et libérée de l'utilitaire et du mercenaire et sans ces lieux de solitude et de méditation (les bibliothèques, les ateliers d'écriture, de lecture, de théâtre et de déclamation, etc.) qui permettent à l'enfant et à l'adulte, aux jeunes et aux vieux d'aller si loin en eux-mêmes, sans cela, le fils du nomade, du paysan, du prolétarisé ou du prolétaire ne devient jamais citoyen à part entière si l'on entend par citoyenneté être en mesure de participer à la gestion politique de la cité, être en mesure d'être autonome et souverain, être en mesure d'être un sujet parlant qui parle au lieu d'être parlé, être en mesure d'être législateur de son propre discours, de ses propres idées et de ses propres pensées.

Ainsi, comme on le voit, la culture écrite, la culture élaborée ou disons, en un mot, la maîtrise de l'éloquence et de la rhétorique constitue, véritablement, un véritable enjeu qui devrait être porté par ce que Gramsci appelle le « nouveau bloc historique » (Gramsci, 1965). Nous entendons par le « nouveau bloc historique » les femmes et les jeunes filles scolarisées qui ont combattu pour être législatrices de leurs propres discours et de leurs propres paroles après avoir été bègues de naissance depuis des siècles, les intellectuels organiques qui savent mieux que quiconque ce que c'est que le pouvoir de la culture écrite et sans oublier évidemment le noyau dur de ce bloc historique, nous voulons dire les paysans et les ouvriers qui n'ont jamais parlé et qui, lors des insurrections et des révoltes, organisent des meetings et construisent des lieux de retranchement ou, disons, des niches écologiques pour lire, pour se lire, pour discuter et pour écrire.

Et si dans cette bataille, on utilisera le Facebook d'une manière qui pourrait ne pas plaire certainement à Marc Zuckerberg, le maître du lieu qui voudrait peut-être continuer à surveiller et à domestiquer, mais d'une manière qui pourrait véritablement rendre service à ces enfants de la Tunisie profonde, à ces enfants dépossédés du capital culturel et linguistique ? Et si les prophètes sur Facebook changeront de tactique et de stratégie : au lieu de continuer à parler politique, ils vont montrer le chemin aux jeunes et au moins jeunes comment ils s'en servent de leurs « ardoises électroniques » : nous voulons dire de leur murs virtuels sur Facebook et de leurs palimpsestes pour parler, pour écrire, pour décrire, pour narrer, pour faire une défense, un hommage, un éloge, pour entrer dans un réquisitoire, bref, pour avoir un nouveau rapport avec le langage comme le dit beau et bien Liénard. (Liénard, 2011 :12).

Les surréalistes ont disparu certes. Mais ce qu'ils ont fait, ce qu'ils ont creusé comme inventions heureuses dans la langue demeure encore. Leur cri strident qui s'élève comme un grand vent sur le monde entier, on l'entend encore. Il est encore là. Et la preuve c'est ce que nous venons de fouiller dans la poésie de Francis Ponge qui a été écrite en 1948, autrement dit, depuis plus 70 ans pour en extraire le passage suivant. Je cède la parole à Francis Ponge pour clôturer cette conclusion :

« C'est alors qu'enseigner l'art de résister aux paroles devient utile, l'art de ne dire que ce que l'on veut dire, l'art de les violenter et de les soumettre. Somme toute fonder une rhétorique, ou plutôt apprendre à chacun l'art de fonder une rhétorique est une œuvre de salut public. Cela sauve les seules, les rares personnes qu'il importe de sauver : celles qui ont la conscience et le souci et le dégoût des autres en eux-mêmes. Celles qui peuvent faire avancer l'esprit et, à proprement parler, changer la face des choses » (Ponge, 1948 :123)

Bibliographie :

- ADORNO, Theodor W. (2005) *The culture industry*, selected essays on mass culture, with an introduction by J. M. Bernstein, London and New York: Routledge.
- AHMAD, Ziad (2010) *The epistemology of Ibn Khaldûn*, London and New York: Routledge.
- ALTHUSSER Louis, BALIBAR Étienne, ESTABLET Roger, MACHEREY Pierre, RANCIERE Jacques (2014), *Lire Le Capital*. Paris cedex 14, France : Presses Universitaires de France.
- AMMAR, Hager Ben ; VACCHIANI, Valérie (2013), *Ommi Sissi*, Tunis : Arabesques.
- ANIS, Jacques (1999) *Internet, communication et langue française*, Paris : Hermès Sciences Publication.
- ANIS, Jacques (2003), *Communication électronique scripturale et formes langagières*, Actes des Quatrièmes Rencontres Réseaux Humains / Réseaux Technologiques, p. 57-70, Poitiers. [En ligne] URL : <http://id.erudit.org/iderudit/602531ar>, consulté le 05/06/2020.
- ANNICK FERRARIS, Christelle (2011), « Vocabulaire familier, populaire, grossier, argot... Quelles différences ? », p. 20-35, N°1 *Lengua y voz* Año 1 [en ligne], URL : [\(PDF\) Vocabulaire familier, populaire, grossier, argot... Quelles différences ? | Christelle Ferraris - Academia.edu](#), Consulté le 26/06/2020.
- ARCAND, Richard (2017) *Jeux verbaux et créations verbales. Fonctionnement et illustrations*. Paris : Armand Colin, « U », [En ligne] URL : <https://www.cairn.info/jeux-verbaux-et-creations-verbales--9782200619503.htm> consulté le 04/11/2020.
- ARIES, Philippe (1960) *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris : Plon.
- ARISTOTE (2011), *La poétique*, Paris : Seuil.
- ARTAUD, Antonin (1965) « Le théâtre et la peste », in *Le théâtre et son double*, in *Œuvres complètes*, volume IV, Paris : Gallimard, pp.11 – 23.
- ARTAUD, Antonin (2001), *Van Gogh ou le suicide de la société*, Gallimard : Paris.
- AUDUREAU, William H., (2017), « Qu'est-ce que le « dédagisme » de Jean-Luc Mélenchon ? » in *Le Monde.fr*, [en ligne] URL : <https://www.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2017/01/30/qu-est-ce-que-le-dedagisme-de-jean-luc-melenchon-5071725-4355770.html>, consulté le 26/10/2020.
- AUER, Peter (1995) "The pragmatics of code-switching: A sequential approach." in L. Milroy & P. Muysken (Eds.), *One Speaker, Two Languages: Cross-Disciplinary Perspectives on Code-Switching* (pp. 115-135). Cambridge : Cambridge University Press.
- AUER, Peter (1999) "From codeswitching via language mixing to fused lects : Toward a dynamic typology of bilingual speech" *International Journal of Bilingualism* Volume : 3, p.309-332, Germany : University of Freiburg/Br.

- AUFFRAY, Elodie (2014), « Le tunisien, l'écrit de la rue », in Libération.fr, Planète, [en ligne] URL : <https://www.liberation.fr/planete/2014/04/14/le-tunisien-l-ecrit-de-la-rue-997402> consulté le 21/10/2020.
- BACHELARD, Gaston (1929) *La valeur inductive de la relativité*, Paris : Vrin.
- BACHELARD, Gaston (1934) *Recherche philosophiques*, Paris : Vrin.
- BACHELARD, Gaston (1934) « Idéalisme discursif » in *Recherches philosophiques*, Paris : Vrin.
- BACHELARD, Gaston (1974) *La formation de l'esprit scientifique*, Paris : Vrin.
- BACKER, Howard S (1998) *Tricks of the trade, how to think about your research while you're doing it*, Chicago: Chicago university Press. Traduit en français par : "Les ficelles du métier" (2002), Paris : la Découverte.
- BAKHTINE, Mikhaïl (1984) *Esthétique de la création verbale*, Paris : Seuil.
- BAKHTINE, Mikhaïl (1970) *La poétique de Dostoïevski*, Paris : Seuil.
- BAKHTINE, Mikhaïl (1970) *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au moyen âge et sous la Renaissance*, Paris : Gallimard.
- BALANDIER, Georges (1966) "Georges Gurvitch", in *Cahiers internationaux de Sociologie*, vol. 40, pp. 3- 5, Paris: P.U.F.
- BALIBAR, Renée et LAPORTE, Dominique (1974) *Le français national*, Politique et pratique de la langue nationale sous la révolution française. Présentation d'Etienne Balibar et de Pierre Macherey, Paris : Hachette.
- BALPE, Jean-Pierre (1994) *Pour une littérature informatique: un manifeste...*[En ligne] URL : <http://chatonsky.net/files/pdf/jean-pierre-balpe/jpb-manifeste.pdf> , consulté le 20/06/2020.
- BARAKET, Hedia ; BELHASSINE, Olfa (2016), *Ces nouveaux mots qui font la Tunisie*, Tunisie : Cérès Editions.
- BARNEY, Glaser; STRAUSS Anselm, (2017) *The Discovery of Grounded Theory: Strategies for Qualitative Research*, New York: Routledge.
- BARTHES, Roland (1964) « Eléments de sociologie », in *Communication*, pp. 91 – 134.
- BARTHES, Roland (1968) « Flaubert et la phrase », 24 :1-3, 48-54, [en ligne], URL : <https://www.tandfonline.com/doi/pdf/10.1080/00437956.1968.11435512> (consulté le 09/09/2019).
- BARTHES, Roland (1970), *Mythologies*, Paris : Points.
- BARTHES, Roland (1972), *Le degré zéro de l'écriture*, Paris : Seuil.
- BARTHES, Roland (1973), *Le Plaisir du texte*, Paris : Points.
- BARTHES, Roland (1978), *Leçon inaugurale au collège de France*, Paris : Seuil.
- BARTHES, Roland (1994) « L'effet du réel », in: *Œuvres complètes*, pp. 479- 484, Paris : Seuil.
- BAUDELOT Christian et ESTABLET Roger (1992), *Allez les filles*, Paris : Seuil.

BAUDRILLARD, Jean, « langages de masse », Encyclopædia Universalis [en ligne], URL : <http://www.universalis-edu.com.ezproxy.normandie-univ.fr/encyclopedie/langages-de-masse/> consulté le 4/11/ 2020.

BECKER, Howard (1986, (first edition 1963)) *Outsiders. Studies in the sociology of deviance*, New York : the Free Press edition.

BECKER, Howard (1998) *Tricks of the trade: how to think about your research while you're doing it*, Chicago : University of Chicago Press. Traduite en français par « Les ficelles du métier » (2002), Paris : la Découverte.

BECKER, Howard (1998) *Tricks of the trade: how to think about your research while you're doing it*, Chicago guides to writing, editing, and publishing, Chicago : University of Chicago Press.

BECKER, Howard (2002) *Les ficelles du métier*, Paris : La découverte.

BEJI, Iheb, Chiffres clés sur les réseaux sociaux en Afrique : Facebook, Linkedin, Instagram) présentés à l'African Digital Summit 2016, URL : <<http://blog.medianet.tn/blog/chiffres-cles-sur-les-reseaux-sociaux-en-afrique-facebook-linkedin-instagram-presentes-lafrican>>, [en ligne] (consulté le 26/11/2020).

BEN ACHOUR, Yadh (2017), *Tunisie : Une révolution en pays d'islam*, Tunisie : Cérès Edition.

BEN MAATI, Nasredine (2013), « Wled Ammar (génération maudite) », long métrage [En ligne] URL : <https://vimeo.com/311318347>. (Consulté le 2020-10-27)

BEN TALEB, Othman (1984) *Actes de discours et performativité en français : de, la syntaxe à la pragmatique*, Tunis : Imprimerie officielle de l'Université de Tunis.

BENJAMIN, Walter (1982) "Theses on the Philosophy of History", (1940) *in* *Illuminations*, translated by Harry Zohn, London: Fontana.

BERQUE, Jacques, « Qu'est-ce qu'une tribu nord-Africaine ? », *in* *Éventail de l'histoire vivante, Hommage à Lucien Febvre*, Paris, Armand Colin, 1954, p. 261-271.

BERQUE, Jacques (1969) *Les Arabes d'hier à demain*, Paris : Seuil.

BERNSTEIN, Basil (1975) *Langage et classes sociales, codes sociolinguistiques et contrôle social*, Paris : Editions Minuit. (Traduction de Jean Claude Chamboredon et de ses collaborateurs Jean Claude Combessie).

BERNSTEIN, Basil (2003, First published 1973) *Class, Codes and Control*, Volume I Theoretical Studies towards a Sociology of Language, London, New York: Routledge.

BERNSTEIN, Basil (2003, First published 1973) *Class, Codes and Control*, Volume II : Applied studies towards a Sociology of Language, London, New York : Routledge.

BERNSTEIN, Basil (2003, First published 1975) *Class, Codes and Control*, Volume III, Towards a theory of educational transmission, London, New York: Routledge.

BERNSTEIN, Basil (2003, First published 1990), *Class, Codes and Control, Volume IV*, The structuring of pedagogic discourse, London, New York: Routledge.

BERTAUX, Daniel (1979) « Ecrire la sociologie », *in* "Information sur les sciences sociales", 19, 1, pp. 7 – 25.

- BETTAÏEB, Viviane ; Collectif (2011), *Dégage : La révolution tunisienne*, Paris : Editions du Lateur.
- BEUVE-MERY, Alain (2011), « Le mot de l'année 2011 ? « Dégage ! » », in Le Monde.fr, Le mot de l'année 2011 ? [En ligne] URL : <https://www.lemonde.fr/vous/article/2011/06/01/le-mot-de-l-annee-2011>, consulté le 26/10/2020.
- BIARD, Michel (2009), *Parlez-vous sans-culotte ? Dictionnaire de Père Duschesne (1790-1794)*, Tallandier : Paris.
- BLANCHET, Philippe (2010), *Parle-moi provençal*, Chennevières-sur-Marne : Assimil.
- BLANCHOT, Maurice (1955) *L'espace littéraire*, Paris : Gallimard.
- BLATTNER, Géraldine et WILLIAMS, Lawrences (2011), « L'emploi variable d'une dans le discours électronique synchrone : une étude variationniste en temps apparent ». *Langage et société*, 138(4), 109-129, [en ligne] URL : <https://www.cairn.info/article.php?ID=ARTICLE=LS-138-0109> ,consulté le 04/11/2020.
- BLONDEAU, Hélène ; TREMBLAY, Mireille, & DROUIN, Patrick (2014). « Hybridité et variation dans les SMS : Le corpus Texto4Science et l'oralité en français montréalais ». Canada : *Canadian Journal of Linguistics/Revue Canadienne De Linguistique*, 59(1), 137-165.
- BOBIN, Frédéric (2017), « A Tunis, la première « révolution Facebook » entre aux Archives nationales » in *Le Monde Afrique*, [en ligne] URL : <https://www.lemonde.fr/afrique/article/2017/03/14/en-tunisie-la-premiere-revolution-facebook-entre-aux-archives-nationales-5094323-3212.html>, consulté le 04/11/2020.
- BOURDIEU, Pierre et PASSERON Jean Claude (1964) *Les héritiers. Les étudiants et la culture*, Paris : éditions de Minuit.
- BOURDIEU, Pierre et al. (1965) *Un art moyen. Essai sur les usages sociaux de la photographie*, Paris : Minuit.
- BOURDIEU, Pierre, BARBEL, Alain (1966) *L'amour de l'art. Les musées et leur public*, Paris : Minuit.
- BOURDIEU, Pierre et PASSERON, Jean Claude (1970) *La reproduction. Eléments pour une théorie du système d'enseignement*, Paris : Minuit.
- BOURDIEU Pierre (1971) « Genèse et structure du champ religieux » in : *Revue française de sociologie*, 12-3. pp. 295-334.
- BOURDIEU, Pierre et BOLTANSKI, Luc (1975) « Le fétichisme de la langue », in « Actes de la recherche en sciences sociales », Vol. 1, numéro 4, pp. 2- 32.
- BOURDIEU, Pierre (1977) « L'économie des échanges symboliques », in « *Langue française* », n° 34, 1977, linguistique et sociolinguistique, pp. 17-34, article in *Persée* en ligne.
- BOURDIEU, Pierre (1979) *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris : Minuit.
- BOURDIEU, Pierre (1980) *Le sens pratique*, Paris : Edition Agir.
- BOURDIEU, Pierre (1982) *Ce que parler veut dire*, Paris : Librairie Arthème Fayard.

- BOURDIEU, Pierre (1983) « Vous avez dit « populaire » ? » in Actes de recherche en sciences sociales, vol 46, pp. 98-105.
- BOURDIEU, Pierre ; LABOV, William ; ENCREVE, Pierre (1983) « Le changement linguistique ». in : Actes de la recherche en sciences sociales. Vol. 46, mars 1983. L'usage de la parole. pp. 67-71. [en ligne] URL : www.persee.fr/doc/arss-0335-5322-1983-num-46-1-2177, consulté le 04/11/2020.
- BOURDIEU, Pierre (1984) « La jeunesse n'est qu'un mot » in Questions de Sociologie, Paris : Minuit, pp. 143-154.
- BOURDIEU, Pierre (1984), *Questions de sociologie*, Paris : Minuit.
- BOURDIEU, Pierre (1989) *La noblesse de l'Etat. Grandes écoles et esprit du corps*, Paris : Minuit.
- BOURDIEU, Pierre (1990) « Comprendre » in *La misère du monde*, Paris : Points, pp. 1406 – 1408.
- BOURDIEU, Pierre (1990), *La misère du monde*, Paris : Points.
- BOURDIEU, Pierre (1991) « Le champ littéraire », in Actes de la Recherche en Sciences Sociales, n°89, pp.3-46.
- BOURDIEU, Pierre (1995) *Sur la télévision*, Paris : Raisons d'agir.
- BOURDIEU, Pierre (2000) *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Paris : Seuil.
- BOURDIEU, Pierre (2001) *Langage et pouvoir symbolique*, Paris : édition Fayard.
- BOURDIEU, Pierre (2001-67-98) « La production et la reproduction de la langue légitime » in « Langage et pouvoir symbolique », Paris : Fayard.
- BOURDIEU, Pierre (2001) « La formation des prix et l'anticipation des profits », in : Langage et pouvoir ... Op.cit.
- BOUSSELMI, Dhia (2019) "Lagrib" ("لغريب"), Tunis : Cérès.
- BOYER, Henri (2008) « Sociolinguistique : faire corpus de toute(s) voix ? » in « Mots. Les langages du politique », numéro 69, pp. 97-102.
- BRANDT, Stéphanie (2005), *Parlez-vous textos ?* (Communication dans un congrès), Colloque Français fondamental, corpus oraux, contenus d'enseignement. 50 ans de travaux et d'enjeux, ENS Lettres, France.
- BRECHT, Bertolt (1979) *Ecrits sur le théâtre*, Paris : L'arche.
- BRIGHT, William (1966) *Sociolinguistics. Proceedings of The UCLA Sociolinguistics*, Conference The Hague: Mouton & Co, Paris
- BRUNOT, Ferdinand (1968) *Histoire de la langue française des origines à nos jours*, Paris : A. Colin.
- CADIOT, Pierre (1987) « Les mélanges de langue » in *France, pays multilingue*. t. 2 : Pratiques des langues en France, 50-61, VERMES, Geneviève, BOUTET, Josiane (éds.), Paris : l'Harmattan.
- CALVET, Louis-Jean (1974) *Linguistique et Colonialisme, Petit traité de glottophagie*, Paris : Payot.
- CALVET, Louis-Jean (1975) *Pour et contre Saussure. Vers une linguistique sociale*, Paris : Payot.
- CALVET, Louis-Jean (2007) *L'argot*, 3e éd. QUE SAIS-JE ? Paris : Presses Universitaires de France.

- CALVET, Louis-Jean, « Histoire de l'argot français », dans : Louis-Jean Calvet éd., *L'argot*. Paris : Presses Universitaires de France, « Que sais-je ? », 2007, p. 17-50. URL : <https://www.cairn.info/l-argot--9782130559832-page-17.htm> consulté le 04/11/2020.
- CALVET, Louis-Jean (2014) « Mondialisation, langues et politiques linguistiques », Brésil : Bilingue, UFMG, Pesquisas em didactica de linguas estrangeiras : grandes temas.
- CARADEC, François (1998), *Dictionnaire du français argotique et populaire*, LA.LF.EVA, Paris : Larousse.
- CASTEL, Robert (1968) *Introduction in Goffman, Erving (1968) Asiles*, Paris: Minuit.
- CASTORIADIS, Cornelius (1975) *L'institution imaginaire de la société*, Paris : Seuil.
- CASTORIADIS, Cornelius (2007) *La Montée de l'insignifiance*, Paris : Points.
- CHAABOUNI, Kamel (2017), « L'arabe dialectal tunisien s'achemine vers la créolisation », in Nawaat [en ligne] URL : [Nawaat – L'arabe dialectal tunisien s'achemine vers la créolisation](#) , consulté le 04/11/2020.
- CHAMBOREDON, Jean Claude (1975) « Présentation » in Bernstein, Basil, *Langage et classes sociales, codes sociolinguistiques et contrôle social*, Paris : Minuit, pp.9-23.
- CHÂTELET, François, « RÉVOLUTION », Encyclopædia Universalis [en ligne], URL : <http://www.universalis-edu.com.ezproxy.normandie-univ.fr/encyclopedia/revolution/> consulté le 4/11/2020.
- CHERKAoui Mohamed (1974), « Structure de classes, performances linguistiques et types de socialisation : Bernstein et son école ». In : Revue française de sociologie, 1974, 15-4. pp. 585-599.
- CHERNI, Amor (2011), *La révolution tunisienne : s'emparer de l'histoire*, Paris : Albouraq.
- CHERRAD, Nedjma (2009), « Langues, cultures et interactions en classe de français », Synergies Algérie n° 4 - pp. 239-253.
- CHOMSKY, Noam (2002) *Media control*, New York: Seven stories Press.
- CLAUDEL, Paul (1929) *Le soulier de satin*, Paris : Gallimard
- CLIFFORD, James (1986) *Writing culture: the poetics and politics of ethnography*, Writing culture Experiments in Contemporary anthropology, California: Univ. Of California Press Berkeley Gemeinsamer Bibliotheksverbund, School of American Research advanced seminar.
- COHEN David, « ARABE (MONDE) - Langue », Encyclopædia Universalis [en ligne]URL:<http://www.universalis-edu.com.ezproxy.normandie-univ.fr/encyclopedia/arabe-monde-langue/>, consulté le 13 août 2020.
- COMBESSIE, Jean Claude (2007), [la cinquième édition, la première édition en 1996]) *La méthode en Sociologie*, Paris : La Découverte.
- COOK-GUMPERZ, Jenny (1973) Social control and Socialisation. A study of Class Differences in the language of Maternal Control, London : Roudledge and Kegan Paul.
- COUMET, Ernest (1975) « Karl Popper et l'histoire des sciences », in Annales, Economies, sociétés, civilisations, 30ème année, n° 5, pp. 1105 – 1122
- CRYSTAL, David (2001), *Language and the Internet*, Cambridge: Cambridge University Press.

- DEBORD, Guy (1996) *La société du spectacle*, Paris: Gallimard.
- DEBRAY, Régis, (2018), *Bilan de faillite*, Paris: Gallimard.
- DE CERTEAU, Michel (1968), « Pour une nouvelle culture: prendre la parole », in *Etudes*, Juin – juillet.
- DE CERTEAU, Michel (1968) “*Pour une nouvelle culture: le pouvoir de parler*”, in, *Etudes*, Juin- juillet, pp. 29- 42.
- DE CERTEAU, Michel, JULIA Dominique, REVEL Jacques (1975), *Une politique de la langue: la révolution et les patois*, Paris: Gallimard.
- DE CERTEAU, Michel (1980) *L'invention du quotidien. Arts de faire*, Paris : Union Générale d'Édition.
- DEFOE, Daniel (2017) *Robinson Crusoe*, Paris : Hatier.
- DEJOND, Aurélia (2002), *La cyber@ngue française*, Paris : La Renaissance du livre.
- DE LA BRUYERE, Jean (2005) *Les caractères*, Paris : Ebooks libres et gratuits.
- DELAVERGNE, Annie ; HUOT, Hélène ; KERLEROUX, Françoise (1972), Questions sur le changement linguistique Langue française in Persée [en ligne] [URL:https://www.persee.fr/doc/lfr_0023-8368_1972_num_15_1_5608](https://www.persee.fr/doc/lfr_0023-8368_1972_num_15_1_5608), consulté le 09/12/2020.
- DELEUZE, Gilles (1969) *Différence et répétition*, Paris : Editions de Minuit.
- DELEUZE, Gilles ; GUATTARI, Felix (1991) *Qu'est-ce que la philosophie*, Paris : Minuit.
- DERRIDA, Jacques (1966) « Nature, Culture, Ecriture. La violence de la lettre de Lévi-Strauss à Rousseau », in *Concept and form, The cahiers pour l'analyse and Contemporary french thought*, Volume 4, article 1, octobre-septembre 1966.
- DERRIDA, Jacques (1967), *L'écriture et la différence*, Paris : Seuil.
- DE SAUSSURE, Ferdinand (1964), Lettre de Saussure à Antoine Meillet du 4 janvier 1894, in « Lettres de Ferdinand De Saussure à Antoine Meillet publiées par Emile Benveniste » in *Cahiers Ferdinand De Saussure*, n° 21, Genève : éd. Droz, pp. 89 – 130.
- DE SAUSSURE, Ferdinand (2004), *Cours de linguistique générale*, Paris : Gallimard.
- DEUTSCH, Martin et al. (1967) *The disadvantaged child. Studies of the social environment and the learning process*, New York: Basic Books.
- DEUTSCH, Martin, KATZ, Irwin, et JENSEN, Arthur R. (1968) *Social class, Race and Psychological Development*, New York: Renchart and Winston.
- DUCASSE, Isidore (2001) *Poésies II*, 1870, repris dans *Les Chants de Maldoror et autres textes*, Paris, Le livre de Poche.
- DURKHEIM, Emile (1960 [première publication 1897]) *Le Suicide. Etude de sociologie*, Paris : Presses universitaires de France.
- DURKHEIM, Emile (1960 [première publication 1893]) *De la division du travail social*, Paris : Presses universitaires de France.
- DURKHEIM, Emile (2010), *Les règles de la méthode sociologique*, Paris : Flammarion.

- DUVIGNAUD, Jean (1982) *La poursuite du sens à travers la mutilation du langage commun*. in : « L'Homme et la société », N. 63-64 : Langage et révolution. pp. 109-115.
- DUVIGNAUD, Jean (1986) *Essai sur l'anomie : hérésie et subversion*, Paris : La Découverte.
- DUVIGNAUD, Jean (1990) *Chébika*, suivi de *Retour à Chébika. Changement dans un village du Sud tunisien*, Paris : Plon.
- ENCREVE, Pierre (1967) *Problèmes de bilinguisme dialectal. La situation linguistique à Foussais (Vendée)*, Paris : Sorbonne.
- EVERETT, C, RIESMAN, David et al. (1993), *The Sociological Eye*, New York: Transaction Publishers.
- FANON, Frantz (2004), *Les damnés de la terre*, Paris : La Découverte.
- FELMAN, Shoshana (1982), "To open the question", in *Literature and Psychoanalysis, The Question of Reading: Otherwise*: John Hopkins University Press.
- FEUSSI, Valentin (2007), A travers textos, courriels et tchats: des pratiques de français au cameroun n°18, Glottopol. [en ligne] URL: http://glottopol.univ-rouen.fr/telecharger/numero_10/gpl10_05feussi.pdf, consulté le 09/12/2020.
- FEYERABEND, Paul (1988), *Contre la méthode - Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*, Paris : Seuil.
- FISHMAN, Joshua (1971), *Sociolinguistiques*, Mass : Newbury Rowley.
- FOUCAULT, Michel (1976), *Histoire de la folie à l'âge classique*, Gallimard : Paris.
- FOUCAULT, Michel (1993) *Surveiller et punir : naissance de la prison*, Paris : Gallimard.
- FOUCAULT, Michel (2014), *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris : Gallimard.
- FRACCHIOLLA, Béatrice ; ROMAIN, Christina ; MOÏSE, Claudine ; AUGER, Nathalie ; Collectif (2013) *Violences verbales : Analyses, enjeux et perspectives*, PU Rennes, Rennes.
- FREI, Henri (2011), *La grammaire des fautes*, Rivages linguistiques, Rennes : Presses Univ. De Rennes.
- FREUD, Sigmund et BREUER, Joseph (2002 [1895]) *Etudes sur l'hystérie*, traduction Anne Berman, Paris : PUF.
- FREUD, SIGMUND (2010), « L'analyse finie et infinie » in *Œuvres complètes*, tome XX, Paris : PUF.
- GADET, Françoise (1983) « *La langue blanche et langue rouge* », in « *Langage et Société*, n° 25, pp. 27-40.
- GADET, Françoise (1996), « *Une distinction bien fragile : oral/écrit* », Travaux Neuchâtelois de Linguistique, La Revue TRANEL.
- GADET, Françoise (2007), A la mémoire de Jacques Anis, n°10 GLOTTOPOL, Revue de sociolinguistique en ligne [en ligne] URL : http://glottopol.univ-rouen.fr/telecharger/numero_10/temoignage.html , consulté le 09/12/2020.
- GALLISSOT, René et BAIA, Gilbert (1976) *Marxisme et Algérie : Textes de Marx et Engels*, Paris : Union Générale d'Édition.

- GARDNER-CHLOROS, Penelope (1983), *Code-Switching : Approches principales et perspectives*, Paris : Presses Universitaires de France, Vol. 19, Fasc. 2, La Linguistique.
- GARDY, Philippe ; LAFONT, Robert (1981), « La diglossie comme conflit » *in*: *Langages*, 15^e année, n°61. Bilinguisme et diglossie, sous la direction de Jean-Baptiste Marcellesi. pp. 75-91.
- GARMADI, Salah (1973) « Bilinguisme et sociétés bilingues », *in* « *Ethnies*, volume3, pp. 37-54.
- GARMADI, Le Cloirec Juliette (1974) *Le français parlé en Tunisie. Description synchronique de la phonologie et de la syntaxe du français parlé par les arabophones tunisiens de la classe moyenne*. Thèse de doctorat d'Etat, thèse manuscrite non publiée, Paris : Université de Paris V.
- GAUDUCHEAU, Nadia ; MARCOCCIA, Michel, (2007), Analyser la mimo-gestualité : un apport méthodologique pour l'étude de la dimension socio-affective des échanges en ligne EPAL - HAL Archives Ouvertes Lamy, M.-N. ; Mangenot, F. ; Nissen, E Analyser la mimo-gestualité Actes du colloque Epal 2007 (Échanger pour apprendre en ligne) Grenoble, France.
- GEERTZ, Clifford (1973) "The interpretation of culture, chapter I: Thick Description: toward" *in* *Interpretive theory of culture*, New York: Basic Books, Inc, pp. 1-30.
- GEERTZ, Clifford (1988), *Works and Lives: The Anthropologist as Author*, Stanford: Stanford University Press.
- GEERTZ, Clifford ; LEMOINE, Daniel (2008), *Ici et Là-bas : l'anthropologue comme auteur*, Paris : Métailié.
- GERALDINE, Faes, (2000), [www. takriz. Org](http://www.takriz.Org), *Le Monde.fr*, [en ligne] URL : https://www.lemonde.fr/archives/article/2000/09/13/www-takriz-org_94735_1819218.html, consulté le 05/10/2020.
- GIROUX, Janelle (2013), *Analyse des pratiques d'écriture observées dans les conversations entre participants et journalistes en contexte de clavardage public*, Université de Laval Quebec. [En ligne] URL : <https://docplayer.fr/77077412-Analyse-des-pratiques-d-ecriture-observees-dans-les-conversations-entre-participants-et-journalistes-en-contexte-de-clavardage-public.html> consulté le 05/10/2020.
- GOFFMAN, Erving (1973) *La mise en scène de la vie quotidienne*. Tome 1 : Présentation de soi, Paris : Minuit.
- GOFFMAN, Erving (2017) *Interaction ritual*, London: Routledge.
- GOLDMANN, Lucien (1959), *Le Dieu Caché*, Gallimard : Paris.
- GONZALEZ-QUIJANO, Yves (2012), *Arabités numériques : Le printemps du Web arabe*, Arabités numériques, Actes Sud Arles, Paris : Sindbad.
- GOODY, Jack (1979) *La raison graphique*. La domestication de la pensée sauvage, Paris : Edition de Minuit.
- GRAMSCI, Antonio (1996), *Les lettres de prison*, Paris : Gallimard.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1966) *Sémantique structurale*, Paris : Larousse

- GRICE, Herbert Paul (1975), *Logic and conversation*, trad. fr. Logique et conversation, Communication n° 30, Paris: Seuil.
- GUILLERON, Gilles (2007), *Le petit livre des gros mots ; Gros mots, insultes, injures... et autres noms d'oiseaux*, Paris : First.
- GUIRAUD, Pierre (1973), *Le français populaire*, Que sais-je ? N°1172, Paris : Presses universitaires de France, Troisième édition.
- GUMPERZ, John Joseph (1982), *Sociolinguistique interactionnelle, une approche interprétative* Vermes, G., Boutet, J. (éds.), Paris : l'Harmattan.
- GUMPERZ, John Joseph (1982), *Discourse Strategies*, Cambridge: Cambridge University Press.
- GURVITCH, Georges (1966), *Les cadres sociaux de la connaissance*, Paris : P.U.F.
- GUYAU, Jean Marie (1985), *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*, Paris : Fayard.
- HABERMAS, Jürgen (1991), *The transformation of the Public sphere*, Cambridge: The MIT Press.
- HADDAOUI, Nadia (2017), Interview avec Waterman, membre fondateur du collectif Takriz, Club de Mediapart, [en ligne] URL : <https://blogs.mediapart.fr/nadia-haddaoui/blog/301217/interview-avec-waterman-membre-fondateur-du-collectif-takriz> consulté le 05/11/2020.
- HAMERS, Josiane F. ; BLANC, Michel, (1983), *Bilinguisme et Bilingualité*, Bruxelles : Mardaga.
- HAMERS, Josiane F. (1997), « Emprunt » in Sociolinguistique. *Les concepts de base*, pp. 136-139, Belgique : Mardaga.
- HASSELMO, Nils (1970), *Code-switching and modes of speaking*, Texas: Texas studies in bilingualism.
- HAUGEN, Einar (1956), *Bilingualism in the Americas: A bibliography and research guide*, Alabama: University of Alabama Press.
- HEISENBERG, Werner (2002), *Physics and Philosophy: The Revolution in Modern science*, London: Harper Perennial Modern Classics.
- HELIAS, Pierre, Jakez (1975), *Le cheval d'orgueil*, Paris: Plon.
- HERRING, Susan C. (1996). Bringing familiar baggage to the new frontier: Gender differences in computer-mediated communication. In J. Selzer (Ed.), pp. 1069-1082, *Conversations*, J., Selzer [en ligne] URL: <https://ella.sice.indiana.edu/~herring/conversations.1996.pdf> consulté le 05/11/2020.
- HERRING, Susan C. (1995) Men's language on the Internet, Nordlyd, 1-20, 23, [en ligne] URL: <http://ella.slis.indiana.edu/~herring/men.1995.pdf>, consulté le 27/08/2020.
- HERRING, Susan C. (2001), Gender and Power in Online Communication, No. WP-01-05 [en ligne] URL: <https://scholarworks.iu.edu/dspace/bitstream/handle/2022/1024/WP0105B.html?sequence=1> consulté le 27/08/2020.
- HERRING, Susan (2012), "Grammar and electronic communication" in C. Chapelle (Ed.), *Encyclopedia of applied linguistics*. Hoboken, NJ: Wiley-Blackwell.

- HIGHMORE, Ben (2006), *Michel De Certeau: Analysing culture*, London Continuum International Publishing Group, Aladdin transaction.
- HINTON, William H. ; MAJOR, J. R. (1971) *Fanshen : la révolution communiste dans un village chinois*, traduit de l'anglais par J. R. Major, Collection Terre Humaine, Paris : Plon.
- HOGGART, Richard (1970), *La culture du Pauvre*, Paris : Minuit.
- HUGO, Victor (1985) *L'argot in Les misérables*, tome 3, Paris : Librairie Générale Française, pp.1-30.
- HUIZINGA, Johan (2015), *L'automne du Moyen Âge*, Paris : Payot.
- HUYGHE, François-Bernard. « Novlangue, langue de coton et autres langues de censure », Constructif, vol. 56, no. 2, 2020, pp. 19-23, [en ligne] URL : <https://www.cairn.info/revue-constructif-2020-2-page-19.htm>, consulté le 01/11/2020.
- HYMES, Dell (1964), *The Ethnography of Speaking*. In T. Gladwin and W.C. Sturtevant (eds.), *Anthropology and Human Behavior*. Washington, D.C. American Anthropological Association. pp.13-53.
- HYMES, Dell (1977), *Fondations in sociolinguistics. An Ethnographic Approach*, London: Routledge.
- IBN KALDUN (2006), *Al Mouqaddima* (texte en arabe) texte présenté par Abdeslam Chaddadi, Rabat : Maison des sciences, des arts et des lettres.
- INA.fr, (1979), Pierre Bourdieu présente son livre « La Distinction, critique sociale du jugement » essai sociologique sur les goûts et les styles de vies. Apostrophes : [en ligne], URL : <https://www.ina.fr/video/I12012180> , consulté le 07/09/2020.
- JAATER, Younes (2012) L'argot et son influence sur le lexique français, Bachelor thesis [en ligne] URL : <https://dspace.library.uu.nl/handle/1874/250450> consulté le 05/11/2020.
- JEAY, Anne Marie (1991), *Les messageries télématiques*, Paris : Eyrolles.
- JOYCE, James (1997) *Finigans wake*, London : Roudledge.
- JRAD, Nabih (2011), « Quand dire c'est faire : la révolution tunisienne, un évènement de langage fait l'histoire », Le carnet de l'IRMC, La lettre de l'IRMC n°6, [en ligne] URL : <https://irmc.hypotheses.org/182> , consulté le 2020/10/24.
- JULES-ROSETTE, Bennetta, (1976), *Explorations in The Ethnography Of Speaking*, Richard Bauman and Joel Sherzer, eds., London: Cambridge University Press.
- KASSOVITZ, Mathieu ; CASSEL, Vincent ; KOUNDE, Hubert ; TAGHMAOUI, Saïd ; GHILI, ABDEL Ahmed, (1995) *La haine*, 1h38m, long métrage.
- KAUFMANN, Jean-Claude (2011) *L'entretien compréhensif*, Paris : Armand Colin.
- KAY, Paul et KEMPTON, Willett (1983), *What is the Sapir-Whorf hypothesis*, Berkeley: University of California.
- KHATIBI, Abdelkébir (1974) *La blessure du nom propre*, Paris: Denoël.
- KHATIBI, Abdelkabar (1983), *Amour bilingue*, Paris: Fata Morgana.
- KLEIST, Henri Von (2016), *De l'élaboration de la pensée par le discours*, Paris : l'arche.

- KREIDLER, Charles (1958), *A study of the Influence of English on the Spanish of Puerto Ricans in Jersey City*, thèse de doctorat.
- KROEBER, Theodore (1973) *Ishi in two worlds. A biography of the last Wild Indian in North America, with a foreword by Lewis Cannett*, Berkeley: University of California Press.
- KUHN, Tomas (1996, first publication in 1962) *The Structure of Scientific Revolutions*, Chicago: The university of Chicago Press. Traduit de l'américain en 1972 par le titre suivant : *La structure des révolutions scientifiques*, Paris : Flammarion.
- KUMAR, Rajit (2011), *Research methodology*, California: Sage publication.
- LABOV, William (1969) "The logic of Nonstandart English", in Georgetown Monographs on language and Linguistics, vol. XXII; pp. 1-22.
- LABOV, William (1973), *Lauguage in the Inner City: Studies in the Black English Vernacular*, Pennsylvania: University of Pennsylvania Press.
- LABOV, William (1976), *Sociolinguistique*, Paris: Minuit.
- LABOV, William (1977) « La langue des paumés », in « Actes de la Recherche en sciences sociales », numéro: 17 -18, pp.113-129.
- LABOV, William (1983) *Le changement linguistique*, entretien avec William Labov, in Actes de recherche en sciences sociales, vol. 46, pp. 67-71.
- LABOV, William (1993) *Le parler ordinaire : la langue dans les ghettos noirs des États-Unis*, Paris : Minuits.
- LABOV, William (2001), *Principles of linguistic change, social Factors*, II, Wiley Blackwell, New York.
- LABOV, William (2006), *The Social Stratification of English in New York City*, Cambridge: University Press Cambridge.
- LACOSTE, Yves (1998), *Ibn Khaldoun, naissance de l'histoire du passé du tiers-monde*, Paris: La découverte.
- LAFARGUE, Paul (1894), *La langue française avant et après la Révolution. Études sur les origines de la bourgeoisie moderne*, [en ligne] URL : [MIA : P. Lafargue – langue française \(marxists.org\)](http://MIA : P. Lafargue – langue française (marxists.org)), consulté le 10/06/2020.
- LAFONT, Robert (1997), *Quarante ans de sociolinguistique à la périphérie*, Paris : l'Harmattan.
- LAHIRE, Bernard (1993), *Culture écrite et inégalités scolaires. Sociologie de « l'échec scolaire » à l'école primaire*, Lyon : Presses universitaires de Lyon.
- LAHIRE, Bernard (1994), « L'inscription sociale des dispositions métalangagières », in: Repères Recherche en didactique du français langue maternelle, 1994/9. pp. 15 – 27.
- LAROUÏ, Abdallah (1993), *L'histoire du Maghreb*, Paris : La Découverte.
- LAROUCSI, Foued (1991), *L'alternance de codes arabe dialectal / français. Etude de quelques situations dans la ville de Sfax* (Tunisie), thèse de doctorat non publiée, sous la direction de Jean-Baptiste Marcellesi, Université de Rouen.

LAROUSSI, Foued et MELLIANI, Fabienne (1998), « Comportements langagiers des « Maghrébins-francos » à Saint-Etienne-du-Rouvray : la construction d'une identité mixte » in : Études Normandes, 47e année, n°1, Rouen : reconstruction, langages. pp. 72-83.

LAROUSSI, Foued. « Les mots voyagent et se transforment », Hermès, La Revue, vol. 63, no. 2, 2012, pp. 145-149, [En ligne] URL : https://www.cairn.info/resume.php?ID_ARTICLE=HERM_063_0143, consulté le 04/11/2020.

LAROUSSI, Foued et LIENARD, Fabien (2012) « Des écrans à la rue : l'émergence de communautés sociolinguistiques virtuelles pendant la révolution tunisienne », dans Actes du Colloque Usages et pratiques des publics dans les pays du Sud – Des médias classiques aux TIC, AMSIDDER, A., DAGHMI, F. et TOUMI, F. (dir.). Agadir : Université Ibn Zohr, pp. 289-297.

LAROUSSI, Foued (2016), « L'arabe tunisien sur Facebook : post-diglossie ou renversement du modèle canonique », Epistémè : revue internationale de sciences humaines et sociales appliquées / 에피스테메, 73-100, 36, L'arabe tunisien sur Facebook, Center for applied cultural science, Korea university, Séoul.

LAROUSSI, Foued (2020) «La promotion des langues premières au Maghreb passe nécessairement par leur enseignement à l'école» - entretien réalisé par Youcef Bacha Algérie Cultures (algeriecultures.com), [en ligne] URL : <https://algeriecultures.com/interviews/la-promotion-des-langues-premieres-au-maghreb-passe-necessairement-par-leur-enseignement-a-lecole-foued-laroussi-sociolinguiste/>, consulté le 04/11/2020.

LAZARSFELD Paul F., ROSENBERG Morris (1966, first publication 1955) *The language of the Social research, a reader in the methodology of social research*, New York: The free Press.

LEACH, Edmund, (1973), *Political Systems of Highland Burma. A Study of Kachin Social Structure*, London: Berg Publishers.

LECOMTE, Romain (2011), *Révolution tunisienne et Internet : le rôle des médias sociaux*, L'Année du Maghreb VII, Paris : CNRS Éditions.

LECOMTE, Romain (2013) « Sale journée pour Ammar ». Cahiers libres, La Découverte : Paris, 281-290 [en ligne], URL : [29. « Sale journée pour Ammar » | Cairn.info](https://www.cairn.info/revue-cahiers-libres-2013-1/29-sale-journee-pour-ammars-1234567890), consulté le 04/11/2020.

LEDEGEN, Gudrun ; RICHARD, Mèlissa (2007), « jv me prendre un bois monumental the wood of the century g di "langues en contact dans quatre corpus oraux et écrits ordinaires à la Réunion » in GLOTTOPOL Revue de sociolinguistique en ligne. Regards sur Internet, dans ses dimensions langagières. Penser les continuités et discontinuités En hommage à Jacques Anis n° 10. [En ligne] URL : <http://glottopol.univ-rouen.fr/telecharger/numero-10/gpl10-06ledegen.pdf> consulté le 17/04/2020.

LEFEBVRE, Henri (1958) *Critique de la vie quotidienne*, tome I, Paris : L'arche.

LEVI, Primo (1987), *Si c'est un homme*, Paris : Julliard.

LEVI-STRAUSS, Claude (1949), *Structures élémentaires de la parenté*, Paris : Minuit.

- LEVI-STRAUSS, Claude (1955) *Tristes tropiques*, Paris : Plon.
- LEVI-STRAUSS, Claude (1955), *Tristes Tropiques*, Paris : Plon, Collection "Terres Humaines". Traduit de l'anglais en 1961 en gardant le même titre *Tristes Tropiques*, London : Hutchinson and Co.
- LEVI-STRAUSS, Claude, (1966) « *Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss* » in MAUSS, Marcel : *Sociologie et anthropologie*, (Paris, P.U.F), p. XXV.
- LEVI-STRAUSS, Claude, (1984) in *Préface de Mauss, Marcel : anthropologie et sociologie*, Paris : Minuit.
- LEWIS, Oscar (1978), *Les enfants de Sanchez*, Paris : Gallimard.
- LIENARD, Fabien et PENLOUP, Marie-Claude (2011), Le rapport à l'écriture, un outil pour penser la place de l'écriture électronique dans l'enseignement-apprentissage du français, in D. Alamargot, J. Bouchand, E. Lambert, V. Millogo, & C. Beaudet (Eds.), *Proceedings of the International Conference « de la France au Québec : l'écriture dans tous ses états »*, Poitiers, France, 12-15 November 2008 - [<http://www.ecritfrancequebec2008.org/>], [en ligne], URL : [Microsoft Word - 2011_2_Penloup_Lienard.doc \(forumlecture.ch\)](http://www.ecritfrancequebec2008.org/), (consulté le 08/ 09/ 2019).
- LIENARD, Fabien (2012). TIC, Communication électronique écrite, communautés virtuelles et école. *Éla. Études de linguistique appliquée*, 166(2), 143-155. [En ligne] URL : [TIC, Communication électronique écrite, communautés virtuelles et école | Cairn.info](http://www.cairn.info/), (consulté le 17/04/2020).
- LIENARD, Fabien (2014), « Les communautés sociolinguistiques virtuelles. Le cas des pratiques scripturales numériques synchrones et asynchrones mahoraises » in *Studii de lingvistică Ecritures et genres numériques n°4*, Editura Universității din Oradea, ORADEA, România.
- LINDENFELD, Jacqueline (1978) « L'ethnographie pour la communication a-t-elle un sens pour les linguistes », in, *Hommes et Société*, pp. 45-52.
- LINHART, Robert (2013), *L'établi*, Paris : Minuit.
- LUKACS, Georg (2001) *Histoire et conscience de classe. Essai de dialectique marxiste*, traduit de l'allemand par Kostas Axelos et Jacqueline Bois, Paris : Minuit.
- LURIA, Alexander et COLE, Michael (2010) *The autobiography of Alexander Luria. A dialogue with the making of Mind*, London, New York : Psychology Press.
- LYISCOTT, Jamila (2014), 3 ways to speak english, You tube, Ted talk, [en ligne] URL : <https://www.youtube.com/watch?v=k9fmJ5xQ-mc> consulté le 04/11/2020.
- LYISCOTT, Jamila (2014), What does it mean to be "Articulate" ? Ted radio hour from NPR. Boston.
- LYOTARD, Jean François (1979), *La condition postmoderne*, Paris: Minuit.
- MABROUR, Abdelouahed (2007), L'alternance codique arabe/français : emplois et fonctions. [En ligne] URL : http://www.farum.it/publifarum/ezine_pdf.php?art_id=67, consulté le 04/11/2020.
- MACKEY, William F. (1970) A Typology of Bilingual Education Foreign Language Annals American Council on the Teaching of Foreign Languages. [En ligne] URL : [A Typology of Bilingual Education - Mackey - 1970 - Foreign Language Annals - Wiley Online Library](http://www.wiley.com/doi/10.1111/j.1540-7816.1970.tb01411.x), consulté le 04/11/2020.

- MALINOWSKI, Bronislaw (1989, third publication, first publication in 1967) *A diary in the Strict Sense of the Term*, with an introduction by Raymond Firth, Cambridge: University Press. Traduit en français en 1985 par le titre : Journal d'ethnographie, préface de Romo Guidieri, traduction de Tina Jolas, Paris : Seuil.
- MALINOWSKI, Bronislaw (2002, First publication 1932) *Argonauts of the Western Pacific*, with preface by Sir James Frazer, London : Routledge, traduit pour la première fois en français en 1989 par le titre : Les argonautes du Pacifique occidental, Paris : Gallimard.
- MALSON, Lucien (1964) *Les enfants sauvages*, suivi du mémoire et rapport sur Victor de l'Aveyron par Jean Itard, Paris : Union Générale d'Édition.
- MANDELSTAM, Ossip (1972) *Le bruit du temps*, Paris : Christian Bourgeois éditeur.
- MARCELLESI, Jean -Baptiste. ; GARDIN, Bernard (1974), *Introduction à la sociolinguistique*, Paris : Larousse.
- MARCELLESI, Jean-Baptiste (1975), *Basque, breton, catalan, corse, flamant, germanique d'Alsace, occitan : l'enseignement des langues régionales*, in n°25, Langue française.
- MARCELLESI, Jean-Baptiste (1980) « Pour une approche sociolinguistique de la situation corse » in : Études Corses, Ajaccio, n° 14, p. 133-150.
- MARCELLESI Jean-Baptiste (1981). « *Bilinguisme, diglossie, hégémonie : problèmes et tâches* » in : Langages, 15^e année, n°61, Bilinguisme et diglossie, sous la direction de Jean-Baptiste Marcellesi. pp. 5-11. [En ligne] URL : <https://www.persee.fr/doc/lgge-0458-726x-1981-num-15-61-1865> consulté le 04/11/2020.
- MARCELLESI, Jean-Baptiste (2003), « Sociolinguistique française, combien d'années ? » in Cahiers de sociolinguistique n° 8, Presses universitaires de Rennes.
- MARCOCCIA, Michel (2006), « L'analyse conversationnelle des forums de discussion : questionnements méthodologiques », Les Carnets du Cediscor [En ligne], 8 | 2004, mis en ligne le 01 novembre 2006, consulté le 13 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cediscor/220> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cediscor.220>
- MARCOCCIA, Michel ; GAUDUCHEAU, Nadia, (2007), « L'analyse du rôle des Smileys en production et en réception : un retour sur la question de l'oralité des écrits numériques » in Glottopol. [En ligne] URL : <http://glottopol.univ-rouen.fr/telecharger/numero-10/gpl10-03marcoccia.pdf> consulté le 04/11/2020.
- MARCOCCIA, Michel (2016), *Analyser la communication numérique écrite*. Paris : Armand Colin.
- MARX, Karl (1969), *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, Paris : Editions sociales.
- MARX, Karl (1972), *Manifeste du parti communiste*, Paris : Editions sociales.
- MARX, Karl (1972), *L'idéologie allemande*, Paris : Editions sociales.
- MARX, Karl (1972-14), *Introduction à la critique de l'économie politique*, Paris : Editions Sociales.
- MARX, Karl (1974), *Les luttes de classe en France*, Paris : Editions sociales.
- MARX, Karl (1976), *Le capital tome I, II et III*, Paris : Editions sociales.

MARX, Karl (1845), *Les thèses sur Feuerbach*, Paris : Editions Sociales.

MASSUMI, Brian (2002), *Parables for the Virtual: Movement, Affect, Sensation*, Durham: Duke University Press. [En ligne] URL : <https://read.dukeupress.edu/books/book/700/parables-for-the-virtualmovement-affect-sensation> consulté le 04/11/2020.

MAUSS, Marcel (1969), Œuvres, III : Cohésions sociales et divisions de la sociologie, Minuit Paris cité in BOURDIEU, Pierre (1971) Genèse et structure du champ religieux in *Revue française de Sociologie*, vol. VII, n° 3, p. 334.

MAUSS, Marcel (2012), *L'essai sur le don*, Paris : PUF.

MCLUHAN, Marshall (1994, First edition 1964) *Understanding Media*, Cambridge: MIT Press.

MEILLET, Antoine (1906), *L'état actuel des études linguistique générale*, leçon d'ouverture du Cours de Grammaire Comparée, Collège de France.

MEJRI, Salah ; MOSBAH, Said ; SFAR, Inès (2009) *Plurilinguisme et diglossie en Tunisie*, « Synergie » Tunisie n°1, pp.53-74. [En ligne] URL : <https://gerflint.fr/Base/Tunisie1/salah1.pdf> consulté le 04/11/2020.

MILED, Mohamed (2007), Le français langue seconde en Tunisie : une évolution sociolinguistique et didactique spécifique, *Le français aujourd'hui*, 79-86, 1, n° 156, Le français langue seconde en Tunisie, Armand, Colin. [En ligne] URL : [Le français langue seconde en Tunisie : une évolution sociolinguistique et didactique spécifique | Cairn.info](#), consulté le 24/08/2020.

MILLS, C. Wright (2000, first publication 1959) *The sociological Imagination*, with a new afterword by Todd Gitlin, New-York : Oxford University Press, texte qui a été traduit en français sans indication du nom du traducteur sous le titre : *L'Imagination sociologique*, (1971), Paris : Maspero, (troisième édition), (Première édition en 1967).

MITTERAND, Henri (1996), *Les mots français*. Paris cedex 14, France : Presses Universitaires de France.

MOLIERE (1665), *Don Juan ou le festin de pierre*, comédie, Théâtre Classique, publié par Gwénola, Ernest et Paul Fièvre, Février 2015.

MONTANE, Nina (2011), Pourquoi parle-t-on de printemps des peuples arabes ? [En ligne] URL : <http://www.slate.fr/story/34563/printemps-peuples-revolutions-arabes> consulté le 04/11/2020.

MONTENLAIR, (2017), *Manifeste du dégagisme*, Bruxelles : Editions Maelström.

MOREAU, Marie-Louise (1997), *Sociolinguistique. Les concepts de base*, Belgique : Mardaga.

MOURLHON-DALLIES, Florence ; COLIN, Jean-Yves (1999), Des didascalies sur l'Internet ? in *Internet, communication et langue française*, dir : J. Anis, Paris : Hermès, p.13-31.

MOURLHON-DALLIES, Florence (2010), « Modifications et inventions graphiques dans les écritures électroniques ». *Le français aujourd'hui*, 170(3), 101-112.

M'RAD, Hatem (2017) « Point de vue sur : Ben Achour, Yadh (2016) Tunisie, une révolution en pays d'Islam, Tunis : Cérès Production », in le journal numérique le courrier de l'ATLAS, l'actualité du Maghreb en Europe,

[en ligne] URL : <https://www.lecourrierdelatlas.com/point-de-vue-tunisie-une-revolution-en-pays-d-islam-de-yadh-ben-achour-7332/> consulté le 04/11/2020.

MZOUGH, Inès (2015), *Intégration des emprunts lexicaux au français en arabe dialectal tunisien*, Thèse de Doctorat en Sciences du Langage soutenue à l'Université de Cergy Pontoise sous la direction de Pierre Patrick Haillet.

NAFFATI, Habiba (2000) *Le français en Tunisie. Etude sociolinguistique et lexicale*. Thèse de doctorat soutenue à Aix-Marseille Marseille sous la direction de Ambroise Queffélec.

NAFFATI, Habiba, *Le Français En Tunisie*, Résumé de thèse soutenue à l'Université de Provence, [en ligne] URL : <http://www.unice.fr/bcl/ofcaf/19/resumNaffati.pdf> , consulté le 01/11/2020.

NAJAR, Sihem (2013), *Les réseaux sociaux sur Internet à l'heure des transitions démocratiques*, Democratization, Paris : KARTHALA Editions.

NAWAB, Mouthafer, (1996), *Œuvres complètes*, Londres : Maison Kanbar.

NIETZSCHE, Frédéric (1971) *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris : Brodard et Taupin), (collection livre de poche classique).

NIETZSCHE, Frédéric (1974) *Le crépuscule des idoles*, Paris : Gallimard.

NIETZSCHE, Frédéric (1996), *Par-delà le bien et le mal*, Paris : Société de mercure de France.

NIETZSCHE, Frédéric (1998), *Humain, trop humain II, le voyageur et son ombre*, Paris : Robert Laffont.

N'SIAL, Sesep (1979), « Quelques hypothèses pour une définition du métissage linguistique » in *Langage & société*, n°9, Maison des sciences de l'homme.

PANCKHURST, Rachel (2007), « Discours électronique médié : quelle évolution depuis une décennie ? » Gerbault Jeannine. *La langue du cyberspace : de la diversité aux normes*, Paris : l'Harmattan.

PANOFKY, Erwin (1967), *Architecture gothique et pensée scolastique*, traduction et postface de Pierre Bourdieu, Paris : Minuit.

PASSERON, Jean Claude (1970), *Présentation in* Hoggart, Richard : *La culture des pauvres*, Paris : Minuit, pp. 7-25.

PATTE, Yves (2006), « Sur le concept de « champ » », in *Sociologie et Sociétés*, volume 38, n°1, pp. 235-261.

PAVEAU, Marie-Anne (2016), « L'écriture numérique. Standardisation, délinéarisation, augmentation », n°48, Universidade Federal de Santa Maria, Brésil : fragmentum.

PICARD, Emile (1922) : "L'œuvre de Henri Poincaré" dans : *Discours et mélange*. Paris.

PIEROZAK, Isabelle (2003) *Le français tchaté : une étude en trois dimensions - sociolinguistique, syntaxique et graphique-d'usages IRC*, Aix-Marseille, thèse de doctorat, soutenue en 2003, sous la direction de Marie-Christine Hazaël-Massieux.

PIEROZAK, Isabelle (2003), « Le "français tchaté" : un objet à géométrie variable ? » *Langage et société*, 104(2), 123-144.

- PIEROZAK, Isabelle (2007), *Prendre internet pour terrain in* GLOTTOPOL n°10 Revue de sociolinguistique en ligne, URL : <http://glottopol.univ-rouen.fr/telecharger/numero-10/gpl10-00pierzak.pdf> consulté le 04/11/2020.
- PONGE, Francis (1948) *Le parti pris des choses*, Paris : Gallimard.
- POPLACK, Shana ; SANKOFF, David (1984), « Le trajet linguistique et social des emprunts », Revue québécoise de linguistique n°14.
- POPLACK, Shana (1988), « *Conséquences linguistiques du contact de langues : le modèle d'analyse variationniste* » in Langage et société n°43.
- POPPER, Karl (1992), *The logic of Scientific Discovery*, New York and London: Routledge
- POPPER, Karl (1962), *Conjectures and refutations. The Growth of Scientific Knowledge*, New York: Basic Books.
- PROUST, Marcel (1973), *Letters to his mother*, London: Greenwood Press.
- PROUST, Marcel (1999), *A la recherche du temps perdu*, Paris : Gallimard.
- PRUZAN, Peter (2016), *Research Methodology: The Aims, Practices and Ethics of Science*, Springer 1st ed. 2016 edition.
- PY, Bernard (2000), *Une Mexicaine à Neuchâtel*, Bulletin VALS-ASLA, 71, Association suisse de linguistique appliquée (VALS-ASLA).
- QUENEAU, Raymond (1982), *Exercices de styles*, Paris : Gallimard.
- RABELAIS, François (1884), *Pantagruel*, Paris : Garnier.
- RIESMAN, David et al. (1969), *The Lonely Crowd. A study of the changing American character*, New Haven: Yale University Press.
- RIESMAN, David; GLAZER, Nathan; DENNEY, Reuel (2001), *The Lonely Crowd, Revised edition: A Study of the Changing American Character*, New Haven: Yale University Press, CT, 2nd Edition edition.
- ROUSSEAU, Jean Jacques (1983) *Essai sur l'origine des langues*, Paris : Minuit.
- ROUSSEL, Raymond (1995) *Comment écrit certains de mes livres*, Paris : Gallimard.
- RYLE, Gilbert (1968) "Use, usage and meaning" in G.H.R. Parkinson edition, *The theory of meaning*, Oxford: Oxford University Press, pp. 109-116.
- SAPIR, Edward (1921) *Langage*, New York: Harcourt and World.
- SARTRE, Jean Paul (1977), *Les mots*, Paris : Gallimard.
- SAYAD, Abdelmalek (1979) « Les enfants illégitimes », in « Actes de recherche en sciences sociales », première partie in numéro 1979/25, pp. 61-81., et deuxième partie in numéro 1979/26-27, pp. 117-132.
- SAYED, Abdelmalek (1990) « La malédiction », in Bourdieu, P. et al. : *La misère du monde*, Paris : Points, PP. 1267-1305.

- SIMMONS, Léo (2013, First publication 1942) *Sun Chief, the Autobiography of a Hopi Indian*: Don C Talayesva, Yale: University Press. Traduit en français en 1959 par ce titre : *Soleil Hopi, l'autobiographie d'un Indien Hopi* : Don C Talayesva, Paris : Plon, collection Terres Humaines.
- SEROT, Patrick (1991), *La langue du peuple*, 121-139, 2, 25, Persée - Portail des revues scientifiques en SHS, [en ligne] URL : <https://www.persee.fr/doc/linx-0246-8743-1991-num-25-2-1231>, consulté le 14/10/2020.
- STRAUSS, Anselm; Corbin, Juliet (1997), *Grounded theory in Practice*, London: Sage Publications.
- STRAUSS, Anselm et GLAZER, Baeney (1999), *Discovery of Grounded Theory: strategies for qualitative research*, A Division of Transaction Publishers, New Brunswick and London: AldineTransaction.
- SUHAMY, Henri (2020) « Les ellipses » in *Les figures de style*. Paris : Presses Universitaires de France.
- TALAYESVA, Don C. (1985), *Soleil hopi : l'autobiographie d'un Indien Hopi*, Paris : Plon.
- TATOSSIAN, Anaïs (2008), *Typologie des procédés scripturaux des salons de clavardage en français chez les adolescents et les adultes*, Congrès Mondial de Linguistique Française Sciences Paris, France, Congrès Mondial de Linguistique Française.
- TATOSSIAN, Anaïs (2008), « Le clavardage : un hybride entre l'oral et l'écrit », in *Québec français*, Québec : Les Publications Québec français (149), 122-123.
- TATOSSIAN, Anaïs (2010), *Clavardage et orthographe*, La revue web sur la valorisation du français en milieu collégial. [En ligne] URL : <https://correspo.ccdmd.qc.ca/index.php/document/prendre-le-taureau-par-les-cornes/clavardage-et-orthographe/> consulté le 04/11/2020.
- TATOSSIAN, Anaïs (2010), « Vers une classification générale des variantes graphiques des dialogues en ligne : Le cas du français, de l'anglais et de l'espagnol », *Éla. Études de linguistique appliquée*, 159(3), 289-307.
- TATOSSIAN, Anaïs (2010), « Les procédés scripturaux des salons de clavardage (en français, en anglais et en espagnol) chez les adolescents et les adultes » in revue *Québec français*, Numéro 149, p. 122-123.
- TERRY, Monique (1945) *Picasso n'est pas un officier de l'armée française*, interview de Picasso, in « Lettres françaises », 1945/1, p.5.
- THOMPSON, Edward Palmer (1963) *Making english working class*, London: Vintage Books.
- TLILI, Ameni (2014) *Etude sociolinguistique du français des jeunes Tunisiens sur Facebook*, travail de fin d'étude de « master » en linguistique, Institut Supérieur des Sciences Humaines de Tunis, sous la direction de Othman Ben Taleb, mémoire non publié.
- TREMBLAY, Jean-Marie (2005), « Georges Balandier, Georges Gurvitch 1894-1965 », pp. 3- 5, vol. 40, *Cahiers internationaux de Sociologie*.
- VAN COMPERNOLLE, Rémi A; WILLIAMS, Lawrence (2007), « De l'oral à l'électronique : la variation orthographique comme ressource sociostylistique et pragmatique dans le français électronique », n°10

GLOTTOPOL Revue de sociolinguistique en ligne. [En ligne] URL : <http://glottopol.univ-rouen.fr/telecharger/numero-10/gpl10-04compennolle.pdf>, consulté le 04/11/2020.

VERLAINE, Paul (1884), *Jadis et Naguère*, édition Léon Vanier : Paris.

VERLAINE, Paul (1999), *One hundred and one Poems*, Chicago: the University of Chicago Press.

VELTCHEFF, Caroline (2006), *Le français en Tunisie : une langue vivante ou une langue morte ?* Le français aujourd'hui, 83-92, 3, n° 154, Le français en Tunisie, Publisher: Armand Colin, [en ligne], URL: <https://www.cairn.info/revue-le-francais-aujourd-hui-2006-3-page-83.htm>

VIRILIO, Paul (1993) *L'insécurité du territoire*, Paris : Galilée.

VOLTAIRE (1817), *Œuvres complètes de Voltaire...*, Tome 10 ; seconde partie, chez Th. Desoer.

WEBER, Eugen (1976), *Peasants into frenchmen. The modernization of rural France 1870-1914*, Stanford: Stanford university Press. Traduit en français sous le titre : La France de nos aïeux, la fin des terroirs, texte publié en 1983 et 2005 par la maison Fayard.

WEBER, Max (2003), *Économie et société*, tome 2 : L'organisation et les puissances de la société dans leur rapport avec l'économie, pp. 410, Pocket Paris cité in : Bourdieu, Pierre (1971) Genèse et structure du champ religieux in *Revue française de Sociologie*, vol. VII, n° 3, p331.

WEBER, Eugen (2011), *La France des terroirs*, Paris : Pluriel Fayard.

WEINREICH, Uriel (1968), *Languages in Contact: Findings and Problems*, Mouton.

WERTSCH, James (1985), *Vygotsky and the social formation of mind*, Cambridge: Harvard university Press.

WHORF, Benjamin Lee (1956 [1941]), The relation of habitual thought and behavior to language. *Language, thought and reality*, Cambridge: M.I.T.

WIKIPEDIA:

- « Azyz Amani », [en ligne], URL: <https://fr.wikipedia.org/wiki/Azyz-Amani>, consulté le 06/06/2020.

- « Jalel Brick », [en ligne], URL: <https://fr.wikipedia.org/wiki/Jalel-Brick>, consulté le 06/06/2020.

WILLIAMS, Raymond (1977), « Plaisantes perspectives, Invention du paysage et abolition du paysan », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 17-18, pp. 29-36.

WILLIAMS, Raymond (1973), *The Country and the City*, London: Chatto and Windus.

WINKIN, Yves (1984), « Education et ethnographie de la communication » in « *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 52- 53, pp : 115-116.

YAGUELLO, Marina (1977), *Les mots et les femmes*, Paris : Payot.

YOUTUBE, site des vidéos en ligne :

- Ben Ali, dernier discours prononcé le 13 janvier 2011, in Youtube, [en ligne], URL : [Discours de Ben Ali - 13 Janvier 2011 - Le Dernier Discour.MP4 - YouTube](#), consulté le 04/05/2020.

« Le dialecte tunisien peut-il devenir une langue littéraire ? », in Youtube, débat entre Dhia Bousselmi et Azyz

- Amami, هل ترتقي الدارجة التونسية إلى لغة إنتاج فكري ؟, Nawaat. [En ligne] URL : [هل ترتقي الدارجة التونسية إلى لغة إنتاج فكري ؟ - YouTube](#), consulté le 09/08/2020.

Z, caricaturiste anonyme qui publie sur « DEBATunisie », Ammar héros national - Album photos - [en ligne]
URL : Ammar héros national - Album photos - DEBATunisie, consulté le 27/10/2020.

Ouvrages de références :

- *Le Petit Robert : dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française* (2018), Robert, Paul ; Rey, Alain ; Rey-Debove, Josette Nouvelle édition millésime 2019.
- *Le Grand Robert de la langue française* (2017) - Version numérique version 4.1 Dictionnaires Le Robert – SEJER, nouvelle édition, Paris.
- « Révolution » in Dictionnaire Littré. Dictionnaire de la langue française. Paris, L. Hachette, 1873-1874. Electronic version created by François Gannaz. <http://www.littre.org>.
- « Révolution » in T.L.F.I. Trésor de Langue Française en Ligne, CNRTL (Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales) ; [en ligne] URL : <https://www.cnrtl.fr/definition/révolution>, consulté le 05/06/2017.
- *Le Dictionnaire d'argot ou la Langue des voleurs dévoilée les moyens de se mettre en garde contre les ruses des filous* (1847), Paris.
- *Histoire de la langue française* (2000), sous la dir. Antoine, Gerald, et Bernard Cerquiglini, Éditions du CNRS : Paris.
- *Le Larousse encyclopédique* (1998) Dictionnaire en deux volumes, Paris : Larousse-Bordas.
- *Larousse* (1994) *Dictionnaire étymologique et historique du français*, Paris : Larousse éditeur.
- *Encyclopaedia Universalis* (1973 et 2020) Encyclopédie en 12volumes, Paris : Encyclopaedia Universalis éditeur.
- *Le bon usage* de Maurice Grévisse (1986), Paris : Duculot.

Annexe :



Segments répétés

Nombre de segments=2380

Seuil de sélection des segments=10

Délimiteurs de séquence='-! "\$&(),./:;?[]-{}>\$\t

n°	L	Segment	F
1508	2	شاء الله	236
1120	2	ان شاء	150
1119	3	ان شاء الله	142
880	2	الله يرحمه	92
1184	2	ربي يوفقك	88
1175	2	ربي معاك	87
38	2	وفي	85
1650	2	إن شاء	63
776	2	je pense	62
8	2	والله	56
238	2	من كل	56
1649	3	إن شاء الله	56
1794	2	الف مبروك	54
1495	2	بالتوفيق ان	52
999	2	كل عام	51
28	2	وربي	49
1494	3	بالتوفيق ان شاء	47
1864	2	Bon courage	47
578	2	ما خير	45

1746	2	pense que	44
1991	2	بإذن الله	44
1493	4	بالتوفيق ان شاء الله	43
778	2	je pique	42
1848	2	Bonne année	41
773	2	je partage	39
876	2	الله و	37
989	2	كل الدعم	37
1999	2	الحمد لله	36
2118	2	وفقك الله	36
2128	2	انشاء الله	34
1923	3	تستحق ما خير	33
1611	2	مبروك ياسين	32
2148	2	رحمه الله	31
1676	2	خويا ياسين	29
873	2	الله في	28
1499	2	بالتوفيق ياسين	28
853	2	يا سيدي	27
2001	2	يخليك ليا	27
986	2	كل التضامن	26
990	2	كل المساندة	26
1711	2	merci pour	26
2035	2	رد بالك	26
775	3	je pense que	25
1653	2	bon courage	25
2057	2	يعطيك الصحة	25
761	2	je crois	24
863	2	يا ولدي	24
786	2	je trouve	23
1395	2	bien dit	23
1404	2	Je pense	23
1919	2	ألف مبروك	23
1950	2	اخي معز	23
69	2	ويخليك	22

265	2	et heureuse	22
871	2	الله عليه	22
1574	2	سي ياسين	22
1852	2	Bonne et	22
2109	2	Bien dit	22
2210	2	كبدى Emo	22
866	2	الله المستعان	21
987	2	كل التوفيق	21
1055	3	تونس تستحق ما	21
849	2	يا خويا	20
872	2	الله غالب	20
1721	2	عام سعيد	19
1723	2	عام وانت	19
1750	2	ولدا مي	19
1937	2	صباح الخير	19
2197	2	heureuse année	19
264	3	et heureuse année	18
991	2	كل خير	18
1179	2	ربي يحفظك	18
2166	2	تحيا تونس	18
850	2	يا رب	17
1054	4	تونس تستحق ما خير	17
1342	2	ça va	17
1531	2	شكرا جزيلا	17
1533	2	شكرا على	17
1671	2	Bravo Yassine	17
1722	2	عام و	17
2000	3	وان شاء الله	17
877	2	الله يا	16
998	3	كل عام وانت	16
2206	2	رسول الله	16
2229	2	رحم الله	16

248	2	et bonne	15
862	2	يا ولد	15
1176	2	ربي معاكم	15
1177	2	ربي يبارك	15
1753	2	bonne année	15
845	2	يا ابن	14
856	2	يا غالي	14
868	2	الله بالتوفيق	14
870	2	الله على	14
878	3	الله يرحمه و	14
997	3	كل عام و	14
1403	3	Je pense que	14
1445	2	فيه خير	14
1498	2	بالتوفيق يا	14
1535	2	mon ami	14
2064	2	الدعم و	14
2167	2	يبارك فيك	14
2186	2	اتمنى ان	14
2265	2	اللطف عليك	14
2324	2	إنشاء الله	14
855	2	يا صديقي	13
1532	2	شكرا سي	13
1538	2	mon soutien	13
1744	2	pense pas	13
1754	2	bonne nuit	13
1792	2	الف الف	13
2276	2	إنا لله	13
2339	2	بإذن الله	13
2341	2	ويجعل مثواه	13
269	3	et je partage	12
774	3	je pense qu	12
846	2	يا بيغا	12
851	3	يا سي معز	12
861	2	يا مها	12
869	2	الله ربي	12

881	2	الله يرحمو	12
988	3	كل الدعم و	12
1181	2	ربي يعينك	12
1182	2	ربي ينصرك	12
1402	2	Je partage	12
1497	2	بالتوفيق و	12
1717	2	Merci à	12
1793	3	الف مبروك ياسين	12
1849	2	Bonne continuation	12
1992	2	بإذن الله،	12
1998	2	الحمد لله	12
2029	2	crois pas	12
2030	2	crois que	12
2045	2	مانيش مسامح	12
2099	2	إليه راجعون	12
2241	2	barka fik	12
2311	2	بارك الله	12
2360	2	بحول الله	12
2361	2	سرعان ما	12
10	2	والمساندة	11
20	2	وبالتوفيق	11
68	3	ويخليك ليا	11
759	2	je confirme	11
781	2	je signe	11
854	2	يا شعب	11
865	2	الله العظيم	11
874	2	الله لا	11
882	2	الله يوفقك	11
961	2	ne pense	11
996	4	كل عام وانت	11
1180	2	ربي يطول	11
1231	2	ياسين ربي	11
1405	2	Je signe	11

1496	4	بالتوفيق إن شاء الله	11
1534	2	شكرا لك	11
1613	2	va bien	11
1704	2	عند الله	11
1710	2	merci de	11
1752	2	ولد عمي	11
1780	2	يوفقك و	11
1781	2	يوفقك ياسين	11
1825	3	يرحمه ويجعل	11
1918	2	ألف شكر	11
2048	4	موفق ان شاء الله	11
2068	2	يعيشك يا	11
2111	2	التضامن معك	11
2266	2	ولي التوفيق	11
2312	2	بجاه ربي	11
2368	2	تصبحون على	11
13	4	وإن شاء الله	10
847	2	يا توانسة	10
857	2	يا غالية	10
859	2	يا معز	10
860	2	يا معلم	10
867	2	الله ان	10
875	2	الله لما	10
879	4	الله يرحمه ويجعل	10
985	3	كل التضامن معك	10
1070	2	w rabbi	10
1178	2	ربي يباركلك	10
1183	3	ربي يوفقك ياسين	10
1185	2	ربي يوفقكم	10
1215	2	tu pense	10
1293	4	tout à fait d	10
1440	2	ya lina	10

1537	2	mon coeur	10
1718	2	Merci Lina	10
1867	2	لله و	10
1888	2	الحق و	10
1889	2	veux dire	10
1917	2	ألف ألف	10
1980	2	aime aime	10
1985	2	vois que	10
2005	3	accord avec toi	10
2056	3	Tout à fait	10
2116	2	Rabi m3ak	10
2187	2	اتمنى لك	10
2227	2	اليه راجعون	10
2273	2	new year	10
2340	3	ويجعل الجنة	10
2359	2	بالف خير	10
2379	3	صلى الله عليه	10
			4514

[Lexico5](#)

["http://www.lexi-co.com](http://www.lexi-co.com)

Liste des tableaux :

Tableau 1 : Les enquêtés et leurs caractéristiques sociales (âge, sexe, classe, etc.)	84
Tableau 2 : Distribution de l'échantillon selon les critères de sélection	87
Tableau 3 : Grille d'analyse du corpus n° 1	94
Tableau 4 : Exemples de fautes de frappe	110
Tableau 5 : Typologie des formes elliptiques remarquables chez les jeunes Tunisiens sur Facebook	117
Tableau 6 : L'ellipse, une figure rhétorique qui touche toutes les langues : l'arabe, le français et l'anglais	117
Tableau 7 : Exemples de l'influence de l'environnement linguistique sur la disparition de "ne" de négation.....	117
Tableau 8 : Pourcentage des langues dans notre corpus	122
Tableau 9: Joutes verbales et lancements des vannes sur Facebook.....	135
Tableau 10 :L'étirement graphique : un phénomène universel?.....	139
Tableau 11 : Lettres étirées en arabe	139
Tableau 12 : Inventaire des syllabogrammes sur Facebook	144
Tableau 13 : Arabizi et correspondances entre chiffres et lettres arabes	145
Tableau 14 : Quelles sont les langues les plus touchées par la néographie ?	146
Tableau 15 : Les différentes ratures et leurs fréquences	148
Tableau 16 : Techniques d'intégration des emprunts français.....	159
Tableau 17 : Analyse sémique des termes de désignations de Ben Ali avant, pendant et après la révolution.....	249

Table des illustrations :

Figure 1: Hypothèse de base.....	22
Figure 2: Page d'accueil de Facebook	22
Figure 3 : Statistiques comparatives des nombres d'utilisateurs des réseaux sociaux (Facebook, LinkedIn, Twitter selon Medianet Labs) (in BEJl, 2016)	26
Figure 4 : Distribution du nombre des utilisateurs de Facebook selon la variable géographique.....	27
Figure 5 : Tunisie, en tête de la liste des 10 pays les plus connectés sur Facebook.....	27
Figure 6: Nuances sémantiques entre la notion de « manœuvre », celle de « stratégie » et de « tactique » .	39
Figure 7: Continuum= marché linguistique= langue légitime.....	43
Figure 8: Application du concept de « marché linguistique » sur notre corpus.....	43
Figure 9: Technique de recueil des données pour le « corpus 2 ».....	81
Figure 10 : Exemple d'historique des modifications	81
Figure 11 : Une enquête qui porte sur trois périodes : avant, pendant et après la révolution	87
Figure 12 : Termes les plus fréquents avant la révolution sur Facebook.....	89
Figure 13 : Les mots les plus fréquents pendant la révolution sur Facebook	90
Figure 14 : Gender et autocorrection linguistique sur Facebook.....	94
Figure 15 : Statut des langues et insécurité linguistique	95
Figure 16 : Néographie chez les jeunes Tunisiens sur Facebook.....	108
Figure 17 : Fréquence des erreurs de saisie selon les langues	109
Figure 18 : Clavier arabe QWERTY.....	110
Figure 19 : Phénomènes syntaxiques remarquables sur Facebook	116
Figure 20 : Langues majoritaires/ langues minoritaires sur Facebook	122
Figure 21 : Pourcentage des emprunts	124
Figure 22 : Fréquence des alternances codiques chez nos enquêtés sur Facebook.....	126
Figure 23 : Typologie du code-switching arabizi-français.....	127
Figure 24 : Lexique des jeunes Tunisiens sur Facebook	130
Figure 25 : Étirements graphiques en alphabet latin/ alphabet arabe.....	139
Figure 26 : Pourcentage des différents actes de modification	149
Figure 27 : Typologies et fréquences des corrections	150
Figure 28 : Emprunts français les plus récurrents sur Facebook.....	160
Figure 29 : Motivations des emprunts anglais sur Facebook	162

Figure 30 : Distribution des raisons du code-switching selon que la langue donatrice est l'arabizi ou le français	168
Figure 31 : Pourcentage des rites conversationnels	175
Figure 32 : Nuage de mots des segments les plus répétés sur Facebook.....	178
Figure 33 :Retour en force des langues premières : exemple-type de L3 et de sa communauté	180
Figure 34: De l'usage de l'arabe tunisien, de l'arabe classique, du français, de l'anglais et de l'amazigh avant, pendant et après la révolution chez tous les locuteurs en Tunisie.....	181
Figure 35 : Fréquence de la prise de la parole selon la classe sociale	211
Figure 36 : Concurrence du linguistique et du pictural chez L5 et sa communauté	212
Figure 37 : Pratique du français selon la classe sociale	213
Figure 38 : Distribution du code-switching et de l'emprunt selon la classe sociale	214
Figure 39: Néographie et classes sociales	223
Figure 40 : Explosion verbale.....	241
Figure 41: Fréquence du terme « jeunes » avant, pendant et après la révolution	246
Figure 42 : Ventilation des désignatifs de Ben Ali avant, pendant et après la révolution.....	249
Figure 43: Ventilation du terme « dégage » et de ses variations orthographiques avant, pendant, et après la révolution	256
Figure 44 : Ventilations des termes concurrents pour nommer la censure en Tunisie	260

Table des matières :

Liste des abréviations :	1
Remerciements :	2
Avant-propos :	3
Introduction :	5
1. Élaboration d'une pensée :	6
2. Problématique et hypothèse :	8
3. Légitimation du choix du sujet :	9
3.1. Motivations personnelles :	9
3.2. Motivations sociales :	10
3.3. Motivations scientifiques :	11
4. Difficultés rencontrées :	11
5. Plan à suivre :	13
Première partie : la théorie de la pratique	14
Chapitre I : Histoire d'une problématique	18
Introduction : l'intérêt de l'autoanalyse ou de l'objectivation de soi	18
1.1. Ce que nous devons à l'Université de Tunis :	18
1.2. Ce que nous devons à l'École rouennaise :	18
Chapitre II : Objet de la recherche	20
2.1. Problématique :	20
2.2. Hypothèses éclairantes et directrices :	21
2.3. Les concepts mis à contribution dans la recherche :	22
2.3.1. La plateforme « Facebook » :	22
2.3.2. Identification de la notion de révolution :	29
2.3.3. La notion de parlers ou des dires des jeunes :	35
Chapitre III : Critique des travaux réalisés : état des lieux et confrontation des points de vue.....	36
Introduction :	36
3.1. De Certeau ou comment donner sens aux usages sociaux de la langue ?	36
3.1.1. Comment penser les pratiques singulières ?	36

3.1.2. L'art de dire en tant que manœuvre :	37
3.1.3. L'art de dire en tant que stratégies et tactiques :	38
3.2. L'apport de Bourdieu ou l'intérêt de la notion de « marché linguistique » :	40
3.2.1. Délimitation de la notion de « marché linguistique » :	41
3.2.2. Le marché linguistique est un espace inventé :	44
3.2.3. Les positions des parlers au sein du marché linguistique :	48
3.3. William Labov et le changement linguistique :	55
3.3.1. Changement social et changement linguistique :	55
3.3.2. La conservation linguistique chez la bourgeoisie et les classes populaires :	55
3.3.3. La petite bourgeoisie et les innovations linguistiques :	56
3.4. L'apport de Mikhaïl Bakhtine ou comment penser l'explosion verbale ?	58
3.4.1. La notion du « carnaval » ou de « fête populaire » :	58
3.4.2. Révolution et explosion d'une parole-conception du monde :	60
3.4.3. Révolution et apparition des prophètes :	61
Conclusion de la théorie de la pratique : récapitulation et ouverture :	62
Deuxième partie : pratique de la méthode.....	66
Introduction :	68
Chapitre I. Notre terrain d'enquête : la plateforme du Facebook :	71
1.1. Enquête dans un espace virtuel : le Facebook :	71
1.2. Les atouts du terrain virtuel :	71
1.3. Les inconvénients d'un terrain virtuel comme Facebook :	73
Chapitre II. Nos concepts et nos hypothèses :	74
2.1. Exploration des parlers :	74
2.2. Traduction de concepts ou invention des hypothèses :	74
Conclusion :	78
Chapitre III. Corpus et procédés de collecte de données :	79
3.1. Présentation des corpus : Corpus 1 :	79
3.2. Présentation des corpus : Corpus 2 :	80
3.3.1. Délimitation négative de notre corpus :	83
3.3.2. Délimitation positive de notre corpus :	83
3.4. Les techniques d'investigation :	91

Conclusion :	92
Chapitre IV. Nature de l'enquête : du quantitatif au qualitatif :	93
4.1. Analyse quantitative :	93
4.1.1. Les grilles d'analyse :	93
4.1.2. Les outils d'analyses :	94
4.1.3. L'analyse quantitative proprement dite :	95
4.2 Nos enquêtes qualitatives :	96
4.2.1 Qu'est-ce qu'une parole singulière ?	96
4.2.2 La méthode d'appréhension de la parole singulière :	97
Conclusion :	98
Chapitre V : Questions de déontologie : science et conscience :	99
Conclusion :	100
Troisième partie : travail de terrain	101
Chapitre I : Une ethnographie des parlers : enquête sur le paradoxe du « dire-écrire » des jeunes Tunisiens sur Facebook :	105
Introduction :	105
I. Différences ou libertés affichées :	106
1. Écrire comme on veut :	106
2. Un lexique qui a l'air d'être libre et relâché :	113
3. Oublier la règle, aller au-delà du niveau et de la barrière :	115
4. Une écriture qui a l'air de faire le va-et-vient entre les codes :	119
5. Écrire comme on parle :	127
6. Parler le langage ordinaire de l'homme ordinaire :	129
7. Éloge de l'impertinence et de l'impolitesse :	133
II. Une écriture régie par la répétition du même et de l'identique :	136
1. Les normes de transcription : une liberté mais à l'intérieur d'une série limitée de procédés :	136
1.1. Les procédés d'émotions :	137
1.1.1. Les émoticônes et les émojis :	137
1.1.2 Capitalisation et démultiplication de caractères :	138
1.1.3. L'art de l'étirement graphique :	138
1.2. Procédés abrégatifs :	140
1.2.1. Troncations et abréviations :	141
1.2.2. Sigles et acronyme :	142
1.2.3. Syllabogrammes :	143
1.2.4. Squelettes consonantiques :	144

1.2.5. Logogrammes ou rébus à transfert :.....	144
1.3. Les procédés de corrections :.....	147
1.3.1. Typologie des corrections : (substitutives, diminutives et augmentatives)	147
1.3.2. Corrections et stratégies :.....	150
1.3.2.1. De la correction comme stratégie d'intégration ou de distanciation :.....	150
1.3.2.2. De la correction comme stratégie de distinction :.....	152
1.3.2.3. De la correction comme stratégie de revendication identitaire :.....	155
2. Syntaxe hybride et complexe :.....	157
2.1. Les emprunts :.....	157
Les motivations :.....	160
2.2. Alternances codiques :	162
2.2.1. Description et fonctionnement des alternances codiques :	162
2.2.1.1. Les alternances linguistiques signalisées ou balisées :.....	163
2.2.1.2. Les alternances linguistiques fluides :	166
2.2.2. Les motivations d'usage :	167
2.2.2.1. Les motivations linguistiques et conversationnelles :.....	167
2.2.2.2. Stratégies discursives :.....	171
2.2.2.3. Stratégie de convergence et de divergence :.....	172
2.2.2.4. Stratégies identitaires et ludiques :.....	173
4. Une écriture régie par des rites extralinguistiques :.....	174
5. Une écriture qui revalorise les langues premières :.....	180
6. Une écriture de l'établi et de la politesse :.....	181
Conclusion :	183
Chapitre II : Langage et classes sociales	187
Introduction :.....	188
1. Ce que nous entendons par la notion de classe sociale :.....	190
2. Examen critique ou état des lieux :.....	192
2.1. L'apport des travaux de Basil Bernstein :.....	192
2.2.1. Le malencontreux malentendu qui a empêché les lecteurs d'aller à l'essentiel :	192
2.2.1.1. La démarche de Bernstein ou son va-et-vient entre la théorie et l'expérimentation :.....	194
2.1.3. Bernstein et la construction du « code restreint » et du « code élaboré ».....	195
2.2. Bourdieu et Bernstein face à face : la théorie des deux codes face à celle de l'héritage culturel et des héritiers :.....	202
2.2.1. Bourdieu qualifie les travaux de Bernstein de « fétichisme de la langue » :	202
2.2.2. Bourdieu et la question des héritiers et des déshérités de la culture et de la langue :	203

2.2.3. Bernard Lahire et la question des inégalités sociales face à la culture écrite :.....	204
3. Distinction sociale entre les différents parlers-écritures des jeunes Tunisiens sur Facebook :.....	207
3.1. Le Facebook est un espace d'écriture inégalement distribué :	209
3.2. « Dis-moi comment tu parles, je te dis qui tu es » :.....	212
3.3. Le vocabulaire et la syntaxe sont aussi une affaire de classe sociale :.....	217
3.4. Néographie et classes sociales :	220
3. 5. De la rhétorique ou le souci de distinction :.....	223
En guise de conclusion provisoire :	226
Chapitre III : Révolution et explosion verbale :.....	228
Introduction :.....	228
1. La révolution tunisienne s'ouvre sur une situation d'anomie :.....	230
1.1. La révolution : un moment de rupture :	230
1.2. Bouazizi : une individualité anomique :.....	232
1.3. Le concept d'anomie : essai de définition :.....	232
2. Les prophètes de la révolution sur Facebook et hors de Facebook :	234
2.1. La fabrication des prophètes :	234
2.2. Le prophète : un mandaté à parler de la révolution ?	235
2.3. La mission des prophètes : formuler l'informulé :	237
3. Révolution et explosion verbale :.....	237
3.1. Délimitation de la notion d'explosion verbale :	238
3.2. Les fossoyeurs d'un monde qui est en train de disparaître ou comment mutiler la langue légitime ?	242
3.2.1. Refus de la langue de bois :.....	242
3.2.2. De l'ironie comme principale arme de destruction :	246
3. 2. 3. Changements sémantiques des mots-clés de l'ordre ancien :.....	247
3.3. L'enfantement d'un nouveau monde ou comment inventer à partir de l'institué un parler nouveau et une nouvelle vision-conception du monde :	251
3.3.1. Revalorisation des langues premières :	251
3.3.2. Stylistique de la parole contestataire :	251
3.2.3. Innovation lexicale :	253
Conclusion du chapitre :	265
Conclusion de la troisième partie :	267
Conclusion générale : résultats et perspectives :	270
Bibliographie :	285
Annexe :	306
Liste des tableaux :	313

Table des illustrations :.....	314
Table des matières :.....	316